





2849 Les Œuvres de Philippe Des-Portes,  
abbé de Thiron, revues et corrigées.  
*Rouen, Raphael du Petit Val, 1611, in-12,*  
front. de Léonard Gaultier, demi-vél. bl.  
(Rare).

245-1606

Bw. MDD II.

~~4940~~

LES  
OEUVRES  
DE PHILIPPES  
DES PORTES.

AV ROY DE FRANCE  
& de Pologne.

Reueuës, corrigees & augmentees outre  
les precedentes impressions.



A LYON,  
PAR THIBAVD ANCELIN,  
Imprimeur ordinaire du Roy.

M. DCVI.



# AD HENRICVM POLONIÆ REGEM.

IN POEMA PORTÆ I  
G. VALENS GVELLIVS.



STA tibi geniôque tuo monumenta  
reponit  
Regna Dei phatetram volucris mo-  
dulatus & arcum

PORTÆVS, primæ attollens hinc omnia famæ,  
Et Phœbo & mentem iuuenilē afflatus Amore,  
Ut tantis, HENRICE, tuis proluderet actis,  
Antè tubam & gracili horrêtem molliret auena:  
Arma virumque Maro sic post Amarillyda dixit  
Nec Veneri dominq; Mars tantū invidit honorē,  
In capta hæserunt sic Teucrum fata puella,  
Principium & lēto dedit illa morâmque duello.  
Scilicet ille tuus vates noua regna petentem  
Te sectans, tardi & fœlicia plaustra Bootæ  
Te domino, & nostro longum fruitura dolore,  
Hæc eadem laribus patriis anathemata liquit  
Pignora grata sui tu scepra oblata capessis,  
Deserta externas patria & moliris haberas,

Hic desiderium, hic lacrymas, hic mētibus æquis  
 Indigenū mixtim confundens gaudia luctu.  
 Moscouon aduentu ergo tuo iam contrahit  
 horror,

Cæruleos Isterque sinus iam pandit, & ingens.  
 Assurgit rapidis toto tibi corpore ab undis,  
 Populeæ vita comptos dans frondis honores,  
 Stipat & Herculeæ lauro tibi texta coronæ.  
 Vertice te arrecto venientem prospicit arctos,  
 Semper & vt videat, semper fugit æquore tingi.  
 Audiit hanc famamque tuam, comitisque poëta  
 Elysiū vaga per magnum Nasonis vt umbra,  
 Sarmaticum exilium dixit solata Corinnæ  
 Delitias, lingua HENRICI fauētque trophæis.





IN HENRICI REGIS PO-  
LONIÆ INVICTISSIMI,

ET  
PORTÆ EIUS POETÆ  
ELEGANTISSIMI E GALLIA

*digressum, IO. AVRATVS  
Poëta Regius.*



ALLIA quem genuit, quem omni  
perfecit alumnum  
Virtute HENRICVM : cuius nu-  
tricia quondam

Præmia magna quidem cepit, maiora sed olim  
Sperabat: regni sceptrâ ad moderanda Poloni  
Dimittit lacrymans, Thetis vt pia mater Achil-  
lem

Expugnâda viris quæsitum ad Pergama Graiis:  
Huncque secura foret Chironis amica fidelis  
Testudo AVRATI, feros nisi (vt illa) per annos  
Ægra neget maris & terræ tollerare labores.  
Non ita tu PORTAEE senex cui cesserit ille  
Semifer & pulsare fides, & dicere versus  
Iam iuueni: æqualem tu penè æqualis Achillema  
Prosequeris, cunctis caput obiectare periclis

Intrepidus, rebus præsens & adesse gerendis  
 Assiduus, noua mox scribatur vt Ilias à te  
 In res H E N R I C I, quas nõ vetus æquet Achil-  
 les.


Tu velut Argiuæ classis comes Orphæus alter,  
 Bistoniam fretus cithara, sectaris euntem  
 Æsonidem: tu, dum gelidi petit hostia Ponti,  
 Lenibusque vias cantu, & Symplegadis iras  
 Mulcebis fidibus, figesque narantia saxa,  
 Trásuolet incolumis dum classis Iasona porrás,

I A N I





IANI ANTONII BAIFFII IN  
PHILIPPI PORTII CARMINA.

 **V**i properat charo patriam pro Principe  
linquens

Inter Sauromatas omnia pati,  
**P**ORTIVS hos tibi dat primos, ô Francia,  
flores,

Quos iuuenis campis legit in Aonijs.  
Accipite hos desiderio commune leuamen  
Túque tui ciuis túque tuæ patriæ,  
Dúmqu; tuis absens gratus celebrabere **P**ORTI,  
Gallia carminibus gaudeat aucta nouis.

IN EIVSDEM POEMA.

**S**I tantùm antiquis Coüs laudatur Appelles  
Idaliæ inceptam Matris ob effigiem.  
Quantos, ingenio super æthera notus, honores  
Æuo **P**ORTIVS posteriore feret?  
Hic cui perfectâ quacunque ex parte tabellâ  
Tam doctâ Idalius pingitur arte Puer.  
Pinguntur Puer, Matrique innata venustas,  
Risus, deliciæ, gratia blanda, iocus:  
Cúmqu; arcu quas felle linat, quas melle sagittas,  
Ira, venena, dolas, vincula, flamma, faces:  
Viderit vt quisquis **P**ORTAEI carmen, Amoris  
Et vultum, & mores ipse videre putet.  
Nec tanquam vidisse satis, simul ipsa profundo  
Numina cum flammis pectore fixa gerat.

L. GROIANVS.

## SONNET.

**P**LACE place à ces vers, ces courriers de la gloire  
 Du plus beau, du plus clair, du plus divin esprit  
 Que la Muse jamais en eschole apprit,  
 Pour chanter ses honneurs au temple de memoire,  
 C'est luy qui ieune d'ans remporta la victoire  
 De tous ceux qui le mieux en la France ont escrit  
 Et qui si ieune d'ans cest ouvrage entreprit,  
 Que quand l'Esprit y pense il a peine à la croire.  
 Ouvrage qui seul peut d'un vol audacieux  
 Porter de son Auteur le beau nom dans les Cieux,  
 Pour avec le Soleil combatre de lumiere:  
 Aussi combien c'est Oeuvre en beautex est parfait,  
 Le temps pour le conter faudroit à la matiere:  
 C'est assez le l'ue: qu' DES PORTES l'ait fait.

FR. COVAYNE.

## A MONSIEVR DES PORTES.

**T**Oy qui pour t'affranchir de l'ombre du tombeau  
 Suiuis les pas d'Amour guidé de son flambeau,  
 Donnant iour à tes iours & lustre à ta memoire,  
 Encor d'un roide vol n'irois-tu dans les Cieux  
 Si la Muse assurant ton audace & tes yeux,  
 N'attachoit à ton dos les aïstes de la Gloire.  
 Amour en t'esclairant les tenebres chassa,  
 Et la Muse ton aïme à l'Olympe adressa.  
 La Gloire te fait voir les choses incognuës,  
 Le flambeau de l'Amour fut suiuy de ton los,

Et

Et ton esprit poussa tant de beaux vers esclos,  
 Que leurs aïles ont peu s'anoïsiner des mûes.  
 La nuit chasse le iour, le iour chasse la nuit,  
 Par contraires effets toute chose se suit,  
 Mille morts en amour te donnent mille vies,  
 Et la mort pour tribut du labeur de nos ans  
 Fait mourir par tes vers tous les vers de ce temps,  
 Et le temps sur tes vers fait naistre mille enuies.

BIARD

SUR LES AMOURS DE  
 PH. DES PORTES.  
 SONNET.

**Q**UESSES tu fait, Amour ? ta flâme estoit  
 esteinte,

Ton arc vaincu du temps s'en alloit tout usé,  
 Et ton doré carquois de fleches espuisé  
 No<sup>o</sup> faisoit deormais moins de mal que de crainte.  
 Si l'on monstroït d'aimer ce n'estoit que par feinte,  
 Pour tromper seulement quelque esprit peu rusé:  
 Car tu n'auois un traict qui ne fust tout brisé,  
 Ny cordage qui peust rendre une ame contraincte.  
 Par ces vers seulement tu as repris naissance,  
 Ils t'ont armé de traicts, d'attraicts & de puissance,  
 Et te font derechef triompher des vainqueurs.  
 Et d'autant plus, Amour, ils surpassent ta gloire,  
 Que tu n'acquier sans eux une seule victoire,  
 Et qu'ils peuuent sans toy surmonter mille cœurs.

M. D. L.

ET FLORIDA PUNGUNT.



*LE CONTENU DE  
ce volume.*

DIANE, PREMIERES AMOURS  
LIV. I.

AMOURS D'HIPPOLYTE.

CLEONICE, DERNIERES  
AMOURS.

ELEGIES LIV. II.

IMITATIONS DE L'ARIOSTE

MESLANGES	}	DIVERSES A-
contenant les		MOURS.
		BERGERIES.
		MASQUARADES.
		EPITAPHES.

CANTIQUES, PRIERES ET  
AUTRES OEUVRES  
Chrestiennes.



LE PREMIER LIVRE  
DES AMOURS.

DE DIANE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.  
SONNETS.

I.

**L**E vous offre ces vers qu'Amour m'a fait  
escrire,  
De vos yeux ses flambeaux ardemment  
agité,

Non pour me couronner d'une immortalité:  
Car à si haut loyer ma jeunesse n'aspire.  
C'est le but de mes vœux, que ie vous puisse dire  
Comme vous adorant Amour m'aura traité,  
M'esgayant quelquefois en ma félicité,  
Et m'escriant d'angoisse au fort de mon martyre.  
Vous ne me verrez point par mille inventions  
Deguiser ma fortune, & vos perfections,  
Ou rendre en sousspirant mon amitié plus forte.  
Aussi ie n'escry pas pour gloire en acquerir:  
Ie me plains seulement au mal que ie supporte,  
Ainsi qu'un patient qui languist sans mourir.

Le

## I I.

Le penser qui m'enchanté, & qui le plus souvent  
 Selon ses mouvemens me r. tient ou me pousse,  
 Me ravissant au monde, un iour d'une secousse  
 Jusqu'au troisieme ciel m'alloit haut esleuant:  
 Et comme ie taschoy de voler plus avant,  
 Amour qui m'apperçoit contre moy se courrouce,  
 Et choisit de vos yeux la flâme heureuse & douce  
 Pour m'empescher l'entree, & se mettre au devant.  
 Je ne peu passer outre, empesché de la flâme,  
 Qui de ses chauds rayons brusla toute mon ame,  
 Qui m'esblouit la veuë, & me fit trebucher.  
 Mais bien que de vos yeux ce malheur me procede,  
 Toujours ie les desire, & m'en veux approcher,  
 En la cause du mal recerchant mon remede.

## I I I.

Voicy du gay Printemps l'heureux aduenement,  
 Qui fait que l'Hyuer morne à regret se retire,  
 Desia la petite herbe au gré du doux Zephyre  
 Nauré de son amour branle tout doucement.  
 Les forests ont repris leur verd accoustrement,  
 Le cistrit, l'air est chaud, le vent mollet souspire,  
 Le Rossignol se plaint, & des accords qu'il tire  
 Fait languir les esprits d'un doux ravissement.  
 Le Dieu Mars & l'Amour sont parmy la campagne:  
 L'un au sang des humains, l'autre en leurs pleurs  
 L'un tient le costelas, l'autre porte les dars. (baigne  
 Suiue Mars qui voudra mourant entre les armes,  
 Je veux suiure l'Amour, & seront mes allarmes  
 Les courroux, les souspirs, les pleurs & les regards.

## IIII.

Dés le iour que mon ame auparavant rebelle,  
 Se rengea sous les loix de vos perfections,  
 Sans crier i' ay souffert mille punitions,  
 Et porte coup sur coup quelque charge nouvelle.  
 I'ars, ie brusle, ie meurs d'une mort eternelle,  
 Qui ne meurtrit pourtant mes vives passions:  
 Et ce qui plus m'outrage en tant d'afflictions,  
 Quelque douleur que i' aye il faut que ie la cele.  
 Je la celeray donc. Car i' ay bien merisé  
 D'endurer ce tourment pour ma temerité:  
 Si i' ay trop entrepris i' en feray penitence.  
 Las donc sans nul espoir feray-je ainsi vivant?  
 Au moins si ie pouvois mourir en vous servant,  
 Par ma mort de mon mal vous donans cognoissance.

## V.

O Liçt, s'il est ainsi que tu sois inventé  
 Pour prendre un doux repos quand la nuit est venue,  
 D'où vient que dedans toy mes douleurs continuent,  
 Et que ie sens par toy mon tourment augmenté?  
 Je ne fay que tourner d'un & d'autre costé,  
 Je choisi tous tes coings, ie cerche & me remuë,  
 Et mon cœur qui ressemble à la marine esmenü,  
 D'ennuis & de pensers est tousiours agité.  
 I'assemble bien souuent mes paupieres lassees,  
 I'inuoque le Sommeil pour guarir mes pensees,  
 Mais il fuit de mes yeux & n'y veut demeurer.  
 D'un seul bien, ô mon Liçt, mes langueurs tu consoles.  
 Je m'ouure tout à toy, cœur pensers, & paroles,  
 Et ie n'ose autre part seulement respirer.

## V I.

*Je me laisse brusler d'une flamme couuerte,  
 Sans pleurer, sans gemir, sans en faire semblant:  
 Quand ie suis tout en feu, ie feins d'estre tremblant  
 Et de peur du peril ie consens à me perte.  
 Ma bouche incessamment aux cris d'amour ouuerte,  
 N'ose plaindre le mal qui mes sens va troublant,  
 Bien que ma passion sans cesser redoublant  
 Passe toute douleur qu'aurefois i'ay soufferte.  
 Amans qui vous plaignez de vostre ardent vouloir,  
 D'aimer en lieu trop haut, de n'oser vous douloir  
 N'egalez vostre cendre à ma flamme incogneüe.  
 Car ie suis tant, par force, ennemy de mon bien,  
 Que ie cache ma peine à celle qui me tuë,  
 Et quand elle me plaint ie diy que ce n'est rien.*

## V I I.

*Le iour que ie fus né l'impitoyable archer  
 Amour, à qui le ciel rend humble obeïssance,  
 Se trouua sur le point de ma triste naissance,  
 Tenant son arc bandé tout prest à décocher.  
 Aussi tost qu'il me veit, il se mit à lascher  
 Vn trait enuenimé de toute sa puissance,  
 Et m'ataignit au cœur de telle violence,  
 Qu'il eust peu de ce coup percer tout un rocher.  
 M'ayant ainsi blessé tout ioyeux il s'adresse  
 A la crainte, aux Regrets, au Dueil, à la Tristesse  
 Qui m'assistèrent tous à ce malheureux point.  
 Voila (dit-il) pour vous ie vous le recommande,  
 Suinez-le tous par tout ne l'abandonnez point,  
 Et faites que tousiours il soit de vostre bande.*



## VIII.

Du bel œil de Diane est ma flamme empruntée,  
 En ses nœuds blon dorez mon cœur est arresté,  
 Sa belle main guerriere à pris ma liberté,  
 Et sa douce parole a mon ame enchantée:  
 Son œil rend la splendeur des astres surmontée,  
 Ses cheveux du Soleil ternissent la beauté,  
 Sa main passe l'ivoire, & la divinité  
 De ses sages discours à bon droit est vantée,  
 Son bel œil me ravit, son poil doré me tient,  
 La rigueur de sa main mes douleurs entretient,  
 Et par son doux parler ie sens croistre ma flamme,  
 Voilà quelle est ma vie, & n'ay plus de repos  
 Depuis l'heure qu'Amour m'engraua dedans l'ame  
 Son œil, son poil, sa main, & ses divins propos.

## IX.

Mais ie sçay bien qu'il ne faut que j'espere,  
 En vous servant de me voir allegé!  
 Et toutesfois ie ne puis m'estranger  
 De vos beaux yeux, ainçois de ma misere.  
 Je s'uy l'obiet qui m'est le plus contraire,  
 Je voy le gouffre & ie m'y vay plonger:  
 Et me pouuant garantir du danger  
 (Fol que ie suis!) ie ne le veux pas faire.  
 Je ne touchant rien qui me face esperer,  
 De vous servir ne me puis retirer,  
 Bien que la mort pour loyer me menace.  
 Hélas voyez où l'Amour ma réduit!  
 „ Je voy mon bien, & le mal qui me nuit:  
 „ Je s'uy mon bien, & mon mal ie pourchasse.

Amour

## X.

Amour, oiseau vollant, arreste ma guerriere,  
 Qui fuit si vistement : car helas ie ne puis!  
 Ma course est trop tardive : & plus ie la poursuis  
 Et plus elle s'avance en me laissant derriere.  
 Choisis l'un de ces deux : exauca ma priere,  
 Ou ne me laisse plus en l'estat que ie suis:  
 Rens moy cōme j'estois , sans Dame & sans enn  
 Et delivre ma vie en ses yeux prisonniere.  
 Si tu es iuste, Amour, tu me dois deslier,  
 Ou par un doux effort ceste dure plier:  
 Mais las que mon attente est vaine & miserable  
 Je prie un fier tyran qui de nos maux se plaist,  
 Qui s'abreuue de pleurs, qui d'ennuis se repaist,  
 Et plus il est prié , moins il est pitoyable.

## X I.

Durant les grands chaleurs j'ay veu cent mille fois  
 Qu'en voyant un esclair flamboyer en la nuë,  
 Soudain comme transie & morte devenue  
 Tu perdois tout à coup la parole & la vois.  
 Depuis ni de couleur tant soit peu tu n'avois,  
 Et bien que de l'effroy tu fusses reuenuë,  
 Si n'osois-tu pourtant dresser en haut la veuë,  
 Voire un long temps apres parler tu ne pouuois.  
 Donc si quand un propos deuant toy ie commence,  
 Tu me vois en tremblant changer de contenance  
 Demeurer sans esprit , palle & tout hors de moy,  
 Ne t'en estonne point, belle & cruelle Dame,  
 C'est lors que les esclairs de tes beaux yeux ie vois  
 Qui n'estbloissent tout de leur luisante flame.

## XII.

Vn iour l'auengle Amour, Diane, & ma Maistresse,  
 Ne pouuans s'accorder de leur dexterité,  
 S'essayerent de l'arc à un but limité,  
 Et mirent pour le prix leur plus belle richesse.  
 Amour gagea son arc, & la chaste Deesse  
 Qui commande aux forests, sa diuine beauté  
 Ma Maistresse gagea sa fiere cruauté,  
 Qui me fait consommer en mortelle tristesse.  
 Las! Madame gagna, remportant pour guerdon  
 La beauté de Diane, & l'arc de Cupidon,  
 Avec le dur rocher dont son ame est couuerte.  
 Pour essayer ses traits elle a percé mon cœur,  
 Sa beauté m'esblouit, ie meurs par sa rigueur:  
 Ainsi sur moy chetif tombe toute la perte.

## XIII.

On ne voit rien qui soit si solitaire,  
 Comme ie suis lors que ie ne puis voir  
 Ces deux beaux yeux, ma gloire & mon pouuoir,  
 Absent desquels nul flambeau ne m'eclaire.  
 Tout esperdu ie ne scauroy rien faire  
 Que sousspirer, que me plaindre & douloir,  
 Blasmant la nuit, qui me fait recevoir  
 Par sa rigueur, tant de peine ordinaire,  
 Et dis ainsi, Las! ce n'est pas à tort  
 Que lon te nomme, ô Nuit, fille de Mort,  
 M'ostant le bien nourricier de ma vie!  
 Durant le iour ie m'estime viuant,  
 Mais aussi tost que tu es arriuant  
 De plus languir ie pers toute l'cnuie.

VALLON, ce Dieu tyran, qui me fait enâurer  
 Tant de viuantes morts qu'immortiel ie supporte,  
 Nous a tous deux râgez presque en la mesme sorte  
 Et presque un mesme mal nous contraint sousspirer.  
 Aimant comme tu fais tu ne dois esperer  
 Qu'aucun allegement tes ennuis reconforte,  
 Aimant comme ie fay, mon esperance est morte:  
 Car ce n'est, aux mortels d'y penser aspirer.  
 Tous deux nous adorons mille & mille destresses,  
 Tous deux nous adorons en espri nos Maistresses,  
 N'osans leur descouvrir nos soucis rigoureux.  
 Console toy, VALLON, comme ie me console:  
 „ Encor est-ce un confort à l'homme malheureux  
 „ D'auoir un compaignon au malheur qui l'affole.

## XV.

Si la foy plus certaine en vne ame non feinte,  
 Vn honneste desir, un doux languissement,  
 Vne erreur variable, & sentir viuement  
 Auec peur d'en guarir, vne profonde atteinte.  
 Si voir vne pensee au front toute deprinte,  
 Vne voix empeschee, un morne estonnement,  
 De honte, ou de frayeur naissant soudainement,  
 Vne palle couleur de lis, & d'amour teinte:  
 Bref, si se mespriser pour vne autre adorer,  
 Si verser mille pleurs, si tousiours sousspirer,  
 Faisant de sa douleur nourriture, & breuage.  
 Si de loing se voir flamme, & de pres tout transi,  
 Sont cause que ie meurs par default de merci,  
 L'offense en est sur vous, & sur moy le dommage.  
 L'aspi

## XVI.

L'aspre fureur de mon mal uehement  
 Si hors de moy m'estrange & me retire,  
 Que ie ne scay si c'est moy qui sousspire,  
 Ni sous quel ciel m'a ietté mon tourment.  
 Suis-ie mort? Non, j'ay trop de sentiment,  
 Je suis trop uif & passible au martyre,  
 Suis-ie vivant? las ie ne le puis dire  
 Loin de vos yeux par qui i'ay mouuement.  
 Seroit-ce un feu qui me brusle ainsi l'ame?  
 Ce n'est point feu: i'eusse esteint toute flame  
 Par le torrent que mon dueil rend si fort.  
 Comme, BELLEAU, faut-il que ie l'appelle?  
 Ce n'est point feu que ma peine cruelle,  
 Ce n'est point vie, & si ce n'est point mort.

## XVII.

Ni les desdains de son ieune courage,  
 Moqueur d'Amour & de sa deité:  
 Ni mon desir trop hautement porté,  
 Ni voir ma mort escrite en son visage:  
 Ni mon vaisseau prest à faire naufrage,  
 Le mast rompu, sans voile & sans clairté:  
 Ni les soucis dont ie suis agité,  
 Ni la fureur du feu qui me saccage:  
 Ni tant de pleurs sans profit espanus,  
 Ni ses propos qui me sont defendus,  
 Ni de mon mal auoir la cognoissance,  
 Ni la rigueur d'un triste estoignement  
 Me sortiront de son obeissance,  
 Belle est la fin qui vient en bien aimant.

Las ! qui languit i jamais en si cruel martyre,  
 En si penibles nuicts, en si malheureux iours?  
 Qui i jamais traucsa tant de fascheux destours  
 Avec si grands travaux qu'ils ne se peuuent dire?  
 Je souffre un mal present, i'en doute encor un pire  
 Je voy renfort de guerre, & n'attens nul secours:  
 Mes maux sont grands & forts, mes biens foibles &  
 cours,


Et plus ie vais auant, plus ma douleur s'empire.  
 A toute heure, en tous lieux, de tout ie me desplais,  
 La nuict est mon soleil, le discord est ma pais,  
 Le cours droit au naufrage, & fuy ce qu'il faut sui-  
 Je me fasche en faschant les hommes & les Dieux, (ur:  
 Je suis las de moy-mesme & me suis odieux,  
 Bref ie ne puis mourir & si ie ne puis viure.

Ayant bruslé d'amour, gemy, crié, pleuré,  
 Sans que vostre froideur s'en peut voir attiedie,  
 I'inoquay tant la mort qu'une aspre maladie,  
 S'offre à me deliurer du martyre endure.  
 I'auoy l'œil & le tint haue & desfiguré,  
 I'auoy perdu l'esprit, la parole & l'ouye,  
 Et m'estimois heureux que la fin de ma vie,  
 Donnast fin aux rigueurs d'un mal si deploré.  
 Mais vous, belle tyranne, aux Nerons comparable,  
 Feignant un œil piteux de me voir miserable,  
 Me rendistes l'esprit pour reuiure au tourment.  
 Las ! si quelque pitié peut en vous trouuer place,  
 Consentez à ma mort, ie la requiers pour grace,  
 Le tyran est benin qui meurtrit promptement.

## IX.

Je suis chargé d'un mal qui sans fin me travaille,  
 Quelque part que ie tourne il me suit obstiné:  
 Tout conseil, tout secours sans profit m'est donné,  
 Car toujours plus au vif sa rigueur me tenaille.  
 Le lit à mes pensers est un champ de bataille,  
 Si ie sauto du lit i'en suis plus mal mené:  
 Si ie sors, le tyran qui me tient enchaîné,  
 A toutes les fureurs pour conduite me baille.  
 Icy l'ardant desir m'anime à bien aimer,  
 Plus pres le desespoir me veut faire abysser:  
 Je suis en mesme temps tout de flâme & de glace.  
 Sans fin mesmes discours ie refais & défais,  
 O miserable esprit! quel Amour, quelle paix  
 D'un chaos si confus destrouillera la masse

## CHANSON.


 Eux qui peignent amour sans yeux  
 N'ont pas bien sa force cogné,  
 Il void plus clair qu'aucun des dieux:  
 Las! i'ay trop essayé sa veüe.  
 Souuent en pensans me sauuer,  
 Je m'esgare aux lieux solitaires,  
 Mais il ne faut à me trouuer  
 Dans les plus sauvages repaires.  
 Quoy que ie coure incessamment  
 Par deserts, montagnes, & plaines,

Il ne m'eslongne aucunement,  
Et me fait souffrir mille peines.

Helas! a-il mauvais regard?

De cent mille traitts qu'il m'adresse,  
Il ne me frappe en nulle part.

Qu'au cœur, où tousiours il me blesse.

Il a donc des yeux, & void bien

A quelque but qu'il vueille atteindre:

Mais il est sourd & n'entend rien,

On a beau sousspirer & plaindre.

S'il eust ouy tant de regrets,

De cris, de sanglots, & de plaintes,

Que ie lasche aux lieux plus secrets,

Tesmoins de mes dures atteintes:

Quand il n'eust point eu d'amitié,

Et qu'il eust tout bruslé de rage,

Je suis seul qu'il eust en pitié,

Et qu'il eust changé de courage.

Que me faut-il donc esperer

Suisant ce Dieu plain de furie?

Il void bien pour me martyrer,

Et n'entend rien quand ie le prie.



## XXI.

Eloignant vos beautez ie vous laisse en ma place  
 Mon cœur, qui comme moy ne vous delaissera:  
 Car plus vostre rigueur sur luy s'exercera,  
 Plus il sera captif de vostre bonne grace.  
 Ne vous attendez point qu'un desespoir le chasse:  
 Car par vos cruautés, ~~mais~~ vostre il ne sera,  
 Et suis tout assuré qu'il ne pourchassera  
 De reuenir vers moy quelque mal qu'on luy face.  
 Si vous le traitez bien vostre en sera l'honneur:  
 Si vous le traitez mal, qu'il blasme son mal-heur,  
 Sans iamais se douloir de si chere Maistresse  
 Déloge donc, mon Cœur, ie ne veux retenir  
 Vn qui si volontiers pour vn autre me laisse,  
 Et ne pense au mal-heur qui luy doit aduenir.

## XXII.

Or' que mon beau Soleil loin de moy se retire,  
 Que verrez-vous, mes yeux, qui ve<sup>o</sup> puisse esclairer  
 Il vous faudra tousiours auuglez demeurer,  
 Soit que le iour s'abbaisse, ou qu'il cõmence à luire.  
 Or' que le Ciel malin pour assouuir son ire  
 Me ravy mon espoir, que pourray-ie esperer?  
 A nul contentement ie ne veux aspirer,  
 Et veux que tout mal-heur à l'ennuy me martyre.  
 On me verra seullet par les bois escarter,  
 Pour en mille hauts cris tristement m'esclaser,  
 Guidé de desespoir & d'amoureuse rage.  
 Si vous pouuiez mes yeux me fournir tant de pleurs,  
 Que ie puisse noyer ma vie & mes douleurs:  
 Hélas! i'auroy tiré profit de mon dommage!

## XIII.

Las! que me sert de voir ces belles plaines,  
 Pleines de fructs, d'arbrisseaux, & de fleurs,  
 De voir ces prez bigarrez de couleurs,  
 Et l'argent vif des bruyantes fontaines?  
 C'est autant d'eau pour reuerdir mes peines,  
 D'huile à ma braise, à mes larmes d'humours,  
 Ne voyant point celle pour qui ie meurs  
 Cent fois le iour, de cent morts inhumaines.  
 Las! que me soit d'estre loing de ses yeux  
 Pour mon salut, si ie porte en tous lieux  
 De ses regards les sagettes meurtrieres?  
 Autre penser dans mon cœur ne se tient:  
 Comme celuy qui la fièvre souffrient,  
 Songe tousiours des eaux & des riuieres.

## XIII.

Pour estre absent du bel œil qui me tue,  
 Las! mon desir ne va diminuant,  
 Mais dedans moy tousiours continuant,  
 Plus il me ronge, & plus il s'esuertue.  
 Vn vain object se presente à ma veüe:  
 De cent penseurs m'affolant & tuant,  
 Et sens Amour perçant & riuuant,  
 Mon cœur sanglant de la griffe pointue.  
 Misericorde, Amour, ie te supply:  
 Fay tant pour moy que ie mette en oubly  
 Ceste beauté dont ma douleur procede.  
 Las! qu'ay-ie dit? Amour, garde t'en bien,  
 L'ame trop mieux ne m'allegier en rien:  
 Le mal est grand, mais pire est le remede.

## IXV.

Las! que me sert quand la douleur me blesse,  
 Et que mon feu me cuit plus vivement,  
 Que ie promette & iure incessamment,  
 De jamais plus ne recevoir ma maistresse.  
 Veu qu'aussi tost que ses beaux yeux ie laisse,  
 Yeux inhumains si prompts à mon tourment,  
 Je me despite, & tout soudainement,  
 Je romps le nœud du serment qui me presse.  
 L'enfant Amour, sorcier trop rigoureux,  
 Tient en ses yeux quelque charme amoureux,  
 Qui de les voir malgré moy me captive.  
 Et sans trouver que ie doive esperer,  
 Je suis contraint de suivre & d'adorer  
 Contre mon gré les meurtriers de ma vie.

## IXVI.

Lors que le trait par vos yeux décoché  
 Rompit le roc de ma poitrine dure,  
 Ce mesme trait dont vous avez touché,  
 Dans mon esprit grave vostre figure.  
 Vous n'avez rien de rare & de caché,  
 De beau, de saint, du Ciel & de nature,  
 Qu'Amour subtil n'ait par tout recherché,  
 Pour faire en moy vostre vive peinture:  
 Bref, mon esprit ardent d'affections,  
 Est un miroir de vos perfections,  
 Où vous pouvez vous voir toute depeinte.  
 Si ma foy donc ne vous peut enflammer,  
 A tout le moins vous me devez aimer  
 Pour le respect de vostre image sainte.

## X X V I I.

Mon Dieu mon Dieu que j'ayme ma Deesse  
 Et les vertus qui l'esleuent aux cieus!  
 Mon Dieu mon Dieu que j'ayme ses beaux yeux,  
 Dont l'un m'est doux, l'autre plein de rudesse!  
 Mon Dieu mon Dieu que j'ayme la sagesse  
 De ses propos qui rairoient les dieux:  
 Et la douceur de son ris gracieux,  
 Qui me remplit d'une heureuse allegresse!  
 Mon Dieu que j'ayme à l'ouïr deviser,  
 Et tout ravi baiser & rebaiser  
 Sa blanche main lors que moins elle y pense!  
 Mais quel sorcier me scauroit mieux charmer  
 Que cest esprit, qui la fait estimer,  
 Mesme de ceux qui n'ont sa cognoissance!

## X X V I I I.

Elle pleuroit toute palle de crainte,  
 Lors que la mort sa moitié menassoit,  
 Et tellement l'air de cris remplissoit,  
 Que la mort mesme à pleurer eust contrainte  
 Helas! mon Dieu que sa grace estoit sainte!  
 Que beau son teint qui les lis effaçoit!  
 Plus de crystal des yeux elle verçoit,  
 Et plus mon ame au vis estoit atteinte.  
 L'air en pleurant sa douleur tesmoigna,  
 Le beau Soleil de pitié s'esloigna,  
 Les vents esmeus retenoient leurs haleines  
 Et sur la terre où tomberent les pleurs  
 De ses beaux yeux amoureuses fontaines,  
 Tout s'esmailla de verdure & de fleurs.

## XXIX.

Je ne me plains de vostre cruauté,  
 A mes desirs entierement contraire,  
 Je ne me plains de ce que ie n'espere  
 Que de desespoir pour ma fidelité.  
 Je ne me plains de ma temerité,  
 Je ne me plains que ma foy perservere:  
 Au pis aller ce me sera salaire,  
 Quand ie mourray seruant telle beauté.  
 Je ne me plains qu'en mon mal vehement  
 Ne m'est permis voir vos yeux librement:  
 Je ne me plains que tout me face craindre:  
 Mais en souffrant tant de punitions,  
 De desespoirs, de morts, de passions,  
 Las! ie me plains que ie ne m'ose plaindre.

## XXX.

Si c'est aimer que porter bas la veuë,  
 Que parler bas, que soupirer souvent,  
 Que s'esgarer solitaire en respirant,  
 Bruslé d'un feu qui point ne diminië.  
 Si s'est aimer que de peindre en la nuë,  
 Semer sur l'eau, ietter ses cris au vent,  
 Chercher la nuit par le Soleil leuant,  
 Et le Soleil quand la nuit est venue.  
 Si c'est aimer que de ne s'aimer pas,  
 Cent fois le iour souhaitter son trespas,  
 Et ne scauoir dont sa douleur procede.  
 Las! on peut voir que i' aime ardemment,  
 Et toutesfois cognoissant mon tourment,  
 Apres ma mort vous gardez mon remede.

## XXXI.

Je le confesse, Amour, ie te suis redevable,  
 M'ayant fait aujour d'huy de tât d'heur iouissân  
 Et si tu m'as trouué ferme en t'obeissant,  
 I'en suis recompensé d'un heur incomparable.  
 Sur la plus grand chaleur de ce iour desirable,  
 La beauté qui me blesse & me tient languissant,  
 Nonchalammêt sur moy son beau chef abbaissant  
 S'est laissée assoupir d'un sommeil agreable.  
 Ah Dieu, que de beutez en son front reluisoient!  
 Que de lis blanchissans de son sein me plaisoient,  
 Que de fleurs, que d'œillats, que de roses vermeil:  
 Que de cœurs prisonniers en ses dorez cheueux!  
 Tu deuois faire, Amour, favorable à mes vœux,  
 Que ie fusse tout œil pour voir tant de merueilles.

## XXXII.

Marchans, qui recherchez tout le riuage d'ore  
 Du froid Septentrion, & qui sans reposer  
 A cent mille dangers vous allez exposer  
 Pour un gain incertain qui vos esprits deuore:  
 Venex seulement voir la beauté que i'adore,  
 Et l'obiet dont ie sens ma ieunesse embraser,  
 Et ie suis seur qu'apres vous ne pourrez prifer  
 Le plus riche thresor dont l'Affrique se dore.  
 Voyez les filets d'or de ce chef blondissant,  
 L'esclat de ces rubis, ce corail rougissant  
 Ce Christal, cest ebene, & ces graces diuines.  
 Cest argent, cest yuoire, & ne vous contentez,  
 Qu'on ne vous monstre encor mille autres raretez  
 Mille beaux diamans, & mille perles fines.

## XXXIII.

Si tost qu'au plus matin ma Diane s'esueille  
 (O dieux, jugez mon heur!) ie suis à son leuer,  
 Et voy tout le plus beau qui se puisse trouuer  
 Depuis les Indiens iusqu'au Phebus sommeille.  
 Ce n'est rien que le teint de l'Aurore vermeille,  
 Ce n'est rië que de voir aux légiers nuëts d'Hyuer  
 Parmi les firmamens mille feux arriuer,  
 Et n'est vray que le Ciel cache plus de merueils.  
 Et la voy quelquesfois s'elle se vent mirer,  
 Esperduë, estonnee, & long temps demeurer  
 Admirant ses beautez, dont mesme elle est rauie:  
 Et cependant (chetif) immobile & paoureux,  
 Ie pense au beau Narcis de soy-mesme amoureux,  
 Craignant qu'un sort pareil mette fin à sa vie.

## XXXIII.

Celuy que l'amour range à son commandement,  
 Change de iour en iour de façon differente:  
 Helas! i'en ay bien fait mainte prouue apparence,  
 Ayant esté par luy changé diuers foiment.  
 Et me suis veu muer pour le commencement,  
 En Cerf, qui porte au flanc une fleche sanglante:  
 Apres ie deuins Cigne, & d'une voix dolente  
 Ie presageay ma mort, me plaignant doucement.  
 Apres ie deuins fleurs languissante & panchee,  
 Puis ie fus fait fontaine aussi soudain seichee,  
 Espuisant par mes yeux toute l'eau que i'auois.  
 Or ie suis Salemandre, & vy dedans la flame,  
 Mais i'espere bien tost me voir changer en Voix  
 Pour dire incessamment les beautez de Madame.

Par vos graces, Madame, & par le dur martyre  
 Qui me rend en aimant triste, & desespéré,  
 Par tous les lieux secrets, où i'ay tant soupiré,  
 Et par le plus grand bien qu'un amoureux desin  
 Par ces beaux traits qu'Amour dedès vos yeux reit  
 Par les lis de vos mains, par vostre poil doré,  
 Et où rien de plus grand pourroit estre iuré,  
 Je l'appelle à tesmoin de ce que ie veux dire.  
 Jamais d'autres beutez mon œil ne sera pris,  
 Doux espoir de mes maux, cher feu de mes esprits,  
 Vous serez ma recherche & premiere, & dernie  
 Et mon cœur cessera d'idolâstrer vos yeux,  
 Lors qu'o ne verra pl' au Soleil de lumiere, (cien  
 D'eaux en mer, d'herbe aux prez, & d'estoilles au

Pour me recompenser de tant de passion  
 Que supporte mon cœur deuot à ton seruice,  
 Te l'offrant pour victime en piteux sacrifice.  
 Es me rendant pour toy compagnon d'Ixion:  
 Non, ne paye ma foy d'aucune affection,  
 Puis que c'est ton vouloir il faut que i'obeisse,  
 Paye moy de rigueur, paye moy d'iniustice,  
 Je n'en puis estre moins à ta deuotion,  
 Preste moy seulement ceste œillade diuine,  
 Qui me remplit d'amour le cœur & la poitrine,  
 Et qui d'un feu cuisant m'embrasa les esprits.  
 Afin qu'en me ioissant soudain ie te regarde,  
 Et que cent mille amours dans le sein ie te darde,  
 Alors tu seras prise au ieu que tu m'as pris.



## XXXVII.

Amour quand fus-tu né? ce fut lors que la terre  
 S'esmaille de couleurs, & les bois de verdure  
 De qui fus-tu conceu? d'une puissante ardeur,  
 Qui oisiveté la scie en soy-mesmes enserre.  
 Qui te donne pouuoir de nous faire la guerre?  
 Les diuers mouuemens d'Espérance & de Peur,  
 Où te restres-tu? Dedans un ieune cœur  
 Que de cent mille traits cruellement i'enferre.  
 De qui fus-tu nourry? D'une douce Beauté,  
 Qui eut pour la seruir Ieunesse & Vanité,  
 Dequoy te repais-tu? D'une belle lumiere.  
 Crains-tu point le pouuoir des ans & de la Mort?  
 Non : car si quelquefois ie meurs par leur effort,  
 Aussi tost ie retourne en ma forme premiere.

## XXXVIII.

Celle à qui i'ay sacré ces fleurs de ma ieunesse  
 Mes vers (enfants du cœur) mon seruice, & ma foy.  
 En qui seule i'espere, en qui seule ie croy.  
 DES-LARDINS, c'est ma cour, ma Royne &  
 ma Princesse.  
 Ceux qui sont alterez d'honneurs, ou de richesse,  
 Importuns feront presse à la fuitte du Roy:  
 Les biens & la grandeur que ie brigue pour moy,  
 C'est de finir ma vie en seruant ma Maistresse.  
 Tout ce qui vit au monde aux destins se rangeant,  
 Est serf de la Fortune, ou serf de son argent,  
 La peur le tyrannise ou quelque autre manie:  
 C'est une loy forcee. Or quelle autre prison  
 Pouuoit plus dignement captiuier ma raison,  
 Qu'une ieune deesse en beautez infinie?

Doncques sera-il vray que l'ennuy qui me ronge,  
 A l'ennuy de ma foy viue eternellement?  
 Et que mon feu cruel s'embrase mesmement  
 Dans la mer des pensers où mon ame se plonge?  
 Me payra-lon tousiours d'une vaine mensonge,  
 Qui fait que ma douleur s'accroisse incessamment  
 Seray-ie tousiours veu pour aimer ardemment,  
 Discourir à par moy comme un homme qui songe  
 Ne sentiray-ie plus au dedans de mon cœur  
 Qu'un debat obstiné d'esperance & de peur,  
 Qui mille fois le iour s'entredonnent la chasse?  
 Helas ! ie croy que non: Car que puis-ie esperer  
 Si ie voy ton secours de moy se retirer,  
 Estans mes ennemis les maistres de la place!

Puis-ie pas à bon droit me nommer miserable,  
 Et maudire l'aspect sous lequel ie fus né,  
 A tant d'ennuis diuers me voyant condamné,  
 Sans que i'attende rien qui me soit favorable?  
 Si ie suis travaillé d'un mal insupportable,  
 Sans relasche il me presse & me suit obstiné:  
 Et si quelque plaisir peu souuent m'est donné,  
 Il auorte en naissant & n'est iamais durable.  
 J'estimoy que le sort qui m'est si rigoureux,  
 Las de sa cruauté me voulust rendre heureux,  
 Par l'obiet tant aimé de ma seule Deesse:  
 Mais ce trait de bon-heur comme un songe est passé,  
 Apprenant à mon cœur en tenebres laissé,  
 Qu'apres un peu de ioye on sent mieux la triste

## X L I.

S'il est vray que le Ciel ait sa course eternelle,  
 Que l'air soit inconstant, la mer sans fermeté,  
 Que la terre en Hyuer ne ressemble à l'Esté,  
 Et que pour varier la Nature soit belle.  
 S'il est vray que l'esprit d'origine immortelle,  
 Cherchant toujours d'apprendre aime la nouveauté,  
 Et si mesme le corps pour durer en santé  
 Change avec les saisons de demeure nouvelle.  
 D'où vient qu'estant forcé par la rigueur des cieux  
 A changer non de cœur, mais de terre & de lieux,  
 Je ne guarisse point de ma vaine peinture?  
 D'où vient que tout me fasche & me desplaïse tant?  
 Helas! c'est que ie suis seul au monde constant,  
 Et que le changement est contre ma nature.

## X L I I.

Or que bien loing de vous ie languy soucieux,  
 Fuyant tout entretien ie pense à mon martyre,  
 Et ne scauroy rien voir quelque part que ie tire,  
 Qui ne blesse aussi tost mon esprit par mes yeux.  
 Quand ie voy ces hauts monts qui voisinent les cieux,  
 Je pense à la grandeur du bien que ie desiré:  
 Et pense oyant les vents en leur caverne bruïre,  
 Aux vents de mes souspirs & sanglots furieux.  
 Quand ie voy des rochers les sources distilantes,  
 Il me va souuenir de mes larmes bruslantes,  
 Qui ruissellent d'un cours tousiours s'entresuiuant.  
 Et le fueillaze sec dont la terre est couverte,  
 Semble à mon esperance en autre temps si verte:  
 Mais qui seche à present sert de iouet au vent.

## X L I I I.

Solitaire & pensif dans un bois escarté,

Bien loin du populaire & de la tourbe espesse

Je veux bastir un temple à ma chaste Deesse,

Pour appendre mes vœux à sa diuinité.

Là de iour & de nuit par moy sera chanté

Le pouuoir de ses yeux, sa gloire & sa hauteesse:

Et deuot, son beau nom i' inuoyeray sans cesse,

Quand ie sçray pressé de quelque aduersité.

Mon œil sera la lampe, & la flamme immortelle,

Qui m'ard incessamment, seruira de chandelle:

Mon corps sera l'autel, & mes souspirs les vœux.

Par mille & mille vers ie chanteray l'office,

Puis espanchât mes pleurs, & coupant mes cheveux

I'y feray tous les iours de mon cœur sacrifice.

## X L I I I I.

O Songe heureux & doux! où fuis-tu si soudain

Laisant à ton depart mon ame desolee?

O douce vision, las! où es-tu volée,

Me rendant, de tristesse & d'angoisse si plein?

Helas! Somme trompeur, que tu m'es inhumain!

Que n'es-tu plus long temps ma paupiere sillee?

Que n'as-tu vous encor, ô vous troupe estoilles,

Empesché le Soleil de commencer son train?

O Dieu permettez-moy que tousiours ie sommeille,

Si ie puis reconnoître une autre nuit pareille,

Sans qu'un trista reflux me debande les yeux!

Certes on dit bien vray: Le bien qui nous contente,

„ Tousiours traine à sa queuë un regret ennuyeux:

„ Et n'y a chose aucune en ce monde constante.

## XLV.

Je me travaille assez, pour ne faire apparoir  
 La douleur qui me rend si triste & si debile,  
 Mais hélas ie ne puis! Il est trop difficile  
 De porter un grand feu sans qu'on le puisse voir.  
 Je cache mes ennuis, ie contrains mon vouloir,  
 Et tasche à le couvrir d'une façon subtile:  
 Mais mon vague penser en mon œil qui distile,  
 Decouvre mal-gré moy ce qui me fait douloir.  
 Ne m'en accusez point, ma mortelle Deesse,  
 Cil qui n'aime pas bien, d'une sage finesse,  
 Pourra bien desguiser, & se monstrier discret:  
 Mais celuy qui a l'ame au vif d'amour atteinte,  
 Sçachant & confessant qu'il faut estre secret,  
 Si ne peut il s'aidir de chose qui soit feinte.

## XLVI.

Quand i'approche de vous, & que ie prens l'audace  
 De regarder vos yeux rois de ma liberté,  
 Vne ardeur me saisit, ie suis tout agité,  
 Et mille feux ardens en mon cœur prennent place.  
 Hélas! pour mon salut que faut-il que ie face,  
 Sinon vous esloigner contre ma volomé?  
 Je le fay: toutesfois ie n'en suis mieux traité:  
 Car si i'estois en feu ie suis tout plein de glace.  
 Je ne sçauroy parler, ie deuenis palle & blanc,  
 Vne tremblantè peur me gele tout le sang,  
 Le froid m'estreint si fort que plus ie ne respire.  
 Hé donc puis-ie pas bien vous nommer mon Soleil,  
 Si ie sens un Hiver m'esloignant de vostre œil,  
 Puis un Este voitiliant lors que ie le voy luire?

## L I.

Heureux anneau de ma belle inhumaine,  
 Que ie t'estime & combien tu me plais!  
 C'est toy, mignon, qui mes ennuis des fais  
 Par les vertus dont ta pierre est si pleine.

A ton obiet mon œil se rassereine  
 La peur me fuit, d'Espoir ie me repais,  
 Toute ma guerre est conuertie en paix,  
 Et ne cognois ni tristesse ni peine.

Tu es tout rond. parfaite est la rondcur,  
 Tu es tout d'or, pour monstret la grandeur  
 De mon amour epuré par la flame.

Du Lydien l'anneau tant renommé,  
 Qui le fist Prince & ioiir de sa Dame,  
 S'il estoit mien ne feroit mieux aimé.

## L I I.

Quand la sice beauté qu'uniquement i'admire,  
 Faisoit luire à Paris les soleils de ses yeux,  
 On ne voyoit par tout qu'un Printemps gracieux,  
 Et toujours mollement souspiroit un Zephyre.

Mais depuis que son œil autre part alla luire,  
 La France n'a rien veu qu'un Hyuer soucieux,  
 Tout noircy de broiillars, obscur & pluuieux,  
 Et les fiers Aquilons furieusement bruire.

Or les monts où elle est, qui soloient parauant  
 En l'Esté plus ardant estre battus du vent,  
 De frimas, de gelee, & de glace eternelle,

Sont au mois de Ianuier doucement euentez,  
 Les eaux parlent d'Amour, & de tous les costez,  
 On ne voit rien que fleurs, & verdure nouvelle.

## LIII.

Je recerche à toute heure avec la souuenance  
 Ceste unique beauté, qui l'esprit m'a rauy,  
 Et qui fait que loing d'elle aussi triste ie vy  
 Comme i'en de lieffe en sa douce presence.  
 Pour tenir verte en moy la peine & l'esperance,  
 Et faire que mon cœur soit plus fort afferuy,  
 Amour qui n'est iamais de mes pleurs assouuy,  
 Par mille inuentions refi aischit ceste absence.  
 A mes yeux languissans il fait voir tout expres  
 Les vulgaires beautez, & les foibles traits  
 De celles que nostre aage entre toutes reuere.  
 Lors ie cognois ma perte en voyant leurs defauts,  
 Et combien de vos yeux les rayons sont plus chauds:  
 Car rien qui ne soit vous à mō cœur ne peut plaire.

## LIIII.

Je te l'auois bien dit pauvre cœur desolé,  
 Que tu ne deuois pas si laschement te rendre,  
 Mais oncq' à mes propos tu ne voulois entendre:  
 Car un espoir pipeur & auoit enforcelé.  
 Tu vois comme il t'en prend, ton heur s'est enuelé,  
 Tu demeures captif, ton bien est mis en cendre,  
 Contre tes ennemis tu ne te peux defendre:  
 Car Amour te retient & te rend tout bruslé.  
 Et vous mes pauvres Yeux conuertis en fontaines,  
 Las ! que vous faites bien d'ainsi pleurer vos peines,  
 Et la dure prison où ie suis retenu.  
 Vous ne verrez plus rien desormais qui vous plaise,  
 Mais ce m'est grād confort de vous voir en mal aise:  
 Car pour vostre plaisir ce mal m'est aduenu.

## L V.

Helas! chassez ce vouloir obstiné,  
 Helas! changez ceste estrange nature,  
 Et ne soyez si rebelle & si dure  
 Au pauvre cœur qui vous est destiné.  
 N'est-il pas temps que ie sois guerdonné  
 N'est-il pas temps qu'une heureuse aduventure  
 Bannisse au loin la douleur que i' endure,  
 Et de chetif me rende fortuné?  
 Si vous sçauuez que ma foy soit certains,  
 Si vous voyez la grandeur de ma peine,  
 Si vous pouuez mes languieurs secourir,  
 Que vous feroit-il que ie sois miserable?  
 Las hastax-vous de m'estre favorable?  
 Ou vous hastax de me faire mourir.

## L V I.

Si la pitié treuve en vous quelque place,  
 Si vostre cœur n'est en roche endurcy,  
 Faites-en preuue, ayez de moy mercy,  
 Et m'octroyez le bien que ie pourchasse.  
 Ma fermeté, qui tout autre surpasse,  
 Ne desfer pas que ie languisse ainsi  
 Sous le pouuoir d'un rigoureux soucy  
 Qui me tourmente, & iamais ne se lasse.  
 Si vous trouuez quelque contentement  
 En ma douleur, dites-le librement,  
 A l'aduenir ie prendray patience.  
 Car si mon mal sert à vous contenter,  
 Ce m'est plus d'heur de me voir tourmenter,  
 Que vous desplaire, & auoir allegance.



## L V I I.

Si j'aime i jamais plus pour viure mal contant,  
 Et ne rapporter rien de ma poursuite vaine  
 Que les poignans refus d'une Dame inhumaine,  
 Et pour languir tousiours, que ie meure à l'instant.  
 Hé qui fait suivre Amour si ce n'est pour autant  
 Qu'on pense en recueillir quelque faueur certaine?  
 Car cil qui seroit feur de n'en auoir que peine,  
 Seroit-ce pas un sot s'il s'en traualloit tant?  
 Ce qui nous fait trouuer le travail agreable,  
 C'est quand nous esperans quelque fin desirable,  
 Qui doit donner repos à nos longues douleurs.  
 Pourquoi donc vainement veux-ie par ma constance,  
 Par regrets, par souffirs, travaux, flâmes & pleurs  
 Acheter des refus pour toute recompense?

## L V I I I.

J'ay long temps voyagé courrant tousiours fortune  
 Sus une mer de pleurs, à l'abandon des flots  
 De mille ardans souffirs & de mille sanglots,  
 Demeurant quint & niob sans voir soleil ni lune.  
 Je reclamois en vain la faueur de Neptune,  
 Et des astres iumeaux sourds à tous mes propos:  
 Car les vents irritez combatans sans repos,  
 Auoient iuré ma mort sans esperance aucune.  
 Mon desir trop ardent ainsi qu'il luy plaisoit,  
 Sans voile & sans timon la barque conduisoit,  
 Qui couroit incertaine au vouloir de l'orage.  
 Mais durant ce danger un escueil ie trouuay  
 Qui brisa ma nacelle, & moy ie me sauuay  
 A force de nager euitant le naufrage.

Puis que ie ne fay rien en vous obeissant,  
 Qui vous donne plaisir & vous soit agreable:  
 Puis que vous estimez que mon cœur soit muable  
 Biẽ qu'aux flots des mal-heurs il s'aïlle endureïssi.  
 Puis que vostre rigueur d'heure en heure accroissant  
 Se plaist à me gesner, & me voir miserable:  
 Puis que ma passion ne vous sert que de fable,  
 Et que mieux ie vous sert plus ie suis languissant.  
 Puis que comme ma foy vostre orgueil continue,  
 Puis que la chemin croist & le iour diminue,  
 Et que ie ne voy rien qui me promette mieux.  
 Adieu, Madame, adieu, aussi bien ie confesse  
 Qu'il faudroit pour seruir une telle Deesse  
 Non un homme mortel, mais le plus grãd des dieux

## L X.

Je suis repris, helas ! ie suis repris, ..  
 Plus que iamais une ardeur me consume:  
 Je suis tout cuit du venin que ie hume,  
 Qui boit mon sang, & crumble mes offries.  
 Aussi mes Yeux c'estoit trop entrepris,  
 Comment desia vous en faisiez coustume  
 De vous mirer au feu qui vous allume,  
 Hé! pensez-vous n'en estre point surpris?  
 Puis que par vous i'ay receu ce dommage,  
 Je ne me plains que soyez en seruage:  
 Seruage? non, ains douce liberté.  
 Mais mon esprit qui n'a point fait d'offense,  
 Meriteit-il d'estre ainsi tourmenté,  
 Et que mon cœur pour l'œil fit penitence?

## LXI.

Amour brusle mon cœur d'une si belle flamme,  
 Et suis sous son pouvoir si doucement traité,  
 Que languissant ainsi captif & tourmenté  
 Je beni la prison, & le feu de mon ame.  
 Vous autres prisonniers, que son ardeur enflame,  
 Souhaittez moins de peine, & plus de liberté:  
 De moy ie veax mourir en ma captivité,  
 Consummé par le feu des beaux yeux de Madame.  
 Les travaux, les rigueurs, la peine & le mal-heur  
 Embellissent ma gloire, & n'ay plus grand' douleur,  
 Que quand cest ce selon autre que moy tourmente.  
 Je n'ay pas toueesfois perdu le iugement:  
 Car on dit bien-heureux celuy qui se contente,  
 Et ie trouue à l'aimer mon seul contentement.

## LXII.

Madame, apres la mort c'est chose manifeste  
 Que nous serons tous deux à l'enfer en torment:  
 Vous, pour vostre rigueur, moy pour trop hardiment  
 Avoir presumé voir une chose celeste.  
 Mais d'ausant pour le moins que ie veus suis moleste:  
 Vostre mal, me voyant, sera plus vehement:  
 Et moy qui de vous voir fay mon contentement  
 Je beniray ce lieu que si fort l'on deteste.  
 Car mon ame ravie en l'obiet de vos yeux,  
 Au milieu des Enfers establira les Cieux,  
 De la gloire eternelle heureusement pourueüe.  
 Et quand tous les damnez se voudront esmouuoir  
 Pour empescher ma gloire, ils n'auront le pouuoir.  
 Pouruey qu'estant là bas ie ne perde la veni-

## LXIII.

*Las! on dit que l'esperoir nourrit l'affection,  
 Et que c'est luy qui donne à l'Amour accroissance.  
 Et i'ayme (malheureux!) n'ayant nulle esperance  
 Qu'en la mort qui m'attend pour ma punition.  
 Le triste desespoir, chef de ma passion,  
 Ne me peut demouvoir de ma perseuerance:  
 Mais ce qui plus me trouble, & qui croist ma souf  
 C'est que ie suis contraint d'user de fiction. (fran  
 Las! ie remarque assez qu'en ma haute entreprise  
 La discretion cause est bien propre & requise:  
 Mais mon sens esgaré n'entend pas ce secret.  
 Car puis que ie vous aime, & que rien ie n'espere,  
 I'ay bien perdu le sens. Or se pourroit-il faire,  
 Qu'ayant perdu le sens ie peusse estre discret?*

## LXIII.

*Comme un pauvre malade en la couche arresté, (ua  
 Qui pour sa guarison prend maint & maint bn  
 Herbes, charmes, billets, mais tout à son dommage  
 Car son mal incurable en est plus irrité.  
 En fin perdu d'esperoir, quand il a tout tenté,  
 Remet à Dieu sa vie, & n'a plus de courage  
 D'attendre aucun secours, ni que rien le soulage  
 Que celle qui des maux est le but limité.  
 De mesme, en mes douleurs i'auois pris esperance  
 Que l'oubly, la raison, les desdains, ou l'absence  
 Ne pourroient allegier ou du tout me guarir.  
 Mai voyant que sans fruct mon attente se treuue,  
 I'obeis au destin, & sans faire autre preuue,  
 De beaux traits de vos yeux ie consens de mouir*

Amour

## L X V.

Amour a mis mon cœur comme un rocher à l'onde,  
 Cômé enclume au marteau, cômé une tour au vent,  
 Et comme l'or au feu, dont ie pleure souuent,  
 Et crie à haute voix sans qu'aucun me reponde.  
 Las! tes yeux font luisans, & ta tresse m'est blonde  
 Seulement pour mon mal: car ie vay recevant  
 Les flots, les coups, l'haleine, & le feu trop visant,  
 Sans varier ma foy qui plus ferme se fonde.  
 L'onde c'est ton orgueil, le marteau mon tourment,  
 Le vent ta volonté tournant legerement,  
 Qui pourtant ne m'esmeut ne me rôpt, ne m'encline.  
 Puis ton ardam courroux plein de froide rigueur,  
 Cômé un feu devorât vent consommer mon cœur:  
 Mais tout ainsi que l'or dans la braise il s'affine.

## L X V I.

J'ay par long temps sous l' amoureux pouuoir  
 Suiuy ton œil, seul Soleil qui m'esclaire:  
 Et ne pûny quoy que ie sçouffe faire,  
 Me retenir une heure sans te voir.  
 De plus grand heur ie ne voulois auoir:  
 Mais quand ie voy que tu veux le contraire,  
 Je m'en esloigne, & t'asche à m'en distraire,  
 Pour obeyr à ton cruel vouloir.  
 En t'esloignant t'esloigne aussi ma vie,  
 Et toutesfois pour te rendre servie  
 Je ne me plains de mourir en ce point.  
 Las! ie te rens entiere obeissance,  
 Fors que tu veux que ie ne t'aime point:  
 Mais ie n'ay pas de t'obeyr puissance.

*J'accompare Madame au serpent furieux,  
 Que le diuin Thebain surmonta par la flame:  
 Ce serpent eust sept chefs, & ma cruelle dame  
 Ha sept moyens vainqueurs des humains &  
 Dieux:*

*Le teint, le front, la main, la parole, & les yeux,  
 Le sein, & les cheueux qui retiennent mon am  
 Avec ces sept beutez les rochers elle entame,  
 Et tousiours son pouuoir reuient victorieux.*

*De chacun de ces chefs, sept autres nouveaux sorti  
 La mort, les traits, le feu, les desirs qui transport  
 L'espoir, la deffiance, & l'aspre deconfort.*

*Us sont de ce seul poinct differens de nature,  
 C'est qu'avecque du feu l'Hydre fut mis à mon  
 Et l'autre de mon feu prend vie, & nourriture.*

*J'ay tant suiuy l'Amour sans auoir recompense,  
 J'ay tant pour l'adoucir vainement soupiré  
 Que le recognoissant contre moy coniuéré,  
 Le dois iusqu'au tombeau luy faire resistance.*

*La, chement toutesfois sans me mettre en defence  
 Je me rens pour un trait que vos yeux m'ont tiré,  
 Bien que ie voye à l'exil mon malheur préparé,  
 Et que le desespoir soit ma seule esperance.*

*Mais qui pourroit fuir le desastre ordonné?  
 L'un meurt dedans son liét, l'autre est predestiné  
 Pour mourir au cōbat, l'autre au milieu de l'œ*

*De moy, par les effets on peut voir clairement  
 Que le Ciel arresta, quand ie vins en ce monde,  
 Que ie deuois mourir pour aymer constamment.*

## L X I X.

La nef passe au destroit d'une mer courroucée,  
 Toute comble d'oubli, l'Hyver à la mi-nuict:  
 Un auengle, un enfant, sans soucy la conduit,  
 Desireux de la voir sous les eaux renuersee.  
 Ille a pour chasque rame une longue pensee,  
 Coupant au lieu de l'eau l'esperance qui fuit:  
 Les vents de mes souspirs effroyables de bruit,  
 Ont arraché la voile à leur plaisir poussee.  
 Le pleurs une grand' pluye, & l'humide nuage  
 Des dédains orageux destendent le cordage,  
 Retors des propres mains d'Ignorance & d'Erreur.  
 Le mes astres luisans la flame est retiree,  
 L'art est vaincu du tēps, du bruit & de l'horreur:  
 Las! puis-ie donc rien voir que ma perte assuree?

## L X X.

Puis qu'on veut que l'image en mō cœur si bien peinte  
 S'efface avec le temps contre ma volonté,  
 Je prens congé de vous, ô diuine Beauté,  
 Qui reteniez mon ame heureusement contrainte.  
 En moy toute autre ardeur de formais soit esteinte,  
 Tout espoir tout desir, toute felicité:  
 Arriere, ô foible Amour, qui fais place à la crainte,  
 Adieu flambeaux & traits, adieu captiuité.  
 Adieu Luth compagnon de mes tristes pensees,  
 Adieu nuicts en discours comme un songe passees,  
 Desirs, soupirs, regards si gracieux & doux:  
 Douleurs, soucis, regrets saisiront vostre place.  
 Car puis que mon amour par la crainte s'efface,  
 O plaisirs, pour iamais ie prens congé de vous.

AMOURS DE  
DIALOGUE.

D.

**A** Mour, ame des cœurs, esprits des beaux esprits  
 Je te coniure. Enfant, par ta mere Cypris,  
 Par ton arc, par tes traits, par ta plus chere flamme,  
 Par ces yeux où si fier tu siez en maiesté,  
 Par les cris & les pleurs fruiçts de ma loyauté,  
 De dire à ce depart un Adieu à Madame.

AMOUR.

Que veux-tu que ie die? Hé te vaut-il pas mieux  
 Toy-mesme en distilant ta douleur par tes yeux,  
 La baiser doucement, & prendre congé d'elle!  
 Tes pleurs, ta contenance, & la triste langueur  
 Qui se list sur ton front, contraindront sa rigueur,  
 Si son cœur n'est cruel autant comme elle est belle.

D.

Las! Amour, ie ne puis, le coup que ie reçoÿ  
 M'estoignant de ses yeux me met si hors de moy,  
 Que ma langue ne peut former vne parole:  
 Je ne fay que crier gemir, & soupirer.  
 Les petites douleurs se peuuent declarer,  
 Mais non le desespoir qui rend mon ame folle.

AMOUR.

Bien, d'oc, puis qu'il te plaist, ie m'en vay la traire  
 Mais ie me veux armer, à fin de n'esprouuer  
 Ses yeux, qui tant de fois m'ont ia pensé contraindre  
 Tes tourmens me font peur d'essayer leur effort:  
 Conte moy cependant, quel est ton deconfort,  
 Et de, quelles rigueurs pour toy ie me doÿ plaindre.



## D.

Amour, Roy des esprits à ton gré flechissans,  
 Qui luy peut mieux conter les douleurs que ie sens  
 Que toy, qui les fais naistre en mon ame captive?  
 Qui luy peut mieux monstrier ma constance & ma foy,  
 Que ta rigueur extreme? Et qui peut mieux que toy  
 Amollir ceste Dame, ains ceste roche vive?

Dy luy le desespoir où ie me voy reduit,  
 Or qu'un depart forcé loing d'elle me conduit,  
 Et qu'une mort prochaine est ma seule esperance:  
 Apres coniuire la par ma ferme amitié,  
 Et par ses doux regards qui promettent pitié,  
 Qu'elle ait aucunesfois de mon dueil Jouvenance.

Comme aussi de ma part ie ne veux rien penser,  
 Entrepandre, insuenter, parfaire, ou commencer,  
 Exilé de ses yeux, qu'en sa seule memoire:  
 N'escriuant un seul vers, qui n'ait pour argent  
 Mes desirs sans espoir, ma constance, ~~par tout~~,  
 Sa vertu, ses beautez, sa fortune, & sa gloire.

Amour tu luy diras pour mes maux enchanter,  
 Qu'elle a mille moyen de se représenter  
 Quelle sera ma vie en tenebres laissée:  
 Soit en voyant le ciel, l'air, la terre, ou les eaux,  
 Soit oyant dans un bois le doux chant des oiseaux,  
 L'image de ma peine en tous lieux est tracée.

Est elle en un taillis à l'escart quelquefois?  
 Qu'elle pense me voir au plus secret d'un bois  
 Decourant mes ennuis aux buissons & aux arbres,  
 Voit-elle un haut rocher, ou un vieux bastiment?

Qu'elle pense me voir par mon dueil uehement  
Attendrir de pitié les rochers & les marbres.

S'il pleut aucunesfois, pense aux eaux de mes pleurs,  
Et quand l'Esté bouillant nous cuira de chaleurs,  
Pense au feu plus ardent qui me brusle & saccage.  
Si le Ciel de tonnerre ou d'orage est noirci,  
Pense que mon cœur trouble est esmeu tout ainsi  
D'ennuy, de despoir, de tempeste & d'orage.

Bref que ses yeux si clairs ne puissent plus rien veoir  
Qu'aussi tost ma douleur ne la vienne esmonnoir,  
Et n'arrache un soupir de son ame cruelle:  
Car si par son depart ie doy tant endurer,  
Quel bien pour mon salut puis-ie helas desirer,  
Fors qu'elle ait sentiment du mal que j'ay pour elle?

## C H A N S O N.

**V**s sus mon Luth, d'un accord pisoyable  
Plains la douleur qui me rend miserable:  
Plains mon desastre, & plus haut & esclattant  
Dy le depart qui me va tourmentant.

Neurez, mes yeux, & d'une longue trace,  
L'eau de mes pleurs coule dessus ma face:  
Et que iamais n'en tarisse le cours  
Qu'en tarissant ma vie & mes amours.

Il ne faut plus que j'aye aucune attente  
De voir iamais chose qui me consente:  
Retirez vous tous mes plaisirs passez,  
Et mille ennuis pour garde me laissez.  
Car à quel bien fant-il plus que j'aspire?  
Mon beau soleil loing de moy se retire.

Et le flambeau qui souloit mesclairer  
Fuit de ma veüe, & me laisse esgarer.

Ces doux attraits pleins de chaste rudesse,  
Ces vives fleurs d'une belle ieunesse,  
L'œil de la Court, son printemps gracieux,  
O ciel cruel! se desrobe à mes yeux.

Iniuste Amour aueugle à ma souffrance  
As-tu donc fait que iay eu congnoissance  
De ses beuarez, pour rendre en m'en primant  
Mon cœur aux maux plus sensible & viuant?

Toute rigueur m'estoit douce aupres d'elle,  
De ce seul trait la playe estoit mortelle:  
Je ne crains plus Iupiter couroucé,  
Le ciel sur moy tout son pis a versé.

Le triste iour qu'elle me fust rauie  
Il falloit bien que ie fusse sans vie,  
Et que ce coup m'eust d'esprit desnué:  
Car autrement la douleur m'eust tué.

J'as no-viuant qu'en des nuits solitaires,  
A quoy mes yeux mestes vous necessaires?  
Et n'oyant plus un langage si doux  
Oreilles, las! de quoy me seruez vous?

Heureux oyseau dont l'Inde est renommee  
L'œil au soleil ta vie est consomme:  
Pourquoy du Ciel n'en-ie un destin pareil,  
Mourant aux rais de mon divin soleil.

## C O M P L A I N T E .

**P** Vis que le ciel cruel trop ferme en mes malheurs,  
 S'obstine à me poursuiure, & i jamais n'a de cesse,  
 Donnons à sa rigueur des sanglots & des pleurs:  
 Les pleurs & les sanglots sont fleurs de la tristesse.

Puis que j'esprouue tant de diuers changemens,  
 Et qu'un seul à mes maux n'apparoist favorable,  
 Pourquoi veux-ie languir dauantage aux tourmens!  
 Il vaut mieux n'estre point que d'estre miserable.

Puis que mon clair Soleil sur moy plus ne reluit,  
 Et que le plus beau iour m'est couuert d'une nuë,  
 Fermons nos tristes yeux en l'eternelle nuict,  
 Aussi bien tout plaisir est fascheux à ma venë.

Puis que mes vrais souspirs n'ot i jamais scem mouuon  
 Les cieux à diuertir ceste cruelle absence,  
 Las ! croiray-ie qu'Amour dans le ciel ait pouuoir  
 Et qu'il range les Dieux sous son obcissances

En vain deçà, delà ie vay tournant mes pas,  
 Mon œil ne choisist rien qui obiects qui le tourmentent:  
 Je me cherche en moy-mesme, & ne me trouue pas,  
 Et plus ie vais auant plus mes malheurs s'augmentent.

Comme celuy qui veit au Printemps esmaillé  
 Vn iardin bigarré de diuerse peinture,  
 Ne le recognoist plus quand il est depouillé  
 Par l'Hyuer mal-plaisant, de grace & de verdure.

De mesme en ne voyant, ainsi que ie soulois,  
 Tant de douces beautex de ma chere Maistresse,  
 Je ne recognoy plus tous ces lieux où ie vois,  
 Et m'egare en resuant sans voye & sans adresse.

L'erre seul tout pensif ignorant que ie suis,  
 Ma face estrange à voir d'eaux est tousiours couuerte:  
 Tous les ieux de la Cour me sont autant d'ennuis,  
 Seruant de rafraischir ma douleur & ma perte.

Regardant ces combats de plaisir seulement,  
 A l'espee, à la hache, à la picque, à la lance,  
 Las (ce dy-ie) qu'Amour me bat bien autrement!  
 D'un mortel contre un Dieu foible est la resistance.

Tout ce qui s'offre à moy ne me fait qu'offenser,  
 Et redoubler l'ennuy dont mon ame est atteinte,  
 Seulement ie me plais me mettant à penser  
 Que iusqu'à ton oreille Amour porte ma plainte.

O Dieu, s'il est ainsi, comme ie croy qu'il est,  
 Que i'estime ma peine un repos agreable!  
 Que mon soucy m'est doux, que mon trespas me plaist!  
 La mort en bien aimant est tousiours honorable.

Chançon, cesse ta plainte, & sors d'avecque moy,  
 Pour trouuer la beaulé dont ie pleure l'absence:  
 Dy luy que le mal-heur ne peut rien sur ma foy,  
 Et que i'ay plus d'amour qu'à i'ay moins d'esperance.

## DIALOGVE.

D.

**A**H Dieu, que c'est un estrange martyre,  
 Que d'endurer un ennuy sans le dire:  
 Et quand il faut sellement se contraindre,  
 Qu'il n'est permis en mourant de se plaindre!

L.

Le feu couuert a plus de violence  
 Que n'a celuy qui ses flammes esclance:

L'eau qu'on arreste en est plus irritée,  
Et bruit plus fort plus elle est arrestée.

D.

Vous qui sçavez la fureur qui me dompte,  
S'il n'est permis que mon mal ie vous conte,  
Helas! jugez si ie suis en mal-aise,  
Quand vous voyans il faut que ie me taisse!

L.

Vous qui sçavez l'amour que ie vous porte,  
N'estimez point ma peine estre moins forte:  
Mais puis qu'Amour nos deux ames assemble,  
C'est bien raison que nous souffrions ensemble.

D.

O vain penser, ô folle outrecuidance!  
D'avoir espoir qu'une humaine defense  
Change deux cœurs, & forte de fraccine  
Vne amitié dont l'essence est divine.

L.

Ceste rigueur nous peut bien interdire  
Les doux propos que nous nous souliions dire,  
Et de nos sens desguiser l'apparence:  
Mais sur nos cœurs ne s'estend sa puissance.

D.


Au moins, Mignonne, au lieu de la parole,  
Consolez moy d'un regard qui m'affolle:  
Et d'une œillade en secret eslances,  
Donnez confort à ma triste pensae.

L.

Et vous, mon Cœur, usez-en de la sorte,  
Ressuscitant mon esperance morte:

Chassez ma peine, & par la douce flamme  
De vos regards donnez vie à mon ame.

## COMPLAINTE.

 R' que ie suis absent des beaux yeux de Madame,

Or' que ie vy sans cœar, sans esprit, & sans ame,  
Et que les plus clairs iours me sont obscures nuités,  
A fin que tout le monde estonné la reuere  
Iusqu' au moindre arbrisseau de ce bois solitaire,  
Je veux chanter sa gloire, & pleurer mes ennuis.

O sommets orgueilleux des montaignes cornuës,  
Portez, portez son nom iusqu' au plus haut des nuës,  
Mais il est toutesfois assez cogneu au cieux:  
Car dès l'eternité les troupes immortelles  
La firent au patron des Graces les plus belles,  
A fin qu'elle embellit ce monde vicieux.

Le Dieu qui dans le Ciel a fondé son Empire  
Ne void par tout là haut, lors que Phœbus retire  
Ses cheuaux du labour, un astre si diuin:  
Hardy ie l'en desfie, & ne crains qu'il y mette  
Celle qu'il changea d'Ource en luisante planette,  
Et sert aux mariniers de guide en leur chemin.

Qu'on vante du Soleil la chevelure blonde,  
De ce qu'elle esouit tout l'enclos de ce monde,  
Et l'enflamme au dedans de desir & d'amour:  
Je dy que ce n'est rien si la nuit constumiere  
Empesche les effects de sa belle lumiere,  
Et la moitié du temps luy desrobe le iour.

Où Madame tousiours, tousiours dure en sa gloire,  
 Soit que le iour se monstre, ou la nuict la plus noire,  
 Le feu de ses beaux yeux heureusement reluit:  
 Elle ne disparoist pour vne obscure nuë,  
 Ains peut en se ioïant d'un seul traict de sa venë  
 Allumer un beau iour au plus fort de la nuict.

Quelque part qu'elle arrive il y croist des fleurettes,  
 Et de ses doux regards naissent les amourettes,  
 Qui de leurs aignillons percent tout esmouuoir:  
 La terre sous ses pieds s'esmaille de verdure,  
 Le Ciel se plaist en elle, & loïans la nature  
 Les mortels bien-heureux s'esgayent de l'auoir.

Si tost que ie la vey si diuine & si belle,  
 Mon ame incontinent reconnoit bien en elle  
 Le parfaict qu'autrefois elle auoit veu aux cieux:  
 C'est pourquoy du depuis saintement ie l'adore  
 Pour la diuinité qui la suit & l'honneur,  
 Et crois qu'en l'adorant ie fais honneur aux dieux.

On dit que nous auons vne estoille pour guide,  
 Qui forte nous arreste, ou nous la s'che la bride,  
 Et qui vient de nos iours le terme limité:  
 Mais ma Déesse seule est mon astre prospere,  
 C'est la Loy de ma vie, & ne pourroy rien faire,  
 Ni ne voudroy iussi contre sa volonté.

Tous les astres diuins qui dans le Ciel ont place  
 Sont nourris des vapeurs de ceste terre basse,  
 Et de là puis apres ils causent nos humeurs:  
 C'est tout ainsi de moy: car ma belle planctte  
 Se repaist des souspirs & des pleurs que ie iette,  
 Puis m'inspire au dedans tant d'ardâtes chaleurs,



Et quand aucunes fois sa clairté se retire  
 De dessus moy chetif, rien plus ie ne voy luire:  
 Vne ombre espesse & noire obstinément me suit,  
 Mes yeux cōme asueglez, demeurent sans conduite:  
 Le n'ay rien que tristesse & mal-heur à ma suite,  
 Et si ie fais un pas toute chose me nuit.

Ie me pers bien souuent pensant perdre ma peine,  
 De rocher en rocher, de fontaine en fontaine,  
 Comme il plaist au destin qui me rend mal-heureux:  
 Mais ie pers seulement mes pas & mon estude:  
 Car parmy le silence, & par la folitude  
 i'ay tousiours à l'oreille un chaos amoureux.

Si ie suis par les champs ie voyoy fascherie,  
 Si ie suis par les prez ie hay l'herbe fleurie,  
 Si ie suis dans un bois ie n'y puis demeurer:  
 Car sa belle verdure accroist ma doléance,  
 Et vay disant, Le verd est couleur d'Espérance,  
 Mais loin de mon espoir que scaurois ie esperer.

En Hyver que ie voy les monts acers de neiges,  
 Blanchissantes par tout & de tous costez,  
 i'oustien que Madame a le teint tout pareil:  
 Mais helas! que mon sort de la neige est contraire:  
 Car la neige se fond quand le Soleil esclaire,  
 Et ie ne fonds si tost que ie perds mon Soleil.

Quand ie voy les torrens qui des rochers descendent,  
 Et d'un cours furieux en fuyant se repandent,  
 Ils me font souvenir de mes pleurs abondans:  
 Et dis en soupirant toutes ces eaux ensemble,  
 Ni tout ce que la mer de riuieres assemble,  
 N'esteindroient pas le feu qui m'embrase au dedans.

J'ay mille autres pensers, & mille, & mille, & mille  
 Qui font qu'incessamment mon esprit se distille.  
 Mais cesse, ô ma chanson, vainement tu pretens:  
 Conte plus tost la nuit les troupes estoilées,  
 Le grauiet & les flots des campagnes salées,  
 Les fruitages d'Automme, & les fleurs du Printemps.

## CHANT D'AMOUR.

**V**is que ie suis espris d'une beauté diuine,  
 Puis qu'il amour celeste est Roy de ma poitrine,  
 Puis que rien de mortel ie ne veux plus sonner,  
 Il faut à ma Diane eriger ce trofee,  
 Et faut qu'à ce grand Dieu qui m'a l'ame eschauffé,  
 Je consacre les vers que ie veux entonner.

Escriuant de l'Amour, Amour guide ma plume:  
 En parlant de beauté, la beauté qui m'allume  
 Viens seule à ce coup mon courage esmouuoir:  
 De deux grands deitez la faueur le desire,  
 Aussi les deitez qu'en ces vers ie veux dire,  
 N'ont rien qui soit esgal à leur diuin pouuoir. (blat)

C'est un grand dieu qu'Amour, il n'a point de me  
 De luy-mesme parfaict à luy-mesme admirable  
 Sage, bon, cognoissant, & le premier des dieux  
 Sa puissance invincible en tous lieux est cogne.  
 Son feu prompt & subtil, qui transperce l'nué.  
 Brusle Enfer, la merve. & la terre, & le cieux:

Si c'est un dieu puissant la beauté n'est moins grande,  
 La Beauté comme amour en la terre commande,

Son pouuoir regne au Ciel sur la diuinité,  
 L'homme s'en esmerueille, & l'Angelique essence  
 Se rait bien-heureuse en voyant sa presence:  
 Aussi l'Amour n'est rien qu'un desir de Beauté.

Durant le grand debat de la masse premiere,  
 Que l'air, la mer, la terre, & la belle lumiere,  
 Meslex confusément faisoient un pesant corps:  
 Amour qui fut marry de leur longue querelle,  
 De la matiere lourde en bastit une belle,  
 Rengeant les elements en paisibles accords.

D'une chose sans forme il en fit une ronde,  
 Quo pour son ornement en appelle le Monde,  
 Entretenu d'amour, dont il est tout remply,  
 Car cest Amour tousiours par la Beauté l'attire,  
 Et suivant la Beauté, belle forme il desire:  
 Voila comme l'Amour rend la monde accompli.

S'il a formé le monde, il luy donne duree,  
 Et rend par bonne paix sa matiere assuree,  
 En discordans accords toute chose unissant,  
 Tout ce qui vit icy recognoist sa puissance,  
 Car en entretenant ce qui est en essence,  
 Fait que ce qui a fin n'est iamais finissant.

En la grandeur des cieux, en l'air, & en la terre,  
 Et en toutes les eaux que l'Ocean enferme,  
 Il ne se trouue rien qui n'en soit agité:  
 Le poisson au Printemps le sent deffous les ondes,  
 Les Ours, & les Lyons aux cauernes profondes,  
 Et l'oiseau mieux vollant n'a son traict euté.

Les plus lourds animaux parmy les gras herbages,  
 Sentans cest aiguillon qui leur poingt les courages,

Bondissent

Bondissent furieux, plains d'amoureux desir:  
 Le Toureau suit la Vache à travers les montagnes,  
 Le Cheval la Jument par bois & par campagnes,  
 Conseruans leur espece avec heureux plaisir.

Iupiter par luy-mesme ayant l'ame enflammee  
 Coule dedans le sein de son espouse aymee,  
 Ioyeuse de sentir un tel embrassement:  
 Dont grosse puis apres orgueilleuse elle enfante  
 Cent mille & mille fleurs qu'elle nous represente,  
 Resiouissant nos yeux de ses riches ornement.

C'est donc, Amour, par toy que les bois reuerdissent  
 C'est par toy que les blex és campagnes iaunissent,  
 C'est par toy que les prez se bigarrent de fleurs,  
 Par toy le doux Printemps suiuy de la Ieunesse,  
 De Flore, & de Zephyre, est alle sa richesse,  
 Peinte diuersement de cent mille couleurs.

Nos ancestres grossiers, qui uiuoient aux bocages,  
 Hideux, velus, & nuds, comme bestes sauvages,  
 Errans deçà, delà, sans police, & sans loix,  
 Se sont par ton moyen assemblez dans les villes,  
 Ont policé leurs mœurs par costumes civiles,  
 Ont fait les deitez, puis ont esteu des Rois.

Les lettres & les arts te doiuent leur naissance,  
 Tu nous as fait aimer la coulante Eloquence,  
 La haulte Astrologie, & la Iustice aussi:  
 Mesme encor à present l'accord de la Musique,  
 En te recognoissant est tout melancholique,  
 S'il ne plaint la rigueur de ton poignant soucy.

Tout rit par où tu passe, & ta veuë amoureuse  
 Qui bruste doucement, rend toute chose heureuse:

La Grace quand tu marche est toujours au deuant,  
 La Volupté mignarde en chantant t'environne,  
 Et le Soing demorant, qui les hommes tallonne,  
 Quand il te sent venir s'en fuit comme le vent.

Par toy le Laboureur en sa loge champestre,  
 Par toy le Bergerot menant ses brebis paistre,  
 Se plaist en sa fortune & benit son pouuoir:  
 Et d'une vilanelle en chantant il essaye  
 D'amollir Galatee, & de guarir sa playe,  
 Moderant la chaleur qui le fait emouuoir.

Les Rois Par ta douceur animez d'allegresse,  
 Donnent quelquefois trefue au soucy qui les presse:  
 Des graues magistrats les penssers tu desfais,  
 Tu te prens, courageux, aux plus rudes gendarmes,  
 Et souuent au milieu des combats & des armes  
 Tu chasses la querelle & nous donnes la paix,

Bien que tu sois premier de la bande caustique  
 En aage & en pouuoir, tu as pourtant la geste  
 D'un enfant d'innocence & de franchise:  
 Tu es plaisant & beau, tu n'es que simple,  
 Prompt, allegre & dispos, à se coniber facile,  
 Subtil, gaillard, volage, & toujours remuant.

Tu delectes les bons, tu contentes les sages,  
 Tu bannis, valeureux, les frayeurs des courages:  
 Rendant l'homme craintif, hautain & genereux,  
 Tu es le seul auteur de toute courtoisie,  
 Et sans toy ne peut rien la douce poésie:  
 C'est un parfait Poëte est toujours amoureux.

O Dieu puissant & bon, seul suiet de ma Lyre,  
 Si jamais que de toy ie n'ay rien voulu dire,

Et si ton feu diuin m'a tousiours allumé,  
 Donne moy pour loyer qu'un iour ie puisse faire  
 Vn œuure à ta loüange esloigné du vulgaire,  
 Et qui ne suiue point le trac accoustumé.

Purge moy tout par tout, le cœur l'esprit, & l'an  
 Et m'eschauffe si bien de ta diuine flamme,  
 Que ie puisse monstret ce que ie vay suiuant:  
 Et que l'Amour aislé, qui iusqu'au Ciel me porte  
 Apres la beauté sainte est bien d'une autre sorte  
 Que l'auueugle appetit qui nous va deceuant.

## PROCES CONTRE AMOUR AV SIEGE DE LA RAISON.

**C**hargé du desespoir qui trouble ma pensee,  
 Entre mille douleurs dont mon ame est pressée  
 Par la rigueur d'Amour dans sa dure prison,  
 Vn iour ne pouuant plus supporter ses allarmes,  
 Ayant l'œil & le cœur gros d'ennuis & de larmes,  
 Je le fey conuenir au siege de Raison.

Là ie me presentay si changé de visage,  
 Que s'il n'eust eu le cœur d'une fero sauvage,  
 Je pouuois l'esmouuoir, & le rendre adoucy:  
 Puis confus & tremblant avec la conenance  
 D'un pauvre criminel prest d'ouïr sa sentence,  
 Parlant à la raison ie me suis plaint ainsi.

ROYNE, qui tiens en nous la diuine partie,  
 Qui nous rameine au Ciel lieu dont tu es sortie,  
 A toy du plus cruel s'ose me lamenter,  
 A fin qu'ayant ouy quelle est sa tyrannie

Et comme estrangement ses subiects il manie,  
Par ton iuste support ie m'en puisse exempter.

Sur l'Auril gracieux de ma tendre ieunesse  
Que j'ignorois encor que c'estoit de tristesse,  
Et que mon pied volloit quand & ma volonté,  
Ce trompeur que tu vois, jaloux de ma franchise,  
Masquant de deux beaux yeux sa cruelle entreprise,  
Avec un doux accueil daceut ma liberté.

Mais qui se fust gardé de se laisser surprendre,  
Et qui de son bon gré ne se fust venu rendre  
Voyant avecques luy tant de douce beaultez?  
Qui ne se fust promis un pien heureux voyage  
Ayant la mer paisible, estans pres au rivage,  
Et les petits Zephyrs soufflans de tous cotex?

Il se monstroit à moy sur tout autre amiable,  
Il ne me faisoit voir qu'un Printemps desirable,  
Son visage estoit doux, doux estoient ses propos  
Et l'œil qui receloit tous les traits de sa trouffe  
Me perça l'estomach d'une façon si douce  
Que j'estimois ma peine un desiré repos.

Mais il ne dura guere en ceste douce sorte:  
Car si tost que mon cœur luy eut ouvert la porte,  
Et que mes sens craintifs eurent receu sa loy,  
Il despoilla soudain sa feinte couverture,  
M'enseignant mon erreur d'avoir faict ouverture  
Ainsi legerement à plus puissant que moy.

Il troubla mon esprit d'une guerre immortelle,  
Il esment mes pensers, il les mit en querelle,  
Et se pour me laisser en eternal tourment,  
De son cœur son fonteyan, ses charbons de mes veine

Mes poulmons ses soufflets, de mes yeux ses fontaine.  
Qui sans iamais tarir coulent incessamment.

Il bannit mes plaisirs & leur donna la fuite,  
Dont le libre repos que i' auois à ma suite  
M'abandonna soudain de frayeur tout surpris:  
Le trauail print sa place, & la tristesse extreme,  
Les veilles, les soucis, le mespris de soy-mesme,  
Qui ne m'ont point laissé depuis que ie fus pris.

Ie quittay tout soudain ce qui me souloit plaire,  
Ma facon se changea, ie deuius solitaire,  
Ie portay bas les yeux, le visage & le front:  
I'entretiens mon desir d'une esperance vaine,  
Ie discours tout seul, & moy-mesme pris peine  
De nourrir les douleurs que deux beaux yeux me fo

Ie mouru dedans moy pensant trouuer ma vie  
Au cœur de la beauté qui me l'auoit rauie:  
Mais depuis ie n'ay peu, dont i'ay souffert la mort.  
Et si ie semble vif, las ! ne t'en emerveille,  
Le tyran fait en moy ceste estrange merueille,  
Pour monstrer clairement qu'il est puissans & fort.

Il me fait voir assez d'autres faits admirables,  
R'entamant sans cesser mes playes incurables,  
Bruslant mon triste cœur sans qu'il soit consommé,  
Me donnant pour repas le venin qui me tue,  
Et faisant que mon feu dedans l'eau continue,  
Sans que pour tant de pleurs il soit moins allumé.

Il croist de iour en iour sans espoir mon martyre,  
Il me fait voler haut sur des aïles de cire,  
Puis me fait trebuscher quand ie vay m'esleuant,  
Il me rend si pensif que ie me trouue estrange,



Et fait que ma couleur en plus palle se change,  
Seiche comme la fleur qui a senty le vent.

Helas! ie change assez de teint & de visage,  
Mais ie ne puis changer cest obstiné courrage  
Qui me rend pour aimer tristement esperdu:  
L'amoureuse poison tous mes sens enforcelle,  
Et ce que i'ay du ciel que mon esprit recelle,  
Est en pleurs & en cris pauvrement despendu.  
Soit de iour, soit de nuict i'amaïs ie ne repose,  
Ie ronge mon esprit, ie resue, ie compose,  
L'enfante des pensers qui me vont deuorans,  
Quand le iour se depart la clarté ie desire,  
Ie souhaite la nuict lors qu'elle se retire,  
Puis attendant le iour ie languis en mourant.

Dés que l'Aube apparoist ie me pers aux ualees,  
Et dans le plus espais des forests recelees,  
Pour sans estre entendu plaindre ma passion,  
L'esmeu l'air & le ciel de ma douleur profonde:  
Et brusquement lassant ie lasse sous le monde,  
Sans que cest inhumain en aït compassion.

En ce lieu ie my fin à mon triste langage:  
Car mille gros souspirs qui gardoient le passage  
Par où couloit ma voix, l'empeschoient de sortir:  
Puis ie fremissoy tout de voir mon aduersaire,  
Qui trepignoit des pieds, qui boiilloit de colere,  
Me menaçant tout bas d'un tardif repentir.

Raison, disoit Amour, entens l'autre partie,  
Et ne conclu deuant qu'estre bien aduertis:  
Il faut balancer tout pour iuger droitement,  
Doncques sans t'esmonuoir de complainces si vaines,

Escoute entierement l'histoire de ses peines,  
Et voy que cest ingrat m'accuse iniustement.

Ingrat est-il vraiment, & sans recognoissance,  
De me rendre à present si pauvre recompense  
Pour cent mille bien-faicts qui il a receus de moy:  
L'ay purgé son esprit par ma diuine flame,  
L'enleuant iusqu'au ciel, & remplissant son ame  
D'amour, de beaux desirs, de constance & de foy.

L'ay forcé son desir trop ieune & volontaire,  
Qui suit le plus souuent ce qui luy est contraire,  
Et contre son vouloir ie l'ay favorisé:

D'un de mes plus beaux traits i'ay son ame entamee,  
L'ay fait luire en cent lieux sa vnie renommee,  
Et des meilleurs esprits ie l'ay rendu prisé.

Ie l'ay fait ennemy du tumulte des villes,  
Ie l'ay purifié de passions serviles,  
Compagnon de ces dieux qui sont parmy les bois:  
L'ay chassé loin de luy l'ardente conuoitise,  
L'Orgueil, l'Ambition, l'Enuie & la Feintise,  
Cruel, bourreaux de ceux qui font la cour aux Rois.

L'ay fait par ses escrits admirer sa ieunesse,  
L'ay reuillé ses sens engourdis de paresse,  
Hautain & genereux ie l'ay fait deuenir:  
Ie l'ay séparé loin des sentiers du vulgaire,  
Et luy ay enseigné ce qui luy falloit faire,  
Pour au mont de Vertu seurement paruenir.

Ie luy ay fait dresser & la uenë & les aïles  
Au bien-heureux seïour des choses immortelles,  
Ie l'ay enu captif pour le rendre plus franc.  
Or si qu'ique douleur luy a liuré la guerre,

Hé qui sans passion pourroit vivre sur terre  
Ayant des os, des nerfs, des pouln. ens & du sang?

L'invincible Thebain nompareil en proïesse,  
Le preux fils de Thetis lumiere de la Grece,  
Ajax, Agamemnon peuvent mieux se douloir:  
Car ie les ay rendus serfs de leurs prisonnieres,  
Et leur ay fait aimer de simples chambrières,  
Rabaissant leur orgueil par mon divin pouvoir.

Où cestuy qui se plaint de sa peine cruelle,  
Je le tiens sous le ioug d'une deité telle,  
Qu'il se doit estimer entre tous bien-heureux:  
Car de si grand' beauté son amour i' ay fait naistre,  
Que moy qui suis des dieux & des hommes le maistre,  
L'atteste mon pouvoir que i'en suis amoureux.

Pense un petit, Raison, aux thresors desirables,  
Graces, beautez, douceurs, & elartez admirables  
Que tu as ven là haut au cabinet des cieux,  
Je ne sçay quoy de plus qui ne se peut bien dire,  
Reluit dedans ses yeux où ie tiens mon empire:  
Car ie n'ay peu choisir siege plus précieux.

Or de ces yeux divins naist sa peine obstinee,  
Dans eux sa liberté demeure emprisonnee,  
D'eux viennent les tourmens si fascheux à sentir.  
Si c'est une prison prisonniere est mon ame:  
Car ie fay ma demeure aux beaux yeux de sa Dame,  
Et si n'ay pas vouloir de jamais en sortir.

Voilà de ses pensers la grand' troupe mutine,  
Voilà les chauds souspirs qui bruslent sa poitrine,  
Voilà l'ardent fourreau dont il est consommé,  
C'est de son triste cœur le sanglant sacrifice.

„ Mais qui à l'homme ingrat fait quelque benefice,  
 „ Recueille mauvais fruit de ce qu'il a semé.

Ainsi parloit Amour avec grand violence:

Puis nous t'eusmes tous deux, attendant la semence  
 De Raison, qui vers nous son regard adressa,  
 Vostre debat (dit-elle) est de chose si grande,  
 Que pour le bien iuger plus long terme il demande,  
 Et finis ces propos en riant nous laissa.

## C O M P L A I N T E.

**D**epuis l'aube du iour ie n'ay point eu de cesse  
 De pleurer, de crier, & de me tourmenter,  
 Maudissant l'inhumain qui iamaïs ne me laisse,  
 Et semble que mon mal serue à le contenter.  
 Helas! ie n'en sens point mon ame estre allegee,  
 Les pleurs ne rendent point mon cœur plus deschargé,  
 Ma fureur par despit s'en fait plus enragee,  
 Et plus cruel l'amour dans mon sang hebergé.

Le iour s'est retiré, voicy la nuit venue,

Qui soulage les cœurs des hommes travaillez:  
 Mais plus fiere tousiours ma douleur continuë,  
 Et vainqueurs du sommeil mes maux sont esueillez,  
 Si i'ay souffert le iour quelque angoisse pressante,  
 Quelque jaloux penser en fureur conuerty,  
 La nuit propre aux soucis fait que mieux ie le sente,  
 N'estant plus mon esprit des obiects diuerty.

Le iour ne m'est pas iour puis que ie ne voy chose

Qui me donne liesse & me face esperer:  
 La nuit ne m'est pas nuit puis que ie ne repose,  
 Et que ie sens la nuit ma douleur s'empirer.

*Ah! Dieu que de penfers tourment dedans ma teste,  
 Que i'en voy sans repos voller deuant mes yeux,  
 Que ie suis agité d'orage & de tempeste,  
 Et si ie ne voy rien qui me promette mieux.*

*I'auois eu d'autresfois la poitrine allumee  
 Des bluettes qu'Amour lance-au commencement:  
 Mais helas! ce n'estoit qu'une simple fumee  
 Aupres du feu couuert qui me va consumant,  
 Car ce faux enchanteur pour nous donner courage  
 Et nous rendre des siens, se monstre gracieux:  
 Puis si tost qu'il nous tient il change de visage,  
 Et s'il faisoit le doux il fais l'audacieux.*

*Comme le simple oiseau qui ne se peut defendre  
 De la douceur du chant dont il est abusé:  
 Et comme le poisson trop goulus se va prendre,  
 Voulant prendre l'appast du Pescheur plus rusé:  
 Ainsi ie me suis pris dans l'embusche traistresse  
 Qu'Amour auoit tendue à fin de m'attraper,  
 L'amorçant des regards d'une belle Deesse,  
 Dont le plus grand des dieux n'eust sceu libre eschaper*

*Si tost que ie la vey mon ame en fust esmeuë,  
 Et ma pauvre raison soudain m'abandonna,  
 Mille petits esprits qui sortoient de sa veuë,  
 Passerent par mes yeux dont mon cœur s'estonna,  
 Et vey tant de beautex, que sans faire defense  
 V'inceu ie me rendi, ne pouuant mesurer  
 Comme ie me perdois, & que pour ma souffrance  
 Ie ne trouueroy rien qui me fis esperer.*

*Las! que depuis ce temps i'ay supporté de peine,  
 Que i'ay perdu de iours, que i'ay veillé de nuicts,*

Poursuiui sans cesser d'une rage inhumaine,  
 Qui de la fin d'un mal fait naistre mille ennuis.  
 Sa rigueur toutesfois me seroit agreable  
 Si i'auoy quelque espoir d'alleger ma douleur:  
 .. Mais c'est un trop grand mal de languir miserable,  
 Et n'esperer ni paix ni trefue à son mal-heur.

Si la fleche d'Amour dont mon ame est blessée,  
 Ne m'eust touché qu'un bras, ie l'eusse separé,  
 L'eusse coupé d'un coup la partie offensée  
 Pour finir le tourment trop long temps enduré:  
 Mais las! ceste poison tout par tout espardue  
 M'enuenime le sang, l'ame & l'entendement,  
 Mon cœur en est saisi. C'est donc peine perdue  
 D'esperer que le temps m'y trouue allagement.

Ce qui plus me tourmente, & qui croist mon mal  
 C'est qu'encor en souffrant tant d'aspres passions, (aise,  
 (O cruauté du ciel) il faut que ie me taise,  
 Et feigne vne liesse en mes afflictions:  
 Car durant mes travaux ie prendroy patience,  
 Et me tiendroy heurenx de beaucoup endurer,  
 Si celle que ie sers en auoyt cognoissance,  
 Et si ie luy pouuoy librement declarer.

Ma Diane, mon cœur, ma lumiere, & mon ame,  
 Clef de tous mes pensers, source de mon soucy,  
 Helas! sencez-vous point que ma cuisante flamme  
 S'allume de vos yeux & s'en nourrist aussi?  
 Ils font que mon ardeur tousiours viue demeure:  
 Ils font que mes desirs ne sont iamais lassez,  
 Et feront que bien tost il faudra que ie meure,  
 Bien-heurenx toutesfois si vous le cognoissez.

## COMPLAINTE.

**L**as! ie me meurs en presence de celle  
 Qui en est cause, & si ne le sçait pas:  
 Et ce qui m'est plus grief que le trespas,  
 Il faut (ô Dieux) que mon mal ie luy cele!  
 Elle s'enquiert de mon cruel martyre,  
 En me voyant si prochain de la mort:  
 Mais i'aime mieux mourir sans reconfort,  
 Qu'ouurer la bouche & ma douleur luy dire.  
 Las! ie pensoy pource qu'elle est diuine,  
 Que mes ennuis luy seroient euidens,  
 Et que mon œil penetrant au dedans,  
 En peust soudain descouvrir l'origine.  
 Un feu couuert me deuore & saccage,  
 Il cuit mon sang, il desseche mes os:  
 Las! ie le cache & le veux tenir clos,  
 Mais sa fureur me paroist au visage.  
 Il n'y a point de gesnes si cruelles,  
 De feux si chauds, ni de si durs tourmens  
 Dans les Enfers pleins de gemissemens  
 Pour tourmenter les ames criminelles.  
 S'il est permis aux Enfers de se plaindre  
 En endurent les tourmens rigoureux,  
 Esprits damnez, vous estes bien-heureux,  
 Vous ne sçauriez à ma douleur atteindre.  
 O sieux cruels, si i'auoy fait offense  
 Osant aimer vne diuinité,  
 Auois-ie bien tant de mal merité?  
 Las i'en reçooy trop dure penitence!

O durs rochers, ô deserts solitaires,  
 Qu'on me pardonne, & vous riuës & bois,  
 De ce qu'encor ainsi que ie soulois  
 De mes ennuis ne vous fais secretaires.

Ma passion est d'une telle sorte,  
 Qu'en la souffrant ie crains de sousspirer:  
 Sans me douloir il me faut endurer,  
 Ma peine est viue & ma parole est morte.

Aussi l'espoir où ie me veux attendre,  
 C'est que le feu dans mon sang allumé  
 En peu de iours me rendra consumé,  
 Et que mon corps sera reduit en cendre.

Mais il est temps de finir ma complainte,  
 Car i' auroy peur qu'en faisant ces regrets,  
 Mon triste Luth-entendit mes secrets,  
 Où me plaignant de moy-mesme i' ay crainte.

## C O M P L A I N T E.

**N**E veux maudire Amour, Dieu de sang & de  
 flame,

Et le Ciel contre luy par contrainte esmouuoir,  
 Outré des passions qui trauersent mon ame,  
 Depuis qu'elle est reduitte aux fers de son pouuoir:  
 Son pouuoir! qu'ay-ie dict? helas i' ay fait offense!  
 C'est le vostre, Diane, auquel ie suis soumis,  
 Et ne recognoy plus Amour ni sa puissance,  
 Puis que ie voy qu' Amour est de vos ennemis.

Vostre œil seul me commande, & mon cœur tribu-  
 Ne cognoist aistre amour, autre empire, autre loy: (i'aire



Je supporte ce ioug comme un mal nécessaire,  
 Et plus i'en suis contraint, plus s'augmente ma foy:  
 Pour tant d'assauts diuers, dont mon ame oppresse  
 S'est veüe en vous seruant sans pitié recharger,  
 Iamais ie ne changeay ceste ferme pensee,  
 La mort mesme & le temps ne la pourroient changer.

Ie ne desguise point, mon cœur n'est point volage,  
 Vous sçauiez la grandeur de ma fidelité:  
 Les rayons de vostre œil passent dans mon courage,  
 Puis on ne peut tromper une diuinité:  
 Si donc vous le sçauiez, & qu'ayez cognoissance  
 Que ie n'espere rien pour ma ferme amitié,  
 Au moins faites semblant pour toute recompense  
 Que vous plaiguez ma peine & qu'en auez pitié.

Las ie sçay que le mal dont mon ame est saisie,  
 Vient de m'estre à vos yeux follement hazardé,  
 I'en ay perdu la veüe ainsi que Tiresie:  
 Le decret de Saturne est pour moy trop gardé,  
 Toutesfoies ne puis, ni ne veux me distraire  
 De ces flambeaux diuins mon horrible tourment,  
 Et me plais de languir en si belle misere,  
 Trouuant au mal-heur mesme un vray contentement.

Vous pouuez bien iuger mon amour estre extreme,  
 Puis que le desespoir ne la peu offenser:  
 Et que pour vous aimer ie fay guerre à moy-mesme,  
 Secondé seulement de mon triste penser:  
 Celuy qui bien aimant d'esper se reconforte,  
 Ne se peut dire aimer s'il m'est comparé,  
 Veux que sans reconfort ma douleur ie supporte,  
 Et que ie suis constant estans desesperé.

Les herbes que l'on voit au Printemps desirables,  
 Ont leurs effects diuers & leur proprieté,  
 Et de tant d'animaux l'un est doux & traitable,  
 L'autre se baigne au sang & à la cruauté:  
 Or la proprieté que le ciel m'a donnée,  
 C'est d'adorer vos yeux, leur faueur poursuiuant:  
 Et la vostre au contraire est de m'estre obstinée  
 Et croistre en cruautéz mieux i'iray vous seruant.

De vous donc ie ne puis iustement me complaindre,  
 Mais du ciel inhumain & du mal-heureux sort,  
 Que iusqu'à un tel point m'ont biē voulu cōtraindre,  
 Qu'aimant vos yeux diuins ie dois aimer ma mort:  
 Vraiment ie l'aime aussi: Car prompts & volontaire,  
 Voire avecque plaisir, ie volle à mon trespas,  
 Et lors que la raison me remonstre au contraire  
 Et m'en veut retirer, ie ne l'escoute pas.

Si croy-ie aucunesfois qu'il est bon que i'en uite,  
 Pour adoucir mon mal, le feu de vos beaux yeux:  
 Je le fay, mais en vain, car rien ne me profite,  
 Et pour vous esloigner ie ne m'en trouue mieux.  
 Le Cerf qui sent d'un trait sa poëtrine ensaënee,  
 Esloignant le Chasseur n'amoindrit sa douleur,  
 Aussi pour vous fuir, l'ardeur trop allumee  
 Qui fait bouillir mon sang, n'a pas moins de chaleur.

Si donc ie ne voy rien qui me soit secourable,  
 Que ne fais-ie dessein de mourir mal-heureux,  
 Sans espoir que le ciel quelque iour favorable  
 Change en benin aspect mon astre rigoureux?  
 Voila tout le loyer où il fasse que i'aspire,  
 Pour auoir si long temps seruy fidellement:

Toutesfois c'est loyer, quoy que lon vueille dire,  
Car il meurt bien-heureux qui meurt en bien aimant,

## CHANSON.

**L'**Amour qui loge en ma poitrine,  
Qui mes sens diuise & mutine,  
Et bande mon cœur contre moy,  
Le traistre est de l'intelligence,  
De ceux qui reuoltent la France,  
Ennemis de leur ieune Roy.

Comme eux il est grand en castelle,  
Il dresse vne guerre immortelle,  
A moy qui l'ay si bien receu:  
Et d'une couuerte feintise  
Toutes façons il deszuisse,  
C'est ainsi comme il m'a deceu.

Il m'a faict changer de pensee,  
L'ay ma foy premiere laissee,  
Et la loy des bons peres vieux:  
Or' pour toute deité sainte  
L'adore en honneur & en crainte  
La belle clairté de vos yeux.

Les mutins saccagent les villes,  
Et par leurs discordes ciuiles,  
Comblent tout de sang & de feu:  
Et ce Dieu de mauvais courage  
Ma riche liberté saccage,  
Et brusle mon cœur peu à peu.

Comme il luy plaist il me transporte,  
Et me rend esmeu de la sorte

De ces gens qui trop follement  
 Enyurent d'une erreur nouvelle,  
 Ne craignent point la mort cruelle,  
 Ny le plus rigoureux tourmens.

Comme eux ie suis troublé de rage,  
 Comme eux ie cause mon dommage  
 Pour plaire à mon opinion:  
 Comme eux mon mal mesme i'ordonne,  
 Et pour vous ie me passionne,  
 Comme eux pour leur religion.

L'un d'eux des honneurs se propose,  
 L'un des biens, l'autre plus grand chose,  
 L'autre un paradis bien-heureux:  
 Les biens, les honneurs, & l'empire,  
 Et le paradis où i'aspire,  
 C'est d'estre tousiours amoureux.

## CHANSON.

**H** Elas que me faut il faire,  
 Pour adoucir la rigueur  
 D'un tyran, d'un aduersaire,  
 Qui tient fort dedans mon œur?

Il me bruste, il me saccage,  
 Il me perce en mille pars,  
 Et puis me donne au pillage  
 De mille outrageux soldats.

L'un se loge en ma poitrine,  
 L'autre me succe le sang  
 Et l'autre qui se mutine,  
 De traits me pique le flanc.

L'un a ma raison troublee,  
L'autre a volé mes esprits,  
Laisant mon ame comblee,  
De feux, d'horreur, & de cris.


Tous les moyens que j'essaye,  
Au lieu de me profiter  
Ne font qu'engraisir ma playe,  
Et ces cruels irriter.

En vain ie respand des larmes  
Pour les penser esmouuoir:  
Et n'y puis venir par armes,  
Car ils ont trop de pouuoir.

Puis ils ont intelligence  
A mon cœur qui s'est rendu:  
Cil où j'auoy ma fiance  
M'a vilainement vendu.

Mais ce qui me reconforte  
En ce douloureux esmoy,  
C'est que le mal que ie porte,  
Luy est commun comme à moy.

## CHANSON

 Vand ie penso aux plaisirs qu'on reçoit en Ai-  
mant.

Et que le feu d'Amour est une vaine flame  
Qui fait mouuoir l'esprit & qui reueille l'ame,  
Rien ne me plaist si fort que l'estat d'un Amant.

Mais quand ie voy qu'Amour ses suiets tyrannise,  
Qu'il les tient prisonniers, qu'il les paijt de douleurs,

QUAND

Quand i'oy tant de regrets, quand ie voytāt de pleurs,  
 I'estime oien-heureux qui garde sa franchise.

O Dieu! que de douceur de croire assurement  
 Que l'unique beaulté qui nostre ame a ravie,  
 Aupres de nostre amour n'estime rien sa vie,  
 Lors il n'est rien si doux que l'estat d'un amant.

Mais si lon trouue apres que c'est toute feintise,  
 Et que son cœur vollage ailleurs est departi,  
 Tout ce premier plaisir en rage est conuertit,  
 Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.

C'est pourtant un grād heur que d'aimer hautemēt,  
 Car un esprit diuin tend aux choses hautaines,  
 Puis mille beaux pensers adoucissent les peines:  
 Il n'est donc rien si doux que l'estat d'un amant.

Ouy, mais le grand peril suit la grand' entreprise,  
 Et qui monte bien haut, peut bien bas trebuscher,  
 Et puis en se brislant il faut son feu cacher:  
 Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.

Celuy qui tout ravi contemple incessamment  
 La Royns de son cœur, que le ciel a fait telle  
 Qu'il y trouue tousiours quelque beaulté nouvelle,  
 N'estime rien plus doux que l'estat d'un amant.

Mais quand il voit apres que la belle se prise,  
 Ou qu'elle est fantastique & se plaist à changer,  
 Il maudit la fureur qui le fait enrager,  
 Et nomme bien-heureux qui garde sa franchise.

Si est-ce un grand plaisir apres un long tourment  
 D'adoucir à la fin la rigueur de sa Dame,  
 Baiser son front, sa bouche, & ses yeux pleins de flame:  
 Non, il n'est rien si doux que l'estat d'un amant.

Mais si durant le temps qu'elle nous favorise  
 Un rigoureux depart nous force à la laisser,  
 Quelle extreme douceur peut la nostre passer,  
 Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.

Encor on se contente en cest esloignement,  
 Car l'esprits s'ensretient de douces souvenances,  
 On pense à la reuoir, on se paist d'esperances:  
 Il n'est donc rien si doux que l'estat d'un Amant.

Mais apres le retour trouuer sa place prise,  
 Luy voir le cœur changé, n'estre plus recogneu,  
 Et se voir delaisser pour un nouveau venu,  
 Est-il pas plus heureux qui garde sa franchise?

Vous qui goustez d'Amour le doux contentement,  
 Chantez qu'il n'est rien tel que l'estat d'un Amant:  
 Vous qui la Liberté pour Deesse auez prise,  
 Chantez qu'il n'est rien tel que garder sa franchise.

## CONTR'AMOUR.

**C**E mal-heureux Amant, ce tyran plein de rage,  
 Qui s'est fait si long temps Seigneur de mon  
 courage,

Qui m'a troublé les sens, qui m'a fait esgarer,  
 Qui rebagnoit sa plume au ruisseaux de mes larmes,  
 Est contraint, tout confus, de me quitter les armes,  
 Et chercher autre nid propre à se retirer.

Ma Raisons'est renduë à la fin la maistresse,  
 Et pour ne faire voir ma faute, & la finesse  
 De ce traistre enchanteur m'a debandé les yeux:  
 Ce qui fait qu'à par moy ie rougisse de honte,

Voyant un petit Nain, dont i'ay tant fait de conte,  
Et que i'ay reueré comme un des plus grands Dieux.

Je cognoy mon erreur, ie cognoy la folie,  
Qui profonde a tenu mon ame ensevelie,  
Je cognoy les flambeaux dont ie fus embrasé,  
Je cognoy le venin qui trombla ma pensee,  
Et regrette en pleurant ma ieunesse passee,  
Maudissant le pipeur qui m'a tant abusé.

Que mon cœur, que ma voix, que mon esprit se chag  
Au lieu de tant d'escrits sacrez à sa loüange,  
Cependant qu'un chaud mal me rendoit insensé:  
Que mon vers de formais deteste sa puissance,  
A fin que pour le moins chacun ait cognoissance  
Que ie n'ay pas grand peur qu'il en soit offensé.

Amour tyran cruel, monarque de martyre,  
La seule occasion qui fait que l'on soupire,  
Oracle de mensonge ennemy de pitié,  
Large chemin d'erreur, barque mal-assuree,  
Temple de trahison, foy de nulle duree,  
Bref en tous tes effects contraire à l'amitié.

Amour, Roy des sanglots, prison cruelle & dure,  
Meurtrier de tous repos, monstre de la Nature,  
Breuvage empoisonné, serpent couuert de fleurs,  
Sophiste iniurieux, artisan de malice,  
Passagere fureur, exemple de tous vice,  
Plaisir meslé d'ennuis, de regress, & de pleurs.

Amour, que dis-je Amour! mais inimitié forte,  
Appetit desreiglé, qui les hommes transporte,  
Racine de malheur, source de desplaisir,  
Labyrinthe subtil, passion furieuse,



Nid de deception, peste contagieuse,  
Entretenu d'espoir, de crainte & de desir.

Si tost que nostre esprit s'abandonne à te suiure,  
Helas ! presqu' aussi tost nous delaissons de viure,  
Nous mourons sans mourir, nous perdons la raison,  
Nous changeons à l'instant nostre forme premiere,  
Nos yeux chargez d'erreur sont priuez de lumiere;  
Et n'auons pour logis qu'une obscure prison.

Tu romps l'heur de la vie avec mille traueses,  
Tu rechanges nos cœurs de cent sortes diuerses,  
Boiillans & refroidis, craintifs & genereux:  
Or' nous vollons au ciel sans partir de la terre,  
Or' nous auons la paix, or' nous auons la guerre,  
Et n'auons rien de seur que d'estre mal-heureux.

S'il aduiene quelques fois que parmy nos destresses  
Tu m'esles finement quelques faulses lieses,  
Ce n'est pas que tu vueille alors nous contenter,  
Ce n'est pas que nos pleurs plus doux t'ayent peu redre:  
Mais à fin que la peine en nous venant reprendre  
Nous soit plus difficile & forte à supporter.

Tout ce qu'on peust apprendre en tes vaines escholes  
Ce sont des trahisons, des feintes, des paroles,  
Escrire dessus l'onde, errer sans iugement,  
Suiure en la nuit trompeuse une idole fuytise,  
Faire guerre à son ame & la rendre captiue,  
Et pour se retrouver se perdre follement.

Les fruiscts qu'on en reçoit pour toute recompense,  
C'est d'un long temps perdu la vaine repentance  
Vn regret deuorant, un ennuyeux mespris:  
Helas ! à en puis parler, ie scay comme on s'en treuille.

*J'en ay fait à ma honte une trop longue esprouve,  
Honte, le seul loyer des travaux que j'ay pris.*

*Je ne me puis tenir de remettre en memoire  
Le temps que cest aveugle, ennemy de ma gloire,  
Possedoit mon esprit yure de son erreur:  
Et pensant à mes faicts & à ma frenaisie,  
Presqu'il ne peut entrer dedans ma fantasie  
Que j'aye esté troublé d'une telle fureur,*

*Ores j'estoy craintif, ores plein d'asseurance:  
Ores j'estoy constant, ores plein d'inconstance:  
Ores j'estoy contant, or' plein de passions:  
Or' ie desesperoy d'une chose assuree,  
Puis ie me tenoy seur d'une desesperée;  
Peignant en mon cerueau mille conceptions.*

*Quantesfois par les prez, les bois, & les rivages  
Ay-ie conté ma peine aux animaux sauvages,  
Comme s'ils eussent peu mes douleurs secourir?  
Les antres pleins d'effroy, les rochers solitaires,  
Les deserts separez estoient mes secretaires,  
Et leur contant mon mal ie pensoy me guarir.*

*Quantesfois plus joyeux ay-ie allegé ma peine,  
Me laissant endormir d'une esperance vaine,  
Qui's'ensollant en songe augmentoit mon tourment.  
Combien de mes deux yeux ay-ie versé de pluye?  
Et combien de bon coeur ay-ie maudit ma vie,  
Me forgeant sans raison un mescontentement?*

*Celuy qui veut conter les douloureuses peines,  
Les regrets, les soucis, les fureurs inhumaines,  
Les remors, les frayeurs qu'on supporte en aimant,  
Qu'il conte du Printemps la richesse amassée,*

Les vagues de la mer quand elle est courroucée,  
Et par les longues nuits les yeux du firmament.

Le Forçat enchaîné quelquefois se repose,  
Le pauvre prisonnier. au dans sa prison close  
Clost quelquefois les yeux & soulage ses maux:  
Au soir le laboureur met ses bœufs en l'estable,  
Et doucement forcé d'un sommeil agreable  
Remet jusques au iour sa peine & ses travaux.

Seulement le chetif qui porte en la pensee  
Le poignant aiguillon d'une rage insensee,  
Ne sent point de relasche entre tant de malheurs:  
Si le iour le faschoit, la frayeur solitaire  
Et le silence coy n'entament sa misere,  
R'enueniment sa playe & r'ouvrent ses douleurs.

Est-il dedans le liçt ? les pensers qui l'assailent,  
Mutins & furieux sans repos le travaillent:  
L'un çà, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux,  
De ses cuisans regrets le ciel il importune,  
Il refuse, il se despite, il maudit sa fortune  
Noyant toute esperance au torrent de ses yeux.

S'il s'endort quelquefois, aggravé de tristesse,  
Helas! par le dormir sa douleur ne prend cesse,  
Mais plus fort que devant il se sent travailler:  
Car au premier sommeil les songes l'espouventent,  
Et mille visions à ses yeux se presentent  
Qui le font en sursaut rudement esveiller.

Ou si le corps vaincu du travail & du somme,  
Ne se recueille point, & qu'un dormir l'assomme,  
Le cœur qui n'a repos ne fait que soupirer,  
L'esprit tremble & fremist de la frayeur horrible.

L'ame crie & se plaint pour sa douleur terrible,  
Et les yeux tout baignez ne cessent de pleurer.

Le iour est-il venu? sa douleur recommence,  
Il deteste le bruit, il cherche le silence,  
La clairté luy desplait, & la voûte des Cieux,  
Le murmure des eaux, la fraîcheur des ombrages,  
Herbes, riués & fleurs, forests, prez & bocages,  
Et ne sçauroit rien voir qui contente ses yeux.

Amour, quiconque fust qui te mit de la race  
De ce debat confus, lourde & pesante masse,  
Il parloit sagement & disoit verité:  
Car las qui veit iamais confusion si grande  
Qu'aux miserables lieux où ta dextre commande,  
Toujours teinte de sang, d'ire & de cruauté?

C'est pitié que d'ouir les estranges merueilles,  
Les miracles confus, les douleurs nompareilles,  
Et les cris differens des malheureux amans:  
L'un par un doux propos aura l'ame blessée,  
L'autre gemist d'auoir la poitrine perçee  
Par le trait d'un bel œil, cause de ses tourmens.

L'un sera captiué par une larme feinte,  
Et à l'autre un beau teint donne mortelle atteinte:  
L'un transfira de froid, l'autre mourra de chaud:  
L'un comparera aux rochers celle qui le tourmente:  
L'autre aux vens plus legers sa maistresse incon-  
stante:

L'un se plaint d'aimer bas, l'autre d'aimer trop  
haut.

Ainsi dans les Enfers les Ombres criminelles  
Se plaignent vainement de leurs peines cruelles,

Et des tourmens diuers qu'il leur faut supporter:  
 Mais las! ie croy qu'Amour plus de tourmens assemble  
 Dans un cœur amoureux, qu'on n'ë void tout ensëble,  
 Au plus creux des enfers les esprits tourmenter.

Je n'auray iamais faict si ie veux entreprendre,  
 De ce bourreau cruel les rigueurs faire entendre,  
 Rigueurs qui chacun iour se font assez sentir:  
 Il est assez cogneu, sa rage est manifeste,  
 Mais helas! c'est le pis qu'un chacun le deteste,  
 Et ne peut ou ne veut de luy se garentir.

Or de moy qui le puis, & qui me delibere  
 D'estre franc pour iamais d'une telle misere,  
 Je prens congé d'Amour & de ses feux cuisans:  
 Adieu Amour, à Dieu, enfant plein de malice,  
 Adieu l'Oysuete, ta mere, & ta nourrice,  
 Adieu tous ces escrits où i'ay perdu mes ans.

Je prens congé de vous, amoureuses pensées,  
 Je prens congé de vous, nuicts vainement passees,  
 Discours, propos, sermens l'un sur l'autre amassez:  
 Et vous, tristes sanglots, de ma poitrine cuite,  
 Plaintes, pleurs, & regrets, ie vous donne la fuitte,  
 Bien marry que plustost ic ne vous ay laissez.

Bien-heureuse Raison, guide de mon courage,  
 Pour m'auoir deliuré de l'amoureux naufrage,  
 Lors que i'estoy priué de tout humain secours,  
 Je t'appens en ce lieu ma robbe despoillee,  
 Des flots de la tempeste encor toute mouillee,  
 Ayant à l'aduenir deuers toy mon recours.

## R Y M E S T I E R C E S.

**N**i jamais plus ma liberté i'engage  
 Au faux Amour, iadis Roy de mon cœur,  
 Que ie languisse en eternal seruage.

Si jamais plus son feu brusle mon ame,  
 Que ie n'esprouue en aimant que rigueur,  
 Et que mes pleurs fassent croistre ma flame.

Si jamais plus une beauté mortelle  
 Tient mon esprit en la terre arresté,  
 Que mon mal serue à la rendre plus belle.

Si jamais plus pour ses yeux ie sousspire,  
 Que mes sousspirs croissent sa cruauté,  
 Et de mes cris ne se face que rire.

Qu'elle soit folle, inconstante, & volage,  
 Que i'en enrage, & qu'en me despitant  
 De la laisser ie perde le courage.

Que de l'aimer ie rougisse de honte,  
 Et toutesfois que ie luy sois constant  
 En luy voyant d'un vallet faire conte.

Que toute nuict à son huis ie lamente,  
 Et qu'elle soit à se moquer de moy,  
 Au bras d'un autre heureusement contente.

Qu'un chaud martel, qu'une aspre ialousie  
 De cent fureurs récompensent ma foy,  
 Et que tousiours mon ame en soit saisie.

Que mon teint palle, & mon visage blesme,  
 De tant d'ennuis maigre & defiguré,  
 Me soit horrible, & m'estonne moy-mesme.

Que le Soleil à regret me regarde,

Bref, que le Ciel, contre moy coniué  
Pour mon salut ma mort mesme retarde.

Mais si d'Amour la sagette meurtriere,  
Ne me peut plus désormais en amer,  
O iustes Dieux, accordez ma priere.

Qu'en peu de iours cest œil, mon aduersaire,  
Flambeau d'Amour, qui m'a fait consumer,  
Perde sa flamme & sa lumiere claire.

Que ses cheueux, dont mon ame fut prise,  
Laisent son chef, apres auoir changé  
Leur couleur d'or en vne couleur grise.

Que de ses mains son miroir elle rompe,  
Voyant sa face, & que ie sois vengé  
De ce crystal, qui maintenant la trompe.

Qu'elle ait regret à sa jeunesse folle,  
Et qu'elle apprenne, hélas! trop cherement,  
Que la beauté comme le vent s'enuole.

Lors sans danger, sans douleur, & sans crainte  
Le me tiray à auoir si longuement  
A la seruir ma liberté contraincte.

Puis ie prendray sa vaine repentance,  
Et ses souspirs pour heureux payement  
De mes douleurs, & de son arrogance.

## L X X I.

Les sanglots continus d'ardeur, d'impatience,  
Dont iamais vostre cœur ne peut estre touché,  
Le grand feu qu'en l'esprit iusqu'icy i'ay caché,  
Et qui ne s'esteignoit pour temps, ni pour absence.  
Vos iniustes courroux, vostre mesconnoissance,  
Par quoy ie me suis veu tous espoir retranché,

Et ses longues froidesurs qui mon âge ont séché  
 Ne me pouuoient sortir de vostre obeissance.  
 Tant de vœus faicts au Ciel n'esteignoient point  
 mon feu,  
 La force ou le conseil y serucient aussi peu:  
 Tout appareil rendoit ma playe enuuenimée.  
 Mais en fin les desdains l'un sur l'autre amassez,  
 M'ont si bien garenti des martyres passez,  
 Qu'à peine il me seruoient de vous auoir aimée.

### VOEV AV DESDAIN.

#### LXXII.

Puis que par ton secours mon brasier est esteint,  
 Et qu'avec la raison ma volonté ie dompte,  
 Desdain, maistre d'Amour, le Dieu qui tout sur-  
 monte,  
 J'appens ces hameçons deuant ton temple saint.  
 J'appens ces traicts brisez dont mon cœur fut atteint:  
 J'appens ces nœuds dorez dōt i'ay tāt faict de cōte:  
 J'appens ces tristes vers messagers de ma honte:  
 J'appens ces pesans fers qui lōg tēps m'ont estreint.  
 Plus libre à l'aduenir ie viuray pour moy-mesme,  
 Je n'auray l'œil piteux, ni le visage blesme,  
 Semant tout mon seruice & mes souspirs au vent.  
 La volonté d'antruy ne regira ma vie,  
 Je ne brusleray plus d'une ialouse enuie,  
 Et ne changeray plus de pensers si souuent.

FIN DV PREMIER LIVRE  
 DES AMOURS DE DIANE.

LE





# LE SECOND LIVRE DES AMOVRS

DE DIANE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.  
SONNETS.

1.



*Mour, trie & choisis les plus beaux de ces  
vers,*

*Et raye à ton plaisir ceux de moindre  
merite,*

*Qu'à ce fascheux labour ta loüange t'excite,*

*C'est deffous tō beau nom qu'ils vont par l'univers.*

*Ils sont nais de ta flamme, & des tourmens diuers,*

*Dont tu me fis present quand ie vins à ta suite:*

*Ma prise & ta victoire au vray s'y void descrite,*

*C'est le papier iournal des maux que i'ay soufferts.*

*Ceux qui ne s'ont conneu sinon par ouir dire,*

*Ne doivent curieux s'arrester à les lire:*

*Aux seuls vrais amoureux ce liure est reserué.*

*Les autres ne croiront tant d'estranges allarmes:*

*Las! si n'ay-ie rien dict que ie n'aye esproué,*

*Et chacun de ses vers me couste mille larmes.*

## Dialogue.

I I.

*Arreste un peu, mon cœur, où vas-tu si courant?*

*Je vay trouver les yeux qui sain me peuvent redre:*

*Je te prie attens moy. Je ne te puis attendre,*

*Je suis pressé du feu qui me va deuorant.*

*Helas! mon pauvre cœur, que tu es ignorant,*

*Tu ne scaurois encor ta misere comprendre!*

*Ces yeux d'un seul regard te reduiront en cendre:*

*Ce sont tes ennemis, t'iront-ils secourant?*

*Enuers ses ennemis si doucement on use:*

*Ces yeux ne sont point tels, Ab! c'est ce qui t'abuse,*

*Le fin Berger surprend l'oiseau par des appas.*

*Tu t'abuses toy-mesme, ou tu me portes enuie:*

*Car l'oiseau mal-heureux s'enuole à son trespas,*

*Moy ie vols à des yeux qui me donnent la vie.*

I I I.

*Si ie me sieds à l'ombre, aussi soudainement*

*Amour laissant son arc, s'assied & se repose:*

*Si ie pense à des vers, ie le voy qu'il compose:*

*Si ie plains mes douleurs, il se plaint hautement.*

*Si ie me plains au mal, il accroist mon tourment:*

*Si ie respand des pleurs, son visage il arrose:*

*Si ie monstre la playe en ma poitrine enclose,*

*Il defaict son bandeau l'essuyant doucement.*

*Si ie vay par les bois, aux bois il m'accompagne:*

*Si ie me suis cruel, dans mon sang il se baigne:*

*Si ie vais à la guerre il deuient mon soldart:*

*Si ie passe la mer, il conduit ma nacelle:*

*Bref, iamais l'inhumain de moy ne se depart.*

*Pour rendre mon amour, & ma peine eternelle.*

## I I I I.

*Las! trop iniuste Amour, veux-tu jamais cesser?*

*N'as-tu point d'autre but qu'un cœur plain d'innocence?*

*Je recognois assez ta diuine puissance,*

*Et suis tousiours tremblant craignant de t'offenser.*

*Ay-ie un lieu sur moy qui te reste à percer?*

*Suis-ie pas tout couuert des traicts que tu m'élâces?*

*Et tu laisses coïard ceux qui font résistance,*

*Pour sur moy ton subiect, ta cholere passer?*

*Le fors d'une prison, tu renchaisne mon ame,*

*Je suis guarý d'un traict, un autre me r'entame,*

*Eschappé du peril s'entre en plus grand danger.*

*Quand ie pense estre seur des flots & del'orage,*

*Que ie suis pres du port, que ie voy le riuage,*

*Tu repousses ma nef, & la fais submerger.*

## V.

*O mon petit liure que ie t'estime heureux!*

*Seul tu cheries le fruit de mon cruel martyre,*

*Ton contentement croist quand mon tourment empire,*

*Et ton heur est plus grand plus ie suis douloureux.*

*Tu reiens doucement ces beaux yeux rigoureux,*

*Dont il faut qu'à regret sans cœur ie me retire:*

*Tu vois tous les thresors de l'amoureux Empire,*

*Et reçois tous les biens dont ie suis desireux.*

*Tu couches tous les soirs aupres de ma Deesse,*

*Mais las! en y pensant ce souuenir me blesse,*

*Je suis de ialousie ardemment allumé.*

*Car, hé! que sçay-ie moy si l'amour par cautelle*

*S'est point ainsi luy-mesme en liure transformé.*

*Pour luy baiser le sein & coucher avec elle!*

## V I.

Privé des doux regards qui mon ame ont ravie,  
 Et la vont nourrissant de mille & mille appas,  
 Je vy trop mal-heureux: Mais non, ie ne vy pas,  
 Ou ie vy d'une vie à cent morts affermie.  
 Las! ie vy voirement, mais c'est mourant d'enuie  
 De voir mourir mes maux, qui i jamais ne sont las.  
 Aussi bien puis-ie vivre entre tant de trespas,  
 Sãs cœur, sans moustemēt, sans lumiere, & sãs vie:  
 Je ne vy point, si fay: Car s'il n'estoit ainsi  
 Sensirois- ie estant mort tant d'amoureux soucy,  
 Tāt de feux, tāt de traits, qui tormentēt mō ame.  
 Quoy donc? ie vy sans cœur contre l'humaine loy!  
 Non, non, ie ne vy point, ie suis mort dedans moy.  
 Helas! si fais, ie vy: mais c'est en vous, Madame.

## C H A N S O N.

**D**N quel desert, quel bois, ou quel ruisage,  
 Oiseau leger, me pourray- ie sauver,  
 Pour s'empescher de me venir trouver,  
 Et m'affranchir de ton cruel seruage?  
 Las ie pensois estoignant la presence  
 De ces beaux yeux aux rayons si luisans,  
 Que mes liens s'en feroient moings pesans,  
 Et que mon feu perdroit sa violence.  
 Mais c'est en vain: car lors que ie m'absente,  
 Je laisse helas! mon cœur emprisonné,  
 Et mon esprit de flamme environné,  
 N'emportant rien que ce qui me tourmente.

Plus ie suis loin, plus mon desir s'alume,  
 Je ne puis plus ses efforts endurer:  
 Helas voyez si ie dois esperer!  
 Plus loin du feu plus fort ie me consume.

Ie ne voy plus que des nuicts, &ernelles  
 Pleines d'erreurs, de silence & d'effroy,  
 Et la frayeur qui me rend hors de moy  
 Me fait souffrir mille engoisses mortellas.

Rien ne s'egale à ma dure souffrance,  
 Belle Diane, & s'atteste vos yeux,  
 Que mon trespas me plairoit beaucoup mieux  
 Aupres de vous que viure en vostre absence.

On ne meurt point d'une extreme tristesse,  
 Bien que l'esprit soit du corps separé:  
 S'il estoit vray ie n'eusse tant duré,  
 Et par ma mort ma douleur eust pris cesse.

Tu as beau faire, ô Soleil, ta reueüe,  
 Enflamment l'air d'une belle clarté,  
 Tu ne saurois chasser l'obscurité  
 Qui m'accompagne, & qui couvre ma veüe.

Tu luis par tout, fors que dedans mon ame,  
 Mais dedans moy tu n'as point de pouuoir:  
 Nulle clarté ie ne puis recevoir,  
 S'elle ne vient des beaux yeux de Madame.

Comme la nuict les embrages se leuent  
 Quand le Soleil cache son poil doré:  
 Lors que ie voy mon Soleil retiré  
 Ie sens l'uer les ennuis qui me greuent.

Le desespoir de mon cœur se rend maistré,  
 Rien ne sauroit contre luy m'assurer:

Et les soucis qui me font soupirer,  
De mes pensers d'autres pensers font naistre.

Helas! chassez ceste rage importune,  
Tristes pensers pleins de severité:  
Ne suffit-il que ie sois tourmenté  
De desespoir, d'Amour, & de Fortune.

Le desespoir iamaïs ne me delaisse,  
L'Amour cruel se plaist en mon tourment:  
Et du mal-heur vient cest estoignement,  
Gesnant mon cœur d'une angoisseuse presse.

Et vous encor importunes pensees,  
Comme ennemis par tout vous me suivez:  
Mon mal vous plaist, de ma mort vous vivez,  
Et me lassant vous n'estes point lasses.

Soit que Phœbus environne la terre,  
Soit que la nuit mette fin à son cours,  
Obstinément vous me pressez tousiours,  
Et me troublez d'une immortelle guerre.

L'une poursuit l'espoir dont ie me flatte,  
L'autre combat ma constance & ma foy,  
L'autre soustient que ie ne suis plus moy,  
M'estant perdu pour servir vnz ingratte.

Ie n'en croy rien, il ne se scauroit faire,  
Ie suis trop seur de son ferme vouloir,  
Et que le temps ne l'en peut desmouuoir,  
Ni tout effort aux amours plus contraire.

Mais toutesfois quand pleine d'inconstance,  
De moy, chesif son cœur s'estrangeroit,  
Iamaïs pourtant le mien ne changeroit,  
Ie veux mourir sous son obeïssance.

## V I I.

Je me veux rendre Hermite, & faire penitence  
 De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,  
 Dressant mon hermitage en un lieu deserté,  
 Dont nul autre qu'Amour n'aura la cognoissance.  
 D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,  
 Mon breuvage de pleurs: & par l'obscurité  
 Le feu qui m'arid le cœur servira de clarté,  
 Et me consummera pour punir mon offense.  
 Un long habit de gris le corps me couvrira,  
 Mon tardif repentir sur mon front se lira,  
 Et le poignant regret qui tenaille mon ame.  
 D'un espoir languissant mon baston ie feray,  
 Et toujours pour prier devant mes yeux j'auray  
 La peinture d'Amour, & celle de Madame.

## Responce par Passerat.

## V I I I.

Vous voulez estre Hermite. Hermite allez-vous vèdre,  
 Cachez-vous dans les bois pour fuir Cupidon:  
 Et pour monstrez qu'en vous est estaint son brandon,  
 Habillez-vous de gris, c'est la couleur de cendre.  
 Vivez de patience, il le vous faut apprendre,  
 Vostre espoir mensonger soit changé en bourdon,  
 Le desdain du refus à requerir pardon  
 D'avoir plus demandé que ne deniez attendre.  
 Mais sur tous que l'Amour en ce lieu ne soit point,  
 Pour guarir du chaud mal c'est un d'agereux sainte  
 S'il r'allume une fois vos flammes amorties,  
 Ne pouvant supporter ceste tentation,  
 Vous sortirez des bois & de deuotion,  
 Et ietterez bien tost vostre froc aux orties.

*Madame, Amour, Fortune, & tous les Elements  
 Animez contre moy sont bandez pour me nuire:  
 Sans plus le doux sommeil de leurs fers me retire,  
 Et fait peur à mes maux par ses enchantemens.*

*O Songe, ange diuin, forcier de mes tourmens,  
 Je voy par ta faueur ce que plus ie desire,  
 Tu me fais voir ces yeux, qui font que ie soupire,  
 Et fais naistre en mon cœur mille contentemens.*

*Mais la rage d'Amour qui point ne diminue,  
 Avec tous ses efforts empesche ta venue,  
 Et ne sens pas souuent ton doux allegement.*

*Donc puis qu'il est ainsi, lors que tu me visites  
 Helas ! Songe amoureux, dure plus longuement,  
 A fin que tes faueurs ne soient pas si petites.*

## X.

*Hé ne suffit-il pas qu'Amour trop animé (heure  
 Tienne mon cœur en feu, qui s'accroist d'heure en  
 Sans q mes chauds soupirs sortās de leur demeure,  
 Donnent force à l'ardeur dont ie suis consommé!*

*O vent impetueux, excessif, enflammé,  
 Tu es cause en soufflant que ma flamme ne meurt,  
 Laisse faire à mes yeux : ces ruisseaux que ie pleure  
 Estindront le fourneau dans mon cœur allumé.*

*Mais c'est trop vainement qu'en espoir ie me fonde,  
 L'eau n'esteint pas l'amour : Neptune au creux de  
 S'est trouué mille fois amoureux & bruslāt. (L'onde  
 Suis donc, ardans soupirs, montrez vostre puissance,  
 Rendez mon feu plus chaud, croissez sa vehemence,  
 Il en durera moins s'il est plus violent.*



## X I.

Si le mary jaloux de la belle Cypris,  
 Qui forge à Iupiter le tonnerre & l'orage,  
 Forgeoit les traits d'Amour, il eust maudit l'ouvrage,  
 Et quitté, tout lassé, son labeur entrepris. (ge.  
 Car ce cruel voleur des cœurs & des esprits,  
 Nourry d'une Tygresse en quelque lieu sauvage,  
 De mille coups mortels ne conter, se sa rage,  
 Et fait toujours des cœurs sa victoire & son prix.  
 On perd temps contre luy de se mettre en defense:  
 Vn homme n'est pour faire à vn Dieu resistance,  
 Mesme vn Dieu si puissant qu'il surmôie les dieux.  
 Maudits soient tous ses traits & leur puissance forte,  
 Helas! en suis couuert en tant & tant de lieux,  
 Que le maudit archer pour sa trouffe me porte.

## X II.

Je sçay qu'ell' ont des yeux les autres damoiselles,  
 Pour redre en regardât maint & maint amoureux:  
 Mais non pas des Soleils ardents & vigoureux  
 Qui remplissent les cœurs de flammes immortelles.  
 J'auroie & veux penser qu'il y en a de belles  
 Assez pour travailler un esprit d'heureux:  
 Mais quelle autre a ces traits si doux & rigoureux,  
 Qui font goustier la vie entre cent morts cruelles?  
 Quelle autre a cest esprit qui le mien a charmé?  
 Ces propos, ces discours, dont ic fus transformé! (cest  
 Où sont tant d'hameçons, d'amours, de feux, de gla-  
 Souffrons donc sans blasphème vn extreme tourment,  
 Croyant qu'on ne sçauroit aimer qu'extremement.  
 Celle qui est extreme en beautez & en graces.

## D'vn portraict.

X I I I.

Amour de sa main propre a portraict cest image,  
 A fin qu'un pais froid, Lourd, barbare, indompté,  
 Qui demerroit viselle à sa diuinité,  
 Fust contrainct de se rendre, & luy faire hommage,  
 Il choisit le parfait d'un si diuin ouurage.  
 Dans le ciel, sur le vray de la mesme beauté,  
 Vaquant à son labeur d'esprit tant arresté,  
 Que sur la beauté mesme on voit quelque auatage,  
 Les amours luy seruoient: l'un brassoit les couleurs,  
 L'autre les destrempoit en l'argent de mes pleurs,  
 L'autre plus curieux admiroit l'artifice.  
 Quand il eut acheué, luy-mesme en fut espris,  
 En deuint idolastre, & soudain ie fu pris,  
 A fin que de mon cœur il luy fist sacrifice.

X I I I I.

Mal-heureux que ie suis, ie vous soulois descrire  
 Mon naturel leger iamais ne s'arrestant,  
 Prenant à grand honneur que ie fusse inconstant,  
 Et tel comme i'estois me plaisant à le dire.  
 Maintenant que vostre œil sans pitié me martyre,  
 Ma nouvelle douleur d'heure en heure augmentant,  
 Je maudy mon offense, honteux & repentant,  
 Et trop tard pour mon bien ie cherche à m'en dedire.  
 Quel confort? quel remede? Amour, conseille moy,  
 Pourra-telle iamais s'asseurer de ma foy,  
 M'ayant cognu deuant si leger de courager.  
 Helas! mon incostance à sa gloire a esté:  
 Car quel plus grand honneur que d'auoir arresté  
 Celuy qui s'asseuroit d'estre tousiours volage?

## PRIERE AV SOMMEIL.

**S**omme, doux repos de nos yeux,  
 L'aimé des hommes & des Dieux,  
 Fils de la nuit & du silence,  
 Qui peus les esprits delier,  
 Qui fais les soucis oublier,  
 Et le mal plein de violence.

Approche, ô sommeil désiré,  
 Las! c'est trop long temps demeuré,  
 La nuit est à demy passée,  
 Et ie suis encore attendant  
 Que tu chasses le soing mordant,  
 Hoste importun de ma pensée.

Clos mes yeux, fay moy sommeiller,  
 Ie t'attens sur mon oreiller,  
 Où ie tiens la teste appuyee:  
 Ie suis dans mon liét sans mouvoir  
 Pour mieux ta douceur recevoir,  
 Douceur dont la peine est voyee.

Haste toy, sommeil de venir:  
 Mais qui te peut tant retener,  
 Rien en ce lieu ne te retarde,  
 Le chien n'abbaye icy autour,  
 Le coq n'annonce point le jour,  
 On n'entend point l'Oye criarde.

Vn petit ruisseau doux-coulant:  
 A dos rompus se va roulant,  
 Qui t'inuite de son murmure,  
 Et l'obscurité de la nuit

*Moitte, sans chaleur & sans bruit,  
Propre au repos de la nature.*

*Chacun, fors que moy seulement,  
Sent ore quelque allegement  
Par le doux effort de vos charmes:  
Tous les animaux travaillez  
Ont les yeux fermez & sillez,  
Seuls les miens sont ouuerts aux larmes.*

*Si tu peus selon ton desir  
Combler un homme de plaisir  
Au fort d'une extreme tristesse,  
Pour monstret quel est ton pouuoir,  
Fay moy quelque plaisir auoir  
Durant la douleur qui m'opresse.*

*Si tu peus nous représenter  
Le bien qui nous peut contenter,  
Separé de longue distance:  
O somme doux & gracieux,  
Représente encor à mes yeux  
Celle dont ie pleure l'absence.*

*Que ie voye encor ces soleils,  
Ces lys, & ces boutons vermeils,  
Ce port plein de maïesté sainte:  
Que i'entr'oye encor ces propos,  
Qui tenoient mon cœur en repos,  
Rayy de merueille & de crainte.*

*Le bien de la voir tous les iours,  
Autrefois estoit le secours  
De mes nuits alors trop heureuses  
Maintenant que i'en suis absent,*

*Rens-moy par un songe plaisant  
Tant de delices amoureuses.*

*Si tous les songes ne sont rien,  
C'est tout un, ils me plaisent bien,  
J'aime une telle tromperie:  
Haste toy donc pour mon confort,  
On te dit frere de la mort,  
Tu seras pere de ma vie.*

*Mais las! ie te vais appellant,  
Tandis la nuit en s'enuolant  
Fait place à l'Aurore vermeille:  
O Amour tyran de mon cœur,  
C'est toy seul qui par ta vigueur  
Empesches que ie ne sommeille.*

*Hé quelle estrange cruauté,  
Je t'ay donné ma liberté,  
Mon cœur, ma vie & ma lumiere,  
Et tu ne veux pas seulement  
Me donner pour allégement  
Une pauvre nuit toute entiere.*

## XV.

Yeux qui guidez mon ame en l' amoureux voyage,  
 Mes celestes flambeaux, benins & gracieux,  
 C'est vous qui fournissez de traits victorieux  
 Amour, le iuste archer, seul Dieu de mon courage.  
 C'est vous qui me rendez constant en mon seruage,  
 C'est vous qui m'enseignes le beau chemin des cieux  
 Vous purgez mon esprit de pensers vicieux,  
 Et retenez mon cœur ausres fois si volage.  
 Vous pouuez d'un clin d'œil faire viure & mourir,  
 Faire au mois de l'année un doux Printemps fleurir,  
 Et au fort de la nuit la lumière nous rendre.  
 Vous estes le Soleil qui me donnez le jour,  
 Et ie suis le Phenix qui se bruste alentour,  
 Puis quand ie suis brusté ie renais de ma cendre.

## XVI.

Au saint siege d'amour, des grâds dieux le vainqueur,  
 J'ay fait venir plaider ceste beaulté rebelle,  
 Et l'accuse, en pleurant, comme une criminelle,  
 De vol, d'ingratitude, & de trop de rigueur.  
 Helas! Amour (ce dy-je) elle a volé mon cœur,  
 Et ne recognoist point mon service fidelle,  
 Elle m'a trauersé d'une fleche mortelle,  
 Et me fait consommer en cruelle langueur.  
 Je ne te puis prouuer comme elle me tourmente,  
 Mon cœur en est tesmoin, qu'elle le represente,  
 Tu verras, le voyant sa rigueur & son tort.  
 Et si tu crains trop fort les traits de son visage,  
 Ne donne pas sentence à son desauantage: (cord.  
 Mais fay tant qu'elle & moy nous demeurés d'ac-  
 Si

## XVII.

Si vous voulez que ma douleur finisse,  
 Et que mon cœur qui vous est destiné,  
 Soit de son mal doucement guerdonné,  
 Mal, le seul prix de mon humble service.  
 Si vous voulez qu'à jamais ie berisse  
 L'heure & le point qu'à vous ie me donné,  
 Et que l'ennuy qui me fait obstiné,  
 Comme un embrage en l'air s'esvanoïsse.  
 Sans grand travail soudain vous le pouvez,  
 La guérison en vos mains vous avez,  
 Du mal d'Amour qui jusq'au cœur me touche:  
 Car s'il vous plaît de le faire cesser,  
 Il ne vous faut seulement prononcer  
 Qu'un doux oüy du cœur & de la bouche.

## CHANSON.

**V** N doux trait de vos yeux, & ma furee Deesse,  
 Beaux yeux mon seul confort,  
 Peut me remettre en vie, & m'oster la tristesse  
 Qui me tient à la mort.  
 Tournez ces clairs Soleils, & par leur vive flamme  
 Retardez mon trespas.  
 Un regard me suffit: le voulez-vous, Madame,  
 Non vous ne voulez pas.  
 Un mot de vostre bouche à mon dam trop aimable,  
 Mais qu'il soit sans courroux;  
 Peut changer le destin d'un aimant miserable,  
 Qui n'adore que vous.

Il ne faut qu'un ouy meslé d'un doux sous-rire  
 Plein d'amours & d'appas,  
 Mon Dieu que de langueurs ! le voulez-vous point  
 direz

Non, vous ne voulez pas.

Roche sourde à mes cris, de glaçons toute pleine,

Âme sans amitié,

Quand j'estoy moins bruslant tu m'estois plus hu-  
 maine,

Et plus prompte à pitié.

Cessons donc de l'aimer. & pour nous en distraire

Tournons ailleurs nos pas :

Mais peut-il estre vray que ie le vueille fairez

Non ie ne le veux pas.

## C H A N S O N.

**E** ne veux jamais plus penser  
 De voir un iour recompenser  
 Le mal qu'en aimant ie supporte:  
 Puis que celle qui tient mon cœur  
 Me monstre une extreme rigueur  
 Parmy l'amour qu'elle me porte.

Mais pourrois-ie esperer aussi  
 Qu'elle eust jamais de moy mercy,  
 Veu qu'à soy-mesme elle est cruelle,  
 Se privant des plus doux plaisirs,  
 Meurtrissant ses propres desirs,  
 Et perdant sa saison nouvelle  
 Cruelle, où avez-vous les yeux?

Voyez.



Voyez ce Printemps gracieux,  
 Voyez ceste belle verdure,  
 Un iour des prochaines chaleurs  
 Fera languir toutes ces fleurs,  
 Ores beautez de la nature.

Si le temps leger, & coulant  
 Demore tout en s'enuolant,  
 S'il rend toute chose effacee,  
 Est-ce pas trop de cruauté  
 De laisser perdre une beauté  
 Si chere, & si soudain passee?

Si c'est la peur qui vous retient,  
 Pensez que la crainte ne vient  
 Qu'à faulte d'amitié parfaite.  
 Amour est une vaine ardeur,  
 Et la crainte est une froideur,  
 Soudain par vraye amour desfaite.

Si vous m' aimez faites-le voir,  
 Payant mon fidelle devoir  
 De la plus seure recompense,  
 Ou bien si vous ne m' aimez pas,  
 Ordonnez qu'un soudain trespas,  
 Finisse ma longue souffrance.

Depuis que sous vos loix mon ame est retenuë  
 L'an desia q' autre fois s'est veu recommencer,  
 Et ma foy, que le temps n'a iamais seça faucher,  
 Mieux que le premier iour n'est de vous recognuë.  
 Si pour voir vostre sein i' abaisse un peu la veuë,  
 Si i' ose vostre main de la mienne presser,  
 Ou baiser vostre gant, ie vous voy courroucer:  
 A tel heur en quatre ans ma fortune est venue.  
 Les propos plus communs qu' il vous plait m' affermer,  
 C'est que vous n'aimez rien, ni ne pouvez aimer,  
 Et qu' il ne faut de vous attendre autre assurance.  
 Donc si par vostre aduis ie prens de moy pitié,  
 Changeant mon amour forte en commune amitié,  
 A sçavoir si l'on peut m' accuser d' inconstance?

Que trop d' amour me seiche & me demeure ainsi  
 Deuant vos yeux cruels embellis de ma peine:  
 Que ie m' aille appastant d' une esperance vaine,  
 Plus pour aigrir mon mal que le rendre adoucy.  
 Que ie ne trouue en vous ni pitié ni mercy,  
 Que ie meure de soif au bord de la fontaine:  
 Non il n'en sera rien, beauté trop iz. humaine,  
 I' ay soin de mon salut, dont vous n' auez soucy.  
 Par vos feintes douceurs ne sortās point de l' ame, (me,  
 Quand vous m' auez rendu tout de soulfre & de fla-  
 Vous pensez-vous mocquer d' amour & de ma foy:  
 Mais vos desguisemens forcent ma patience,  
 Vostre froid mon ardeur, les tourmens ma constance,  
 Je ne puis estre à vous si vous n' estes à moy.

## XIII.

Encore aucunes fois cest Archer deceuant,  
 Au combat me desfie, & tasche à me reprendre,  
 Avec des yeux trôpeurs, qui sous ma vieille cendre,  
 Font reniure des feux bruslans comme deuant.  
 Mais la nuit solitaire à mon aide arriuant,  
 Fait qu'en moy ie retourne, & me mets à cõprendre  
 Le mal qui m'est prochain: parquoy sãs plus assiedre  
 Tous ces brasiers ie plonge en Iethes bien auant.  
 Comme un petit oiseau i'approche de la proye,  
 Puis la peur des glaoux me fait prẽdre autre voye,  
 I'y reuien, ie la laisse, & fay mouint & mouint tour.  
 I'ose & ie n'ose pas, ie m'arreste & galoppe,  
 Bref i'ourdiz une toile ainsi que Penelope,  
 Dont ie desfay tantost ce que i'ay fait le iour.

## XIII.

Vous le voulez, & i'ay trop de confiance  
 De vous seruir pour ne le faire pas,  
 Sors, traistre Amour, sors en arriere des pas,  
 Tu me brusstois, le desfilait ce confiance.  
 Si iamais plus vostre beauté m'albime,  
 Yeux qui pleuuez des traits & des appas,  
 Ma flamme esteinte, & qui seulement fume  
 Reniue encor par mon cruel trespas.  
 Malgré Madame & malgré que i'en aye  
 Qu'à chauds bouillons tousiours saigne la playe,  
 Qu'elle me fait à ses pieds estendu.  
 Ie sens ma traise en glaçons conuertie,  
 Mon cœur tout s'en comme elle l'a rendu:  
 Tousiours le Tous se suis de sa partie.

Puisque

## XIIII.

Puisque mon plus bel âge en servant despensé,  
 Puisque ma loyauté, mon ardeur, ma tristesse,  
 Mon teint pale & ma voix, mon œil pleurant sans cesse  
 N'ont seu dompter un cœur qui se disoit forcé.  
 Espoir, que tant de fois loin de moy i'ay chassé,  
 Comme une idole sainte & vaine & tromperesse,  
 Vers quelque autre abusé deormais trouue adressé,  
 Je ne puis en tes vers estre plus enlacé.  
 Les Cieux ne les Enfers n'ont de toy cognoissance,  
 Les humains seulement font ioug sous ta puissance,  
 Qui desseins sur desseins ne cessant d'enfiler:  
 Tu n'es qu'un songe faux des veillans misérables,  
 Tu repais les esprits de chansons & de fables,  
 Et te cuidant tenir on te voit enuoler.

## XV.

Je ne suis point jaloux, ni ne la veux point estre  
 Quand un plus fortuné sera de vous receu,  
 M'apperceuant trop tard que ie me suis deceu,  
 Je cesseray de suivre un Enfant pour mon maistre.  
 Bien que vostre beausé mon desir ait fait naistre,  
 Il fust mort toutes fois aussi tost que conceu  
 Sans l'esperoir tous riant qu'en vos yeux i'apperceus,  
 Qui ma flamme à nourrie & l'a faite ainsi croistre.  
 J'ay sur vostre constance assis mon bastiment,  
 C'est une eternité s'il a bon fondement:  
 Sinon au premier vent adieu l'architecture.  
 Si ce malheur m'aduiens, saintement ie promets  
 Qu'aux sermens & aux pleurs ie ne croyray iamais,  
 Ni qu'au cœur d'une femme une seule amour dur.

## XXVI.

Belle & guerriere Main apprise à la victoire,  
 Jamais de l'arc d'Amour un seul trait ne perdant:  
 Mais qui de son beau char les resnes vas guidant,  
 Quand il retourne en Cypre orgueilleux de ta gloire,  
 Main, dont le blanc esclat obscurcist toute yvoire,  
 Qui fais de ta froident naistre un desir ardent,  
 Qui le sceptre & l'estat des Amours vas gardant,  
 Qui m'escriis en l'esprit la loy que ie veux croire.  
 Main, qui sur tes beautez as fait l'œil enuieux,  
 Main, qui sçait triompher des plus audacieux,  
 Et qui rens de mon cœur les tempestes serenes:  
 Las ! ne t'oppose point, ô belle & blanche Main,  
 Quand ie cherche embrasé, le secours de mes peines,  
 Qu'une ingraste me cache en la bouche & au sein.

## XXVII.

Chassez de vostre cœur l'iniuste cruauté,  
 Qui vous rend contre Amour si. rement obstinée,  
 Et n'estimez ~~l'homme~~ qu'une Dame bien née  
 Puisse avoir sans ~~rien~~ quelque felicité.  
 Mais que vous servira ceste fleur de beauté,  
 De ieunesse & d'amour richement couronnée,  
 Si sans estre cueillie elle devient fenée,  
 Et perd sa desirable & chere nouveauté.  
 Il ne suffit d'avoir un champ gras & fertile:  
 Car s'il n'est labouré, c'est un friche inutile,  
 La terre en devient dure & ne rapporte rien.  
 Celle qui ne se sert de sa belle ieunesse,  
 Fait comme un usurier qui cache sa richesse,  
 Et se laisse mourir sans user de son bien.

Si vous m'aimez Madame, helas! si vous m'aimez,  
 Et si le trait d'Amour comme moy vous en aime,  
 Donc ainsi comme moy vous sentez de dans l'ame,  
 Aux esprits & au cœur cent fourneaux allumez.  
 Hé! pourquoy souffrez-vous que soyons cōsumez,  
 Seruans de nourriture à l'amoureuse flamme?  
 N'est-ce une grād' rigueur si vo' pouuez, Madam,  
 Modérer ceste ardeur qui nous tient enflammez?  
 Nous sentans bien sous deux une egale souffrance,  
 Mais de nous en sortir seule auez la puissance,  
 Encor vous ne voulez nos languemens secourir.  
 C'est estre en mesme temps cruelle & miserable  
 De nourrir un tourment dont on se peut guarir,  
 Et pour n'aider autruy ne s'estre secourable.

## S O N G E.

Elle que j'aime tant, lasse d'estre cruelle,  
 Est venue en songeant la nuit sans se consoler.  
 Ses yeux estoient rians, doux estoit son parler,  
 Et mille & mille amours voloient alentour d'elle.  
 Pressé de mon douleur j'ay pris la hardiesse  
 De me plaindre à haults cris de son cœur endurcy,  
 Et d'un cept larmoyant luy demander mercy,  
 Et que mort ou piété mist fin à ma tristesse.  
 Ouvrant ce beau Coral que les baisers astire,  
 Me dist ce doux propos: Cesse de suspirer,  
 Et de tes yeux meurtris tant de larmes tirer,  
 Celle qui i'a blessé peut guarir son martyre.

O douce illusion. ô Laisance cruelle!  
 Mais combien peu durable est l'heur d'un amoureux!  
 Voulant baiser ses yeux, hélas moy mal-heureux!  
 Peu à peu doucement ie sens que ie m'esueille.  
 Encor long temps depuis d'une rüe agreable  
 Ietins les yeux fermez, & feignois sommeiller:  
 Mais le songe passé, ie trouue au resuciller  
 Que ma ioye estoit faulse, & mon mal veritable.

## R Y M E S T I E R C E S.

**P**Leurs & soupirs ie vous ouvre la porte,  
 Allez trouver la beaute que i admire,  
 Plaignez sa peine, & ma douleur trop forte.  
 Faites luy voir ce que ie n'ose dire.  
 Puis que le ciel enuieux & contraire  
 Ne me permet ce que plus ie desire.  
 Plaignez l'ennuy qui fait que ie n'espere  
 Pour tout salut que'une morte souhaittee.  
 Heureux repos de ma longue misere.  
 Has ! quand mon ame est plus fort tourmentee,  
 C'est quand ie suis ioyeux en apparence,  
 Courant mon dueil d'une ioye empruntée.  
 Et toutesfois avec sa violence,  
 Bien que ma peine en ma face soit peinte,  
 Aucun pourtant n'en a la cognoissance.  
 Helas ! ie n'ose alleguer d'une plainte  
 Ni d'un soupir mes mal-heurs deplorables,  
 Que ie retiens d'une force contrainte.  
 Cessez vos cris, Amoureux miserables,

Tous les tourmens de l'amooureuse flamme  
A mes iourmens ne sont point comparables.

C'est un grand mal de porter dedans l'ame  
Le chaud desir & la vaine estincelle,  
Qui se nourrit des beaux yeux d'une Dame.

C'est un grand mal de la servir cruelle,  
Et toutesfois pour le mal qu'on supporte,  
On a plaisir quand on la voit si belle.

C'est un grand mal d'aimer de telle sorte  
Qu'on n'ose pas decouvrir son martyre,  
Pour un respect que la grandeur apporte.

C'est un grand mal & qui ne se peut dire,  
Que d'estre serf d'une Dame volage,  
Qui sans repos la nouveauté desire.

C'est un grand mal, voire une extreme rage,  
Quand l'alousie avec Amour s'assemble,  
Troublant les cœurs d'un violant orage.

Et toute fois tous ces maux mis ensemble  
N'approchent point de ma grieve tristesse,  
Qui seulement à soy seule ressemble.

Las! ma douleur seulement ne me blesse,  
L'ire du Ciel n'en seroit assouvie,  
Mais la douleur de ma belle Maistresse.

Celle qui m'est plus chere que la vie,  
Est (ô regret!) durement affligee  
D'un faux ialoux qui la tient asservie.

Et ce qui rend mon aine plus chargée,  
C'est que son mal de mon mal leur procede,  
Sans que ie puisse en la rendant vangee,  
Vanger ma mort, & luy donner remede.



## CHANSON.

**L**A terre n'aguere glacee  
 Est ores de verd sapisee,  
 Son sein est embelly de fleurs,  
 L'air est encore amoureux d'elle,  
 Le Ciel rit de la voir si belle:  
 Et moy i'en augmente mes pleurs.

Les bois sont couverts de fueillage,  
 De verd se pare le bocage,  
 Ses rameaux sont tous verdissans:  
 Et moy, las ! priné de ma gloire,  
 Je n'aime que la couleur noire,  
 Conforme aux ennuis que ie suis.

Des oiseaux les bandes legeres  
 Avec leurs chansons ramageres,  
 Rendent tous les bois animés,  
 Leur voix mes douleurs renouvelle,  
 Et la plainte de Philonelle,  
 Rend mes soupirs plus enflammés.

Les oiseaux cherchent la verdure:  
 Moy ie cherche une sepulture,  
 Pour voir mon malheur limité:  
 Vers le Ciel ils ont leur volee:  
 Et mon ame trop desolée  
 Suit l'ombrage & l'obscurité.

Ores l'Amant sent dedans l'ame  
 L'effort des beaux yeux de sa Dame,  
 Le comblant d'amoureux desirs,  
 Et l'œil dont ie pleure d'absence.

A banny de moy l'Espérance,  
 N'y laissant que les desplaisirs.  
 Ores les animaux sauvages,  
 Courent les champs, bois, & rivages,  
 Rendus par Amour furieux:  
 Mais le regret qui me transporte,  
 D'une pointe encores plus forte,  
 Cruel me poursuit en tous lieux.

Or' on voit la Rose nouvelle,  
 Qui se descouvre & se fait belle,  
 Monstrant au iour son teint vermeil:  
 Où las ! mon pallissant visage  
 Se sèche en l'Auril de mon aage,  
 Priué des rais de mon Soleil.

Or' on voit d'une tiède haleine  
 Zephyre esmonnoir par la plaine  
 Doucement les bleds verdoyans:  
 Et moy i' amasse en mon courage  
 Des fouspirs qui font un orage  
 De cent mille flots ondoyans.

Du Soleil la face cachée  
 En Hyuer, or' est approchée  
 Et monstre un regard gracieux:  
 Mais ie fuy la clarté divine,  
 Puis que l'astre qui m'illumine  
 Est or' esloigné de mes yeux.

Que me sert ceste saison gaye,  
 Sinon de rafraischir ma playe,  
 Quand ie voy les autres conserns:  
 Puis que le Ciel m'est si severe,

Qu'au milieu de la prime-vere  
 Je suis privé de mon printemps?

Quand ie voy tout le monde rire,  
 C'est lors que seul ie me retire  
 A part en quelque lieu caché:  
 Comme la chaste Tourterelle  
 Perdant sa compagne fidelle  
 Se branche sur un tronc seiché.

Le beau iour inmais ne m'esclaite,  
 Tousiours une nuit solitaire  
 Couvre mes yeux de son bandeau:  
 Je ne voy rien que des tenebres,  
 Je n'entens que des chants funebres,  
 Sens augures de mon tombeau.

La France en deux parts divisée,  
 De guerre n'aguere embrasée,  
 Sent en la gloire fruct d'une paix:  
 Mais las ! nul fruct ie n'en rapporte,  
 Car la guerre est toujours plus forte  
 Entre mes pensers que iamais.

Pensers qui font dedans ma teste  
 Un bruit estrange, une tempeste,  
 Et dressent cent mille combats:  
 Mais tout à mon desavantage:  
 Car seul ie porte le dommage  
 Et la perte de leurs débats.

Las qu'Amour me rend miserable!  
 Las que le bien est peu durable!  
 Las que le sort m'est rigoureux!  
 Las que les dieux me sont contraires!

De m'accabler sous les miseres  
 Quand ie pense estre bien-heureux!  
 Ah Ciel ! cause de ma souffrance,  
 Hé ! que n'ay-ie au moins la puissance  
 De me changer diuersement,  
 En Cygne, ou en humeur doree.  
 Pour voir ma belle Cytheree,  
 Qu'un Vulcan garde estroittement?  
 Mais le Ciel en vain s'importune,  
 Le Ciel chef de mon infortune,  
 Qui par une trop dure loy  
 Me priue en viuant de mon ame:  
 Car quand ie suis loin de Madame,  
 Mon ame est absente de moy.

## I X I X.

Inon Royne des dieux, de courroux toute pleine.  
 Ainsi que le despit la faisoit enrager,  
 Alla iusqu'aux Enfers les Fureurs desloger.  
 Allant leurs brandons contre Inon la Thebain  
 Vne Déesse, hélas ! beaucoup plus inhumaine  
 Sans descendre aux Enfers pour de moy se vanger,  
 Me poursuit, me tourmente, & mon ame mal-sain  
 Par cent & cent Fureurs elle fait outrager.  
 Va misérable Inon d'Athamas pourchassée,  
 Portant son fils d'un bras esperdue, insensee  
 S'estlança dans la mer, & noya ses douleurs:  
 Hymoy de vos courroux fuyant la violence,  
 Et portans sous le bras ma debile esperance,  
 Doublié ie me submerge en la mer de mes pleurs.

## XXX.

Puis que pour mon mal-heur ceste unique beauté,  
 L'esperoir de mon amour fait aimer sur le monde,  
 Il ne faut pas penser que la douleur profonde,  
 Si vive en mon esprit, perde sa cruauté.  
 Je suis transi de froid au plus chaud de l'Esté,  
 Tant la crainte en mô cœur d'un pied ferme se fôde:  
 Le Soleil me fait peur, le Ciel, la terre & l'onde,  
 Les vêts, les fleurs, les bois l'ombrage & la clarté.  
 Las! si pour la voir telle une aspre jalousie  
 Doit posséder mon cœur comblé de frenaisie,  
 Faites pour mon salut (ô pitoyables dieux:)  
 Afin que la fureur de ce mal diminuë,  
 Que tout ce qui la void soit priné de la venë,  
 On pour ne les voir point que ie perde les yeux.

## DE LA JALOUSIE.

**A**Mour à petit fen faitt consumer mon ame,  
**E**t m'atteint si souuët des regards de Madams,  
 Que ie n'ay pas un lien qui n'en soit tout percé:  
 Helas! ce n'est pas tout: La froide Jalousie  
 M'enuenime l'esprit, trouble ma fantasiaie,  
 Et me poursuit si fort, que j'en suis insensé.  
 Amour est bien cruel, sa peinture est mortelle,  
 Mais l'aspre Jalousie est beaucoup plus cruelle,  
 Tout autre mal n'est rien aupres de ce tourment,  
 Amour aucunesfois se lasse de nos peines,  
 Et soulage nos maux par des liessees vaines:  
 Mais ceste autre fureur nous presse incessamment.

Las! quand quelque faueur en aimant me cōten,  
 C'est quand la Lalousie en mon esprit s'augmente,  
 Tous les plaisirs d'Amour viennent pour ma douleur  
 Quand ie doym' esgayer ie renforce ma plainte,  
 Quand ie doym' asseurer ie soupire de crainte,  
 Et fay lire mon mal sur ma païe couleur.

En vain ie veux fleschir par pleurs ceste furie,  
 En vain i' essaye aussi, quelque part que ie fuy,  
 A me garentir d'elle, elle conse mes pas:  
 En vain i' ay mon recours aux fortes medecines,  
 Ce mal ne se garit par ius ni par racines,  
 Ains nous fait sans mourir souffrir mille trespas.

Amour tu es auceugle, & d'esprit, & de veue  
 De ne voir pas comment ta force diminue,  
 Ton Empire se perd tu reuolte les tiens,  
 Faute que tu ne chasse vne infernale peste,  
 Qui fait que tous le monde à bon droit te deteste,  
 Pour ne pouuoir iouir seurement de tes biens.

C'est de ton doux repos la mortelle ennemie,  
 C'est vne mort cruelle au milieu de la vie,  
 C'est un Hyuer qui durc en la verte saison,  
 C'est durant ton Printemps vne Bise bien forte,  
 Qui fait seicher tes fleurs, qui tes fucilles emporte,  
 Et parmy tes douceurs vne amere poison.

Car biẽ que quelque peine en aimãt nous tourmẽt,  
 Si n'est-il rien si doux, ni qui plus nous contente  
 Que de boire à longs traicts le breuuage amoureux,  
 Les refus, les trauaux, & toute autre amertume  
 D'absence ou de courroux, sont que son feu s'allume,  
 Et que le fruiet d'Amour en est plus sauoureux.

Mais quand la Jalousie enuieuse & despitée  
 Entre au cœur d'un Amant, rien plus ne luy profite,  
 Son heur s'esvanouïst, son plaisir luy desplaist,  
 Sa clarté la plus belle en tenebres se change,  
 Amour dont il chantoit si souvent la loüange,  
 Est un monstre affamé, qui de sang se repaist.

Hélas! ie suis conduit par ceste aveugle rage,  
 Mon cœur en est saisi, mon ame, & mon courage,  
 Elle donne les loix à mon entendement,  
 Elle trouble mes sens d'une guerre cternelle,  
 Mes propos, mes pensers, mes regrets viennent d'elle,  
 Et tous mes desseins sont d'elle seulement.

Elle fait que ie hay les graces de Madame,  
 Je veux mal à son œil qui las astres esclame,  
 De ce qu'il est trop plein d'attraits & de clarté:  
 Je voudrois que son front fust ridé de vieillesse,  
 La blancheur de son teint me noircit de tristesse,  
 Et despitée le Ciel voyant tant de beauté.

Je veux un mal de mort à ceux qui s'en approchèt  
 Pour regarder ses yeux, qui mille amours decrochèt,  
 A ce qui parle à elle, & à ce qui la suit:

Le Soleil me desplaist, sa lumière est trop grande,  
 Je crains que pour la voir tant de rais il espanse,  
 Mais si n'aime-je point les ombres de la nuit.

Je ne scaurois aimer la terre où elle touche,  
 Je hay l'air qu'elle tire, & qui sort de sa bouche,  
 Je suis jaloux de l'eau qui luy lave les mains,  
 Je n'aime point la chambre, & i'aime moins encore  
 L'heureux miroir qui void les beautez que i'adore,  
 Et si n'endure pas mes tourmens inhumains.

Te hayle doux sommeil qui luy clost la paupiere,  
 Car il est (s'ay-ie peur) jaloux de la lumiere  
 Des beaux yeux que ie voy, dont il est amoureux:  
 Las! il en est jaloux, & retient sa pensee,  
 Et sa memoire aussi de ses charmes pressee,  
 Pour luy faire oublier mon soucy rigoureux.

Je n'aime point ce vent, qui folastre se ionë  
 Parmi ses beaux cheveux, & luy baise la ionë,  
 Si grande priuauté ne me peut contenter:  
 Je couue au fond du cœur une ardeur ennemis  
 Contre ce fascheux list, qui la tient endormie,  
 Pour la voir toute nue, & pour la supporter.

Je voudrois que le Ciel l'eust fait de noirir telle,  
 Que nul autre que moy ne la peust trouuer belle:  
 Mais ce seroit en vain que i'en prierois les dieux,  
 Ils en sont amoureux: & le Ciel qui l'a faicte,  
 Se plaist en la voyant si belle, & si parfaicte, (yeux.  
 Et prend tant de clartez pour mieux voir ses beaux  
 Tous ceux que ie rëcõtre en quelque part que i'erris,  
 Sont autant d'ennemis qui me liurent la guerre:  
 S'ils sont vestus de noir, ie croy soudainement  
 Que c'est pour faire voir à la beauté que i'aime,  
 Qu'ils sont pleins de constance ou de tristesse extrema,  
 Et deuiens ennemy de leur accoustrement.

L'incarnat me faicte foy de leur dure souffrance,  
 Le verd me faicte trembler avec son esperance,  
 Je cognois par le bleu les jaloux comme moy:  
 Le bleu c'est jalouse, & la mer en est peinte.  
 „ Meritiers cõme Amans viuët tousiours en crainte.  
 „ Car en mer & en femme il ne faut auoir foy.



Si quelqu'un est pensif, soudain ie croy qu'il pense  
 En ce bel œil guerrier qui comme moy l'offense:  
 Si ie le voy ioyeux ie crains qu'il soit content,  
 Et souhaite en pleurant que mes yeux me deçoient,  
 Bref, sous ceux que ie voy, j'estime qu'ils reçoivent  
 Plus de faueurs que moy biē qu'ils n'aimēt pas tant.

Suis-ie pas mal-heureux de viure en telle sorte?  
 Ma fureur par le temps se rend tousiours plus forte,  
 Mille loups affamez me tiraillent le cœur,  
 Or' i'ay la face blesme, or' elle est enflammee,  
 Or' ie voudrois donner au trauers d'une armee,  
 Or' ie n'ose paroître, & mourir presque de peur.

Vine source d'ennuis, harpye insatiable,  
 Ennemie à toy-mesme, enragee, incurable,  
 Portant au chef cent yeux incessamment ouuerts,  
 Ouuerts pour nostre mal, clos pour nostre lieffe,  
 Las! plus ie parle à toy plus tu crois ma tristesse,  
 Et remplis mon esprit de serpens & de vers.

Tu rens mes yeux si clairs, qu'une longue distance  
 Ne les peut empescher de voir en leur presence  
 La Beauté que j'adore entre dix mille Amans:  
 Je voy sa blanche main qui de l'un est touchée,  
 A l'autre elle souffrit, sur l'autre elle est couchée,  
 Et voy qu'elle se plaisir en ces contentemens.

Tu fais que mon esprit en cent lieux se transpore,  
 Mon penser ennemy sur tes aisles se porte,  
 Pressé d'un aiguillon qui viuement me poingt:  
 Tu fais trouuer mon corps où il ne scauroit estre,  
 Et reueilles mes sens pour leur faire cognoître  
 Ce que ie voudrois bien qu'ils ne cogneussent point.

Vous que comme Deesse icy bas ie reuere,  
 Si vous auez pitié de ma longue misere,  
 Et si vous desirez de me voir secourir,  
 Tuez ceste sorciere acharnee à ma perte,  
 Et de son sang tout chaud oignez ma playe ouverte:  
 Ce remede tout seul est propre à me guarir.

## X X X I.

Ma vie à un Enfer peut estre comparee,  
 J'ay pour mes trois furieuses maints soucis violans:  
 Au lieu de noirs serpens les venins distillans,  
 De ialouses poisons mon ame est deuoree.  
 L'esperance est de moy pour iamais separee,  
 Comme elle est de ces lieux mal-heureux & dolèts,  
 Mes pleurs ont fait un Styx, & mes sousspirs bruslés  
 Du bouillant Phlegeton l'ardeur de mesuree.  
 Ma bouche est un Cerbere à toute heure abboyant:  
 L'infernale ualee en fumee ondoyant,  
 Ressemble à mon esprit si comblé de tristesse.  
 Tous les tourmens d'Enfer à moy seul sont donnez,  
 La Justice de Dieu tourmente les damnez,  
 Et ie suis tourmenté d'une iniuste Deesse.

## X X X I I.

Celle à qui mes escrits ont donné tant de gloire,  
 Qu'on l'estimoit unique en sa perfection,  
 A des tout, comme on dit, changé d'affection,  
 Et de nos feux premiers enterré la memoire.  
 Non, non, la glace est chaude, & la blâcheur est noire,  
 Le Soleil tenebreux, l'air sans mutation,  
 Le Ciel la peur des dieux, tout n'est que fiction,  
 Bref, ce qui est, n'est point, à rien il ne faut croire:

Tant croiray plus rien, ou croiray seulement,  
 Que les sens & l'esprit jugent tout fausement.  
 Et ne jugent de rien qui soit sans imposture.  
 Je croiray que la femme, & n'en seray blasmé,  
 Entre tout ce qui est, ou fut iamais formé,  
 Est de la plus changeante, & plus fausse nature.

## I X X I I I.

D'unais fidelle Amant n'eust plus douces pensees,  
 Plus aimables travaux, desirs plus esteuez,  
 Qua i'auoy quand vos yeux d'inconstance priuez  
 Tenoient toutes vers moy lurs lumieres dressees,  
 Quand un seul traitt repdoit nos deux ames blessees,  
 Quand un mesme filet nous tenoit captiuez,  
 Quand d'un mesme cachet nos coeurs estoiet grauez,  
 Ayant perdus douans toutes marques passees.  
 Quels destins rigoureux, quel horrible malfaiet  
 Rend un si ferme noeud soudainement defaiet  
 Et couure mon clarté si luisante & si belle.  
 Ma faute & les destins à tort en sont blasmez;  
 Ce sont des tours communs, & tout accoustumez,  
 D'Amour, de la Fortune, & d'un sexe infidele.

## I X X I I I I.

Vostre cœur s'est changé, Maistresse, & ie l'endure,  
 Non qu'un bouillant despit ne me rende embrasé:  
 Mais pource qu'en aimant ie me suis proposé  
 D'accepter la Fortune ou favorable ou dure.  
 Je n'ignoray iamais l'heur de mon aduenture,  
 Quand de vostre œil divin i'estoy favorisé,  
 Mais aussi mon esprit n'est pas si peu rusé,  
 Qu'il ne sçache des vents l'inconstante nature.

Je suis tout plein d'Amour quãd vous me tenez en  
 Quãd vo<sup>s</sup> me desdaignez, ie crains de vo<sup>s</sup> fasche  
 Et fuy de vos beaux yeux la lumiere infidelle.  
 Je ne seray iamais importun si ie puis,  
 J'aime mieux seul à part sousspirer mes ennuis:  
 L'amy qui m'importune enuemy ie l'appelle.

## S T A N C E S.

**V**ous m'auiez fait ietter un plus vif de la  
 flame  
 Un Sonnet que du cœur l'amour m'a fait sortir:  
 Si c'est pour appaiser les courroux de vostre ame,  
 La vengeance est petite, il n'en peut rien sentir.  
 Hal non, vous l'auiez fait pour sauuer vostre gloire,  
 Qui couroit grand peril sans cest embrasement:  
 Car en bruslant mes vers, ie brusle aussi l'histoire  
 De vostre tyrannie, & de mon long tourment.

## I X X V.

Vous l'auiez inuenté. Rapporteur mal-heureux,  
 Que celle à qui ie suis auoi: fait nouveau change,  
 Et par ce meschant truit contraire à sa loüange,  
 M'auiez comblé l'esprit de soucis douloureux.  
 Son vouloir est trop ferme, & son cœur genereux.  
 Amy de la franchise, aisément ne se range,  
 Je n'ay que trop cogneu combien elle est estrange,  
 Et prend peu de pitié des tourmens amoureux.  
 Avec tant de travaux quatre ans ie l'ay serui  
 Que la peine à tout autre en eust osté l'enuie,  
 Voyant ses passions si mal recompenser.  
 Car il faut bien aimer, & rien ne se promettre:  
 Quiconque à ce voyage apres moy s'ose mettre  
 Ne fera long chemin auant que se laisser.

## XXXVI.

Ne dites plus, Amans, que l'absence inhumaine  
 Tourmente vostre esprit d'un mal demesuré:  
 Car qui laisse sa Dame, & s'en void separé,  
 N'a point de sentiment pour souffrir de la peine.  
 C'en'est plus rien de luy qu'une semblance vaine,  
 Qu'un corps qui ne sent rien, pallé & desfiguré,  
 Son ame est autre part, son esprit esgaré:  
 Erre de place en place, où son desir le meine.  
 Celuy qui sent son mal, & qui le cognoist bien,  
 Est encore vivant: mais on ne sent plus rien:  
 Aussi tost que le corps est laissé de son ame.  
 Donc si c'est une mort on peut voir clairement  
 Que celuy ne fut oncq' estoigné de sa dame,  
 Qui surnomma douleur un tel estoignement.

## XXXVII.

Las! ie ne verray plus ces Soleils gracieux,  
 Qui seruoient de lumiere à mon ame esgarée:  
 Leur diuine clarté s'est de moy retirée,  
 Et me laisse esperdi, dolant, & foucisé.  
 C'est en vain de former, ô grand flambeau des Cieux,  
 Que tu fors au matin de la plaine azurée,  
 Ma nuit dure tousiours, & ta tresse dorée,  
 Qui sert de iour au monde, est obscure à mes yeux.  
 Mes yeux hélas! mes yeux, source de mon dommage,  
 Vous n'aurez plus de guide en l'amoureux voyage,  
 Perdant l'astre luisant qui souloit m'esclairer.  
 Mais si ie ne voy plus sa clarté coustumière,  
 Je ne veux pas pourtant en chemin demesurer:  
 Car du feu de mon cœur ie feray ma lumiere.

## C H A N S O N.

**L**as ! en vous estoignant, Madame,  
 Au moins n'emportez point mon ame,  
 Et mon cœur que vous m'avez pris:  
 Il sied mal à une Deesse,  
 Jeune & belle comme Cypris,  
 D'estre cruelle & larvonneuse.

Huguenots qui couvrez la France,  
 De graces faites moy vengeance  
 D'une aussi mauvaise que vous:  
 Sa main est apprise au pillage,  
 Et ses yeux qui feignent les doux,  
 N'ont plaisir qu'à faire dommage.

Guettez ceste belle meurtriere,  
 Qu'elle soit vostre prisonniere,  
 Elle qui met tout en prison:  
 Liez ses mains de chaînes fortes,  
 Las! qui m'ont volé ma raison,  
 L'ayant nasree en mille sortes.

Ainsi donc, ma siere ennemie,  
 De ma mort vous serez punie,  
 Et des torts que vous m'avez faits:  
 Mais j'ay peur que l'ennemy bleusé,  
 Voyant vos yeux armés de traits,  
 Se rende prisonnier luy-mesme.

## XXXVIII.

En pire estat ma fortune est venue,  
 O tristes yeux, hélas! qu'elle n'estoit  
 Lors que le ciel, benin, vous permettoit  
 Voir la beauté de moy tant reconnue.  
 Car si l'ardeur où mon ame est tenue,  
 S'en approchant d'heure en heure augmentoit,  
 Son œil piteux mon mal reconfortoit,  
 Rendant ma vie en espoir maintenue.  
 O temps heureux quand ie peu la servant  
 Luy decourrir mes ennuis si souvent,  
 Pleurer, crier, & s'mour sa rigueur forte!  
 Las maintenant ie languis sans confort!  
 Et de la mort qu'absent d'elle ie porte,  
 Rien ne me peut delivrer que la mort!

## XXXIX.

D'où vient qu'une beauté qui m'est tousjours présente  
 Au cœur & en l'esprit, n'est présente à mes yeux?  
 Et comment fait le ciel, de mon aise ennemis  
 Que sans vous, ma douleur, sans d'angoisses ie sente!  
 Plus ie suis loin du feu, plus la flamme est cuisante,  
 Et mes bouillans desirs plus chauds & furieux,  
 Et n'y a bois, rocher, ni distance de lieux,  
 Qui serve à me sauver d'ardeur si violente.  
 Tu peux luire à ton gré, Soleil du firmament,  
 Pour les autres mortels, mais pour moy nullement,  
 Ma nuit d'ire tousjours loing de l'œil que j'adore,  
 Je voudroy que le Ciel me permist sommeiller  
 Durant si longues nuits qui cachent mon Aurore,  
 Puis qu'après son retour il me fit reveiller.

## X L.

Cheueux, present fatal, de ma douce contraire,  
 Mō cœur plus que mō bras est par vous enchaîné  
 Pour vous ie suis captif en triumphe mené,  
 Sans que d'un si beau ret ie cherche à me deffaire  
 Je sçay qu'on doit fuir les dons d'un aduersaire,  
 Toutesfois ie vous aime, & me tiens fortuné,  
 Qu'avec tant de cordons ie sois emprisonné:  
 Car toute liberté commence à me desplaire.

O cheueux, mes vainqueurs, vantez-vous hardiment  
 D'enlacer en vos nœuds le plus fidelle Amant,  
 Et le cœur plus deuot qui fut on seruage.  
 Mais voyez si d'amour ie suis bien transporté,  
 Qu'au lieu de m'essayer à viure en liberté,  
 Je porta en tous endroits mes ceps & mon cordage.

## X L I.

Aimons-nous, ma Deesse, & montrons à l'espreuue  
 Qu'une si belle ardeur ne se peut allumer,  
 Nostre amour s'en fera d'auant plus estimer  
 Qu'en ce ceps la constance en peu d'Amās se trem  
 Bien que le ciel, l'envie & la fortune pleuue  
 Sur nous tous ce qu'ils ont d'angoisseux & d'am  
 Jamais ils ne pourront nos cœurs de senflammer,  
 Le ceps mesme en passant redra nostre amour nau  
 Lisant en vostre cœur i'y verray mon vouloir,  
 Ce sera mesme ennuy, qui nous fera douloir,  
 Et ne garlerons rien que nous nous voulions tai  
 Nous n'aurons en deux corps qu'un esprit seulement  
 Car, l'arour si conuainc est comme un diamant  
 Qui demeure sans prix, es mains du populaire.



## STANCES.

**L**ors qu'un de vos rayons doucement me blessâ,  
 Et que mon ame libre en prison fut reduite,  
 Mon cœur rany d'Amour aussi tost me laissâ,  
 Et sans autre conseil se mit à vostre suite:  
 Mais comme un voyageur qui s'arreste pour voir  
 S'il trouue en son chemin quelque chose nouvelle,  
 Alors qu'il voit vos yeux de passer n'eust pouuoir,  
 Et demoura surpris d'une clarté si belle.

Puis il reprend courage & s'assente à la fin,  
 Desireux d'acheuer l'entreprise premiere:  
 Soit qu'amour le guidaist, ou son heureux destin,  
 Ou que vostre œil luisant luy fournist de lumiere:  
 Il ne s'arreste plus, & vient iusques au lieu,  
 Siege de vostre cœur, qu'il embrassa sur l'heure,  
 Et me dist en riant un eternal adieu,  
 Ne voulans plus partir de si belle demeure.

Vostre cœur qui ne veut, plain d'un bon desir,  
 Souffrir un compagnon, autre empire pourchasse,  
 Et delaisant le sien d'un lieu se vient saisir,  
 Où nul autre que luy ne pourroit auoir place:  
 C'est le lieu que mon cœur plein d'amour & de foy,  
 Diuinement guidé delaisa pour vous suivre:  
 Voilà donc comme Amour du depuis nous fait vivre,  
 Mon cœur est dedans vous, le vostre est dedans moy.

Mary jaloux qui me defens la veüe  
 De la beauté si bien peinte en mon cœur,  
 De tes fureurs mon desir prend vigueur,  
 Et mon amour plus forte continuë.

Plus une place est cherement tenuë,  
 Plus elle acquiert de loüange au vainqueur:  
 Plus tu seras vers moy plein de vigueur,  
 Plus ie rendray ma constance cognuë.

Quand on ne peut un cœur si oïd allumer,  
 Il faut sans plus luy defendre d'aimer:  
 Tous aussi tost le voilà plein de flamme.

Donc si tu veux vivre bien assuré,  
 Ferme les yeux, ne garde point ta femme:  
 „ Le bien permis est le moins desiré.

L'excuse la mary de celle qui m'a pris,  
 D'estre si desfiant, de n'aller point sans elle:  
 Je voudroy deux cens yeux de peur d'estre surpris,  
 Si s'estoy possesseur d'une chose si belle.

Le Gouverneur d'un fort vigilant & fidelle,  
 Jamais d'un long sommeil n'assoupit ses esprits,  
 Il s'esueille en sursaut, court à la sentinelle,  
 Et craint toujours qu'on ait sur sa place entrepris.

Le maudit usurier qui sa richesse adöre,  
 Sent dés qu'il en est loing qu'un soucy le deuore,  
 Et que mille glaçons le transissent de peur.

He! qu'est-ce qu'un tresor, ou qu'une forteresse  
 Aupres de la beauté qui fait vivre mon cœur?  
 Son mary fait donc bien gardant telle richesse.

## XLIII.

J'ay fait de mes deux yeux une large riviere,  
 Que de vos fiers regards les feux esclincelans,  
 Et de mon estomach les brasiers violans,  
 Au lieu de la tarir font devenir plus fiere.  
 Contre vostre rigueur ie veux (belle meurriere)  
 Mettre avec mes souspirs ces pleurs tousiours coulans,  
 Puis les ietter aux vents, les vents, courriers volans,  
 Les porteront en l'air d'une course legere.  
 Puis l'element du feu de l'air les tirera:  
 Mais leur humidité pourtant ne tarira:  
 Car des eaux de mes pleurs la source est eternelle.  
 Ils viendront iusqu'aux Ciel, lors les dieux de pitié,  
 Puziront vos rigueurs, vergeans mon amitié:  
 Car ils me feront sage, & vous feront moins belle.

## XLV.

Vostre bouche, ô Deesse, a mal prophetisé:  
 (Pardonnez si l'Amour me fait vous contredire)  
 Car Philene a touché ses oreilles de cire,  
 Et des charmes trompeurs ne l'ont point amusé.  
 Cest œil qui la rendu quelquesfois embrasé,  
 Obscurci d'un plus beau pour luy cisse de luire,  
 Il le voit sans danger, sans ioye & sans martyre;  
 „Jamais un bel esprit n'est deux fois abusé.  
 Reste donc, que Diane en voyant sa constance  
 Souffre qu'Amour la touche, & douce ores cōmence  
 A plaindre un peu le mal d'un cœur qui est tout  
 Sinon vous iugerez si l'Amant est bien sage, (sien.  
 Qui suit les doux appas d'une Dame volage,  
 Pour se perdre aux rigueurs d'une qui n'aime rien.

## X L V I.

Jamais d'un si grand coup ame ne fut atteinte,  
 Jamais cœur ne logea de espoirs si cuisans,  
 Hélas! tourment d'Amour, que vous estes plaisant  
 Aupres du chaut regret qui fait naistre ma plainte  
 Mais quels fers, quels flâbeaux, quelle iniuste cōstrainte  
 Quel destin conjuré, quelle course des ans,  
 Quel furieux efforts, quels propos mesdisans  
 Ale pourroient separer de vostre amitié sainte?  
 En ce mal-heur cruel bien heureux i'eusse esté,  
 Si de nuire à moy seul il se fust contenté:  
 Mais il touche à Madame, ha! ie meurs quand il  
 O venimeux rapports ô cœurs malicieux. (pen)  
 Je diray, si bien tost ie n'en voy la vengeance,  
 Qu'il n'y a dans le Ciel ni iustice ni dieux.

## X L V I I.

Qu'on m'arrache le cœur, qu'on me face endurer  
 Le feu, le fer, la roüe & tout autre supplice,  
 Que l'ire des tyrans d'ssus moy s'assouuisse,  
 Je pourray tout souffrir sans gemir ni pleurer.  
 Mais qu'on vucille en viuans de moy me separer,  
 M'oster ma propre forme, & par tant d'iniustices  
 Vouloir que sans mourir de vous ie me bannisse,  
 On ne scauroit, Madame, il ne faut l'esperer.  
 En despit des ialoux par tout ie vous veux suivre,  
 S'ils machinent ma mort, ie suis si las de viure  
 Qu'autre bien desormais n'est de moy souhaitté.  
 Je beniray la main qui sera ma meurriere,  
 Et l'heure de ma fin sera l'heure premiere  
 Que de quelque repos çà bas i'auray gousté.

## TOMBEAU D'AMOUR.

**Y** gist l'aveugle Amour, sa puissance est esteinte.  
 Celle qui m'a iuré l'a fait mourir aussi:  
 Son arc vainqueur des dieux, & ses traits sont icy,  
 Mais ce n'est rien que cendre, ils ne font plus de crainte.

En fin le pauvre enfant s'est kisse deceuor,  
 Apres avoir cent fois tasché brasier ma Dame:  
 Car ne l'ayant peu faire, il pensa que sa flamme  
 Ladis tant crainte au Ciel n'auoit plus de pouuoir.

Douzeux, pour l'essayer il la porte à ses aisies,  
 Le feu leger s'y met, dont il est tout espris:  
 Il pleure, il voit sa fausse, il remplit l'air de cry,  
 Mais c'est donner vigueur à ses flammes cruelles.

Amiens pardonnez-moy (disoit-il en mourant)  
 Je n'euss: iamais creu ma flamme estre si forte:  
 Au moins que mon tressas dos ennuis recensorte,  
 Je meurs du mesme feu qui vdm vâ decterant.

## X. L. I. X.

**Cent & cent fois le iour ie fay nouveaux discours,**  
 Mal considé, mal payé des travaux que l'endure,  
 Et lassé de porter une charge si dure  
 Le rebelle mon cœur du grand Roy des Amours.

**La raison aussi tost s'auance à mon secours,**  
 Qui m'ouure les prisons & guarist ma pointure  
 Libre alors ie maudy sa meschante nature,  
 Et consens que sa loy n'ait en moy plus de cours.  
**Mais presque au mesme instant sans uer me defendre**  
 Vn clin d'œil, un propos mon cœur viennent repren-  
 Rechassent ma raison, enserrent mes esprits: (dre,  
**Et l'Amour par vengeance en rigueur se renforce,**  
 Lors comme un pauvre serf nouvellement repris,  
 L'endure, & tout honteux de seruir ie m'efforce.

## CHANSON.

**E**luy que le Ciel tout-puissant  
 Fait d'un cœur ardent en naissant,  
 Veut que chacun luy obeisse:  
 Mais bien que son œil vigoureux  
 M'ait rendu chaud & genereux,  
 Je n'aime qu'à faire service.

Guerriers qui d'un bras glorieux  
 Gravez vos faits victorieux  
 Aux aurs tableaux de la memoire,  
 Vantez vostre commandement:  
 De moy ie sers si noblement  
 Que ie ne chante autre victoire.

Le forçat sauvé du danger,  
 Monstre sa chaisne à l'estranger,  
 Triste enseigne de son supplice:  
 Et moy ie monstre mon lien,  
 Heureuse marque de mon bien:  
 Car mon bien vient de mon service.

Hercule en tous lieux redouté,  
 Avant maint travail surmonté,  
 Servant effaça ceste gloire,  
 Mon service n'est pas ainsi:  
 Car il rend mon nom esclairey,  
 Trop plus qu'une belle victoire.

O vous furieux de soucis,  
 Sans repos troublez & transis  
 Pour renuerser une police,  
 Ayant l'univers travaillé,

Le prix qui vous sera baillé,  
N'est rien auprès de mon service.

Ce bel œil qui donne le iour,  
Alors qu'il chasse à son retour  
La nuit marchant en robe noire,  
Ne voit rien par tout l'univers,  
Deuant, derriere, & de trauers,  
Esgal au Dieu de ma victoire.

Heureux qui sert comme ie fais,  
Et qui consacre tous ses faits  
A chose si sainte & propice:  
Aussi pour m'en recompenser,  
Rien mieux ie ne scaurois penser  
Que de mourir en son service.

## L.

Je m'estoy dans le temple vn Dimanche rendu,

Que de la mort de Christ on faisoit souuenance,

Et touché iusqu' au cœur de vaine repentance,

Je souspiroy le temps que j'ay mal despendu.

O Seigneur qui des cieus en terre es descendu

Pour guarir les pecheurs & lasier leur offense,

Que ton sang ruiselant en si grand' abondance

N'ait point esté pour moy vaitement respandu.

Seul Sauueur des humains, sauue ta creature,

L'acheuoy de prier, quand ie voy d'auenture

Celle dont les beaux yeux sans pitié m'ont desfait.

Ah Dieu! (ce dy-ie alors la voyant en priere

Triste & l'œil abaissé) ceste belle meurtriere

Se repent-elle point des mal qu'elle m'a fait?

## L I.

Que maudits soient mes yeux si prompts à mon doma-  
 Qui pour le seul plaisir de voir vostre beauté (ge,  
 Ont laschement trahy ma libre volonté,  
 Mis mes pensers en trouble, & mon ame en seruage.  
 Mon mortel ennemy par eux a eu passage  
 Dans mon cœur desarmé qu'or' il tient arresté:  
 Et luy qui contre Amour s'estoit si bien porié,  
 Sent pour sa recompense un feu qui le saccage.  
 Car ce Dieu sans pitié, comme un cruel vainqueur,  
 Met en feu ma despoille & se campe en mon cœur,  
 Dont il ne partira iusqu'à tant que ie meure.  
 Mais'ô maudit Amour, tu n'as point de raison:  
 Car si tu prens mon cœur pour y faire demeure,  
 Es tu pas bien enfant de brusler ta maison?

## L I I.

Quand nous aurons passé l'infemale riviere  
 Vous & moy pour nds maux damnez aux plus bal  
 Moy pour avoir sans cesse idolastéré vos yeux, (lieux,  
 Vous pour estré à grand tort de mon cœur la meur-  
 Si ie puis tousiours voir vostre belle lumiere, (criers.  
 Les éternelles nuicts, les regrets furieux  
 N'estonneront mon ame, & l'Enfer odieux  
 N'aura point de douleur qui me puisse estre fiere.  
 Vous pourrez bien aussi vos tourmens moderer  
 Avec le doux plaisir de me voir endurer,  
 Si lors vous vous plaisez encore en mes traverses:  
 Mais puisque nous avons failly dsuersement,  
 Vous par inimitié, moy trop fort vous aimant,  
 I'ay peur qu'ô nous separe en deux chœurs dimerfes.



O mort, tu pers ton temps de me poursuivre ainsi,  
 Me tenant miserable en fièvre continuë  
 Qui trouble mon cerueau, comme la mer esmeuë  
 Battant de cent boüillons un rocher endurcy.  
 Je n'ay plus de couleur, mon œil est tout noircy,  
 Ma langue ardent sans cesse est seiche deuenüe,  
 Mon accèz violant iamais ne diminuë,  
 Et tu ne peux finir ma vie & mon soucy.  
 C'est que tes coups sont vains contre une froide lame,  
 Sans cœur, sans mouuement, sans esprit & sans ame,  
 Qui rebouche les traits de ta cruelle main.  
 Si tu veux donc (ô mort) triompher de ma vie,  
 Il faut contre madame adresser ta furie,  
 Blesse mon cœur qu'elle a, ie mourray tout soudain.

## STANCES

**S**ommeil, qui trop cruel au tēps de mes amours  
 M'as priuë si souuent des plus douces pensees,  
 Tenant outre mon gré mes paupieres pressées  
 Lors que ie desiroy pouuoir veiller tousiours.  
 Or qu'une fièvre ardente en mon sang allumee  
 Chäge en feux mes souspirs & mō cœur en fourneau,  
 Trempe au fleuve d'oubly bien auant ton rameau,  
 Et distile en mes yeux ceste liqueur aimee.

De grace hé! que ie dorme, & que les troublemens  
 Qui font de mon esprit vne mer irritée,  
 Me donnent quelque trefue. Ainsi ta Pasiphee  
 Paye ceste faueur de mille embrassemens.

Heureux Glis qui dormez la moitié de l'annee,  
 Las! qu'un somme aussi fort ne me peut-il tenir?  
 Mais pour plus grand repos, & pour mon mal finir  
 Soient mes yeux pour iamais clos de la destinee.

J'estoy sans cognoissance estendu dans ma couche,  
 Sans pouls, toujours resuant, mortellement atteint;  
 Mes yeux estoient cauez, de mort estoit mon teint,  
 Et mon corps tout courbé comme une vieille souche.  
 La fleur auoit cueilly les roses de ma bouche,  
 Et pally le vermeil sur mon visage peint:  
 Mes amis desolez hautement m'auoient pleint,  
 Me voyant si debile, & mon œil si farouche.  
 Durant que ie mouurois, le rigoureux Amour  
 Collé sur mon cheuet, sans repos nuict & iour  
 Me souffloit à l'oreille, & redoubloit ma flamme.  
 Lai! Amour, laisse moy mourir plus doucement,  
 Je le veux bien (dit-il) mais fay ton testament,  
 Et dy qu'après ta mort tu me laisses ton ame.

Ceste humeur qui m'auugle & me bande les yeux,  
 Coulant incessamment, pour mon bien est venue:  
 Car ie cesse de voir le bel œil qui me suë,  
 Es qui rend de ma prise un enfant glorieux.  
 Non ce n'est pour mon bien: mais c'est quelqu'un des  
 Jaloux du paradis, qui bien-heuroit ma venue (dieux  
 En l'obiet des beautez dont vous estes pouruenië,  
 Qui m'a donné ce mal, de mon aise enuieux.  
 Quiconque sois des dieux, cesse d'auoir enuie  
 Que deux si beaux soleils facent luire ma vie,  
 Et que de leurs rayons procedent mes chaleurs.  
 Helas! achette assez les regards de Madame,  
 Qui sens pour un trait d'œil mille pointes en l'ame,  
 Et pour un court plaisir tant de longues douleurs.

## L V I I.

Quel supplice infernal quelle extreme souffrance  
 Peut approcher du mal dont ie suis tourmenté  
 O rigoureux Amour, si ie t'ay despité  
 Tu te monstres trop aigre à punir mon offense.  
 J'avois esté six mois pleurant pour une absence,  
 Languissant desolé, couuert d'obscurité,  
 Vivant du seul espoir de reuoir la clairié  
 Qui fait fleurir mes iours par sa douce influence.  
 Amans iugez ma peine: or' qu'elle est de retour,  
 Il faut pres de ses yeux pour couvrir mon amour,  
 Que sans la regarder ie tourne ailleurs la uue.  
 Helas ! ie suis reduit insqu'à si piteux point,  
 Qu'à fin que mon amour à tous soit incogneuë,  
 Je feins tant qu'elle croit que ie ne l'aime point.

## L V I I I.

Dieu des hommes perdus, sera-co inmais fait ?  
 Seray-ie tousiours butte aux douleurs incurables ?  
 Mes esprits abbatuz sont-ils si fort coupables,  
 Que leur peine en trois ans ne v'ait pas satisfait ?  
 Mon cœur, mon œil, mon teint, blessé, caué, desfait,  
 De traits, de pleurs, d'ennuis, cruels, amers, durables  
 Pourroient faire aduoir aux damnés miserables,  
 Que de mes passions l'Enfer n'est qu'un pourtraict.  
 De ma soif pres des eaux Tarsale est la figure,  
 Le Vautour de Titye est la peine où ie dure,  
 Tenaillé d'un desir qui me ronge & me poingt.  
 Mon travail sans profit est le sein des Belides,  
 Et mes chauds desespoirs les fiors Eumenides,  
 Mais las ! en mon Enfer Lesbes ne passe point.

Dressez

## L I X.

Dressez-moy sans cesser querelle sur querelle,  
 Et tenez de vos yeux le beau Soleil caché,  
 Pour rendre mon espoir languissant & seiché,  
 Et pour courrir mes iours d'une nuict eternelle.  
 Que pour moy de tout poinct la pitié soit cruelle,  
 Et que tousiours le Ciel à mes cris soit bouché,  
 La rigueur des ennuis dont ie seray touché  
 N'aura iamais pouuoir de me rendre infidelle.  
 Mon cœur aux flots du mal semble un roc endurcy,  
 Vous estes mon Soleil, ie suis vostre Soucy,  
 Mourant tant seulement aux rais de vostre veü.  
 Las ! vous le scauez bien: mais pour me tourmenter  
 Sans cause à tous propos vous monstrez d'en douter,  
 Et c'est de tant de maux celuy seul qui me tuë.

## L X.

Puis qu'il vous plait, Madame, & qu'auex tât d'ennü  
 Que ie cesse d'aimer, d'adorer & d'auoir  
 Au cœur vostre portraict, ie vous veüx faire voir  
 Que ie puis l'impossible en vous rendant seruié.  
 Vos rigueurs, vos desdains, les douleurs de ma vie,  
 En vain eussent pensé ma constance esmouuoir:  
 Car aux plus grands mal-heu's s'augmentoit son  
 pouuoir,  
 Comme un roc s'endurcist aux vents & à la pluye.  
 Mais puis que ie vo<sup>s</sup> fasche, & qu'il ne vous plait pas  
 D'un regard seulement honorer mon trespass,  
 Puis que ma seruitude & ma foy vous offense,  
 L'ame & le cœur en feu, l'œil de pleurs tout chargé,  
 Pour ne vous ennuyer par trop de patience,  
 Et pour vous obeir i'accepte mon congé.

## L X I.

Tant d'Amour, tât de foy dont vos lettres sont pleines,  
 Tant de feu que le temps n'a rendu moins vifant,  
 Et tous ces beaux discours, qui m'alloient deceuant  
 Ne sont que des chansons & des paroles vaines.  
 Je ne m'en paye plus : mes travaux & mes peines  
 Cherchent du bien solide au lieu d'ombre & de vêt  
 N'abusez donc l'esperoir d'un fidelle seruant,  
 „ Amour veut des effects & des preuues certaines.  
 Depuis quatre ans entiers vous m'appastez ainsi,  
 Je vicilly cependant, vous vieillissez aussi,  
 Et perdons de nos ans la saison micux aimee.  
 D'en taxer la fortune & les empeschemens  
 C'est vne foible excuse : oncques deux vrais Amans  
 Ne trouueront pour eux de porte assez fermee.

## L X I I.

I'ay tant souffert d'ennuis, de honte & de misere,  
 Depuis qu'à vos beaux yeux mon esprit s'est rendu,  
 Mon aage & mon labour i'ay si mal deffendu,  
 Quo i'en fers de ruses, & de fable au vulgaire.  
 Je veux rompre mes fers pleins de iuste colere,  
 Et perdre heureusement l'amour qui m'a perdu  
 L'eusse-se fait plus tost i'ay bien tard attendu,  
 Mais si n'est-ce pas peu de m'en pouuoir desfaire.  
 Loing, loing, bien loing de moy, Pensers fallacieux,  
 Espoirs faux & trompeurs, desirs ambicieux,  
 Et des travaux passez, souuenir trop durable.  
 I'appens à Nemesis, pour acquitter mes vœux,  
 Ces traits qu'elle a rompus, ces flots beaux & ces noeux,  
 Esteins & destiez par sa main secourable.

## L X I I I.

Le robuste animal dont l'Inde est nourriciere,  
 Qui pour n'estre pollué se purge & va lavant,  
 A fin que plus deuot il puisse en arriuant  
 La nouuelle Diane, adorer sa lumiere.  
 S'il faut monter sur mer par force ou par priere,  
 Estant pres du vaisseau ne veut passer auant,  
 Si son maistre ne parla, & luy iure deuant  
 De sain le reconduire en sa terre premiere.  
 Moy plus lourd mille fois & plus mal aduisé  
 Sur mer à totes perils ie me suis exposé,  
 Sans promesse d'Amour mon guide en ce voyage.  
 Donc ô belle Diane, hélas ! assurez-moy,  
 Si pour vous adorer seule ainsi que ie doy,  
 De toute vieille erreur i'ay purgé mon courag.

## L X I I I I.

Belle & cruelle main qui m'auex enchainé  
 Dans la prison d'Amour mon antique aduersaire,  
 Estant si delicate, hé! comment se peut faire  
 Qu'un coup si dangereux par vous me soit donné  
 Mon cœur nouveau captif en est tout estonné,  
 Mes sens tous esperdus, & mon œil semeraire  
 De vous voir pour son mal ne se scauroit distraire,  
 Tant la beauté l'attire & le rend obstiné,  
 Par un nouvel effort mon ame est surmontee:  
 Ie scauois bien que Mars par sa main redoutee  
 Fait ses actes guerriers & se rend plus cogneu.  
 Mais que ma liberté deust estre retenüe  
 Par une main si tendre, encores toute nue,  
 Ce miracle est à moy seulement aduenü.

## L X V.

Chacun iour mon esprit loin du corps se retire,  
 Je tombe en pafmoifon . ie pers le mouvement,  
 Ma couleur devient palle, & tout en un moment  
 Je n'entens, ie ne voy, ie ne sens, ni respire.

Reuenant puis apres vers le ciel ie soufpire,  
 I'ouure les yeux ternis, ie m'esmeus doucement,  
 Comme un qui a dormy : puis sans estonnement  
 J'attens le prompt retour d'un si lasche martyre.

Ceux qui voyent comment ce mal me met au bas,  
 Come il reuient soudain, n'attendent qu'un trespas,  
 Qui ces petites morts à heure à autre finisse.

Il ne m'en chaut pour moy, c'est tout mon reconfort:  
 Mais pour vo' ie m'en plains, qui perdés à ma mort  
 Un cœur qui n'estoit nay que pour vostre seruice.

## L X V I.

Beaux nezuds crespéz & blons nonchalamment espars,  
 Dont le vainqueur des dieux s'emprisonne & se lie,  
 Front de marbre viuant, table claire & polie,  
 Où les petits Amours vont aiguissant leurs dars.

Espais monceaux de neige auenglant les regards,  
 Pour qui de tout obiect mon œil se desfallie,  
 Et toy guerriere main de ma prise embellie,  
 Qui peux nuë acquerir la victoire de Mars.

Yeux pleuuant à la fois tant d'aife & de martyre,  
 Sous-ri par qui l'Amour entretient son empire,  
 Voix, dont le son demeure au cœur si longuement.

Esprit par qui le fer de nostre aage se dore,  
 Beautéz, graces, discours, qui m'allez transformãt,  
 Hé! cognoiffex-vous point comme ie vous adore?

## DIALOGUE.

**Q**ui vous rend, ô mes yeux, vostre ioye premiere,  
 Ven que vous n'estiez plus qu'aux pleurs ac-  
 coustumez?

L'esperance de voir nostre aimable lumiere,  
 Et d'adorer bien tost ses rayons tant aimez.

D'où viét que mon oreille est si prompte & soudain  
 Et qu'elle est attentive à tout bruit qui se fait?  
 Il luy semble d'ouïr ceste voix sur-humaine,  
 Qui peut rendre mon cœur content & satisfait.

Est-ce Amour, ô mes pieds, qui vous preste ses aïdes  
 Ven que les iours passez vous ne pouviez marcher?  
 C'est que nous courons voir des beautez immortelles,  
 Dont l'effort suffiroit pour mouvoir un rocher.

Pourquoy donc, ô mon cœur, quand cest heur me  
 arrive,

Languis-tu de foiblesse, & te vas effroyant?  
 C'est l'extreme desir qui de force me prinse,  
 Puis ie crains de mourir de ioye en la voyant.

## LXVII.

Quoy que vous en pensiez ie suis tousiours semblable,  
 Le temps qui change tout n'a point changé ma foy.  
 Les destins mon vouloir, & ce que ie vous doy  
 Fût qu'aux flois des mal-heur: mon ame est immua-  
 Vos yeux, dont la beauté rend ma perte honorable (bl  
 N'ont iamais vest de serfs: fidelle que moy:  
 Je tien des simples corps dont constante est la loy,  
 Tousiours ie vous adore & rude & favorable.

L'absenc



L'absence, & les rigueurs de cent mille accidents  
 N'ont sceu rendre en quatre ans mes brasiers moins  
 ardents,  
 Ni les diminuer d'une seule estincelle.  
 Vous serez le premier & dernier de mes vœux,  
 J'en iure par vos yeux, & par vos blonds cheveux,  
 Et par l'éternité de ma peine cruelle.

## CHANSON.

**A** Mour grand vainqueur des vainqueurs,  
**A** Et la beauté royne des cœurs,  
 Jadis firent un vœu notable:  
 Et pour n'y manquer nullement  
 Chacun iura maint grand serment.  
 Qu'il le tiendrait irréprochable.  
 Premier cest enfant passager  
 Jura de jamais ne loger  
 En esprit ou en fantasme,  
 Autant d'un mortel que d'un Dieu,  
 Qu'il n'y retin toujours un lieu  
 Pres de soy pour la Jalousie.  
 Beauté iurent apres Amour,  
 Promit de ne faire sejour  
 N'y d'arrester iamais en place,  
 Sans y loger aussi soudain  
 L'orgueil fantastique & hautain,  
 L'aigreur, le mespris, & laudace.  
 Sermens cruels & rigoureux,  
 C'est par vous que les amoureux

Sont pressés d'angoisses mortelles:  
 L'un rend leur esprit transporté,  
 L'autre fait que la cruauté  
 A tant de force au cœur des belles.

De ces vœux trop bien observés  
 Nous avons esté réservés,  
 O ma belle & chere Deesse:  
 Vos douces beautés & ma foy  
 Sont du tout exemps de la loy,  
 Et ne sentent point sa rudesse.

Car bien que la mesme Beauté  
 Ait en vous son siege arresté,  
 Rien de fier ne vous dishonore:  
 Vos yeux & vos propos sont doux,  
 Il est vray que ce n'est à tous:  
 Mais à moy seul qui vous adore.

Aussi i'çait que vos beaux yeux  
 Pussent rendre iusques aux cieux:  
 Du plus grand Dieu l'ame saisie:  
 Vostre foy m'a tant assuré,  
 Et leur feu se bien éclairé,  
 Que ie suis franc de jalousie.

Pussions-nous vivre ainsi tousiours,  
 Maistresse, heureux en nos amours,  
 A qui nulle autre ne ressemble:  
 Et s'il faut sentir du mal-heur,  
 Que ce soit la seule douleur  
 De n'estre pas tousiours ensemble.

## L X V I I I.

La Foy, qui pour son temple a closi ma poitrine,  
 Jamais n'en partira, quoy qu'il puisse arriver:  
 L'effort du temps vainqueur ne l'en scauroit priver,  
 Contre tous ses assauts plus ferme elle s'obstine.

Que le Ciel courroucé contre moy se mutine,  
 Il ne scauroit pourtant une escaille en lever,  
 Les tourmens plus cruels ne font que l'espronver,  
 Comme l'or en la flamme aux maux elle s'affina.

Elle arreste mon cœur à cloux de diamant,  
 Et pour tout artifice elle fais qu'en aimant  
 Et me serue d'Amour & de persévérance.

Mon feu brusle tousiours & n'est point evident,  
 Aussi l'amour en moy n'est point par accident,  
 Il est de ma nature & ma propre substance.

## L X I X.


Sur le tombeau sacré d'un que j'ay tant aimé  
 Et dont la souvenance est en vous si bien peinte,  
 J'assure & voy jurans plein d'amour & de crainte  
 Que sans plus de vos yeux mon cœur est enflammé.

Et que le temps léger au change accoustumé  
 Jamais n'esbranlera ma foy constante & sainte,  
 Mon ame à d'autres loix ne se verra contrainte,  
 Vostre nom en mes vœux sera seul réclamé.

Si ie dois quelque iour desmentir ce langage  
 L'esprit qu'à haute voix s'appelle en tesmoignage,  
 Qui nous aimois tous deux, & que nous aimions tant,  
 Doute nuit m'espouvante, & me soit adversaire:  
 Mais fusse-ie aussi seur que ma foy vo' deust plaire,  
 Comme ie le suis trop de vous estre constant.

*Jamais au grand i jamais on ne verra changer  
 La foy que ie vous ay nouvellement iuree:  
 Plustost faudront les eaux en la plaine azuree,  
 Et l'element du feu ne sera plus leger.  
 Le ciel & mon vouloir à vous m'ont fait ranger,  
 Seule vous me semblez digne d'estre adree.  
 Et cognois que ma veüe estoit fort egaree,  
 Quand de moindre clairié ne pouuoit s'estranger.  
 Celle que i'ay long temps fidellement aimee,  
 Pour retirer sa flamme en ceulx lieux allumee,  
 Autre cœur que le mien choisira deormais.  
 Hé! qui seroit constant parmi tant d'inconstances  
 Trop souuent irrité i'ay perdu patience,  
 Et ne l'aimeray plus i jamais au grand i jamais.*

## C H A N S O N .


*Ve vous m'allez tourmentant  
 De m'estimer infidelle!*

*Nun, vous n'estes point plus belle,  
 Que ie suis ferme & constant.  
 Pour bien voir quelle est ma foy,*

*Regardez moy dans vostre ame,  
 C'est comme i'en fay, Madame,  
 Dans la miemme ie vous voy.*

*Si vous pensez me changer,  
 Ce miroir me le rapporte:  
 Voyez donc de mesme sorte  
 En vous si ie suis leger.*

*Pour vous sans plus ie fus né  
 Mon cœur n'en peut aimer d'autre.  
 Las ! si ie ne suis plus vostre,  
 A qui m'avez-vous donné?*

## L X I.

Quand i'admire, estonné, vostre beauté parfaite,  
 Que l'esprit seulement ne scauroit concevoir,  
 Mō cœur mauvais deuin du mal qu'il doit auoir,  
 Croit que rien de rigueur n'y peut faire retraicte.  
 Sur la plus belle Idee au Ciel vous fustes faicte.  
 Voulant Nature un iour mōstrer tous son pouuoir:  
 Depuis vous luy seruez de forme & de miroir,  
 Et toute autre beauté sur la vostre est pourtraicte.  
 Beaux yeux qui rēdez serfs to<sup>s</sup> ceux que vous voyez,  
 Yeux qui si doucement mon espoir foudroyez,  
 Sās qui du faux Amour la trouffe est disponuenē:  
 Non i' atteste en iurant vostre effort nompareil,  
 Et vous douces fiertez que ie prise ma uenē,  
 Plus pour vous regarder que pour voir le Soleil.

## L X I I.

Que ie hay l'inconstance, & que i'estime foux  
 Ceux qui chassēt par tout d'une queste incertaine:  
 Quand on n'a point d'amour, tel pourchas n'est que  
 La seule affection c'est ce qui le rend doux. (peine,  
 De moy ie me plais tant à n'aimer rien que vous,  
 Que la pl<sup>g</sup> grād douleur ne peut m'estre inhumaine,  
 Pourueu que vous croyez que ma foy soit certaine,  
 Et que pour bien aimer ie sois prisē de tous.  
 A voz yeux seulement mon esprit fait hommage,  
 Et d'autre que de vous i'en iure vostre image,  
 Le ceston de Venus ne pourroit m'enflammer:  
 Ie suis depuis vingt ans sous vostre obeissance,  
 Commençant à compser du point de ma naisāce:  
 Car le Ciel me fit naistre à fin de vous aimer.

## L X X I I I.

On verra defaillir tous les astres aux cieux,  
 Les poissons à la mer, le sable à son riuage,  
 Au Soleil ses rayons, bannisseurs de l'ombrage,  
 La verdure & les fleurs au Printemps gracieux.  
 Plus tost que la fureur des rapports enuieux,  
 Efface en mon esprit un trait de vostre image:  
 Elle est trop bien emprainte au roc de mon courage,  
 Pour craindre que le sort en soit victorieux.  
 Bien que j'aye en aimant la fortune contraire,  
 Que tout soit contraré pour de vous me distraire,  
 Je demertreray vostre en despit des jaloux.  
 En vous gist mon salut, ma foy, mon esperance:  
 La Ciel me fit pour vous pour vous ie pris naissance,  
 Pour vous ie dois mourir, aussi ie meurs pour vous.

## L X X I I I I.

Si s'aime autre que vous, que l'honneste pensee,  
 Qu'Amour lige en mon cœur, s'en puisse departir,  
 Et que vostre beauté, qui m'a rendu martyr,  
 Ne me soit iamais plus que fure & courroucée.  
 Si ce n'est de vostre œil que mon ame est blessée,  
 Iamais d'allegement ie n'y puisse sentir,  
 Qu'à regret ie vous serue, & taschant de sortir,  
 Que de plus pesans fers ma raison soit pressée.  
 Si s'aime autre que vous, Amour, tyran des dieux,  
 Les feux croissent en mon ame, & les pleurs en mes  
 Et que vostre rigueur mon service ricette. (yeux,  
 La: ie n'aime que vous, ni ne scaurois aimer,  
 Je despite autre Amour qui me scaust enflammer:  
 Mon cœur est une roche à toute autre sagette.

## L X X V.

Pendant que mon esprit mille douceurs conçoit,  
 Et qu'en vous adorant, tout rayuy, ie souspire,  
 Amour par vos regards mille fleches me tire,  
 Et captive mon cœur qui ne s'en apperçoit.  
 Car voyant vos beautez, le grand heur qu'il reçoit  
 Fait qu'il est insensible au plus cruel martyre,  
 Et croit que tout le ciel n'a pouuoir de luy nuire:  
 Tant l'excez du plaisir quelques fois nous deçoit.  
 Mais quand ie suis forcé d'estoigner vostre veüe,  
 Trop tard ie m'appercoy de ma perte aduenüe,  
 Mõ œil se chäge en source, & mõ ame en fläoëau.  
 La mort mesme à l'instant m'estë toute puissance,  
 Et ie mourrois heureux si j'auois assurance  
 Que mõ cœur si fidelle eust vos yeux pour tombeau.

## L X X V I.

Chaste sœur d'Appollon, dont ie suis esclairé  
 Le jour comme la nuit, doit ère redoutable,  
 Que la force d'Amour a cognüe indomptable,  
 Amour des autres dieux tant craint & reuéré.  
 Voy ce pauvre Acteon sans pitié deuoré,  
 Par ses propres pensers d'une rage incroyable,  
 Pour auoir offensé d'erreur trop excusable,  
 Si le feu de ta haine estoit plus moderé.  
 Il fut audacieux, mais sa haute entreprise  
 Avec tant de rigueur ne doit èstre reprise,  
 Ains merite plustost loyer que chastimens.  
 Toutesfois si ton ire autrement en ordonne,  
 Bien, il souffrira tout, s'escriant au tourment,  
 Que trop douce est la mort quand Diane la donne.

## L X V I I.

*Aux plus rudes assaux d'une aspre maladie*  
*Encor que mon esprit soit foible & languissant,*  
*Priué du doux objet qui l'a voit nourissant,*  
*Sa chaleur toutesfois n'est en rien attédie.*  
*Car vostre belle image amoureuse & hardie*  
*Par un portail secret au secours s'avançant*  
*L'allimente, & l'eschauffe, & la va renforçant,*  
*Avant que sa vigueur puisse être refroidie.*  
*Pourtant ne doutez point, ô ma chere douleur,*  
*Qu'absent, troublé, malade, ou par autre mal-heur,*  
*Vostre beauté divine en mon ame s'efface:*  
*Car tant plus le destin me combat par dehors,*  
*Plus mes loyaux pensers au dedans se font fors,*  
*Resolus de mourir pour vous garder la place.*

## L X V I I I.

*Si l'amour de ma foy rend vostre ame craintive,*  
*Doutant que ce vouloir qui iadis m'a bruslé,*  
*Par le temps à la fin soit esteint ou gelé,*  
*Quitte de si vaine erreur la verité vous prise.*  
*Jamais en mon esprit flamme ne fut si vive,*  
*Je suis tel que j'estois quand mon cœur fut volé,*  
*Le iour qu'un chaste amour dans vos yeux recelé*  
*Rendit heureusement ma liberté captive.*  
*Je gousté en vous oyant mesme ravissement,*  
*Je tremble en vous voyant d'aise & d'estonnement,*  
*De vostre doux regard ma blesseure s'allege:*  
*Jamais autre que vous constant ne me rendra,*  
*Je suis serf de Diane, & qui me retiendra*  
*Doit estre chastié ainsi que sacrilege.*



## L X X I X.

Lettres, le seul repos de mon ame agitee,  
 Helas! il le faut donc me separer de vous,  
 Et que par la rigueur d'un iniuste courroux  
 Ma plus belle richesse ainsi me soit ostee.  
 Halie mourray plus tost, & ma dextre indomptee  
 Flechira par mon sang le Ciel traistre & jaloux:  
 Que ie m'aïlle priuant d'un bien qui m'est si doux:  
 Non, ie n'en feray rien, la chance en est ietee.  
 Il le faut toute fois, elle les veut r'auoir,  
 Et de luy resister ie n'ay cœur ni pouuoir,  
 A tout ce qu'elle veut mon ame est trop contrainte,  
 O beauté sans arrest, mais trop ferme en rigueur,  
 Tiens, reprends tes papiers, & ton amitié feinte,  
 Et me rens mon repos, ma franchise, & mon cœur.

## L X X I I.

O vers que i'ay chantez en l'ardeur qui m'enflame,  
 Je deuis à bon droit de vostre aise enuieux!  
 Vous viendrez en la main, & retiendrez les yeux  
 Qui retiennent ma vie en l'amooureuse flamme.  
 Gardez-vous seulement des regards de Madame,  
 Ardans flambeaux d'Amour, benins & gratieux:  
 Car s'elle peut brusler les mortels & les dieux,  
 Elle vous bruslera, comme elle a fait mon ame.  
 Je scay qu'il enst fallu pour monstrier son pouuoir,  
 Vn esprit plus diuin, plus d'art, plus de scavoir:  
 Mais estant plain d'amour ie fuy tout artifice.  
 J'escry ce que ie sens, mon mal me fait chanter,  
 Et le plus beau laurier que i'en veux meriter,  
 C'est d'allegier ma peine & la rendre propice.

**E**lle & fiere Decesse, à qui ie suis voüé,  
Dont le premier regard rendit Amour mon  
maistre,

Le Ciel durant cest âge icy bas m'a fait naistre,  
A fin qu'à son honneur vostre honneur fut loüé.

Comme dans un miroir on void toutes les Graces  
Au clair de vostre teint, & le vainqueur des dieux,  
Est auenue deux fois quand vous fermez les yeux,  
Et sans vous ses brâdons seroient changez en glaces.

Plus i'ay de cognoissance & plus ie suis ravy,  
De voir que c'est à vous que le Ciel me destine:  
Car bien que mon esprit ait celeste origine,  
Il seroit bien-heureux d'estre à vous affermy.

Aussi tous les tourmens des cœurs plus miserables,  
Et ce qui plus souuent fait les hommes changer,  
Oubly, nouueau plaisir, course du temps leger,  
N'ont pouuoir d'esbranler mes pensers immuables.

Je sçay bien que tout change, & qu'il est mal-aisé  
Que de rien si certain l'homme donne assurance,  
Puisque l'ordre varie, & que tant d'inconstance  
Se trouue aux elemens dont il est composé.

Mesme l'an, qui ce iour commence & renouuelle,  
En diuerses saisons departira son cours,  
En froid, & puit ~~est~~ chaud, en longs & petits iours,  
Et la terre ores laide en Avril sera belle.

Ce grand flambeau du Ciel, sans fin resplandissant,  
Oeil visible de Dieu, fils aîné de Nature,  
Toujours dessous un Signe immobile ne dure,  
Ains change & fait changer l'âge prompt & glissant.

Mais

Mais sa diuersité n'esmeut mon cœur fidelle,  
 Car rien plus de changeant n'y scauroit arriuer:  
 La constance est ma forme, on ne m'en peut priuer,  
 Elle m'a donné l'estre, & ne serois sans elle.

Ce qu'est le mouuement au Ciel qui tous dispose,  
 La lumière au Soleil, au plomb la grauiété,  
 La froidure à l'Hyuer, la chaleur à l'Esté,  
 Vostre amour est à moy toute vne mesme chose.

Qu'on ne soit donc iamais en doute de ma foy,  
 Car deuant que le temps nos deux cœurs desassemble,  
 Vn sujet receura deux contraires ensemble,  
 Cessant de vous aimer ie ne seroy plus moy.

## LXXXII.

J'ay couru, j'ay tourné, volage & variable  
 Selon que la ieunesse & l'erreur m'ont poussé,  
 Et mon vol trop hardy iusqu'au Ciel j'ay haussé,  
 Dressant à mes desirs maint trophée honorable.  
 S'il y eut onc Amant heureux & miserable,  
 Fesché, pointant, jaloux, bien & mal caressé,  
 Qui par tous les destours hazardueux ayt passé,  
 C'est moy dont le renom doit estre memorable.

Rendu sage, à la fin ie me suis retiré  
 A vostre œil qui de moy fist premier adoré,  
 Ne trouuant autre part nulle flamme assez claire.  
 Vous seule à l'aduenir ayez sur moy pouuoir,  
 Les amours de ce temps vostre foy m'ont faict voir:  
 „ Vn cōtraire est tousiours mieux veu par sō cōtraire.

## FIN DV II. LIVRE

## DE DIANE.



# LES AMOVRS D'HIPOLYTE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

**L**care est cheut icy le ieune audacieux,  
Qui pour voller au Ciel eust assez de cour-  
rage:

Icy tomba son corps desgarni de plumage,  
Laisant tout braue cœur de sa cheute enuieux.  
O bien-heureux travail d'un esprit glorieux,  
Qui tire vn si grand gain d'un si petit dommage!  
O bien-heureux mal-heur plein de tant d'auantage,  
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!

Vn chemin si nouueau estonna sa ieunesse,  
Le pouuoir luy faillit, & non la hardiesse,  
Il eut pour le brusler des astres le plus beau.  
Il mourut poursuisant vne haulte aduenture,  
Le Ciel fus son desir, la mer sa sepulture:  
Est-il plus beau dessein, ou plus riche tombeau?

Quand

## I I.

Quand ie pouvois me plaindre en l'amoureux tourmēt,  
 Donnans air à la flamme en ma poitrine enclose,  
 Ie vinois trop heureux, las! maintenant ie n'ose  
 Alléger ma douleur d'un sousspir seulement.

C'est me poursuiure, Amour, trop rigoureusement,  
 J'aime, & ie suis contraint de feindre une autre  
 Au fort de mes travaux ie dy que ie repose, (chose,  
 Et monstre en mes exuis un vray contentement.

O dure cruauté de ma passion forte!

Mais ie me plains à tort du mal que ie supporte,  
 Veux qu'un si beau desir faict naistre mes douleurs:

Puis j'ay ce reconfort en mon cruel martyre,  
 Que j'escriis toute nuict ce que ie n'ose dire,  
 Et quand l'ancre me faut, ie me sers de mes pleurs.

## I I I.

Venus cherche son fils, Venus toute en cholere  
 Cherche l'aveugle Amour par le monde esgaré:  
 Mais tu le cherche en vain, bésinins Cythore:  
 Car il s'est à la fin dans mon cœur retiré.

Que sera-ce de moy: que me faudra-il faire?  
 Ie me voy d'un des deux le courroux préparé:  
 Egalle obeissance à tous deux j'ay juré:  
 Le fils est dangereux, dangereuse est la mere.

Si ie recele Amour, son feu brusle mon cœur:  
 Si ie decelle Amour il est plein de rigueur,  
 Et trouuera pour moy quelque peine nouvelle.

Amour demeure donc en mon cœur seurement:  
 Mais fay que ton ardeur ne soit pas si cruelle,  
 Et ie te cacheray beaucoup plus aisément.

Quand

Quand ie suis tout le iour de douleurs agité,  
 Que i'euſſe au moins la miſt quelque douce alle-  
 Cer:es la paſſion a trop de violence, (geanci  
 Qui toujours continuë en ſon extremité.

Penſers, deſirs, ſoucis, pleins d'importunité,  
 Hé! donnez moy de grace un peu de patience:  
 Mais vous me travaillez pour punir mon offense,  
 De ce que i'oſe aimer une diminité.

Encor' en endurent ma douleur uchemente,  
 (O trop cruel deſtin!) celle qui me tourmente  
 Ignore que ie meurs par l'effort de ſes yeux.

Madame helas! mor:ſtrez que vous eſtes dimine,  
 Liſez dedans les cœurs ainſi que font les diemx,  
 Et voyez que mon mal a de vous origine.

v.

Puis que vous le voulez demeurez inhumaine,  
 Et me faiſant mourir feignez de n'en rien voir,  
 Vous ne pourrez pourtant ma conſtance eſmouuoir:  
 Car du feu de vos yeux mon ame eſt toute pleine.

Mon cœur eſt immuable, & mon amour certaine,  
 Les plus cruels: tourmens y perdent leur pouuoir:  
 S'il aduient que ie meure en faiſant mon deuoir,  
 Vous en aurez l'offenſe, & i'en auray la peine.

Las! mon mal me plaiſt tât poures qu'il viët de vous,  
 Que ie trouue en ſouffrant le martyre bien doux,  
 Et de m'en deliurer ie ne prens point d'enue.

C'eſt pourquoy ie craindroy de mourir en aimant,  
 Non pour fuir la mort: mais de peur ſeulement  
 De perdre mes douleurs, ſi ie perdoy la vie.

## V I.

De ne puis pour mon mal perdre la souvenance  
 Du soir, soir de ma mort, que mon œil curieux,  
 O sçavoir trop hardy, le plus parfait des cieus,  
 Et le nouveau soleil frivolisant à la France.  
 Mon Dieu que de clartez honoroient sa presence,  
 Que d'amours, de desirs, & d'attraits gracieux,  
 Mais plustost que de morts, de soucis furieux,  
 De peurs, d'aveuglemens, peur punir mon offense!  
 Je voyois bien mon mal, mais mon œil despireux,  
 Rayé de ses beautez, s'y trouvoit bien-heureux,  
 Lors qu'un flâbeau cruel trop tost l'en feit distraire.  
 Helas! flambeau jaloux de ma felicité,  
 N'approche point d'icy, porte ailleurs ta clarté,  
 Sans toy cest œil divin rend la salle assez claire.

## V I I.

Amour sceut vne fois si vivement m'asceindre,  
 Qu'il me sicut trois Hymens en languens & en cris  
 A la fin la raison regaignant mes esprits,  
 Chassa l'aigre douleur qui tant me faisoit plaindre.  
 Mais ainsi qu'un flâbeau qu'on ne fait que d'esteindre,  
 Si le feu s'en approche est aussi tost repris:  
 Dans mon cœur chaud encore, un brasier s'est espris,  
 Voyant vostre bel œil qui les Dieux peut contrain-  
 dre que ce feu nouveau dont ie suis consumé, (dre)  
 Est plus ardent que l'autre en mon sang allumé!  
 Bien qu'il ne luise point, que sa flamme est cruelle!  
 De ma premiere amour, ie me suis peu guerir,  
 Mais ie n'espere plus cest autre secourir:  
 Car las! presque tousiours la recherche est mortelle.

Dieu,

## V I I I.

Dieu qui fais de mon cœur ta victime sanglante,  
 Si prestre à ton autel ieune tu m'as rendu,  
 Si pour suiure ta loy mon esprit i'ay perdu,  
 Et si dedans le feu tes loüanges ie chante.

Travaille moy tousiours, ma douleur m'est plaisante,  
 Cerche moy tous par tout, rien ne m'est defendu:  
 Mais fay que mon tourment ne soit point entendu,  
 Et que ma belle flamme ailleurs ne soit luisante.

Ayans d'un cœur hautain iusqu'au Ciel aspiré,  
 Aux plus cruels tourmens ie me suis préparé,  
 Rigueurs, gesnes, prisons, fers & feux ie mesprise.

Si rien me fait pallir, c'est helas! seulement  
 Que mon feu soit cognu par mon embrasement,  
 Et que les mesdisans troublent mon entreprise.

## I . X .

Amour peut à son gré me tenir oppressé,

Et m'estre (helas à tort!) rigoureux & contraire:  
 Je veux demeurer ferme, & ne faut qu'il espere  
 Qu'en adorant vos yeux ie sois iamais lassé.

Je voy bien mon erreur, & que i'ay commencé  
 (Nouveau frere d'Icare) un vol trop temeraire:  
 Mais ie le voy trop tard, & ne m'en puis distraire,  
 Par la mort seulement il peut estre laissé.

Raison, arriere donc: ta remonstrance est vaine,  
 Si ie meurs en chemin ie seray hors de peine,  
 Et par mon haut desir i'honore mon trespas.

Il faut continuer, quoy que i'en doive attendre:

„ Cefut temerité de l'oser entreprendre,  
 „ Ce seroit lascheté de ne poursuiure pas.



## X.

Amour qui vois mon cœur à tes pieds abbatu,  
 Tu le vois tout couuert de sagettes mortelles,  
 Pourquoi donc sans profit en pers tu de nouvelles?  
 Puis que ie suis à toy pourquoy me poursuis-tu?  
 Si tu veux, courrageux, esprouuer ta vertu,  
 Decoche tous ces traits sur les ames rebelles,  
 Sans blesser, trop cruel, ceux qui te sont fideles,  
 Et qui sous ton enseigne ont si bien combattu.  
 Quand tu tires sur moy tu fais brèches sur brèches:  
 Dont sans les perdre ainsi, garde ces belles fleches,  
 Pour guerroyer les dieux, & m'accorde la paix.  
 Adieu entens bien que c'est, Amour veut que ie meure:  
 Je mourray, mais au moins ce confort me demeure,  
 Que la mort de moy seul luy couste mille traits.

## X I.

Cesse, ô trop foible esprit, de plus faire de fense,  
 Et qu'à nous le rampart gardé si longuement,  
 Aussi bien sans profit ferions nous d'insultement,  
 Contre un si grand effort peu font de resistance.  
 Tant plus ie vais auant, plus j'ay de cognoissance  
 Du puoir de vos yeux qui me vont consumant,  
 Et faudra qu'à la fin ie meure en vous aimant:  
 Telle est de mon destin la fatale ordonnance.  
 En vain contre le ciel l'homme se veut bander:  
 Car que n'ay-je essayé pour de vous me garder?  
 Depuis maintes saisons contre moy ie m'obstine.  
 Et fay ce que ie puis de peur de me ranger:  
 Car ie crains à bon droit vous voyant si diuins,  
 Que plus, comme j'ay fait, ie ne puisse changer.

## X I I.

*Celuy qui n'a point veu le Printemps gracieux  
 Quand il est alle au ciel sa richesse prisee,  
 Remplissant l'air d'odeurs, les herbes de rosee,  
 Les cœurs d'affections, & de larmes les yeux.*

*Celuy qui n'a point veu par un temps furieux  
 La tourmente cesser & la mer appaisée,  
 Et qui ne sçait quand l'ame est du corps diuisée  
 Comme on peut resjoir de la clarté des cieux.*

*Qu'il s'arreste pour voir la celeste lumiere  
 Des yeux de ma Deesse, une Venus premiere:  
 Mais que dis-ie? ah mon Dieu qu'il ne s'arreste pas!  
 S'il s'arreste à la voir pour une saison neuue,  
 Un temps calme, une vie, il pourroit faire esprouue  
 De glaçons, de tempeste, & de mille trespas.*

## X I I I.

*Pourquoy si plein d'orgueil marches-tu sur ma teste,  
 Triomphant de l'honneur qu'un autre a meritè  
 Tes dards tant crains au ciel ne m'ont pas surmôté,  
 Amour, c'est une Dame, & non toy qui m'arreste.  
 Si tu veux t'honorer du prix de ma conqueste,  
 Fay qu'elle me remette en pleine liberté,  
 Puis pren pour m'asservir cest arc tant redouté,  
 Qui de Iupiter mesme accoise la tempeste.  
 Je n'ay point peur de toy, celle qui me retient,  
 Par l'effort de ses yeux ton empire maintient,  
 C'est elle qui te fait comme un Dieu reconnoistre.  
 Si ie t'obeissois & t'ay crains parauant,  
 C'estoit pour l'amour d'elle. On endure souvent /stre  
 D'un mauvais seruiteur pour l'honneur de son mai*

## XIIII.

Je sens fleurir les plaisirs en mon ame,  
 Et mon esprit tout ioyeux deuenir,  
 Pensant au bien qui me doit aduenir  
 Cet heureux iour que ie verray Madame.  
 Plus i'en suis pres, plus mon desir s'enflame,  
 Je ne puis plus ses efforts retenir:  
 Mais, ô mes yeux, pourrez-vous soustenir  
 Ses chauds regards pleins d'amoureuse flamme  
 Que me sert las! si fort la desirer,  
 Fol que ie suis: veuX-ie donc esperer  
 Qu'estant pres d'elle en repos ie demeure?  
 Et pres & loin ie languis en tous lieux:  
 Mais puis qu'il faut qu'en la seruant ie meure,  
 Pour nostre honneur mourons deuant ses yeux.

## XV.

Ce n'est assez que soyez si bien nee,  
 Riche d'esprit, de race & de beauté,  
 Que l'honneur saint marche à vostre costé,  
 Grande, admirable aux vertus adonnee.  
 En peu de iours la forte destinee  
 Peut rendre (hela!) vostre honneur surmonté:  
 On ne sçaura que vous ayez esté,  
 Ni que le Ciel vous ait tant fortunée.  
 Si vous voulez immortelle durer,  
 Nul mieux que moy ne vous peut honorer,  
 Et vos vertus à iamais faire luyre.  
 Je l'entreprends: mais pour plus m'animer  
 Permettez-moy que j'ose vous aimer:  
 L'affection me fera mieux escrire.

## XVI.

Mon Dieu que de beautez sur le front de Madamel  
 Mon Dieu que de thresors qui raijsissent les dieux!  
 La clairté de son œil passe celle des cieux,  
 Quand au plus chaud du iour le soleil nous enflama  
 Mais las! de mille traits sa beauté nous entame,  
 Trop sont pour les mortels ces thresors precieux  
 Et le soleil luisant qui sort de ces beaux yeux,  
 Ruyssand tant de clarté qu'il auengle nostre ame.  
 Eschange effet d'amour & d'obies à l'instant  
 Me rend triste & ioyeux, mal-heureux & content,  
 M'esclaire & m'eflouit, me fait viure & me tuer.  
 Et veila ce qui fait qu'en forçant mon vouloir  
 Je me bannis, helas! du plaisir de vous voir,  
 Pour ne sentir le mal qui vient de vostre veüe.

## XVII.

Qu'une secrette ardeur me deuore & saccage,  
 Et que priué d'esperoir i'aime, helas! vainement,  
 Je ne m'en fasche point: ie me plains seulement  
 Que mon œil n'est plus clair pour voir vostre visage  
 Que ne suis-je l'oiseau ministre de l'orage  
 Qui tient l'œil au Soleil sans flechir nullement  
 Je serois bien-heureux voyant incessamment  
 La diuine beauté qui me tient en seruage.  
 Le mal-heur qui me guide est plein de grand' rigueur  
 Un monstr horrible à voir ne me fait point de peur,  
 Et ie crains les regards d'une ieune Deesse.  
 C'est Amour qui le fait, qui ne s'assouit pas,  
 Le cruel de ma mort, mais veut que mon trespas  
 Soit priné de tout point, d'honneur & de liesse.

## XVIII.

Pourquoy si follement croyez-vous à un verre,  
 Voulant voir les beautez que vous auez des cieux?  
 Mitez-vous dessus moy pour les cognoistre mieux,  
 Et voyez de quels traits vostre bel œil m'enferme.  
 Un vieux Chesne ou un Pin renuersé contre terre,  
 Monstrent combien le vent est grand & furieux:  
 Aussi vous cognoistrez le pouuoir de vos yeux,  
 Voyant par quels efforts vous me faites les guerres.  
 Ma mort de vos beautez vous doit bien asseurer,  
 Joint que vous ne pouvez sans perir vous mirer:  
 Narcisse deuint fleur à'auoir veu sa figure.  
 Craignez doncques, Madame un semblable danger,  
 Non de deuenir fleur, mais de vous voir changer  
 Par vostre œil de Meduse en quelque roche dure.

## XIX.

L'arc de vos brans sourcils m'ocœur iyr brusans, (cyre,  
 C'est l'arc mesme d'Amour, d'bi traistrer il nous m'ar-  
 Et ne croy point qu'en nous à'auoir flechés il tire  
 Que les traits de vos yeux si prompts & si luisans.  
 De leur viue splendeur sortent les feux cuisans,  
 Qui font que tout le monde a peur de son empire:  
 Ses rets sont vos cheueux où toute ame il attire:  
 Raue en si beaux nœuds si blōs & si plaisans. (dre,  
 C'est pourquoy ce vainqueur, qui par vo' se fait crain-  
 Ne scauroit vous blesser, vo' brusler, vous esleindre,  
 Prenant de vous son feu, son cordage & ses traits.  
 Craignez donc seulement qu'en voyant vostre image,  
 Vous ne puissiez souffrir tant d'amour, & d'attraits,  
 Et ne faciez vaincuë à vous mesme hommage.

## S T A N C E S.

**D** Ors que i'escry ees vers il ne faut que l'on pensi  
 Que trop audacieux ie n'aye cognoissance  
 Et de vostre grandeur & de ma qualité:  
 Car ie iure vos yeux & leur puissance sainte,  
 Que ie garde en cecy le respect & la crainte,  
 Dont il faut reuerer vne diuinité.

Aussi sans de vertus vous font toute diuine,  
 Et vos douces beautez monstrent bien l'origine  
 Que vous auex du ciel tout parfait & tout beau:  
 Vous n'auex rien d'humain, vostre grace est celeste,  
 Vos discours, vostre teint, vostre ris, vostre geste,  
 Et l'Amour sans vos yeux n'auroit point de flambeau.

I'en parle asseurement: car ie cognoy sa flame,  
 Qui souloit prendre vie aux beaux yeux d'une dame,  
 Et qu'il me fit sentir lors que s'en fus surpris:  
 Las! or' à mon mal-heur ie l'ay mieux recognuë,  
 Regardant follement les traits de vostre veuë  
 Qui m'ont bien sceu punir d'auoir trop entrepris.

Or ne m'accusez point que ie sois temeraire,  
 Presumant vous aimer: car ie ne sçaurois faire  
 Qu'ailleurs tourne mon cœur qui vous est destiné:  
 Et quand es feroit faute aux mortels d'entreprendre  
 D'aimer vne Déesse, on ne m'en pent reprendre,  
 Le peché fait par force est toujours pardonné.

Las! on peut bien iuger que c'est vne contrainte,  
 Veü qu'au plus fort du mal dōs mon ame est atteint  
 Je ne me puis garder de vous suivre en tous lieux:  
 Et que trouuant ma mort peinte en vostre visage,

Mon triste desespoir, ma perte & mon dommage,  
Pour n'y cognoistre rien ie me ferme les yeux.

I'ay fait un fort rampart d'Amour & de Constâce  
Contre le desespoir armé de violence,  
Qui me fait mille assauts & ne me peut forcer:  
Quelquesfois de furie il fait breche en mon ame,  
Mais presqu'au mesme instât vostre beauté, Madame,  
Accourant au secours l'engarde de passer.

Ie voudroy bien pourtât qu'il demeurast le maistre,  
Il combat men salut que ie ne veux cognoistre,  
Mais las ie me repens de l'auoir désiré!  
Car bien que ma douleur mortellement me blesse,  
Et que de mieux auoir ie sois desesperé,  
I'aime mieux vivre ainsi qu'en toute autre liesse.

## E L E G I E.

**N**E delibere en vain d'une chose aduenüe:  
Car puis qu'oultre mon gré m'õ ame est deuenüe  
Prisonniere d'Amour, que sert de consulter  
S'il est bon de le suiure, ou s'il faut l'euitier?  
L'aduis n'y vaut plus rien: monstrons donc de nous  
plaire  
Au chemin qu'aussi bien par contrainte il faut faire,  
Et courons la fortune. O Amour, deormais  
Mon repos & ma vie en tes mains ie remets:  
Tõ seul comme un grand Roy commãde en ma pensee.  
La raison & la peur loin de moy soit chassée,  
Et tant de vains respects, qui m'ont trop retenu,  
Partissans mon esprit par un trouble incognu.

Celuy qui sent de Mars sa poitrine eschauffee,  
 Et qui veut s'honorer de quelque beau trophoe,  
 Ne pallist, estonné, de la peur des hazards:  
 Mais voit deuant ses yeux par les rangs des soldars,  
 La mort d'horreur couuerte & de sang toute teinte,  
 Et l'attend de pied coy sans frayeur & sans crainte.  
 Moy donc qu'un plus grand Dieu touche si viuement,  
 Et qui veux que mon nom vire eternellement,  
 Peut audir mon amour sur toute autre eleuee:  
 Moy qui ay tant de fois ma vaillance esprouuee  
 Craindray-ie maintenant à ce dernier assaut?  
 Le fait que j'entreprends veut un courage haut,  
 Confiant & patient, qui souffre sans se plaindre,  
 Qui durant sa langueur ioyeux se puisse feindre,  
 Qui sente incessamment quelque nouveau trestas,  
 Qui se laisse brusler & ne souspire pas,  
 Et qui pour tout loyer des douleurs qu'il supporte  
 Ne puisse esperer rien qu'une douleur plus forte:  
 C'est un labour bien grand: mais rien n'est mal-aise  
 Au cœur qui comme moy d'amour est embrasé.


Je veux donc poursuiuir sans esperance aucune,  
 Sans appuy, sans raison, sans conseil, sans fortune,  
 Et d'Amour seulement ie veux estre guidé,  
 Vn auengle, un enfant, qui desia m'a bandé  
 Les yeux ainsi qu'à loy, pour ne voir mon offense,  
 Et qui de mon mal-heur m'aste la cognoissance:  
 Ou si ie le cognois, il me trouble si fort  
 Que ie suis le premier qui consens à ma mort.

Appelle qui voudra Phaëthon miserable  
 D'auoir trop entrepris, ie l'estime loüable:



Car au moins il est cheut un haut fait pour suiuant,  
 Et par son tresbas mesme il s'est rendu viuant:  
 J'aiderois mieux courir à ma mort assuree,  
 Pour suiuant courageux vne chose honoree,  
 Que lasche & bas de cœur mille biens recevoir  
 De ceux que le commun aisément peut auoir.  
 Mon esprit né du Ciel au Ciel tousiours aspire,  
 Et ce que chacun craint c'est ce que ie desire:  
 „ L'honneur suit les hazards, & l'homme audacieux  
 „ Par son mal-heur s'honore, & se rend glorieux.  
 Le ieune enfant Icare en sert de tesmoignage:  
 Car si volant au Ciel il perdit son plumage,  
 Touché des chauds rayons du celeste flambeau,  
 Le fameux Ocean luy seruit de tombeau,  
 Et depuis de son nom ceste mer fut nommee.  
 „ Bien-heureux le mal-heur qui croist la renommee.  
 Desia d'un sort pareil ie me sens menacer,  
 Moy qui depuis le Ciel mon vol ose dresser,  
 (Voyage audacieux) mais rien ne me retire:  
 Car les aisles d'Amour ne sont faites de cire,  
 Le plus ardent Soleil si tost ne les fondra:  
 Puis i'ay ce reconfort quand ma cheute aduiendra,  
 Que ceux qui scauront bien où ie voulois atteindre,  
 Enuiront mon trespas plustost que de me plaindre.

## C O M P L A I N T E.


 Ruelle loy d'Amour & de ma destinee!  
 Las! on voit qu'un chacun fuit ordinairement,  
 La cause de son mal, & mon ame obstinee  
 Cherche ce qui me tue, & le suit follement,

*Je sçay que s'entreprends une chose trop grande,  
D'aimer, homme mortel, une diuinité:*

*Mais de faire autrement ie n'ay la liberté:*

*La raison ne peut rien quand la force commande.*

*Pour le moins en souffrant la douleur qui m'offense  
Et qui blesse mon cœur, ce m'est grand reconfort,  
De voir que nos beautez excusent mon offense,  
Et que mon haut desir eternise ma mort.*

*Car si ie meurs, Madame, en vous faisant service,  
Iamais plus grand honneur ie ne puis acquerir:  
Vous me recompensez en me faisant mourir,  
Pourueu que ma douleur par mon trespas finisse.*

*Aussi ie ne me plains que me soyez cruelle,  
Mais las! ie suis marry de ce qu'en me tuant,  
Et payant de rigueur mon service fidelle,  
Vostre honneur peu à peu se va diminuant.*

*Car si tost qu'on sçaura la perte de ma vie,  
Chacun craignant son mal loin de vous se tiendra,  
Et vous accusera quand il se souuendra  
Que vous m'aurez tué pour vous auoir serui.*

*Si donc ma passion n'ement vostre courage,  
Si vous n'avez soucy de ma ferme amitié,  
Au moins en m'offensant ne vous faites dommage,  
Ayez de vostre honneur, & non de moy pitié.*

### P R I E R E.

**R**and Dieu d'Amour, enfant de Cytheres,  
Au dos aislé, à la tresse dorée,  
Qui peux l'Enfer & La terre esmouuoir,  
Vainqueur des dieux, esconte la priere

D'un de tes serfs, dont l'ame prisonniere  
Tremblant de crainte, adore ton pouuoir.

Las ! s'il est vray, comme i'ay cognoissance,  
Que ie retourne en toute obeissance,  
Et de rechef tu me vueilles raurir,  
Ie le veux bien, mon cœur ie t'abandonne,  
Encore un coup libre ie m'emprisonne:  
A plus grand Dieu ie ne puis m'asservir.

Ie ne veux point à tes loix contredire,  
Sans resister t'accours sous ton empire,  
L'homme mortel doit obeir aux dieux,  
Qui te mesprise, il confond la nature,  
Son estomach est d'une roche dure,  
Et à regret luy esclairent les cieux.

Icy ie iure à ta deité sainte,  
Qui cognoist bien que ie parle sans feinte,  
Qu'à tout iasmais ie veux persueuer  
Ton Prestre saint, qui t'offre en sacrifice  
Mon cœur bruslé pour te rendre propice,  
Et mon esprit pour tousiours t'adorer.

O grand Amour, de puissance inuincible,  
Cruel & doux, gracieux & terrible,  
Qui fais marcher en triomphe les Rois,  
Des ieunes cœurs le seigneur & le maistre,  
Puis que pour tel ie te veux recognoistre,  
Escoute, ô Dieu, ma priere & ma voix.

Si tous tes traits en mon cœur ie retire,  
Si sans crier ie languis en martyre,  
Si i'ay lauë tes aisles de mes pleurs,  
Si mes souspirs entretienment ta flame,

Et si tu fais des cheueux de Madame  
Les forts liens qui retiennent les cœurs.

Chasse, ô grand Dieu, ceste crainte nouvelle  
Qui me poursuit, qui me serre & me gelle,  
Banny bien loing le triste desespoir  
Aux crins retorts, à la couleur sanglante,  
Qui de regards mon esprit espouuante,  
Et qui me fait tant de peurs recevoir.

Mon cœur en tremble, & mon ame estonnée  
A la frayeur s'est toute abandonnée,  
Tant ceste nuit il m'a fait endurer:  
Ou l'un des deux, il faut que tu le chasse,  
Ou qu'à la fin tu luy quittes la place,  
Vous ne pouuez ensemble demeurer.

### C H A N S O N.

**D**ouce liberté desirée,  
Deesse, où t'es-tu retirée  
Me laissant en captivité?  
Helas ! de moy ne te destourne  
Retourne, ô Liberté, retourne,  
Retourne ô douce liberté.

Ton départ m'a trop fait cognoistre  
Le bon-heur où ie soulois estre,  
Quand douce tu m'allois guidant:  
Et que sans languir dauantage  
Ie deuois, si i'eusse esté sage,  
Perdre la vie en te perdant.

Depuis que tu t'es esloignée,  
Ma pauvre ame est accompagnée

De mille épineuses douleurs:  
 Un feu s'est épris en mes veines,  
 Et mes yeux changez en fontaines,  
 Versent du sang au lieu de pleurs.

Un soin caché dans mon courage  
 Se lit sur mon triste visage:  
 Mon teint plus palle est devenu,  
 Je suis courbé comme une souche,  
 Et sans que j'ose ouvrir la bouche  
 Je meurs d'un supplice incognu.

Le repos, les jeux, la liesse,  
 Le peu de soing d'une jeunesse,  
 Et tous les plaisirs m'ont laissé:  
 Maintenant rien ne me peut plaire  
 Sinon de voir & solitaire  
 Adorer l'œil qui m'a blessé.

D'autre suit ie ne compose,  
 Ma main n'écrit plus d'aure chose,  
 Et tout mon service est rendu,  
 Et ne puis suivre une autre voye,  
 Et le peu de temps que j'emploie  
 Ailleurs, ie l'estime perdu.

Quel charme, ou quel Dieu plein d'envie  
 A changé ma première vie,  
 La comblant d'infelicités?  
 Et toy liberté desinée,  
 D'esse, où t'es-tu retirée?  
 Retourne ô douce liberté.

Les traits d'une ieune guerriere,  
 Un port celeste, une lumiere,

*Vn esprit de gloire animé,  
 Hauts discours, diuines pensees,  
 Et mille vertus amassees  
 Sont les forciers qui m'ont charmé.  
 Las donc sans profit ie t'appelle,  
 Liberté precieuse & belle!  
 Mon cœur est trop fort arresté:  
 En vain apres toy ie souspire,  
 Et croy que ie te puis bien dire  
 Pour iamais adieu Liberté.*

## S T A N C E S.

**D'**Où vient qu'un beau Soleil, qui luit nouvel-  
 ment,  
 Soit à tous favorable, & à moy si contraire?  
 Il m'esblouit la veüe au lieu qu'il leur esclaire,  
 Il eschauffe les cœurs, & me va consumant.  
 L'autre Soleil du Ciel n'offense aucunement  
 Les lieux qui sont priuez de sa flamme ordinaire:  
 Mais ce diuin Soleil m'ard plus cruellement,  
 Plus ie me trouue loing de sa lumiere claire.  
 Ie t'accuse, Nature, & me plains iustement:  
 Car puis qu'il me deuoit porter tant de nuisance,  
 Allumant en mon cœur vn feu si uehement,  
 Que n'as-tu pour mon bien retardé sa naissance?  
 Toutesfois si nostre aage heureux par sa presence,  
 Ne pouuoit sans mon mal voir ses yeux clairement,  
 Ie prens tout consolé ma mort en patience:  
 „ Qui meurt pour le public meurt honorablement.

## X X.

Vous me cachez vos yeux ( las trop cruellement! )  
 Apres qu'ils m'ont blessé d'une playe inhumaine:  
 Ces yeux mon seul confort en l'Amoureuse peine,  
 Retournez-les, Madame , & voyez mon tourment.  
 Quand le chef d'une armee a courageusement  
 Desfait ses ennemis estendus sur la plaine,  
 Par le camp des vaincus superbe il se promeine,  
 Et regarde les morts plein de contentement.  
 Vous donc qui par l'effort de vostre belle veuë  
 De mon cœur indompté la victoire auez eue  
 Laisant mon foible esprit en proye abandonné,  
 Si vous n'avez desir de m'estre favorable,  
 Au moins tournez vos yeux dessus moy miserable,  
 Pour voir le coup mortel que vous m'avez donné.


## X X I.

Quand quelquefois ie pense à ma premiere vie  
 Du temps que ie viuois seul Roy de mon desir,  
 Es que mon ame libre erroit à son plaisir,  
 Franche d'espoir, de crainte, & d'amoureuse enuie.  
 Ie verse de mes yeux vne angouisseuse pluye,  
 Et sens qu'un fier regret mon esprit vient saisir,  
 Maudissant le destin qui m'a fait vous choisir,  
 Pour rendre à tât d'ennuis ma pauvre ame asservie.  
 Si ie ly, si i'escry, si ie parle, ou me tais,  
 Vostre œil me fait la guerre, & ne sens point de paix  
 Combattu sans cesser de sa rigueur extreme.  
 Bref, ie vous aime tant que ic ne m'aime pas,  
 ( De moy-mesme aduersaire, ou si ie m'aime helas!  
 Ie m'aime seulement pource que ie vous ai me.

I'ay

J'ay languy mal-heureux quatre longues iournees,  
 Sans voir les deux beaux yeux de celle à qui ie sui.  
 Helas ! non quatre iours, mais plustost quatre nuict  
 Sans clairté, sans liesse, à mon mal ordonnees.  
 Qu'ay-ie dit quatre nuicts ? mais plustost quatre ans  
 Toutes pleines d'horreurs, de soucis, & d'ennuis,  
 Ou quatre mille morts que souffrir ie ne puis,  
 Par le ciel rigoureux contre moy destinees.  
 Comme quand le Soleil nous couure sa clairté,  
 On voit perdre le lustre à toute autre beauté,  
 Tout se cache à nos yeux s'il respire sa flame.  
 Ainsi lors que vostre ceil sur moy plus ne reluit,  
 Tout objet de la Cour m'est une obscure nuict.  
 Car ie vous recognois pour Soleil de mon ame.

## C H A N S O N.


 Ve ie suis redenable aux cieuz  
 De ce qu'ils m'ont ouuert les yeux,  
 Et si bien purgé ma poictrine,  
 Que rien plus ne me satisfait,  
 Qui ne soit diuin & parfait,  
 Et qui n'ait celeste origine.  
 Tout ce qu'Amour scauroit trouuer  
 D'attraits, pour un cœur captiuier  
 Tout ce que la Beauté peut faire,  
 Le Destin & l'Eslection,  
 Tout s'assemble en l'affection  
 Qui rend mon esprit tributaire.



La gloire de mon seul penser  
 Fait que rien ne peut ni offenser  
 Rigueur, prison, gesne, & martyre,  
 J'aime mieux un de mes tourmens  
 Que les plus chers contentemens  
 Qu'Amour reserve en son empire.

Mes fers me contentent si fort,  
 Que ie ne hay moins que la mort  
 L'estat que Franchise on appelle:  
 Et si mon cœur trop arresté,  
 Esconte un mot de liberté,  
 Je le punis comme rebelle.

Plustost Iuliet sera glacé,  
 Et l'Hyver de fleurs tapissé,  
 Plustost sera froide la flamme  
 Que ie reçoive une autre loy:  
 Ce seroit cesser d'estre moy  
 Que de cesser d'aimer Madama.

Si ie meurs blessé de ses yeux,  
 Ma fin me vandra glorieux,  
 Donnant vie à ma renommée,  
 Et mourant j'auray le confors  
 Du soldat, qui reçoit la mort  
 Par la main du chef de l'armée.

## XXIII.

Las ! que puis-je avoir fait, ô moy pauvre insensé ?  
 Qu'Amour de plus en plus mes douleurs renouvelle,  
 Et qu'il croisse en rigueur plus je luy suis fidelle,  
 Sans que de mes travaux il soit iamais lassé ?  
 J'en sçay bien la raison : c'est qu'il est courroucé  
 De trouver contre luy Madame si rebelle :  
 Et n'estant assez fort pour s'adonner à elle,  
 Se descharge sur moy qui n'ay point offensé.  
 Il croit qu'il ne sçauroit plus d'outrage luy faire,  
 Que de nuire à celuy qui l'adore & reuere,  
 Et qui se plaist pour elle à mourir en langueur.  
 Ou c'est qu'en la voyant dedans moy si bien peinte,  
 Il s'ire incessamment pour luy donner atteinte :  
 Mais ses traits rigoureux donnét tous à mon cœur.

## XXIII I.

Ma bouche à haute voix chante assez liberté,  
 Et dit que ie suis franc d'Amour mon adversaire :  
 Mais mon cœur languissant tout bas dit le contraint,  
 Souffirant sous le ioug d'une siere beauté.  
 A mes plus vrais amis ie tais ma volonté,  
 Et quand loing de vos yeux Amour me desespere,  
 Je feins d'estre content, de rire & de me plaire,  
 Monstrant moins de couleur plus ie suis tourmenté.  
 Tout ce qu'Amour cruel peut songer de martyre,  
 Pour travailler un cœur rebelle à son empire,  
 Il veut que ie l'esprouue en ma captivité.  
 Je ne me plains pourtant d'une peine si dure :  
 Mais belas ! ie me plains de ce que ie l'endure  
 Non par rebellion, mais par fidélité.

## I X V.

Mettez-moy sur la mer quand elle est courroucée,  
 Ou quand les vents légers soufflent plus doucement:  
 Sous les eaux, en la terre, au haut du firmament,  
 Vers la ceinture ardente, ou devers la glacee.  
 Que ma fortune soit deçà delà poussée,  
 Bien haute aucunes fois, quelques fois bassement:  
 Que mon nom glorieux viue eternellement,  
 Ou que du temps vainqueur soit ma gloire effacée.  
 Jeune ou vieil, pres au loing, content ou mal-heureux,  
 Que j'aye Amour propice, ou fier & rigoureux,  
 Que mon ame aux enfers ou aux cieux s'achemine.  
 Jamais en mon esprit tant que seray vivant,  
 On ne verra seicher ceste plante diuine,  
 Que des eaux de mes pleurs i'arrouse si souvent..

## I X V I.

Grand Iupiter ministre de l'orage,  
 Pardonne moy, si ie ne puis perser  
 Qu'une beauté t'ait iamais peut forcer:  
 Espoinçonné de l'amoureuse rage.  
 S'il estoit vray, bruslant en ton courage  
 Pour la beauté qui me fait trespasser,  
 Ores qu'en l'air elle s'ose hausser  
 Tu la prendrois, arrestant son voyage.  
 Mais las! Madame, où vollez-vous si haut?  
 Je n'en puis plus, une frayeur m'assaut,  
 Craignant pour vous qui me faites la guerre:  
 Là n'est besoin que vous montiez aux cieux:  
 Car vos beautez contraindront bien les dieux:  
 Pour vostre amour de descendre en la terre..

## X X V I I.

Amour en mesme instant m'aguillonne & m'arreste,  
 M'assure & me fait peur, m'ard & me va glaçant.  
 Me pourchasse & me fuit, me rend foible & puis-  
 sant,

Me fait victorieux & marche sur ma teste.

Ores bas, ores haut, iouës de la tempeste,

Il va comme il luy plait ma nature elançant:

Je pense estre eschappé quand ie suis perissant,

Et quand i'ay tout perdu ie chante ma conqueste.

De ce qui plus me plait ie reçoÿ desplaisir,

Voulant trouuer mon cœur i'egare mon desir,

L'adore une beauté qui m'est toute contraire.

Le m'empestre aux filés dont ie me veux garder:

Es voyant en mon mal ce qui me peut aider

Las! ie l'approuue assez, mais ie ne le puis faire.

## X X V I I I.

O beaux Yeux inhumains, pourquoy m'embrarez-vous

Allumans d'un regard tant d'ardeurs en mon ame!

Helas! ie brusle assez sans accroistre ma flame:

Pour Dieu faites moy grace & me soyez plus doux.

Bruslez vos ennemis, donnez leur mille coups,

Et les gardez de voir les beautez de Madame:

Mais moy qui vous adore, & qui seul vous reclame,

Beaux yeux, d'un si grand heur ne me soyez jaloux

N'estincelez pas tant lors que ie la regarde,

Afin que vostre effort cest heur ne me retarde:

Baïssiez vos chauds regards, flambez plus doucement.

Puis quand verrez mon ame en ces douceurs ravie,

Tournez comme un esclair lancé soudainement,

Je ne sensiray pas que vous m'ostiez la vie.

## XIII.

Qui fait plainte d'amour en doit estre ignorant,  
 Et n'a de sa nature aucune cognoissance:  
 De moy, pour quelque orage ou mal-heur qui m'of-  
 Iamais cõtre ce dieu ie ne v'ay murmurant. (fense,  
 Se faut-il estonner si Phœbus en courant,  
 Comme il est pres ou loin des saisons fait muance?  
 Si Neptune en Hyuer est plain de violence?  
 Si froide est la gelee, & le feu dessorant?  
 L'homme sage & constant qui en cognoist la cause  
 Ne s'esbait de voir l'effect en chaque chose,  
 Et laisse tout passer d'un esprit arresté.  
 Or la cause d'Amour n'est que peine & martyres  
 Si donc cent mille ennuis en nos cœurs il retire,  
 S'en faut-il estonner? c'est sa propriété.

## CHANSON.

**P**our vous aimer ie veux mal à mon cœur,  
 Le hay mes yeux, mon esprit, & ma vie:  
 Et si ma mort vous peut rendre assouvie,  
 Ce m'est plaisir de mourir en langueur.  
 Hebas! ie faux, vos yeux cruels & doux  
 Par trop d'amour m'ostent la cognoissance:  
 Car me hayant sous vostre obeissance,  
 C'est vouloir mal à ce qui est à vous.  
 Ie ne faux point, ie vous dois obeir:  
 Comme il vous plaist ie suis contraint de faire:  
 Cognoissant donc que vous m'estes contraire,  
 Et me hayez, me dois-ie pas hair?

Je me poursuy d'une guerre immortelle:  
 Contre mon cœur mes desirs ie rebelle,  
 Et de mon mal ie n'ay point de pitié.

Les yeux ouuerts ie cours à mon trespas,  
 Et suy l'aduis d'Amour mon aduersaire:  
 O mal-heureux, faut-il donc que i'espere  
 Que vous m'aimiez quand ie ne m'aime pas.

### C H A N S O N.

**Q**uel feu par les vents animé,  
 Quel mont nuict & iour consumé  
 Passe mon amoureuse flamme?  
 Et quel Ocean fluctueux  
 Escume en flots impetueux  
 Si fort que la mer de mon ame?  
 L'Hyuer n'a point tant de glaçons,  
 L'Esté tant de iaunes moissons,  
 L'Affrique de chaudes areinos,  
 Le Ciel de feux estincellans,  
 Et la nuict de songes vollans,  
 Que pour vous i'endure de peines.

Toute douleur qui nous suruient,  
 Peu à peu moins forte deuient,  
 Le temps comme un songe l'emporte:  
 Mais il ne faut pas esperer  
 Que le temps puisse moderer  
 Le mal que vostre œil nous apporte.

Rien n'est icy bas de cenant,  
 Et tout se changu en un instant.

Deffous le cercle de la Lune,  
 Les saisons, les iours, & les nuits:  
 Sans plus les amoureux ennuis  
 Sont hors de la regle commune.

Ce iour me fut bien mal-heureux,  
 Que ie vey vos yeux rigoureux,  
 Quand les miens nouveaux tributaires,  
 Rendirent mes sens & mon cœur  
 Aux chaines de vostre rigueur,  
 Depuis liez comme forçaires.

Encor le forçaire arresté  
 S'allege en sa captiuité,  
 L'espoir luy promet deliurance:  
 Mais en mon emprisonnement  
 Je n'attends point d'allegement,  
 La mort seule est mon esperance.

Comme le chasseur va suiuant  
 La beste qui volle deuant,  
 Laisant celle qui se vient rendre:  
 Ainsi la mort qui tout destruit,  
 Chasse apres celuy qui la fuit,  
 Et se desdaigne de me prendre.

Le iour que ie fus affermy,  
 Je vey bien lors que ie vous vey,  
 Mille beautez vous faire hommage,  
 Mille amours, mille & mille appas:  
 Mais (ô chetif!) ie ne vey pas  
 Mon mal peint en vostre visage.

Rauy de vos perfections,  
 Je ne peu voir les passions

Sortans des rais de vostre visie:  
 Non plus que le pasteur lassé,  
 Qui dessus les fleurs remarsé  
 Ne voit le serpent qui le tué.

Ce qui rend mon mal plus amer,  
 C'est qu'en souffrant pour vous aimer,  
 Douleur qui ne peut estre diste,  
 Je n'en dois attendre aucun bien:  
 Car toute peine est moins que rien,  
 En esgard à vostre merite.

Si vous aimant j'ay trop osé,  
 Amour me doit rendre excusé,  
 C'est un enfant sans cognoissance:  
 De moy, quoy qu'il faille sentir,  
 Je ne me scaurois repentir  
 D'auoir commis si belle offense.

Le plus souuerain en vous voyant  
 La peur va mes sens effroyant,  
 Et le desespoir qui m'estonne,  
 Tout froit contre mon coeur se ioint:  
 Et i'ontroy, pour ne vous voir point,  
 Le plaisir que vostre ail me donne.

D'autrefois quand tout abbatu  
 Je languy foible & sans vertu,  
 Vostre beauté ma mort retarde:  
 Deuant vous mes soucis s'en vont,  
 Et du mal que vos yeux me font  
 Je guaray quand ie vous regarde.

Le traistre ennemy de ma paisse  
 Me voyant tomber sous le faix,



A peur que trop tost ie finisse:  
Et fait comme un bourreau cruel,  
Qui donne à boire au criminel  
Pour le reseruet au supplice.

Ainsi pour plus me tourmenter,  
Quelquefois il me fait goster  
D'un plaisir de peu de duree:  
Mais las ! i'esprouue aussi soudain  
Que ce n'est qu'un songe incertain,  
Et que ma peine est assurée.

Mon cœur qui souloit par ailleurs  
Voller leger comme le vent  
Au gré de mille Damoiselles,  
Vole autour de vous seulement  
Comme oiseau pris nouvellement  
Auquel on a coupé les ailes.

Quelquefois lassé d'endurer  
Je suis contraint de murmurer,  
Innoquant la mort inhumaine:  
Mais quand ie la sens accourir,  
Je tremble, & ne veux pas mourir  
De peur de voir mourir ma peine.

Mais en vain i'irois esperant  
De trouver remede en mourant,  
Contre le desir qui m'enflame,  
Toujours dictera ma douleur:  
Car mon amoureuse chaleur  
Est de l'essence de mon ame.

## D V C O U R S D E L' A N.

**L'** An comme un cercle rond qui tout en soy re-  
tourne,

En soy-mesme revient tousiours en mouuement,  
Et du poinct de sa fin reprend commencement,  
Courant d'un pied glissant qui i'cmais ne seiourne.

Ma peine en est ainsi, peine helas trop cruelle!

Qui change à son plaisir mes saisons & mes iours:  
Car alors qu'elle arrive à la fin de son cours,  
Comme l'an par sa fin elle se renouuelle.

Que l'an donc à son gré diuersement tournoye,  
Et que le clair Soleil marche par ses maisons:  
Amour dedans mon cœur fera quatre saisons,  
Et mon cruel tourmens tiendra la mesme voye.

Quand le bel œil du Ciel clair d'une douce flamme,  
Entrant au Mouton d'or les fleurs reuerdira,  
Amour, fils du Printemp, dans mon cœur entrera,  
Faisant naistre & fleurir les soucis en mon ame.

Et comme on void alors couler toute fondue  
L'eau que le froid Hyuer en glaçons resserroit:  
Amour touchant mon cœur, qui glacé demeueroit,  
Le fera fondre en eau, par mes yeux espandue.

Si du porteur d'Europe aux Iumeaux il arrive,  
Et sortant du Printemps il croisse les chaleurs:  
Amour renforcera ma peine & mes mal-heurs,  
Sans que ie sorte, helas! du ioug qui me captive.

Et s'il laisse arriuant au Lyon effroyable,  
Le Cancre ardent de chaud, & de soif alteré:  
Lors mon cœur tout bruslant d'ardeur demesuré,  
Sentira mal-heureux un Esté trop durable,

Durant ceste saison le laboureur s'apreste  
 De cueillir le doux fruit des travaux endurez,  
 Moissonnant tout ioyeux les espics blon-dorez,  
 Dont la mere Cerés va couronnant sa teste.

Et moy pour tant de peine, hélas! trop mal semée  
 Au terroir infertile de vostre cruauté,  
 Je n'espere cueillir en l'aroureux Esté,  
 Sinon perte de temps & de ma renommée.

Si passant par la vierge il entre en la Balance,  
 Et qu'aux iours temperez il esgale les nuicts:  
 Amour sans moderer mes durables ennuis,  
 Rendra ma peine égale à ma perséuerance.

Comme en ceste saison la verdure s'efface,  
 Que l'Hyuer puis apres fait mourir en passant:  
 Ainsi l'Amour cruel rend mon teint pallissant,  
 Attendant que la mort de tous poinct me deface.

Et quand du Scorpion courant au Sagittaire  
 Vers le cercle Hyuernal Phebus s'adressera,  
 Amour de mille peurs mon espoir glacera,  
 Ayant pour mon Hyuer vostre rigueur contraire.


Passant le Cheure-corne, & l'enfant de Phrygie,  
 S'il va d'un mesme cours les poissons traueser,  
 Quel Tropicque assez froid lors pourray-ie passer,  
 Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortiet

Durant ces mois derniers que la terre est gelee,  
 Portant neige & frimats au lieu de belles fleurs,  
 Les vents par leurs souspirs, & le Ciel par ses pleurs  
 Regrettent la richesse au Prinsemps estalee.

Et moy versant des yeux une eternelle pluye,  
 Et laschant maint souspir par les vents emporté,

Je me plains, ne voyant la diuine beauté,  
 Qui comme un doux Printemps faisoit fleurir ma vie,  
 Autour du Zodiaque le Soleil se promene,  
 Toujours en mouvement legerement dispos,  
 Madame, autour de vous ie tourne sans repos,  
 Et du point de sa fin recommence ma peine.

## E L E G I E.

yez le cœur d'un Tygre, ou d'un Ourse cruelle,  
 Soyex (s'il se peut faire) aussi fiere que belle,  
 Riez de tant de pleurs sans profit respandus,  
 Et des pas qu'apres vous se souuent i'ay perdus:  
 Que vos yeux dõt les traits ma ieunesse ont desfaicte,  
 Se desdaignent de voir la prise qu'ils ont faicte,  
 Comme basse conqueste, & ne meritent pas  
 Que si braue guerriere en doine faire cas:  
 Enuenez ma playe, & durez inhumaine  
 Avec tant de rigueurs, c'est perdre vostre peine,  
 De penser qu'à la fin mon cœur d'ennuis lassé  
 Cesse de poursuuir le chemin commencé.

Amour pour mon mal-heur croist sa perseuerance,  
 Puis de faire autrement ie n'ay plus de puissance,  
 Semblable au marinier par les vents emporté,  
 Qui ne peut retourner au port qu'il a quitté:  
 Ainsi ma course, helas! ne peut estre arrestee,  
 Le traict est decoché, la chance en est ietee,  
 Et sans espoir de mieux il faut perseuerer.  
 C'est heur aux mal-heureux de ne rien esperer.

Lors que de vos regards mon ame fut esprise,  
 Et que i'osay penser la superbe enyr. prise  
 De vous offrir mon cœur, si ie m'es:oy promis  
 Quelque douce faveur de vos yeux ennemis,  
 J'aurois iuste raison d'accuser ma promesse,  
 Rechargé coup sur coup de nouvelle tristesse:  
 Mais lors que ie vous vey, ce grand maistre des Dieux  
 Pour mieux vous contempler me debanda les yeux:  
 Et voyant que mon ame erroit toute esgarée  
 Parmy tant de beauté de luy mesme adorée,  
 Pour rettenir mon cœur tout prest à desloger,  
 Me fit voir aussi tost mon apparent danger,  
 Mon mal-heur tout certain, mon audace & ma perte,  
 Et ma prochaine mort de vos beautez couuerte.

Voy bien ce que tu fais (dist cest auueugle Enfant,)  
 Car si ces deux beaux yeux vont ton ame eschauffés,  
 Et malgré la raison te forcent de me suivre,  
 Chasse au loing tout plaisir, n'espere plus de viure,  
 Barmy toy de toy-mesme, & triste desormais  
 Ne pense plus goustier de repos ni de paix:  
 Et pour comble de mal, en prison si cruelle  
 Desespere plus fort. plus tu seras fidelle.

Assez d'autres propos Amour me sceut tenir,  
 Amour, Prophete seur de mes maux aduenir:  
 Mais il n'auança rien, ma volenté forces  
 Suiuit obstinément sa cource encoummencee,  
 Resolu d'endurer tout ce qu'on peut penser,  
 Et laisser les tourmens plustost que me laisser.

Aussi belle Hippolyte, au milieu du martyre  
 Va-souspir seulement de mes flancs ie ne tire,

Je ne me plains iamais de tant de cruautéz:  
 Mais quand vous me tuez ie chaste vos beautéz,  
 Et ne vous blasme point de m'estre si rebelle:  
 Car ie me suis promis que vous me seriez telle,  
 Et n'attens pas de vous un plus doux payement:  
 Que mourir sans pitié seruant fidèlement.

## X X X I.

Quand le Soleil doré laisse nostre hemisphere,  
 Tournant ailleurs le cours de ses cheuaux aislez,  
 S'il paroist peu souuent, si les iours sont gelez.  
 Le desir des humains par l'espoir se modere.  
 Mais apres son retour, qu'on s'attend qu'il esclaire,  
 Si d'un nuage espais ses rayens sont voilez  
 Hommes, bestes, oiseaux en sons tous desolez  
 Et les chäps trop baignez ne font que se desplaire.  
 Ainsi quand loing de moy mon Soleil se tenoit,  
 Bien que mō mal fust grand, l'espoir me soustenoit,  
 Et souffrant constamment i' attendoy sa presence.  
 Mais voyant qu'au retour il m'est tousiours caché,  
 Je me noye en mes pleurs languissant & fasché,  
 Et plus ie vais auant, moins i'ay de patience.

## X X X I I.

Deux clairs soleils la nuit estincelans,  
 Et vne main trop grande & trop cruelle,  
 Me font ensemble vne guerre immortelle,  
 Comblans mon cœur de desirs violans.  
 Las ie n'esteins par mes pleurs ruiselans  
 De ces beaux yeux vne seule esteincello:  
 Et ceste main dont la blancheur me gelle,  
 N'eschauffe point par mes souspirs bruslans.

Si je suis pres. sa main de pres m'enferme,  
 Et ses beaux yeux de loing me font la guerre,  
 Percans mon cœur comme un blanc qui est mis.  
 Belle Hippolyte, ardeur de mon courage,  
 Vous me prenez trop à vostre avantage,  
 Me combatans avec trois ennemis.

## E L E G I E.

**N** Amais foible vaisseau deçà delà porté  
 Par les fiers Aquilons, ne fut tant agité  
 L'huy en pleine mer, que ma vague pensee  
 Est des flots amoureux haut & bas eslanee.  
 Ainsi qu'un patient, dont l'esprit est troublé  
 Par l'effort rigoureux d'un accex redoublé,  
 Flotte en songes divers: l'humeur qui le tourmente  
 Fait chanceler son ame & la rend inconstante,  
 Vn debat apres l'autre en l'esprit luy venient,  
 Ainsi ie resue, helas! quand ma fièvre me tient,  
 Chaude fièvre d'Amour inhumaine & contraire,  
 Dont ie ne veux guarir quand ie le pourroy faire.  
 Terre esgaré d'esprit, furieux, inconstant,  
 Et ce qui plus me plaist me desplaist à l'instant:  
 J'ay froid, ie suis en feu, ie m'assure & desfie:  
 Sans yeux ie voy ma perte, & sans langue ie crie:  
 Je demande secours, & m'eslanee au trespas:  
 Or' ie suis plein d'amour, & or' ie n'aime pas,  
 Et couue en mon esprit un discord tant extreme:  
 Qu'aimant ie me veux mal de ce que ie vous aime.  
 Il faut en m'efforçant, ceste pointe arracher  
 Qu'Amour dedans mon cœur a si bien scou caché:

Estés:

Est-ceingnons toute ardeur en nostre ame allumee,  
Et n'attendons pas tant qu'elle en soit consumee.

Desja ie cognoy bien que ie sers vainement,  
C'est de ma guarison un grand commencement:  
Mais las qu'en foible endroit i' assied mon esperance.

„ Aux extremes perils peu sert la cognoissance:  
Si ie cognoy mon mal ie n'en pers la douleur.

„ Cognoistre & ne pourvoir c'est un double mal-heur  
L'embraze ma fureur la pensant rendre esteinte,  
Et voulant n'aimer plus s'aime helas! par contrainte:  
Mais sic pers mon temps sous l'amoureuse loy,  
Quel autre des humains l'employe mieux que moy?

L'un à qui le Dieu Mars aura l'ame enflammee,  
Accourcissant sa vie accroist sa renommee:

L'autre moins courageux, d'avarice incité,  
Cerche aux ondes sa mort, fuyant la pauvrete,

L'autre en la court des Rois bruslé de conuoitise,  
Pour un espoir venteux engage sa franchise:

L'autre fend ses guerets par les coulres trenchans,  
Et n'estend ses desirs plus avant que ses champs:

Bref, chacun se travaille. & nostre vie humaine  
N'est que l'ombre d'un songe & qu'une fable vaine.

Je suis d'oc bien-heureux d'auoir sceus mieux choisi,  
Sans loger icy bas mon celeste desir:

Vn puissant Dieu m'arreste, & pour gloire plus grande  
Il me met sous le ioug d'une qui luy commande,

Sçachant ne pouuoir rendre autrement captiué  
Mon esprit qui tousiours au ciel s'est esleué.

L'aigle courrier du foudre, & ministre fidelle  
Du tonnerx Iuppiter, Roy des oiseaux s'appelle,



Pource que sans flechir il soustient de ses yeux  
 Les traits esbloïssans du Soleil radieux,  
 Et que d'une aïse prompte au travail continuë,  
 S'esleuant sur tout autre il se perd dans la nuë.

Moy donc qui dresse au Ciel mon vol aduentureux  
 Doy-ie pas me nommer l'Aigle des amoureux?  
 Car si l'aigle regarde un Soleil clair de flamme,  
 Il soustiens fermement les deux yeux de Madame,  
 Deux Soleils flamboyans de rayons esclaircis,  
 Et qui d'ombreuse nuict ne sont iamais noircis.

Lors que sans y penser par fortune i'aduise  
 Ces Amans abusez qui ont l'ame surprise  
 De quelque autre beauté, ie me sens bien-heureux  
 D'estre ainsi que ie suis pour ses yeux languoureux,  
 Et plains leur passion comme mal despenduë,  
 Croyant qu'en autre part toute peine est perduë,  
 Et dis en m'estonnant: Dieu quel auuglement,  
 Trouble si fort leurs yeux & leur entendement  
 Qu'ils n'aiment pas Madame! Amour qui les offense  
 Se monstre en leur endroict enfant sans cognoissance.

De moy rien que cest œil ne m'eust sceu faire aimer,  
 L'ardeur d'autre desir ne pouuoit m'enflamer,  
 Vn trait moins acéré n'eust mon ame blessée,  
 Et de moins blonds cheueux ne l'eussent enlaccée:  
 Autre amoureux propos ne m'eust pas enchanté,  
 Et n'eusse point languy pour une autre beauté:  
 Amour ie te pardonne, & ne fay plus de plainte,  
 Puis que si belle fleche en mon sang tu as teinte:  
 Car pris en si haus lieu i' aime tant mon tourment,  
 Qu'en l'assaut des douleurs ie me plains seulement:

Que si tard sa beauté mon ame ait retenüe,  
Et porte enuie aux yeux qui devant moy l'ont veüe.

Ah, qu' Amour m' a fait tort de m' auoir tant celé  
L'heur où le ciel m' auoit en naissant appelé!

Amans desesperez qui l'auex tant seruie,  
Chargé de mille ennuis, que ie vous porte enuie:  
Las! pourquoy, mal-heureux, ay-ie tant attendu?  
Ie vouüroy comme vous, m' estre plus tost perdu,  
Sans auoir si long temps fait errer mon courage  
Au gré de mille amours, inconstant & volage.

Mais ie me plains à tort: mon bon-heur a souffert  
Que i' aye aimé deuant pour estre plus expert,  
Et sçauoir mieux courir mon amoureuse flame,  
Quand les yeux d' Hippolyte auroient forcé mon ame:  
L'experience apprend en ce commencement,  
L'apprenois à aimer pour l'aimer fermement,  
Helas pour mon mal-heur i' en ay sceu trop apprendre!  
Heureux qui n'y sçait rien, & n'en veut rien entendre.  
Or ie sçay recognoistre Amour pour mon vainqueur,  
Comme on vit en aimant sans esprit & sans cœur,  
Comme on peut receler une douleur mortelle:  
Ie sçay brusler de loin & geler auprès d'elle,  
Ie sçay comme le sang vers le cœur s' amassant  
De honte ou de frayeur rend un teint pallissant,  
Ie sçay de quels filez la liberté s' attache,  
Ie sçay comme un serpent parmy les fleurs se cache,  
Comme on peut sans mourir mille morts esprouuer,  
Cercher mon ennemie & craindre à la trouuer.  
Ie sçay comme l' Amant en l' Amante se change,  
Et comme au gré d' autruy de soy-mesme on s' estrange  
Comme

Comme on se plaint au mal, cõme on veille en dormant,  
 Comme on change d'estat cert fois en un moment:  
 Je sçay comme Amour volle errant de place en place,  
 Comme il frappe les cœurs avant qu'il les menace,  
 Comme il se paist de pleurs & de souffirs ardans:  
 Enfant doux de visage, & cruel au dedans,  
 Qui de traits venimeux & de flammes se iouë,  
 Et comme instablement il fait tourner sa rouë.

Je sçay des amoureux les changemens divers,  
 Leurs pensers incertains, leurs desirs plus couverts,  
 Leur mal-heur assuré, leur douteuse esperance,  
 Leurs mots entrecrompus, leur promptie messiance,  
 Leurs discordans accords, leurs regrets & leurs pleurs,  
 Et leur trop cours plaisirs pour si longues douleurs.

Bref, ie sçay pour mon mal, comme une telle vie,  
 Inconstante, incertaine à tous maux assidue,  
 S'egare au labyrinthe de diuerses erreurs,  
 Suiette à la rigueur de toutes les fureurs:  
 Et comme un chaud desir qui l'esprit nous allume,  
 Enfielle un peu de miel de beaucoup d'amertume.

## XXXIII.

Amour, à qui j'ay fait tant de fois sacrifice  
 De mō cœur tout sanglant réduit sous ton pouuoir,  
 Si la voix d'un mortel peut les dieux esmouuoir,  
 Tens l'oreille à la mienne, & te monstre propice.  
 Je ne di mande pas que mon mal s'adoncisse,  
 Que tu blesses Madame, ou changes mon vouloir:  
 Je sçay qu'un si grand heur ie ne puis receuoir,  
 Et que iusqu'à la mort il faut que ie languisse.  
 Pour fruiçt de mes labeurs donne moy seulement,  
 Que son nom glorieux viue eternellement,  
 Es que mes vers plaintifs, courriers de son merite,  
 Facent qu'apres mille ans les François estonnez  
 Gardent le souuenir d'une belle Hippolyte,  
 Plaignant les passions que ses yeux m'ont donnez.

## XXXIII.

Ce iour un pauure Amant triste & desesperé,  
 L'ame en feu, l'œil en pleurs, le cœur plein de tri-  
 Et la bouche en regrets, estoigne sa Deesse, (stesse,  
 Forcé du ciel cruel contre luy coniuéré.  
 Helas! à ce depart s'il se voit separé  
 De ce qui l'a fait viure heureux en sa detresse,  
 Que ne meurt-il soudain sous le faix qui l'opresse,  
 S'affranchissant du mal trop long temps enduré?  
 Aussi seroit-il mort, une si triste absence  
 East finy promptement sa vie & sa souffrance:  
 Mais le grād Dieu d'Amour, iuste vengeur du tort.  
 Pour plus le tourmenter le fait viure sans ame:  
 Car l'Amant qui se peut esloigner de sa Dame,  
 N'est pas assez puni par une seule mort.

## XXXV.

O mon cœur plein d'ennuis, que trop prompt i'arraché,  
 Pour immoler à une, hélas qui n'en fait conte!  
 O mes vers douloureux les courriers de ma honte,  
 Dont le cruel Amour ne fut jamais touché.

O mon teint pallissant, devant l'âge seiché!  
 Par la froide rigueur de celle qui me dompte,  
 O desirs trop ardens d'une jeunesse prompte!  
 O mes yeux dont sans cesse un fleuve est espangé!

O pensers trop pensez, qui rebellez mon ame!  
 O debile raison, ô lasqs, ô traits, ô flame,  
 Qu'Amour tient en ses yeux trop beaux pour mon  
 O douteux esperer, ô douleur trop certaine, (mal-heur?)  
 O souspirs embrasez, tesmoins de ma chaleur,  
 Viendra jamais le iour qui doit finir ma peine?

## XXXVI.

Durant qu'un feu cruel dedans Rome saccagé  
 Tant de palais dorez, tant de superbes lieux,  
 Et qu'un bruit tout confus fait retentir les cieux,  
 Des Romains mal-heureux lamentās leur dōmage.

Neron, fur il de meurtre & de flamme & de rage,  
 Se rit de leurs regrets, cruel & furieux,  
 Et chante en regardant le feu victorieux,  
 Laisant de sa rigueur à jamais tesmoignage.

Celle qui de mon cœur tient le gouvernement,  
 Fait ainsi l'inhumaine en mon embrasement:  
 Elle rit de mes pleurs, mon mal-heur est sa gloire.

Son bel œil s'estoïit de me voir tourmenté,  
 Et se plaist de laisser en mes vers la memoire  
 De ma flamme eternelle, & de sa cruauté.

*Loing du nouveau Soleil en mes vœux adoré,  
 Qui pour luire autre part sa clarté m'a ravie,  
 Comment puis-je tant viure esloigné de ma vie,  
 Sans ame, & sans esprit, pasle & desfiguré?  
 Mille plus forts que moy n'eussent pas tant duré,  
 Et la mort aussi tost leur tristesse eus bannie:  
 Pourquoi donc du trespas n'est la mienne finie,  
 Veux que pour mon secours ie l'ay tant désiré?  
 I'en scay bien la raison, ceste mort trop cruelle  
 Voyant dedans mon cœur vostre image si belle,  
 Se retire estonnée, & retient son effort.  
 O destin rigoureux d'un Amant miserable!  
 En peinture, & de loin vous m'estes favorable:  
 Mais vraye, & pres de vous, vous me donnez la mort.*

*Si ceste grand' beauté tant douce en apparence  
 Ne couure, ô ma Deesse, un cœur de Diamant,  
 Vous plaindrez mes douleurs, quand vous verrez cō-  
 Amour m'a trauaillé loin de vostre presence, (ment  
 Mais l'astie m'entretiens d'une vaine esperance:  
 Car si mon foible esprit dure assez longuement  
 Pour vous reuoir, Madame, une seule influence  
 Du Soleil de vos yeux guarira mon tourment.  
 Mon ame ores tenuë, en languueur inhumaine,  
 Oubliant sa douleur paroistra toute saine,  
 Et les rais de vos yeux mes pleurs iront seichant.  
 Voilà comme un bel œil de deux sortes m'offense,  
 Me blessant à la mort, & puis en m'empeschant  
 Que ie ne puis monstret ma mortelle souffrance.*

*Quand*

## XXXIX.

Quand premier Hippolyte eut sur moy la victoire,  
 Et que j'ouvry mes yeux au iour de sa beauté,  
 Je ne sçay qu'il m'aduint ie fus si transporté  
 Que de moy-mesme, helas! ie perdy la memoire.  
 Mes sens estoient ravis en l'amoureuse gloire,  
 Et mon œil esbloüy de trop grande clarté,  
 Craignant ses chauds regards, s'abaissoit arresté  
 Sur son beau sein d'albâtre, & sa gorge d'ivoire.  
 Je senty mal & bien, chaud & froid à l'instant:  
 J'esperay sans espoir, i'eu peur, i'osay pourtant,  
 Et parlay dans mon cœur mainte chose incogneüe.  
 Je le fortifiaý pour les maux aduenir,  
 Et pour mieux y penser chassay le souvenir  
 De toute autre beauté que deuant i'auois veüe.

## XL.

Je ressemble en aimant au valeureux Perse,  
 Que sa belle entreprise a fait si glorieux,  
 Ayant d'un vol nouveau pris la route des dieux,  
 Et sur tous les mortels sa poursuite haussée.  
 Emporté tout ainsi de ma haute pensèe  
 Je vole auentureux aux Soleils de vos yeux,  
 Et voy mille beautez qui m'esleuent aux cieux,  
 Et me font oublier toute peine passée.  
 Mais helas! ie n'ay pas le bouclier renommé,  
 Dont contre tous perils Vulcan l'auoit armé,  
 Par lequel sans danger il peut voir la Gorgonne.  
 Au contraire à l'instant que ie m'ose approcher  
 De ma belle Meduse, inhumaine & felonne,  
 Vn trait de ses regards me transforme en rocher.

## X L I.

O doux venin mortel, ô guide tromperesse,  
 O l'oubly gracieux des plus griefues douleurs,  
 O ret subtil d'Amour couuert de belles fleurs,  
 O nouvelle Sereine, ô douce enchanteresse!  
 O paix instable & fausse, ô puissante Deesse!  
 Quis fais durer l'Amour & qui crois ses chaleurs,  
 Esperance, où es-tu? las! au fort des mal-heurs  
 Maintenant sans pitié ton secours me delaisse.  
 Ce fut toy qui me fis follement hazarder  
 En la guerre d'Amour, & tu fuis sans m'aider,  
 Me laissant aux dangers compagne peu fidelle.  
 Helas! retourne à moy, console mon trespas:  
 Mais ie t'appelle en vain, on ne console pas  
 Avec peu d'Espérance une douleur mortelle.

## X L I I.

Tant d'outrageux propos, de courroux & d'orage  
 Que le ciel rigoureux dessus moy fait pleuvoir,  
 Sont autant d'aiguillons qui poignent mon vouloir,  
 Au lieu de l'arrester l'animans dauantage.  
 Ma foy, comme un Soleil fendant l'obscur nuage  
 Des broiillars amassez, monstre mieux son pouuoir:  
 Seulement ie me plains que ie n'ose plus voir  
 Ces deux flambeaux diuins astres de mon voyage.  
 Du ciel en ce seul point i'accuse la rigueur:  
 Tous les autres mal-heurs ne me font point de peur,  
 Renforçans mon ardeur plustost que de l'esteindre.  
 Car quand à vous seruir ie me suis préparé,  
 Ien'ay de mon amour aucun fruit esperé,  
 Si ie n'espere rien, rien ne me fera craindre.



## X L I I I.

Avoir pour toute guide un desir temeraire,  
 Et comme les Titans au Ciel vouloir monter,  
 Sur un mont de pensers l'Espérance planter,  
 Puis voir tout renuerfer par fortune contraire.  
 Cognoistre assez son mal, ne s'en pouuoir distraire,  
 Chercher obstinément ce qu'on doit euiter,  
 Se nourrir de douleurs, nuit & iour lamenter,  
 Et fuyant ses amis, croire à son aduersaire.  
 Ourdir pour s'empestrer mille nouueaux liens,  
 Estre serf d'un Tyran, qui rit du mal des siens,  
 Et iamais à leur foy trop ingrat ne regarde.  
 Ce sont les loix qu'Amour de ses traits escrit  
 Sur le roc de mon cœur le iour qu'il m'asseruit,  
 Et sans espoir de grace il faut que ie les garde.

## X L I I I I.

Apas lents & tardifs tout seul ie me promeine,  
 Et mesure en resnant les plus sauvages lieux,  
 Et pour n'estre apperceu ie choisi de mes yeux  
 Les endroits non frayez d'aucune trace humaine.  
 Je n'ay que ce rampart pour defendre ma peine,  
 Et cacher mon desir aux hommes curieux,  
 Qui voyans par dehors mes souspirs furieux  
 Jugent combien dedans ma flamme est inhumaine.  
 Il n'y a deormais ni riuere ni bois,  
 Plaine, mont, ou rocher, qui n'ait sceu par ma voix  
 La trampe de ma vie à tout autre celee.  
 Mais i'ay beau me cacher, ie ne me puis sauuer  
 En desert si sauvage, ou si basse ualee,  
 Qu'Amour ne me descouure, & me vienne trouuer.

## X L V.

Aspre & sauvage cœur, trop fiere volonté,  
 Dessous une douce humble, angelique figure,  
 Si par vostre rigueur plus longuement i'endure  
 Vous n'aurez grand honneur de m'auoir surmon  
 Car soit quand le Printemps descouure sa beauté,  
 Soit quand le froid Hyuer fait mourir la verdure  
 Nuiet & iour ie me plains de ma triste aduenu  
 De Madame & d'Amour sans repos tourmenté.  
 Ie vy d'un seul espoir, qui naist lors que ie pense  
 Qu'on voit qu'un peu d'humour par loque accou  
 Cause la pierre ferme & la peut consumer. (ma  
 Il n'y a cœur si dur qui par constante preuue,  
 Pleurant, priant, aimant, à la fin ne s'esmeue,  
 Ni vouloir si glacé qu'on ne puisse enflammer.

## X L V I.

Ie croy que tout mon lict de chardons est semé,  
 Qu'il est rude & mal fait: bé Dieu suis-ie si tendre  
 Que ie n'y puis durer? ie ne fay que m'estendre,  
 Et ne sens point venir le somme accoustumé.  
 Il est apres minuit, ie n'ay pas l'œil fermé,  
 Et mes membres lassez, repos ne peuuent prendre:  
 Sus, Phebus, leue toy, ne te fay plus attendre,  
 Et de tes clairs regards rends le ciel allumé.  
 Que la nuit m'importune, & m'est dure & contrain  
 Mais pourtant c'est en vain, ô Phebus, que i'esper  
 D'auoir plus de clarté par ton nouveau retour.  
 Car ie seray couuert d'une effroyable nuë,  
 Tant qu'un plus beau Soleil qui me cache sa veu  
 Vienne luire à Paris & m'apporte le iour.

## XLVII.

O champs cruels volleurs du bien qui me tourmente,  
 O prez qui sous ses pas vous peignez de couleurs,  
 O bois qui fus tesmoin de mes grieues douleurs  
 L'heureux soir que i'ouury ma poictrine brulante.  
 O vent qui fais mouvoir ceste divine plante,  
 Te ioissant, amoureux, parmi ses blanches fleurs,  
 O canaux tant de fois desbordez de mes pleurs,  
 Et vous lieux escartez où souuent ie lamente.  
 Puis qu'un respect craint if m'a de vous separé,  
 Puis que ie ne voy plus l'œil du mien adoré,  
 Puis que seul vous auez ce que seul ie desire.  
 S'il ne m'est pas permis par la rigueur des cieux,  
 Chäps, prez, bois, vêt, canaux, & vo<sup>s</sup> sauvages lieux,  
 Faites luy voir pour moy l'aigreur de mon martyre.

## LXVIII.

La mort qui porte envie aux plus rares beantez,  
 Courrant toute clairté d'un tenebreux nuage,  
 Voulut fermer les yeux qui m'ont mis en seruage,  
 Et punir d'un seul coup cent mille cruantez.  
 Amour qui dans ses yeux prend ses traits indomptez  
 Tout aveugle qu'il est, cogneut bien son dommage,  
 O mort ( s'escria-t-il ) si tu fais cest outrage,  
 Tu nous rendras tous deux cët fois moins redontez.  
 Laisse moy dans ces yeux qui font que ie commande,  
 Je feray desormais ta puissance plus grande,  
 Et rendray par mes traits ton bras victorieux.  
 La Mort s'arresta court, oyant ceste promesse:  
 Et le cruel Amour du depuis n'a eu cesse,  
 Faisant mourir tous ceux qui regardent vos yeux.

## C H A N S O N .

**B** Lessé d'une playe inhumaine,  
 Loing de tout espoir de secours,  
 Je m'avance à ma mort prochaine,  
 Plus chargé d'ennuis que de iours.

Celle qui me brusle en sa glace,  
 Mon doux fiel, mon mal & mon bien,  
 Voyant ma mort peinte en ma face  
 Feint hélas! n'y cognoistre rien.

Comme un roc à l'onde marine  
 Elle est dure aux flots de mes pleurs:  
 Et clost, de peur d'estre benigne,  
 L'oreille au son de mes douleurs.


D'autant qu'elle poursuit ma vie,  
 D'ennuis mon service payant,  
 Je la diroy mon ennemie:  
 Mais ie l'adore en me voyant.

Las! que ne me puis-ie distraire,  
 Cognoissant mon mal, de la voir?  
 O ciel rigoureux & contraire  
 C'est toy qui contrains mon vouloir.

Ainsi qu'au clair d'une chandelle  
 Le gay Papillon volettant,  
 Va grillant le bout de son aisle,  
 Et pert la vie en s'esbatant.

Ainsi le desir qui m'affolle,  
 Trompé d'un rayon gracieux,  
 Fait hélas! qu'aveugle ie volle  
 Au feu meurtrier de vos beaux yeux.


## CHANSON.

 Ve n'ay-ie la langue aussi pronte  
 Lors qu'en tremblant ie vous raconte  
 L'ardeur qui me fait consumer,  
 Que ie fus prompt à vous aimer?  
 Quand vostre œil de moy se retire  
 Je conte si bien mon martyre  
 Et l'effort de vostre rigueur,  
 Qu'il n'y a rocher si sauvage,  
 Bois si dur, ne si sourd riuage  
 Qui n'ait pitié de ma langueur.

Mes yeux deux rivières coulantes,  
 Mes paroles toutes bruslantes,  
 Mes soupirs menus & pressez  
 Ma douleur tesmoignent assez.

Mais dès que de vous ie m'approche  
 Mon cœur se gelle & devient roche,  
 Deuant vos traits gracieux:  
 Je pers esprit, voix & haleine,  
 Et voulant vous conter ma peine  
 Je ne sçay parler que des yeux.

## STANCES.

 Vand au matin le grand flambeau des cieux,  
 Pere du iour commence sa carrière,  
 La nuit s'envolle, & sa belle lumière  
 Mille thresors ouvre deuant nos yeux.

Quand au premier le flambeau de mon ame,  
 Mon beau soleil à mes sens esclaire,  
 Tout bas desir de moy se retire,  
 Ray de voir les beautez de Madame.

Mais:

Mais comme on voit Phebus en s'avançant  
 Sur le midy plus de chaleurs esprendre,  
 Les vens cesser, & la terre se fendre,  
 Aux rais du chaud, nostre œil esblouissant.

Ainsi la flamme esprise en mon courage,  
 Aux premiers iours bluetant doucement,  
 Est creuë en force & me va consumant,  
 Troublant ma veuë au cours de mon voyage.

En fin la nuict à son tour commandant  
 Par sa fraischeur esteint l'ardeur cuisante,  
 Couure de noir toute chose plaisante,  
 Et le Sommeil va sur nous respandant.

Ainsi la mort de ma flamme cruelle,  
 Flamme d'amour, la fureur esteindra:  
 Et pour iamais le Sommeil me tiendra  
 Courrant mes yeux d'une nuict eternelle.

## X L I X.

Bien qu'une fieure tierce en mes veines boïllonne,  
 De cent troubles diuers mon esprit agitant,  
 Medecins abusez ne dites pas pourtant,  
 Qu'une humeur choleric' ces tempestes me donne.  
 Je suis trop patient, ie n'offense personne,

Et vay de mes amis les courroux supportant,  
 Tout paisible & tout coy, sans qu'en me despitant  
 Je remasche un venin qui le cœur m'empoisonne.  
 Celle dont l'influence altere mes humeurs,  
 Qui fait par sa rigueur qu'auant l'age ie meurs,  
 Est cause de ma fieure, & non pas la colere.

Las ie n'ay point de fiel! car ie voudroy donner  
 Cent baisers en mourant, à ma belle aduersaire,  
 Pour monstrer qu'à ma mort ie sçay bien pardonner.

L.

Ien fouuent Hippolyte à grand tort courroucée  
 Arme son cœur de glace, & d'esclairs ses regards,  
 Preste à lascher sur moy tant de feux & de dards,  
 Que la mort pour me prendre a la main auancée.  
 Mais voyant de frayer mon audace abessée,  
 Ma force esuanouie, & mes sens tous espars,  
 Elle qui fait trophée & d'Amour & de Mars,  
 Desdaigne une despoille à ses pieds renuersee.  
 Elle appaise son ire, & rend l'un de ses yeux  
 Aussi doux & serein que l'autre est furieux,  
 Faisant luire une paix au trauers de ma guerre.  
 Puisse-ie un iour au Ciel ce miracle enuoyant  
 Apprendre à Iupiter le grand Dieu du tonnerre,  
 Côme il peut estre doux mesme en nous foudroyant.

L I.

Bien que le mal d'Amour, qui me rend furieux,  
 Passe soubt desespoir d'un amant miserable,  
 Si ne m'en plains-ie point, & le trouue agreable:  
 Car ce qui vient de vous m'est tousiours gracieux.  
 Je reçois plus de bien à mourir pour vos yeux  
 Qu'à viure au gré d'un autre à mes vœux favora-  
 Tant peut l'affection d'une chose honorable, (ble:  
 Qui fait aimer sa perte & en estre enuieux!  
 Mais se vous adorant d'un obstiné courage  
 Vous ne croyez Madame, à mon palle visage,  
 Ames pleurs, à mes vers, & à mon deconfort:  
 Quel espoir desormais faut-il plus que ie suine,  
 Fors mourir deuant vous? Mais la preuue est tardiu  
 Quand le mal seulement se cognoist par la mort.

STAN

## S T A N C E S.

**S** i ie languy d'un martyre incogneu,  
 Si mon desir iadis tant retenu,  
 Ores sans bride à son gré me transporte,  
 Me doy-ie plaindre ainsi comme ie fais?  
 „ Vn nouveau mal fait de nouveaux effects,  
 „ Plus de beauté plus de tourment apporte.

En ma douleur c'est pour me consoler  
 Que i'aye osé si hautement voler,  
 Et que la peur mon courage ne change.  
 „ Par les hazards l'honneur se doit chercher.  
 Quand le mal-heur me fera trebucher,  
 L'auoir osé m'est assez de loizange.

L'homme grossier en la terre arresté,  
 Ne peut nommer plein de temerité:  
 Il aime trop mieux estre veu temeraire,  
 Que de cœur lasche & d'esprit abbatu.  
 „ Vn seul sentier n'est clos à la vertu,  
 „ Et au coïard rien n'est facile à faire.

Les grands Palais sont plus battus des vens,  
 Et les hauts monts vers le ciel s'esteuans  
 Presque tousiours sont frappez de l'orage:  
 Mais c'est tout vn: du Ciel nous approchant  
 Cerchons la mort, plustost qu'en nous cachant,  
 Viure & monstrier qu'ayons peu de courage.



## L I I.

L'eau tombant en lieu bas goutte à goutte, a puissance  
 Contre les marbres durs, causez finalement:  
 Et le sang du Lion force le Diamant,  
 Bien qu'il face à l'enclume & au feu resistance.  
 La flamme retenuë en fin per violence,  
 Brise la pierre vive, & rompt l'empeschement:  
 Les Aquilons mutins soufflans horriblement  
 Tombent le Chescu vieux qui fai plus de defense.  
 Mais moy, maudit Amour, nuit & iour sousspirant,  
 Et de mes yeux meurtris tant de larmes tirant,  
 Tant de sang de ma playe, & de feux de mon ame.  
 Je ne puis amollir une dure beauté,  
 Qui las! tout au contraire accroist sa cruauté (me.  
 Par mes pleurs, par mō sāg, mes sousspirs & ma fla-

## L I I I.

S'il n'y a rien si froid ni si glacé que celle  
 Qui me fait par ses yeux sans pitié consumer,  
 D'où peut-elle en nos cœurs tant de flammes semer,  
 Veux que le sien est pris d'une glace eternelle?  
 C'est un estrange cas, que l'ardeur immortelle,  
 Qui a source en ses yeux, ne la puisse allumer,  
 Semblable au beau Soleil qui peut tout enflammer,  
 Bien qu'il n'ait point en soy de chaleur naturelle.  
 Seroit-ce point Amour le tyran sans mercy,  
 Qui frappant de ses traits sur son cœur endurcy,  
 Fist saillir tout ce feu pour consommer nos ames.  
 Comme on voit un caillou refrappé maintesfois  
 Par force avec du fer, servir d'amorce au bois,  
 Et sans deuenir chaud faire iaillir de flames?

## L I I I I.

Vous n'estes point mes yeux, ô trompeuse lumiere,  
 Par qui le trait d'amour dans le cœur m'est venu  
 Si vous estiez mes yeux, vous n'eussiez mes cogneus  
 Celle qui tient mon ame à son gré prisonniere.  
 Las ! vous estes mes yeux ! mais la faulse premiere,  
 Et l'ennuy que par vous ie sois serf deueniu,  
 Rend vostre ardent desir maintenant retenu,  
 Et vous fait abaisser pour ne voir ma guerriere.  
 C'est trop tard, pauures yeux, c'est trop tard attendre  
 La sagesse vous vient lors que tout est perdu :  
 Un conseil tout diuers de formais il faut prendre.  
 Regardez-la sans cesse, admirez ses beautez  
 Et flamme deffez flamme en mon cœur apportez  
 Si fin que sans languir ie sois reduit en cenure.

## L V.

Ayant trois ans entiers toute Rome asservie  
 L'inuincible Cesar des beaux sang de Cypris,  
 Quelques vaillans Romains à seruir mal appris  
 Trancherent par le fer son Empire & sa vie.  
 Amour depuis trois ans m'a francise à rauie  
 Regnant comme un tyran sans peur d'estre repris  
 Et mes lasches pensers n'ont ancore entrepris  
 D'executer un meurtre où l'honneur les conuie.  
 Quand le Triumvirat trauiuoit ses factions,  
 Rome ne vit jamais tant de proscriptions,  
 Tant de saccagemens, tant d'iniustes supplices.  
 Comme Amour dedans moy fait de maux infinis :  
 Ce n'est que sang, que pleurs, que meurtiris, que bann  
 Il volle, il chasse, il brusle, & fait mille iniustices.

## LVI.

*Au tour des corps, qu'une mort auancee*  
*Par violence a priuez du beau iour,*  
*Les Ombres vont. & font maint & maint tour,*  
*Aimans encor' leur despoisille laissee.*  
*Au lieu cruel où i'en l'ame blissee*  
*Et fus meurtry par les flesches d'Amour,*  
*L'erre, ie tourne & retourne à l'entour,*  
*Ombre maudite, errante & dechassée.*  
*Legers Esprits plus que moy fortunés,*  
*Comme il vous plaist vous allez & venez.*  
*Au lieu qui clost vostre d'espouille aimée:*  
*Vous la voyez, vous la pouvez toucher,*  
*Où las ! ie crains seulement d'approcher.*  
*L'endroit qui tient ma richesse enfermée.*

## LVII.

*Tourne, mon cœur, ailleurs ton esperance,*  
*Laisant le bien vainement desiré:*  
*Pour un mortel c'est trop haut aspiré,*  
*Il faut couper l'aile à nostre arrogance:*  
*Amour ingrat, est-ce la recompense*  
*D'auoir souffert, seruy, prié, pleuré,*  
*Et sans fleschir si long temps enduré*  
*Qu'on me reproche au iour d'huy l'inconstance?*  
*Plein de fureur ie ne fay que songer*  
*Que ie doy faire, à fin de me venger*  
*Des siers courroux d'une ame si rebelle.*  
*C'est le meilleur de me donner la mort:*  
*Car ie ne puis luy faire plus de tort*  
*Qu'en la priant d'un qui est tout à elle.*

## L V I I I.

Amour si i'ay souffert, fidelle à ton empire,  
 Sans me lasser de toy, tant d'amerés douleurs:  
 Si ie t'ay mille fois abbreuvé de mes pleurs,  
 Et si tes plus beaux triés en mon cœur ie retire,  
 Volle vers la beauté qui me tient en martyre,  
 Et qui fait que tu as tant de force en nos cœurs:  
 Amolli son courroux, adoucy ses rigueurs,  
 Et fay que son bel œil recommence à me luire.  
 C'est le douziesme iour que cest œil courroucé  
 Entre mille dangers sans clarté m'a laissé,  
 N'ayans pour me guider que ma flame immortelle.  
 De grace, en ma faueur, Amour, va la blesser:  
 Ou si tu la crains trop, & ne me veux laisser,  
 Tire de mon cœur mesme, & frappe la cruelle.

## L I X.

Si les pleurs que j'espans, si le triste langage,  
 Dont la nuit & mon lict sont tesmoins seulement,  
 N'ont pouuoir d'amollir un cœur de diamant,  
 Et ne font de pitié pallir son beau visage.  
 Pourquoi me reserue-ie à languir dauantage,  
 De Fortune & d'Amour l'horrible esbatement?  
 Plustost dedans le sang noyons nostre tourment,  
 Et nous sacrifions à ceste ame sauuage.  
 Je l'accuse à grand tort: car son cœur de rocher  
 De mes poignans regrets se laisseroit toucher,  
 Si ie pouuois me plaindre alors qu'elle est presente.  
 Mais le son de ma voix se change en la voyant,  
 Mon œil se rassereue & n'est plus larmoyant,  
 Et ma langue se taist, bien que mon cœur lamente.

## L X.

Depuis deux ans entiers que j'aime une beauté,  
 Perle unique du monde, & sa fleur la plus belle,  
 Trois fois tant seulement j'ay peu parler à elle:  
 Voyez de mon mal-heur l'estrange cruauté!  
 Encor ce doux loyer que j'avois acheté  
 Par tant de passions & de peine immortelle,  
 Trois fois m'est empesché par la force cruelle  
 Du mal-heur enuieux dont ie suis surmonté.  
 C'est (peut-estre) mon bien dont ie n'ay cognoissance:  
 Car si son œil divin m'oste toute puissance,  
 Me ravit, me transporte, & me rend furieux.  
 S'il fait que sans espoir mon amour continuë,  
 Que feroient ses propos favorisez des yeux?  
 Helas pour me tuer c'est assez de sa veuë!

## L X I.

Pour tant d'énuis divers, tant de flamme & de glace,  
 Qui font en mon esprit un si contraire effort,  
 Pour mon repos perdu, mes pleurs mon deconfort,  
 Et pour tāt d'autres maux dōt l'amour me menace.  
 Pour vostre doux orgueil, vainqueur de mon audace,  
 Pour avoir coniuë des premiers à ma mort,  
 Et fait que mon desir se maintienne plus fort,  
 Quand plus le desespoir luy veut donner la chasse.  
 O beaux yeux qui pleuuez tant de feux & de traicts,  
 Ie ne demāde pas que m'accordiez la paix, (flāmes:  
 Que vous soyez plus doux, que iittiez moins de  
 Pour tout bien ie requiers, que croissans en rigueur,  
 Pour butte à vo<sup>s</sup> traits vo<sup>s</sup> choisissiez mō cœur,  
 Et que vous desdaigniez de blesser d'autres ames.

## L X I I.

J'estoy dans une salle ombragé de la presse  
 Pour voir, sans estre veu, Madame qui densoit:  
 Le peuple à l'environ tout ravi s'amassoit  
 Loissant d'ame & de voix ceste unique deesse.  
 En vain la voulant voir sur les pieds ie me dresse:  
 Car mon foible regard assez ne s'avançoit:  
 Mais mon cœur s'enflammant ainsi qu'elle passoit,  
 Remarqua sans mes yeux les pas de ma princesse.  
 Dieu que j'ayme mon cœur, bien que mal conseillé  
 Il ait receu l'amour dont ie suis travaillé!  
 Le plaisir qu'il m'a faict mes douleurs recompense.  
 Aussi bien mes deux yeux couverts d'obscurité  
 N'eussent peu soustenir sa divine clarté,  
 Tant ils sont aveuglez de pleurer mon offense.

## L X I I I.

Si doucement par son regard me tuë  
 Ce Basilic de ma mort desireux,  
 Que ie le cherche, & me rend bien-heureux  
 En mon mal-heur d'estre pres de sa veüe.  
 D'aïse & d'ennuy mon ame est toute esmeüe,  
 Quand ie peux voir ces beaux yeux amoureux:  
 De cent couleurs mon visage se muë,  
 Ie tremble tout & suis avantureux.  
 Qui penseroit d'une mesme fontaine  
 Pouvoir couler le repos & la peine  
 Peur, hardiesse, ennuy, contentement?  
 Comme au Chaos tout se mesloit ensemble,  
 Ainsi cest œil cent contraires assemble  
 Dans le Chaos de mon entendement.

## L X I I I.

Si la fureur d'Amour rendant l'ame agitez,  
 La raiist dans le Ciel de son corps l'esleuant,  
 Et si l'ame rebelle, & qui s'en va priuant,  
 Tousiours foible & pesante en terre est arrestee.

Que n'aimez-vous, Deesse, à fin d'estre portee  
 Par la fureur d'Amour dans le Ciel en viuam?  
 Plein de rauissement ie vous tray suiuant,  
 Et mon ame à son gré seroit lors contentee.

Ceste ombre de beauté, qui vous fait renommer,  
 Quand vous seriez au Ciel se verroit transformee  
 En la beauté parfaite, & d'essence eternelle.  
 Tout volage desir en moy seroit esteint,  
 Regardant vostre cœur ie m'y trouueroy peint,  
 Et vous verriez au mien vostre image si belle.

## L X V.

Vouloir ambitieux, esperance interdite,  
 Desirs prompts à mon mal, qui m'auex seen forcer,  
 Feu durables desseins, mal assureé penser,  
 Courage, helas! trop grand pour force si petite.

Et vous rares beutez de la ieune Hippolyte,  
 Qu'Amour fait si souuent par mes yeux repasser,  
 Pour Dieu, mes ennemis, veuillez un peu cesser  
 Et que vostre rigueur à pitié vous incite.

Ne voyez-vous comment trop tost vous me tuoz  
 Ie ne languiray point si vous continuez:

„ Vne extreme douleur ne peut estre durable.  
 Et c'est ce qui me trouble, & me fait sospiter:  
 Car mon cruel tourment m'est si fort agreable,  
 Que ie tasche à durer pour le faire durer.

## L X V I.

Bien que ma patience & ma foy vous enuie,  
 Et que la fermeté vous fasche extremement,  
 Je ne me puis garder de vous faire un serment,  
 Tout prest de le sceller du sang & de la vie.  
 Et que vos yeux diuins qui mon ame ont rauie,  
 Cessent de m'esclairer si ie pense autrement:  
 C'est qu'en despit du Ciel, de Fortune, & d'enuie,  
 Vif & mort ie seray vostre eternellement.  
 Les courroux, la rigueur, le temps & la distance,  
 Seruiront de rempart pour garder ma constance,  
 Que vos nouveaux desirs ne pourront entamer.  
 Je ne fay rien pour moy d'user de ce langage  
 Car ie sçay qu'on ne peut vous feschier dauantage,  
 Que de vous menacer de tousiours vous aimer.

## S T A N C E S.

**Q**uand i'espreuue en aimant les rigueurs d'une  
 Dame,  
 Qui ieune & sans Amour se mocque de ma flame,  
 Et demeure cruelle au son de mes douleurs,  
 Ferme ie continue, & souffre en patience,  
 Esperant à la fin par la perseuerence  
 Cauer son cœur de roche amolli de mes pleurs.  
 Tant plus vne cureprise est hante & malaisée,  
 Plus en la poursuinant mon ame est embrasée.  
 La peine & la rigueur ne me peist retenir,  
 Contre tous les mal-heurs i'oppose ma constance,  
 Et pour m'encourager il suffit que ie pense  
 Que nul autre que moy n'espere y paruenir.



Car mon cœur genereux à rien ne se peut plaire,  
 Que l'estime qu'un autre ais pouuoir de parfaire:  
 Vn Dieu pour compagnon ie ne puis recevoir:  
 Ie veux suiure tout seul ce que ie me propose,  
 Et encore en amour plus qu'en toute autre chose,  
 Ie fuy les compagnons, & n'en veux point auoir.

I'aimerois beaucoup mieux supporter la rudesse  
 Et l'orgueil des daigneux d'une fiere maistresse,  
 Qui mesprisast tout autre au fort de mon esmoy,  
 Qu'estre deffous le ioug d'une plus pitoyable,  
 Qui pour me retenir se rendit favorable:  
 Mais qui favorisast les autres comme moy.

Ainsi qu'un grand torrent qui les plaines menace,  
 S'escaulant en ruisseaux, perd sa premiere audace,  
 Et l'effort qui d'orgueil le faisoit escumer:  
 Ainsi l'amour d'un seul est plain de violence,  
 Mais quand on le diuise il perd toute puissance:  
 „ Qui aime en plus d'un lieu ne scauroit bien aimer.

D'une seule lumiere en la nuit allumee,  
 L'ombre entiere se faict qui se perd consumee  
 Par les rayons espars des flambeaux d'alentour:  
 Ainsi d'un seul desir la vraye amour est faicte,  
 Qui s'affaiblit par nombre & demeure imparfaicte:  
 Le desir diuisé ne se peut dire amour.

I'accompare une Dame en cent lieux embrassee  
 Au miroir qui reçoit toute image opposee,  
 Et n'en retient pourtant aucune impression:  
 Ainsi dans son esprit de legere nature,  
 Ce qu'elle void luy plaist, elle en prend la figure:  
 Mais le perdant des yeux, le perd d'affection.

Je ne m'estonne plus d'ouïr tant de complaints  
 De ces amans legers, dont les amours sont feintes,  
 Finissant aussi tost qu'ell'ont commencement,  
 L'homme n'en est pas cause encor qu'il soit muable:  
 Mais il ne scauroit rendre un bastiment durable,  
 De la foy d'une femme ayant fait fondement.

Deux beaux yeux, un beau teint, une bouche ver-  
 Un propos qui ravit les hommes de merueille, (meille,  
 Rendent bien un amant du feu d'amour espris:  
 Mais pour nourrir sa flamme, & la faire eternelle  
 Il le faut assseurer d'une amour mutuelle,  
 C'est ce qui le retient quand la beauté l'a pris.

Qu'on n'estime iamais qu'une Dame inconstante  
 Qui veut embrasser tout, & de rien n'est contente,  
 Conserve un seul amant qui soit sans fiction:  
 Toute ardeur qu'elle allume est moindre que fumee,  
 Car il faut bien aimer pour estre bien aimee,  
 Et de deux cœurs vnis naist la perfection.

N'adorer qu'une chose, & ne penser qu'en elle,  
 Ne veoir que par ses yeux, la trouver seule belle,  
 Ce qu'elle a dans le cœur le sentir tout ainsi,  
 Gouster par sa presence une douceur extreme,  
 Montrer ne la voyant, c'est ainsi comme à ayme:  
 Mais ie ne dure pas si l'on ne m'aime aussi.

## L X V I I.

A mon terrestre Ciel i'ose faire la guerre,  
 Côme un nouveau Geant que l'orgueil va touchât:  
 Mestraiçts sont mes desirs: mais en les decochant  
 De haste & de fureur c'est moy seul que i'enferre.  
 Au lieu de mont sur mont haut eslé de terre,  
 Espoirs, songes, pensers, l'un sur l'autre accrochant,  
 Je pense être bien haut, quand en vous approchant  
 Sur moy vostre bel œil mille foudres desserre.  
 Je vous estime heureux, Titans audacieux,  
 Bien qu'en fin vous fussiez le triomphe de s dieux,  
 Vostre orgueilleux desir cessa quand & la vie.  
 Le mien ne cesse point, & pour être bruslé,  
 Pour trespucher cent fois foudroyé, desolé,  
 Je ne puis voir, chozif la fin de mon enuie.

## L X V I I I.

Sonty chaud & glacé que la crainte a faict naistre,  
 Et qui craignant plus fort deuiens plus violant,  
 Et pendant que la flamme & le gel vas meslant  
 Troubles, pers, & destruiçts tout ce qu'Amour faict  
 croistre.  
 Puis qu'en si peu de temps tu t'es rendu mon maistre,  
 De cent chaudes fureurs mon esprit martelant,  
 Va, retourne au Cocyt, & me laisse dolent,  
 Comme un Tygre enragé de ma chair me repaistre.  
 Sur les glaces d'enfer passe entre mille ennuis,  
 Sans lumiere tes iours, & sans sommeil tes nuicts,  
 Nô moins troublé du faux, que de seures nouvelles.  
 Va t'en, tout ton venin est entré dedans moy,  
 Je n'ay point d'autre sang, hélas! d'ocques pourquoy  
 Me viens-tu retroubler par ces larmes cruelles?

## L X I X.

Espouventable Nuiçt, qui tes cheueux noircis  
 Couures du voile obscur des tenebres humides,  
 Et des autres sortans par tes couleurs linides,  
 De ce grand vniuers les beautez obscurcis.  
 Las! si tous les travaux par toy sont addoucis,  
 Au Ciel, en terre, en l'air, sous les marbres liquides,  
 Or' que dedans ton char le Silence tu guides,  
 Vn de tes cours entiers enchante mes soucis.  
 Je diray que tu es du Ciel la fille aisnee,  
 Que d'astres flamboyans ta teste est couronnee,  
 Que tu caches au sein les plaisirs gracieux:  
 Des Amours & des Jeux la ministre fidelle,  
 Des mortels le repos, bref, tu seras si belle,  
 Que les plus luisans iours en seront enuieux.

## L X X.

Quand ie voy flamboyer ceste heureuse planette,  
 De nostre âge imparfaict l'admirable ornement:  
 Bien que mon cœur d'ailleurs n'attende allegemēt,  
 Si faut-il que de crainte à trambler ie me mette.  
 Car ainsi comme on void la fatale Comete,  
 Flambante en longs Cheueux n'apparoir nullemēt,  
 Sās la mort d'un Monarque, ou sans vn chāgemēt,  
 Quand quelque Seigneurie est pres d'estre subiects.  
 De mesme, belas! ie crains que ce diuin flambeau  
 De ma foible raison presage le tombeau,  
 Ou qu'au moins ie verray ma liberte restraindre.  
 I'ay peur qu'en pire estat on me face changer  
 Mais (ō moy desolé!) j'en suis hors du danger,  
 I'ay tāt & tāt de maux que pl<sup>s</sup> ie ne doy craindre.

Comme

## LXXI.

Comme quand il advient qu'une place est forcee  
 Par un cruel assaut du soldat furieux,  
 Tout est mis au pillage, on void en mille lieux  
 Feux sur feux allumez, mort sur mort amassée.  
 Mais si ne peut sa gloire estre tant rabaissee,  
 Qu'un arc, qu'une colonne, un portail glorieux  
 N'eschappent la fureur du feu victorieux,  
 Et ne restent entiers quand la flamme est passee.  
 Ainsi durant les maux que j'ay tant supportez  
 A la honte d'Amour, & de vos cruantez,  
 Depuis que par vos yeux mon ame est retenuë:  
 En despit du mal-heur contre moy coniuë,  
 Mon cœur inuiolable est tousiours demeuré,  
 Et ma foy iusqu'icy ferme s'est maintenue.

## LXXII.

Celle qui de mon mal ne prend point de soucy,  
 Comme si de ses yeux il n'auoit sa naissance,  
 Se rit de mes douleurs si tost que ie commence  
 A me plaindre en pleurant de son cœur endurcy.  
 J'ay beau m'humilier & luy crier mercy,  
 Mercy de l'aimer trop: car c'est ma seule offense:  
 Elle en est plus rebelle, & se plaisir que ie pense  
 Qu'un courage si fier ne peut estre adoucy.  
 Ce n'est pas toutesfois ce qui plus me tourmente:  
 Car sa rigueur m'est douce, & mon mal me contète,  
 Voyant mes beaux vainqueurs ses yeux q'j'aime tant.  
 Je me plains seulement de voir que la cruelle  
 Ne croit pas que ie l'aime & m'appelle inconstant,  
 Ou dit que mes ennuis viennent d'autres que d'elle.

## L X X I I I.

Sommeil, paisible fils de la Nuit solitaire,

Pere alme nourricier de tous les animaux,  
 Enchanteur gracieux, doux oubli de nos maux;  
 Et des esprits blessez l'appareil salutaire.

Dieu favorable à tous, pourquoy m'es-tu contraire?

Pourquoy suis-je tout seul rechargé de travaux,  
 Or' que l'humide Nuit guide ses noirs chevaux,  
 Et que chacun iouist de ta grace ordinaire?

Ton silence où est-il ton repos & ta paix,

Et ces songes volans comme un nuage espais,  
 Qui des ondes d'Oubly vont lavant nos pensees?

O frere de la mort, que tu m'es ennemy

Je t'invoque au secours, mais tu es endormy,  
 Et t'ards toujours veillant en tes horreurs glaces.

## L X X I I I I.

Si le pasteur de Troye, eleu diuinement.

Pour iuger des beautez de trois grandes deesses,  
 Desdigna les grandeurs, la gloire & les richesses,  
 Pour la Grecque beausé, pris de son iugement.

T'en eusse fait autant: il fit fort sagement:

Car aupres de vos yeux pleins de douces rudesses,  
 Quels thresors, quels hōneurs, triōphes & hauteesses  
 Pourroyēt mouuoir mō cœur si ferme en vo' aimēt

Puis qu'estre pris de vous apporte tant de gloire

Quel trophée assez digne orneroit la victoire

Du cœur qui bien ayant vous pourroit conquerir

O seul but de mes vœux, ô bien que ie n'espere,

L'or & les vains hōneurs soiēt cerchés du vulgaire.

Rien ne me plaist q' vous, pour vous ie veux mourir.

## L X X V .

Rendez-vous plus cruels beaux yeux qui me blessez:  
 Ce trait doux & piteux m'empoisonne & me tue,  
 Ah! non, durez ainsi, mon ame est combatië,  
 De trop de desespoirs vous voyant courroucez.  
 Temperez seulement ces rayons esclancez  
 Trop clairs & trop ardäns qui m'offusquent la veüe:  
 Mais ne les baissez pas: car mon mal continië,  
 Et mon espoir defaut quand vous les abaissez.  
 Doux cruels, humbles, fiers, gais & trempex de larmas,  
 Amour pour ma douleur trouue en vous assez d'ar-  
 D'agreables languieurs, & de plaisans trespass. (mes,  
 Bref, toutes vos façons, beaux yeux, m'ostent la vie.  
 Hé donc pour mon salut cachez-vous ie vous prie!  
 Non, ne vous cachez point, mais ne me tuez pas.

## L X X V I .

Le tyran des Hebreux transporté de furie  
 Nesit iadis meurtrir tant d'enfans innocens.  
 Que ie me en maillot de pensers languissans,  
 Et ne touche à celuy qui menace ma vie.  
 Car luy desja rusé fuyant ceste furie  
 Se fausse à la beauté qui domine mes sens,  
 Et là tout assuré rit des maux que ie sens,  
 Et m'abuse sans fin par quelque tromperie.  
 Or' en ses chauds regards ce penser se formant,  
 Or' en ses doux propos mon esprit un charmant,  
 L'emprisonne & l'estraint en des chaisnes pesantes:  
 Helas! c'est le mal-heur qui m'estoit destiné,  
 Et que me presageoient deux estoiles luisantes  
 Que ie uey sur le poinct que ce meschant fust né.

Quand

## L X X V I I.

Quand l'ombrageuse nuit nostre iour decolore,  
 Et que le clair Phebus se cache en l'Occident,  
 Au ciel d'Astres semé les mortels regardant  
 Présent or' ceste estoile, & or' ceste autre encore.

Mais si tost qu'à son tour la matinale Aurore  
 Fait leuer le Soleil des rayons tout ardent,  
 Lors ces petits flambeaux honteux se vont perdant  
 Deuant le Roy du iour, qui tout le ciel decore.

Ainsi quand mon Soleil sa splendeur va celant,  
 On voit deçà delà maint astre estincelant,  
 Et le monde abusé mille Dames reuere.

Mais dès qu'il apparoit, adieu foibles clairtez,  
 Tout obiet s'obscurcit, & ce Roy des beautez,  
 Côme en son firmament dans tous les cœurs esclain.

## L X X V I I I.

Que ie suis reueuable à la douce pensee  
 Qui nourrit mon esprit de son bien separé!  
 Iamais sans tel secours ie n'eusse tant duré,  
 Si fort de vos beautez ma poitrine est blessée.

Quand par crainte ou respect il faut force forcee  
 Que s'esloigne vostre œil dont ie suis éclairé,  
 Je mourrois à l'instant triste & desesperé,  
 N'estois ce reconfort de mon ame oppressee.

Mary, frere, vellez ne scauroient l'empescher  
 Que iusqu'à vostre liêt ne se vienne approcher,  
 Vous void, vous entretient, vous estime admirable.

Las! si vous l'entendiez que d'heur m'en aduiendroit:  
 Car vous disant mon mal, ie sçay qu'elle rendroit  
 Moy content pour iamais, vous douce & pitoyable.

Rauy



## L X X I X.

Ray de mon penser si hautement ie vole,  
 Que ie conte vn à vn les astres radieux,  
 J'oy les diuers accords du mouuement des Cieux,  
 Et voy ce qui se ment sous l'vn & l'autre Pole.  
 Mais pourtant mon esprit si fort ne se console,  
 Et ne sauouir rien de si delicieux,  
 Comme alors que ie voy le rayon de deux yeux,  
 Et sens l'accord parfait d'une douce parole.  
 Quand i'ay l'heur de iouyr d'un bien tant souhaisté,  
 Sans partir de la terre aux cieux ie suis porté,  
 Et comprends du plus haut la gloire & les merueilles.  
 O ma seule Deesse, hélas ! s'il est ainsi,  
 Regardez moy tousiours d'un œil plein de mercy,  
 Et de vos doux propos rauissez mes oreilles.

## L X X X.

Amour, choisies mon cœur pour butte à tous tes traits,  
 Et bastis ta fournaise en ma chaude poitrine,  
 J'estimeray tousiours ta cruauté benigne,  
 Ton duc il contenteroit, & ta gesterre une paix.  
 J'ay veu tant de clairtez, de thresors, & d'attraits  
 D'un œil doux, d'un beau front, d'une gorge yuoiri-  
 Et gusté la douceur d'une voix si diuine, (ne  
 Que i'oublie à ben droit les maux que tu m'as faits.  
 O celestes beautez si pleines de merueilles!  
 O propos qui sonnez tousiours en mes oreilles,  
 Que vous m'avez tué d'une douce rigueur.  
 Que vous avez ietté de soulfure sur ma flamme,  
 Que vous m'avez laissé d'aiguillons dedans l'ame,  
 De pensers en l'esprit, & d'amours dans le cœur.

## L X X I.

*Languet-tuette à mon secours tardive,*

*Que m'a seruy tant d'heur que i'ay receu  
De voir Madame, aussi bien tu n'as sceu  
Dire le mal qui de repos me prive.*

*Propos bruslans, voix dolente & plaintive,*

*Vostre faueur à ce coup m'a deceu:  
Car un seul mot hors de moy n'est issi  
Propre à monstrecr combien ma peine est vaine.*

*Mais qui ne fut aut ant que vous surpris?*

*L'estionnement gela tous mes esprits,  
Je demins sourd, sans pouls, & sans haleine.*

*Vn voile obscur sur mes yeux s'estendit,*

*Le cœur me cheut, tout mon sens se perdit,  
Et ne restay qu'une peinture vaine.*

## L X X X I.

*De quels couteaux fut mon ame blessée, >*

*Et quelle flamme en mon cœur s'alluma,  
Quand ses beaux yeux de rigueur elle arma  
Pour me tuer sans l'auoir offensée.*

*Que d'une plainte en pleurant commence*

*Ne fis-je voir le dueil qui m'en auat  
Je l'essayay: mais la douleur pressée  
A mes propos le passage ferma.*

*Que ne leut-elle au moins sur mon visage*

*Mes passions me voyant tout transi,  
Passe mon teint, mes yeux couuerts d'ombrage.*

*Qui pour ma bouche alors criaient mercy,*

*Helas la nuit m'esta cest aduantage,  
Et l'empescha qu'elle me veist ainsi!*

## LXXXIII.

Mes yeux accoustumés au iour de vostre veüe  
 Sent clos aussi soudain que vous disparoissez,  
 Et des autres beautés les rayons elancez  
 Ne sont pour m'esclairer qu'une effroyable nuë.  
 Mon ame en vos cheveux est si bien detenuë,  
 Mes sens de trop d'amour sont si fort insenséz,  
 Et vers vous mes desirs tellement sont dressez,  
 Qu'aucune autre beauté n'est de moy recognuë.  
 Et si le Ciel inieux me force à vous laisser,  
 Quelque mont fleuve, tu bois, que ie puisse passer,  
 Bien qu'aux deserts glacez pour iamais ie m'habite.  
 Toujours malgré le temps, la distance & les lieux,  
 Vostre beauté divine, ô celeste Hippolyte,  
 Sera près de mon cœur s'elle est loing de mes yeux.

## LXXXIII.

Je vay contant les iours & les heures passées  
 Depuis que de mon bien ie me suis séparé,  
 Et qu'avec un grand Roy des mortels adoré  
 J'ay choisi pour sejour ces campagnes glaces.  
 Amour qui vois sans yeux mes secretes pensées,  
 Si ie t'ay iusqu'icy saintement reueré,  
 Chasse, ô Dieu! le regret dont ie suis deuoré,  
 Et tant de passions dans mon ame amassées.  
 Fay qu'avec moins d'ardeur ie desire à la voir,  
 Ou que de mon grand Roy congé ie puisse auoir,  
 Ou m'apprens à voler & me preste tes aïles.  
 Ou ne fay plus long temps mon esprit esgarer,  
 Ou tempere mon mal qu'il se puisse endurer,  
 Ou m'en seigne à souffrir des douleurs si cruelles.

## L X X X V.

Au nid des Aquilons en la froide Scythie,  
 Où jamais le Soleil ne se daigne lever.  
 Je ne puis mal-heureux, de remède esprouver,  
 Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie.  
 Celle que de mon cœur l'exil n'a départie,  
 M'accompagne par tout, par tout me vient trouver,  
 Et parmy les riveurs d'un eternal Hyuer  
 Elle fait que mon ame en braise est convertie.  
 Mais le plus grand ennuy, dont je suis tourmenté,  
 C'est de sentir le feu sans en voir la clarté,  
 Mon Soleil luit ailleurs quand plus fort il m'enfla.  
 N'est-ce un presage seur qu'en bref je doy mourir? (me.  
 Je suis loing du plaisir qui me peut secourir,  
 Et porte en tous endroits le tourment de mon ame.

## L X X X V I.

Je veux iurer ces vers qui rendront tesmoignage,  
 Ou de mon inconstance, ou de ma ferme foy,  
 En presence d'Amour mon grand maistre & mon Roy,  
 Qui peut lire en mon cœur si traistre est mon lagage,  
 C'est qu'à vostre beauté sans plus je fais hommage,  
 Je n'aime rien que vous, en vous seule je croy,  
 Vostre œil m'a assuiettist & me donne la loy,  
 C'est mon heur & mon gain, ma perte & mon dom.  
 Si j'ay iusques icy, volagement erré (maga.  
 De mille traits divers à toute heure enferré,  
 Ce sont des tours communs de l'aveugle ieunesse.  
 Maintenant que six ans quatre fois j'ay passez  
 Davers vous seulement mes pensers sont dressez,  
 Et mon ame en ses maux n'implore autre Deesse.

## CHANSON.

**T**ant que j'ay eu du sang, des soupirs & des lar-  
 mes, (mes,  
 l'ay payé le tribut à vostre cruauté,  
 Esperant follement par ma fidelité  
 De vos cruelles mains faire tomber les armes.

Je n'ay plus cest espoir, mais j'ay bien cognoissance  
 Que pour plus m'affoblir vous m'alliez outrageant,  
 Ainsi qu'un fier Tyran ses subiects va chargeant,  
 Pour les defaire apres avec moins de defense.

Et bien ie mourray donc: & la fin de ma vie  
 Sera fin de mon mal & de vostre desir:  
 Je mourray bien content de vous faire plaisir:  
 Mais fasché que de moy ne serez plus servie.

C'est le poignât regret qui m'opresse & m'entame,  
 Et qui fait que ie meurs triste & desesperé,  
 Avec cest autre soin dont ie suis martyré,  
 Sçavoir apres ma mort que deuiendra mon ame.

Sa constance & sa foy, sa desfoiille meurtrie,  
 Son martyre enduré la doit faire sauuer:  
 Mais ie crains d'autre part de la voir reprouuer,  
 Et damner à bon droit pour son idolastrie.

Car en vous seulement elle auoit sa fiance,  
 Au plus fort des tourmens vostre nom reclamoit,  
 N'adorois rien que vous, & constante affermoit  
 Qu'il n'estoit nul salut hors de ceste creance.

Et qui plus est encor, elle est tant obstinee,  
 Que ceste vieille erreur ne veus point delaisser:  
 Et dit, pour tout confort, qu'il luy plaist de penser  
 Que par trop vous aimer elle sera damnee.

## C H A N S O N .

**P**our voir ma fin toute assée  
 Que vos rigueurs ont préparée,  
 Je ne me plains aucunement:  
 Car veu la douleur qui m'offense,  
 La mort venant soudainement  
 Me tiendra lieu de récompense.


Sans plus pour mes yeux je me plains,  
 Ces yeux qui vous ont vus si belle,  
 Frictez d'une lumière telle  
 Tant-il, hélas! qu'ils soient esteints

Faut-il aussi que mes oreilles  
 Après tant de vobres incruelles,  
 Rauffans l'esprit bien-heureux,  
 Pour iamaïs demeurent fermées,  
 Sans que vos propos amoureux  
 Les puissent plus rendre charmées?

Ce m'est un ennuy trop amer,  
 Qu'il faille que ce cœur perisse  
 Qui fut nay pour vostre service,  
 Et qui osa bien vous aimer.

Mais en ce regret qui m'affole  
 Peu à peu se me reconsole  
 Pensant que c'est vostre vouloir  
 Car puis que ma mort vous est chère,  
 Je n'ay garde de me douleur  
 D'une chose qui vous peut plaire.

## CHANSON.


**C**AMEZ, vous ce que ie desire  
 Pour loyer de ma fermeté?  
 Que vous puissiez voir mon martyre,  
 Comme ie voy vostre beauté.

Le Ciel ornant vostre ieunesse  
 De ses dons les plus précieux,  
 Pour mieux me montrer sa richesse  
 M'esclaira l'esprit & les yeux:  
 Tc:siours depuis ie vous admire  
 D'un œil tout en vous arresté:  
 Mais vous ne voyez mon martyre  
 Comme ie voi vostre beauté.

Maudite soit la cognoissance,  
 Qui m'a coûté si cherement:  
 Ma douleur n'a eu sa naissance,  
 Que d'avoir veu trop clairement.  
 L'as-ti si bien raison de mauvaisre  
 Ce qui perdit ma liberté,  
 Puis que ne voyez mon martyre  
 Comme ie voi vostre beauté.

L'aveugle enfant qui me commande,  
 Qu'on nomme à tort Dieu d'amitié,  
 Les deux yeux comme à lui vous bande,  
 Afin que soyez sans pitié.  
 Il le faut: car s'ose bien dire  
 Que n'auriez tant de cruauté,  
 Si vous pouviez voir mon martyre  
 Comme ie voi vostre beauté.

Si le Ciel de vostre visage  
 Luit de mille perfections,  
 Il n'en peut auoir davantage  
 Que mon cœur a de passions.  
 Il pleure, il gemit, il sousspire,  
 D'amour nuict & iour tourmenté,  
 Helas! voyez donc mon martyre  
 Comme ie voy vostre beauté.

Ie me plains d'auoir trop de veüe,  
 Moy qui ne puis voir seulement  
 Parmy tant d'ennuy qui me tuë,  
 Vn seul trait de contentement:  
 Au engle au bien ie me puis dire,  
 Et au mal trop plein de clarté,  
 Ne pouuant rien voir que martyre  
 Au miroir de vostre beauté.

Puis qu'on guarist par son contraire,  
 Tout l'esper que ie puis auoir  
 Est de sortir de ma misere  
 Lors que ie cesseray de voir:  
 A la mort dont ie me retire  
 Pour rendre mon mal limité,  
 Lors si ne voyez mon martyre  
 Ie ne verray vostre beauté.

### C H A N S O N .

**L**E mal qui me rend miserable,  
 Et qui me conduit au trespas,  
 Est si grand qu'il est incroyable,  
 Aussi vous ne le croyez pas.



Amour qui des yeux a naissance,  
 Court aussi tost vers le desir,  
 Se conserve avec l'esperance,  
 Et trouve repos au plaisir.

Mon amour est d'une autre sorte,  
 Le desespoir la rend plus forte,  
 Elle renaist de son trespas,  
 Perdant elle acquiert la victoire:  
 C'est une chose forte a croire,  
 Aussi vous ne le croyez pas.

Tout ce que l'univers enferme  
 Tend au bien, le cherche & le suit,  
 Le feu, l'air, les eaux, & la terre,  
 Et tout ce qui d'eux est produit:  
 Moy seul de moy-mesme adversaire  
 Je cours à ce qui m'est contraire,  
 Et ne fay rien tant que mon bien,  
 Je rends ma douleur incurable:  
 Mais pource qu'il n'est pas croyable,  
 Madame, vous n'en croyez rien.

Si j'aimois à l'accoustumes,  
 Je croy qu'il seroit bien aisé  
 De juger mon ame enflammée  
 Par quelque soupir embrasé.  
 Si tost qu'une autre amour commence  
 Elle apparroist, chacun le pense,  
 On la cognoist, on en fait cas:  
 Mais le feu qui me met en cendre,  
 Est tel qu'il ne se peut comprendre,  
 Aussi vous ne le croyez pas.

Il n'y a regret ni tristesse  
 Qui trouble si fort un amant,  
 Que de voir celle qui le blesse  
 Ne croire rien de son tourment:  
 Et c'est ce qui plus me console:  
 Car si mes pleurs ou ma parole  
 Ma douleur pouvoient asscherer,  
 Ce me seroit fort peu de gloire  
 Qu'elle fust si facile à croire,  
 Estant si forte à endurer.

Le mal qui me rend miserable,  
 Et qui me conduit au trespas  
 Est si grand qu'il est incroyable,  
 Aussi vous ne le croyez pas.

### C H A N S O N .

**P**our faire qu'une affection  
 Ne soit suivie à l'inconstance,  
 Il faut beaucoup de connaissance  
 Et beaucoup de discretion.

Je suis bien d'avis qu'une Dame  
 Ne doive aisément s'asseurer,  
 Qu'un ieune Amant garde sa flamme  
 Pour le voir plaindre & soupirer:  
 Car presqu'aussi tost qu'il commence,  
 Le refus ou la iouissance  
 Esteignent ses feux si cuisans,  
 Et n'y peut auoir d'assurance  
 Qu'il n'ait passé deux fois douze ans.

Et puis la jeunesse indiscrette  
 Brulant d'arroseuse chaleur,  
 Ne scauroit retenir secrette  
 Vne ioye ou vne douleur:  
 De ses saueurs elle se vante  
 Prompte, acselageuse, arrogante,  
 Rien ne s'y peut voir d'arresté,  
 Et son ame est plus inconstante  
 Qu'un valet deçà delà porté.

L'estime aussi peu receuable,  
 Au moins pour dire longuement,  
 Cest ardeur qu'on croit verisiable  
 Du premier regard s'allumant:  
 L'Amour est foible de sa naissance,  
 Mais le temps luy donne accroissance  
 Et le guide à perfection,  
 Il faut donc de la cognoissance  
 Pour fonder vne affection.

Mais sur tout qui veut viure heurieuse,  
 La grandeur ne doit estimer,  
 L'amour des grands est dangereuse,  
 Et ne se peut assez blasmer:  
 Suiette au bruit & à l'enuie,  
 De mille ennuis elle est suiuite,  
 Celle qui s'y veut hazarder,  
 Se trouue à la fin asservie  
 Au lieu qu'elle doit commander.

Chacun d'eux de soy tant presume  
 Qu'il pense estre aimé par deuoir:  
 Ils brulent comme on les allume,

L'œil d'autrui les fait esmouuoir:  
 Et dès que leur ame est esprise,  
 Fureur guide leur entreprise,  
 Tout conseil arriere est laissé:  
 Puis ne font cas apres la prise  
 Du bien qu'ils ont tant pourchassé.

Suinez le conseil des Deesses,  
 Qui n'ont aimé si hautement:  
 Et puis que vous estes maistresses  
 Retenez le commandement:  
 Fuyez aussi toute accointance  
 De ces muguers pleins d'apparence,  
 Qui se paissent de vanité,  
 Et qui fondent leur recompense  
 Plus au bruit qu'en la verité.

Si quelque heur en Amour se trouue  
 Il vient d'auoir bien sceu choisir,  
 Et sur vne constante preuue  
 Auoir arresté son desir:  
 Celuy qui garde en sa pensee  
 Vne amour de loing commencee,  
 Toujours sagement retenu,  
 Et qui ne l'a iamais laissée,  
 Merite estre bien reconnu.

Celuy qui discret & fidelle  
 Sans gemir s'est laissé brusler,  
 Et à qui la peine cruelle  
 N'a iamais rien fait deceler:  
 Qui cache au dedans son martyre  
 Que la peur d'aimer ne retire,

Et trouue au mal contentement,  
 Tel seruitour se peut elire  
 Sans auoir peur du changement.

## CHANSON.

**S**I tost que vostre œil m'eut blessé,  
 Tant de feu s'esprist en mon ame,  
 Que ie n'eusse iamais pensé  
 Pouuoir ardre en plus chaude flame:  
 Mais croissans en vous chaque iour  
 Les Graces qui vous font si belle,  
 I'ay veu croistre aussi mon amour  
 Toujours de quelque ardeur nouvelle.  
 Elle est ore à l'extremité,  
 Plus grande on ne la scauroit rendre:  
 Ne croissez donc plus en beauté,  
 Qu'vous me mettez tous en cendre.

## STANCES.

**S**I l'angoisse derniere en rigueur est semblable  
 Au mal de mon esprit, le mortel miserable  
 Despitant les hauts cieus, a fors iuste raison,  
 Les cieus qui trop cruels pour mourir l'ont fait naistre,  
 Mais las! un si grand mal que le mien ne peut-estre,  
 La mort & ma douleur sont sans comparaison.  
 En la mort seulement se corrompt la matiere,  
 Qui tient des elements, ; l'ame demeure entiere,

Franche.

Franche & libre des corps, & s'en vantoit aux cieuz,  
 En ceste mort d'Amour, inhumaine & cruelle,  
 Mon esprit se diuisé, & sa part immortelle,  
 Que plus chere ie tiens, s'en va quant & vos yeux.

Amour qui de tes mains en as fait le partage,  
 Tu me fais trop connoistre à mon desauantage,  
 Qu'on ne doit un enfant pour arbitre choisir,  
 L'intellect, la raison, tu les laisse à Madame,  
 Et à moy seulement ceste part de nostre ame,  
 Où sont les passions, la crainte, & le desir.

Lesi'en porte en mon cœur en si grant' abondance,  
 Qu'en pleurant ie m'estoime, accablé de souffrance,  
 Comment pour y durer mes esprits sont si forts:  
 On dit qu'on peut mourir d'une douleur trop forte:  
 Mais ie croy le contraire au mal que ie supporte:  
 Car la seule douleur donne vie à mon corps.

Tout ainsi qu'un flâbeau quand l'humueur nouu-  
 Commançe à luy faillir iette haut sa lumiere, (c'est)  
 Et scintille plus fort sur le poinct qu'il defaut:  
 Tout ainsi mal-heureux, lors que ma fin arrive,  
 Mon sens se fait plus chaud, & ma douleur plus vive,  
 Le plus cruel en Amour c'est le dernier assaut.

Peu risé que i'estois, ie me faisois accroire  
 Quand Amour de mon cœur eut la premiere gloire,  
 Que mon mal fist dès lors à son extremité:  
 Mais hélas ! ie cognoy par ses nouvelles brèches,  
 Qu'il a pour les enfans de moins poignantes fleches,  
 Et qu'avecques nostre aage il croist sa cruauté.

Côme on voit bien souuēt une eau foible & debile  
 Qui du cœur d'un rocher goutte à goutte distille,

Et sert aux pasteurs pour leur soif estancher,  
 Par l'accroist d'un torrent plus fiere & plus haustaine  
 Emporter les maisons, noyer toute la plaine,  
 Et rien qui soit devant ne pouvoit l'empescher.

De ma premiere amour le cours estoit semblable,  
 Elle erroit peu à peu, çà & là variable,  
 Le moindre empeschement la pouvoit arrester:  
 Mais ce nouueau desir la rend ores si forte,  
 Que malgré la raison tous mes sens elle emporte,  
 Et ma faible vertu n'y peut plus résister.

O moy trois fois heureux si ma libre penſee  
 Du puissant trait d'Amour n'eust point esté blessée!  
 Tous ces autres soucis bourreaux de nos esprits,  
 La folle ambition, le sois g, la conuoitise,  
 Et tant de vains honneurs que l'ignorance prise,  
 Comme trop bas pour moy i' auois tous à mespris.

Je les desdaiinois tous, & n'auois point de crainte  
 De voir ma volonté si laschement contrainte,  
 Appris dès ma ieu nesse à dresser l'œil aux cieus:  
 Et tenant vers le cœur une si ferme roche,  
 Que rien pour l'assailir n'en pouuoit faire approche,  
 Sinon la passion commune aux plus grands Dieux.

Helas! i'en suis vaincue, le sens qui saccage,  
 Comme un fier ennemy, les forts de mon courage  
 Le merends, mais en vain: son courroux ne s'esteint,  
 Elle brûse mon cœur d'une flamme eternelle,  
 Et me laisse au pouuoir d'une iure cruelle  
 Qui croist le feu d'Amour n'estre rien qu'un feu peint.

Ce n'est pas toutefois le sujet de mes plaintes  
 Qu'Amour dedans mon sang ses sagettes ait teintes:

*Je n'accuse le Ciel pour un si beau mal-heur,  
 Ni pour me voir au ioug d'une maistresse dure:  
 Car ce m'est reconfort de penser que i'eudure  
 Pour la plus grand' beauté, la plus griefue douleur.*

*Je me plains seulement que l'astre de ma vie  
 Sa divine clarté si soudain m'ait ravie:  
 A peine il apparoist lors que ie suis priné,  
 Et l'œil ma seule guide en l'amoureux voyage,  
 Peis si belle, me laisse au plus facheux passage:  
 Las dès le point du iour mon soir est arrivé!*

*Passures yeux desolez, qui vous souliez tant plain  
 En l'obiet bien aimé de ma douce contraire,  
 Et de m'auoir trahy vous teniez glorieux,  
 Faites de vostre erreur maintenant penitence,  
 Et diuez torrens pour pleurer ceste absence:  
 Mais pour la bien pleurer c'est trop peu que deux yeux.*

**F I N D E S A M O V R S  
 D'HIPPOLYTE.**





CLEONICE,  
DERNIERES AMOVRS  
DE PHILIPPES  
DES PORTES.

SONNETS.

I.

**Q**'il souffre incessamment, qu'il brusle &  
soit de glace,  
Qu'il seme au cours des eaux sa peine &  
son esmoy,  
Qu'un bel œil soit son Dieu, son monarque & sa loy,  
Et qu'en le bien seruant des rigueurs il pourchasse.  
Qu'il ait l'ame hautaine, & qu'une belle audace  
L'affranchisse du peuple, & le retire à soy,  
Que par ses longs travaux, son merite & sa foy  
Il s'esleue un renom que le Temps ne desface.  
Que son heur des ialoux soit tousiours empesché,  
Que le flux de ses pleurs ne puisse estre estanché,  
Qu'il trouue à ses desseins la Fortune opposée,  
Et que du seul tombeau soit son mal limité:  
Ainsi chantoit Clothon sa quenouille au costé  
Commençant de mes iours la maudite fusée.

## I I.

J'ay dit à mon desir, Pense à te bien guider,  
 Rien trop bas, ou trop haut, ne te face distraire:  
 Il ne m'escouta point, mais ie me & volontaire,  
 Par un nouveau sentier j'o voulu hazarder.

Ie vey le Ciel sur luy mille orages darder,  
 Ie le vey traversé de flamme ardente & claire,  
 Se plaindre en trebuchant de son vol temetaire,  
 Que mon sage conseil n'avoit sceu retarder.

Après ton precipice, O Desir miserable!  
 Ie t'ay fait dedans l'onde une tombe honorable,  
 De ces pleurs que mes yeux font couler iour & nuit.  
 Et l'esperance aussi ta seur fowle & dolente,  
 Après mains longs desours se voit ch'agée en plâte,  
 Qui romeroit assez: mais n'a iamais de fruit.

## I I I.

Parmy ses blancs chesveux croient les Amorettes  
 S'etrelasés l'un l'autre, & ses yeux mes vainceurs,  
 Faisoient par leurs rayés un Iuillet dans les cœurs,  
 Et sur terre un Avril tapissé de fleurs ettes.

Sur les lis de son sein voletent les asettes  
 Contre les regardans decochant leurs rigueurs,  
 Dieux que d'heureux tourmens! que d'aimables  
 languours!

Que d'hançons cachez! que de flames secrettes!  
 Si tost que m'apport ce chef à oeuvre des Cieux  
 En crainte & tout denot ie refermay les yeux,  
 N'osant les hazarder à si hantes merveilles.

Mais ie n'avançay rien: car ses diuins propos  
 Me vollerent d'un coup l'esprit & le repos,  
 Et l'Amour en mon cœur entra par les oreilles.

## I I I I.

D'une douleur poignante ayant l'ame blessée  
 Je ne puis en mon lit d'allegeance estreouuer,  
 Je me tourne & retourne, & ne sçaurcis trouuer  
 De place qui ne soit de chardons herissée.  
 Ne verray-je iamais que la nuit soit passée  
 Je suis au mois de Iuin, & pense estre en Hyuer:  
 Leue toy belle Aurora, & fais aussi leuer  
 Non le Soleil du Ciel, mais cil de ma pensée.  
 Ah! que di-je une nuit: tout un siecle est passé  
 Depuis que son bel œil sans clarté m'a laissé:  
 Non qu'on ne parle plus de saisons ni d'amices,  
 Je laisse au Philosophe & aux gens de loisir  
 A mesurer le temps par raais & par iournees,  
 Je conte quant à moy le temps par le desir.

## V.

Vous n'aimez rien que vous, de vous mesme maistresse.  
 Toute perfection en vous seule admirant,  
 En vous vostre desir commence & va mourant,  
 Et l'Amour seulement par vous-mesme vous blisse.  
 Franche & libre de soing vostre belle ieuuesse  
 D'un œil cruel & beau mainte flamme tirant  
 Brule cent mille esprits, qui vostre aïde implorant  
 N'esprouuent que fierté, mespris, haine & rudesse.  
 De n'aimer que vous-mesme est en vostre pouuoir:  
 Mais il n'est pas en vous de m'empescher d'auoir  
 Vostre image en l'esprit, l'aimer d'amour extreme.  
 Or l'Amour me rend vostre & si vous ne m'aimez,  
 Iusqu'à ce que ie suis à vous à tort veus presumer,  
 Orgueilleuse Beauté, de vous aimer vous-mesme.

## V I.

Qui voit vos yeux diuins si prompts à décocher,  
 Et ne perd aussi tost le cœur, l'ame & l'audace  
 N'est pas homme vivant, c'est un morceau de glace,  
 Vne souche insensible, ou quelque vieux rocher.  
 Qui ne voit point vos yeux doit les siens arracher,  
 Et maudirè le Ciel qui ce mal luy pourchasse:  
 Je ne voudrois point d'yeux priuè de tant de grace:  
 Car tous autres objets ne font que me fascher.  
 On doute de ces deux la meilleure auenture,  
 De cil qui pour les voir à la mort s'auenture,  
 Ou qui ne les voyant esuite son trespas.  
 Perdre la vie est tout, c'est le dernier naufrage:  
 Telle perte pourtant ne m'en priueroit pas:  
 Car qui ne les voit point per beaucoup d'auantag.

## V I I.

Plus i'ay de cognoissance, & plus ie determine  
 De n'aimer rien que vous seule digne de moy,  
 Digne de m'enlacer d'une eternelle foy,  
 Et que tous mes desirs ayent de vous origine.  
 Belle race du Ciel, ame claire & diuine,  
 Seule toute mon Tout, ma creance & ma loy,  
 Je respire par vous, sans vous rien ie ne voy,  
 Et si i'ay bien ou mal vostre œil me le desine.  
 Que i'estois mal-heureux ne vous cognoissant pas,  
 Comme un qui va de nuict ie chopois tous les pas,  
 Et prenois pour ma guide une foible estincelle.  
 Depuis le Ciel benin pour me recompenser  
 Me fit voir un Soleil, dont la flamme est si belle,  
 Qu'on n'en peut approcher seulement du penser.

## VIII

Si par vostre beauté digne d'une immortelle  
 Je sens geler mon ame, & mon cœur enflammer,  
 L'en accuse le ciel plus tost que vous blasmer,  
 La faute en est à luy qui vous forma si belle.  
 Et si volant trop haut, où mon desir m'appelle,  
 L'audace où le malheur me contraint d'abysmer,  
 La faute en est d'Amour qui me fait vous aimer,  
 Et croire que la mort pour vous n'est point cruelle.  
 Mais si vous me voyez deuant vous tressaillir,  
 Refuser, pâlir, rougir, le propos me faillir,  
 Et me dissimuler d'une feinte peu caute.  
 Me plaire en mes pensers, me separer de vous,  
 Et que vous ne croyez mon mal venir de vous,  
 Je pense auoir raison d'accuser vostre faute.

## IX.

Cest œil du firmament toujours resplendissant,  
 Qui rend comme il luy plaist les saisons differantes,  
 Pere des animaux, des metaux & des plantes,  
 Sans qui rien icy bas ne peut estre naissant.  
 Son voyage infini tous les ans finissant,  
 N'outrepasse iamais les ceintures ardantes:  
 Du Cancre & de la Cheure, & comme les errantes  
 Des vapeurs de la mer va son feu nourrissant.  
 Mon Soleil qui sur l'autre a beaucoup d'auantage,  
 De mes yeux à mon cœur fait ainsi son voyage,  
 Et sans outrepasser de mes pleurs se repaist,  
 Mais ô belle Planete, ô ma flamme derniere,  
 Helas! vous le voyez, ie suis & m'en desplaist,  
 Trop petit Ocean pour si grande lumiere.

## I.

Trois fois les Xinthiens au feu de leur patrie  
 Se sont enfevelis avec la liberté,  
 Et le vaillant Caton d'un esprit indompté  
 A fin de mourir libre est cruel à sa vie.

L'espouse de Sypnax du mal-heur poursuivie  
 Fuit en s'empoisonnant le triomphe appresté:  
 Et d'un cœur aussi grand comme estoit sa beauté,  
 Meurt l'Egyptienne après être affermie.

Que pense-ie donc faire, ô chetif que ie suis?  
 Chargé de mille fers, mis plus chargé d'ennuis,  
 Què sens mon ame libre esclauue estre rendue.

Il faut, il faut mourir ie suis trop attendant,  
 Si ce n'est en Caton ma liberté gardant,  
 Soit comme Cleopatre après l'auoir perduë.

## XI.

Si trop en vous seruant, ô ma mort bien aimée,  
 L'ardant feu de mon cœur esclaire & se fait voir,  
 Si l'on dit qu'à son gré vostre œil me fait mouuoir,  
 Et que de vous sans plus ma vie est animée.

Vne si pure ardeur qui n'a point de fumée,  
 Deuant tous peut reluire & monstret son pouuoir,  
 Tant deuers qui si loin mes desirs font seauoir  
 Sont des arcs que ie dresse à vostre renommée.

Jadis entre les Grecs, quand l'honneur y uiuoit,  
 Le vainqueur des vaincus maint trophée esleuoit,  
 Fait d'estoffe legere, & de peu de durée:

Mais moy que ma desfaite a rendu glorieux,  
 Bien que ie soy' vaincu i'esleue en diuers lieux  
 Maint trophée immortel pour vous rendre honorée.

## XII.

O journée inconstante, heureuse & mal-heureuse,  
 Extreme en tous les deux, inconstant comme toy,  
 Je ne sçay si maudire ou louer ie te doy,  
 Tant tu m'es à la fois & douce & rigoureuse.  
 Fut-il donc aux enfers avec si douloureuse?  
 Les cieux ont-ils un Dieu si fortuné que moy?  
 Mille extremes faueurs ont bien-heuré ma foy,  
 Mille extremes rigueurs la rendent languoureuse.  
 Ne puisse-je jamais de toy me souuenir,  
 Mais puisse-je toujours ce penser retinir,  
 Qui durant mon exil si doucement me touche.  
 Que d'estranges chaos en moy se remestoient,  
 Son propos me chassoit, ses yeux me rappelloient,  
 Dieu que j'aime ses yeux, & que ie hay sa bouche!

## XIII.

Les celestes beautez d'une heureuse icunesse,  
 Vn orgueil plein d'attraits, une honneste riqueur,  
 En silence un parler qui descouure le cœur,  
 Vn modeste desdain, le port d'une Daesse.  
 Dessous des cheveux blonds une meure sagesse,  
 Vn œil combleant l'esprit d'amoureuse languueur,  
 Qui de tout ce qu'il void est Monarque & vainqueur,  
 Qui gele & fait brusler, qui guarit & qui blesse.  
 Vn esprit tout diuin, le Ciel mesme estonnant,  
 Vn propos qui les cœurs à son gré va tournant,  
 Neige, ebene, corail, lis, & roses vermeilles,  
 Et mille autres thresors de nature & des cieux,  
 De l'œil & de l'esprit la gloire & les merueilles,  
 Sont de ma liberté les tyrans gracieux.

## XIII.

Pourquoy ne l'aimeroi-je, elle est toute parfaite,  
 C'est un pourtraict viuant des beautez de Cypris,  
 Il n'auroit point de cœur qui n'en seroit surpris:  
 Et qui ne beniroit le iour de sa desfaite.

Bien que pour un mortel le Ciel ne l'ait pas faicte,  
 Et que i'auoye assez d'auoir trop entrepris,  
 Le me plais en ma faute, & plus ie me sens pris,  
 Et plus ie tiens ma vie heureusement suiuite.

Mon Dieu qu'elle est diuine, & que ie suis heureux  
 D'en auoir cognoissance, & de n'estre amoureux  
 De rien tant que des yeux dont i'ay l'ame blessée.

Moins i'y cognoy d'esperoir mieux ie la voy seruant,  
 Ce qui deust me geler rend mon feu plus viuant,  
 Et le mal qui me tuë est vie à ma pensee.

## XV.

Vn iuoire viuant, vne neige animee,  
 Fait que mon œil rauï ne s'en peut retirer:  
 O main victorieuse apprise à bien tirer:  
 Que tu m'as de beaux traicts la poitrine entamee.  
 Aux celestes beautez mon ame accoustumee  
 Ne trouue obiect que toy qui la puisse attirer,  
 Et croit qu'elle te peut sans offense adorer,  
 Tant elle est de ta glace à toute heure enflammee.  
 Le iour dont se souuent i' aime à me souuenir,  
 Iour qu'il te plout mes yeux & mon cœur retenir,  
 Et de leur seruitude embellir ta victoire,  
 Et rompis tant de nœuds qui m'auoient seu lier,  
 Et me faisant deslors toute chose oublier,  
 Tu fus mon seul penser, mon ame & ma memoire.




## XVI.

Le Sculpteur excellens desseignans pour ouvrage  
 Vne plante, un lion, un homme, un element,  
 Si la main obeyt & suit l'entendement,  
 Trouue en un marbre seul toute sorte d'image.  
 Ainsi rare beauté, fruit de mon courage,  
 Se trouue en vous le bien & le mal d'un amant:  
 Mais faute de scauoir, d'art & de iugement,  
 Voulant choisir le bien, ie me prens au dommage.  
 Ce n'est donc le Destin par qui tost est forcé,  
 Ce ne sont vos rigueurs, ny le sort courroucé,  
 Que l'on doit accuser de ma perte inhumaine.  
 La faute est toute à moy: car dedans vostre cœur  
 Est ma vie & ma mort, mon repos & ma peine,  
 Mais ie n'en puis tirer que mort, peine & rigueur.

## XVII.

Durant que ie vous chante, ô ma flamme secrette,  
 Es descri ses beaux nœuds qui m'ont sçeu retenir,  
 M'obligeant à bon droit les siecles auenir,  
 Qui verront en mes vers vostre beauté pourtraite:  
 Le Ciel qui sans pareille entre nous vous a faite,  
 Vous fait de iour en iour plus belle deuenir,  
 Si bien que pour menteur chacun me peut tenir,  
 Quand plus que ie me monstre on vous trouue par-  
 A fin donc que ie puisse un tel blasme euitier (faite)  
 Lors que i'entreprendray vos loüanges chanter,  
 Ie diray deormais, tel iour elle estoit telle.  
 Mais depuis sa beauté d'heure en heure augmenta,  
 La fait plus que Deesse, & si haut l'emporta,  
 Que pour voler apres trop basse fut mon aïle.

## STANCES.

 Ont-ce dards ou regards que les traits esläcez  
De ces deux beaux Soleils, Rois des ames plus  
fieres?

He! ce sont des regards clairs d'ardentes lumieres:

Non, ce sont dards cruels dont les cœurs sont percez,

Sont-ce charmes eu chants que les sons gracieux,

Dont sa vermeille bouche est si bien animee?

Ce sont chants qui l'esprit peuuent ravir aux cieus,

Ce sont enchantemens dont i'ay l'ame charmee.

Puis qu'il se falloit perdre, & qu'il est destiné

Que vaincu ie perisse en l'amoureuse guerre,

Ce m'est grand recōfort, qu'un si beau traict m'èferre,

Et qu'en si blonds cheueux ie sois emprisonné.

Toutes les autres fois qu'Amour m'auoit dompté

Ie pleuroy ma fortune & l'estat de ma vie:

Mais i' aime ores mes fers, & suy la liberté,

Et chastiroy mon cœur s'il en auoit enuie.

D'un regret seulement mes esprits sont troublez

D'estre trop bas obiect pour si haute lumiere:

Mais ô rare beauté, des beautez la premiere,

Prenez garde au Soleil, à qui vous ressemblez.

Ce bel astre du Ciel, cest unique flambeau,

En tous lieux ses rayons sans difference darde,

Et son œil qui si clair cede au vostre plus beau,

Comme les hauts Sapins le bas Soulcyr regards.

Ne me desdaignez donc, & souffrez qu'en mourät

Vn doux trait de vostre œil donne espoir à mon ame:

Permettez que mon cœur bassement vous reclame,

Et qu'il se rende heureux vos beautez adorant.

Mais

Mais c'est peu que d'un cœur pour offrir à vos yeux,  
Rois de tous les esprits de ceux qui s'en approchent,  
J'en voudroy mille & mille à fin de pouvoir mieux  
Recevoir tous les traits que si droit ils décochent.

Autre faveur du Ciel je ne veux desirer,  
Qu'estre seul consommé d'une flamme si claire,  
Aussi bié toute autre ame est pour vous trop vulgaire,  
Seul d'un si beau tourment je merite endurer:

Car je scay come on souffre, & n'y suis point nouveau,  
Accoustumé d'enfance aux plus cruels allarmes:  
Venu au lieu de lait quand i'estois au berceau,  
Me fit succer des feux, des souspirs, & des larmes.

Un seul cry ne m'eschappe aux plus fortes lagueurs,  
Et pour en voir la preuve, ô ma belle a diversaire,  
Essayez contre moy ce que vous pouvez faire,  
Choisissez moy pour butte aux traits de vos rigueurs.

Mais il faut tenir cher ce qu'on a tout à soy,  
Me pouvez-vous blesser sans vous estre cruellet  
Chacun vous peut aimer: mais non pas comme moy,  
Chacun n'a pas mes yeux bien qu'il vous trouue belle.

## STANCES.

**R**itné du bel astre amontré,  
A qui mon ame est esservie,  
Entre mille ennuis rigoureux  
Le duil ne peut m'oster la vie.

Au retour par contraire effort,  
Si l'aïse d'esprit ne me prime,  
Lisse en douleur excessive  
Ne suffit pour donner la mort.

## XVIIII.

*Douce fin de mes vœux. s'il vous plaist que i'escriue  
 Ces parfaites beautex dont vous bleffez les Dieux:  
 Faites tant que ie puisse en vous tenir les yeux  
 Durant que ie m'effuyc à vous pourtraire viue.  
 Car il ne faut penser auirement que i'arrive (Cieux,  
 Au moindre des beaux traits que vous avez des  
 Veu qu'il sort de vostre œil tāt d'esclairs radioux,  
 Qu'une si grand' clairté de lumiere me priue.  
 Faites comme Phebus quand son fils s'approcha,  
 Qui de son chef doré les rayons destacha,  
 Pour ne l'ablowir pas de sa celeste flame.  
 Si non ie ne puis dire en chantant vos beautex,  
 Fors que ie voy des feux, & de grandes clairtez,  
 Qui troublerent ma veüe, & brulerent mon ame.*

## XIX.

*Ceste belle ennemie & d'Amour & de moy,  
 Qui presqu'en se ioüant range tout en seruage,  
 A pour soldats choisis, & pour riche equipage,  
 L'honneur, la chasteté, la constance, & la foy.  
 Vn seul mauvais penser n'a place aupres de soy,  
 La Vertu toute viue est peinte en son visage,  
 Si bien que qui la void leue au Ciel son courage,  
 Et des communs desirs n'esprouue point la loy.  
 Ses yeux sont deux Soleils de beauté si parfaite,  
 Que d'Amour, & de Mars la lance & la sagette  
 N'ont point tant de pouuoir contre une liberté.  
 La Grace & la Douceur sont tousiours avec elle,  
 Ceste belle Deesse, ha! non seulement belle,  
 Ains Bellonne & guerriere ainsi m'a surmonté.*

## X X.

A la beauté du Ciel vostre beauté i'egale:  
 Le Ciel en sa rondeur toute forme contient,  
 Et par son mouvement cree, esmeut, & maintient:  
 De semblables effects vous estes liberale.  
 Car vostre belle veüe admirable & fatale  
 Cree en nous les amours, les garde & les soustient:  
 Et tant de beaux pensers dont l'esprit s'entretient,  
 Ont leur mouuement d'elle, & leur forme ideale.  
 Le clair Soleil du Ciel fait naitre en tournoyant  
 Les fleurs, l'or precieux, le rubis flamboyant,  
 Dont mainte Dame apres son beau chef enuironne.  
 Les Soleils de vos yeux mon esprit allumans,  
 Y produisent sans fin perles & diamans,  
 Dont i'espere en mes vers vous faire une couronne.

## X X I.

Le temps leger s'enfuit sans m'en apperceuoir,  
 Quand celle à qui ie suis mes angoisses console,  
 Il n'est viel ni boiteux, c'est un enfant qui vole,  
 Au moins quand quelque bië viët & mal deceuoir.  
 A peine ay-ie loisir seulement de la voir,  
 Et de rassir mon ame en sa douce parolle,  
 Que la nuit à grand pas se haste & me la volle,  
 M'ostant toute clarté, toute ame, & tout pouuoir.  
 Bien-heureux quatre iours: mais quatre heures son-  
 daines,  
 Que n'auex-vous duré pour le bien de mes peines,  
 Et pourquoy vostre cours s'est-il tant auancé?  
 „ Plus la ioye est extreme & plus elle est fuitiue:  
 Mais i'en garde pourtant la memoire si viue,  
 Que mon plaisir passé n'est pas du tout passé.

## X X I I.

Cest habit trop heureux, qui sert de couverture  
 Aux thresors qu'à bon droit sur tout ie vray prisât,  
 Bië que vous se portiez presqu'en vous des luisât,  
 Croyez-moy, s'il vo<sup>e</sup> plaist, n'est de morte teinture.  
 Car ainsi que la ruië ou l'ombrage ne dure  
 Aux liëux où le Soleil ses rais va conduisant,  
 De mesme en quelque lieu q' vostre œil seït luisât,  
 Le noir s'esuanouït ou change de figure.  
 Qui void, comme ie ie fay, vos rigerils enflammans,  
 Iuge que vostre habit est plein de diamans,  
 Et que toute blâcheur aupres n'est qu'un ombrage.  
 Donc pour porter le dueil sans changer de couleur,  
 Et pour tenir la terre & le ciel en douleur,  
 Il faut cacher vos yeux & vostre beau visage,

## X X I I I.

Ceux que trop d'avarice ou trop peu de sagesse  
 Dans un foible vaisseau fait sur mer voyager,  
 Et qui cherchent la mort au riuage estrangier,  
 Poinçs d'un sale desir qui n'a iumais de cesse:  
 Si le iuste courroux de Neptune les presse,  
 Et qu'ils perdent l'espoir par l'effroy du danger,  
 Chacun à qui mieux mieux pour la nef descharger  
 Iette au milieu des eaux sa plus chere richesse.  
 Moy qui d'un beau desir me sentoie enflammer,  
 Je m'embarquay ioyeux sur l'amoureuse mer,  
 Qui des fiots & des vents aussi tost fut couuërie.  
 Pour descharger ma nef i'ay si anchement ietté  
 Tout ce qui m'estou cher, l'ame & la liberté,  
 Et n'ay point de regrets d'auoir fait ceste perte.

## XXIII.

Voyant le beau Soleil si clair & radieux,  
 Qui couure & qui destruit toute grande lumiere,  
 Ainsi qu'en l'Ocean se pert toute riviere,  
 Je ne me puis tenir de le dire entieux.

Car tant de feux divins semez parmy les cieux,  
 Voire sa propre sœur des astres la premiere,  
 Perdent, s'il est present, leur splendeur consumiere,  
 Et de leur deshonneur il se rend glorieux.

Le Soleil de nos ans qui fait fleurir ma vie,  
 Comme l'autre Soleil n'est point touché d'envie,  
 Ombrageant les honneurs d'une moindre beauté:  
 Ains par l'amiable effort de ses flammes jumelles,  
 Celles qui sont au pres en deviennent plus belles,  
 Et tout chet voisin en rend plus de clarté.

## XXV.

Qui veut fermer l'entree aux peu chastes pensees,  
 Et par feu comme Hercule immortal d'envier:  
 Qui veut de beaux desirs son ame entretenir  
 Fuyant les vanitez du vulgaire embrassées.

Qui veut au ciel d'amour voir ses aïles haïssées,  
 Et de tous viciux ennuis la memoire bannir,  
 Vienne au iour de vos yeux s'il les peut soustenir,  
 Beaux yeux les doux nourriciers de mes peines pas-  
 Quiconque ainsi que moy s'y peut ferme arrester, (sces  
 D'autres biens ne scauroit son esprit contenter,  
 Tout odiet du commun l'offense & le travail.  
 Les tourmens ne pourroient l'en priver tant soit peu,  
 Et comme la Vestale avoit soin de son feu,  
 Il conserve le sien de peur qu'il ne luy faille.

## XIV I.

Je voy mille clartez, & mille choses belles (voir,  
 Mais c'est tout par vos yeux, les miens ne sçauroient  
 Vostre esprit tout diuin me rend plus de sçavoir,  
 Je vole au plus haut ciel emporté sur vos aïles.  
 Vous me rendez gelé dans les flammes cruelles,  
 Ainsi comme il vous plaît vous me faites mouvoir,  
 Vous me donnez raison, iugement & pouuoir,  
 Vous estes mon destin, & mes loix eternelles.  
 De vous, & non du ciel, ie reçoÿ qualité,  
 D'un clin de vos beaux yeux ie fay ma volonté,  
 Vous me donnez l'essence & la forme premiere.  
 Sans vous ie suis pareil à cest œil de la nuit,  
 Qui n'est de soy visible & qui point ne reluit  
 Si des rais du Soleil il ne prend sa lumiere.

## XV I I.

Les combats renommez, les victoires hautaines  
 Des Dieux de vostre sang vous croyez surpasser,  
 Comblant de feux mon ame, esclauant mon penser.  
 Et triomphant d'un cœur soumis à tant de peines.  
 Mais la mort qui se rit des puissances humaines,  
 Et qui les pesans fers des vaincus peut casser,  
 Finira ma souffrance, & vous fera cesser  
 De tirer pour tribut de mes yeux des fontaines.  
 Ma cendre seulement alors vous restera,  
 Que vostre cœur felon à son gré traitera,  
 Tandis que mō esprit sans douleur & sans crainte,  
 Deliuéré de l'enfer où il fut tourmenté,  
 Iouira bien-heureux de vostre grand' beauté,  
 Et la face de Dieu si viuement depeinte.



## XXVIII.

Ces froideurs, ces desdains, ceste agreable audace  
 Ne peuuent pas assez pour me desesperer,  
 Ma foy fait en mon cœur l'esperoir ferme durer,  
 A fin qu'Amour toujours y conserue sa place.  
 Ces propos toujours pleins d'aigreur & de menace,  
 Cest œil qui s'embellist de me voir martyrer,  
 Ne feront que pour vous ie sois las d'endurer,  
 Que ie n'aime ma peine, & que ie ne l'embrasse.  
 Vostre beauté diuine addoucit tellement  
 L'aigreur de mes ennuis que ie chante au tourment,  
 Je beny vos rigueurs, j'adore ma souffrance.  
 Ma foy d'autre costé pure & sainte à iamais,  
 Sert d'asseuré rampart à ma ferme esperance,  
 Et fait que vostre amour en fin ie me promets.

## XXIX.

Bien que l'onde pesante, & l'air hstuide & prompt  
 Pour croistre leur puissance ayēt debas à soustraire,  
 La terre en leurs discords immobile demeure,  
 Et du grand Vniuers l'ordre ne se confond.  
 Aussi bien qu'en mon cœur les soupis qui se font  
 Ayent debas eternal avec l'eau que ie pleure,  
 Leur quereleux discord ne fait pas que ie meure,  
 Avec un peu d'esperoir mes esprits se resont.  
 Mais si le feu leger les elemens excede  
 D'un trop puissant effort, on verra sans remede  
 L'air flambant, l'eau tarir, & la terre brusler.  
 Lastie crains que par trop dans mon ame il abonde,  
 Et que ie face au Ciel tant de flammes voler.  
 Que comme au Phœnix on se rebuste la monde.

## XXX.

Quand l'ardente jeunesse aux delices poussée  
 Cede à l'age plus meurt moins amy du plaisir,  
 Tout ainsi que le teint se change le desir,  
 Et la raison commence à guider la pensée.  
 Des aiguillons d'honneur l'ame se sent pressée,  
 Qui luy font tout à l'heure entre chemin choisir,  
 Et celuy que l'Amour auoit sceu mieux saisir,  
 Se rit plus haütement de sa flamme passée.  
 Chacun lors par le temps rendu plus auuisé  
 Voyant l'age qui glisse à la nuit disposé,  
 Songe à faire retraite ains que le iour luy faille.  
 Mais moy qui dois brusler aimant iusqu'à la mort,  
 Plus te touche à la nuit plus t'esioigne le port,  
 Et moins t'ay de vigueur plus Amour me travaille.

## XXXI.

Ce bras qui m'a tiré tant d'attraits amoureux,  
 Par qui ma ieune audace en triomphe est menée,  
 Ce bras tousiours vainqueur ô sice destinée!  
 Est ouuert par le fer d'un barbier rigoureux.  
 Mais quoy? ie vay plaignant un coup peu dangereux,  
 Et voyant vostre sang mon ame est estonnée,  
 Bien que par vos rigueurs la mort me soit donnée,  
 Et que n'ayez soucy de me voir mal-heureux.  
 Je n'aime rien si fort que ce qui plus m'outrage:  
 Mais las! que le barbier n'en tire dauantage,  
 Si grande cruauté ne scauroy plus voir.  
 Doy-ie esperer qu'un iour la pitié vous surmonte,  
 Et qu'aucques mes pleurs ie vous puisse esmonner,  
 Vous qui de vostre sang faites si peu de porter

## XXXI.

Simulachres diuins, flammes saintes & claires,  
 Qui luisiez dans le Ciel de son front spacieux,  
 Et comme le Soleil par vos traits radieux  
 Dissipez la vertu des splendeurs ordinaires.  
 S'il est vray que tousiours les deux grands luminaires,  
 Les flambeaux arrestez, ceux qui changèz de lieux,  
 D'une egale clarté luisent dedans leurs cieux,  
 D'où vient que vos rayons soient souuent si contrai-  
 Amour pere du tout une fois seulement (res-  
 Leur imposa de luire, & depuis constamment (bles.  
 Ils vous gardât leur ordre, & sont tousiours sembla-  
 Vous les spheres d'Amour, yeux celestes flambeaux,  
 Luisiez de cent façons diuerses & variables:  
 Mais doux ou courroucez tousiours vous estes beaux

## XXXIII.

Vous qui fuyez les pas du vulgaire ignorant,  
 Et par maints grâs labours gaignez la cognoissance  
 Des secrets de nature admirable en puissance,  
 D'entre les faussetez la verité tirant.  
 S'il est vray que à son bien tout homme aille courant,  
 D'où vient que ie sois seul suiuât ce qui m'offense?  
 D'où vient qu'en le sachant ie n'y fay resistance:  
 Mais que de mon bon gré ie le vay procurant?  
 Ou si c'est mon vray bien que d'adorer Madame,  
 Pourquoi son doux regard n'appaise-t'il mon ame?  
 D'où me vient tant de glace & de bruslans trespass?  
 S'ils naissent de la voir comment se peut-il faire  
 Que i'y coure à toute heure ardent & volontaire,  
 Et craindre moins la mort que de ne la voir pres

## STANCES.

**S**oit que mon haut desir trop prompt & trop ar-  
 M'offusque les esprits & les aille bandât, (dans  
 Soit que devant mes yeux sans cesse elle renienne,  
 Soit que sa belle veüe ensorcelle la mienne,  
 Ou bien soit que plustost le ciel qui l'aime tant,  
 Aille avecque les ans ses beautez augmentant,  
 Ou soit que de mes pleurs elle se face belle,  
 Le luy trouue tousiours quelque beauté nouvelle.  
 Soit que son ieune cœur ne puisse estre adoucy,  
 Soit qu'aux pleurs & aux cris il devienne endurey,  
 Soit qu'elle n'ait pitié d'un tourment qu'elle ignore,  
 Ou soit que comme femme elle hait qui l'adore,  
 Ou soit que mon penser luy semble audacieux,  
 Soit qu'elle vueille voir comme bruslent ses yeux,  
 Ou qu'elle soit d'Amour l'ennemie immortelle,  
 Autant qu'elle est parfaite autant elle est rebelle.

Soit que d'un feu si beau i' aime à me consumer,  
 Soit que le temps m'ait fait aux maux accoustumer,  
 Soit que mon entreprise assez me recompense,  
 Soit que l'esprit s'obstine en trouuant resistance,  
 Soit que la cours du Ciel m'ait donné ceste loy,  
 Soit que mon mal s'oublie alors que ie La voy,  
 Soit que tant de beautez ne la monstrent cruelle,  
 Plus elle est inhumaine & plus ie suis fidelle.

Le feu de ses beaux yeux par les ans s'esteindra,  
 Peus estre en mon trespas sa rigueur se perdra:  
 Mais plustost l'air du North fera chaude la glace,  
 Le feu sera pesant, la terre aura sa place,

Plustost les corps meslez seront sans changement,  
 Plustost le premier ciel perdra son mouuement,  
 Plustost se confondra la suite vniuerselle  
 Que ma foy se corrompe, ou que i' adore qu'elle.

## CHANSON.

**M**our oyant tant renommier  
**L**a Venus qui me fait aimer,  
 Entreprist vers elle un voyage,  
 Tant il est desireux du beau,  
 Et se feit oster son bandeau  
 Pour mieux voir si parfait ouurage.  
 Alors ray de tant d'attraits,  
 Et nauré de ses propres traits,  
 Sus sus, dit-il, qu'on me rebande,  
 Aussi bien reuolant aux cieux  
 Il ne faut pas que ie m'attende  
 De voir rien d'esgal à ses yeux.

## XXXIII.

Quand ie vous voy si belle, ô ma douce educfaire,  
 Je dy d'estonnement & d'amour transporté,  
 Si ma flamme doit croistre egale à sa beauté,  
 Que sera-ce de moy que faut-il que i'espere?  
 Celle qui fut promise au Troyen pour salaire,  
 Cause du long debat si souuent rechanté,  
 Qui tint les Grecs dix ans autour d'une cité,  
 N'auoit tant d'hameçons pour les ames atraire.

Quand en la mer Pontique errant en maints destours  
 Le Danube orgueilleux vient descharger son cours,  
 Il rend long temps apres douce l'humour salee.  
 Vos beautez tout de mesme entrans dedans mon cœur,  
 Destrempent doucement son amere languueur,  
 Et parmy mes ennuis la lieffe est meslee.

## XXXV.

Pour alliger mon esprit languissant,  
 Qu'Amour tenaille à secretes atteintes,  
 Dequoy faut-il que ie face mes plaintes  
 Quand de haut cris ie voy l'air remplissant  
 De moy: ennui: car i'estois impuisant  
 Pour resister à deux deitez saintes,  
 Qui par la force & par leurs douces feintes  
 Eussent rendus tout braue obeissant.

De mes yeux: non, par eux ie voy Madame,  
 Et à elle: moins: elle fait qu'en mon ame  
 Tous bas desirs par son feu sont esteints.  
 Amour aussi n'eust sceu mieux me contraindre,  
 Que veux-ie donc: rien, fors que ie me plains  
 Que ie ne sçay dequoy ie me doy plaindre.

## XXXVI.

Pource que ie vous aime à l'egal de mon ame,  
 Je vous voy contre moy la haine entretenir:  
 Or si l'inimitié mon amour fait finir,  
 Changeant de naturel, m'aimerez-vous, Madame?  
 Mais en vain pour mon bien tel secours ie reclame,  
 Car vous pourriez plustost *Amantia* deuenir,  
 Que pour quelque accident qui me sceust aduenir,  
 Je sentiſſe en l'esprit moins d'amoureuse flamme.  
 Le roc de vostre cœur de glaçons réparé,  
 Plustost s'esclatera d'un feu de mesure,  
 Que l'ardeur qui m'allume en rien soit consumée.  
 Et puis s' aime trop mieux vous aimer sans espoir,  
 Que ne vous aimant point à mon gré vous auoir:  
 „Car l'Amant est toujours plus diuin que l'aimée.

## XXXVII.

Le rayon d'un bel œil flamboyant & leger,  
 Passant comme un éclair ma poitrine a percée,  
 Et pour seruire flamme en mon cœur elancee  
 N'a rien laissé dedans de mortel à purger.  
 Depuis vostre beauté s'y est venu loger  
 Trouuant la place vuidé, & sans nulle perſée,  
 Et par toute la flamme autour d'elle amassée,  
 Sa glace & ses froideurs elle ne veut changer.  
 Peut estre à fin qu'un iour, quand ma despoisſe entière  
 Sera reduite en cendre, & faite de maniere,  
 S'amorsira d'un coup mon triste embrasement.  
 Elle sorte du feu sans qu'elle en soit atteinte,  
 Pour ietter sacrilege, au vent ma cendre esteinte,  
 Et sur mon ombre encore auoir comme un commandement.

## XXXVII.

Si vostre esprit diuin tout au ciel adonné  
 Un iour tant seulement s'abaïssoit en la terre,  
 Pour voir de quels liens vostre rigueur m'enferme,  
 Affez ie me i'endrois en mes maux guerdonné.  
 Mais depuis tant d'hyuers que ie suis enchaîné,  
 Et que l'aveugle Amour coup dessus coup m'enferme  
 Vous ignorez entor de n'auoir fait la guerre,  
 Et que vaincu de vous ie sois si mal mené.  
 Reconnoissez vos coups qu'autre ne m'eust s'en faire,  
 Reconnoissez les traits de vostre œil aduersaire,  
 Et piteuse à la fin dites tout bas de moy.  
 Le mal de cest Amant ne vient que de me suivre,  
 Par trop d'affection il est mort dedans soy,  
 C'est raison qu'en mon cœur ie le face reuiure.

## XXXVIII.

I'auoy creu que l'esper de fruiet que l'on desire  
 Rendoit l'amour durable & luy donnoit pouuoir,  
 Et que le bien du tout impossible d'auoir,  
 Se desiroit sans peire & sans donner martyre.  
 Je dure toutes fois, bien que sous vostre Empire  
 Rien sinon des tourmens ie n'attens recevoir,  
 Et sens maintes douleurs mon courage esmonuoir,  
 Tandis qu'à l'impossible aueuglément i'aspire.  
 Il est vray bien fouuens que mon feu si bruslant,  
 Faute d'un peu d'esper se fait moins violant,  
 Et qu'il reste toujours de la glace en mon ame.  
 Mais ie ne laisse pas d'aimer & d'endurer,  
 Et s'il m'estoit permis en aimant d'esperer,  
 Il n'y a rien en moy qui ne fut tout de flams,



## XXXIX.

O miserables yeux aussi fous que dolens, (nest  
 Qui vous fait aujour d'huy lascher tant de fontai-  
 sentez-vous plus qu'hier de douleurs & de peines  
 Perdant de vostre iour les rais estincelans?  
 Ce que d'un mal mouueau les accex violans  
 Vous cachent une fois, ses rigueurs inhumaines,  
 Ses courroux, ses fiertez de froideur toutes pleines,  
 Mille fois sans raison vous le furent celans.  
 Et puis quand vous seriez cent mille ans aupres d'elle,  
 Deuez-vous esperer qu'elle en soit moins cruelle,  
 Et qu'ayez à la fin favorables les cieux?  
 Non, nō, ne pleurez point deux ou trois iours d'absence,  
 Pleurez le premier iour que vous veistes ses yeux,  
 Qui de tous vos mal-heurs fut la seule naissance.

## STANCES.

**L**ors qu'aupres de vous la fortune m'appelle  
**M'**aurāt tous les thresors que recellēt les cieux,  
 Trop foible à contempler une chose si belle,  
 Ie me courrouce à moy de n'auoir que deux yeux:  
 Mais las! c'est pour mon mal que s'en veux dauantage,  
 Car ie ne voy que trop ma perte & mon dommage.  
 Mes yeux sont assez clairs pour lire en vos beautez,  
 L'irreuoicable loy de ma mort assuree,  
 Et pour voir que trop haut mes desirs sont portez,  
 Ayans l'aisle tardine & foible & mal ciree,  
 Pour voir qu'à vos Soleils leurs cerceaux se defont,  
 Et que loist mon espoir comme neige se fond.

O miserable veuë à pleurer condamnée!  
 Tu le vois maintenant qu'il n'en est plus saison,  
 Et tu ne le vois pas à l'heure infertunee  
 Que pour un doux regard tu vendis ma raison:  
 Mais surprise & ravie, & d'amour affolee  
 T'esgayois en l'objet qui mon ame a bruslee.

Fay donc de ton erreur maintenant penitence,  
 Pleurant les passions qu'au cœur tu fais sentir:  
 Mais qui pourroit pleurer une si belle offence?  
 C'est pecher doublement que de s'en repentir,  
 Non, ne le faisons pas: mais montrons au contraire  
 Que ce mal-heur forcé nous est heur volontaire.

## X L.

Je pars, non point de vous, mais de moy seulement:  
 Car ie laisse mon ame à fin qu'elle vous suive,  
 Et ne vous estonnez que sans ame ie viue,  
 Amour me fait mouvoir par son feu uehement.  
 Je ne vous laisse point à ce departement,  
 Bien que vous presumiez n'estre iamais captiu:  
 Car ic vous porte au cœur si belle & si naïue,  
 Que n'avez rien en vous qui n'y soit viuement.  
 Mais pourtant ma douleur n'est par là dimertie:  
 Car l'emporte de vous ceste seule parais,  
 Qui rafraichit ma perte & l'en fait souuenir.  
 Puis ie crains d'autre part sçachant vostre rudesse,  
 Que vous receuiez mal l'ame que ie vous laisse,  
 Et que vous ne vneillez avec vous la tenir.

## DIALOGUE.

**Q**ue sera-ce de vous privez, de la lumiere,  
 Pauvres yeux d'ôt le Ciel vous cōtrainst séparé  
 Nous ferons de nos pleurs une large riviere,  
 Et serons toujours clos si ce n'est pour pleurer.

Vous aurez pour confort la pourtraiture sainte,  
 Qu'Amour en mon esprit viendra représenter,  
 Au cœur tant seulement serons ceste feinte:  
 Mais rien sinon le vray ne nous peut conforter.

Cerchez doncques ailleurs plaisir qui vous contente  
 En tant d'objets divers si plaisans & si beaux,  
 Lors que nous l'essayons nostre douleur s'augmente,  
 Trouvans au lieu du jour de bien petits flambeaux.

Trompez-vous & croyez de ces lumieres claires  
 Que c'est le beau Soleil qui vous peut consoler,  
 On ne se trompe point en choses si contraires,  
 Et nous ne voyons rien qui le puisse egaler.

## X L I.

Quel ciel noirci de pluye, ou quel nuage espais,  
 Quel desert separé, quel antre assez sauvage,  
 Me recelle inhumain l'air de ce beau visage  
 Qui pleuroit en mon cœur s'ôt de feux & de traits?  
 Qui m'a si tost changé mon repos & ma paix  
 En guerre & en discord, mon temps calme en orage?  
 Qui de tant de fureur a comblé mon courage?  
 Amour, conte-le moy. Las! cruel, tu te tais!  
 Que ie vous porte en vie, ô bois, ô monts, ô plaines!  
 Hé que ne fait le Ciel pour adoucir mes peines  
 Que ie sois parmy vous en oiseau transformé,

En arbre, en fleur, en roc, et fontaine champêtre?  
 Il ne m'en chaut en quoy, pourueu que ie puisse  
 Plus souuent esclairé des yeux qui m'ont tué.

## X L I I.

De ces yeux rigoureux, où ma mort se peut lire,  
 Contre ma volonté le Ciel me tient absent,  
 Je dirois pour mon bien, si mon cœur languissant  
 Trouuoit quelque allegance au feu qui le martym.  
 La fin d'un de mes maux est naissance d'un pire,  
 Mon esperance est foible, & mon desir puissant,  
 Tandis, fieres beautez, qui m'alloz meurtrissant,  
 Soit mon bien ou mon mal sans fin ie vous desfin.  
 Clairs miroirs de mon ame, yeux des miés tant aimez,  
 Que si loing de mon cœur tousiours le consommez.  
 Roses que le Soleil ne peut rendre seiches.  
 Filets d'or, chers liens de mes affections,  
 Et vous beautez du Ciel, graces, perfections,  
 Helas! pour tout iamais me serez-vous cachees

## X L I I I.

Demain i'espere voir la beauté qui m'affole,  
 Et cest œil gracieux mon superbe vainqueur,  
 Voir ceste viue glace & m'en brusler le cœur,  
 Et rair mes esprits en sa douce parole.  
 Mais, ah Dieu! que le temps legerement s'enuole  
 Alors qu'en la voyant i'adoucy ma langueur!  
 Et qu'helas! au contraire, il est plein de langueur  
 Quand pour en estre loing ie pleure & me desole!  
 Que dy-ie en estre loing! ie la voy sans cesser.  
 Et suis tousiours aupres du cœur & du penser,  
 Car si la nuit cruelle au soir m'en fait distraire,

Mon esprit amoureux ne part point de ses yeux,  
 Comme le beau Soleil ne part iamais des cieux, (re.  
 Bië qu'il coure en tournãt l'un & l'autre hemisphè-

## CHANSON.

**Q** Beaux ennemis de mon cœur,  
 Yeux les boute-feux de nos ames,  
 Que vous estes pleins de rigueur,  
 Vous n'aimez que meurtres & flames!

Vos traits de ma mort glorieux  
 Blessoient bien de plus douce sorte  
 Quand l'espoir riant à mes yeux,  
 Demon cœur vous trahit la porte.

Trompé ie me soumis à vous,  
 Lors prenez de toute radesse:  
 Mais las! pouviez-vous estre doux  
 Estant les yeux de ma Maistresse?

## X L I I I.

Helas! que veux-ic faire? à quoy suis-ic reduit?  
 Quel mal-heureux destin ma fortune dispose?  
 Quel bandeau tenebreux rend ma paupiere close?  
 Quel erreur furieuse à la mort me conduit?

Le Pauvre Laboureur seme en espoir de fruit,  
 Tout discours, tout effect a pour but quelque chose,  
 Je suis seul mal-heureux qui rien ne me propose  
 Qu'ennuy, perte, regret du Dieu qui me seduit.

Des fortes mains d'Hercule veux-ic arracher la masse,  
 Humilier un Tygre? eschauffer de la glace?

Non, il faut par raison corriger ma fureur,  
 Et des griffes d'Amour retirer nostre vie:

Si celle que te fetis en si grand' envie,  
 L'aimant sans esperance, aimons-la sans douleur.

On liſoit en ſes yeux une paix éternelle,  
 Lors qu'en ſortant du Ciel ſa beauté m'apparus,  
 Et mon ieune deſir follement y courut,  
 Comme un gay papillon au feu de la chandelle.  
 Mes travaux endurez, ma liberté nouvelle,  
 Mes deſſeins, mes ſermens, rien ne me ſecourut,  
 Soudain tout me trahit, je rendit, ou mourut:  
 Dieux! comme une rigueur peut-elle eſtre ſi belle!  
 D. puis ie n'ay veſcu que comme elle a voulu  
 Bandé contre moy-mefme, à ma mort veſcu,  
 N'eſprouuant que tempête en la mer plus paſſible  
 Au gre des paſſions contrairement pouſſé:  
 Laſſuſſe-ie une roche en quelque mont glacé,  
 Sans eſtre à tant de feux ſi viſ & ſi ſenſible.

Echo, Nymphe iadis d'amoureuſe nature,  
 Qui n'es rien maintenant qu'image de la veie,  
 Et qui dans ce val creux caché d'un pou de bois,  
 D'air & de bruit laſché prens vie & nourriture.  
 Si toſt que ie me plains du tourment que i endure,  
 Pour auoir deſiré plus que ie ne deuois,  
 Tu m'annonces mes maux, taſchant ſi tu pouuois  
 Me diuertiſſe de ſuiure une b. auté ſi dure.  
 Quand en me ſouuenant du mal que i ay paſſé,  
 Le dieu: mais que ſera, -ie ayant tant pourchaffé?  
 Chaffé, me reſpons-tu d'un accent lamentable.  
 Et quand plus es priuieux du cours de mes mal-heurs  
 Ie demande, Hé comment finiront ces clameurs!  
 Meurs, eſt lors de ta voix l'oracle preneable.

## XLVII.

La garnison d'ennemis qu'Amour fait demurer  
 En mō cœur pour sa garde, est si grande & si forte,  
 Qu'il ne faut avoir peur qu'un seul soustir en sorte,  
 Ne qu'il puisse en ses maux seulement respirer.  
 Si quel que heureux plaisir se veut avauturer,  
 D'approcher de mon cœur, à fin qu'il le conforte,  
 Il esprouve à son dard qu'il se fait retirer:  
 Car s'il veut passer outre, on le tue à la porte.  
 Le desespoir sanglant capitaine inhumain,  
 Sans iamais se laisser tient les clefs en la main,  
 Et ne fait rien entrer que du party contraire.  
 Tous pensers gracieux il en a seuu bannir,  
 Mes esprits seulement n'oseroient s'y tenir,  
 S'il n'estoient affligez & comblez de misere.

## XLVIII.

A peine un doux Printemps commençoit à pousser  
 Le poil au lieu de fleurs au bas de mon visage,  
 Quand ainsi qu'un Soleil sans nuë & sans ombrage  
 Vostre œil vint sa lumiere en mon ame élanter.  
 Ses rayons gracieux, luisans sans m'offenser,  
 Eschaufferent un temps doucement mon courrage:  
 Mais comme il pourjuivit plus avant son voyage,  
 De mille feux ardans ie me senty presser.  
 Alors vint mon Esté, qui las ! encore dure,  
 Dont le chaud fait mourir mon espoir en verdure,  
 Sans que ie puisse voir un seul de ses fruiçts meurs  
 Et croy que de tout point il eust seché mon ame,  
 N'estoit qu'incessamment ie tempere sa flame  
 Des vës de mes soupirs, & des eaux de mes pleurs.

## XLIX.

Je porte plus au cœur d'amour & de tourmens,  
 Qu'on ne voit dans le Ciel de luisantes images,  
 D'eaux en mer, d'herbe aux prez, de sablons &  
 riuages,  
 Qu'un siecle n'a de iours, qu'un iour n'a de momens  
 Ma bouche n'ouure pas moins de gemicemens,  
 Ic ne cele en l'esprit moins de feux & d'orages,  
 Mes yeux ne laschent pas moins d'humides nuages  
 Et moins mon estomach de brasiers vehemens.  
 Entre tant de suiets, de vaincus, de rebelles,  
 Qu'Amour a fait gesner en ses chartres cruelles,  
 Je suis le plus maudit & le plus languissant.  
 Il a changé pour moy toute douce nature,  
 Aux autres d'esperance il donne nourriture,  
 Et de pur desespoir il me va repaissant.

## L.

Qu'auance-ie en l'aimant, sinon que ie fay perte  
 De moy, de mes souspirs, de mes pas, de mon teint.  
 Helas! que ne sont donc mes desirs moins constans,  
 Sans qu'ainsi ie m'estance à ma mort toute ouuert  
 La douleur que pour elle en trois ans i'ay soufferte,  
 L'enny sechât mon teint en son plus doux printin  
 À l'enny de ma foy mes douleurs augmentans,  
 La pitié de son ame assez m'ont descouuerte.  
 J'ay tant versé de pleurs qu'un marbre en fust caué,  
 Dessus un diamant mon mal i'eusse engraué,  
 Et ie n'auance rien, tousiours elle est cruelle.  
 Le propre d'un suiuet sans le suiuet ne faut,  
 Le feu ne seroit feu s'il cessoit d'estre chaud,  
 S'elle estoit sans rigueur ce ne seroit plus elle,



## L I.

Si la vierge Erygone, Andromede, & Cythere,  
 Astres pleins d'amitié, benins & gracieux.  
 Font le Ciel plus aimable, & l'embellissent mieux  
 Que le noir Scorpion, l'Hydre & le Sagitaire.  
 Pourquoi ne changez-vous ce courage à luer faire?  
 Pourquoi ne sont plus doux vos propos & vos yeux?  
 Pourquoi vous adorant m'estes-vous si contraire?  
 Pourquoi me rendez-vous malade & furieux?  
 Quand vous m'aurez tué pour vous avoir aimée,  
 Vous serez par les Dieux en Astre transformée,  
 Haineux, rouge de sang, d'orgueil & de fureur.  
 Et tous ceux qui sçauront ma mort non meritée  
 Diront en vous voyant: ô flâbeau plein d'horreur,  
 Toujours des vrais amants soit ta flamme escartée.


## L I I.

En fin l'Amour cruel à tel poinct m'a rangé,  
 Que ma triste desfontille en cendre est conuertie,  
 Et vostre cruauté ne s'est veüe amortie,  
 Que mon cœur par le feu n'ait esté saccagé.  
 Au moins pour le loyer de m'auoir outragé,  
 Faites ainsi que fait la Roync de Carie,  
 Non par amour comme elle, ains pleine de furie  
 Beuez le peu de cendre en quoy ie suis changé.  
 La soif de me tuer s'esteindra dans vostre ame,  
 Et ma tendre qui couue vne eternelle flame,  
 Fera que vos glaçons se fondront tout soudain.  
 Mais ce qui plus rendroit ma douleur consolee,  
 Seroit de me voir clos dans un tel Mausolee,  
 Fut-il onc monument si beau que vostre sein?

## LIII.

Ces pleurs tirez du cœur ie t'offre en sacrifice,  
 Pour feschir ton courroux, Parque au cœur indom  
 -Las! pardonne à Malice, & par ta cruauté,  
 Ne fay point que d'Amour la puissance finisse.  
 Si tu desires tant d'exercer ton office,  
 Passe moy de ton dard d'un à l'autre costé,  
 Et de ceste Déesse espargre la beauté,  
 Sans appaumer nostre aage avec tant d'injustice.  
 Mais si mon ardent cry ne te peut eschauffer,  
 Et que, quoy qu'il en soit, tu veuilles triompher  
 De sa grace ainu & de sa forme estinte:  
 Sans oster aux mortels leur plus riche ornement,  
 Helas! contente-toy de frapper seulement  
 Celle que dans le cœur ie porte si bien peinte.

## POUR VN MAL D'YEUX.


 Ve ie vous plains, ô mes beaux aduersaires,  
 Astres d'innis, Rois des cœurs & des yeux,  
 Venus jalouse, & le Soleil des Cieux  
 Cachent le iour de vos flammes si claires.  
 L'aveugle enfant, dont ma peine est venue,  
 De son bandeau vos rayons tient couuers:  
 Mais leur clarté luit & flambe au trauers,  
 Comme une éclair se fait iour par la nuë.  
 Phebus, Amour, ou Cyprine la belle  
 De vos beaux yeux n'obscurcit la couleur:  
 Non, c'est le Ciel touché de ma douleur,  
 Qui veut punir leur maunaisié cruelle.

Car sa faveur ne leur avoit donnée  
 Tant de clarté, tant d'amours, tant d'appas,  
 De traits, d'attraits pour causer mon tristesse,  
 Brûlant une ame à vos loix destinée.

Repentez-vous, & changeant de pensée  
 Soyez plus douce au cœur qui n'est qu'à vous.  
 Tous aussi tost le Ciel vous sera donné,  
 Chassant le mal dont vous estes pressée.

O Ciel clement, si juste est ma prière,  
 Guaray sa veüe, & luy blesse le cœur,  
 Mesme à ses yeux donne plus de lumière,  
 A celle fin de mieux voir ma langueur.

## L I I I I.

La Beauté de nostre age à nulle autre égale,  
 Par qui le Roy des cœurs son Empire maintient,  
 Languit dedans un lit & le Cour de folie  
 En crainte attend la fin du mal qu'elle souffre.  
 Amour, que penses-tu ? quel bois, quelle vallée  
 De Cypre ou d'Amathonte en ce temps ce retient ?  
 Ne cognois-tu, pauvre, que son mal s'appartient,  
 Et que sa destinée en la sienne est siect  
 Nous devons bien tous deux avoir l'esprit transfé  
 En ce courroux du Ciel, qui nous menace ainsi  
 De voir dès le matin nostre clarté ravie,  
 D'autant que si ce mal d'elle est victorieux,  
 Tu perdras ton Empire, & je perdray la vie:  
 Car mon cœur & tes traits logent dedans ses yeux.

## STANCES.

**L**N fin les Dieux benins ont exaucé mes cris,  
 La beauté qui me blesse, & qui tient mes esprits  
 En langueur continuë,  
 Languit dedans un liët d'un mal plein de rigueur,  
 Son beau teint devient palle, & sa ieune vigueur  
 Peu à peu diminuë.

Plus grand heur en ce temps ne pouuoit m'auenir,  
 Vne heure en son logis on ne l'eust sceu tenir,  
 Elle eust fait cent voyages,  
 Aux festins, aux pardons d'un & d'autre costé,  
 Et chacun de ses pas au cœur m'eust enfanté  
 Mille ialouses rages.

Pour le moins tant de iours qu'au liët elle sera  
 Nonchalante de soy, ma frayeur cessera:  
 Car ceux qui me font crainte  
 D'approcher de son liët n'auront pas le pouuoir,  
 Et peut-estre le temps qu'ils seront sans la voir  
 Rendra leur flamme esteinte.

Mais las! une autre peur va mon cœur desolant,  
 Je voy qu'elle affoiblit, & son mal violant  
 D'heure en heure prend atme:  
 La force luy defaut à si grande douleur,  
 Les roses de son teint n'ont pas tant de couleur,  
 Ni ses yeux tant de flame.

Et bien elle mourra, m'en fais-il tourmenter?  
 Rien de mieux en ce temps ie ne puis souhaitter:  
 Car s'elle m'est ravis,  
 Et que pour tout iamaïs son ceil me soit couuert,

Mon cœur à tant d'ennuis ne sera plus ouvert,  
Sa mort sera ma vie.

Je n'auray plus l'esprit de fureurs embrasé,  
Mon lit ne sera plus si souvent arrosé,  
Et la nuit solitaire

Ne m'orra tant de fois les hauts cieux blasphemer,  
Ni la loy des destins qui me force d'aimer,

Quand moins ie le veux faire.

Si tost que son beau corps sera froid & transé,  
Sur le point de sa mort ie veux mourir aussi.

La sentence est donnee:

Car ma vie à l'instant de regret finira,  
Ou par glaive ou poison du corps se bannira,  
Mon ame infortunee.

Avec ce dernier acte à tous ie feray voir.

Que moy seul en vivant meritois de l'avoir,  
Pour mon amour fidelle:

Car de tant de mugucts qui l'aiment feintement,  
Je suis seur que pas un fors que moy seulement,  
Ne se tu'ra pour elle.

Tous mes maux prendront cesse en ce commun trespas,  
Je ne douseray plus que iamais icy bas  
Son cœur de moy s'estrange.

Et i'aime trop mieux voir nostre mort arriver.

Que si vivans tous deux ie m'en voyois priuer  
Par un mal-heureux change.

O mort, haste toy donc, fay ce coup glorieux,

Et de ton voile obscur couvre les plus beaux yeux  
Que iamais fu Nature.

Separe un clair esprit d'un corps parfait & beau,

Te mettras avec elle Amour & son flambeau  
Dedans sa sepulture.

Las! en parlant ainsi ie sens soudainement  
Un frisson, vne foiblesse, un morne estonnement,  
Qui pallie mon visage.

Ma lague s'égourdit, mes yeux sont pleins d'horreu  
Puis en moy reuenu, despitant ma fureur,  
De ces maux ie m'outrage.

O meschant que ie suis, ingrat & mal-heureux!  
Ic ne merite pas d'estre dit Amoureux,

J'ay l'ame trop cruelle:  
Chacun veut de sa Dame allonger le destin,  
Et moy ie fay des vœux pour auancer la fin  
D'une qui m'est si belle.

Il faut bien que la rage ait pouuoir dedans moy,  
Et que le troublement qui me donne la loy  
Soit d'une estrange sorte,

Qu'en uisant tout en vous, ô mon mal bien aimé,  
N'ayant iour que de vous, par vous seule animé,  
Ie vous souhaite morte.

Mais plustost les haüts cieux & tous les elemens  
Soient remis peste meste en confus brouillemens,  
Le sec avec l'humide:

Puisseent tous les humains sans remede finir,  
Ains que ie voye helas! vostre mort aduenir,  
O ma balle homicide.

Il est vray que pour vous j'ay beaucoup enduré:  
J'ay porté le regard & l'esprit esgaré,  
J'ay eu la couleur sombre,

J'ay pleuré, j'ay crié: mais souuent sans raison:

Car i'estoy si troublé de ialouse poison

Que ie craignois mon ombre:

Puis quand tous ces soucis pour vous m'iroient suivant,

Encore aux ennemis on pardonne sciemment,

Quand leur fin est prochaine:

loint qu'un trait de vos yeux doucement estancé

Et vos propos si doux m'ont trop recompensé

De tant en tant de peine.

O dieux qui d'icy bas les destins gouvernez,

Et qui des supplians les mal-heurs destournez,

Oyez ce que ie prie:

Rendez saine Madame avec un prompt secours,

Et s'il en est besoin, retranchez de mes iours

Pour allonger sa vie.

Et toy Dieu Cynthien, qui fais tout respirer

Si des mes jeunes ans on m'a ven t'adorer,

Viens alléger Madame:

Chasse au loin sa lagueur, vés luy son teint vermeil,

Soleil tu aideras à cest autre Soleil,

Qui esclaire en mon ame.

## L V.

Que ne suis-je endormy durant l'obscure nuit.  
 Qui retient mon Aurore, & la cache à ma veüe!  
 O plaisir peu durable! ô douleur mal preuenüe!  
 Certes l'heur des humains comme un songe s'efuit.  
 L'image de ma perte en tous lieux me poursuit,  
 Et du plaisir passé le souuenir me tue:  
 Las! diuine beauté qu'estes vous deuenüe?  
 Je suis par vostre eclipse en tenebres reduit.  
 Je ne sçay que ie fay, ie ne sçay que ie pense:  
 Si fay, ie pense en vous, dont l'ennuyeuse absence  
 Me laisse accompagné de regrets & d'esmoÿ,  
 Sans cœur, sans mouuement, traizé, muet, & blesmé.  
 Reuenez d'oc, mō tout, pour me rēdre à moy-mesme.  
 Car en vous esloignans vous m'ostastes à moy.

## L V I.

Du premier iour d'Octobre.

Amour, s'il t'en souuient, c'est la troisiēme année,  
 Le iour mesme & le poinct qu'à toy ie fus soumis,  
 Et que le beau desir d'un bien qui n'est permis  
 Rendit ma liberté de nouueau r'enchainée.  
 Helas! à quels traunux ma vie est condamnée,  
 Je seme au vent mes cris, sans espoir ie gemis.  
 Mes yeux trop desireux se sont mes ennemis,  
 Ma nef sans gouuernail s'esgare abandonnée.  
 Dieu qu'une grāde beauté de grāds maux me causa!  
 Mon sang se gela tout, mon esprit s'embrasa,  
 Je perdy la raison, la force, & le courage  
 ie uis un papillon, à ses yeux me bruslant,  
 Je uis un Salamandre en feu si uiolant,  
 Et fus Camelcon à l'air de son visage.



## LVII.

Cesse, ô maudite main, cesse, esprit insensé,  
 Trop prompts à mes mal-heurs d'inuëter & d'escrire,  
 Puisque l'œil qui me tient esclave à son enspire,  
 De vos labours s'offense, & se rend courroucé.  
 Quand des flames d'Amour ie seray trop pressé,  
 S'il faut pour n'estouffer qu'en mes vers ie sousspire,  
 Plaignons tant scittement l'ingrèur de mô martyr,  
 Et taisons de tout point celle qui m'a blessé.  
 Encor pour n'irriter ceste fiere Deesse,  
 La nuict seul à mon lit s'ouuerray ma tristesse,  
 Ecrivant & tirant de mes yeux maint ruisseau.  
 Et ce liët, seul tesmoin de mes maux incurables,  
 Sera de tant d'esctis, mes enfans miserables,  
 Tout en un mesme temps la tombe & le berceau.

## LVIII.

Puissez tousiours durer les ennuis si cuisans, (trainte,  
 Dont ma bouche aux regrets sans relasche est con-  
 Puis, qu'il sèble à mô ame en cët charmes astraïnte,  
 Que sa rame & ses fers n'en font pas si pesans.  
 La nuict est ma lumiere, & mes iours plus laisans,  
 Ce sôt tristes horreurs pleines d'ôbre & de crainte,  
 Mon repos gist à faire vns esernelle plainze,  
 Et les lieux de plaisir me sont tous desplaisans.  
 Ne me laisse donc point, ô dolente penser,  
 Renais ainsi qu'une Hydre en mourant renforcee,  
 Et ne souffre mon œil de larmes s'espuiser.  
 Car d'ennuis & de pleurs sans plus ie me contente,  
 Le sousspirer m'est paix, aussi c'est mon attente,  
 Que l'extreme sousspir seul me doit appaiser.

## L I X.

*Vers, engeance maudite, ingrate à vostre maistre,  
 Qui serviez d'essoler mon esprit languoureux,  
 Et qui par vostre son plus ou moins douloureux  
 Faisiez de mon estas la fortune cognoistre.*

*Puisque des cepts d'Amour la raison me depestre,  
 Et le pouvoir tyran d'un œil trop rigoureux,  
 Vous serez la victime, ô mes vers mal-heureux,  
 Pour offrir au Démon qui Libre me fait estre.*

*Amour, au lieu du cœur qui t'estoit immolé,  
 Tiens, brusle ces papiers, tu l'as assez bruslé,  
 Passe icy ton courroux, ie t'offre ame pour ame.*

*Ils sont enfans du cœur, respirans & vivans,  
 Et ne font qu'estonner tes fidelles seruaus,  
 Se plaignans sans cesser des rigueurs de ta flamme.*

## L X.

*Puisque tous les mal-heurs sont pour moy destinez,  
 Puisqu'avec le desdain ma constance est forcee,  
 Puisque ma foy se void d'oubly recompensee,  
 Et mes yeux pour iamais à pleurer condamnez.*

*Ie te sacre, ô Vulcan, ces vers infortunez,  
 Ceste main mal-heureuse, & ceste ame insensee,  
 Vange moy de moy-mesme, & ta flamme estancee,  
 Face que promptement ils soient exterminéz.*

*Mais ie me doute fort que ces vers & ceste ame,  
 Accoustumez au feu ne craignent point ta flamme,  
 Et que tous tes efforts n'y profitent de rien.*

*Brusle sans plus les vers & la main mal-heureuse,  
 Dieu Vulcan, si tu peux: quant à l'ame amoureux,  
 Laissez-en faire Amour, il la bruslera bien.*

## LXI.

Cent fois tout courroucé de voir que mes escrits  
 N'ont peu veütre à m'aider vostre cœur plus facile,  
 Jettons (te dy-je) au feu cest ouvrage inutile,  
 Aux destins de son maitre il doit estre compris.  
 Puisque tant de labours, de soussirs, & de cris,  
 Tous ont esté semez en terroir infertile,  
 L'en veux brusler l'histoire, & suivre un autre style,  
 Ce n'est que trop chanté d'Amour & de Cypris.  
 Vostre iniuste rigueur me pousse à cest ouvrage,  
 Mais de les met:re au feu ie n'ay pas le courage.  
 Voyant vostre beau nom en mille endroits semé.  
 Donc qu'ils restent visans puis que la mesme flamme  
 Feroit aussi mourir les honneurs de Madame,  
 Il suffit que sans eux ie sois seul consummé.

## LXII.

Je verray par les ans vangeurs de mon martyre,  
 Que l'or de vos cheveux argenté deuenindra,  
 Que de vos deux Soleils la splendeur s'esteindra,  
 Et qu'il faudra qu'Amour tout confus s'en retire.  
 La beauté qui si douce à presens vous inspire,  
 Cedant aux loix au temps ses faueurs reprendra  
 L'Hymer. de vostre teint les fleurettes perdra,  
 Et ne laissera rien des tresors que i admire.  
 Cest orgueil desdaigneux qui vous fait ne m'aimer,  
 En regret & chagrin se verra transformer,  
 Avec le changement d'une image si belle:  
 Et peut-estre qu'alors vous n'aurez desplaisir  
 De reuiure en mes vers chauds d'amoureux desir,  
 Ainsi que le Phenix au feu se renouuelle.

## LXIII.

Le ferein de mes iours commence à se troubler,  
 Mon esprit deliuré retourne à la contrainte,  
 Et l'amoureuse ardeur que ie pensois esteinte,  
 Reprend nouu. & le uie. & se veut redoubler.  
 Prends garde à toy, mon cœur, mets peine à r'assembler  
 Ta raison qui y' esgare, & faict place à la crainte  
 Tourne ailleurs tes desirs, sans qu' une ceillade faine  
 De tant de vrais ennuis vienne plus te combler.  
 Ne te r'embarque point sur une mer de larmes,  
 Meurs plus tost au combat que de rendre les armes  
 Et que le seul desdain ait pouuoir dedans toy.  
 Las! ie le veux assez, i' y consens, ie l'approuue,  
 Je ne sçay que pouruant de plus puissant se trouue,  
 Qui derechef m'enchaïsne, & me donne la loy.

## LXIII.

Cercher depuis trois iours à viure en solitude,  
 Me cachant de tous ceux que i' aimoy par auant,  
 Refuser lors que ie parle, & sousspirer souuent,  
 Et des liures d' Amour faire ma seule estude.  
 La nuit me plaindre au liêt que la plume est trop ro  
 Accuser le Soleil, si lent en se leuant, (de  
 Fonder mille desseins sur le sable mouuant,  
 Et n'abborrer plus tant le nom de seruitude.  
 Repenser cent fois l'heure un semblable penser,  
 Pour les ombres du faux la verité chasser, (stienne  
 Me plaindre, & ne sçauoir qu' aucun mal se sou-  
 Trouuer comme un Nectia mon pleur delicieux,  
 Et n'auoir qu' une image en l'esprit & aux yeux,  
 Fort signe encore en moy de la flame ancienne.

## L X V.

Beaux yeux, par qui l'Amour entretient sa puissance,  
 Qui vous iuge mortels se va trop abusant:  
 Si vous estiez mer: els vostre esclair si luisant  
 Ne vous rendroit pas Dieu par sa douce influence.  
 Donc vous estes diuins, & tirez vostre essence  
 Del'eternel Amour l'univers maistrisant:  
 Mais d'où vient, s'il est vray, vostre feu si cuisant?  
 „ Car ce qui vient du Ciel ne peut faire nuisance.  
 Voila comme en l'esprit de vous ie vay pensant,  
 Puis en fin ie resous que le Ciel tous puissant  
 Vous a fait, ainsi beaux, clairs, fiers, & pitoyables.  
 Non pas que l'âge ingrat merite de vous voir:  
 Mais à fin de monstrier qu'il a bien le pouuoir  
 De former des Soleils plus que l'autre admirables,

## L X V I.

Vrais souspirs qui sortez de la flamme cruelle,  
 Dont mon cœur amoureux est ceint de tous costez,  
 Allez, & de vostre air chaudement esuentez  
 Ce beau sein, où la neige en tout temps est nouvelle.  
 Faiçtes par vostre ardeur que le froid se degelle (tez,  
 Qui nuit au doux Printemps de ses ieunes beau-  
 Et puis d'un petit bruit bassement luy contez  
 Combien de fois le iour ie vay mourant pour elle.  
 Vous luy direz ainsi: Nostre esprit enflammé  
 Sort du feu de vos yeux dans un cœur allumé,  
 Il est vostre, Madame, & rien ne peut l'esteindre.  
 Pourtant receuez nous. Lors entrans peu à peu,  
 Faiçtes tant qu'à la fin elle brusle en son feu,  
 Et cognoisse à l'essay si s'ay tort de me plaindre.



## LXVII.

**Que d'agreables feux, que de douceurs ameres**  
 Retire en mō esprit vostre œil mō beau vâs. que  
 Cypre, Paphos, Eryce, Amathonte & Cytheres  
 Ne logent tant d'amours que i'en ay dans le cœ  
**Je veux mal aux destins, dont les loix aduërfaïres**  
 M'ont si tard fait sentir vostre aimable rigueur.  
 Le temps vescu deuant ne m'estoit que languem  
 Et mes plus clairs obiects des horreurs solitaires.  
**A cest heur maintenant bien que tard desinè,**  
 Je me vante entre tous l'Amant plus fortunè:  
 Et pourueu que le sort ne rompe mes lieses,  
**Gardez pour vous le Ciel, sainte troupe des dieux,**  
 Beutez vostre Nectar, caressez vos Desses,  
 Mortel ie ne seray sur vostre aise enuieux.

## LXVIII.

**Ma belle & chere mort pourquoy me tuez vous,**  
 Douant contre raison de ma foy pure & sainte  
 Helas! c'est moy, mō cœur qui seul dois auoir cra  
**Quand ie voy vos beautez admirables de tous.** (u  
**Tant d'amours, tant d'attraits rigoureuxment doux,**  
 Ce teint, ce ris, ce front où la grace est emprainte,  
 Et ces beaux nœuds chatains, dont si ferme est le  
 Sont assez de suiets pour me rendre ialoux. (straim  
**Laissez moy donc tout seul aualer ce breuuage,**  
 Et croyez qu'en l'esprit ie n'ay que vostre image,  
 Je la sers, ie l'adore, à toute heure, en tous lieux.  
**Je iure vos beautez & vos graces parfaites,**  
 Que ie ne suis plus rien que tel que vous me faïte,  
 Et que ie vy sans plus comme il plaist à vos yeux.

## CHANSON.

**E**las! que faut-il que ie face  
 Pour monst<sup>r</sup>er quelle est mon amour,  
 Quand bruslant pour vous nuit & iour,  
 Vous pensez que ie soy de glace?

A fin d'asserer toute feinte  
 Ouvre<sup>r</sup> mon cœur qui vous aie<sup>r</sup>,  
 Et mes vœux: plus ne recevez  
 Si dedans vob<sup>s</sup> n'estes comprainte.

Mais pour y graver autre image  
 Le trait d'Amour n'est assez fort,  
 Elle y sera inscu' à la mort,  
 Et plus s'il se peut davantage.

Mes desirs de vous prennent vie,  
 Et cest beier les rend glorieux:  
 Assurez-moy de vos beaux yeux,  
 Amour & Venus ie desie.

Il a bien failu, ma Deesse,  
 Que mon cœur fust de diamant,  
 Pour durer au feu vehement,  
 Et aux coups de vostre rudesse.

Non, il n'en est point sur la terre  
 Qui garde en l'esprit tant de foy:  
 Je n'ay rien fragile de moy,  
 Quo mes courtoux qui sont de verre.

## L X X.

Vous m'avez tant appris à languir miserable,  
 Et suis à vos courroux si fort accoustumé,  
 Que quand aucunes fois vous m'estes favorable  
 Je ne puis m'asseurer d'estre de vous aimé.  
 Mon cœur tremble tousiours bien qu'il soit enflam  
 Et qu'il brusle en Hyuer d'une ardeur incroyable  
 Ma foy comme mon mal en tout temps est dur  
 Mais ~~de~~ aisles d'Amour mon bien est emplamé.  
 Les heures sans vous voir me sont longues annes,  
 Les ans que ie vous voy me sont courtes iournes  
 Pres & loing toutesfois ie meurs d'affection.  
 Je pleure & suis constant, ie m'assure & sousspire,  
 Ne sçachant que ie veux ie sçay que ie desire,  
 Et l'heur comme l'ennuy me donne passion.

## L X X.

Se fâcher des propos d'un Amant courroucé,  
 A qui l'accez du mal fait tenir ce langage,  
 Et prendre garde à luy comme s'il estoit sage,  
 Mōstre que vostre esprit d'Amour n'est point blessé.  
 Las! nostre esgal desir en vous estant cessé,  
 Tousiours plus ardemment me deuore & saccage  
 Et c'est ce qui m'affole & me comble de rage,  
 De voir vostre cœur libre, & le mien enlacé.  
 Encore au lieu de m'estre & douce & salutaire,  
 Vous mettez sans pitié le feu dans mon ulcere,  
 Et contre un furieux vous entrez en courroux.  
 Las! par trop vous aimer i'ay ceste frenaisie.  
 „ Tousiours l'excez d'Amour se change en ialousie.  
 Quand i'aimc tiedement ie ne suis point ialoux.



## LXXI.

Les temperez un peu ce despit embrasé, (daines:  
 Qui fait naistre en mon cœur tant d'esmeutes sou-  
 Les fiertez de vostre œil ne sont moins inhumaines,  
 Que douce est sa lueur lors qu'il est appaisé.  
 Quel serment, non de pleurs, mais de sang arrosé,  
 Peut rendre en vous servant mes paroles certaines,  
 Puis qu'avec tant de foy, de constance & de peines,  
 Vous croyez que mon cœur soit traistre & desguisé  
 Si i'aime autre que vous qu'en viuant ie languisse,  
 Et qu'après mon trespas le plus cruel supplice  
 Qui soit dans les Enfers semble trop doux pour moy.  
 Las! ie n'aime que vous, ni ne le scauroy faire:  
 Soyez donc aussi prompte à guerdonner ma foy,  
 Comme vostre rigueur fut prompte à me desfaire.

## LXXII.

Qu'on ne me prene pas pour aimer tiedement,  
 Pour garder ma raison, pour auoir l'ame saine:  
 Si comme une Bacchante Amour ie me pourmeine.  
 Ie refuse le tiltre & l'honneur d'un Amant.  
 Ie veux toutes les nuits conspirer en dormant,  
 Ie veux ne trouuer rien si plaisant que ma peine,  
 N'auoir goutte de sang qui d'Amour ne soit pleine,  
 Et sans scauoir pourquoy me plaindre incessammēt.  
 Mon cœur me desplairoit s'il n'estoit tout de flame,  
 L'aise & le mal d'Amour autremēt n'ont point d'a-  
 Amour est un enfāt sans prudēce & sans yeux. (me  
 Trop d'aduis & d'esgard sied mal à sa ieu nesse,  
 Aux conseillers d'estat ie laisse la sagesse,  
 Deux m'eu seruir. cōme aux lors que ie seray vieux.

## LXXIII.

Le iour malencontreux que mon ame peu sage  
 Ioïa pour un regard l'aise & la liberté,  
 Je ne me doncoy pas qu'une ieune beauté  
 Recelast un cœur double infidelle & volage.  
 Les serpens venimeux naiz pour nostre dommage,  
 Au lieu plus chaud d'Afrique & plus inhabité,  
 Dés le premier abord font voir leur cruauté,  
 L'œil, & le port des Ours est tesmoïn de leur rage.  
 Le contraire en vous seule a trahy mon repos:  
 Car vos gestes si doux, vos yeux, & vos propos  
 Ne respirent que ioye & douceur amiable.  
 Je te puis ô Nature à bon droit accuser,  
 Tu luy deuois donner, pour ne nous abuser,  
 Ou le cœur plus benin, ou l'œil plus effroyable.

## LXXIII.

Nuiët micro des soucis, cruelle aux affigez,  
 Qui fais que la douleur plus poignante est sentie,  
 Pource que l'ame alors n'estant point diuertie,  
 Se donne toute en proye aux pensers enragez.  
 Autres fois mes travaux tu rendois soulagez  
 Et ma ieune fureur sous ton ombre amortie:  
 Mais helas! ta faveur s'est de moy departie,  
 Je sens tous ces pavots en espines changez.  
 Je ne sçay plus que c'est du repos que tu donnes,  
 La douleur & l'ennuy de cent pointes felonnes  
 M'ouurēt l'ame & les yeux en ruisseaux transfor  
 Apporte ô douce nuit, un sommeil à ma vie (ma  
 Qui de fers si pesans pour iamais la destie,  
 Et d'un voile eternel mes yeux tienne fermez.

## L X X V.

O Foy, qui dans mon ame as choisi ta retraite,  
 Ne trouuant autre part nul sejour assure  
 En ce siecle infidelle, où le monde esgaré  
 Avec rage & mespris t'offense & se reiecte.  
 Si durant que le Ciel plus rudement me traite,  
 Si quand ie pers le bien par merite esferé,  
 Mon esprit de constance est plus fort réparé,  
 Et rend à sa vertu la Fortune suiuite.  
 Deesse en ma faueur veille soigneusement  
 A conseruer ma flamme ardente incessamment,  
 Fay qu'elle s'entretienne & ne soit consommée.  
 Car quand le feu d'Amour dedans moy s'esteindra,  
 Ma vie au mesme instant tout à coup desfaindra,  
 Dans ce tison fascé ma Parque est enroulée.

## L X X V I.

En moy seul la douleur au temps fait resistance,  
 Et lors que par raison ie t'asce à la dompter,  
 Ainsi qu'un grand torrent que l'on pense arrester,  
 Elle rompt la chaussée, & croist en violence.  
 Poignante, aspre, importune & fiere souuenance,  
 Veux-tu donc n'ici & iour mon esprit tourmenter?  
 Pour Dieu cesse vn petit sans me représenter  
 Vn bien dont pour iamais j'ay perdu l'esperance.  
 Et toy mon triste cœur d'infortunes comblé,  
 Naguere si serain, maintenant si troublé,  
 Voy comme en tous nos faits l'inconstance se iouë.  
 Apres l'aise & le bien les ennuis ont leur tour,  
 Reccusforte toy donc apprenant que d'Amour,  
 Non moins que de Fortune, est legere la rouë.

## LXXVII.

Chere & chaste Deesse, honneur de ces bas lieux,  
 Orient de mon ame, astre de ma pensee,  
 Pourquoi tant de saisons tenez-vous eclipsee  
 Sur mon seul horison la clairté de vos yeux?  
 Quel horrible peché me fait hair des cieux?

Qui ay-ie fait, qu'ay-ie dit pour vous rendre offensé

Ah! s'il m'estoit permis, i'ay l'ame si pressée

Que ie maudiroy tout, & Deesses & dieux.

Après m'auoir purgé de toute amour volage,

Après auoir marqué mon cœur de vostre image,

Comme étant trop à vous, vous l'auex reieté.

Fut-il onc dans le Ciel deité si cruelle

Qui peust auoir en haine un cœur n'adorât qu'elle,

Et mespriser le temple où son nom est chanté?

## LXXVIII.

Je ne puis par mes pleurs flechir vostre courage,

Qu'une erreur bien legere a rendu courroucé,

Erreur naissant d'Amour dont ie suis si pressé,

Que souuent de raison il m'oste tout usage.

Vous me voulez punir, comme si i'estois sage,

Et vous le sçauéz bien, i'ay l'esprit offensé,

Doit-on auoir esgard à un homme insensé

Quand durant sa folie il fait quelque dommage?

i'estois en mon accez, la fureur me tenoit,

Et de vous seulement ce transport me venoit:

N'y prenez donc point garde, ô ma belle aduersain.

Sinon, qu'auancez-vous? ie suis si mal traité,

Gefné, bruslé, nauré, desolé, tourmenté,

Que plus de nouveau mal vous ne me pouuez faire

Esper.

## L X X I X .

Espoir faux & trompeur, qu'après mainte grand' peste  
 De temps & de labeurs à la fin i'ay cognu,  
 Cherche un autre que m'y pour te voir bien venu:  
 Ta fraude en mon ex droit est trop fort descouvert.  
 J'ay presque veu secher ma saison la plus verte,  
 Durant que tes appas ont mon cœur detenu,  
 Et tout le beau loyer qui m'en est revenu  
 C'est qu'à mille regrets ma poitrine est ouvert.  
 Derechef toutesfois, ô pipeur effronté,  
 Tu penses rendre encor mon esprit enchanté  
 Promettant allégeance à ses peines cruelles.  
 Mais pour te croire plus trop grande est ma douleur,  
 Pren donc une autre adresse, ou l'ardente chaleur  
 De mes iustes soupçons te bruslera les aisles..

## L X X X .

Pauvre cœur de solé, qui sans aucune offense  
 Vois ta plus chere part de toy se separer, ..  
 N'en gemy point si fort, cesse d'en murmurer,  
 Et parmy ses tourmens monstre ta patience.  
 Songe au cours de ce monde & à son inconsistance  
 Qui fait qu'un mesme estat ne se peut assseurer,  
 Peut estre après les maux qu'on te fait endurer,  
 Le sort te liurera quelque meilleure chance.  
 Ainsi comme le Ciel se tourne la fortune,  
 Le chaud chasse l'Hyver, le Soleil la nuit brune,  
 Après l'orage espais le clair temps fait retour.  
 L'Amant constant n'aguere ore est plein de furie,  
 Et le desesperé s'esioit à son tour.  
 .. Ainsi dessous le Ciel toute chose varie.

## LXXXI.

Où sont ces chastes feux qui souloient m'esclairer?  
 Qui fait que leur racur en vous se diminue?  
 Et ceste ferme foy qu'à elle devenue,  
 Qui vous faisoit par tout saintement reuerer?  
 A quel bien désormais faut-il plus aspirer,  
 Presque rien icy bas ferme ne continue?  
 Toris n'est que vent, que songe & peinture en la nuë,  
 Qui se passe aussi tost qu'on s'en pense assuret.  
 Las! s'il n'estoit ainsi, quel fleuve d'oubliance,  
 Quel nouveau changemēt, quelle ire, ou quelle offen-  
 En vus de nostre amour perdoit le souvenir? (u  
 Non, ce n'estoit d'Amour la flamme ardente & sainte,  
 Vous ne monstriez sans plus une lumiere feinte,  
 Pour f. vire apres ma nuict plus noire devenir.

## LXXXII.

Miserables travaux, vagabonde pensee,  
 Soucis continuels, espoirs faux & soudains,  
 Feintes affection, veritables desdains,  
 Memoire qu'une absence a bien tost effacee.  
 Vraye & parfaite amour d'oubly recompensee,  
 Auantur eux desirs, mais follement humains,  
 Et vous d'e ma douleur messagers trop certains,  
 Souffirs, qui donnez air à mon ame oppressee.  
 Quoy? ces vintestes mors, ces durables ennuis,  
 Ces iours noirs & troublez, ces languissantes nuict  
 Tientront-ils mon esprit en tristesse eternal?  
 Ne doy-je donc iamais sentir d'alliegement?  
 Helas! ie n'en scay rien, ie scay tant seulement  
 Que d'endurer ces maux pour estre trop fidelle.

## LXXIII.

Mer, qui quelquefois calme en ton liét arrestee  
 Croissant & décroissant coules paisiblement,  
 Puis en changeant de face, aussi soudainement  
 Ne fais voir que furie, & colere indompnee.  
 Temps, qui vas mesur. v. : la carrière hastee  
 De ce grand Ciel premier pere du mouvement,  
 Qui mesles tout le monde & fais le changement,  
 Sans que de ton pouuoir chose soit exemptee.  
 Soleil sans fin tournant, qui le iour nous despars,  
 Puis qui nous fais la nuit retirant tes regards,  
 Et causes des saisons le chaud & la froidure.  
 Si mon heur peu durable est prompt à s'enuoler,  
 Voyant vos changemens ie me dois consoler  
 Par la commune loy de l'antique nature.

## LXXIII.

O sagesse ignorance, ô malicie raison,  
 Des honneurs glorieux, assés-vance incertaine,  
 Repos plein de travaux, plaisir confit en peine,  
 Dommageable profit, fidele trahison!  
 Sou-ris baigné de pleurs, volontaire prison,  
 Mer qui pour nostre mort nourris mainte Serpente,  
 Vent plein de fermeté, fondement sur l'arabie,  
 Hyuer, qui se desguise en nosuuelle saison.  
 Esclair tous le rayon fait aux os violence  
 Sans que par le dehors il s'en voye apparence,  
 Desloyale amitié, serment priné de foy.  
 Arc, feux, pieges, filets, qu'un auceugle fait rendre,  
 Bien-heureux est qui peut contre vous se defendre:  
 Mais qui s'en peut defendre? ah Dieu ce n'est pas moy!

Si ie puis desloger l'ennemy trop couuert  
 Qui se campe en mes os & qui s'y fortifie,  
 Je le dis haut & clair, Venus ie t'en desfie  
 Que iamais plus mon cœur aux amours s'est ouvert.  
 La cour, qui m'a tant pleu ne m'est rien qu'un desert,  
 Tout m'est subiect de duciel, me travaille & m'enyu  
 Mes yeux font degoutans d'une eternelle pluye,  
 Qui fait que sans mourir ma ieunesse se pert.  
 Si seroit-il bien temps de penser à moy-mesme,  
 Mon œil deuiens obscur, i'ay le visage blesme,  
 Et plus tant de vapeur n'escume en mes esprits.  
 Je ne veux rien d'Amour fors qu'il me licencie,  
 Je l'ay suiuy dix ans les plus beaux de ma vie,  
 Je le seruiroy mal ayant les cheueux gris.

Chacun nous est contraire & s'oppose à nostre aise,  
 Ceux en qui iusqu'à icy i'auois eu plus de foy  
 Maintenant sans raison se bandent contre moy,  
 Et taschent d'amortir nostre amoureuse braise.  
 L'un nous veut estonner par sa langue mauuaise,  
 Seme des bruits menteurs, nous menace du Roy,  
 L'autre ombrageux s'offense & si ne sçait dequoy,  
 L'autre est assez contēt pourueu qu'il nous desplaise.  
 L'Amour gist en l'esprit qu'on ne peut empescher,  
 Il n'est huis si gardé, muraille ni rocher,  
 Qui de deux cœurs vnis empesche l'entreuë.  
 Bien que les corps soient loin ils peuent sans cesser  
 Se voir & consoler de l'ame & du penser:  
 „ Le penser aux Absens sert de langue & de veüe.



## LXXXVII.

*L'attens en transissant ce qui doit aduenir  
 D'une secrette trame à mon dam commencee,  
 Pour voir à y resoudre, & par force forcee  
 Une amour infinie en moy faire finir.*

*Mais pourra-elle bien perdre le souuenir  
 De la flamme aultresfois si viue en sa pensee,  
 De sa foy, de sa dextre en la mienne enlacee?  
 Ceste crainte en mon cœur ne se peut maintenir.*

*Nom, il n'en sera rien, un succès telle  
 Seruira de trophée à son ame fidelle,  
 Qu'honneurs, thresors, grandeurs, ne pourrôt esmou-  
 Ah! pourquoy ce penser si soudain prend-il cesse, (voir.  
 Cedant à la frayeur qui derechef me presse,  
 Et me fait tous à clair mes miseres preuoir?*

## LXXXVIII.

*Si la loy des Amours saintement nous assemble  
 Avec un seul esprit nous faisant respirer,  
 L'outrage du mal-heur se peut-il endurer,  
 Qui si cruellement nous arrache d'ensemble?*

*Je ne vous voy iamais mon cœur, que ie ne tremble,  
 Apprehendant l'effort qui nous doit separer,  
 Et n'ose bien souuent vos regards desirer,  
 Tant l'eclipse qui suit tenebreuse me semble.*

*Toutesfois quand les corps n'ont moyen de se voir  
 L'ame pourtant n'est serue, & peut à son vouloir  
 Voletier inuisible où la guident ses flames.*

*Chassons donc nostre angoisse, ô seul bien de mes yeux,  
 Et viuans de formais comme l'on vit aux cieux,  
 Sâs plus penser aux corps, faisons l'amour des ames.*

Quel martyr affez fort, quelle gesne incogneüe  
 Est egale au tourment d'un cœur bien allumé,  
 Qui se trouuant prochain de l'obiet mieux aimé  
 Se defend par raison la parole & la veüe?

Le desir qui voit lors sa vigueur retenüe  
 Par le contraire effort deuiens plus enflammé,  
 De trenchantes douleurs l'esprit est entamé,  
 L'ame sospire & crie en seruage tenuë.

C'est un Chaos nouveau mouuant confusement  
 Avec mille glaçons le plus chaud elements,  
 Et le trop grand respect avec l'impatience.

O nonpareille force en nonpareil esmoy,  
 Allez-vous en mon tout, esloignez-vous de moy,  
 Mon tourmēt sera moindre en plus lointaine abieu.

## X C.

Outrageuse loy d'un iniuste Hymené  
 De vo' m'oste la part moins parfaite & moins belle,  
 Part qui se peut secher comme une fleur nouvelle,  
 Pour la donner à un plus que moy fortuné.

Deesse à qui ie fus en naissant destiné,  
 Ou plus que le mal-heur vous me ferez cruelle,  
 Ou vous me laisserez la part ie immortelle,  
 L'ame à qui mes escrits tant de gloire ont donné.

J'aimoy vostre beauté passagere & muable  
 Comme une ombre de l'autre eternelle & durable,  
 Qui sur l'aïste d'Amour dans les cieux m'estenoit.  
 Ceste-cy sera mienne, & l'autre aura la feinte  
 Aussi bien mon amour pure eternelle & sainte  
 D'un salaire mortel payer ne se pouuoit.

## O D E.

**D**E mes ans la fleur se deſteint,  
 L'ay l'œil caue, & palle le teint,  
 Ma prunelle eſt toute eſblouye:  
 De gris blanc ma teſte ſe peint,  
 Et n'ay plus ſi bonne l'ouye.  
 Ma vigueur peu à peu ſe fond,  
 Maint ſillon repliſſe mon front,  
 Le ſang ne boult plus dans mes veines,  
 Comme un trait mes beaux iours ſ'en vont  
 Me laiſſans foible entre les peines.  
 Adieu chanſons, adieu diſcours,  
 Adieu nuicts que j'appelloy iours  
 En tant de lieſſes paſſées,  
 Mon cœur n'logeioient les Amours  
 N'eſt ouuert qu'aux triſtes penſées.  
 Le printemps les roſes produit,  
 „ L'Eſté plus chaud meurt le fruit,  
 „ Des ſaiſons diſcours eſt l'Empire:  
 „ Aux Amours la ieuneſſe diſoit  
 „ L'autre age autre choſe deſire.  
 Cognoiſſant donc ce que ie doy,  
 Faut-il pas ſuivre une autre loy  
 Propre à mon age & ma triſteſſe?  
 Doy-ie pas bannir loin de moy  
 Tous noms d'Amour & de Maiſtreſſe?  
 Loing, bien loing, Plaiſir deceuant,  
 Arriere eſpoir conceu de vent  
 Qui ſeruoit à attiſer ma flamme:  
 La raiſon ſerue au paraiſſant

Soit maintenant Royne en mon ame.

Las ! durant que ie parle ainsi,  
Et feins que mon cœur endurcy  
Soit fort pour d'Amour se defendre,  
Ce Dieu sans yeux & sans mercy  
Fait iaillir des feux de ma cendre.

Vn doux importun souuenir  
Deuant moy faisant reuenir  
L'image en mon ame adoree,  
Garde que ie ne puis tenir  
Contre Amour de place asseuree.

Seul suiet de mon desconfort,  
Pourquoy me presses-tu si fort  
Repassant en ma souuenance  
La belle cause de ma mort,  
Et l'œil dont ie pleure l'absence?

Mon cœur s'ouurit par le milieu  
Alors qu'au partir de ce lieu  
Tant de pleurs baignoient son visage:  
Sans mourir ie luy dis adieu,  
Suis-ie pas de lasche courager?

Face le Ciel ce qu'il voudra,  
Ce iour au cœur me reuiendra:  
Et bien qu'il me tienne loin d'elle  
Mon feu iamais ne s'esteindra,  
I'en trouue la cause trop belle.

FIN DES AMO VRS  
DE CLEONICE.



E L E G I E S,  
 DE PHILIPPES DES  
 P O R T E S.  
 L I V R E I.  
 E L E G I E I.

**A** Pres auoir passé tant d'estranges traueses,  
 Apres auoir seruy tât de beautex diuerses,  
 Auoix tant combattu, trauaillé, supporté  
 Sous la charge d'amour le guerrier indôpté:  
 Je pensois à la fin, rompu de tant de peine,  
 Auoir eu mon congé de ce grand Capitaine,  
 Me retirer chez moy, remporter ma raison,  
 Et passer le surplus de ma ieune saison  
 En repos, doucement, soulageant mes pensees,  
 Du plaisant souuenir des fortunes passees.

Ainsi qu'un vieux guerrier maladis & cassé,  
 Qui a d'un braue cœur mille dangers passé,  
 A cheual & à pied en bataille rangé,  
 En approche, en assaut d'une place assiégée,  
 Enduré chaud & froid, courus, veillé, cerché,  
 Surpris ses ennemis en embusche caché,  
 Achetant le sçauoir & l'honneur de la guerre  
 Du cher prix de son sang riche emais de la terre:

En fin il se retire honoré iustement,  
 Et sent entre les siens un grand contentement,  
 Racontant sa prouesse en tant & tant d'allarmes,  
 Et qu'il a fait essay de toutes sortes d'armes.

J'en pensois faire autant loing d'Amour retiré,  
 M'assurant fermement d'auoir tout enduré:  
 Et que quand il vendroit autresfois me reprendre,  
 D'autres nouueaux tourmens ie ne pouuois attendre,  
 J'auois porté l'ennuy d'aimer sans estre aimé,  
 J'auois sans recueillir pour un autre semé,  
 J'auois souffert la mort qu'on sent pour une absence,  
 J'auois au desespoir long temps fait resistance,  
 J'auois senty le mal qui vions d'estre priué  
 D'un grand contentement dès qu'il est arriué:  
 Puis j'auois soustenu le regret & la rage  
 D'aimer plus que mon cœur une Dame volage,  
 J'auois esté jaloux, insensé, furieux,  
 Portant la glace au cœur & le feu dans les yeux,  
 Et si quelque autre peine en reserve se trouua,  
 Ainsi qu'il me sembloit i'en auois fait esprouue:  
 Mais ce n'estois qu'une ombre. or hélas! ie le sens,  
 Depuis que vos regards, enchanteurs de mes sens,  
 M'ont embrasé l'espris d'une flamme immortelle,  
 Depuis que vostre main, pour mon mal-heur trop bieu,  
 M'a volé ma raison, & m'a percé le cœur  
 D'un trait enuenimé de soucy & de peur.

Leslon dis quel' Amour oste la cognoissance,  
 Et ce Dieu: roy cruel pour croistre ma souffrance  
 Me rend les yeux plus clairs, à fin de voir mon mal,  
 Et qu'à vostre grandeur ie ne suis pas egal:

De le cognois assez, dont ie me desespere,  
 Mais en le cognoissant ie ne puis le contraire,  
 Et fait qu'en voyant bien mon mal-heur preparé,  
 Les yeux ouverts ie cours au naufrage asseuré.

Madame, en ce seul point vo<sup>s</sup> pouvez bien cognoistre  
 Que de ma liberté ie ne suis plus le maistre:

Donc helas! si ie faux vous osant adorer,  
 C'est par une contrainte: Amour me fait errer,  
 Amour qui me transporte avec tant de puissance  
 Qu'en voyant que ie faux, ie soustiens mon offense.

Ie dy que ie fay bien d'oser aimer vos yeux,  
 Et qu'un esprit diuin rend tousiours vers les cieux:  
 Ie dy que ma douleur qui de vous prend naissance,  
 De mon loyal service est digne recompense:  
 Et que le mal d'Amour, qui me guide au trespas,  
 Vant mieux que tous les biens qu'on recoit icy bas.  
 Aussi durant mon mal ce qui plus me travaille  
 C'est helas! que i'ay peur que le tourment me faille:  
 Car ie sans en souffrant tant de contentement,  
 Que ie ne crains rien tant que d'estre sans tourment.

On dit que les Martyrs contrainctz & fideles  
 S'efforçoient, contans, en leurs peines cruelles:  
 Celay qui pour la Foy pleu de maux supportoit  
 Dessus ses compagnons la victoire emportoit.  
 Se reclaroit heurieux, & charitoit au supplice  
 Pendant qu'on immolloit son corps en sacrifice.  
 De moy i'en fais auant: car ie meurs pour ma foy,  
 Et me tiens bien-heurieux du mal que ie recoy:  
 Et ce qui plus me plaist, languissant de la sorte,  
 C'est que ie suis unique au mal que ie supporte,  
 Et ne saurois sentir de plus cruel mal-heur

Que si quelque autre amant egalloit ma douleur.

Je fais un magazin de soucis & de peines,  
 De tristes desespoirs & de morts inhumaines:  
 J'en garde pour le iour & pour l'obscurité,  
 Ne voulant demeurer sans estre tourmenté:  
 Car si ie ne suis propre à vous faire service,  
 Au moins se m'est honneur que pour vous ie languis  
 C'est pourquoy de tourment ie suis si desireux,  
 Veu que sans mes tourmens ie serois mal-heureux:  
 Et le iour que ie sens quelque nouvelle atteinte  
 Je ruerce ce iour comme une feste sainte,  
 Le vous suis donc, Madame, obligé grandement,  
 Puis que pour vous aimer i'ay cest hebreux tourment.

Or ne m'estimez point estre si temeraire  
 D'attendre en vous seruant quelque plus grand salaire  
 Car puis que mes douleurs ie ne vous puis payer,  
 J'aspirerois en vain à plus riche loyer:  
 Je desire sans plus, que vous soyez contente,  
 Que ie prenne de vous ce bien qui me tourmente,  
 Que ie viue pour vous, que ie meure par vous,  
 Et que vos yeux cruels ne me soient iamais doux:  
 Car de mon seul penser ie reçoys tant de gloire,  
 Et de ce que i'osay debatre la victoire  
 En la guerre d'Amour, où ie perdy le coeur,  
 Qu'estant de vous vaincu ie m'estime vainqueur,  
 Et sens mon amitié trop bien recompensee  
 Me souvenant sans plus du vol de ma pensee.



## E L E G I E II.

**Q**ue ie fus mal-heureux de me laisser reprendre!  
 Non, ie deuois mourir plustost que de me ren-  
 dre,

La mort m'eust esté belle & fauorable aussi,  
 Veu que mesme en vivant ie suis mort & transi:  
 Je suis mort pour le bien, & ie vy pour la peine,  
 D'une vie ennuyeuse, importune, inhumaine,  
 Pleine de desespoir, longue pour les mal-heurs,  
 Et courte pour pleurer mes cruelles douleurs.

Las i'ay fermé les yeux pour ne voir ma misere!  
 Deuois-ie pas penser que mon seul aduersaire,  
 Mon mortel ennemy iustement courroucé,  
 Amour que i'auois tant par mes vers offensé,  
 Ne cesseroit iamais qu'il n'en eust pris vengeance,  
 Et qu'il n'eust chastié ma folle outrecuidance?  
 Je le deuois penser: mais ie ne l'ay pas fait,  
 Mon orgueil & mon cœur à ce coup m'ont desfait.

I'estois si temeraire & si plain de iouissance,

Que i'estimois qu'Amour n'auoit la hardiesse  
 De s'attaquer à moy, moy qu'un iuste desdain  
 Auoit tout franchement garanti de sa main.  
 Aussi n'est-ce pas luy, qu'il n'en prenne la gloire,  
 Iamais plus de mon cœur il n'auoit eu la victoire,  
 Je l'eusse bien tousiours contre luy defendu:

C'est à vous seulement que ie me suis rendu,  
 Madame, hélas! c'est vous qui renchaisnez mon ame.  
 Vous rasolez mes sens, vous attisez la flame

Qui brusle mon esprit tellement allumé,  
 Qu'il ne sera long temps sans estre consumé.

Pourquoy donc ce cruel prend-il si grand audace,  
 Pourquoy me pourfuit-il & me donne la chasse?  
 Pourquoy fxi-il le braue, & se rit de me voir  
 Encor' une austris fois reduit sous son pouuoir?  
 Ce n'est par son effort: i' auois perdu la crainte  
 De voir iamais par luy ma franchise contrainte.

Et se de ces propos il se trouue irrité,  
 Qu'il me face r'auoir ma chere liberté,  
 Qu'il s'accorde avec vous qui en estes geolliere,  
 Et delistrez mon ame en vos yeux prisonniere:  
 Puis qu'il se mette aux châps garny d'arc & de trait  
 Qu'il use de regards, de douleurs, & d'attraits,  
 Pourrien que ie sois seur de vos yeux que i' adore,  
 Pour voir s'il pourra bien me captiuer encore:  
 Mais il n'en fera rien: il cognoist trop mon cœur,  
 Dont vostre œil seullemens pouuoit estre vainqueur.

Ie cognoy maintenant que nostre ame diuine  
 Tenant tousiours du Ciel, lieu de son origine  
 Presage nos mal-heurs deuant que d'auenir,  
 Et nous en aduertis, à fin d'y presuenir:  
 Ou que quelque Dæmon, ou que quelque autre puissant  
 Nous fait deuant le mal en auoir cognoissance:  
 De mon mal sous chose assez m'aduertissoit,  
 Oyant parler de vous le cœur me fremissoit,  
 Ma couleur se changeoit, mon isme estoit esmeué:  
 Bref ie vous redoutois ains que vous auoir veü,  
 Comme mon ennemie, & celle qui deuoit  
 Me rendre entre les mains d'un qui me pourfuiuit.

Il me souuient tousiours que ie mourrois d'enuie  
 De voir vos yeux diuins les tyrans de ma vie,  
 Et de parler à vous, d'aurant qu'on me disoit  
 Que le Ciel vous aimoit & vous fauorisoit,  
 Qu'il se plaisoit en vous, & qu'il vous auoit faite  
 Pour monstret icy bas quelque chose parfaite.

Or bien que de vous voir il ne fust malaisé.  
 Et que de ce desir mon cœur fut embrasé,  
 L'heur qui m'accompagnoit fit tant de resistance  
 Que puis lors mon desir n'eut aucune puissance,  
 Quelque chose en chemin tousiours me retardoit,  
 Car lors d'un œil benin le Ciel me regardoit:  
 Il m'auoit pris en charge, & pere debonnaire,  
 Destournoit loing de moy toute chose contraire:  
 Mais depuis quelque temps hélas ! j'ay trop cogneu  
 Qu'il m'estoit par ma faute ennemy deuenu:  
 Et au lieu qu'il soulois m'estre si fauorable,  
 Il semble qu'il se plaise à me voir misérable:  
 Par cent destours carbez il me vient assaillir,  
 Il fait deffous la faix mon pauure cœur faillir:  
 Voire à fin que ma peine à iamais continuë,  
 Hélas ! il a permis que ie vous aye veüë.

Et vrayment bien qu'il soit contre moy despitë,  
 Encore eut-il pitié de ma calamité:  
 Car le iour mal-heureux que ie vous voy si belle,  
 Iour de mon infortune & de ma mort cruelle,  
 Il ne fit que pleuvoir, l'air estoit tout noircy,  
 Et se tenoit couuert d'un grand voile obscurcy,  
 Soit qu'il le fist d'ennuy de ma perte prochaine,  
 Ou qu'il portast le dueil de ma mort inhumaine,

Mesme ce iour maudit comme ie m'auançay  
 Pour sortir du logis, le pied ie me blessay:  
 Mais le mal-heur que i' euy pour guide en mon voyag  
 Fit que ie ne pris garde à ce mauuais presage:  
 Toutesfois par trois fois ie voulu retourner,  
 Et mon mal à la fin ie ne peu destourner:  
 Mais qui se fust douté qu' Amour eust eu puissance  
 De me ranger alors sous son obeissance?

On dit qu' Amour ne naist que de l'oisiueté,  
 Et iamais un moment ie n'estois arresté,  
 Mille ennuis, me troubloient, ie n'auois point de cesse,  
 Les soucis me faisoient vne angoisseuse presse,  
 Long temps deuant le iour i' en estois resueillé  
 Et bref, ie me sentoie tellement travaillé  
 Que i' estois las de viure, & pensois que ma vie  
 Aux plus cruels mal-heurs fust alors affermie:  
 Mais lors que ie vous vey, soudain ie cogneu bien  
 Qu' auprès du mal d' Amour tout autre mal n'est rien.

Dés que ie vey vos yeux i' oubliai tout affaire,  
 Mesmes ie m'oubliai: car ie ne peu distraire  
 Mes yeux de vos regards, mes yeux me trahissoient,  
 Car volontairement vers vous ils s'adrescoient,  
 Et voyant flamboyer vostre lumiere sainte,  
 Estonnez & ravis ils vaciloient de crainte,  
 S'en retiroient un peu, puis ils vous regardoient  
 Pendant que tous mes sens de frayeur se rendoient,  
 Et que cent mille esprits pleins de subtile flame  
 Troubloient mon sang esmeu, ma raison & mon ame.  
 Le cogneu bien mon mal quand mon cœur l'eut receu,  
 Mais las! ce fut trop tard que ie m'en apperceu.

Je fey comme la Biche alors qu'elle est blessée  
 Et qu'elle sent d'un trait sa poitrine persee,  
 Elle fuit le Chasseur, mais elle ne fuit pas  
 La fleche & la douleur qui causent sont trespas.  
 Ainsi ie vous laissay: car i' auois esperance  
 D'empescher que ce mal ne prendroit accroissance:  
 O dommageable espoir, tu n'es plein que de vent!  
 Hé! pourquoy sans cesser nous vas-tu deceuant?  
 Je retourne au logis bruslant d'amour cruelle,  
 Lors ie cogneu soudain ma playe estre mortelle,  
 Et que le fer qu'Amour au cœur m'auoit caché,  
 Par la mort seulement pourroit estre arraché.

Je sentoie la poison dans mes os escoulee,  
 Qui faisoit ses efforts: mon ame estoit bruslee,  
 Mon cœur estoit saisi, mes esprits languissoient,  
 Mille pensers confus dedans moy s'amassoient:  
 I'estois confus moy-mesme, & ne scauois que faire  
 Sinon de blasphemer la fortune contraire:  
 Puis ie m'en repentoie, de crainte d'offenser  
 Ces courtois ennemis qui me font trespasser,  
 Je veux dire vos yeux, dont la puissance sainte  
 Faict que l'on tient Amour en honneur & en crainte.

Las! des ce triste iour que ie languis ainsi,  
 De chose que ce soit ie n'ay plus de soucy:  
 Je fuy tous les esbai où ie me soulois plaire,  
 Je me tiens à l'escart pour resuer solitaire,  
 Et pour penser en vous c'est tout mon reconfort,  
 Et rien que ces pensers n'ont empesché ma mort,  
 Mort que i' auancerois veu le mal que j'endure,  
 Mais ie crains me frappant toucher vostre figure.

Qu'il Amoit dessus mon cœur grava si vivement,  
 Qu'elle ne doute rien fors la mort seulement.  
 Or ie veux donc durer pour la rendre durable,  
 Et ne veux plus nommer mon estat miserable:  
 Mais ie diray qu' Amour m'est bien doux & benin  
 D'orner un cœur humain d'un portrait si divin,  
 Et si beau que luy mesme à fin qu'il le contemple,  
 Jamais ne m'abandonne & fait de moy son temple.

## ELEGIE III.

**P**LUS d'esloigne les yeux qui nourrirent ma  
 flamme,

Plus ie sens leur effort au plus vif de mon ame,  
 Et cognois desormais que cest trop vainement  
 Que ie veux m'allger par un esloignement.  
 Ma sieurc en est plus forte & l'absence inhumaine  
 Cause en moy chacun iour quelque nouvelle peine,  
 Quelque nouveau soucy, quelque nouveau penser,  
 Qui s'obstine à me nuire & ne veut point cesser.

Dieux que le souuenir est une estrange chose!  
 Il m'importune tant que plus ie ne repose:  
 Il me suit, il me presse, au leuer, au coucher,  
 Par tout ie le rencontra, & ne m'en puis cacher  
 Il rend ma passion & ma playe incurable.  
 Encor (ò souuenir, tu m'es fort agreable,  
 Je t'aime infinément, car tu me fais reuoir  
 Ce qu'helas ie desire, & ni espere l'auoir!  
 Or que ie suis absent du bel œil qui me tue  
 C'est heurcux souuenir le presente à ma veüe,

Il me fait repenser au bien que iay passé,  
 Le lo sens en mon cœur de nouveau ramassé,  
 Lem'entretiens, ainsi c'est tout ce que ie pense:  
 Mais d'un plaisir perdu triste est la souuenance.

Somme un vain espoir qui m'abuse tousiours,  
 Fait semblant en mon mal de me donner secours:  
 Il me suit importun, encor' que ie le chasse,  
 Et fait tant qu'en mon cœur il gaigne quelque place.  
 Mais las! si il fait le doux, & me vient consoler,  
 C'est pour croistre ma peine & la renouveler.

Nagueres cest espoir par sa belle apparence  
 M'abusa tellement que ie pris assurance  
 De reuoir dans trois iours le Soleil de mes yeux,  
 Dont la vüe clars'éfert de lumiere aux Cieux,  
 Dieu que s'eu de pensers durant ces trois iournees!  
 Ce n'estoient pas trois iours c'esteient trois mille anneex,  
 Qui remplissoient mon cœur d'attente & de desir:  
 Mon cœur se consummoit esperans ce plaisir.

Durans le premier iour ie ne cessoy de dire,  
 He! si dedans trois iours un plus beau iour dois luire.  
 O iours qui n'aisez point pour mes yeux de clarté,  
 Hastez vous de passer, c'est trop tard arresté,  
 Le verry dans trois iours la beauté que s'adore,  
 Mais las! qu'en sçay-ie rien! ce feu qui me deuore,  
 Qu'Amour tient en mon cœur nait & iour allumé,  
 Peut estre auant trois iours m'aura tout consumé:  
 Et puis pourrois-ie bien esloigné de Madame,  
 Vintre trois iours entiers sans esprit & sans ame:  
 Non ie mourray deuant, & ne faut esperer  
 Que pour la voir encor, ie puisse assez durer.

Ainsi ce iour passoit, & la nuit auancee,  
 Ains que le iour suivant sa course eust commencee,  
 Le tournoy mon desir au nombre qui restoit,  
 Dont le trop de longueur plus fort me tourmentois:  
 Je ne pouuoÿ durer d'extreme impatience,  
 Et tousiours mon desir croissoit en violence,  
 Et disois en pleurant: O iours, auancez-vous,  
 Soyex moy s'il vous plaist plus gracieux & doux:  
 Hastez vostre voyage. Et toy, mort qui me presse,  
 Puis que dedans deux iours ie doÿ voir ma Maistrresse,  
 Ne me fay point mourir, arreste un peu ton bras,  
 Puis ce terme accomplÿ, fay ce que tu voudras:  
 Ne me clos point les yeux (ô mort) ie te supplie,  
 Puis que dedans deux iours ie doÿ reuoir ma vie.

Voila comme ce iour passoit tout lentement,  
 Faisant place à la nuit au noir accoustrement,  
 Pleine de visions, ennuyeuse, effroyable,  
 Qui trop plus que le iour me rendoit miserable:  
 Car mes sens qui n'estoient autre par diuertis,  
 Se trouuoient en ma peine eux-mesmes conuertis.

Esperant & douteux ie ne scauoy que faire,  
 J'accusoy la longueur de la nuit solitaire,  
 Qui contraire à mon bien iamais ne s'auançoit:  
 De chardons espineux mon liët se herissoit,  
 Qui me poignoit par tout quand l'y faisoy demeure,  
 Je m'en icitoÿ dehors mille fois en vne heure  
 Pour regarder le Ciel, & si l'aube du iour,  
 Courriere du Soleil, auançoit son retour.

O trop cruelle Aurore, ennuyuse, ennemie,  
 Qui te tiens (dis-oy-ie) ainsi tard endormie



Te plais-tu maintenant si fort à caresser  
 Ton vieux mary fascheux, qui ne fait que tousser,  
 Immobile, impotent, qui foiblement t'embrasse,  
 Et qui se refroidit de ses membres de glaces  
 Tu ne dois si long temps en paresse couuer.

„ La femme d'un vieillard matin se doit leuer:  
 Mais las! ay belle peur que tu sois arrestee,  
 De quelque autre plaisir, qui te rend moins hastee.  
 Tu reposes contente au sein de ton amy,  
 Et laisses ton vieillard en son lit endormy:  
 Sine dois-tu pourtant, Amoureuse Courriere,  
 Laisser tout l'Vniuers privé de ta lumiere:  
 Or sus, leue toy donc, rens le iour esclaircy,  
 Situ vois tes amours ie n'en suis pas ainsi.

Tels ou semblables mots d'une voix courroucée,  
 le disoy toute nuict furieux de pensée:  
 Puis le iour se monstroit, iour qu'il falloit passer  
 Ains que voir la beauté qui me fait trespasser:  
 „ Tant plus on se void prest d'une chose esperée  
 „ Et plus l'affection s'en fait de mesurée.

Depuis le poinct du iour, iusqu'au Soleil couché  
 le fus plus que deuant de pensers empesché,  
 De plus poignans desirs mon ame estoit atteinte,  
 Mon cœur douteux flottoit entre l'aise & la crainte,  
 Et n'estimoy iamais que le iour deust finir,  
 Pour iouir du bon-heur que i'attendois venir:  
 Laile iour finit bien, & la nuict nourriciere  
 Des soucis espineux esteignit sa lumiere,  
 La nuict aussi passa, puis le iour ensuiuant,  
 Mais mon espoir trompeur n'enfant a que du vent,

Ce ne fut qu'un faux songe, & sa promesse vaine  
 Se perdit dedans l'air se moquant de ma peine:  
 Je ne veux jamais plus en aimant espérer:  
 Car l'espoir ne sert rien qu'à mes maux empirer.

Sors de moy donc, espoir rempli de flaterie,  
 Pere de vanité, d'erreur, de tromperie,  
 Nourricier de nos maux, conceu d'ardans desirs:  
 Je ne me fonde plus sur tes frostes plaisirs,  
 Tu m'as assez pipé, cherche qui se retire,  
 Et me laisses pleurer sans confort mon martyre.

Voilà comment, Madame, estoigné de vos yeux,  
 Sans plaisir, sans repos, malade & furieux,  
 Je crie, & me despise, accusant vostre absence,  
 Et ne veux que l'espoir me promasse allégeance:  
 Car puis que ce trompeur tasche à me decouir,  
 Je ne veux desormais pour tout bien recevoir  
 Que l'heureux souvenir des lieuses passées,  
 Qui rendent mes douleurs assez recompensées,  
 Et qui me font constant mes travaux endurer,  
 Voulans jusq'à la mort vostre serf demeurer.

### E L E G I E I I I I.

**E**luy qui n'aime point, ou qui n'a point aimé,  
 A le cœur tout aujour de rochers enfermé,  
 Il est tout despoillé d'affections humaines,  
 Il n'a point de poulmôs, ni de sang, ni de veines,  
 Et ne merite pas que le bel œil du jour  
 Luise aux siens de s'aigner, des lumieres d'amour.

Or de moy qui n'ay point de roc en la poitrine,  
 Qui ne suis point conceu des flots de la marine,  
 Animé d'un beau sang, d'un esprit, & d'un cœur  
 Je reconnois Amour pour maistre & pour vainqueur:  
 Et quand de le quitter il me prendra l'enuie  
 Que les flammes du Ciel mettent fin à ma vie;  
 Encor qu'en le suivant & vivant amoureux  
 Je sois diuersement heureux & mal-heureux.

Vrayment ie suis heureux, il faut que ie l'auoie,  
 Et que des loix du Ciel hautement ie me louë  
 De ce que le destin captiuant ma raison,  
 L'aï au moins asservie en si digne prison,  
 Et tant selon mon gré m'ait rendu tributaire:  
 Que son decret forcé m'est un choix volontaire.  
 Car tout le plus parfait qui peut mieux contenter,  
 L'œil, l'oreille, l'esprit, iusqu'à faire goûter  
 Les bas des douceurs qui rauissent les ames,  
 Se rassemble en l'obiet d'où procedent mes flammes,  
 Et c'est ce qui me fait bien-heureux estimer,  
 Sentant d'un trait si beau ma poitrine ensamer,  
 Et me plais dans le feu dont i'ay l'ame embrasée,  
 Comme une ieune fleur s'esgaye à la rosée.

Mais si de ce penser naist un rauissement,  
 Ce penser tout de mesme enfante mon tourment,  
 C'est ma ioye & mon dueil, mon repos & ma peine:  
 Deux ruisseaux differens coulent d'une fontaine:  
 Ce qui me rend heureux fait naistre mon mal-beur,  
 Et de mon plus grand bien procede ma douleur:  
 Car l'heur qui iusqu'au Ciel rend mon ame esleue,  
 C'est quand ie me souuiens comme elle est captiue,

Et que i'ay bien le cœur d'attaindre en si haut lieu,  
 Que celle à qui ie sers feroit seruir un Dieu,  
 Ou quelque chose encor de plus hautain merite  
 Si rien plus grand qu'un Dieu dedans le Ciel habite.

Suis-ie donc pas heureux d'aimer si dignement?  
 Et plus heur:ux encor si ie meurs en t'aimant?  
 Certes c'est un grand heur:mais si lon considere,  
 Il est accompagné d'une extreme misere,  
 De crainte & de soucis qui me font sousspirer,  
 Sans me promettre rien dont ie puisse esperer:  
 Car en me proposant la parfaicte excellence  
 De celle qui me tient sous son obeissance,  
 Les beaux lis de son teint, ses propos gracieux,  
 La puissance des traits que décochent ses yeux,  
 La douce maiesté qui luit dessus sa face:  
 Et sçachant d'autre part sa grandeur & sa race,  
 Helas! ie cognoy bien que i'ay trop entrepris,  
 Et qu'un auueuglement a saisi mes esprits,  
 Que mon vol est trop haut, & que ceste arrogance  
 D'Icare, ou des Geans attend la recompence:  
 Toutesfois le sçachant ie ne puis me rauoir,  
 Et plus ie vais auans plus i'en pers le pouuoir:  
 Car quand le desespoir me donne quelque atteinte,  
 La figure en mon cœur si diuinement peinte  
 S'offrant deuant mes yeux, me fait persueuerer  
 Tant que le desespoir ne m'en peut retirer,  
 Bien que trop importun sans cesse il me travaille,  
 Es que mille pensers me liurent la bataille.

Lai'si tost que ie suis à par moy retiré,  
 Quelqu'un de ses pensers contre moy coniséré

Me dresse l'escarmouche, & va pressant mon ame,  
 Me proposant tousiours la grandeur de Madame,  
 Il met deuant mes yeux les biens & les honneurs,  
 La race & les vertus de tant de grands Seigneurs,  
 Desireux comme moy du bien qui me tourmente,  
 Et qui n'ont peu iouir du fruct de leur attente.

Chetif (ce dy-ie alors) que veux-ie deuenir  
 Ose-ie bien penser de pouuoir paruenir  
 Iusqu'à si haut degré pour chose que ie face,  
 Apres tant de seigneurs grands de biens & de race  
 Et sur ce desespoir qui me presse & me poingt,  
 Helas! c'est fait de moy, ie ne me cognoy point,  
 Ie fay mille discours, ie resue & me despice,  
 Maudissant le mal-heur où ie me precipite,  
 Ie me plains de l'amour d'où me vient ce soucy,  
 Ie regarde le Ciel comme un homme transi,  
 Cependant que mes yeux sources de mon dommage,  
 Coulans de langes pleurs m'arrosent le visage.

Las! si pour bien aimer on estoit auancé,  
 Ie scay que ie serois sur tous recompensé,  
 Comme le mieux aimant: car mon amour loyale  
 N'en trouuera iamais aucune qui l'esgale:  
 Ie n'ay point de pareil en ferme loyauté,  
 Non plus que les boastes dont ie suis arresté,  
 Es qui me font contant & triste tout ensemble,  
 Ne trouueront iamais chose qui leur ressemble,  
 Est-ce pas bien aimer que de ne rien penser  
 Qu'en ce bel œil meurtrier qui me fait trespasser,  
 Viure de sa lumiere, & la perdans de uenü  
 Estre tousiours couuert d'uno effroyable nuë,

Servir fidèlement sans espoir d'aucun bien,  
 Desirer toute chose, & ne demander rien,  
 Discourir sans discours, vivre tousjours en crainte,  
 N'auoir dedans le cœur qu'une figure emprainte,  
 Pour un mot de travers souffrir mille trespas,  
 Perdre par un martel & repos & repas.  
 Se laisser consumer d'une flamme auisante,  
 Et trouuer sa douleur agreable & plaisante.

Telles sont mes amours, tels sont mes passetemps,  
 Cependant, miserable aucun bien ie n'attens:  
 Mais plus ie continue en ma course premiere,  
 Plus mon chemin s'esloigne, & me trouue en arrier.

Las! pour comble d'ennuy ie ne me puis tenir  
 De penser au mal-heur qui me doit auuenir,  
 Et ce qui plus me trouble, & renforce ma plainte,  
 C'est lors que ie preuoy qu'il faudra par contrainte,  
 Que ce diuin esprit dont ie suis detenu,  
 S'assubiectisse aux loix d'un, peut-estre incognu,  
 Et cede à la coustume aux Amans si contraire  
 Qui l'or & la richesse au merite prefere:  
 Mais plustost que de voir ce desastre approcher,  
 Que le Ciel me transmüe en pierre ou en rocher:  
 Aussi bien s'il aduient, ma douleur excessiue  
 Ne souffrira iamais qu'une heure apres ie viue.

Toutesfois quand le Ciel pour m'outrager plus fut,  
 En ce temps mal-heureux retarderoit ma mort,  
 Emportant ma douleur ie quitterois la Franco,  
 Comme indigne de voir vostre heureuse presence,  
 Et m'en irois choisir, triste & desesperé  
 Aux pais estrangers quelque lieu separé,

Sauvage inhabité, desert, & solitaire,  
 Pour maudire à mon gré la fortune aduersaire:  
 Et passerois ainsi le reste de mes iours,  
 Compagnon des Lyons, de: Serpens & des Ours.

Il est vray que ie veux, quelque ennuy qui m'auiène  
 Que de vos yeux diuins sans cesse il me souuienne:  
 Car parmy les rochers & les anres secrets,  
 Le matin & le soir en faisant mes regrets,  
 L'apprendray vostre gloire aux murmurans riuages,  
 Auxoiseaux passagers, & aux bestes sauuages,  
 Qui viendront pour m'ouir des forests d'alentour;  
 Et plaidront en longs cris ma perte & mon amour.

Quand ie n'en pourray plus, & que ma voix laissée  
 Sera de trop crier enrouée & cassée,  
 Ie m'en iray choisir les arbres les plus droits  
 Pour graver sur l'escorce en mille & mille endroits  
 Ce beau nom que i'adore entre tous admirables,  
 Qui me fait estimer mon travail agreable,  
 Mais ie suis trop certain qu'un tel estoignement:  
 Ne me souffriroit pas viure si longuement:  
 Car du feu de vos yeux ma vie est allumée,  
 Qui sera les perdant esteinte ou consumée.

## E L E G I E V.

**Q**ue tout gage de ma foy qui vous est dédié,  
 Tout le temps que ceste ame au corps sera lié,  
 Et mesme apres la mort, puis qu'apres le trespas,  
 Dure le souuenir des choses d'icy bas,  
 En vous offrant ces vers ie vous offre, Madame,  
 Mes yeux, mon sang, mon coeur, mes esprits & mon ame.

Et dauantage encor, si i'ay quelque pouuoir  
 Faites moy tant d'honneur que de le receuoir  
 Comme vostre qu'il est bien que vostre merite  
 Ne doine faire cas d'offrande si petite.  
 Si vous ne mesurez mon vouloir qui me rend  
 Se dediant à vous audacieux & grand,  
 Vous n'estimerez point s'il vous plaist que ie penso  
 Faire avec du papier preuue de ma constance,  
 Et qu'en le faisant plaindre, & me plaignant aussi,  
 Je vous vueille encherir mon amoureux soucy,  
 Adioustant aux douleurs dont mon ame est chargu,  
 Depuis que sous vos loix vous la tenez rangce:  
 Non ie ne le veux point il faut que mon deuoir,  
 Mon seruice, & ma foy vous le facent scauoir,  
 Et que l'effort du temps qui perce tout nuage,  
 Descouure si mon cœur est constant ou volage:  
 Ce que ie vous requiers pour mon plus grand desir  
 C'est que sans passion vous preniez le loisir  
 De me voir endurer en vous faisant la preuue,  
 Qu'une si ferme amour que la mienne on ne treuu,  
 Et si vous en doutez pour le commencement,  
 Ignorez si mon mal est foible ou vehement,  
 Et sans vous soucier de ma bruslante flame  
 Permettez que sans plus vostre ie me reclame,  
 A fin que cest aduen dont ie veux m'honorer  
 Me face plus constant les tourmens endurer:  
 Et ie suis asseuré que lo temps qui tous brise  
 Ne pouuant esbranler ma foy trop bien assise,  
 Fera de vostre cœur la douceur approcher,  
 Ou dedans l'estomach vous auriez vn rocher,



Et le cœur inhumain d'une beste cruelle.

Or en vous cognoissant si diuine & si belle  
 Iene le puis penser veu que la cruauté  
 S'accompagneroit mal de si chere beauté:  
 Toutesfois quand du Ciel la maline influence,  
 Quand la loy du destin qui depuis ma naissance  
 Forte me tyrannise, & quand vostre rigueur  
 Empescheroient le bien que dessert ma languueur,  
 Et quand pour le loyer de mon amour extrême,  
 Et quand pour voils chérir cent fois plus que moy mes-  
 le ne recueilliroy que l'ennuy d'un refus, (1709)  
 Et que de vos beaux yeux ie partiroy confus  
 Pour avec desespoir mettre fin à ma vie.

Si n'auroy-ie regret de vous auoir seruie:  
 Car ie tiens cest honneur pour un si grand loyer  
 Que cent mille trespas ne le scauroient payer.  
 Voilà comment Madame il ne se scauroit faire  
 Que d'adorer vos yeux ie me pouisse distraire,  
 Ne m'alleguez donc point que ie puis bien penser  
 Que vous n'avez pouuoir de me recompenser  
 A cause de la loy dont vous estes astrainte:  
 Car en fin ceste loy n'est ni iuste ni sainte,  
 Loy qui comme Mezence horrible en cruanté  
 Joint avec un corps mort si viuante beauté,  
 Saturne avec Venus, & la gaye ieunesse  
 Aux chagrins desplaisans d'une froide vieillisse,  
 Si la loy vous retient vous n'avez pas raison:  
 Car l'amour, & la loy sont sans comparaisson,  
 Amour est un Démon de diuine nature  
 Immortels, & mortels sentent tous sa pointure.


Elle est sans privilege: or si l'amour est Dieu,  
 Jamais l'humaine loy contre luy n'aura lieu:  
 Car il faut qu'au plus grand tousiours le petit cede,  
 Et la loy des Amours toutes les loix excede.

Et dauantage encor la nature est pour moy,  
 La Nature est tousiours plus forte que la loy,  
 Et quand Nature parle & montre sa puissance,  
 Adieu toutes les loix, & l'humaine defence.  
 Ainsi donc sans raison Maistresse vous doutez,  
 Et pechez contre Amour à qui vous résistez,  
 Vous voulez que son feu n'ait puissance en la terre,  
 C'est en fin des Geans renouveler la guerre,  
 C'est combattre le Ciel d'un orgueil indiscret,  
 C'est vous priner d'un bien où vous aurez regret,  
 Si vous vous arrestez doutant de ma constance,  
 Estimez s'il vous plaist qu'ayant ceste assurance,  
 Qui me rendroit d'Amour satisfait & content,  
 Je n'auroy le pouuoir de vous estre inconstant:  
 Et bien qu'au parauant i'eusse eu l'esprit volage,  
 L'Amour, & le deuoir retiendroient mon courage,  
 L'homme est pire qu'un tygre aux deserts allaitté,  
 Qui perd l'affection pour se voir bien traitté,  
 Nous deũs mieux aimer plus d'amour on nous porte,  
 Quand deux feux sont cõioins la flame en est plus forte,

Et dauantage encor' par ce point desiré  
 D'un mu:uel vouloir me voyant asseuré,  
 Je pourroy beaucoup mieux d'une facon discrete  
 Conduire & conseruer nostre amitié secrette,  
 Ce qu'à mon grand regret or' helas! ie ne puis,  
 Or estant assailly de mille & mille ennuis,

Flottant incessamment entre l'aise & la peine,  
 Entre le desespoir & la ioye incertaine,  
 Et si viuement poingt de ma grand' passion  
 Que ie ne puis vser d'aucune fiction:  
 Au lieu qu'en ce doux temps ie n'aurois point de crain-  
 D'un desdain, d'un refus, ou d'une chose feinte: (10  
 Mais ioyeux & content il me seroit aisé,  
 De courrir cest amour d'un habit desguisé,  
 Sans que les mesdisans, les ialeux, ni l'enuie  
 Peussent donner atteinte à nostre heureuse vie.  
 Voilà ce que l'ardeur m'a fait vous adresser,  
 Aiuuant vos beaux yeux de ne s'en offenser:  
 Car s'escry tout cecy forcé de la puissance  
 Du Dieu qui m'a rangé sous vostre obeissance,  
 Si l'ay fait quelque erreur ie vous prie excuser,  
 Si l'ay dit verité ie vous prie en vser,  
 Et penser à part vous si ie dois estre en peine  
 Mourant d'extreme soif aupres de la fontaine.

## E L E G I E V I.

 Comme dedans un bois enrichy de frueillage,  
 D'herbes, d'aux, & de fleurs, & tout couuert  
 d'ombrage  
 Se branchent les oiseaux esmaillez de couleurs,  
 Soupirans doucement leurs plaisantes douleurs,  
 Comme on voit dans un pré les fleurettes nouvelles  
 Menstrer comme à l'enuy leurs beautez naturelles,  
 Ainsi dedans un cœur hautain & genereux  
 Se retirent tousiours les desirs amoureux,

Les douces passions, les delectables peines,  
 Et les cheres langueurs, dont les Amours sont pleines,  
 Que ne doiuent iamais un Amant retenir,  
 Veu qu'un grand bien ne peut sans travail s'obtenir.

Vn cœur noble & gentil sans Amour ne peut estre:  
 Car avecques l'Amour nature l'a fait naistre,  
 Les a liez ensemble, & les ioint tellement  
 Qu'ils demeurent tousiours inseparablement,  
 Comme le beau Soleil & sa laniere claire,  
 Comme l'ombre effroyable & la nuit solitaire,  
 Comme la flamme viue & l'ardente chaleur,  
 Comme l'humide & l'eau, la fièvre & la douleur:  
 Bref, quiconque est bien né sent tousiours dedans l'ame  
 L'ineuitable effort de l'amoureuse flamme,  
 Qui ne reçoit iamais de refroidissement.

„ Car la parfaite Amour dure eternellement:  
 Mesme alors qu'il aduient qu'elle a son origine  
 D'une perfection dont l'essence est diuine,  
 Qui la rend immuable & son cours arresté:  
 „ Car si rien est constant c'est la diuinité.

Et voila ce qui fait que l'Amour que ie porte  
 A vos beautez, Madame, est si constant & forte  
 Que le temps ni la mort ne la pourroient changer,  
 Ni vostre rigueur mesme autre part la ranger,  
 Aussi pour dire vray mon amour i'ay fondee  
 Sur la perfection d'une si belle idee,  
 Que ie croy quant à moy qu'on peut sans blaspheme,  
 Plus que la diuinité diuine la nommer:  
 Et qui fillé d'erreur ne le voudra pas croire  
 Qu'il vienne voir vos yeux causes de la victoire

Que vous auez sur moy, dont ie m'estime heureux,  
 Bien qu'ils me soient à tort quelquefois rigoureux,  
 Yeux ou l'enfant Amour tient son celeste empire,  
 Yeux, où le beau Soleil tous les soirs se retire,  
 Yeux, les lampes du iour, demy-clos, gracieux,  
 Qui font honte à la Lune & aux astres des cieux,  
 Qui sont en mesme point vaine & mourir ensemble,  
 Qui sont qu'en les voyant l'ame soupire & tremble,  
 L'œil esperdu s'esgare, & tout soudainement  
 On perd sa liberté sans cognoistre comment.

Qu'il vienne voir apres l'or de vos tresses blondes,  
 Soit quand vous les laissez flotter comme des ondes,  
 A l'abandon du vent, qui s'empestre dedans  
 Les filez blonds-dorez de vos cheveux pendans:  
 Soit quand vous les tenez sur le chef arrassez,  
 Les ayant par deuant mignonement troussées  
 Ou qu'avec un bonnet vous nous representez  
 D'Hylas, ou d'Adonis les celestes beautez.  
 Qu'il vienne voir ce front large table d'ivoire,  
 Pleine, claire & polie, où l'Amour à sa gloire  
 Tient appendus deuant les noms & les escus  
 De tant de chevaliers que vos yeux ont vaincus:  
 Le mien s'y recognoist le plus haut de la bande,  
 Et pense auoir acquis une gloire bien grande  
 D'auoir vaincu celuy, qui libre se gardoit,  
 Et qui sans obeir à chacun commandoit.

Mais ce m'est grand honneur pour vainqueur reco-  
 gnoistre

Va Dieu des plus grands dieux, & des Princes le  
 maistre

Et lequel nonobstant tout seul ne m'eust dompté,  
 S'il n'eust eu pour secours vostre unique beauté,  
 Beauté qui est si rare & tellement extreme,  
 Qu'elle peut prendre Amour, & le vaincre luy-mesme.  
 Ainsi qu'elle m'a prins, qui ne fey nul effort  
 Sçachant que mon pouuoir ne seroit assez fort.  
 Las! que depuis ce temps i'ay passé de trauerses,  
 Que i'ay porté d'ennuis & de peines diuerses,  
 Qui troublans mon repos toutesfois me plaisoient  
 Quand ie voyois vos yeux, deux soleils qui luisoient  
 Au centre de mon ame, & que par leur presence  
 Mon cœur se nourrissoit d'une douce esperance.  
 Mais lors qu'il me fallut de sa cour separer,  
 Et pressé du deuoir au camp me retirer,  
 Où i'estois attendü d'une puissante armee  
 Que mon œil pouuoit rendre au combat animee,  
 Dieu sçait les passions qu'il me fallut sentir!  
 Mais voyant que l'honneur me forçoit de partir,  
 Ie m'en allay sans cœur, sans esprit, & sans vie,  
 Que ie vous delaissey pour en estre sermie:  
 Et demcuray chetif à par moy languissant,  
 Le Ciel comme ennemy sans repos maudissant,  
 Accompagné d'Amour, qui tout remply de rage,  
 Me faisoit sans cesser quelque nouuel outrage:  
 Dieu trop impitoyable, inhumain, furieux,  
 Qui pour me travailler me suiuoit en tous lieux,  
 M'accompagnoit par tout, me liuroit mille allarmes,  
 Et ne doutoit l'effort de dix mille gendarmes,  
 Ni de tant de guerriers que i'auois à l'entour,  
 Sans me pouuoir garder des embusches d'Amour,

Amour qui n'auoit seul l'entreprise dresseé:  
 Car il estoit suiuuy d'une troupe amassée  
 De pensers ennemis, qui cruels m'assailloient,  
 Et de iour & de nuit mon esprit travailloient:  
 L'un me faisoit songer à ma perte aduenüe,  
 L'autre rendoit ma vie en espoir maintenüe,  
 L'autre me faisoit peur, l'autre plus gracieuse  
 Vos diuines beaultez offroit deuant mes yeux.  
 Mais quand il m'aduenoit un bien si desirable,  
 le changeois ma douleur en douceur agreable,  
 le fondois de liesse, & m'estimois heureux  
 D'estre ainsi que ie suis de vos yeux amoureux,  
 Souhaittant ardemment de voir arriuer l'heure  
 Que ie puisse iouir de fortune meilleure:  
 Et qu'au lieu du penser qui soulois m'enchanter,  
 le pense en vous voyant au vray me consentir.

Or i'ay si fort contrainct le ciel par ma priere,  
 Qu'à la fin ie reuoy vostre belle lumiere.  
 le reuoy les thresors de vostre poil doré,  
 Les lis de vostre teint de roses coloré:  
 le reuoy le coral de vos lèures iuuellés,  
 Qui ouurent en riant des perles naturelles:  
 Leur'oy ces doux propos qui me retiennent pris,  
 Qui rauissent mes sens, qui charment mes esprits,  
 Et bref vous reuoiant bien-heureux s' imagine  
 L'entier contentement de la troupe diuine.  
 le iouis icy bas des biens qui sont aux cieux,  
 Et d'un homme mortel ie suis esgal aux Dieux,  
 Sinon de ce seul point, que leur bien est durable,  
 Et moy dés que ie pers vostre venüe amiable

Mon bien leger s'enuole aussi tost que le vent,  
Et ma douleur me presse ainsi qu' auparauant.

Mais ie m'estime heureux de viure en telle sorte,  
Pourtant que vous sachiez l'amour que ie vous porte,  
Que vous preniez mon cœur lequel vous est offert,  
Que vous plaigniez le mal que pour vous i'ay souffert,  
Et que ie souffre encor, de la playe cruelle  
Que ie receu le iour que ie vous vey si belle:  
Que vous vous assurez de ma fidelité,  
Et que tous mes propos ne sent que verité,  
Croyez qu'un noble cœur est franc de tromperie,  
Il demeure immobile, & iamais ne varie:  
D'aucune fiction il ne scauroit user:  
" Car la parfaite amour ne se peut desguiser:  
" loint que tant plus qu'un Prince est grand & re-  
marquable,  
" Plus il se doit monstret entier & veritable.

## E L E G I E V I I.

**D**E tous ceux qui d'amour ont eu la cognoissance,  
Ayés deuotement fleschy sous sa puissance,  
Et qui pour le loyer de l'auoir honoré  
Ont par sa cruauté le martyre enduré:  
Il ne s'en trouue point que ce Dieu plein de rage  
Ait battu plus que moy de tempeste & d'orage,  
Ne qui plus iustement se puisse lamenter  
D'auoir comme sa foy veu sa peine augmenter,  
Il m'a tousiours choisi pour buse à sa colere,  
Il m'a tousiours pressé comme son aduersaire,



Sans me donner relasche, & sans que mon deuoir,  
 Ni ma ferme amitié l'ayent peu desmouoir,  
 Ni s'eschir son couraige ennemy de ma vie  
 De toutes cruautéz durement poursuiuie.

Il est vray que quand seul i'estoy maistre de moy,  
 Ne cognoissant Amour ni pour Dieu ni pour Roy,  
 Il sucroit son absinthe, & sous un doux visage  
 Reselloit la rigueur de son mauvais couraige  
 Et pour me retenir seurement arresté  
 Il offrit à mes yeux vostre unique beauté,  
 Riche d'attraits subtils, de regards & de flame,  
 Qui percerent mon cœur & bruslerent mon ame,  
 Mais ce tourment nouueau m'estoit plaisant & doux,  
 Tant i'aimay dés ce iour tout ce qui vient de vous,  
 Iuint que bien tost apres vous eustes cognoissance  
 Combien pour vous aimer i'endurois de souffrances  
 Et vous comme Deesse encline à la pitié  
 Eustes le cœur touché d'un rayon d'amitié.  
 Mereceuant pour vostre, & prenant dauantage  
 Le micu qu'au mesme instât ie vous laissay pour gage,  
 Lequel pour quelque ennuy qu'il ait peu soustenir  
 Deuers moy des depuis n'est voulu reuenir.  
 Ah! qu'en ce temps heurieux ie sensois de liesse  
 Me voyant fauory de si belle Princesse,  
 Dont les yeux gracieux qui doucement luiisoient,  
 Milla feux amoureux dans mon ame astisoient!  
 De ses diuins propos ie prenois nourriture,  
 L'admirois les thresors du Ciel & de Nature:  
 Souuent par mes pensers aux cieux ie m'esleuois,  
 Et priné de moy-mesme en elle ie uinois.

O temps heureux & doux, ô saison désirable  
 Helas que ta faueur me fut lors peu durable!  
 Que mon printemps fut court, & comme en un moment  
 L'esprouuay le mal-heur d'un obscur chargement:  
 „ Tout ce qui est au monde est un ieu d'inconstance,  
 Mais encor en Amour on voit moins d'assurance:  
 „ Sa faueur est semblable à un beau iour d'hyuer,  
 „ Qui se perd aussi tost qu'on le voit arriuer.  
 Veu qu'en ce temps heureux que ie ne pouuois croire  
 Que le plus grand des dieux peust offenser ma gloire,  
 Ce fut lors que mon heur en mal-heur se changea,  
 Et que mon plus grand bien quand & vous s'estraqua  
 Vous fustes marice (ô dure souuenance!)  
 Helas! ie meurs encor aussi tost que i'y pense,  
 Je sens renouueller mes mortelles douleurs,  
 Et faut que de mes yeux ie verse mille pleurs:  
 Mais ce qui m'assailit d'un regret plus extreme  
 Fut que ie me treuuy sans vous & sans moy-mesme  
 Car ce nouveau mary jaloux vous enleua,  
 Et mon cœur pour iamais d'allegresse priua,  
 Laisant la Cour sans grace ennuyeuse & deserte,  
 Et tous les beaux esprits qui gemissoient leur perte.  
 Helas! combien depuis ay-ie esté trouuillé  
 Combien de fois la nuit en sursaut esueillé,  
 Ay-ie arrosé de pleurs mon visage & ma couche,  
 Ayant vostre beau nom à toute heure en la bouche,  
 Et ne pouuant trouuer de plus grand reconfort  
 Que de crier sans cesse & d'implorer la mort?  
 Or durant les assauts de ma dure infortune,  
 L'ennuy qui me pressois autant que chose aucune

C'estoit que mon mal-heur n'estoit point entendu:  
 Car comme vous sçavez, vous m'avez defendu  
 D'en faire aucune plainte, & de vous en escrire,  
 Ainsi s'estois contrainct d'estouffer mon martyre,  
 Et mourir en souffrant sans m'oser deceler,  
 Ni d'un seul mot d'escrire mes ennuis consoler,  
 Seulement vostre image en mon cœur si vivante  
 Donnoit force à ma vie & la rendoit constante,

Voila les doux plaisirs qu'Amour m'a fait sentir,  
 Sans que de ces prisons j'aye voulu sortir,  
 Encor n'est-ce la fin de ma griesue souffrance,  
 J'ay sçeu que vous donnez de ma persévérance,  
 Et que ce que j'ay fait pour couvrir mon ardeur,  
 Passoit en vostre endroit pour change ou pour froideur  
 Lui est-ce le guerdon de ma foy si certaine?

Faut-il qu'après l'angoisse & la mort inhumaine  
 De brusler sans me plaindre en vous obeissant,  
 Je sois plus que jamais à grand tort languissant?  
 Et qu'avecques l'Amour vous faciez alliance,  
 Pour rendre mon mal-heur sans espoir d'allegeance?

Certes vous avez tort, & ne sçaurois penser  
 Que Dieu peust un tel fait en silence passer:  
 N'estimez toutefois, quoy que vous puissiez faire,  
 Que de vostre amitié ie me vueille distraire:  
 Car ainsi comme l'or estant mis au fourneau,  
 Plus il est fondu & plus il se fait beau:  
 Tout ainsi ma constance au plus fort des allarmes,  
 Des ennuis, des rigueurs, des soupçons & des larmes,  
 Se monstrera plus belle & ne fleschira pas,  
 Deusse-je en vous servant souffrir mille trespas.

Car ie croy qu'en mourant pour une beauté zelle,  
On s'acquiert, comme en guerre, une gloire immortelle

## ELEGIE VIII.

**E**N la saison premiere alors que toutes choses  
Furent de leur Chaos ordonnément decloses,  
Lors que tous blancs de foy les mortels, icy bas  
(Nouvelle ceuvre du Ciel) seulement n'auoient pas  
Entr'eux le nom de vice, ains guidez d'innocence  
Faisoient bien par nature, & non par cognoissance  
Amour puissant Demon, qui le premier des Dieux  
Auoit franchi le sein du Chaos orieux,  
Ayant mis fin par tout au trouble & à la guerre  
Amoureux des humains vint demeurer sur terre.  
Bien qu'il fust immortel il ne les dedaignoit,  
Mais de iour & de nuict il les accompagnoit,  
Il logeoit dans leurs cœurs, il echausfoit leurs ames,  
Es soubz le doux effort de ses poignantes flammes  
Chacun sans tant languir sa moitié choisissoit,  
Ne cessant leur amour quand ce desir cessoit:  
Lors tous viuoient cõtans, l'Amante estoit sans craindre  
Que soubz un beau semblant logeast vne ame feinte,  
Qu'on apprint aux soupirs quand ils deuoient sortir,  
Et que mesme les pleurs fussent duis à mentir,  
La bouche estoit du cœur assureté tesmoignage,  
On ne s'amuzoit point à farder son langage,  
Ses yeux, sa contenance, ains sans dissimuler  
Qui plus sentoit d'amour, mieux en scauoit parler.  
La beauté, la douceur, le merite, & l'adresse  
Estoient les seuls efforts pour vaincre vne Maistresse.

Simple & sans artifice, & qui ne scauoit pas  
 Vjer selon les temps de rigueurs ou d'appas,  
 Façonner un sou-ris, composer ses ceillades  
 Pour rendre en se ioiant les ieunes cœurs malades:  
 Mais qui plus est aussi l'or n'auoit aucun pris,  
 Coesnes, perles, rubys, n'eussent meü les esprits.  
 De la moindre Bergere, ains l'amitié prizee  
 Sur toute autre richesse estoit authorizée:  
 Mais comme peu à peu le vice s'aduança,  
 Et que ceste saison en une autre passa,  
 Et que l'or iaunissant se mit en euidence,  
 Et que la fermeté fit place à l'inconstance,  
 Qu'on se sceut deguïser & qu'on sceut finement  
 Au pois de la richesse estimer un Amant:  
 Qu'on peut de cent façons courir sa fantasia,  
 Et du beau nom d'honneur masquer l'hypocrisie,  
 Amour tout estonné de voir si tost changé  
 L'in peuple qui n'aguere estoit si bien rangé,  
 Deüstant leur malice, ainsy ce print à dire,  
 Il faut, il faut, dit-il qu'ailleurs ie me retire.  
 Ce peuple est miserable & ne cognoist combien:  
 Il a par ma faueur receu d'aise & de bien,  
 L'effect fut aussi prompt que la voix prononce:  
 Car d'une aisle à plain vol par la vague estances  
 Il se perd dans la nuë, ou soustenu de l'air  
 Pour dire ces propos il cessa de voler,  
 Tu t'en repentiras race ingratte & chetive,  
 Et regrettant trop tard le bien dont tu te prius  
 Recoignoistras en tref combien sont differans  
 Les vrais contentemens des plaisirs apparens,

Et comme mon ardeur dans le ciel allumée  
 Brusloit plus doucement que ta vaine fumée:  
 Car comme tous ensemble auez fait le péché  
 Sur tous de ma fureur le trait sera lasché:  
 Vous hommes les premiers qui n'auiez voulu suivre  
 Le doux train des plaisirs où ie vous faisois viure,  
 Qui vous estes lassés de la simplicité,  
 Qui pensez par le change acquerir liberté,  
 Pour les douces beautés qu'auiez tant mesprisées,  
 Vous aurez désormais des Maistresses rusées,  
 Au cœur dissimulé, sans foy, sans amitié,  
 A qui le mieux aimant fera moins de pitié,  
 Et dont tout l'artifice & la plus belle gloire  
 Sera de vous surprendre, & vous en faire accroire,  
 Leur regards, leurs sous-ris, leurs gestes, leurs propos  
 Seront tous façonnés contre vostre repos:  
 Ores vous retenant si l'esperoir vous emporte,  
 Ores vous donnant cœur si la crainte est trop forte,  
 Puis de nouveaux soucis vos esprits martellant,  
 Et tousiours aux glaçons la flamme entremestant,  
 L'absynthe avec le miel, la ioye à la tristesse,  
 Et parmy les attraits vne graue rudesse:  
 A fin que vostre esprit par la diuersité  
 Confus & chancellant soit tousiours agité.

Combien lors mal-heureux aurez-vous de martyrs!  
 Combien de faux propos alors scaurez-vous diret  
 Combien de iuremens de plus ne les reuoir,  
 Qui n'aurent toutesfois vne heure de pouuoir?  
 Car il ne faudra rien qu'une larme contrainte,  
 Vn regard pitoyable, vne parole feinte,

Pour plus fort vous reprendre, & croirez tout soudain  
Ce que vous aurez veu n'auoir esté certain.

Lors pour plus me venger ie changeray mes fleches,  
Mon carquois & mon arc, & feray mille bresches  
Diuerses en vos cœurs, & non comme autresfois  
Quand vous recognoissiez mon empire, & mes loix.

Cestuy celle aymera qui ne sera point belle,  
Et l'autre celle là qui fera la rebelle,  
Se masquant d'un honneur & ne doutera pas  
D'en tenir toute nuict vne autre entre ses bras:  
Tandis qu'en s'estonnant d'une feinte rudesse,  
Il seruira Lais au lieu d'une Lucretse:  
L'autre à bon droit craintif, l'inconstance doutant,  
Bien qu'il soit iouissant, ne sera pas comant:  
L'autre sera prodigue, à fin qu'on le guerdonne,  
Et ne cognoistra pas que celuy qui plus donne  
En doit auoir le moins, à fin qu'en esperant  
Pour paruenir au but, donne le demeurant:  
Bref, ie vous feray voir si l'homme est miserable,  
Qui vit deffous le ioug de la femme muable,  
Afin que vous sentiez vostre temerité  
Et la courroux d'Amour iustement irrité.

Et vous Dames, & vous qui n'auex tenu conte  
De la force d'un Dieu qui tous les Dieux surmonte,  
C'est à vous que i'en veux pour vous faire sentir  
Si de se prendre à moy l'on se doit repentir:  
C'est à vous que i'en veux qui auex preseres  
A la sainte amitié la richesse doree,  
Le vice à la vertu, la grandeur au sçauoir,  
Et l'orde conuoisise au fidelle deuoir,

Et n'avez estimé estre chose vilaine  
 Du reuenu du liēt accroistre son domaine:  
 Vous ne iouïrez plus du doux contentement,  
 Qui prouient de l'amour qu'on sent également,  
 Vous aimerez les grands à cause des richesses,  
 Et les grands comme vous sçauront mille finesses  
 Pour vous amadoier: car en tous leurs discours  
 De constance & de foy vous parleront tousiours  
 Pour paruenir au but où l'Amoureux aspire,  
 Et deux heures apres ne s'en feront que rire:  
 Changeront de pensee & vous delaisseront,  
 Et par mesmes appas aultres pourchasseront,  
 Pour monstrier leur adresse, & pour auoir la gloire  
 De triompher sur vous d'vne pauvre victoire.

Tout ainsi que lon voit le Chasseur qui poursuit  
 Ardant, impatient, le Lieure qui s'ensuit,  
 Ores sur la montagne, or' à trauers la plaine,  
 Et pour bien peu de chose il prend beaucoup de peine:  
 Car la chasse luy plaist & le plaisir qu'il prend  
 Mille & mille fois plus que ce qu'il en attend.

Ainsi feront les grands en l'amoureuse chasse,  
 Qui n'espargneront rien pour gaigner vostre grace,  
 Ni travaux ni sermens, puis dès qu'ils vous tiendront  
 A quelque autre beauté leurs filés ils tendront.

Vous alors qui vexrez leur foy dissimulee  
 Et leur amitié feinte au vent s'en estre allee,  
 Bien que mon feu diuin vostre cœur n'ait espoir,  
 Et que de uraye amour au dedans n'ayez point,  
 Vous aurez de despit l'ame toute embrasée  
 Voyant vostre beauté si soudain mesprisée,




Et bruslerez de rage alors qu'on vous dira:  
 Que de ce nouveau bien quelque autre iouira:  
 Car ie veux pour monstrer les forces de mon ire  
 Que vous vous efforciez l'une à l'autre de nuire.

Ainsi crioit Amour qui son aisle estendit,  
 Puis d'un vol redoublé dans les cieux se perdit,  
 Et par nostre mal-heur sa menace effroyable  
 D'age en age depuis apparut veritable.

Vous le sçavez Madame, hélas! vous le sçavez  
 Et de sa prophctie experience auez:  
 Car vous auez esté de la grandeur esprise,  
 Et vous auez des grands esprouvé la feintise.  
 Et bien que vos beaux yeux, ar dans flambeaux d'A-  
 mour

Surmontent la clarté qui nous donne le iour:  
 Bien que vostre beau teint face honte à l'Aurore,  
 Que l'or de vos cheveux l'or mesme decolore,  
 Qu'un yuoire poly vous finisse la main,  
 Que des Graces ayez la poitrine & le sein,  
 Et que tant de vertus qui vous font admirable  
 Eussent pouuoir de rendre immortelle & durable  
 La plus legere foy, vous auez nonobstant,  
 Sensi le changement d'un courage inconstans,  
 Qui a laissé le bien d'un amour mutuelle  
 Pour suiure inconstamment une beauté nouvelle.  
 Mais vous devez cesser de vous entourmenter.  
 Encor que vous voyez une autre s'en vanter:  
 Car celle qui s'en rend main tenant si hautaine,  
 Pour estre auant trois iours sentira vostre peine.

## E L E G I E III.

 'est en vain qu'on s'essaye à forcer la puissance  
Du Ciel, qui nous contrainct despuis nostre nais-  
sance,

Il faut tout laisser faire à la fatalité:  
Car on ne peu changer son terme limité.  
Pour courir à clos yeux aux hazards de la guerre,  
Cerber toutes les mers, rander toute la terre,  
Ou pour vivre à son aise & se contregarder  
Le Destin ne se peut haster ou retarder.

Tel avois mille fois attendu le naufrage  
L'huycr en pleine mer, qui ijoignant le riuage  
Après s'estre assuré des frayeurs de la mort,  
S'est vers sans y penser submergé dans le port:  
Ainsi que moy chetif, qui fais experience  
Que le mal-heur nous prend lors que moins on y pense:  
Car ie me voy captif & blessé durement  
Alors que i'esperois vivre plus seurement.

Durant le temps piteux que la France embrasée  
Tournoit le fer contre elle en deux parts divisée,  
Voyant en tant de lieux ses champs ensanglantez  
Du sang de ses enfans meurtris de tous costez:  
Voyant estinceler tant de luisantes armes,  
Les deux cāps opposez, tant d'affaires, tant d'allarmes:  
Voyant mes compagnons mourir devant mes yeux,  
Esmailans de leur sang un tombeau glorieux,  
I'attendois d'heure en heure une mort assurée,  
Et voir de mille coups ma poitrine honorée:

J'attendois la prison, & les autres hazars  
 Ordinaire loyer des seruiteurs de Mars:  
 Mais le Ciel rigoureux me reserva la vie  
 Pour estre à mille morts aussi tost affermie,  
 Et me garda, cruel, d'une captivité,  
 Afin qu'après ie fusse à jamais arresté.

Il me retira sauf de la civile flame  
 Pour me faire mourir par les yeux d'une Dame,  
 D'un feu qu'on ne voit point en l'air estinceler:  
 Car hélas ! ie le couvre, & me laisse brusler,  
 Ie recelle mon mal sous une feinte ioye,  
 Et cache ma blessure à fin qu'on ne la voye.

Ce m'eust esté grand heur de tomber renuersé  
 Sanglant entre les morts, ayant le cœur percé,  
 I'eusse avec ce trespas tant de peine euitee,  
 Et quelqu'un le sçachant eust ma mort regrettee:  
 Où mourant maintenant personne ne me plaint,  
 Car nul ne sçait le mal duquel ie suis atteint,  
 Sinon vous homicide & guerriere inhumaine,  
 Qui vous resjouissez de m'auoir mis en peine:  
 Vous riez de mes pleurs, de ma mort vous vivez,  
 Et de mon sang trouble vos rigueurs abreuuez.

Encor si parauant ie vous eusse offencée,  
 Et que vous à bon droit contre moy courroucée  
 M'eussiez pour chastiment à la mort condamné,  
 Blessé de mille traits, durement enchaîné,  
 Parmy tant de douleurs ie prendrois patience  
 Au lieu de vous blasmer accusant mon offense:  
 Mais sans auoir failli contre toute raison  
 Pour vous donner plaisir me tenez en prison:

Et pour voir si vos yeux pourront brusler une ame,  
 Vous me faites mourir en l'amoureuse flame.

Las vous deuez ailleurs vostre force assayer,  
 Et sur vos seruiteurs vos regards n'employer!

Si ie durois mille ans en vostre obeissance,

Je garderay tousiours viue la souuenance

Du temps que commença ma mortelle languueur,

Quand feignant vous ioier vous blessastes mon cœur,

Ce iour de mon mal-heur fut la cause premiere

(Je tremble en y pensant) quand vous belle guerriere

Tenant un trait en main, & portant dans les yeux

Tous les flambeaux d'Amour qui consumēt les dieux,

Vous choisistes mon cœur pour butte & pour adresse,

Et me dites riant, Il faut que ie vous blesse.

Ce mot n'estoit finy que le trait fut lasché,

Et l'Amour qui le veit, dans vos yeux embusché

Pour mieux marquer le coup fait d'une main si belle,

Tira cent flesches d'or en ma playe nouvelle:

Puis il y mit le feu pour plus me tourmenter,

Voulant qu'autre que vous n'eust pouuoir de l'oster:

Las ! ceste viue ardeur, qui point ne diminue,

Me tient impatient en sieure continuë,

Qui m'esmeut, qui me trouble, & qui me fait resuer,

Et ne puis à mon mal aucun secours trouuer:

Car de vous seulement ma guarison procede,

Et ie crains vous prier de m'y donner remede.

Aumoins s'il ne vous plaist ma languueur secourir,

Ne refusez Madame, en me voyant mourir

De croire que ma peine a de vous pris naissance,

Et que vous me tuez sans auoir fait offense.


Quand

Quand ie scauroy pour vray que vous le cognoissez,  
 Je tiendray mes travaux assez recompensez,  
 Et me vesouiray de voir finir ma vie,  
 Pour vous donner plaisir, & vous rendre sermie:  
 Mais ce m'est un regret plus dur que le trespas,  
 De voir qu'en me tuant vous ne le croyez pas:  
 Ou si vous le croyez monstrez de n'en rien croire,  
 De crainte que ma mort ne tache vostre gloire:  
 Ou de peur qu'à la fin vostre cœur endurey  
 Touché de mes douleurs ne se rende adoucy.

Vrayment quand vous seriez d'une roche sauvage,  
 Si vous voyez mon cœur ainsi que mon visage,  
 Meurdry, couuert de sang, percé de toutes parts,  
 Au milieu d'un grand feu qu'allument vos regards,  
 Reconnoissans dessus vostre figure emprainse,  
 Vous seriez (i'en suis seur) de sousspirer contraintes  
 Et chassant mes douleurs par un doux traictement,  
 Vous me rendriez, Madame, heureux parfaitement,  
 Lors vous auriez honneur par ceste experience,  
 Monstrant de vos beautez l'admirable puissance,  
 Egale aux plus grands dieux, qui ont entre les mains  
 L'heur, le mal-heur, la vie, & la mort des humains.

Madame, s'il vous plaist de me rendre la vie,  
 Que vos yeux foudroyans d'un seul coup m'ont ranie,  
 Vous ferez voir en moy par ce diuin effort,  
 Que vous pouvez donner & la vie & la mort.

## ELEGIE X.

 Ve doit faire un Amant comme moy miserable,  
 Blessé dedans le cœur d'une playe incurable,  
 Et criant peu à peu sans espoir de secours,  
 Sinon tousiours se plaindre, & soupirer tousiours!  
 Ainsi comme ie fais en vous servant, Madame,  
 Car ie pers mes souffirs, où i'ay perdu mon ame,  
 Et me plains sans cesser du mal que ie reçoÿ  
 Pour estre tout à vous & n'estre plus à moy.

En Hyuer, en Esté, sans relasche, à toute heure,  
 Soit de nuict, soit de iour de desespéré ie pleure,  
 Voyant que mon mal-heur ne peut estre aité,  
 Et me deulx bassement de vostre cruauté:  
 Mais ce m'est de shonneur qu'en ma peine excessiue  
 Ie me plaigne de vous qui faites que ie viue:  
 Et d'une passion qui me plaist tellement,  
 Que quand i'en suis privé ic souffre doublement:  
 Car i'ay tant de plaisir alors que i' imagine  
 Que toutes mes douleurs ont de vous origine,  
 Que ce doux souuenir qu'on ne peut estimer,  
 Me fait en mes travaux bien-heureux reclamer.

Il seroit donc en vain que i'aurois esperance  
 D'eschapper quelque iour de vostre obeissance,  
 Puis que de ma prison vient ma félicité,  
 Et que i'aie plus fort que ie suis tourmenté.  
 He! diu le sçay bien qu'il ne faut que i'espere  
 D'eschapper de vos fers quoy que ic puisse faire:

Le Ciel à vous servir m'a trop predestiné.

Ne m'accusez donc point que ie fais obstiné,

Si j'aime ardemment une ame si rebelle,

Blasmez plustost le Ciel qui vous a fait si belle,

Que le seul souuenir de mon hautain penser

Fait que de mes travaux ie ne me puis laisser:

Car au plus fort du mal ce penser me conforte,

Que c'est pour vous aimer qu'à tort ie le supporte:

Las! s'il n'estoit ainsi, j'ay si fort enduré

Depuis que de mon œil le vostre est adoré,

Et que dans mon esprit ie porte vostre image,

Qu'il y a ia long temps que mon triste courage,

(Bien que ferme & constant) ailleurs se fust rangé,

Et que le desespoir mon desir eust changé:

Car si ie veux conter les angoisses mortelles,

Les diuerses fureurs, les morts continuelles,

La peur, le desespoir, les rigoureux tourmens,

Les rapports enuieux, les mescontentemens,

Qu'Amour a fait pleuoir dans mon ame oppressee,

Depuis que ie vous foy Royne de ma pensee,

Encor que vostre cœur soit plus dur qu'un rocher,

La pitié vous fera maint souffrir arracher,

Et vos yeux si cruels aux amoureux allarmes

Espondront par contrainte un grand fleuue de larmes:

Car j'ay veu mille fois escoutant me: douleurs

Iusqu'aux plus durs rochers estre baignez de pleurs.

J'ay souffert tous les maux de l'amoureux martyr,

J'en ay plus supporté que ie ne scaurois dire,

Et en voy d'auant moy mille autres aduoir,

Qui mon ardent desir ne peuvent retenir.

Vous pouvez bien iuger voyant tant de constance,  
 Que de faire autrement : n'ay pas la puissance:  
 Si i'ay quelque pouuoir il s'estend seulement  
 A vous aimer, Madame, & seruir constamment  
 Et quand pour mon salut ie voudrois le contraire,  
 (Que sert de le nier?) ie ne le pourrois faire:  
 Mais ie ne le veux pas, ni ne puis le vouloir,  
 Deusse-ic en vous aimant à iamais me douloir.

Puis donc que vous voyez que ma foy continuë,  
 Puis que mon amitié vous est assez cognuë,  
 Je m'esbahy comment vous m'auex peu penser  
 Auoir si lasche cœur que de vous offenser,  
 Et que i'ayo entrepris, plein de ialouse rage,  
 Blasphemer contre vous d'un medisant langage.

Vrayment vous auex tort, ma ferme volonité  
 N'auoit en vous seruant ce loyer merité:  
 Je confesseray bien que ie vous ay blasmee,  
 Sentant de mille ennuis ma pauvre ame entamee:  
 Durant vos cruautex, au fort de ma langueur,  
 T'ay souuent, sans mentir, blasmé vostre rigueur:  
 Je vous nommois cruelle, inexorable, & fiere,  
 T'accusois de vos yeux l'homicide lumiere,  
 T'accusois vos cheueux, dont ie suis enlacé,  
 T'accusois vos beautex qui m'ont ainsi blessé:  
 Mais bien souuent encor au milieu de ma plainte  
 Je demeuerois tout court, palle & tremblant de crainte,  
 Et reprenois mon cœur, qui de vous se plaignoit,  
 Quand vostre cruauté plus fort le contraignoit:  
 Car bien qu'en vous seruant à grand tort il languisse,  
 Au milieu des tourmens ie veux qu'il vous benisse:



Helas! mon Dieu, comment avez-vous donc pensé  
 Qu'à vostre honneur sacré ie me sois adressé?  
 Honneur si pur & beau, que qui veut en mesdire  
 Veut empescher aussi le clair Soleil de luire.

Le mal-heur m'a iuré maint assaut dangereux,  
 Depuis serf deuenus de vos yeux rigoureux,  
 Sans auoir peu forcer mon courage inuincible:  
 Mais ce dernier effort s'est monstré si terrible  
 Et m'a du premier coup tellement combattu,  
 Que mon esprit en est de tout point abattu:  
 En laisse au desespoir ma vie abandonnée,  
 Et mandy sans cesser ma siere destinée:  
 Mais i'ay ce reconfort qu'il ne peut aduenir  
 Qu'un tel mal ne finisse, ou me face finir  
 Auant qu'il soit long temps ma languissante vie,  
 Par un rapport menteur à tous maux asservie.

• E L E G I E X I.

**B**eauté si chere aux yeux, & si cruelle à l'ame,  
**D**ie vous ay tât de fois fait paroistre ma flame,  
 Depuis que ie suis vostre, & qu'à mon grand mal-heur  
 De vos diuins regards ie tansay la valeur:  
 Vous avez tant de fois ma constance esprouuée,  
 Vostre main de mes pleurs a tant esté lauée,  
 Que ie n'espere pas en souspirs m'exhalant,  
 Temperer la chaleur d'un feu si violant:  
 Mais que ma iuste plainte au lieu d'estre entendüe,  
 Se perdra dedans l'air sourdement respandüe,  
 Or si veux-ie pourtant des destins me douloir,  
 Et de vostre rigueur, car que me peut chaloir

M'estant perdu moy-mesme en vostre amitié vaine  
 Si ie pers ma complainte où i'ay perdu ma peine:  
 C'est peu, c'est peu de cas pour me faire cesser,  
 Je veux sur les soupirs les sanglots amasser,  
 Et rendre en m'esclattant ma voix toute cassée,  
 Puisque de mes travaux vous n'estes point lassée,  
 Et que plus ie vous aime inuincible tourment,  
 Plus vostre cœur s'obstine, & se faict Diamant.

Helas! si vous voulez un peu penser, Madame,  
 Toutes ces cruantez vous reuiendrent à l'ame,  
 Il vous faut seulement à par vous discourir,  
 Combien depuis le iour que ie meurs sans mourir  
 Vous auez esprouné de mual les courages,  
 Et combien d'amoureux se sont trouuez volagez:  
 Tant ceux qui pour la peine ont quitté les plaisirs,  
 Que ceux qui tous les iours ont fait nouveaux desirs,  
 Reietant leurs defaux non sans quelque apparence,  
 Ou sur vostre rudesse, ou sur vostre inconstance,  
 Vous n'en trouuez point qui constant comme moy,  
 Contre tous mouuemens ait conserué sa foy,  
 N'ayant voulu changer ma douceur vehemente,  
 A toutes les faueurs d'une plus douce Amante,  
 Et qui de tant d'ennuis me trouuant assailly,  
 D'un penser seulcment contre vous n'ay failly:  
 Mais comme un ferme roc que les vents & la grefte,  
 La tempeste & les flots combarent peste mesle,  
 Et pour tous leurs efforts, n'est iamais abbatu,  
 Ains s'obstine plus fort plus il est combattu:  
 Ainsi contre l'assaut de vos rigueurs cruelles,  
 Et contre les beantez de mille Damoiselles,

Qui lui ne m'eussent pas comme vous reietté,  
 Immuable & constant i'ay tousiours resisté,  
 Sans que pour mes travaux i'aye aucun aduantage,  
 Surtant de vains mugucts, dont l'ame est si volage,  
 Qui de bouche & de cœur sont feint & desguisez,  
 Mais plus (ce croy-ie & crains) vous les fauorisez.

O trop iniuste Amour, que tes fleches bruslantes  
 Font dedans nos esprits de playez differentes!  
 Pourquoi fais-tu que i' aime vne, hclas! qui me fuit,  
 Et que ie n' aime point celle qui me pour suit?  
 Si c'est pour faire voir ce que peut ta puissance,  
 Ne te prens pas à ceux qui en ont cognoissance:  
 Si c'est pour te venger de quelques vieux forfaitts,  
 Hé pourquoy punis-tu ceux qui ne les ont faitts?

On peut dire à bon droit la loy trop inhumaine,  
 Quand les plus innocens sont subiects à la peine,  
 Or ie me puis vanter inculpable enuers toy,  
 Ou ce seroit erreur de n' auoir qu' une foy,  
 D'estre demeuré fermo encontre tous allarimes,  
 D' auoir obstinément tousiours gardé ses armes,  
 Et de n' auoir voulu pour un autre laisser  
 La diuine beauté Roine de mon penser.

Voilà ce que i' ay fait, si ta iustice appelle  
 Faute en tes seruiteurs d' auoir l' ame fidelle,  
 l' ay certes bien failly, mais non point autrement:  
 Car i' ay sans varier aimé fidellemens,  
 Et veux continuer d' une amitié certaine,  
 (Ne d'usse-ie esperer pour mon loyer que peine)  
 Tan tis qu' : l' y aura des poissons sous les eaux,  
 Des estoilles au Ciel, dedans l' air desoiseaux,

Des bestes dans les bois, des hommes sur la terre,  
 Et tandis qu'aux montons les loups feront la guerre,  
 Que l'Hyver sera froid, & l'Esté chaleureux,  
 Et tant que l'on sçaura que c'est d'estre amoureux.

## ELEGIE XII.

**N**E ne veux point blâsmer la nature & le  
 Cieux,  
 L'Amour, le sort auenue, ou quelque autre des Dieux:  
 Je ne veux d'une voix qui lamente ma perte,  
 Faire haut resonner une plaine deserte,  
 Souspirant & criant & ne veux point tascher  
 D'amollir par mes pleurs la rigueur du rocher,  
 Bien qu'il me fust loisible en si triste auanture  
 De despitier le Ciel, l'Amour & la Nature:  
 Et que ie puisse aussi regrettant mon mal-heur,  
 Esmouuoir les rochers & les bois à douleur:  
 Il faut que de mon mal seule ayez cognoissance,  
 Puis que de m'en guarir seule auez la puissance:  
 Car helas! si de vous ne vient ma guarison,  
 La pourray-ie esperer des choses sans raison?  
 C'est pourquoy seulement à vous ie me retire,  
 Pour me plaignant de vous raconter mon martyre,  
 Si vous le permettez: car de vous offenser  
 I'endurerois la mort plustost que d'y penser.

Ah! que iay de regret quand ie mets en memoire  
 Combien i'ay receu d'heur, de plaisir & de gloire  
 Depuis l'heure qu'Amour deuers vous m'adressa,  
 Et que son fen diuin par vos yeux me blessa:

Car presqu'au mesme instant vous eustes cognoissance  
 Combien pour vous aimer i'endurois de souffrance:  
 Dont vous fustes tourbee, & chassant mon souci  
 Vous me fistes scauoir que vous m'aimiez aussi:  
 Alors trop fortuné de vous ie prenois uje,  
 Alors ma flamme estoit de la vostre suiuiue,  
 Alors un mesme esprit nos deux corps animoit,  
 Ainsi qu'un mesme traict nos deux cœurs entamoit.

Helas! qui me l'eust dit en ce temps desirable,  
 Que vous auiez, Madame, un vouloir si muable,  
 Que mal ie l'eusse creu! veu qu'ores que i'en suis  
 Trop clairement certain, croire ie ne le puis,  
 Ny ne le croyray plus, s'il se pouuoit tant faire  
 Qu'il vous pleust d'un seul mot m'asseurer le cōtraire.

Mais vous souuiès il plus qu'è nos cōmuns propos  
 Vous ne me laissez point une heure de repos,  
 Douteuse & desfiante, & tout vostre langage  
 Estoit de m'appeller inconstant & volage?  
 Et toutesfois voyez que ie n'ay point changé,  
 Et que despuis deux ans que vos yeux m'ont rangé  
 Mille & mille beautez n'ont point eu de puissance  
 Pour me faire sortir de vostre obeissance:  
 Car quand ie m'asseurois qu'en feriez tout autant,  
 Ie voulois à l'ensuy vous demeurer constant,  
 Comme ie fais encor: tenant à grand loüange  
 Que vous tant seulement ayez suiuuy le change.

Aumoins si de mon lieu quelqu'un eust herité,  
 Qui par extreme amour eust ce bien merité,  
 Ou qu'il sceust comme il faut, d'une façon discreete  
 Conduire & pratiquer une amitié secreete,

Qu'il


Qu'il peust dissimuler ses faueurs sagement,  
 Feignant vne tristesse en son contentement,  
 Qu'il pleurast ses douleurs, vous n'ostast inhumain,  
 Ou qu'il dist seulement qu'il a pris quelque peine,  
 Deuant que d'estre aimé i'en serois moins fasché:  
 Mais alors que ie voy qu'il fait si bon marché  
 D'une chose si rare, & n'en fait presque conte,  
 Mon extreme douleur toute rage surmonste:  
 Il se rit de ces vers dont i'estois si ialeux,  
 Il fait voir des anneaux qu'il iure auoir de vous,  
 Pour memoire & pour gage, il a vostre peinture,  
 Il dit qu'auex la sienne: il sçait vostre nature,  
 Il cognoist vostre cœur & vostre intention,  
 Et iuge que pour luy vous souffrez passion:  
 Bref par tous ses discours il voudroit faire accroire  
 Qu'il a gagné sur vous quelque belle victoire:  
 Hé Dieu sçait le regret dont mon cœur est saisi!  
 Maistresse, quand ie voy qu'auex si mal choisi.

Ores que sans relasche à mon mal-heur ie pense,  
 Le n'ay contentement qu'à blâmer l'inconstance,  
 Et demeurer tout seul, bastissant à part moy  
 Mille estranges desseins d'un homme hors de soy,  
 Et dis en sousspirant: Cherif, que doy-ie faire?  
 N'ay-ie pas contre moy toute chose contraire?  
 A qui croyay-ie plus? Tous le monde est sans loy,  
 Puisque mesme ma Dame a violé sa foy,  
 Quelle estrange rigueur se void iamais descrite  
 Par tragiques regrets, qui ne soit plus petite,  
 Si l'on pense à la gloire où i'estois esleué,  
 Et par quelle iniustice à coup i'en suis priué

Mais que ne faites-vous, Madame, qu'on peut dire  
 Lissant tant de vertus qu'on voit en vous reluire,  
 Pour accomplir du tout vostre perfection,  
 Que vous voyez un cœur qui soit sans fiction,  
 Que vous gardiez toujours un vouloir immuable,  
 Qui plus que les beautés vous feroient admirable,  
 Et reluire icy bas! car sans la fermeté  
 La plus belle vertu perd toute sa clarté,  
 Et ne se monstre point, non plus qu'il n'y a chose  
 Qui monstre sa valeur quand la nuit est declose.

Or bien que vous m'ayez à tort de vous banny,  
 Et que ie couue en l'ame un regret infiny,  
 Bien que l'aypre fureur de ma passion forte  
 A toute heure du iour hors de moy me transporte,  
 Bien que mille soucis que ie cache au dedans,  
 Animez contre moy de griffes & de dents,  
 Exercent peste-mesle une guerre immortelle,  
 Se paissans de mon cœur qui sans fin renouvelle:  
 Si n'ay-ie aucun desir. & deusse-ie mourir,  
 Par autre que par vous mes langueurs secourir,  
 Ie veux demeurer ferme, & conseruer l'enuie  
 De perdre en vostre amour mon service & ma vie,  
 Sans espoir, sans confort, à iamais languoureux  
 Plustost qu'en vous laissant estre ailleurs bien heureux.

## E L E G I E XIII.

 Vous qui tenez ma vie en vos yeux prisonniere  
 Et qui de mon amour fustes l'ame premiere

Oyez

Oyez quelle est ma peine, & quelle froide peur  
 Me remplit de glaçons la poitrine & le cœur,  
 Ainsi vostre beauté qui peut guarir ma playe,  
 Contre l'effort des ans tousiours demeure gaye.  
 Dés le soir que ie fu prendre congé de vous,  
 Et de vos yeux diuins si cruellement doux,  
 Pour retourner en France, hélas! dés l'heure mesme  
 En vous abandonnant ie de uins froid & blesme,  
 Preuoyant le mal-heur qui deuoit m'aduenir,  
 Et ce qu'il me faudroit sans raison soustenir.

Le iugeois qu'un amour si comblé de liesse  
 N'estoit pour demeurer tousiours franc de tristesse,  
 L'apprehendois le change, & que le cours du temps  
 Fist voir qu'il est vainqueur des desseins plus constants,  
 Je redoutois l'absence aux Amans si contraire  
 Loing des yeux, loing du cœur, c'est la reigle ordinaire  
 Mais sur tout ie craignois la conuicte poison  
 De ceux qui sont ialoux de ma chere prison,  
 Qui m'en portent enuie, & qui se font accroire  
 Que vostre affection m'esleue à quelque gloire,  
 Toutesfois ces frayeurs qui l'esprit me gelloient  
 Deuant d'autres raisons foublement s'ecouloient:  
 Car vous recognoissant d'une humeur non commune,  
 Je desfois le temps, l'absence, & la fortune,  
 Voire, & ie m'asseurois que vous estant si cher  
 Vn seul trait des ialoux ne pourroit me toucher:  
 Mais, las! que ma creance est follement trompee  
 De cent mille faux bruits vostre ame est occupee,  
 Et ce clair iugemens si ferme auparauant,  
 Douceux & chancellant se tourne au premier vent,



Vous croyez toute chose à mon dam prononcée,  
 L'excuse & la defence est de vous repoussée,  
 Et plaine d'injustice autant que de beauté  
 Vous me deposez d'un bien qu'ay mérité:  
 Marisé ? las nenny : mais mon amitié forte  
 Méritoit pour le moins traitement d'autre sorte,  
 D'autre sortethelas non: trop doux m'est-ce soucy,  
 S'il vous plaît seulement que ie languisse ainsi..

Je sçay qu'on vous a dit que depuis mon absence:  
 Vne beauté nouvelle auoit sur moy puissance,  
 Que i'aime en mille lieux, passager, inconstant,  
 Et par tout où ie vais que i'en fais tout autant.  
 Las si vous le croyez, c'est faute de cognoistre  
 Avec quelle s-beautez le ciel vous a fait naistre,  
 Quel est de vostre chef l'or prin & delié,  
 Dont l'Amour de son gré c'est luy-mesme lié:  
 Les efforts de vos yeux, archers de la sagette  
 Qui rendit sous vos loix ma liberté subiette:  
 Ce que peut vostre belle & delicate main,  
 Et le lait cailloté qui vous lanchist le sein:  
 La vertu du corail de vos leures pourpretes,  
 Et les soupirs tesmoins des flammèches secrettes  
 Qui vous cuisent dedans: bres tout ce bel honneur  
 Dont le ciel en naissant vous fût large donneur..

Car si parfaitement vous auiez cognoissance  
 De vos charmes diuins, & par quelle puissance:  
 Les amours de vos yeux sous cœurs peuentiranger,  
 Vous diriez à part vous que ie ne puis changer:  
 Quoy que ie vueille faire, & que quand l'inconstance:  
 M'auroit fait iusqu'icy descrire par la France.,

Estant de vos beautez si dignement espris,  
 Sur tous les plus constans j'emporterois le prix:  
 Car sachant bien iuger d'une beauté si grande,  
 Impossible est qu'apres quelque autre commande,  
 Ven que l'obiet luisant de vostre œil radieux  
 Fait que tout autre iour semble foible à mes yeux,  
 Et que si chere image empreinte en ma pensee  
 Rendroit la beauté mesme aupres d'elle effacee.

Voilà quelle est ma vie, & comme ie ne puis  
 Ni ne veux m'affranchir des prisons où ie suis:  
 Ne m'accusez donc point si ie hante les belles,  
 Car i'en iure vos yeux, ie vous adore en elles,  
 Je ne pense qu'en vous, & leurs traits plus prisés  
 Me remettent en l'ame ou vos cheveux frisez,  
 Ou les lis de vos mains, ou quelque autre merueille  
 De ces fieres beautez, qui vous font sans parille,  
 Hé! n'est-il pas permis? est-ce passer en rien  
 Les saintes loix d'Amour qui les cœurs cognoist bien

Nous prenons bien plaisir à voir une peinture,  
 Et l'azur esmaille de la belle verrière,  
 Les feuilles des forests, & les vives couleurs  
 De l'amoureux Printemps tout couronné de fleurs,  
 Pourquoi donc sottement ferions-nous moins de coût,  
 D'une ieune beauté, qui tout Printemps surmonte,  
 Qui sçait que c'est d'Amour, qui peut en discourir,  
 Qui sçait par un clin d'œil faire vivre & mourir,  
 Et charmer d'un propos le soucy qui nous presse,  
 Quand nous aimons par trop une dure maistresse,  
 Sansi que moy chetif, qui ne puis toutesfois  
 Pour toutes vos rigueurs essayer d'autres loix?

Dites moy seulement si vous avez enuie  
 Que ie passe tout seul le reste de ma vie,  
 Ennuyeux mal plaisant, muet, auenble & sourd,  
 On me verra soudain abandonner la cour,  
 A fin de vous complaire, & n'ayant pour conduite  
 Qu'un morne desespoir, ie m'iray faire Hermite;  
 Car las! mon cher soucy, plus tost que vous fascher  
 On me verra grimper sur le haut d'un rocher,  
 L'y bastiray ma loge, & un antre effroyable  
 Redira tous les iours mon mal-heur deplorable,  
 L'apprendray aux forests & aux terres bossus  
 Vostre nom que i'aioye, & l'escriroy dessus  
 Vn chesne ou un peuplier, à fin que leur escorte  
 Testimoigne aux survivans mon amoureux forcez  
 Mais vous pouvez bien mieux joint que la cruauté  
 Accompaneroit mal vostre ieune beauté;  
 Vous pouvez s'il vous plaist d'une seule parole  
 Chasser bien loin de moy le soucy qui m'affolle:  
 Ainsi que du soleil les rayons esclancez,  
 Escartent çà & là les broiillars amassez  
 De l'espeffe bruine, & comme la lumiere  
 Chasse l'obscurisé de la nuit costumiere.  
 Je suis hors de soucy seulement si ie voy  
 Qu'aux propos mensongers vous ne donniez plus foy,  
 Aincois que vous mettiez en egale balance  
 D'une part vos rigueurs, & ma longue souffrance,  
 Ce que i'ay fait paroïr de constance & de foy,  
 Depuis que ie fay ioug sous la puissante loy,  
 De vos fieres beautez: puis en l'autre partie  
 Mettez les faux propos, qui vous ont subuertie

La foy des rapporteurs, quelle est leur volonté,  
 Ce qu'ils ont par service enuers vous merité:  
 S'ils ont dedans le cœur l'enuie & la feintise,  
 Et quelle passion leurs courages attise:  
 Vous cognoistrez alors si iamais s'entrepris  
 Acte dont iustement ie puisse estre repris,  
 Et si mon cœur se deult d'autre playe mortelle,  
 Que du coup qu'il receut quand ie vous vey si belle.

## E L E G I E X I I I I.

**M**Aistresse, en s'escriuant ie ne veux entreprendre  
 De pouuoir par ces vers mes ennuis faire enten-  
 Et comme ie languy n'ayant aucun espoir, (dit,  
 Veu l'estat où ie suis, de iamais plus te voir,  
 Las! ie n'ay le pouuoir ni le cœur de l'escrire,  
 Ce ne seroit tousiours qu'augmenter mon martyre  
 Et te donner ennuy: car ie ne puis penser  
 Que mon mal-heur si grand ne te vint offenser,  
 Et que le souuenir de mes fascheux allarmes  
 N'emplit de dueil t'âme. & tes beaux yeux de larmes:  
 Si faut-il que mon cœur ie vienne de charger,  
 Pour voir si mes douleurs s'en pourroient allegier:  
 Non que par cest escrit au vis ie represente  
 L'estat où m'a reduit ma fortune presente,  
 Pour ne t'ennuyer trop de mes maux rigoureux,  
 Et du nouueau soucy qui me rend mal-heureux.  
 Las! aussi qui diroit l'ennuy qui m'importune:  
 Depuis le triste iour que ma dure infortune:

Me priua de tes yeux? qui pourroit raconter  
 Combien de passions me viennent tourmenter?  
 Combien de fiers pensers qui iamais ne me laissent,  
 Ains toujours affamez de mon cœur se repaissent?  
 Combien d'ardans soupîrs i'ay fait monter aux cieux,  
 Et combien de ruisseaux sont coulez de mes yeux  
 Depuis ce triste iour, qui fait que ie despitte  
 L'heure que ie fu nay, comme chose maudite,  
 Nommant heureux celuy qui sans voir le Soleil.  
 Est surpris en naissant d'un eternel sommeil?

Je n'auois à grand' peine abandonné ta porte,  
 Que ma douleur extreme hors de moy me transporte,  
 Que ie me lasche au dueil, & tout desesperé  
 Je maudy le destin contre moy coniué,  
 Nommant le Ciel cruel qui permet que ie uiue,  
 Bien qu'un fascheux despart de tout esprit me priue,  
 Et que ie voye assez que mon mal-heureux sort  
 Me conduise à grands pas au chemin d'une mort,  
 D'une mort trop estrange, inhumaine & cruelle,  
 Qui chacune heure en moy mille morts renouuelle.

Las! plus estrange mort scaurois-ie bien souffrir  
 Que de voir sans repos deuant mes yeux s'offrir,  
 Tant & tant de pensers, qui dedans moy se tiennent,  
 Et me gelans le cœur tout transi me detiennent?  
 Que de voir mon esprit ennemy de mon corps,  
 Travailler obstiné, pour en sortir dehors?  
 Et que de voir aussi que toute mon enuis  
 Ne regarde autre but que la fin de ma vie?  
 Helas! permettez donc dieux, à qui i'ay recours,  
 La fin de mes mal-heurs par la fin de mes iours.

C'est grâul cas que mon mal ne peut auoir de trefu,  
 Et que dès le matin comme l'Aube il se lève,  
 Et me suit iusqu'au soir quand ie me veux coucher,  
 Et lors plus que deuant met peine à me fascher,  
 Le lict m'est vne gesne, & la plume ocieuse  
 Redouble en la pressant ma languueur soucieuse,  
 Et dis en m'escriant : ô solitaire nuit,  
 O Lune, ô clairs flambeaux, las! où suis-is reduit?  
 Tout se raiist à present, toute sorte de beste  
 Lasse de travailler courbe au sommeil la teste:  
 Les beufs dedans l'estable, & aux bois les oiseaux,  
 Aux cauernes les Ours, les poissons sous les eaux:  
 La marine est paisible, & les vents qui se raiisent  
 Font que les flots mutins comme endormis s'appaisent:  
 Le marinier sans crainte en sa nef est couché,  
 Le bruslé moissonneur au sommeil est touché,  
 Le silence est par tout, & ne se peut voir chose  
 Qui n'ait treue à sa peine & qui ne se repose,  
 Fors que moy de solé, qui ne puis reposer,  
 Et qui ne sens iamais mon travail s'appaïser.

Ie fay mille autres cris, & la Lune argentee  
 Du son de mes regress quelquefois transportee  
 Cache sa belle face, & change de couleur,  
 Tant elle a de pitié de ma griefue douleur:  
 Et demeure en ce point sans que vaincu de peine,  
 Ayant fait de mes yeux couler vne fontaine,  
 L'abaisse vn peu la teste, & vn fascheux sommeil  
 Me clost presq' à regret les paupieres de l'œil:  
 Mais ce n'est commencé que la legera feinte  
 D'un songe horrible à voir me reueille de crainte,

Et nulle vision ne me peut aduenir  
 Qui ne me face triste & pensif deuenir.

Vne fois ie te voy que ma douleur te touche,  
 Auoir la larme à l'œil, & les cris en la bouche,  
 Maudissant le mal-heur qui m'a fait estranger:  
 Mais la! presqu' aussi tost tu me sembles changer  
 Ceste façon tragique & gaye contenance,  
 N'auoir plus de mon mal ni de moy souuenance.  
 Alors en t'accusant ie m'esueille despit,  
 Et demy forcé ie saute hors du lit,  
 Et demeure long temps si confus de ce doute,  
 Qu'une froide sueur de tout men corps degoiste:  
 Mais ie pense à la fin que ta fidelité  
 Ne me fera porter ceste inflicité.

Puis si tost que le iour a ses portes decloses,  
 Et qu'on voit arriuer l'Aurore en sein de roses,  
 le me pers dans un bois, où bien loin esgaré  
 le cherche la fraischeur d'un antre separé:  
 Lors me trouuant tout seul en ce lieu solitaire  
 le recommence encor mon esbat ordinaire,  
 le recommence encor à plaindre & sousspirer,  
 Et mesmes aux buissons mes ennuis declarer:  
 Mais tousiours cependant ma force diminuë,  
 Et mon soucy cruel s'augmente & continuë,  
 Croissant mes passions, ce qui me fait penser  
 Que bien tost par la mort ie les verray cesser:  
 Car mon sang que l'Amour de son trait fait respadre,  
 Les pleurs que de mes yeux sans cesse on voit descadre,  
 Et les souspirs ardans que ie pouisse dehors  
 M'ont affoibly si fort & desseiché mon corps,

*Que ie n'effere plus pouuoir garder ma vie,  
Prin  de sang, d'humeur, de chaleur, & d'amie.*

## E L E G I E X V.

**L***As! faut-il que mon mal n'ait iamais d'alle-  
geance,*

*Et que le temps moins fort cede   sa violence?  
Faut-il qu'incessamment tant de soucis diuers  
Comblent de cris ma bouche, & de plaintes mes vers?  
Beauté qui regissez ma vie & ma fortune,  
Si mon dueil continu vostre oreille importune,  
Ne m'en accusez point. Amour mon puissant Roy,  
Aincois mon fier Tyran fait la-faute & non moy,  
C'est luy qui me reueille, & qui dedans mon ame  
Lasche le poignant trait du soucy qui m'entame:  
Car par luy i'ay cogneu le pouuoir de vos yeux,  
Les lys de vostre teint, vos sou-ris gracieux,  
L'honneur de vostre sein, vostre port venerable,  
Et ce plaisant desdain   la pointe incurable:  
I'ay cogneu cest esprit, ces vertus, ces discours,  
Et mille autres beautez meres d'autant d'amours,  
Et sans penser plus loin mon ame trop hastiue  
Croyant   son desir se fist vostre captiue.*

*Confessez, s'il vous plaist, ay-ie pas quelque droit  
De trembler de frayeur? helas! qui ne craindroit?  
Trop de iustes raisons malgré moy me font craindre,  
Tant d'attraits rauisseurs ne pouuent-ils contraindre  
L'œil volage d'un Prince ou quelqu'un de ces dieux  
Qui pour moindre que vous descendirent des cieux?*



Et qui sçait' mais je croy que n'estes variable)  
 Si leur serue grandeur veur seroit agreable?  
 Que ne vouliet Amour, pour m'oster de soucy,  
 Grauer dessus mon cœur vos pensers tout ais. si  
 Comme il y sceus former le celeste visage,  
 Peut estre qu'en l'esprit ie n'aurois plus d'ombrage:  
 Car y reconnoissant que vous daignez m'aimer  
 Aucun trait que d'Amour ne pourroit m'ent amer.

A l'homme trop auare en aimant ie rassemble,  
 Il ne peut esloigner son thresor qu'il ne tremble,  
 Bien qu'il ait mis en terre, à toute heure, en tous lieux  
 L'idole d'un larron vole deuant ses yeux:  
 Ainsi, mon cher thresor, vous perdant de presence,  
 La crainte arriere moy bannit toute esperance,  
 Me caille tout le sang, & me fait rauasser,  
 M'amoncelant sans fin penser dessus penser:  
 Mais si tost, ô mon cœur, ie ne verray reluire  
 Le clair feu de vos yeux trop beaux pour mō martyre,  
 Que l'esperance en moy la maistresse sera,  
 Et loin de mon esprit la crainte chassera:  
 Retourne donc mon bien, & retourne, & reconforte  
 Mon esperance helas! qui tombe à demy morte.

Comme quand le bel astre aux Jaisons commandāt  
 L'œil & le cœur du Ciel deuale en l'Occidant,  
 Mainte ombre s'esteue, & mainte horrible feinte  
 Saisit les cœurs humains d'une effroyable crainte,  
 Puis si tost que l'Aurore a le Ciel esclairecy  
 L'ombre s'esuanouïst, & la frayeur aussi:  
 De mesme, ô mon Soleil, quand ta iumelle flamme  
 Tourne ailleurs ses rayons vians la nuict de mon ame,

Mille & mille soucis passent devant mon cœur,  
 Et fantosmes douteux le transissent de peur:  
 Mais au plaisant retour de ta belle lumière,  
 Mes yeux recouvreront leur splendeur coutumière,  
 Et toutes ces frayeurs mes esprits martelés  
 Se perdront à l'instant comme songes volés,  
 Retourne donc vers moy ta lumière eclipsée,  
 Et chasse, ô mon Soleil, les nuicts de ma pensée.

Quand Phebus se recule & qu'il laisse les iours,  
 S'esloignant de l'Archer, froids, ennuyeux, & courts,  
 Les vents de prisonnez d'un grand bruit se font guerre,  
 Ils renuersent la mer, ils font trembler la terre:  
 La neige couure tout d'un linge blanchissant,  
 Et la gresle à l'enuy descend en bondissant:  
 La terre au lieu de fleurs, de frimas est conuverte,  
 Prez buissons, & forests, quittent leur robe verte,  
 La gorge des oiseaux est muette aux chansons,  
 Et le cours des ruisseaux est bridé de glaçons,  
 Tout ainsi, ma Diane, alors que tu me priue  
 De ton benin aspect, le desespoir arrive,  
 La peur d'un changement, le soucy detorant,  
 Qui me font un Hyuer qui m'est sousiours durant,  
 Soit que le Printemps vienne, ou le chaud, ou l'Autône,  
 Et iarnais ceste peur relasche ne me donne.

Renien donc mon Soleil, & d'un trait de tes yeux  
 Fay refleurir encor mon printemps gracieux,  
 Romps la glace endurcie, & l'orage, & la gresle,  
 La neige & les frimas, qui troublent pesle-mesle  
 Le serain de mon ame, & d'un œil amoureux  
 Adoucy la rigueur de l'Hyuer froidureux.

Mais retourne deuant qu'une longue tristesse  
 Surmonte mon espoir, & s'en ren le maistresse,  
 Mon espoir qui desja s'affoiblit chacun iour,  
 Bien que tant de grands vens renforcent mon Amour.

## E L E G I E X V I.

**L**ors que le trait d'Amour sortant de vostre  
 venë

Blessa d'un coup mortel mon ame à l'impourueüe,  
 Et qu'en vos blonds cheueux mon cœur fut arresté  
 Sans espoir d'eschapper de sa captiuité  
 (Mal-heureux que je suis) trop tard ie deuis sage,  
 Apres le coup receu ie cogneu mon dommage,  
 J'accusay la Fortune, & pleuray vainement  
 Ma nouvelle douleur pour tout allegement:  
 Ie cogneu que mon mal estoit sans esperance,  
 Car bien qu'Amour ne garde aucune difference,  
 L'estimay, cognoissant nostre inegalité  
 Que vous diriez ma peine vne temerité:  
 Et craignant ce mal-heur ou quelque autre rudesse  
 J'essayay de courir ma nouvelle tristesse,  
 Esperant que le temps la pourroit aliger,  
 Et ce nouveau desir en quelque autre changer:  
 Mais las plus ie m'obstine à receler ma flame,  
 Plus elle ard mon esprit & consume mon ame!  
 Ie ne puis plus souffrir vn feu si violant,  
 Qui brasteroit plus fort que ie l'irois celant:  
 Il faut que ie l'esuente, & que ie vous confesse  
 La douleur qui me tue, ô ma seule Deesse.

Les mortels en leur maux aux Dieux ont leur recours  
 De vous semblablement faisons tout mon secours:  
 Et dauantage encor ie seray à reprendre  
 Si par ce feu couuert i' estois reduit en cendre,  
 Faute d'ouuoir mon cœur & de luy donner vent:  
 Car la soudaine mort que i' irois receuant,  
 Mort que i'estimerois bien douce & favorable)  
 Madame, plus qu'à moy vous seroit dommageable,  
 Moy qui ne suis plus rien que perdroy-ie en mourant  
 Que le fier desespoir qui me va deuorant?  
 Car mon esprit est vostre, & mon ame esgarée  
 Vole au tour de vos yeux de son corps separee:  
 Je perdroy mes soucis, ma flamme & mes douleurs,  
 Mes desirs, mes amours, mes souspirs & mes pleurs,  
 Et de tant de pensers, la grand troupe immortelle;  
 Vous perdriez, quant à vous, un seruiteur fidelle,  
 Qui ne pense qu'en vous & qui vit seulement  
 Pour l'aguir, s'il vous plaist, en l'amoureux tourmēt.

Las! si vous estimez que i'aye fait offence  
 D'oser tant entreprendre, escoutez ma defance:  
 La fause vient de vous & d'Amour qui ma fait  
 Cognoistre en vous voyant un sniet si parfait:  
 Vous n'aurez pas raison de vous mettre en colere,  
 Pour vne belle erreur que vous m'avez fait faire.  
 Au lieu de m'accuser accusez vos beaux yeux,  
 Riches des traits d'Amour, courtois & gracieux:  
 Accusez vostre teint qui la neige surpasse,  
 Accusez vos vertus & vostre bonne grace,  
 Et commandez, Madame, à vos douces beausez  
 De ne retenir plus nos libres volontez,

Si vous avez desir de n'estre point aimée,  
 Ne voyez point le iour, demeurez enfermée,  
 Tenez-vous dans un antre ou dans quelque rocher,  
 Encor vostre valeur ne se pourroit cacher,  
 Tonsiours vous paroistrez en beauté la premiere:  
 „ Car le Soleil par tout decouvre sa lumiere.

Las ! dès le premier iour que mon cœur fust blessé  
 Et que mon libre esprit fut par vous enlacé,  
 Je feis ce que ie peu pour auoir deliurance,  
 Et pour me retirer de vostre obeissance:  
 Je ne le faisois point de crainte d'endurer,  
 Mais la peur seulement de n'oser aspirer  
 A vous faire seruire, agitoit ma pensee,  
 Qui ne pouuois pourtant estre ailleurs adressee:  
 Car mon cœur qui vous est seulement destiné  
 Aime mieux viure ainsi durement enchainé,  
 Blessé, desespéré prisonnier, miserable,  
 Que receuoir ailleurs traitement favorable:  
 Car sans plus le penser d'aimer si hautesment  
 Enchanter ses douleurs & charmer son tourment.

Soyez-moy donc, Madame, ou fiere ou gracieuse,  
 Soyez ou ne soyez de mon mal soucieuse,  
 Faites moy receuoir la vie ou le trespas,  
 Bref, soyez-moy cruelle, ou ne le soyez pas,  
 Vous ne ferez iamais quoy que vous pensez faire,  
 Que de vostre amitié ie me vueille distraire,  
 D'autres nouueaux desirs ie ne veux plus auoir,  
 Et quand ie le voudrois, ie n'aurois le pouuoir.  
 Au feu des passions ma foy se rend plus forte,  
 Puis contre vos rigueurs ce poinct me reconforte.

*Si par vostre rigueur ie meurs soudainement  
 L'en auray beaucoup moins de peine & de tourment  
 Et rendray par ma mort ma memoire eternelle,  
 Mourant pour bien aimer & pour estre fidelle.*

## ELEGIE XVII.

**E**luy n'auoit d'Amour essayé la puissance  
 Qui le fit un enfant priué de cognoissance,  
 Ouuert, sans fiction, sans yeux, sans iugement,  
 Aussi nud de conseil comme d'acconstrement:  
 Car pour rendre une amour & durable & secrette,  
 Trompant les aiguillons de la tourbe indiscrete,  
 Il faut auoir des yeux, estre sage & rusé,  
 Et se masquer le cœur d'un propos deguisé,  
 Qui paroisse sans art entier & veritable,  
 Autrement une amour ne peust estre durable.

Ceux le scauent assez qui craignans les dangers  
 Qu'apporte un haut desir par leurs yeux messagers,  
 Font entendre à leur Dame à secrettes volees,  
 L'ardeur & la grandeur des flammes receles:  
 Et par tout, d'autre part deguisans leur tourment,  
 Monstrent de n'aimer point, discourent librement,  
 Et souffrans sans mot dire en longue patience  
 Attendent que le temps leurs douleurs recompense,  
 Et qu'ils puissent un iour pleins de felicité,  
 Remonstrer sagement ce qu'ils on merité:  
 Mais il est mal-aisé que leurs tristes pensees,  
 Ou de leurs yeux legers les œillades lances,  
 Ou quelque chaud souffrir par mesgarde lafché  
 Ne decouure à la fin ce qu'ils auoient caché.

Qui veut donc receler une amoureuse flamme  
 Il faut qu'en adorant sa Deesse en son ame  
 Il feigne aimer ailleurs, & le feigne si bien  
 Que le peuple s'abuse & n'y cognoisse rien:  
 Non le peuple sans plus, mais la Dame empruntee  
 Doit estre tellement par sa feinte enchantee:  
 Par ces bruslans soupirs, par ses mots deguisez,  
 Et par ses yeux trompeurs des larmes arrosez:  
 Qu'elle iure en son cœur qu'il ne se scauroit faire  
 Qu'une Venus nouvelle à soy le peut attirer:  
 Celuy qui sagement se peut ainsi former,  
 Desguisant sa pensee est seul digne d'aimer:  
 Las! ic merite donc d'aimer toute ma vie!  
 Car ie scay decevoir la malice & l'enuie  
 Par faulses passions, ie scay bien soupirer,  
 Ie scay de mes deux yeux deux fontaines tirer,  
 Pour flechir la rigueur d'une feinte Maistresse,  
 Ie scay faire le triste accusant sa rudesse,  
 Tenir les yeux en bas de mes pleurs tous lauez,  
 Et monstre que ses mots dans mon cœur sont gravez:  
 Bref, ie puis à bon droit me donner ceste gloire,  
 Que quand i ay feins d'aimer ie l'ay peu faire accroire,  
 Mais ce qu'il faut douter ce chemin poursuivant  
 Avec tant de labeurs, c'est que le plus souvent  
 La Deesse en nos cœurs saintement adoree  
 Pour loyer de la peine en feignant enduree,  
 Juge tout autrement de nostre vclonté,  
 Et prend la fiction pour une verité:  
 Si bien que cest' amour sagement commencee  
 Par une impatience est souvent delaissee.

Madame, en qui le Ciel liberal a posé  
 Tout ce qu'il reseruoit de rare & de prisé,  
 Estant serf de vos yeux, ie ne dois auoir crainte  
 Que vous pensiez iamaïs mon amour estre feinte:  
 Car si le plus souuent ie feins ne vous voir pas,  
 Si craignant vous trouver ie tourne ailleurs mes pas,  
 Si ie n'ose en mourant vous conter mon martyre,  
 Si pres d'une autre Dame esperdu ie sousspire,  
 Si ie dy que ie meurs blessé de sa beauté,  
 Si le peuple me iuge ardemment agité,  
 Et croit que cest amour toute autre amour efface,  
 Helas! vous sçavez bien qu'il faut que ie le face,  
 Encor que ce me soit un extreme tourment,  
 Et qu'il ne m'est permis vous aimer autrement.

Si j'osois me deuoir des maux que vous me faites,  
 Pouuois parler à vous, voir vos beaultez parfaites,  
 Encor que vos propos me fussent rigoureux,  
 Quel amant plus que moy se diroit bien-heureux?  
 Constant ie me plairois au fort de ma souffrance,  
 Car le bien de vous voir me seroit recompense:  
 Mais ce m'est un tourment impossible à penser,  
 Qu'il faille en mes travaux ma volonté forcer,  
 Et bruslant, sans crier, d'une flamme secrette,  
 Me priuer, mal-heureux, du bien que ie souhaite:  
 M'estoigner de vos yeux, n'oser m'en approcher,  
 Et pour couvrir mon mal un autre rechercher.  
 Toutesfois ie le fais; à fin qu'en ceste sorte  
 Vous cognossiez au vray l'amour que ie vous porte,  
 Et qu'estant de vos yeux viusment embrasé,  
 Le plus fascheux sentier ne m'est point malaisé.



Or de vous desier que sous ceste entreprise  
 le poursuiue vne amour dont mon ame est eprise,  
 Et qu'estant autre part i'y reçoie plaisir,  
 Plustost qu'y demeurer pour cacher mon desir,  
 Vous n'aurez pas raison : Car cil qui vous a veüe  
 D'attraits & de beautez si richement pourueüe,  
 Peut aller tout par tout sans crainte & sans danger,  
 Et quoy qu'il voye apres il ne peut plus changer.  
 De tout autre prison la vostre le deliure,  
 Et le seul souuenir de vos yeux le fait viure.

I'en parle assurément pour l'auoir esprouüe,  
 Car depuis que l'Amour dans mon cœur eut grané  
 Vostre diuin pourtrait qui causa sa victoire,  
 De tout autre penser ie perdy la memoire:  
 Ie ne pense qu'en vous qui m'avez arresté  
 Et mon œil est auengle à tout autre beauté.

Viuez doncques, Madame, à bon droit assuree  
 Que ma foy vous sera d'eternelle duree:  
 Ie vœux sans varier mourir en vous aimant,  
 Cependant, s'il vous plait, pour mon contentement,  
 Iugez si ie supporte vne douleur extreme,  
 Feignant d'aimer ailleurs durant que ie vous aime.

## ELEGIE XVIII.

**Q**omme le Pelerin qui sent en son courage  
 Vn desir violant d'accomplir son voyage,  
 Se resueille en sursaut : & comme il est poussé,  
 Continué à grands pas le chemin commencé,  
 Et à fin que la nuit son desir ne retarde,  
 Parmi l'obscurisé loue l'œil, & regarde,

Choisissant pour sa guide un astre au firmament,  
 Sous la faueur duquel il marche assestrément:  
 Pense bien remarquer la trace plus certaine,  
 Maintenant passe un bois, maintenant une plaine,  
 Vn mont, une vallee, un costau separé,  
 Et va tant qu'à la fin il se trouue egaré:  
 Tout chemin luy est clos, ne sçait qu'il doiuue faire,  
 L'astre qu'il a choisi n'a la flamme assez claire,  
 Et les autres flambeaux par le Ciel reluisans  
 Pour le bien r'adresser ne sont pas suffisans,  
 En fin la nuict s'enuole & l'Aube coloree  
 Hasté le beau Soleil à la tresse doree,  
 Qui de ses clairs rayons l'Vniuers resiouit,  
 Et toute autre lumiere aupres s'esuanouïit:  
 Lors il reprend courage, & ioyeux il saluë  
 Ceste clarté nouvelle à son secours venue  
 Se remet au chemin qu'il auoit delaisé,  
 Et cognoist de combien il s'est desauancé:

I'en ay fait tout ainsi, i'ay suivy mesme adresse,  
 Vray pelerin d'Amour dès ma tendre ieunesse,  
 Car mon aage si tost du printemps n'approcha,  
 Que ce Dieu contre moy mille traits decocha,  
 Se fit Roy de mon ame, eschauffa mon courage,  
 Et me mit au chemin de l'amoureux voyage:  
 Lors pour seruir de guide à mon ardent desir  
 La ieunesse me fit vne beauté choisir,  
 Qui s'offrit fauorable à mes yeux la premiere,  
 Et que ie recogneu pour ma seule lumiere:  
 Son ardeur doucement mon esprit embrasoit,  
 Je ne voyois plus rien qu'ainsi qu'il luy plaisoit,

C'estoit

C'estoit mon seul objet, mon desir, & ma flame,  
Et sa seule influence auoit force en mon ame.

J'ay longuement erré parmy l'obscurité  
De mes sens auenglez suiuant telle clarté,  
J'ay passé maint taillis, & mains desers hampestre,  
Eloigné du chemin sans me pouuoir cognoistre:  
En vain mille beautez s'offroient deuant mes yeux  
Comme astres qui la nuit vont allumant les cieux:  
Ie n'en pouuois tirer de plus seure conduite,  
Et tousiours leur clarté me sembloit trop petite:  
Mais si tost que le iour de vos yeux m'esclaira  
Mon cœur d'aise rauy ce Soleil a-tora,  
Et cogneu tout soudain que la flamme allumee  
Dedans moy par auant n'estois rien que fumee:  
De ma premiere erreur ie fus tout asseuré,  
Et voy que iusqu'icy ie m'estois esgaré:  
Car celui qui ne suit vostre beaulté si rare  
(Seul Soleil de nos ans) peut dire qu'il s'egare,  
Son desir mal conduit erre sans iugement,  
Et ne cognoist d'Amour l'agreable tourment.

Il me souuiét tousiours qu'en mon ardeur premiere,  
Lors que mon ame estoit autre part prisonniere,  
Ie pensois fermement qu'on ne sceust mieux aimer,  
Et n'eusse iamais creu qu'Amour peust enflammer  
Plus chaudement un cœur de sa vaine estincelle,  
Ni qu'un parfait Amant peust estre plus fidelle:  
Mais vos yeux m'ont appris que i'estois abusé,  
N'ayant de tant de feux l'estomach embrasé,  
Et mis en mon esprit de pensers si grand nombre  
Que ma premiere amour au pris n'estois qu'une ombre.

Bref, ie suis si pressé qu'ores ie cognois bien  
 Helas! qu'aupres de vous ie n'aimay iamais rien.

Vrayment c'est bien raison que l'amour qui me tue  
 Passe toute autre amour qu'auparavant i'ay eüe:  
 Et qu'en vous adorant ie croisse en loyauté,  
 D'autant que vos beautez passent toute beauté,  
 Beautez pleines de lys & de roses nouvelles,  
 D'agreables langueurs, de flammes immortelles.  
 D'amours, de doux attraits, de thresors precieux,  
 Et des perfections qui receloient les cieux:  
 Car tout ce que le Ciel auoit mis en reserue  
 De plus belle richesse en vos yeux se conserue,  
 Vos yeux si beaux aux miens, qui me donnent le iour,  
 Et qui font qu'Amour mesme est embrasé d'amour.

Quant à moy si ie voy quelque autre Damoiselle  
 Qui guide en cheminant les Graces avec elle,  
 Qui ait les cheveux beaux, les yeux cruels & doux,  
 Je dy qu'en quelque chose elle approche de vous,  
 Mais non pas que pourtant elle soit si parfaite:  
 Car pour chef d'œuvre seul Nature vous a faite,  
 Tousiours on vous peut voir admirable exceller,  
 Et à vous rien que vous ne se doit egaller:  
 Ainsi que la douleur qu'en mon ame i'assemble,  
 Qui surpassant toute autre à soy seule ressemble  
 I'ay tousiours iusqu'icy blasmé l'extremité,  
 Mais ie pers cest aduis perdant ma liberté:  
 Car vous voyant, Madame, en beauté sans extrem,  
 Je consens que mon cœur extrêmement vous aime:  
 Je veux qu'en vous seruant il souffre extrêmement,  
 Et le desauoürais s'il faisoit autrement,

Peut-estre quelque iour vous en serez touchee:  
 Et à fin que ma mort ne vous soit reprochee,  
 Finirez mes langueurs, aurez de moy pitié,  
 Et recompenserez ma fidelle amitié.

O dieux si d'un tel heur ie contente ma vie,  
 Nem'accordez plus rien de chose que ie prie!  
 On ne me verra plus d'autres biens desirieux,  
 Et m'estimeray lors content & bien-heureux:  
 Mais si par mon mal-heur trop cruelle & trop fiere,  
 Vous ne vous flechissez au son de ma priere,  
 Sans plaisir, sans confort, triste & desesperé,  
 Ie veux blasmer le Ciel contre moy coniuéré,  
 Et maudire ma vie où tout mal-heur abonde,  
 Prenant congé d'Amour, le seul bien de ce monde:  
 Car que me servira que ie sois redouté,  
 Que j'aye en mon Printemps maint effort surmonté,  
 De m'estre veu le chef de si grandes armées,  
 D'auoir des ennemis les campagnes semées,  
 D'estre eschappé vainqueur de cent mille dangers,  
 D'estre le seul effroy des Princes estrangers,  
 D'un Roy si genereux auoir pris ma naissance,  
 Courageux indompté, d'invincible puissance:  
 Auoir dessus mon front semé tant de lauriers,  
 Auoir ieune arraché la palme aux vieux guerriers,  
 Jusqu'au plus haut du Ciel planté ma renommée,  
 Que le temps ni la mort ne rendront consommée,  
 Bien voulu d'un chacun, bien craint, bien estimé,  
 Si de vous seulement ie ne puis estre aimé,  
 Et si vous refusez de m'estre favorable?  
 La grandeur sans amour est chose miserable.

L'aimerois beaucoup mieux estre né bassement,  
 N'auoir pas tant de cœur, ni tant de sentiment,  
 Que mon esprit fut lourd, & mon ame pesante,  
 Ma douleur pour le moins ne seroit si cuisante.  
 „ Car plus un homme est grand, & de gloire animé,  
 „ Plus chaud est le brandon qui le rend consumé,  
 „ Et le mal qui le presse est beaucoup plus terrible  
 „ Que celui du commun, qui est presque insensible.  
 Puis ie croy que l'Amour, archer victorieux,  
 A des fleches à part pour les Rois & les dieux,  
 Et ne scaurois penser que les grands il surmonte  
 Comme le peuple bas, aont presque il ne fait compte.  
 Las! de ses traits choisis mon cœur est trauersé,  
 Il a tout dedans moy son carquois renuersé,  
 Ie suis sa trouffe mesme, & sa chaude fournaise,  
 Vos yeux & mes pensers en nourrissent la braise,  
 Dont mon corps languissant sera tost deuoré,  
 Si par l'eau de pitié ce feu n'est moderé:  
 Car le voulant couurer d'une froide apparence,  
 Par ma discretion i'accrois sa violence,  
 De vous voir bien souuent ne faisant pas semblant,  
 Quand ie suis tout en feu feignant d'estre tremblant,  
 Et me monstrent ioyeux en ma douleur cruelle,  
 Sont entre tous les grands qui mes amour recelle:  
 Car eux communement au lieu de les celer  
 Trouuent mille suiets pour en faire parler:  
 Où moy ie les contrains, & les cache en mon ame  
 Ainsin mieux endurer que de nuire à Madame,  
 Et ne voulant qu'un peuple ignorant & sans loy  
 Cogneisse mes desirs, & habille de moy.

Ceux qui sçauent comment à part ie me retire,  
 Que ie me plais tous seul, que i'aime tant à lire,  
 Les passions d'Amour, ses effets rigoureux,  
 Jugent tout aussi tost que ie suis amoureux:  
 Ils le disent assez, mais ils n'ont cognoissance  
 Que vous me retenez en vostre obeissance,  
 Tant ie sçay bien couvrir mon desir violant,  
 Qui las'croist d'autant plus que ie le vay celant:  
 Mais i'aime mieux souffrir vne douleur plus forte  
 Que mon contentement quelque ennuy vous apporte:  
 I'aime mieux me priuer du beau iour de vos yeux,  
 Fuyant ce que i'adore, & que i'aime le mieux:  
 Car i'ay ce reconfort, qui mon mal diminüe,  
 De penser que ma foy par là vous soit cogneuë,  
 Et que la verité de mon affection  
 Se descouure aisément par ma discretion,  
 Qui est de fermeté le plus seur tesmoignage:  
 Iamais homme discret ne sceut estre volage.

## E L E G I E X I X.

**V**ous qui pippez d'Amour, d'herreur, & de ieu-  
 nesse,  
 Adorez vainement vne folle Maïstresse:  
 Vous qui mesme sur vous n'avez plus de pouuoir,  
 Vous qui sous bonne foy vous laissez deceuoir,  
 Vous qui prenez le blanc pour vne couleur noire,  
 Vous qui de vos mal-heurs bussez vne gloire,  
 Et qui tout possédez de charme & de poison,  
 Estes sans yeux, sans cœur, sans ame, & sans raisons

Oyez le iuste dueil d'une personne atteinte,  
 Oyez l'aspre courroux & l'ardente complainte  
 Du desolé Philandre, à bon droit irrité,  
 Pour auoir decouvert une infidélité,  
 Et pour auoir perdu sa ieunesse abusée,  
 Seruant fidèlement une Alcine rusée,  
 Vne fine Lamie, vne peste, un venin,  
 Et tout le dishonneur du sexe feminin.

Vn des iours de l'Esté, que la flame esherce  
 Brusloit de toutes parts d'ardeur demesurée,  
 Cest amant furieux qui sentoit au dedans  
 De son iuste despit les aiguillons ardans  
 Et les elancemens d'une forcenerie,  
 Tombe du haut de soy tout vaincu de furie,  
 Sans parler, sans mouuoir, palle, & tout esperdu,  
 Ayant avec l'esprit tout sentimens perdu:  
 Il ne pouuoit pleurer encor qu'il eust enuie  
 De voir couler en pleurs ses amours & sa vie:  
 Mais comblé de douleur sans cesse il halloitoit,  
 Et son cœur musiné pour sortir combattoit.

Il demeura long temps ainsi vaincu de rage,  
 Ayant les mouuemens, le geste & le visage  
 D'un qui tire à la mort, lors qu'il va fremissant,  
 Avec un gros hocquet les membres roidissant:  
 Puis il reuient un peu entr'ouurant la paupiere,  
 Et monstre qu'à regret il void nostre lumiere,  
 Tant il est las de viure, & tant il a desir  
 Qu'une agreable mort trenche son desplaisir:  
 Mais voyant que la mort n'abregeoit sa misere,  
 Il saute sur les pieds transporté de cholere,



Pour saisir une espee & s'en percer le flanc,  
 Ou pour planter sa dague aux sources de son sang.  
 Tenant le fer tout nud dans sa dextre maniere,  
 Il fait sortir ces mots pour complainte dernière.

Mourons, mourons ! dit-il, punissons nostre arreur,  
 Eschappons par le fer des dents de la fureur,  
 Faisons rire une ingrata, & donnons quelque cesse  
 Au regret eternel qui nous charge & nous presse:  
 Las ! que j'aime la mort qui me peut secourir,  
 Mais je maudy le Ciel qu'il ne m'a fait mourir,  
 Quand j'estimois son cœur estre un roc immuable:  
 La mort m'eut esté lors bien douce & favorable.

Acheuant ces propos comme il veut s'avancer  
 Pour le fer inhumain dans sa gorge enfoncer,  
 Et qu'il court gayement à la mort toute preste,  
 Il sent qu'au mesme instant un bon esprit l'arreste,  
 Qui luy saisit le bras qui le fait tressaillir,  
 Qui luy fait le costeau de la dextre saillir,  
 Et qui parle en son cœur disant en telle sorte:

Quelle extreme fureur hors de toy te transporte ?  
 Quelle rage te tient, quel espoir vehement  
 Te denore l'espris, l'ame, & l'entendement,  
 Que tu vueilles mourir d'une mort si cruelle,  
 Pour l'impudicité d'une Dame infidelle,  
 Encor sans te venger, & sans faire sentir  
 Si de se prendre à toy l'on se peut repentir ?  
 Venge toy pour le moins, puis d'un grand coup d'espee  
 Mets fin à ton amour si laschement trompee.

Ainsi ce bon esprit l'Amant dissuada,  
 Et l'heure de sa mort par ces mots retarda:

*Au point que le Soleil commençoit sa carrière,  
 Monstrant ses cheveux d'or, rayonneux de lumien,  
 Ce chetif amoureux, amoureux & jaloux,  
 Tout cuis de passions de rage & de courroux,  
 Se met à discourir en sa triste pensee.*

*Comme il pourra venger son amour offensee:  
 Cent mille tourbillons l'un sur l'autre amassez,  
 Cent pensers differents contrairement poussez,  
 Luy liurent la bataille, & font dedans sa teste  
 Vn brouillement confus tout bruyant de tempeste.  
 Neptune en temps d'Hyuer n'est point plus agité,  
 Estant poussé des vents d'un & d'autre costé,  
 Et ne void tant de flots, & tant de vagues perles,  
 Comme il roule en l'esprit d'affections diuerses:  
 Il ne faut point penser qu'il puisse reposer,  
 Il resue, il se despite, & se sent embraser  
 Le cœur tout à l'entour d'une nouvelle flame,  
 Dés qu'il se ressouuient des ruses de sa Dame,  
 De ses souspirs trompeurs, de ses mots de guisez,  
 De ses yeux tant de fois feintement arrosez  
 Et voyant (ô regret, sa feintise notoire  
 La croyant il se fache, & se hait de la croire:  
 Mais il la croit pourtant, & la doit croire aussi,  
 Bien qu'en s'en souuenant il reste tout transi.*

*Or quand ce souuenir à ses yeux se presente,  
 Helas! c'est fait de luy, il crie, il se tourmente,  
 Il souspire, il sanglotte, il est plus qu'au trespas,  
 Et despote sa vie, il chemine à grands pas,  
 Et cherche en rauissant les lieux plus solitaires,  
 Pour maudire à son gré les destins aduersaires.*

Il va de ses douleurs la terre ensemencant,  
 De ses cuisans soupis l'air s'eschauffe en passant,  
 Et l'amoureuse Echo d'aigre douleur contrainte,  
 Parmi les rocs cauez respond à sa complainte.

O feminin cerueau dit-il en soupirant)  
 Traistre feint sans arrest, deçà delà courant,  
 Contraire obiet de foy, pariure & variable,  
 Que celuy qui te croit est pauvre & miserable!  
 Je t'ay creu toutesfois aussi tu m'as fait voir  
 Combien ton naturel est propre à deceuoir:  
 Mais las! qui ne t'eust creu? ceste aspre violence,  
 Ces sermens, ces propos tant vrais en apparence,  
 Tant enflammez d'amour, tant chauds d'affection,  
 Ces regards des robes bruslans de passion,  
 Ces doux languissemens, ces mignardes caresses,  
 Ces larmes, ces propos & ces longues promesses,  
 Estient-ce les tesmoins d'une legere foy,  
 Et qu'on favorisast les autres plus que moy?  
 Ah traistre & lasche cœur! de quel masque hypocrite  
 As-tu sçeu deguiser ta volonté maudite,  
 Sans que par mon amour ni par ma fermeté  
 J'aye peu retenir tant d'infidelité?

„ On dit que Cupidon n'est iamais soul de larmes,  
 „ Ni le Dieu Tracien de meurtres & d'allarmes,  
 Les abeilles de fleurs, les cheures d'arbrisseaux,  
 De riuieres la mer, & les prez de ruisseaux:  
 Mais qu'on die aussi bien que la femme inconstante  
 „ De cent mille Amoureux ne seroit pas contente;  
 „ En a-elle vn acquis? elle en veut vn nouveau,  
 „ Et iamais fermeté n'habite en son cerueau,

„ Animal plein de ruse, indomtable & volage,  
 „ Qui a dedans la bouche autrement qu'au courroux

Las! ie crois que les Dieux ardemment courrouce  
 Vn iour que les mortels les auoient offencez,  
 Feirent naistre icy bas pour punir leur audace  
 Et pour les travailler, la feminine race,  
 Ainsi que les serpens, les tygres & les loups,  
 Aux mortels mille fois plus courtois & plus doux:  
 Et comme on void sortir parmy les bonnes plantes  
 Des chardons inutels, & des herbes meschantes.

Hé! pourquoy la nature & les cieux n'ont permis  
 Que les hommes par eux, & d'eux-mesmes amis,  
 Sans toy, sexe imparfait, peussent auoir naissance,  
 Pour ne te deuoir plus ceste recognoissance?  
 Ainsi que nous voyons qu'un soigneux iardinier  
 Ente sur un prunier les greffes d'un prunier,  
 Vn pommier sur un autre, & un chesne sauvage  
 De ses ieunes rameaux peupler tout un bocage,  
 Ou comme le Phenix soy-mesme se bruslant,  
 Sans finir, par sa fin se va renouvelant:  
 Mais en vain ie m'arreste aux effects de nature,  
 Qui tout cest vniuers conduit à l'auanture,  
 Par hazard, par fortune, & par legoceté,  
 Et qui se resiouit de sa diuersité:  
 Quelle perfection faut-il esperer d'elle,  
 Puis qu'on sçait que Nature est mesme une femelle!  
 Cessez pourtant, cessez, femmes de vous vanter  
 De ce que vous pouvez les hommes enfanter,  
 Et qu'ils naissent de vous, n'en soyez arrogantes:  
 Les lys au teint d'argent naissent d'herbes puantes,

On void sortir des fleurs d'un fumier tout pourry,  
 Et le bouton vermeil sur l'épine est nourry:  
 Sources de tous mal-heurs, superbes, de guisees,  
 D'orgueil, d'ire, de rage & d'enuie embrasees,  
 Qui portez dans le cœur l'inconstance pour loy,  
 Sans amour, sans raison, sans conseil & sans foy,  
 Pleines de trahisons, temeraires, cruelles,  
 Et des pauvres humains les pestes eternelles.

Ainsi crioit Philandre embrasé iustement,  
 Donnant air par souffirs à son feu vehement,  
 Et faisant de ses yeux deux bouillantes fontaines,  
 Qui monstroient la rigueur de ses cruelles peines:  
 Les bestes d'alentour s'arrestoient pour l'ouïr,  
 Les oiseaux tous ravis demouroient sans fuïr,  
 Attentifs à ses plaintes, & par un doux murmure  
 Les riuages prochains plaignoient son aduenture:  
 Les rochers & les monts de pitié se fendoient,  
 Et iusqu'au plus haut Ciel ses regrets s'entendoient,  
 Regrets trop violans qui n'auoient point de trefus,  
 Fust au point du matin quand l'Aurore se leue,  
 Fust au plus chaud du iour, quand le Soleil ardent  
 A moisié de son cours nous brusle en regardant:  
 Ou fust quand tout suant d'auoir couru le monde  
 Il laue en l'Ocean sa cheueure blonde,  
 Ou fust en plein my-nuict, quand les hommes lassez  
 Sont plus profondement d'un fort sommeil pressez.

## DISCOVRS.

**D**I l'Amour est un Dieu, c'est un Dieu  
 Justice,

Re cognoissant le moins ceux qui luy font service  
 Vn aveugle en nos maux vn enfant inconstant,  
 Au plaisir du hazard ses faueurs departant,  
 Qui s'abreuue de sang & de larmes brustantes,  
 Et qui perce les cœurs de fleches differentes,  
 Afin que nos esprits errans diuersenent  
 Sans iamais reposer soient tousiours en tourment:  
 Vous qui de ses rigueurs n'avez la cognoissance,  
 Ne vous esclauuez point, faites luy resistance,  
 Les plus loyaux Amans sont moins recompensez,  
 Mon mal peint en ces vers le fait cognoistre assez.

Cest enfant inuaincu, Dieu de sang & de flam  
 Vn iour pour mon mal-heur me fit voir vne Dame  
 Qui de ses chauds regards tout le ciel allumoit,  
 Et les petits Amours comme roses semoit:  
 Si tost que ie la vey mon ame en fut esmeuë,  
 Et l'Amour aussi tost flamboyant en sa veuë,  
 Comme vn esclair subit il par vn verre eslançé  
 Passa dedans mon cœur qu'il n'a iamais laissé:  
 Ie l'adoray depuis comme chose diuine,  
 Et rien qu'un feu si beau n'echauffoit ma poitrine,  
 En ses vœus seulement tout mon heur s'assembloit,  
 Et tout autre plaisir ennuyeux me sembloit:  
 Mais pour premier mal-heur de ma triste auenture  
 Vn mary desfiant de ialouse nature,

Comme un Dragon veillant de la voir m'empeschoit,  
 son riche thresor auarement cachoit,  
 Mais ce qu'on dit d'Argus de luy se peut bien dire:  
 Mais le doux sommeil, quand Phebus se retire,  
 Le luy ferme ley yeux, il veille incessamment,  
 Mais s'il dort il l'entend, & la voit en dormant:  
 Et quand un Papillon volle autour de la belle,  
 Il crie, & veut scauoir s'il est male ou femelle,  
 De ce maudit ialoux mon mal est procede,  
 Car depuis la trouuant cent fois ie retardé  
 (Trop discret pour mon bien) de luy faire ma plainte,  
 Et tandis mon desir croissoit par la contrainte,  
 Ainsi que le brasier sous la cendre caché,  
 Ou comme un grand ruisseau quand il est empesché:  
 Mais plus que mon mal-heur ie plaingnois le seruage  
 De la ieune beauté royne de mon courage,  
 Qui sous un ioug si dur foiblement languissoit,  
 Et sans aucun plaisir sa ieunesse passoit:  
 Souuent de ce regret ayant l'ame blessée  
 A part contre le Ciel i'ay ma plainte dressée,  
 De ce qu'il assembloit sans ordre & sans raison,  
 Avec un froid Hyuer ceste belle saison:  
 Et bien souuent aussi plein d'amoureuse rage,  
 Comme s'il fust present i'vsois de ce langage.  
 O mary trop cruel pour si douce beauté,  
 Que penses-tu gagner gesnant sa liberté?  
 Ton extreme rigueur son vouloir ne retarde,  
 Si tu gardes le corps l'ame est hors de ta garde,  
 Tu rens par tant de soing l'Amant plus enflammé:  
 „ Un plaisir trop permis n'est iamais bien aimé.

„ Le malade aime l'eau qui luy est defendue,  
 „ Et l'Amour par contrainte est plus chaude rend  
 Argus auoit cent yeux, Amour les enchanta,  
 Et le palais d'airain Iupiter n'arresta.  
 „ Celle peche le moins qui a plus de licence,  
 „ Et ce qui desplaisoit est cher par la defense.  
 Mais si ton cœur selon ne peut estre adoucy,  
 Au moins de la garder laisse moy le soucy,  
 Ne te travaille point ie veux que l'estincelle  
 Qui luit en mon esprit tous les autres decelle:  
 Je liray dans leurs cœurs quand plus ils se feindront  
 Et te discourriray ce qu'ils entreprendront.

De mille autres propos j'accusois sa rudesse,  
 M'efforçant quelques fois de luy faire caresse,  
 Et pour mieux deguiser le mal qui me tenoit  
 Je destournois les yeux quand sa femme venoit,  
 Et de peur seulement de la voir mal traitée  
 Ma chaleur d'un soupir n'osoit estre euantée.  
 Sage discretion tu m'as bien cher cousté,  
 Sans tant de vains respects j'eusse plus profité:  
 Ainsi durant long temps ie languy miserable,  
 Esperant que l'Amour quelque iour fauorable,  
 S'ennuyant de mes maux prendroit de moy pitié,  
 Et qu'il falloit sans plus couvrir mon amitié.

„ Las qu'un nuage espais couure l'esprit de l'homme!  
 Durant qu'en ces desseins mon cerneau ie consume  
 Et que ie pers le temps, cest Archer rigoureux  
 Voulut qu'un ieune Prince en deuint amoureux,  
 Qui sans tant de respects descourrit sa pensée,  
 Rendant de sa beausé ma Maistresse blessée.



Seul il estoit son bien, sa lumiere & son cœur,  
 Et ce nouveau soucy de sa crainte vainqueur,  
 Qui d'un aveugle fut sans pitié la demore,  
 Lu, fait mespriser sous sinon l'œil qu'elle adore,  
 Elle qui paravant n'osoit lever les yeux,  
 Se moque maintenant du seing trop curieuse  
 De son mary jaloux, elle est toute de flamme,  
 Et rien plus que l'Amour ne commande en son ame.

Ah! Prince bien-heureux, Roy de sa volonté,  
 Que ie porte d'envie à ta félicité!  
 Non pour estre sorty d'un si fameux lignage,  
 Non pour tant de beaux traits qu'on voit sur ton visa-  
 Non pour estre en cent lieux iustement renommé, (80,  
 Non pour tant de Lauriers dont ton front est semé,  
 Non pour mille vertus honorans ta jeunesse,  
 Mais pour estre adoré de ma seule Deesse:  
 Voilà ton plus grand heur dont ie suis entieuz,  
 Tu as ioüy d'un bien qui n'appartient qu'aux dieux.

Or durant ceste flamme à mon bien si contraire,  
 Oncques de mes liens ie ne me peis desfaire,  
 A l'eruy du mal-heur ma constance augmenta,  
 Et jamais le despit si fort ne m'irrita:  
 Que ie puisse blasmer l'ardente amour de celle  
 Qui si douce à aueray m'estoit tousiours cruelle:  
 De son nouveau desir mon mal-heur i'acufay,  
 Et tousiours sans siccher constance ie m'opposay,  
 Reçois d'enlauer, me, ma s'il se peut dire,  
 Pensant à son plaisir i'allegcois mon martyre,  
 Et l'œil deuers le cie! ie priois blasphemans  
 Qu'un couple si parfait s'ent'aimast longuement.

Ayant plus que la mort ceux qui bruslez d'envie  
 Troubloient l'heureux repos d'une si douce vie.

Ainsi ferme toujours s'aimois sans estre aimé,  
 Et comme si mon cœur au sien fut transformé  
 L'avois part à son bien, sa lieffe estoit mienne,  
 Oubliant ma douleur pour sousspirer la sienne,  
 Lors que quelque exuieux d'un langage cuisant  
 Alloit de ses amours franchement devisant:  
 Bref, en ferme amitié n'ayant point de semblable  
 L'aidois à mon mal-heur pour luy estre agreable.

Qui devoit le regret que mon cœur supporta  
 Quand ce Prince à la fin de ses yeux s'absenta,  
 En portant quand & soy son ame & sa puissance,  
 Et ne luy laissant rien que l'ennuy d'une absence!  
 Il falloit que son cœur fust en roche endurcy,  
 De pouvoit trop cruel l'abandonner ainsi,  
 Voir pleurer ses beaux yeux pour forcer sa demeure:  
 De moy sans la laisser ie fusse mort à l'heure,  
 Hélas! combien depuis ce rigoureux départ,  
 Dedaignant tous plaisirs l'ay-ic veu à l'escart  
 Sousspirer tendrement pensive & solitaire,  
 Monstrant que sans le voir rien ne luy pouvoit plaire

Comme un que le Soleil dans un bois a laissé  
 Ne peut plus remarquer l'endroit qu'il a passé,  
 Vne effroyable horreur couvre l'herbe fleurie,  
 Et ce qui luy plaisoit luy donne fâcherie.  
 Ainsi se voyant loin du Soleil de ses yeux,  
 La Cour ne luy est plus qu'un desert ennuyeux,  
 Tous objet luy desplaist, sa parole forcée  
 Monstre à qui l'entretient qu'ailleurs est sa pensée.

Otez un remply d'amour, de constance & de foy,  
 Tu meritois trouver un amant tel que toy,  
 Qui de vraye amitié ton amour eust acquisé  
 Si en autre qu'un grand ta fortune l'eust mise.  
 Mais durant qu'en regrets tu te vas consumant  
 Maudissant la rigueur d'un triste esloignement,  
 Celuy qui tient la clef de ton ame enchainée  
 Ne songe plus en toy t'ayent abandonnée:  
 Une autre affection regne en sa volonté,  
 Foible isiet à vent deçà delà porté,  
 Et puis aimez les grands, croyez en leur langage:  
 La Bise en arrivant n'abat tant de fueillage,  
 Et n'esmeut sur la mer tant de flots escumans,  
 Comme ils font & refont de divers changemens:  
 Leur flamme aussi soudain est par tout espardee,  
 Et pensent que l'Amour de chacun leur est deue.

De ce dernier mal-heur à Madame aduenus  
 Le suis plus que jamais angoisseux deuenus  
 Car outre le tourment coustumier que j'endure  
 Le pleure maintenant sa piteuse aventure,  
 Et vay blasmant le Ciel d'un esprit despité  
 De ce qu'il ne punit tant de legereté.

Laisse Amour qui voudra, c'est une frenaisie  
 Que les fols ont fait Dieu selon leur fantasie,  
 Un mal, une fureur, un fort enchantement,  
 Par ses charmes cruels troublant l'entendement,  
 Iadis mon foible esprit n'estoit troublé de rage  
 Le me retirerois cognoissant mon dommage,  
 Ou d'un autre desir plus doucement espoint  
 Le cesserois d'aimer ce qui ne m'aime point,

Mais d'un si puissant trait ma raison est forcée  
 Que ie suy mal-gré moy la trace encommencée,  
 Et sers sans profiter une ingrâte beauté,  
 Qui pour aimer autrui n'a plus de liberté.

Or ce dernier confort pour remede i'embrasse,  
 Que si dans son esprit la raison trouue place,  
 Et qu'un iour le despit instement allumé  
 Face mourir l'amour d'un qu'elle a trop aimé,  
 Qu' alors de mes douleurs elle aura cognoissance  
 Payant tant d'amitié de quelque recompense,  
 Et verra quelle erreur follement l'abusoit  
 Quand un Prince inconstant ses desirs maistrisoit:  
 „ L'amour des grands Seigneurs est tousiours dom-  
 mageable,  
 „ Et sert le plus souuent au vulgaire de fable:  
 „ Nulle discretion leur fureur ne reçoit,  
 „ Et dès qu'ils sont espris chacun s'en apperçoit:  
 Car cent mille espions veillent sur leurs affaires.  
 „ La grandeur & l'amour sont deux choses contraires.

E I N D V P R E M I E R L I V R E  
 D E S E L E G I E S.

E L E G I E S



ELEGIES,  
DE PHILIPPES DES  
PORTES.

LIVRE II.

ELEGIE I.

**Q**ue seruiroit nier chose si recogneuë?  
 Je l'auoie, il est vray, mō amour diminuë,  
 Non pour object nouveau qui me donne  
 la loy,

Mais c'est que vos façons sont trop froides pour moy,  
 Vous avez trop d'esgard, de conseil, de sagesse,  
 Mon humeur n'est pas propre à si tiède maistresse,  
 Je suis impatient, auenuegle & furieux,  
 Pour aimer cōme moy trop clairs sont vos beaux yeux,  
 Toute chose vous trouble & vous rend esperuë,  
 Vne vaine rumeur sans subiect esbanduë,  
 Le regard d'un passant, le caquet d'un voisin,  
 Quelque parent de loing, un beau-frere, un cousin,  
 De mille estonnemens laissent vostre ame atteinte,  
 Vos femmes seulement vous font pallir de crainte:  
 Et quand de mes travaux i'attens quelque loyer  
 Le temps en ces frayeurs se void tout employer.

D'une fleche trop mouffe Amour vous a òlésee,  
 Il faut à mes fureurs quelque Amante insensée,  
 Qui mourant chacin iour me liure avec trespas,  
 Qui m'oste la raison, le sommeil & le repas,  
 Qui craigne de me perdre, & qui me face craindre,  
 Qui tousiours se complaigne, ou qui m'escoiue plaindre,  
 Qui se iette aux dangers, & qui m'y iette aussi,  
 Qui transisse en absence, & qui i'en sois aussi,  
 Qui m'occupe du tout, que tout ie la retienne,  
 Et qu'un mesme penser nostre esprit entretienne:  
 Voilà les passe-temps que ie cherche en aimant,  
 „ I'aime mieux n'aimer point que d'aimer tiedement.  
 L'extremité me plait: Desirez-vous que i'aime  
 Soyez en vos ardeurs comme en beaultez extreme,  
 Perdez vous ces respects qui nous ont abusé,  
 Aveuglons les ialoux, trompons les plus rusés,  
 Et courons les hazards. La princesse d'Eryce  
 Amoureuse de Mars aux hardis est propice:  
 Et l'esprit que la peur de Mars fut remaillans  
 Dés qu'il sent son ardeur deuiens chaud & vaillant.

Ceste mere d'Amour que tout estre reuer  
 Apprend la simple fille à tromper une mere,  
 Une tante, une garçie, & doucement la nuit  
 Se couler aupres d'elle, aller sans faire bruit  
 A tastons à la porte, & sous l'obscur silence  
 Ouvrir à son Amant qui boult d'impacience  
 Aux gestes & aux yeux elle apprend à parler,  
 Et par chiffre incognu son secrets deceler.  
 Elle fait que la femme & ieune & peu rusée  
 Le sein d'un vieil ialoux convertist en risée.

Et que le cœur loyal d'amour bien embrasé  
 Ne trouue iamais rien qui luy soit malaisé,  
 Mais il faut que son traict profondemēt le touche,  
 Ce n'est pas pour tous ceux qui l'Amour ont en bouche,  
 Que la coustume ou l'art fait paroistre angousseux,  
 Ou qu'une humeur pesante a rendu pareilleux:  
 Seulement ces Amans La trouvent faueurable  
 Qui nourrissent au cœur un vlcere incurable,  
 Qui bien loing ont chassé tous discours de raison,  
 Et qu'un sage respect n'enferme en la maison:  
 Mais comme la fureur à clos yeux les transporte,  
 Passent cent & cent fois pardeuant une porte,  
 Rodent toute la nuit, sans profit bien souuent,  
 Et ne craignent volleurs, froid, orage ni vent.

Expert i'en puis parler, sa faueur i'ay sentie  
 Quand plus fors la raison s'est de moy desuertie,  
 Quand ie suis tout de flamme, & que chargé d'ennuis  
 Par la ville à grands pas i'erre toutes les nuits,  
 Toujours ceste Deesse à mon secours se monstre,  
 Les bateurs de paué qu'aux destours ie rencontre  
 Ne m'ostent point ma cape, & leur fer rigoureux  
 Ne se trempe iamais dans mon sang amoureux:  
 Le froid des nuicts d'hyuer ne me porte nuisance,  
 Ni le serain ni l'eau qui tombe en abondance,  
 Je ne me sens de rien, tout aide à ma santé  
 Pouruen qu'à la parfin ayant bien escouté  
 Lasse de mes travaux celle qui m'est si belle  
 Entr'ouurant la fenestre à basse voix m'appelle.

O toy quiconque sois, qui te vas retirant  
 Si tard en ton logis, ne sois trop enquerant,

Prends ton chemin plus haut; porte basse la veuë,  
 Ne pense à remarquer ni l'endroit ni la rue,  
 Fay haster ton flambeau, toy-mesme auance toy  
 Et ne s'enquie: iamais de mon nom, ni de moy:  
 Ou si sans y penser tu viens à me cognoistre  
 N'en ouure point la bouche, & n'en fay rien paroistre.  
 „ Tout mystere d'Amour merite estre caché,  
 „ Qui en use autrement commet un grand peché:  
 Toutes fois quand la langue indiscrete & mauuaise  
 D'un sot entreprendroit de corrompre nostre aise,  
 Il s'en faudroit mocquer: car maistresse aussi bien  
 Vostre mary l'oyant n'en croiroit iamais rien,  
 I'y ay mis trop bon ordre vne de ces Sorcieres,  
 Qui commande aux esprits hastes des cemetieres,  
 Fort sçauante en son art, experte à coniuurer,  
 Qui pourroit des enfers Proserpine tirer,  
 Qui sçait tous les secrets de Circe & de Medee,  
 Et quel heure ou quelle herbe est plus recommandee,  
 Auec de puissants mots par trois fois rechantez  
 A pour moy tous les yeux des maris enchantez,  
 Si le vostre en mes bras vous voyoit toute nuë,  
 Il ne croiroit iamais la chose estre aduenüe:  
 Mais sçachez que ce charme est pour moy seulement,  
 Et ne vous seruiroit pour aucun autre Amant:  
 Car si vous presumiez tant soit peu luy complaire,  
 Mary, freres, voisins, sçauoient toute l'affaire,  
 La vieille me l'a dit pour vous en aduiser,  
 Mais de toutes faueurs vous me pouuez user,  
 Et sans crainte à mes maux d'õner promptie allegeãt,  
 I'amaï vostre mary n'en aura cognoissance.



Ceste bonne diuine avec son grand sçauoir,  
 Fait serment qu'elle peut les courages mouuoir,  
 Soit des prisons d'Amour ouvrant toutes les portes,  
 Soit les plus libres cœurs chargeant de chaines fortes.

Moy-mesme en ay fait preuue il le faut confesser,  
 Elle m'a fait trois nuicts à la Lune passer,  
 M'a fait plonger trois fois la teste en la riuere,  
 J'ay fait maint sacrifice avec mainte priere,  
 Tandis que de parfums mon corps elle purgeoit,  
 Et de noires liqueurs son bras nud m'aspergeoit.

Il est vray qu'en mes voux, ô seul but de ma vie,  
 D'eschapper de vos mains le n'auoy point d'enuie,  
 Le pricy seulement d'Amour tout enflammé,  
 Qu'en vous aimant bien fort ie fusse bien aimé,  
 Que iamais nostre ardeur ne se peust voir esteinte,  
 Et que plus deormais vous n'eussiez tant de crainte,  
 Voilà tous les souhaits qui contents me rendroient,  
 Si le Ciel n'estoit sourd ie sçay qu'ils aduendroient,  
 Et qu'un trait plus aigu perçant vostre courage,  
 Vous seriez moins craintive, & moins tiede, & moins  
 sage.

## E L E G I E I I.

**R**ompans tous les presens d'une ame si trais-  
 tresse,  
 Rompons ces bagues d'or, rompons la blonde tresse  
 Dont mon cœur par mon bras est esclau rendu,  
 Et que tout le passé soit tenu pour rendu:  
 Noions-en la memoire & l'amour tout ensemble:  
 Brisons ce diamant qui si mal luy ressemble,

Et bruslons ces escrits qui sembloient embrasés,  
 Mais qui comme son cœur sont feints & deguisez.  
 Ah! ie veux qu'ò me saigne & qu'ò m'ouure les veines  
 Laisans couler le sang dont elles sont si pleines,  
 Ce meschant sang bru,lé qui me faisoit l'aimer,  
 Et qui dans mon cerueau scauoit si bien former  
 Tant d'images trompeurs de façon differente,  
 Qui tousiours par mon mal ne la rendoient present:  
 Plustost que ce venin hors de moy ne chasser  
 Ie veux avec le fer son pourtrait effacer  
 Du rocher de mon cœur: car si fidelle place  
 Ne doit tenir en soy rien tant plein de fallace.  
 Pauvre Amant miserable où te voy-tu reduict!  
 D'où se leuoit ton iour te viens ores la nuict,  
 Tes souspirs sont perdus, ta foy tant estimée  
 Dans une terre ingrate a toute esté semée,  
 Et ne vas moissonnant pour fruit de tes labours  
 Que regrets espiroeux, & poignantes douleurs.  
 Hé bien! qu'y veux-tu faire? il faut s'aider toy-mesme  
 T'endurcir, s'obstiner, & d'un courage extrême  
 Resister au tourment bien qu'il soit rigoureux,  
 Et cesser deormais d'estre plus amoureux.  
 Il est vray qu'une amour qui de matiere forte  
 S'est bastie en six ans, pour un vent ne s'emporte:  
 Entre ses passions le combat sera grand,  
 Mais rien n'est impossible à qui bien entreprend:  
 Si tu veux, ce grand feu sera moins que fumée,  
 Et presque ignoreras que tu l'ayes aimée.  
 O Dieux qui de nos faits réglément disposez,  
 Et des plus affligez les ennuis appesez,

Si j'ay tousiours veſcu ſans fraude & ſans malice  
 Tendez à mes ſouſpirs voſtre oreille propice,  
 Et prenez à mercy mon eſtât repentant,  
 Je ne demande pas que ſon cœur inconſtant  
 M'aime comme autrefois, ni ne ſouhaitte qu'elle  
 (Impoſſible ſouhait) ceſſe d'eſtre infidelle:  
 Pour fin de mes deſirs ie requiers ſeulement  
 Que chaſſiez loins de moy ceſt aſſompiffement,  
 Et ce morne regret qui trop ferme ſ'y fonde,  
 Et me fait ſembler triſte aux yeux de tout le monde,  
 Privez-moy de memoire, à fin qu'à l'aduenir  
 Je ne garde en l'eſprit d'elle aucun ſouuenir:  
 Et lors que le hazard fera que ie la voye,  
 Mon cœur ne ſoit eſmeu de douteur ni de ioye,  
 Qu'aucun reſte de flamme en moy ne ſoit trouué,  
 Et que plus à ce ioug ie ne ſoy captiué:  
 Accordez ma priere, ô Dieux pleins de clemence,  
 Sans pour voſtre bonté, que poir mon innocence.

## E L E G I I I.

**E** ne reſuſe point qu'en ſi belle ieuneſſe  
 De mille & mille amans vous ſoyez la mai-  
 treſſe,  
 Que vous n'aimiez par tous, & que ſans perdre temps  
 Des plus douces faueurs ne les rendiez contents:  
 La beauté floriffante eſt trop ſoudain ſeichee.  
 Pour s'en oſter l'usage, & la tenir cachee:  
 Mais ie creue de rage, & ſupporte au dedans  
 Des glaçons trop ſerrez, & des feux trop ardans.

Quand

Quand en despit de moy vous faites que ie sçache  
Le mal qui n'est point mal lors que bien on le cache.

M'est-ce pas grand regret quand sans le rechercher  
Fuyant pour n'en rien voir, on me le fait toucher  
On me le dit par force, & ce qui plus me tue  
On le crie à la Cour, au Palais, en la rue:  
I'en entens le succez des qu'il est aduenu  
Si vous faites un pas vostre coche est cogneu,  
Vos pages, vos laquais, & ces lieux ordinaires  
Qui vous seruent de temple aux amoureux mysteres.

Pour n'en cognoistre rien fusse-je auueugle & sourd  
Ou bien las! que plustost le commun bruit qui court  
Ne vient-il à moy seul, sans que la renommee  
L'euentant çà & là vous rende diffamee?  
Si seul ie le sçanois que ie serois constant!  
Le mal qu'on dit de vous ne m'iroit despitant,  
Et lisant de mes yeux vostre faute notoire  
Pour me reconforter ie n'en aurois rien croire.

Ie dirois que les sens se pouuent abuser,  
Et sentirois mon cœur d'heure en heure embraser,  
Voyant vostre beauté de chacun poursuivie:  
Car i'aime fort un bien dont plusieurs ont enuie.  
Mais le bruit que de vous le commun va semant,  
Fait qu'un homme de cœur se hait ez vous aimant,  
Et dresse à meilleur but le trait de son attente:  
„ Car nostre opinion seule ne nous consente,  
„ Et ce qui rend plus fort un esprit embrasé,  
„ C'est de voir que son choix de chacun est prisé.  
Pour Dieu prenez y garde, & deuenez discrete,  
Ne soyez pas plus chaste, ains soyez plus secreta.

Faites les mesmes iours, & plus si vous pouuez,  
 Joignez d'autres amans à ceux que vous auez,  
 Et donnez, non ingratitude, à tous la recompense,  
 Mais qu'est-il de besoin qu'on en ait cognoissance?  
 Prenez-en le plaisir, fuyez-en le renom:  
 „ Celle ne peche point qui peut dire que non,

## E L E G I E. I I I.

**E** recognoy ma faute & ma lourde ignorance,  
 Bien que ie fusse appris par mainte experience  
 Que l'amour d'une femme est prompte au changement,  
 Et que la mieux bastie a l'air pour fondement:  
 Bien que parmy les cris & les poignantes rages  
 De ceux qui chacun iour les esprouuent volages,  
 Le me creusse entre tous sage & fort aduisé.  
 D'auoir si tost cogneu leur esprit de guisé,  
 Et que i'eusse iuré ne me fier qu'à celle  
 Qui tout ouuertement s'auoüeroit infidelle:  
 Toutefois à ma honte il le faut confesser,  
 Quelque charme incognem m'auoit tant scem forcer,  
 Et rendu ma raison tellement estrangee,  
 Que ie pensay pour vous leur nature changee,  
 Et qu'en vous seulement se fist force à la loy.  
 Cent & cent fois le iour ie disois à par moy  
 Voyant luire en vos yeux tant de celestes flammes,  
 On ne peut sans pecher la mettre au rang des femmes:  
 Le Ciel doit l'auoir faite unique en loyauté,  
 Comme elle est sans pareille en grace & en beauté.

Mais

Mais quand ceste penser eust eu moins de puissance  
 Helas! eusse-je fait à la fin résistance  
 A tant de doux attraiçts qui l'esprit me velloient,  
 Et qui tournoyent mon ame ainsi comme ils velloient  
 N'eusse-je creu vos yeux & ces promesses saintes  
 Que vous tiriez d'un cœur le vray seiour des saints  
 Joint que pour acheuer de me rendre insensé,  
 L'amour dès nostre enfance entre nous commença,  
 Conserué sans naufrage en mainte grand' tourmente  
 M'asseurois que vous seule au monde estiez constante  
 Vous mesme en faisiez gloire unique à bien aimer,  
 Jurant qu'austre que moy n'eust sceu vous allumer,  
 Et qu'encore qu'Amour le voulust entreprendre,  
 Il trouueroit ses feux pour vous n'estre que cendre,  
 Le mien auoit esté vostre premier flambeau,  
 Et vous seruiroit d'astre en la nuit du tombeau:  
 Vous en iuriez vos yeux seigneurs de ma victoire,  
 Beaux yeux, qui tant de fois le faux m'ont fait accorder  
 Vous iuriez vos cheueux crispement blondissans,  
 Qui pour me retenir ont des nœuds si puissans,  
 Vous iuriez la Deesse en vostre ame logee,  
 Et la foy qui n'estoit qu'à moy seul engagee:  
 Vous iuriez cest archer, qui si droit scait j'apper,  
 Et mille autres sermens trop fors pour n.e tromper.  
 Il n'en falloit point tant : mon ame peu rusée  
 D'un seul de vos regards pouuoit estre abusée.

Las! que le Ciel cruel ne permist-il alors  
 Que l'esprit trop content s'enuoiast de mon corps  
 Durant que s'estiray vostre cœur inuuable,  
 Que le trait de la mort m'eust esté fauorable!

Pour auoir trop vescu tout mon heur s'ay perdu,  
 Le Ciel de mes amours un enfer s'est rendu:  
 Mes ieux les plus luisans sont changez en tenebres,  
 Et mes chans de liesse en complaints funebres:  
 Quand ma foy me deuoit faire mieux esperer,  
 Le voy vostre faueur de moy se retirer.

Qu'ay-ie dit, qu'ay-ie fait pour souffrir tât d'outrage?  
 Quel nouueau changement regne en vostre courrage?  
 Si pour me deceuoir vous m'aimez seulement,  
 Ce n'est pas grand honneur d'abuser un Amant,  
 Qui ne croyoit qu'en vous, vous estiez ma fiance,  
 J'estimoy pour vous seule auoir pris ma naissance,  
 Vous me faisiez parler, respirer & mouuoir:  
 N'est-ce donc vous tromper que de me deceuoir?

Ah que de desespoirs tyrannisent ma vie!

„ Mal-heureux est celuy qui aux femmes se fie!  
 Pour s'en estre assure mon cœur infirme  
 Se voit pour tout iamais à souffrir condamné,  
 Et ne puis par raison, par temps, ni par absence  
 De son mal furieux dompter la violence:  
 Le souuenir me tue, & le plaisir passé  
 Rend de regrets trenchans mon esprit trauersé,  
 De ma si longue amour voilà tout le salaire.

Las! pour dernier remede, ô Beauté trop legere,  
 A qui contre mon gré mon vouloir est lié,  
 Apprenez-moy comment vous m'avez oublié:  
 Et comme une amour telle avec l'age augmentée  
 A peu si promptemens du cœur vous estre ostée:  
 Au lieu d'accuser plus vostre esprit inconstant,  
 Je vous pardonne tout si i'en puis faire autant:

Car ie me tiens payé d'assez grand' recompense  
Si de vous pour iamaïs ie pers la souvenance.

## ELEGIE V.

**L**E iour, non iour pour moy, mais misit iel-m  
heureuse

Que du Ciel despit é la loy trop rigoureuse  
Me força de résoudre à quitter furieux  
Pour iamaïs Cleonice, ainçois mes propres yeux,  
Et que l'amour d'un Prince à mon dam trop extrême  
Me fit fendre en deux parts, & m'ost: r à moy-mesme  
Quels tragiques regrets, quels tourmens, quelles mors  
Egalèrent iamaïs ce que i'enduray lors:  
Au seul ressouvenir tout le corps me frissonne,  
Vne horreur me saisit, ma memoire s'estonne,  
Mes esprits sont glacez, mon œil est obscurcy,  
Et sans pouls ni couleur ie suis comme traisi.

Estant donc arresté qu'une absence esernelle  
Seroit le seul loyer de mon amour fidelle,  
Et qu'il falloit partir sans iamaïs revenir  
Du lieu qui tout entier m'auoiz sceu retenir:  
Ie taschoy d'appaiser mes fureurs insensées.  
En leur ramenseant les fortunes passées,  
Tant de cris, tant de pleurs, tant de maux endurez:  
Et que les Cieux peust estre en mes vœux imploré  
Ordinnoient cest exil d'un aduis pitoyable.  
Pour guarir mon ulcere assurément incurable:  
Mais, ô foible remede! ô dolent reconfort!  
Iamaïs un moindre mal. n'est vainqueur d'un plus  
fort.



Toutes les passions, & les peines senties  
 Sembloyent roses & lis auprès de ces orties:  
 Et de mes iours passiez les plus desesperiez  
 Estoyent à chauds soupirs de mon cœur desirez,  
 Je les contoy sans cesse, & ma triste memoire  
 Des maux plus signalez me retraçant l'histoire  
 Faisoit que mon esprit à quelqu'un s'arrestoit  
 Pour le parangonner au dueil qui m'emportoit:  
 Et disois tout en pleurs, ô momens souhaitables,  
 Qu'autresfois mes ardeurs trouuoient insupportables,  
 Quand celle à qui ie suis malgré sa volonté  
 Me cachoit ce bel œil dont le iour est domté,  
 Que ne remenez-vous? ie prendroy patience  
 D'endurer non un iour mais un mois son absence,  
 Pourvu qu'on me permist de languir seulement  
 Pres du lieu qui retient tout mon contentement,  
 Et d'auoir ceste grace au regret qui m'entame  
 De voir au moins de loin le seiour de mon ame:  
 Mais mon destin l'empesche, & ne veut endurer  
 Que l'ombre d'un plaisir puisse en moy demeurer.  
 Que vous fustes cruels, parens de ma Maistresse,  
 De ne me tuer pas quand la langue traistresse  
 Des ialoux contre moy vostre sang allurnoit,  
 Et de meschans propos nos amours diffamoit.

Ah! que ie me repens qu'en la nuit solitaire  
 Dans un lieu destourné propre à vostre colere,  
 Neme fois d'un grand cœur à la mort auancé,  
 Irritant desdaigneux vostre esprit offensé.  
 Aussi tost i'en suis seur respect, crainte ou menace  
 N'eust empesché Madame à courir sur la place,

Mesler de pleurs mon sang mes paupieres serrer,  
 Voire avecque mon corps son esprit enterrer:  
 Où las! sous un autre air la Mort me venant prendre  
 Un soupir seulement ie n'en dois pas attendre  
 Aussi n'en suis ie digne ayant si tard veu,  
 Que par un sot deuoir mon amour soit vaincu.

De mille autres pensers une troupe infinie  
 Et tous les iours passés les plus noirs de ma vie,  
 Comme oiseaux de la nuit deuant moy reuolient,  
 Que mon present mal-heur tant soit peu n'egalient  
 Soit qu'il me ressouuint de ces temps miserables  
 Que l'aspre jalosie aux regards effroyables,  
 De soupçons trauersans mon esprit entamoit,  
 Et du verre & des cloux dans mes playes semoit:  
 Soit quand les siers courroux de ma belle inhumaine  
 Presageoient quelque trage au doux fruit de ma paine,  
 Soit quand un faux rapport qui son œil m'eclipsoit,  
 D'un hyuer dangereux mon espoir menaçoit,  
 Bref toutes les douleurs en aimant supportées  
 Vne à vne à mon cœur estant représentées  
 Luy faisoient confesser plus viuement esteint,  
 Que d'Amour autrefois à scet il s'estoit plaint.

O Temps, qui du haut Ciel la vitesse mesures,  
 Las! retourne, disoy-ie, à mesurer les heures  
 Et les poincts de ma vie: & si le Ciel tousiours  
 Eternel en travaux refait de mesmes touts,  
 Recourant de rachez par la mesme carrière,  
 Fay voir à mes amours leur fortune premiere:  
 Fay que la mesme source & les mesmes douleurs  
 Me fournissent encor de sanglots & de pleurs.

Lai-tu reuiendras bien, & la suite ordinaire  
 Du grand Ciel te fera ton voyage refaire,  
 Voyage qui finist & renaist tout d'un point,  
 Mais mon aage passé ne retournera point:  
 De mes iours amoureux la course est acheuee,  
 Au chemin de la mort ma vie est arriuee,  
 Entre les desespoirs l'horreur le repentir,  
 Heureux si par ma fo: i'en puis bien tost sortir.

De mille autres regrets i'eusse plaint ma fortune,  
 Mais le temps me pressoit, & la tourbe importune  
 Des bateliers crians m'empeschoit le loisir  
 D'honorer de mes pleurs ce mortel de plaisir:  
 Je fors donc de ma chambre haizé de ceste escorte,  
 Et d'un pied défaillant ie passe outre la porte:  
 Puis en m'y retournant tout pallé & tout transi,  
 Pour le dernier adieu ie luy disois ainsi.

Chambre, à mon riuail secret autrefois si propice,  
 De mes ieunes desirs la fidele nourrice,  
 Ma chere secretaire, à qui ie n'ay caché  
 Trait de ioye ou d'ennuy qui m'ait iamais touché,  
 Et me plaignois à toy des rigueurs de Madame,  
 Te te monstrois à nud les playes de mon ame,  
 Je ne te celoy rien ni dessein ni penser,  
 Suiu-ie pas malheureux qu'il me faut te laisser  
 A qui plus de formais conteray-ie mes peines?  
 Quels autres quel: rochers, quels bois, qu'elles fontaines  
 Des lieux plus egarez où perdu ie m'en vois  
 Videlles garderont les souspirs de ma voix?  
 Mais à cher monument de mon mal de splorable  
 Tu ne suffisois pas, ie suis miserable.

Et le Ciel fait sur moy tant d'orages pleuuoir  
 Qu'en ton sein tous mes maux lieu ne pouuoient auoir:  
 Il faut qu'en mille endroits leur desbord se respande,  
 Qu'il n'y ait coin du monde où mon cry ne s'entende,  
 Val, mont, plaine, cauerne, oiseaux, bestes, poissons;  
 Qui ne plaignent ma perte en diuerses façons,  
 Tu ne me verras plus sous l'aimable silence  
 Des solitaires nuicts me mettre à la cadence  
 Du troupeau d'Eleuthere, & soigneux de leurs pas  
 Perdre en ces vains plaisirs le somme & le repas:  
 Ma fortune a de moy leur faueur estrangee,  
 Ma source d'Hippocrene en Cocyte est changee,  
 Mon myrte & mes lauriers cyprés sont deuenus,  
 Les destours d'Helicon ne me sont plus cogneus:  
 Apollon me desplaist, tous ses dons is refuse,  
 Estant laissé d'Amour peu me chaut de la Muse,  
 Et rien d'elle à present ne me peut contenter,  
 Que les vers qui scauroient mes obseques chanter.  
 Or comme en ces discours mon esprit se distille,  
 Le iour trop clair me force à sortir de la ville  
 Pour me rendre au bateau qui devoit m'en leuer,  
 Et de l'ame & du cœur sans pitié me prouer:  
 Aussi tost les rameurs trop prompts à mon dommage  
 Fendans l'eau d'auirons m'esloignent du riuage,  
 Où sielâ ie regarde, & mes yeux obstinez  
 Sans ciller vers le Louure estoient tousiours tournez:  
 Pour le voir plus long temps sur les pieds ie me dresse,  
 Mandissant des vogues l'importune vistesse,  
 Et me repantant lasche & de cœur desnué  
 Que plustost que partir ie ne m'estoy nué,

Et victime propice au feu qui me deuore,  
Sanglant ie n'estoy cheu pres l'autel que i'adore.

Bien-heureux ce disoy-ic à qui les cieux amis  
D'une ville si belle ont le sejour permis,  
Non pour les bastimens dont elle est si hautaine,  
Non pour y voir la Cour, le Palais, ou la Seine,  
Ni de tant d'habitans le reflux rompareil:  
Mais pour estre esclairez des yeux de mon Soleil,  
Et pour voir des beautez l'exemplaire & l'idee,  
En ce lieu des Amours & des Graces guidee:  
Puisse-ie encor un coup si grand heur recevoir,  
Et iamais plus n'ouïr, ne parler, ni ne voir.

L'accroisoy de ces plaints le regret qui me tuë  
Quand du tout le chasteau se desrobe à ma uenë:  
Ce fut lors qu'à plein bras la douleur m'assailit,  
Vn tremblement me prit, le genouil me faillit,  
Et la mort si souuent à mon aide implorée,  
Vint s'apparoistre à moy haue & desfigurée:  
Ie la vey, c'estoit elle, & ic la recognu,  
Telle elle est aux mortels quand leur iour est venu:  
A cest horrible aspect mon ame espouuantee  
Quitta son corps perclus, la voix me fut ostee,  
Mon visage & mes yeux ternirent leur couleur,  
Et tombay comme vn tronc sans force & sans chaleur.

Ce qui m'auint depuis est aux autres notoire,  
Car du bien & du mal ie perdy la memoire:  
Ie ne scauroy parler du secours des rameurs,  
De l'eau qu'on me ietta, de l'effroy, des clamours:  
Bref ie ne m'apperceus de rien qu'on me sceus faire,  
Tant que ie fusse mis dans ce lieu solitaire,

Ou mes sens defaillis ayans repris vigueur  
 I'en despite le Ciel & maudy sa rigueur,  
 Sçachant que rien n'est propre à mes maux incurables,  
 „ Que la mort, seul recours des humains miserables.

## LA PYROMANCE.

**L'**Amoureux Doylas ayant l'ame frappée  
 Depuis maintes saisons des yeux de Panopee,  
 La sœur Nereide, en pleurs se consumoit,  
 Et sans fruit ses regrets par les ondes semoit:  
 Ni ses longues douleurs, ni son amour fidelle,  
 Ni ses yeux ruiselans d'une source eternelle,  
 Ni le feu trop couuert, qui le fait dessecher,  
 Auoient peu de sa Nymphé entamer le rocher.

Vn soir du mois de Iuing que la flamme etherée  
 S'estoit pour luy ailleurs de nos yeux retirée,  
 Que l'air estoit serain, la mer se reposoit,  
 Et que le doux Zephyre endormy s'apaisoit,  
 Ce pescheur miserable au plus fort du silence,  
 Quand chacun est en paix, sent moins de patience,  
 Amour, cruel pirate incessamment le poingt,  
 Et sur mer ni sur terre il ne repose point:  
 Tout le iour dans sa barque il auoit fait des plaintes  
 En si piteux accents que les Nymphes contraintes  
 Auoient de tièdes pleurs ses cris accompagnez,  
 Et les fleues s'estoient de leur course esloignez.  
 Or ainsi que la nuit tendit ses larges voiles,  
 Es qu'on veid dans le Ciel les premières estoiles,

Monstrer leur belle veuë & de rang se leuer,  
 Luy qui sent tout de mesme en son cœur arrister.  
 Mille nouveaux soucis pour prendre leur pasture,  
 Les pieds & les bras nus, nud teste & sans ceinture,  
 Poussa du cœur ces mots dressant bien haut les yeux:  
 Naïsez feux de la nuit, naïsez parmi les Cieux.

O roy sœur de Phœbus, ô Roïne vagabonde,  
 Puissante au Ciel en terre, & sous la nuit profonde,  
 Qui fais à poincts regler la marine escumer,  
 Et produits haut & bas tout ce qui peut charmer,  
 Preste moy ta lumiere & sois moy secretaire,  
 Or' que sous la nuit sombre en ce lieu solitaire  
 L'inuoque à mon secours la iustice des dieux:  
 Naïsez feux de la nuit, naïsez parmi les cieux.

Amour, cruel enfant, d'une mere cruelle,  
 Venus fille des fiots & comme eux infidelle:  
 Qui des plus humbles cœurs vas sans plus triomphât,  
 Que vous estes cruels & la mere & l'enfant!  
 Tous ces rochers voisins ont une ame plus tendre,  
 Pensez le bel honneur! les cruels ont sçeu prendre  
 Un captif miserable à leurs pieds estendu,  
 Qui pour mieux les flechir ne s'est point defendu:  
 Et laissent cependant l'ingrate Paropee  
 Sans soing sans amitié, de mes larmes trempée,  
 Qui mesprise leur force, & mon mal soucieux:  
 Naïsez feux de la nuit, naïsez parmi les cieux.

Tous les feux de la nuit au Ciel ont pris naissance,  
 Il est temps que de vos charmes ie commence:  
 Vada l'aucel scui prest de gazons façonné,  
 D'algue & d'absynthe blanc il est environné,

Par neuf fois en la mer i'ay ma teste plongee,  
 I'ay sur l'autel sacré la virueine arrangee,  
 L'encens est allumé. Toy qui te vas chargeant  
 En flume, en flams, en roche, en serpens s'allongeant,  
 Je t'inuoque, ô Proté, cest autel ie te dresse,  
 Sors du fond de ces eaux, viens guarir ma tristesse,  
 Et recharge mes sens, qu'Amour rend furieux:  
 Laissez feux de la nuit laissez parmi les cieux.  
 Mais le vieux sorcier, tant craint en ces rimages,  
 Qui peut en temps serain courir la mer d'orages,  
 Tirer du ciel la Lune & sa course arrester,  
 Et qui fait contremont les torrens remonter,  
 M'apprist vne magie aux rochers peu cogneuë  
 Pour trouuer sa fortune auant qu'estre aduenüe,  
 I'en veux faire l'essay: car ie veux descouuoir  
 Si l'Amour de ses traits pourra le cœur ouuoir  
 De ma belle ennemie, & casser ceste glace,  
 Ou si l'inimitié sans plus y trouue place.

Dans ce large vaisseau qui d'eau douce est comblé  
 I'ay mis du costé droit maint branchage assemblé  
 D'oluiuer, & du myrte: en la gauche partie  
 I'ay mis du chesne sec & des feuilles d'ortie:  
 Le droit pour la douceur, l'amour & la pitié,  
 L'autre pour la rudesse & pour l'inimitié:  
 Je scauray maintenant si le Ciel m'est contraire,  
 S'il faut sans tant languir que ie me desespere,  
 Ou si mon triste sort se doit changer en mieux:  
 Laissez feux de la nuit, laissez parmi les cieux.

Voila dans le vaisseau comblé d'eau de fontaine,  
 De claire humeur d'olüue vne coquille pleine,



La meche est au dessus, si l'a faut allumer,  
 Si ie veux de tous point mes charmes consumer.  
 La Conque à cest effect icy me fut porree,  
 De l'Indique Ocean par le grand Cloantbee,  
 Ceste huile est de la lampe incessamment ardant  
 Dans le temple à Neptune aux fins de l'Occident:  
 Et ceste meche neufue a toute esté filée  
 Des innocentes mains de la vierge Evilee:  
 Reste à voir si i' auray favorables les dieux:  
 Laissez feux de la nuit, laissez parmy les cieux.

Regarde, ô Panopee, ardant feu de mon ame,  
 Regarde un peu la meche, & comme elle prend flamme  
 Helas! s'il s'en souvient mon cœur mal-aduisé  
 Fut ainsy tout à coup par ses yeux embrasé,  
 Je sçauray maintenant ma douteuse auanture:  
 Car si pour tout iamais tu me dois estre dure,  
 La flamme au costé gauche aussy tost s'espandra,  
 Et sur le chesne sec esclairant se vendra:  
 Mais si ta paix un iour me doit estre donnée,  
 Sur le myrte & l'olive on la verra tournée,  
 Comblant mon triste cœur de rayons gracieux:  
 Laissez feux de la nuit, laissez parmi les Cieux.

O ciel, ô mer, ô terre, ô deitez puissantes,  
 Qui regnez au sejour des ombres pallissantes,  
 Toy, Royne Proserpine, & vous tristes esprits,  
 Par qui la nuit resonne en effroyables cris,  
 Favorisez mon charme, & faites que ie sçache  
 Ce que ma belle Nymphe en sa poitrine cache,  
 Et que ce feu sacré le descouure à mes yeux:  
 Laissez feux de la nuit, laissez parmy les cieux.

Le feu sans vaciler immobile sejourne,  
 Ni deçà, ni delà, sa lumière il ne tourne:  
 Pauvre, hélas! que ie suis! c'est signe qu'en ton cœur  
 Tu ne loges encor ni pitié, ni rigueur,  
 La haine ou l'amitié ton courage ne dompte,  
 Et pour tout de mon mal tu ne fais point de compte,  
 Tu me vas de daignant: destins inieux,  
 Estre du tout hay me plairoit beaucoup mieux!  
 Quoy? sera donc ainsi ma franchise affermie,  
 Sans que ie sçache hélas! ni ma mort ni ma vie!  
 Demostreray- ie tousiours languissant & confus  
 Sans pouvoit m'assurer d'accord, ni de refus?  
 Quel mal plus deplorable l'ô soit que s'importune,  
 De grâces, hé! monstre moy l'une ou l'autre fortune,  
 Et s'il faut que i'attende ou douceur ou pitié:  
 Le feu s'enfuit d'amour, & suit l'inimitié.

Voilà de mon destin la pitieuse nouvelle,  
 Ma Nymphe n'aime rien, elle est toute cruelle,  
 Les rochers sont plus doux que son cœur endurcy,  
 Il n'en faut esperer ni pitié ni mercy:  
 Mais pourquoy, miserable, ay- ie fait tous ces charmes  
 Ne le sçauoy- ie pas? est de ruisseaux de larmes,  
 Tant de flots, de soupirs, tant de mal enduré,  
 Assez auparavant m'en auoient affermé.  
 Sourde fille d'un roc, ame fiere & sauvage,  
 L'estimois que ma plainte eust flechy ton courage:  
 Mais ie voy mes desseins rompus par la moitié:  
 Le feu s'enfuit d'amour, & suit l'inimitié.

Mal-heureux soit le point que i'eu sa cognoissance,  
 De là tant de mal-heurs en moy prennent naissance.

Je m'esprisay soudain ce qui m'estoit plus cher,  
 Et tout ce que j'aimay ne fait que me fascher:  
 Mais que suis-je à present? ou qu'estoy-je aux l'heure  
 Que le maudit Amour feist en moy sa demeure?  
 L'entroy en la ieunesse, & ma belle saison  
 Commençoit à pousser une blonde toison,  
 L'auois la couleur vive, & tout plein de franchise  
 Contant entre mes mains ie vivois de ma prise,  
 Ces eaux incessamment redisoient mes chansons,  
 Je nageois, ie peschois de cent mille façons:  
 Ores d'un rude poil j'ay la face couuverte,  
 A rien fors qu'aux regrets ma bouche n'est ouuerte,  
 De chacun de mes yeux un ruisseau va coulant,  
 D'horreurs, de feux, de morts sans plus ie vay parlant,  
 Ma ligne & mes filets demeurent sans rien faire,  
 Et pour tout exercice or' rien ne me peut plaire  
 Que blasphemer du Ciel l'iniuste mauuastie:  
 Le feu s'enfuit d'amour, & suit l'inimitié.

Or puis que de tout point mes attentes sont vaines,  
 Doy-je pas donner cesse à ma vie & mes peines,  
 Et du haut de ce roc en la mer m'estancer,  
 Sans d'eternelles morts nuict & iour trespasser?  
 Enhardy toy, mon cœur: mais ie voy la lumiere,  
 Qui chancelle incertaine, & flamboye en arriere:  
 Or' à gauche, or' à droit elle se va iettant,  
 Et court puis cà, puis là, d'un rayon inconstant,  
 De la haine à l'amour legere elle est portee,  
 Et plus au mesme lieu ne demeure arrestee.

L'entens bien maintenant que veut dire ceci,  
 Ma Nymphe en mesme tēps m'aime & me haït aussi.

Son ame est en balance: Ah! non c'est un presage,  
 Combien l'amour de femme est soudain & volage  
 On la voit çà & là diuersement errer,  
 Iamais l'homme aduisé ne s'en doit asseurer:  
 Comme un Cameleon le cœur de ces cruelles  
 Se change à tous obiects, & la plus ferme d'elles  
 Aimeroit beaucoup mieux pour son contentement  
 Viure avec un seul œil, qu'avec un seul Amant:  
 Mais où me porte, hélas! l'ardeur qui me deuoret  
 Je me sdy follement d'un sexe que j'adore,  
 Et ne vois le bon-heur qui me suit à son tour:  
 Le feu laisse la haine & s'arreste à l'amour.

La flamme au costé droit s'est du tout retirée,  
 Hé Dieu! resue-ie point? non, c'est chose assurée,  
 Son rayon tant aimé sur l'amour s'est ietté,  
 Et ne retourne plus sur le gauche costé: (man)  
 Mais pourtant ma pauvre ame est tousiours en tour  
 Je crains qu'un vent malin renuerse mon astent,  
 Et que le sort cruel vers moy face retour:  
 Le feu laisse la haine, & s'arreste à l'amour.

O feu saint & fatal si clair en ma pensee,  
 De grace, hé! suy tousiours la trace en commences,  
 Ne tourne plus ailleurs, & me rends asseuré  
 D'un bien qui m'est si cher & si desesperé:  
 C'est pour vray qu'il demeure & sa lumiere vive  
 Se courbe & se respand sur la branche d'oliue,  
 Et sans plus maintenant elle esclaire à l'entour:  
 Le feu laisse la haine, & s'arreste à l'amour.

Seule fin de mes vœux, doux vent de ma nauire,  
 Ma claire traiontane, heureux port où j'aspire,

Mon sang, mon cœur, mon tout, c'est or' que ie promess  
 Entre les mains d'Amour de vous suivre à iamais,  
 De n'adorer que vous, ne songer qu'à vous plaire,  
 Et iamais de vos yeux mes pensers ne distraire:  
 Le cours du temps leger toute chose emportant,  
 Le pouuoir du destin ou du sort inconstant,  
 Les cruautex d'Amour, la longueur d'une absence,  
 Les desdains, la raison, l'outly, l'impatience,  
 Les ialoux desespoirs, le mestris, la rigueur,  
 N'effaceront iamais vos beautex de mon cœur:  
 La mer sera sans eaux, sans poissons & sans voiles,  
 Le Soleil sans lumiere, & la nuit sans estoilles,  
 Les Dauphins en volant parmy l'air se paistront,  
 L'Hyuer en l'Ocean les fleurettes naistront,  
 Et l'Afrique aux chaleurs ne sera plus subiette.  
 Quand ie me sentiray blessé d'autre sagette,  
 Et que d'autres desirs en moy feront seiour:  
 Le feu laisse la haine, & s'arreste à l'amour.

Mais ie voy peu à peu que l'Aube qui s'auance  
 Dechasse en s'approchant l'ombrage & le silence,  
 Et cest œil de la nuit que s'ay sans reclamé,  
 Cede au Char d'Apollon de rayons alumé:  
 A fin donc qu'en la nuit mon mystere demeure,  
 Ainsi qu'elle finis ie cesse à la mesme heure,  
 Avec cest heureux vers saluant le beau iour:  
 Le feu laisse la haine, & s'arreste à l'amour.

## A D V E N T U R E P R E M I E R E

## C L E O P H O N.

**R**igoureux points d'honneur qui de si chaudes  
flames

Poursuis les ieunes cœurs & les plus belles ames,  
Qui rôps leur plus doux sôme, & leur fais mespris  
L'aïse & l'heur de la vie à fin de s'exposer,  
Et sous l'esperoir d'un bruit d'honorable duree,  
Volontaires courir à la mort assurée.

Des mal-heurs que Pandore en la terre sema,  
Quand contre Promethé Iupiter s'anima,  
Et rendit nostre race en viuant miserable,  
Tu es le plus cruel & le plus domageable.  
Il falloit aux mortels des corps de Diamant,  
Pour contre tes efforts resister seurement,  
Sans en si foible lieu loger tant de courage,  
Et voir perdre en un rien le plus celeste ouurage:  
Mais las! si ta rigueur rendit oncques desfaits  
De Nature & des Ciel deux chefs-d'œuvres parfaits,  
Ces vers le feront voir qu'entre cent mille allarmes  
D'ennuis & de sanglots i'ay tracez de mes larmes.

Damon & Lycidas deux astres de ce temps,  
Deux Achilles nouveaux, deux aimables Printemps  
Qui sermoient comme fleurs les amours par la terre  
Et bleissoient tous les cœurs par une douce guerre,  
S'aimoient uniquement, ce n'estoit qu'un vouloir,  
En eux un seul esprit deux corps faisoit mouuoir  
Iamais l'œil de Phœbus ne void te'la ieunesse,  
C'estoit toute vertu, douceur, grace, & proïesse.

Desja leur clair renom flamboit en diuers lieux,  
 Mars lageoit en leur ame, & l'Amour en leurs yeux.  
 Cleophon qui par tous fait reluire sa gloire,  
 Grand Prince & grand guerrier d'immortelle memoire,  
 Dont le clair iugement iamais ne se deçoit,  
 De ces deux entre tous la valeur cherissoit,  
 Eux qui de ses vertus ont l'ame toute pleine  
 N'allorent rien que luy, c'est leur ioye & leur peine,  
 Et n'ont plus grand desir que de luy faire voir  
 Ce que peut en leurs cœurs l'honneur & le deuoir:  
 Aduient qu'un soir tout seul Damon se delibere  
 Ondoyant des grands flots d'une ieune colere  
 Pour appaiser son cœur boüillant & genereux  
 Desenter le peril d'un combat rigoureux:  
 Lycidas qui l'entend de fureur se transporte,  
 Et plein d'un beau despit l'accuse en ceste sorte.

Tu me veux donc fuir, ô mon plus cher soucyt  
 Doze ma ferme amitié se voit payer ainsi,  
 En en l'essay perilleux d'une belle entreprise  
 Comme peu valeureux ta vertu me mesprises?  
 A qui plus de serments pourray-je auoir de foy,  
 Si ce qui m'est plus cher se separe de moy?  
 Non, il n'en sera rien, l'Amour qui nous assemble  
 Teus qu'au bien & au mal nous ayons par ensemble  
 Face le sort cruel ce que faire il pourra,  
 Lycidas, ô Damon, iamais ne te laissera,  
 Je te suivray par tous, mon ame ardante & prompte  
 De ce fragile corps: sçait bien ne faire compte.  
 Damon respone ces mots, O mon plus doux penser,  
 Ainsi victorieux te puisse-je embrasser.

Sans qu'aucun accident nostre amour diminuë,  
 Comme assez clairement sa valeur m'est cognuë,  
 Ce n'est pour cest esgard que ie t'auoy laissë:  
 Mais si l'auengle fort, ou le Ciel courroucé  
 Rendent là de mes iours la carriere arbeue,  
 Je vouloy que mon ame en toy fust consi. ruee:  
 Car bien que le destin me face aller deuant,  
 Je ne croiray mourir si tu restes viuant:  
 Ioint que du Cleophon la memoire eternelle  
 Et ce que nous deuons à son amour fidelle:  
 M'arreste & me retient, craignans que le mal-beu  
 Ne luy verse d'un coup ces deux flots de douleur,  
 Ne me vueilles donc suiure, ô doux feu de ma vie,  
 Par ce genereux Prince en pleurant ie t'en prie:  
 Reste pour le seruir sans de luy t'estranger,  
 Accorde mes desirs, ie ne crains nul danger.

Au nom de Cleophon son ame est fort pressee,  
 Et se sent presque esmeu de changer de pensee:  
 Mais l'ardeur de combattre est trop forte en son coeur  
 Puis l'obiet de Damon reste en fin le vainqueur.

Je te suiuray dis-il, rien ne m'en peut distraire,  
 C'est s'opposer au Ciel que d'aller au contraire,  
 Nos destins amassez dans un mesme fuzeau  
 Doiuent estre tranchez d'un seul coup de cizcau:  
 Ne m'offense donc plus par ta vaine rudesse,  
 Puis qu'helas! sans te voir ie mourroy de tristesse.

Durant tous ces discours qu'Amour leur inspiroit,  
 La mere du sommeil coye se retireroit,  
 Ramassans sous son aisse en brune couleur teinte  
 Les songes, les repos, le silence & la crainte:



L'Aurore aussi soudain commença ses travaux,  
 Et ne voulut parer son char ni ses chevaux,  
 Ne couronna son sein ni ses tresses de roses,  
 Mais d'un manteau de deuil ses beautez furent closes.  
 Courriere du Soleil, tu deuois de tout point  
 Deuers nostre horizon ce iour n'arriver point,  
 A fin que la lumiere aux mortels si plaisante  
 Atant d'actes pitieux ne se trouuast presente,  
 Helas! tu n'eusses veu sur le champ renuersé  
 Lycidas, ô regret! d'ostre en outre percé:  
 Tu n'eusses veu les doigts de la parque cruelle  
 Courrant hastiuement sa mourante prunelle,  
 D'un seul coup la ieunesse & l'amour surmonter.  
 Et l'ame à grand regret son bel hofte quitter:  
 Tu n'eusses veu l'honneur de sa tresse doree  
 De la blonde couleur du poil de Cytheree:  
 Où le plus libre esprit se trouuant attaché,  
 Mestlé confusement tout rouge & tout taché.  
 Tel sembloit Adonis quand la force inhumaine  
 Du sanglier l'eut couché tout sanglant par la plaine:  
 Mais il eust pour le moins ce confort en mourant,  
 D'auoir finy ses iours son amy secourant,  
 Et de voir par sa main valeureuse & guerriere  
 Son meurtrier estendu sur la rouge poussiere.  
 Damon un peu plus loing sans pitié combatant,  
 Du sang de ses baineux & du sien degoutant,  
 Ardant & furieux, comme un Mars redoutable,  
 Reçoit en l'estomach mainte playe honorable,  
 Et durant que son cœur & plus grand & plus chaud,  
 Presque n'en sentant rien la puissance luy faisoit,

Son beau corps dont la force avec le sang se verse  
 Debile & chancelant, rebuche à la renverse,  
 Et plus que d'emy-mort reste là pallissant:  
 Comme un bouton de rose en Avril languissant,  
 Qui perd sa couleur vive ainsi que la tempeste  
 Ou l'outrage du vent luy fait pancher la teste:  
 Ou comme un isune lys de la pluie aggravé  
 Laisse pendre son chef, qui fut si relevé,  
 Victoire Cadmeane, & trop chere achetee  
 D'un ni d'autre party tu n'as esté chantee:  
 Tous deux en longs soupirs detestent ta rigueur,  
 Et l'honneur du trophée est cuisant au vainqueur.  
 Or comme avec le sang cesse l'ire & la guerre,  
 Damiàn qui se recuient par le froid de la terre,  
 Tout à peine se traîne où gisoit son amy,  
 D'un long sommeil ferré durement endormy:  
 Qui dira la douleur dont son ame est frappée,  
 Quand il voit que la Parque a sa trame couppee?  
 Ayant le cœur vaincu de regrets & d'ennuy  
 Immobile long temps tient l'œil fiché sur luy:  
 En fin l'amas pressé du dueil qui continue  
 Ravit toute lumiere à sa dolente venë,  
 La couleur à son teint, aux genoux leur effort,  
 Si que palle & tout froid chet à dent sur le mort.  
 Au retour de l'esprit que la douleur y appelle  
 Il maudit des hauts cieux l'ordonnance cruelle,  
 Se lasche au desespoir sanglotant sans cesser,  
 Et de baiser le corps il ne se peut laisser:  
 Puis comme les sanglots, languisse & la furie  
 Font passage à sa voix, tout en pleurs il s'escrie:

Ne de pars point encore, ô seul iour de mes yeux,  
 Et parmy tant de rage & d'assauts furieux  
 N'abandonne au besoin un que tu faisois vivre  
 Et que iusqu'à la mort tu n'as pas crainct de suivre:  
 Oymes propos derniers & mes gemissemens,  
 Reconforte mon cœur par tes embrassemens.  
 Nos esprits unicez à un celeste cordage,  
 Si tu m'attens un peu ne feront qu'un voyage,  
 Leur vol tout à la fois en la nuit s'estendra,  
 Et des myrtes ombreux la descente prendra:  
 Mais, ô cruel amy ta flamme est elle esteinte,  
 Que tu n'es point touché de ma dure complainte  
 Ton oreille est fermee à mes cris enflammes,  
 Et pour ne voir mes pleurs tes beaux yeux, sont fermes  
 Quelque de desespoirs tyrant, isent ma vie,  
 Helas! hurue un regard deuers moy ie te prie,  
 Respons moy, Lycidas, peux-tu voir sans parler  
 Ton mal-heureux Damon tout en pleurs s'esconler?  
 Au nom de son amy miracle) il s'esueruë  
 D'esteuer quelque peu sa prunelle albatuë,  
 Qui semble une feurette où toute humeur defaut  
 Seche sur un riuage estruisé par le chaud:  
 Mais Closon qui plus loin n'a limité son terme,  
 D'une outrageuse main pour iamais la referme:  
 Damon plus que deuant au dueil s'abandonnant,  
 Rend d'esclattans regrets l'air voisin resonnant,  
 Couure le corps de sang, de cheueux & de larmes,  
 Et tousiours la fureur luy fait nouveaux allarmes:  
 Qui ne cesse qu'alors qu'un spasme appesanty  
 Luy decrobe l'esprit de foiblesse amorty.

Tandis des faits nouveaux la courriere emplumee  
 Par tout ceste merueille aussi tost a semee:  
 Chacun cours sur la place, & sent en s'approchant  
 Qu'un long traict de pitié son esprit va touchant:  
 Au moins humain de tous l'œil de larmes degoute,  
 Et du plus mort des deux les regards sont en doute.

Alors quelques amis que la foule entouroit,  
 Trouuant l'un tout glacé, l'autre qui respiroit,  
 Portent en soupirant de façon lamentable  
 Le blessé dans un liçt, le mort sur une table.

Quel rampart assez fort la raison te garda  
 En ce torrent de dueil, qui sur toy desborda,  
 Valcureux Cleophon, quand la triste merueille  
 D'un tel bruit vint frapper ton ame & son oreille:  
 Le rocher de ton cœur d'invincible vertu  
 A ce terrible choc se veit presque abbatu,  
 Et rompu de tout poinct par la vague effrenee:  
 „ Tant peut l'amitié sainte en une ame bien nee,  
 Sceptre ni maïesté n'ont pouuoir d'empescher  
 Que ceste affection ne le vienne toucher,  
 Court au lieu pitoyable, où d'une force extrême  
 Resserrant & pressant son angoisse en soy-mesme  
 S'approche du blessé, qui mourant languissoit,  
 Et plus à son amy qu'à son mal il pensoit.

Ce grand Roy le console, & d'un plaisant langage  
 Voile de son ennuy, luy remet le courage,  
 Voit de ses corps diuers sonder la profondeur,  
 Et pour le secourir met au loin sa grandeur.

Qu'on ne me vante plus l'amitié vengeresse  
 Du preux fils de Theïs seur rampart de la Grèce.

Ni le feu saint & beau dont Pylade est forcé  
 Quand il s'offre à mourir pour Oreste insensé.  
 S'esteigne le renom d'Hercule, & de Thesee,  
 Et de ceux dont la gloire en tout aage est prisee,  
 Qui se sont de mortels dans le ciel esleuez,  
 Pour les droits d'amitié saintement observez.  
 Mon Prince le plus grand de ceste terre basse,  
 Comme en toutes vertus en cecy les surpasse:  
 Nul divertissement sa douleur ne deçoit,  
 Des yeux ni de l'esprit le somme il ne reçoit,  
 Tant cest ennuy le poingt, donne, promet & prie,  
 N'estime rien trop cher pour racheter sa vie:  
 D'autour de son chevet il ne se peut bouger,  
 Et de sa blanche main le fait boire & manger.  
 Importune le ciel de vœux & de prieres,  
 Bref, pour flechir la mort tente mille manieres:  
 Mais ceste fiere Parque aux rauissantes mains,  
 Seule des deitez est sourde aux cris humains:  
 Sans pitié d'heure en heure elle abat sa jeunesse,  
 Et d'un si beau seiour se veut faire maistrresse.

Amour qui s'y logeoit superbe & redouté,  
 Luy resista long temps d'un ceurage indompté:  
 Et durant qu'il demeure un seul traict en sa trouffe  
 Toujours brave & vaillant arriere il la repousse:  
 En fin il est contraint, foible & tout desarmé,  
 De quitter en pleurant un logis tant aimé,  
 Deconfit, esperdu, traînant l'aïlle blessée  
 Comme un qui s'est sauué d'une place forcée.

Or quelque peu deuant que l'extreme accident  
 Courrist ce point du iour d'eternel Occident,

Durant qu'autour du lit main grand soupir n-  
sonne,

Et que Cleophon mesme au regret s'abandonne,

Danon le regardant son esprit renforça,

Et ces derniers propos avec l'ame il poussa.

Prince, bñeur de nostre age, & sa gloire premiee

Qui fus mon beux, mon tout, mon ame & ma lumiee,

Et le seras toujours' car mal-gré son effort

L'amitié ceste fois surmontera la mort)

L'estime heureusement ma carrière acheuce

Ayant iusqu'au tombeau ton amour esprouuee,

Et remporte en mourant un eternel plaisir

D'auoir si dignement scéu loger mon desir,

Si de peu de saisons ma vie est limitee,

Ayant d'un si grand Roy la faueur meritee,

Je n'ay qu'assez veus, mes esprits sont comens:

„ Tous ceux qu'aiment les Dieux ne viennent pas les  
temps.

Je iure par ton nom qui m'est si doux à l'ame

Qu'un seul trait de douleur au trespas ne m'entant,

Fors du mal qui t'afflige, & l'ennuy de n'aucir

Te seruant plus long temps tesmoigné mon deuir,

Ce regret seulement suivra ma sepulture,

Et par moy Licidas le semblable te iure:

Qui las! toutes les nuicts se lamente de quoy

Le temps ne t'a fait voir plus d'effets de sa foy.

Mesme la nuict derniere en l'horreur plus effec

Alors que tous mes gens de peine & de tristesse

Gisoient appesantzis: de mon œil non touché

Des pauers du sommeil, foible il s'est approché,

Sanglant, la couleur pâle, & la façon peu gaye,  
 Et couuroit de sa main la grandeur de sa playe;  
 Helas! bien different de celuy qu'il souloit,  
 Quand sa ieuue beauté tant d'appas receioit.

Damon, me disoit-il, pour qui la destinee  
 M'a fait dès mon Aurore accomplir ma iournée,  
 Voicy ton heure proche, il te faut auancer,  
 L'uy resté iusqu'icy pour ne te point laisser,  
 Afin que comme en terre aux plaines Elysecs  
 On ne voye un seul iour nos ames diuisées:  
 Mais deuant, cher amy, que tu quittes ce lieu,  
 A mon Prince & au tien dy l'eternel adieu:  
 Conte luy qu'en mourant i'eu son nom en la bouche,  
 Et que tousiours de luy le souuenir me touche,  
 Regrettant de n'auoir suiuant ma volonte  
 Monstré de quelle ardeur i'adoroy sa bonté:  
 Dy luy que d'autre ennuy ie n'ay l'ame oppressee:  
 Mais fay le promptement, car ton heure est pressee.

Ie vouloy luy ressondre alors qu'il s'ennola,  
 Et mon embrassement rien que vent n'accolla.

Reçoy donc ce deuoir dont pour luy ie m'acquise,  
 Et croy que ta vertu ne fut onc mieux escrete  
 Qu'elle estoit en son cœur à toy seul reserué,  
 Qu'iamais autre trait ne peut estre engraué.  
 Croy, s'il te plaist, aussi que la Parque ennemie,  
 Ni du triste Lethés l'oubliance endormie  
 Iamais en nos esprits ton nom n'effacera:  
 Un breuuage amoureux sa liqueur nous fera,  
 Qui de tout autre obiect emportant la semblance,  
 En nous tant seulement lairra ta souuenance

Sur les myrtes ombreux comme oiseaux voletans,  
 Et tous deux à l'enuy tes loüanges chantans,  
 Aux esprits bien-heureux nous les ferons entendre,  
 Qui ravis nous suivront à fin de les apprendre,  
 Et serons comme dieux en la troupe estimez  
 Au nom d'un si grand Roy qui nous a tant aimez.

Reste, Prince inuaincu que ton ame s'appaise,  
 A fin que sa douleur ne trouble point nostre aise,  
 Obeis sans murmure au vouloir du haut Dieu,  
 Et de ma foible voix oy ce dernier adieu.

Adieu chers compagnons, dont la foy m'est cognüë,  
 Si le pouuoir me faut, l'amour me continuë:  
 Aimez-moy donc tousiours, & vneillez retenu  
 De Lycidas & moy l'eternel souuenir:  
 Et pour doux appareil de vostre ame blessée,  
 Ayez incessamment nos noms en la pensée,  
 Or adieu, Cleophon, adieu mortel sejour,  
 La mort m'oste à ce coup la parole & le iour.

Ainsi mourut Damon l'ornement de son aage,  
 Vn Narcisse en beaux traits, un Mars en grãd couraige  
 Le Ciel qui pour sa gloire accompli l'auoit fait,  
 S'il ne l'eust retiré demeureit imparfait.

## A D V E N T U R E S E C O N D E.

### E V R Y L A S.

**E**nfant, l'aise & l'ennuy de la belle Cyprine,  
 Lance un rayon de flamme en ma charn  
 poitrine,



Et renforce ma voix pour chanter dignement  
 Les amours d'Eurylas, sa gloire & son tourment,  
 L'heur de ses compagnons, la fin de leur martyre,  
 Et les beautez d'Olympe honneur de ton Empire:  
 Olympe aux yeux vainqueurs de tout cœur indompné,  
 Qui gagnant un Amant perdit sa liberté.

Ceste ieune Deesse aussi fiere que belle,  
 En l'Auril gracieux de sa saison nouvelle,  
 Erroit sans passion ainsi qu'il luy plaisoit,  
 Et bien (qu'innocemment) mille playes faisoit:  
 Car contre ses beautez ne se trouue defense,  
 Et chacun qui la voit luy porte obeissance,  
 Combien de durs regrets estoient lors entendus,  
 Combien de chauds souspirs & de pleurs esbandus,  
 Par ces nouveaux blessez pour flechir son courage?  
 Tandis qu'elle se rit de les voir en seruage  
 Franche & libre d'amour, qui ne pouuoit penser  
 Que ceste liberté la deust jamais laisser.

La ieune Fleur de lys, chere part de son ame,  
 Plus sçauante aux affects de l'amoureuse flame,  
 De sa dure rigueur souuent la reprenoit,  
 Et pour la conuertir ces propos luy tenoit. (porte

Que faites-vous, mō cœur? quelle erreur vous trans-  
 De fermer aux Amours de vos pensers la porte?  
 Quel plaisir aurez-vous vivant tousiours ainsi?  
 Amour rend de nos iours le mal-heur adoucy:  
 Il nous esleue au Ciel, il chasse nos tristesses,  
 Et au lieu de seruir nous faiçt estre maistresses:  
 L'air, la terre, & les eaux reuerent son pouuoir,  
 Il fait comme il luy plaiçt les estoilles mouuoir,

Tout le recognoit Dieu. Que pensez-vous donc faire  
 D'irriter contre vous un si fort aduersaire?  
 Par luy vostre ieunesse en honneur fleurira,  
 Sans luy ceste beauté rien ne vous seruira,  
 Non plus que le tresor qu'un Vsurier enferme,  
 Ou qu'un beau diamant caché dessous la terre:  
 On ne doit sans Amour une Dame estimer,  
 Car nous naissons icy seulement pour aimer:  
 Mais qu'est il rien plus doux que de se voir seruir  
 D'un qui nous prise plus que ses yeux, ni sa vie?  
 Entendre ses pensers, luy dire nos desirs?  
 Partir également le dueil & les plaisirs,  
 Les courroux gracieux, l'esperance & la crainte,  
 Lire sa passion sur son visage peinte,  
 Le voir perdre en soy mesme, en nous se retrouver,  
 Et les douceurs du ciel en la terre espromuer,  
 Sans tromper follement nostre bella ieunesse,  
 Qui las! sans y penser comme un songe nous laisse.

De semblables propos mille fois recitez,  
 Mais par les vents legers sans effect emportez,  
 Fleur de lys s'efforçoit d'adoucir la cruelle,  
 Fondant le dur glaçon qui sa poitrine gelle:  
 Mais c'est batre le vent & sur l'onde semer,  
 Ce cœur trop verd encor ne se peut enflammer:  
 Il faut qu'un ieune amant en face la vengeance,  
 Et qu'en la surmontant il perde sa puissance.

Desia le haut renom & les faits glorieux  
 Du vaillant Eurilas s'espandoient en tous lieux,  
 Qui n'atignant encore à la vingtiesme année,  
 D'une ardeur ardente & vive à la gloire addonné,

Avoit victorieux en cent lieux combattu,  
 Souffert mille assauts d'un cœur non abatu,  
 Et par ses faits guerriers suivis de mille peines  
 Effacé le renom des plus grands capitaines,  
 Il sembloit à le voir d'un fleury renouveau,  
 Il eut la taille belle & le visage beau,  
 Son teint estoit de lys & de roses pourpres,  
 Et ses yeux rigoureux dardoient mille sagettes:  
 On le prend pour Amour, & à Amour toutesfois  
 Pour suivre le Dieu Mars il mesprise les loix,  
 Maitte Dame en son cœur ardemment le desire,  
 Perd son premier repos, apres ses yeux soupire,  
 L'adore comme un Dieu, revere sa grandeur,  
 Et se sent deuorcr d'une secrette ardeur:  
 Mais elle fera he!us! que vaine est son attente:  
 Car il n'essrouve point le mal qui la tourmente,  
 Et suit libre d'Amour d'un cœur leger & prompt,  
 Plus soudain qu'un torrent ne s'escoule d'un mont.

O grand vainqueur des Dieux, qui me tiens prison-  
 (Disoit tout bas quelqu'une) entens à ma priere, (niere  
 Que fais-tu de ton arc? est-il en vain tendu?  
 Si tu retardes plus ton empire est perdu:  
 Vois-tu pas ce hautain qui mesprise ta gloire  
 Remparrant de nos cœurs une pauvre victoire?  
 S'en irat-il ainsi? nous vettix-tu point vanger!  
 Sauue au moins ta couronne au fort de ce danger,  
 Et des plus poignans traits dont les Dieux tu surmonte  
 Trauerse un ieune cœur qui de toy ne fait conte.

Amour qui ces propos tout colere entendit,  
 Soudain pour y pouuoir du tiers Ciel descendit:

Quoy, ne suis-je plus Dieu: ma flamme est-elle estee  
 Mon carquois (disoit-il) ne fait donc plus de crainte  
 Ose quelqu'un encor mes forces depiter  
 Apres que j'ay vaincu le tonnant Iupiter?  
 Mars tremble sous ma loy prisonnier de ma mere,  
 Et un ieune guerrier est bien si temeraire  
 Pour ie ne sçay quels faicts dont il est renommé,  
 De tenir contre moy qui l'auoy tant aimé  
 Si ie le prens: mais non, sa ieunesse peu caute  
 Veut que sans me vanger i'excuse ceste faulte,  
 Je veux pour ceste fois doucement le punir,  
 Mon empire se doit par douceur maintenir,  
 Puis ie m'en veux seruir pour vne autre entrepris:  
 Olympe ainsi que luy ma puissance mesprise,  
 Qu'ils se blessent l'un l'autre, & sans sçauoir comme  
 Leurs deux cœurs soient naurez par un trait seulme.

Amour, de tes propos les effects s'ensuiuèrent,  
 Car dès le iour suiuant que ces Amans se veirent  
 Frappez du prompt esclair qui sort de leurs beautez,  
 Ils demeurent surpris, esperdus, transportez:  
 Lors comme un qui choisit lieu propre à sa vengeance  
 Tu sors de ton embusche, & d'extreme puissance  
 Delaschant un trait d'or qui bruit au decocher,  
 Tu traueses deux cœurs aussi durs qu'un rocher.  
 Chacun sent aussi tost ceste blesseure estrange,  
 Ils font sans y penser de leurs cœurs un eschange,  
 Ce n'est qu'un vouloir mesme, & leurs regards legz  
 Des nouvelles amours sont piteux messagers,  
 Chacun d'eux est surpris de crainte & de maruille:  
 Leur teint ores est palle, or' de couleur vermeille,

Ils sentent un plaisir tout mestlé de rigueur,  
 Et de secrets soupis ils euentent leur cœur:  
 Mais Olympe à la fin quelque peu revenue  
 Craint d' avoir trop rendu ceste amitié cogneüe  
 (Grande estoit l' assemblée) & croit assésurément  
 Que chacun s' apperçoit de ce prompt changement,  
 Se reprend de sa faute & tasche à se contraindre.  
 Mais son ardent desir est trop grand pour le feindre.  
 Desja son nouveau mal paroist dessus son front,  
 Puis ses bruslans soupis & son penser profond,  
 Ses yeux mal assésurez, son inconstant langage,  
 Monstrent les passions qui troublent son courage:  
 Et plus elle met peine à cacher sa douleur,  
 Plus la fièvre d' amour renforce sa chaleur,  
 Quel moyen ? quel conseil ? pauvre que fera-telle  
 Pour ne descouvrir point sa blesseure mortelle,  
 Mesme aux yeux d' un mary ialoux & desfiant,  
 Qui va nouvel Argus de cent yeux l' espiant ?  
 Il la tient au logis tant qu' il peut enfermee,  
 La presche incessamment de bonne renommee,  
 Controolle ses regards, ses habits, ses propos,  
 Et ne laisse iamais son esprit en repos,  
 Troublé des flots mutins d' une aspre ialousie,  
 Dont son ame egaree est tellement saisie  
 Qu' il cherche les deuins, aux sorciers a recours,  
 Tous les Dieux infernaux il appelle au secours  
 Pour luy garder sa femme, & n' a pas cognoissance  
 Que les enchantemens contre Amour n' ont puissance.  
 Il estoit nuict fermee, & les hommes lassez  
 Reposoient sans soy cy d' un fors sommeil pressez.

Quseaux.

Les yeux, bestes, poissons, sous l'horreur solitaire  
 Reccuoient la faueur du repos ordinaire:  
 Les vents comme endormis leurs souspirs retenoient,  
 Et les fucilles des bois sans branler se tenoient,  
 Bref tout se reposito, Olympe au cœur blessee  
 Est seule qui ne sert repos en sa pensee:  
 Les beautez d'Eurylas luy sont deuant les yeux,  
 Ses vertus, sa grandeur, ses faitts victorieux,  
 Et ses plaisans regards qui mille amours recellent,  
 De l'un de ces pensers cent autres renouellent,  
 Qui reblessent son ame, & ce doux souuerain  
 Fait sa nouuelle ardeur plus forte deuenir.  
 Or il luy prend vouloir de chasser toute crainte,  
 Pour descouvrir le mal dont son ame est assainie:  
 Et cre elle a desir de se laisser bruzler  
 Sans que l'on puisse voir sa flamme estinceler,  
 Ardent amour la pousse, & la peur la retire:  
 L'un luy donne plaisir, & l'autre la martyre:  
 Et de tant de pensers son cœur est agité,  
 Qu'elle flotte incertaine en ceste extremité,  
 Ore de ceste part, or de l'autre pousse,  
 Comme une foible nef par les vagues forcees  
 Ou comme un vieux saphir combattu rudement  
 Par deux vents ennemis soufflans diuersement,  
 Encore en ces assauts ce qui plus l'importune  
 C'est qu'elle n'a pouuoir de plaindre sa fortune.  
 Le faix de ses ennuis luy seroit plus leger  
 S'elle osoit d'un souspir sa poitrine allegier:  
 Mais elle sent helas ! son ialoux aupres d'elle  
 (Indigne de toucher une chose si belle)

Qui la fait contenir sans mouuoir ni gemir:  
Car elle a toujours peur qu'il feigne de dormir.

Ainsi durans l'effort de tant de durs allarmes,  
Retenant ses souspirs son recours est aux larmes:  
Tant que la nuit dura de pleurer n'a cessé,  
Enfin le foible esprit du travail oppressé  
Peu à peu defaillit, & vaincu donna place  
Au sommeil gracieux qui les ennuis efface.

Desja le point du iour peu à peu s'auançoit,  
Et la femme à Tithon son chemin commençoit,  
Chassant de firmament la grand' troupe estoilee,  
Quand Olympe en dormant fut toute consolee  
Par un songe araucieux que l'enus luy fit voir,  
Messager du plaisir qu'elle deuoit auoir:  
La mere des amours de sa douleur touchée  
Ainsi qu'il luy sembloit, pres d'elle estoit couchée,  
Seichoit ses larges pleurs, son dueil reconfortoit,  
Et ce langage doux de sa bouche sortoit.

Beauté plus que mortelle à mes yeux admirable,  
Ma compagne, ma fille, aux Deesses semblable,  
Prenez cecy ma mignonne, & suffrez doucement  
Les angoisses à' Amour à ce commencement:

Après beaucoup d'ennuis plus douce est la liesse,  
Et iamais un grand heur n'est acquis sans tristesse,  
Comme vous cognoistrez: car ie veux commencer  
Lasse de vos douleurs à vous recompenser,  
Si vous me voulez croire & chasser toute crainte  
Monstrât par vrais effects que vostre amour n'est feinte,  
Oyez donc le conseil que ie vous veux donner,  
Et qu'un peu de hazard ne vous puisse estonner.

- „ Toute chose facile est indigne de gloire:  
 „ Plus grand est le peril , plus belle est la victoire.

Au frond du vieux Palais autrefois le seiour  
 Des demy-dieux de France, est un temple d'Amour  
 A niaux argentex, la vouste est toute peinte:  
 Là se voit à main droicte une figure sainte  
 Du paradis heureux des amans fortunez,  
 De leurs longues douleurs à la fin guerdonnez,  
 Si tost que le Soleil commençant sa carrière  
 Pour porter aux humains la nouvelle lumière  
 Sera sur le midy, lors qu'on n'y pense pas:  
 Et que chacun s'attend à prendre son repas,  
 Ayant avecques vous pour compagne fidelle  
 Camille atteinte au vis de l'ardente estincelle  
 Des yeux de Floridant, qui meurt pour ses beautez,  
 Choisissez sagement les lieux plus escartez,  
 Et vous rendez sans crainste en ceste heureuse place  
 C'est là que vous sçauvez l'heur que ie vo' pourchasse  
 Mes delices, mes ieux, mes gracieux tourmens,  
 Et de quelles douceurs i'enyure les Amants.

Venus, celuy sembloit, à ces mots l'a baissee,  
 Laisant d'un chaud desir sa poitrine embrassee,  
 Puis disparut legere. Ainsi qu'elle partoit  
 Le Ciel tout restouy ses loizanges chantoit,  
 Les vents à son regard tenoient les bouches closes,  
 Et les petits Amours faisoient pleuvoir des roses,  
 Phebus aux cheueux d'or sur les monts paroissoit,  
 Et la nuit deuant luy son grand' voile abaissoit,  
 Les fleurs s'ouuroient au iour, & la gaye Ironnelle  
 Saluoit en chantant la lumière nouvelle:



Quand avec un penser plaisant & soucieux  
 Olympe se resueille entr'ouurant ses beaux yeux,  
 Doucement tout au tour la veüe elle a tournée,  
 Puis se tint sans mouuoir comme toute estornée:  
 En fin pleine d'amour son chef elle haussa,  
 Et ces mots l'œil au Ciel bassèment prononça.

Fille de Iupiter ô diuine Cythere,

Qui sous le voile ombrèux de la nuit solitaire  
 M'as daigné consoler, ie te suy desormais,  
 Et ma belle ieunesse en tes mains ie remets,  
 Loing loin, fable d'honneur, qui m'as tenuë en crainte,  
 Arriere ô vains respects, vous m'avez trop contraincte,  
 Ie ne redoute plus les propos enuieux:

Et toy mary jaloux d'un œil trop curieux

Inuoques tes esprits, veille apres moy sans cesse,  
 J'auray pour mon secours l'amoureuse Deesse,

Qui me deliurera de ta captiuité:

„ Debile est un mortel contra la deité.

De mille autres propos chauds d'amoureuse flamme

Olympe attainte au vis s'asseuroit en son ame,

Et se donnoit courage à fin de mieux oser

Pour sa belle entreprise hardiment exposer,

Elle en parle à Camille & le songe luy conte.

Camille aussi soudain à ses desirs est prompte,

Amour luy donnoit cœur, le fait luy semble aisè

Puis que de Venus mesme il est favorisé.

Toujours de plus en plus ce desir continuë,

Et leur tarde beaucoup que l'heure soit venue:

Mais ce ne fut pas tout: Olympe qui scauoit

Qu'au sang de Fleur de lys Amour ses traits l'auoit,

Ayant en mille endroits sa poitrine enserree  
 Par les diuins attraits du gracieux Niree  
 Compagnon d'Eurylas, veut que pareillement  
 Elle soit leur compagne en ce contentement.

Olympe que fais-tu? les amoureux mysteres  
 Sont toujours plus sacrez plus ils sont solitaires:  
 Ne t'auiſs-tu point que c'est trop entrepris  
 Tu passes le conseil de la belle Cypris,  
 D'accroistre ainsi le nombre & mettre en la partie  
 La ieune Fleur de lys sans l'auoir aduertie.

Car vous la fuſtes prendre, & feignant la ment  
 Pour passer la iournee avec vous pour mener,  
 Vous partez toutes trois Tu marchois la premiere,  
 J'a honte aucunes fois te fait tourner arriere,  
 Ton pied douteux chancelle, & n'ose plus passer:  
 Mais l'amour aussi tost te contraint auancer,  
 Amour seruoit de guide en ce secret voyage,  
 Qui chassoit toute crainte & luy donnoit courage:  
 Elle va l'œil au guet pas à pas doucement,  
 Et tressaut coup sur coup d'amoureux tremblement.

Si tost qu'au vieux palais sans bruit furent entres,  
 De trois ieunes Amans elles sont renconrees,  
 Qui douteux iusqu'à lors seutoient dedans le cœur  
 Vn combat incertain d'esperance & de peur:  
 Fleur de lys qui les voit reste toute esbahie,  
 S'enflamme de courroux se plaint d'estre trahie,  
 Par le haut se tourmente, & d'un cœur de pitie  
 Blasme la belle Olympe, & sa temerité,  
 Les Amans tous confus ne scauens que luy dire,  
 L'un fait mille sermons, l'autre espere des souſpirs,

Et l'autre d'un parler triste & passionné  
 S'efforce d'amollir ce courage obstiné.  
 La pauvre Olympe misme à jointes mains la prie,  
 L'appelle son desir, sa lumiere & sa vie,  
 La serre estroitement embrasse ses genoux  
 Puis quelque fois se fache, & luy parle en courroux.  
 Hé quoy, luy disoit elle j'ou est vostre assurance?  
 Où sont tous ces propos si pleins de vehemence  
 Que vous me souliez dire, à fin de m'enflammer  
 Avant que deux beaux yeux m'eussent forcé d'aimer?  
 Quel charme, ou quel Deimō mainenāt vers travaille  
 Qu'au besoin laschement ce courage vous faille?  
 Comme un soldat craintif, qui bien loing du danger  
 Ne bruit que de combats, de forcer, d'assiéger,  
 Parle haut des coïars, leur lascheté reproche,  
 Puis fuit honteusement quand l'ennemy s'approche:  
 Vous su, ez tout ainsi d'un cœur lasche & peureux,  
 Bien que vostre ennemy ne soit pas rigoureux.

Ainsi parloit Olympe à bon droit courroucée,  
 Mais pourtant Fleur de lys ne change de pensée,  
 Son esprit mal content ne peut estre appaisé:  
 Niree en vain la prie ardemment embrasé,  
 Remontre son amour, desecoure sa constance,  
 Se plaint de ses rigueurs, perd toute patience:  
 Car il n'auance rien, ce courage endurcy  
 Ni se peut condescendre à luy donner mercy,  
 Pendant qu'il parle à elle ardent de mille flammes,  
 Les Amants desireux, & les deux iuncs dames  
 Eurent au paradis sans d'fois souhaité  
 Agrable sejour de leur felicité.

O ieune enfant Amour le seul Dieu des lieffes,  
 Toy seul pourrois conter leurs mignardes careffes,  
 Leurs souffpirs, leurs regards, leurs doux rauiffemens,  
 Et ces petits refus fuiuus d'embrassemens,  
 Ces propos enflammez, ces agreables plaintes,  
 Ces desirables morts, & ces coleres feintes  
 Tu les peux bien conter, car tu y fus tousiours  
 Ayant avecques toy mille petits Amours,  
 Les vns forgeans des traits, les autres de leurs aislas  
 Esuentant douccement leurs flammes immortelles:  
 Les autres voletans tout au tour s'amassoient,  
 Et les autres de fleurs ton carquois remplissoient,  
 Dont couuroient ces amans comme d'un grand nuay,  
 Puis voloient dans leurs yeux & baisoient leur visage,  
 Chacun à qui mieux mieux se monstrant desireux  
 De les rendre en ce lieu contans & bien-heureux.

Helas ! pourquoy si tost finit ceste iournee?  
 Pourquoy n'eut elle au moins la longueur d'une annee  
 Certes le clair Phebus cessant de luire aux cieux,  
 Monstra bien qu'il estoit sur leur aise enuieux,  
 Et fit haster la nuict plustost que de coustume  
 Remplissant leurs esprits d'angoisseuse amertume,  
 Et leur faisant cognoistre à ce dur partement,  
 Combien l'heur des mortels s'enfuit legerement.

Elegie sur les dernieres Amours de Mon-  
sieur DES PORTES.

**A**insi sousspireroit son amourenx martyr  
Le Chantre Delien, se plaignant à sa lyre,  
Si l'arc de Cupidon avec sa fleche d'or  
Pour une autre Daphné le ret-lessoit encor.

Celuy vraymēt qui lit ces sousspirs pleins de flamme,  
Sans sousspirer luy-mesme, & fremir en son ame,  
Est un vivant rocher des plus mal animez,  
Qui par Deucalion furent oncques semez.

Que ce roc insensé, que ceste froide souche  
De sa profane main ces mysteres ne touche:  
Loin, qu'il s'en tienne loin, iusques à tant qu'un iour  
Il soit purifié par la flamme d'Amour,  
De peur que s'irritant encontre son offense,  
Ce Dieu ne le foudroye, en faisant la vengeance,  
Comme un moqueur des dieux, impudamment entré  
Dedans le sanctuaire à son nom consacré.

Tu ne dois plus douter, ô saint fils de Cyprine  
Que tout c'est uniuers deormais ne s'encline,  
Deut à tes Autels, si par tout l'uniuers  
Va volant une fois le son de ces beaux vers.  
Où qu'ils soient entendus, fust-ce entre les Tartares,  
Amollissant l'acier de leurs ames barbares,  
Ils apprennent d'aimer, & feront du grand mont,  
Du negeux mont Rhiphee un Monsgibel second.

Comme loin quelquefois de peril & de peine  
Un Roy void d'une tour en la voisine plaine  
Ses soldats combatans, l'ennemi surmonter,

Et l'heur d'un nouveau sceptre à son sceptre adiouster  
 Ainsi sans coup ferir, ou perdre une sagette,  
 Tu verras de formais à ton pouuoir subiette  
 Toute ame se courber, & plus que par tes faits,  
 De rebelles esprits par leur conseil defaits,  
 Tu seras comme Pyrrhe, eux ainsi que Cynce:  
 Cynce, à qui Pithen ceste gloire a donnée  
 D'auoir par le seul vent d'une diuerso voix,  
 Plus reuerfé d'estats, que luy par le harnois.

Que tu es en ton ame heureuse & glorieuse:  
 (Mais sinon glorieuse, au moins tu es heureuse)  
 Toy, quiconque fois-tu, memorable beauté,  
 Dont l'honneur immortel en ces vers est chanté.

Si c'est quelque plaisir à l'ambitieuse ame,  
 (Telle comme l'on dit qu'est celle de la femme)  
 De voir voler son los iusques au firmament,  
 Nul plaisir ne s'gale à ton contentement:  
 Tu vois comme Narcisse en l'amoureuse peine,  
 Qui peinte en ces escrits te sert d'une fontaine,  
 Combien ta face est belle, & lors en t'admirant,  
 Tu te vas de tes yeux peut-estre enamourant:  
 Puis voyant quels Lauriers couronnent la memoire  
 De ce Chantre diuin de ta diuine gloire:  
 Si tant d'honneur est doué (ce dis-tu dans ton cœur)  
 Aux soupirs du vaincu, que doit-on au vainqueur!

Le Heraut publiant aux Olympiques festes  
 Les noms & les laurs des vainqueresses testes,  
 Est-il plus vanté pour l'honneur de sa voix,  
 Que le vaillant guerrier qui vainquoit aux tournois?  
 Le l'ay seule inspiré l'animant de ta venue,

Donc cest ouvrage est mien, la gloire m'en est due,  
 S'il est vray que la cause est autant que l'effect.  
 Et celuy qui fait faire autant que cil qui faict.

Ainsi dis-tu muette, & coupable en ton ame,  
 Du saint embrasement d'une si belle flamme,  
 Lors que tu lis ce livre en ton cœur tu souris  
 Aise d'estre sur et de tant de beaux escrits.  
 Mais ne te flatte point, ni toy, ni les doigts mesmes  
 Qui se disent auteurs de ces divins Poëmes,  
 N'avez point achevé cest œuvre plus qu'humain,  
 Ces traits ne monstrerent point une mortelle main:  
 Amour en se tirant une plume de l'aïste  
 En a luy-mesme escrit ceste plainte immortelle,  
 Se souvenant du temps qu'il languissoit, picqué  
 De son bel aiguillon pour la belle Psyche.  
 Ce fust au mesme temps que dolente esplorée  
 L'alloit cherchant par tout la belle Cytheree,  
 Et que le saint troupeau des neuf sçavantes Sœurs  
 L'arresta prisonnier d'une chaine de fleurs,  
 Pendant qu'il fist captif il beut en leur fontaine,  
 Il apprit leur mestier, & soupirant sa peine,  
 Chanta si doucement que les bois d'alentour  
 Vont encor racontant les Amours de l'Amour.

Je disois une fois à celle que j'adore,  
 Maistr. sse i'envoyray jusqu'au rivage More  
 Sur l'aïste de mes vers l'honneur de ta beauté,  
 Et rien onc icy bas ne fut si bien chanté:  
 Tes Soleils esclairans me tenet reschassées,  
 Font germer en mon cœur de si belles pensées,  
 Que si de mon espoir le presage n'est vain.

Il n'en sortira rien de mortel, ni d'humain:  
 Seconde seulement du doux vent de ta grace  
 Et d'un peu de faueur le vol de mon audace:  
 Je monteray si hault empenné de ma foy,  
 Que les plus hault-volant ie verray dessous moy.

Ainsi plein de l'ardeur qui bouilloit en mon ame,  
 Vn iour en me vantant ie disois à Madame,  
 A la sainte beauté, dont esclave ie suis,  
 Et pour qui tout osant, l'impossible ie puis.

Mais, Madame, à ce coup ie desdy ma promesse,  
 Je ne chanteray plus, non libre, ie confesse  
 Que ie n'ay plus de cœur, ni d'esprit, ni de voix,  
 Mon audace premiere est morte à ceste fois:  
 Ces beaux mots amousteux, ces traits inimitables,  
 Ces sousspirs qui rendoient les Tygres pitoyables,  
 Et qui mesme pourroient les rochers allumer  
 M'ont du tout osté l'ame au lieu de m'animer.

L'ay d'eux & de tes mains recou mesme dommage,  
 Tu m'as osté le cœur, ils m'ostent le courage,  
 Non celuy qui m'inflame à servir tes beaux yeux,  
 Mais celuy qui vouloit pousser ton nom aux cieus.

Pourquoy! demandes-tu: pour autant que leur gloire  
 S'est si haut auancee au temple de memoire,  
 Que qui presomptueux les desire imiter,  
 Ressemble à Salmonée imitant Iupiter.

Ainsi troublé de honte, & de regret & d'ire,  
 Rompit son flageolet l'audacieux Satyre,  
 Apres qu'il eut ouy sur les tapis herbues  
 Des prez Arcadiens la lyre de Phebus:  
 Ainsi dedans un bois se taist esmerueillée.



Des autres oiselets la brigade esmaillée,  
 Quand quelque Rossignol se complaignant d'amour,  
 Anime de ses chants les forests d'alentour.

Qu'un autre te promette une immortelle vie,  
 Quant à moy despoillé d'esperance & d'envie,  
 Je perds icy mon luiti. & jurant je promets  
 Par celuy d'Apollon, de n'en joïr jamais.

Lors que nous disputons le pris d'une carrière,  
 Et que nos concurrents nous laissent peu derriere,  
 L'espoir de les passer encor' en nous vivant,  
 Nous sert d'un esperon qui nous pousse en avant:  
 Mais quand nous devançant d'une trop longue espace,  
 Ils voisinent le but, nous devenons de glace,  
 Nous sentons nostre force adonc à terre choir,  
 Et nous faut le courage en nous faillant l'espoir.

Aussi bien que feroÿ-ie, infidelle à moy-mesmes  
 Trahirois-ie le los de ta beauté suprême,  
 L'abbaisant par mes vers, & ne luy donnant pas  
 Le premier rang d'honneur sur celles d'ici bas?  
 Je suis seur, mon espoir, qu'en nul rare merite  
 Celle de qui ces vers ont la beauté descrite,  
 Ne te va surpassant, fors en ce seul bon-heur  
 De se voir celebrer par un parfait sonneur,  
 Ces flatueuses couleurs donnans à sa peinture  
 Ce que peut-estre, au vif a nié la nature,  
 Et ont fait un miracle, à qui rien n'est pareil  
 Que l'eternelle Idee, ou toy, mon beau Soleil:  
 Ainsi l'un celebrant une feinte Cassandre,  
 Et l'autre une Francine, ont presque fait descendre  
 Jupiter de son Ciel, pour voir si leurs beaux

Respõdoient aux beaux vers qu'ils en auoient chatõz  
 Et toy qui sans flatter es la perle du monde,  
 Apres ces autres cy tu marcheras seconde,  
 Et par ma seule faute un tort bien soustenu  
 Vaincra le droit plus foible, & d'eloquence nu:  
 Abstẽns-nous plustost que faire ceste offense  
 Indigne & de ton nom, & de nostre esperence:  
 Soyons comme Pompee ou nuls, ou les premiers,  
 Et braves de saignons les non braves lauriers.

Tout beau mon cœur, tout beau, d'ou te vient celuy  
 De desirer ou rien, ou la premiere place? (audace)  
 Quoy? ne voudrois-tu point dedans le Ciel monter  
 Si tu n'esperois estre au Ciel un Iupiter?  
 Tu veux des mains d'Hercule arracher la massue,  
 Meurs, ô folle esperance, auant qu'estre conceue,  
 Et ne ressemb̃le point l'Ange ennemy de Dieu,  
 Qui tendant au plus haut, est cheu au plus bas lieu:  
 Ce n'est pas d'aujourd'uy que tu deuois defendre  
 A ta ieune fureur de si haut entreprendre,  
 Il y a ia long temps que l'Apollon François  
 A donné dans le blanc menacé tant de fois  
 Tant de diuins esprits dont France est glorieuse  
 Te deuoient bien couper ceste a:ste ambitieuse:  
 Car qui desire mieux que ce qu'ils ont chanté,  
 Cherche ie ne sçay quoy plus beau que la beauté.

Donc adore leurs pas, & contans de les suivre  
 De ce vin orgueilleux iamais plus net'enyivre:  
 Cogneoy toy desormais ô mon entendement,  
 Et comme estant humain espere humainement.  
 Nos nepuceux qui sçauents combien ta Dame passe

En merite & beauté l'air de ta rime basse,  
 Dirant en t'excusant cestui-cy fut un iour  
 Plus fidelle Amoureux, que bon chantre d'Amour:  
 Servant une beauté des bîlles la plus belle,  
 Il voulut par ses vers rendre sa gloire telle:  
 Mais le Ciel enuieux à ses vœux s'opposa,  
 Et si bien il ne peut pour le moins il osa.

Beataus.

STANCES SVR LE MES-  
 ME SVIET.

Voicy le beau Soleil en sa cource premiere,  
 Qui dès son Orient seme plus de clarté,  
 Que le Soleil du monde au plus chaud de l'Esté;  
 Ardant en son midy ne iette de lumiere:  
 A qui tous les esprit, quelques luisans qu'ils soient,  
 Au print de son leuer, sont astres à l'Aurore,  
 Faisant recacher ceux qui desja paroissoient,  
 Et retenant cachez ceux qui l'estoient encore.

Soleil des beaux esprits, lumiere claire & sainte,  
 Des autres temps l'enuie, & du sien l'ornement,  
 Qui fait luire son siecle, & voile obscurément  
 Tout le passé de honte, & l'aduenir de crainte:  
 Qui seule monstre plus en effect de sçauoir,  
 Que n'a fait, ni fera nul autre en apparence,  
 De ce que l'on a veu, de ce qui reste à voir,  
 Toute l'experience & toute l'esperance.

Voicy le beau Phoenix humble qui se vient rendre,

Peur

Pour hommage soi-mesme à ce nouveau Soleil,  
 A un nempareil aſtre un oiseau nempareil,  
 Et ſa vie à celui dont il la doit reprendre:  
 Car les aiſles d'Amour font qu'il eſt un oiseau:  
 Mais ce qu'il eſt ſi rare en ce temps, le faiſt eſtre  
 Vn Phenix, dont la tombe eſt l'unique berceau,  
 Qui rend l'ame au Soleil, pour au Soleil renaître.

Amour nouveau Phenix, pour chercher nouvelle en,  
 Sur un liſt de ſenteurs ſes aiſles agitant,  
 S'oppoſe à ce Soleil ardemment bluettant,  
 Tout flammeux de rayons, tout rayonneux de flam:  
 Voilà ſes os bruſlez deſſus un liſt d'encens,  
 Voilà ſoudain que l'ame en a eſté ravie,  
 Ces beaux vers animez, heureuſement naiſſans  
 De la cendre d'Amour, où l'Amour reprend vie.

Or eſtant le Phenix (ceſt oiseau qui tremouſſe  
 Des aiſles à la flamme) unique comme il eſt,  
 Rien qu'un ver ſeulement de ſes cendres ne naiſt,  
 Et petit Pheniſſeau d'autres aiſlettes pouſſe:  
 Mais ces beaux vers eſclos pour faire des Amours,  
 Sortent en ſi grand nombre à la fois de leur cendre,  
 Et prennent en naiſſant tant d'aiſles tous les iours,  
 Que les nommant Phenis i'ay crainte de m'eſprendre.

Soient Amours ou Phenis, leurs aiſles ſont bié fortes:  
 Mais ſi tant de beaux vers aux Amours deſtinez,  
 Portent autant d'Amours amoureuxmēt nez,  
 Que d'amours porterōt les amours de DES PORTIS  
 Et ſi c'eſt un Phenix que chacun de ſes vers,  
 Que de rares beautez, que de raritez belles,  
 Et combien volera ſon nom par l'univers,  
 Si chacun ſon de vers en naiſſant prend des aiſles?

## A D P H I L I P P V M P O R T Æ V M.

**N**on leue forma prior castę Peneïdi nomē,  
 Et Latonigenę dura repulsa dedit.  
 Põltamen in melius mutata cacumine cœlum  
 pulsat, & intõsi tempora frondę Dei:  
 Itarũque Iouis secura, tonitrua temnit  
 Vsq̃ virens factus in monumenta sui.  
 Nec, reor, in priscam vellet reuoluta figuram  
 Quę sitę famę tristitia damna pari.  
 Cinge, Arioste, comas æternũ virgine lauro,  
 Sortę animo hanc reuocans ad tua fata refer.  
 Et versus tandem, noua per miracula senti  
 P O R T Æ V M famę consuluisse tuę.

P. P.

I M I



# IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

## ROLAND FVRIEVX.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

A V ROY CHARLES IX.

**L**E v<sup>e</sup>ux chanter Roland, ses fureurs, & sa  
rage:  
Le v<sup>e</sup>ux chanter d'Amour la tempeste &  
l'orage,

La colere irdompree, & le forcenement,  
Qui troublerent l'esprit d'un miserable Aman,  
Delaisse sans raison d'Angelique la belle,  
Pitoyable loyer d'un amour si fidelle.

CHARLES, Roy magnanime, issu du sang des ducs  
Le chante en m'essayant ces regrets furieux,  
Attendant qu'une fois plus heraitement i'entorne  
Les combats achenez pour sauuer la couronne,  
Quand le discord mistin par la France allumé,  
Rendoit contre l'enfant le pere ennemimé:  
Tandis d'œil fauorable, & de Royal courage  
Refoy ce que i'appens aux pieds de ton image:

Esfi surpris i'amaï plaisir en mes escrits,  
 Eniens de quelle ardeur cest Amant fut escrit.  
 Le grand Dieu des amours, Dieu de telle puissance,  
 Qu'encor il n'a trouué qui luy fit resistance,  
 Un iour blessa Roland le redouté guerrier,  
 Le vaillant palladin, le brave amanturier:  
 Et bien qu'il n'eust pas craint une puissante armee,  
 Si tost qu'il eut d'un traict sa poitrine entamee,  
 Et que de deux beaux yeux le rayon s'espandit,  
 Il mit les armes bas, & vaincu se rendit.  
 Pauvre que feroit-il, si la celeste bande  
 Des esprits immortels, si le Dieu qui commande  
 Aux enfers tenebreux, & cil qui peut domter  
 L'orgueil des flos mutins n'ont scen luy resister?  
 Or pour flechir le coeur de sa fiere Maistresse  
 Il fait en mille endroits retentir sa proïesse,  
 En Inde, en Tartarie, & desia l'Oriant  
 Restant tout estonné va ses faits publiant:  
 Puis il repasse en France, ou le peuple d'Espagne,  
 Le Numide & le More emplissoient la campagne  
 Conduits par Agramant, qui desia se promet  
 Que la France captive à ses loix se soumet,  
 Là de mille beaux faits il enrichit sa gloire,  
 Là de mille combats remporta la victoire:  
 Il fouloye, il saccage horrible & furieux,  
 Et l'ennemy qui craint son bras victorieux,  
 Fuit au deuant de luy, comme de dans la plaine  
 Fuit au deuant du loup le mouton porte-lainé.  
 Qui a veu quelquefois tonnoyer dedans l'air,  
 Gronder & faire fen le tonnerre & l'esclair,

Puis tombant tout à coup en mille estranges sortes  
 Esclater & partir les roches les plus fortes,  
 Briser les marbres durs, crouler les fondemens,  
 Et peste-meste encor broiiller les elemens:  
 Pense qu'il voit Roland marchant de place en place,  
 Qui portant sur le front la tempeste & l'audace,  
 Et les armes au poing, deha: hant & taillant  
 Fait refroidir le sang du plus brave & vaillant.  
 On noit autour de luy que mortelles complaints,  
 Son espee & son bras & ses armes sont teintes  
 Du sang des ennemis: car rien ne les defend,  
 Maille, ni corcelet, quand Durandal descend:  
 Il fend, il taille, il perce, il frappe, il tuë, il chasse,  
 Chacun fuit devant luy qui son armet delace,  
 Qui laisse choir sa lance, & qui souuentesfois  
 Quitte là son espee, & fuit dedans le bois,  
 Qui deçà, qui delà, & leur ame craintive  
 A chaque flair de vent croit qu'entor il les suiue,  
 Qu'il presse leurs talons, & qu'il hausse le bras  
 Pour les priuer de vie au milieu de leurs pas.

Comme un ieune Cheureul qui dedans un boccaz  
 A veu le fier Lion chaud de soif & de rage,  
 Qui massacre sa mere & conuivieux de sang  
 La demembre & deschire, & luy mange le flanc,  
 Craintif il se desrobe, & de course isnelle  
 Eschappe la fureur de la beste cruelle:

Au mouuoir d'une fueille il ne sçait qu'il deuient,  
 Tout bruit semble au pauuret le Lion qui le tient.

Ainsi devant Roland la tourbe espouuentee  
 S'enfuit à qui mieux mieux d'une course hastee



Et luy qui les poursuit continuant ses coups,  
Renuerse les chevaux, & les maistres deffous.

La desfa le renom de sa force admirable  
Lerendoit en tous lieux terrible & redoutable:  
Il se disoit par tout qu'il n'auoit son pareil  
Depuis les Indiens iusqu' au liét du Soleil:  
Quand vn des iours plus chauds lors que la canicule  
De la terre & du ciel tous nuages recule,  
Ayant depuis deux iours vainement pourchassé  
Le vaillant Mandricard, il descend tout lassé  
De chaud & de travail, aupres d'un clair riuage  
Encoint tout à l'entour d'un gracieux ombrage  
D'arbres droitz arangez & des belles couleurs,  
D'un beau pré verdissant tout esmaillé de fleurs.  
L'Oeillet y florissoit, l'Eglantier & la Rose,  
Le Clytie au Soleil sa robe auoit declose,  
Et Thimy prenoit place, & le Lys blanchissant  
Et la fleur du mignon qui mourut languissant  
Par trop aimer son ombre & la figure vaine  
Qu'il veist en se mirant és eaux d'une fontaine.

Le Soleil s'auançant pour parfaire son tour,  
A moitié du chemin nous marquoit le my-iour,  
Quand Roland y suruint qui tout par tout degoute,  
Et de son mal prochain le chetif ne se doute:  
Il pensoit reposer, mais au lieu de repos  
Vn espineux travail le perça iusqu'à l'os,  
Cheualier mal-heureux à qui la destinee  
Reseruoit trop cruelle vne telle iournee!  
Car en se destournant, comme il leue les yeux  
Vers les arbres prochains, il voit en millo lieux

Le nom de sa Deesse engraué sur l'escorce,  
 Tesmoignage euident d'une amoureuse force.  
 Il admire le chiffre, & cognoit tout soudain  
 Que la belle Angelique y auoit mis la main.  
 Parquoy tout estonné s'approche, & le regarde,  
 Et mieux qu' auparauant curieux il prend garde  
 A tout cela qu'il voit, & lit par tout encor  
 Enlacez de cent nœuds Angelique & Medor.

Desia d'un chaud despit sa poitrine est atteinte,  
 Et maint ialoux penser le fait tremblet de crainte,  
 Autant de traits qu'il voit, autant de cloux ardens  
 Amour fiche en son cœur, qui le percent dedans:  
 Encor il ne sçait pas que tout cecy veut dire,  
 Toutesfois il fremit, & tout bleśme il soupire,  
 Puis il se reconforte, & de tout ce qu'il voit  
 Il s'efforce de croire autrement qu'il ne croit,  
 Il feint mille discours, & pense à l'aduenture  
 Que quelque autre Angelique a fais ceste escriture  
 Puis il cognoist la lettre, & voit qu'il se deçoit,  
 Mais vne autre esperance aussi tost il conçoit.

Hors de moy, ce dit-il, penser qui me deuore,  
 Je cognoy maintenant que celle que i'adore  
 (Amour en soit loisé) m'aime parfaitement,  
 M'ayant sous vn Medor deguisé finement:  
 Car ie suis ce Medor, & cognoy que Madame  
 En deguisant mon nom veus de guiser sa flame.

Ainsi disoit Roland, mais vn nouveau penser  
 Luy fait presqu'aussi tost ce propos delaisser:  
 Car tousiours il se doute, & ce qui le fait craindre  
 Se renflamme & s'accroist plus il le veut esteindre.

Comme le simple oiseau qui s'empestre & se prend  
 Au piege & à la glus que l'oiseleur luy tend,  
 Tant plus qu'il bat de l'aïste, & que plus il s'efforce  
 De se desempestrer, plus la glueuse amorce  
 L'attache & le retient: Roland en est ainsi  
 Qui sent croistre tousiours son amoureux soucy,  
 Or' il resue immobile, & or' il se destourne  
 Puis deçà puis delà, & iamaïs no seiourne  
 Sa pensee inconstante, & sent dedans le cœur  
 Vn combat obstiné d'esperance & de peur.

Discourant en ce poinct sans qu'il pense à soy-mes-  
 Tant il est possédé d'une maniere extreme, (me  
 Il vient iusques aux lieux où les Amans heureux  
 Sur la chaleur du iour doucement languoureux  
 Se retirent à l'ombre au frais d'une fontaine,  
 Où de mille baisers ils enchantoient leur peine,  
 Ores de leurs amours doucement ioïssans,  
 Ores demy lassez, doucement languissans:  
 Et souuent redoublans l'amoureuse escarmouche,  
 Ils se tenoient serrez la bouche sur la bouche,  
 Le flanc contre le flanc, & nageoient à souhait  
 Dans le fleuve d'Amour de nectar & de lait.

Medor pour faire foy du plaisir desirable  
 Qui l'auoit bien-heuré dans ce lieu delectable  
 Par dessus tous les dieux, auoit subtilement  
 En mille & mille endroits peint son contentement,  
 On voit tout à l'entour mainte & mainte deuise,  
 Et ne peut courir l'œil vn seul lieu qu'il n'y lise  
 Escrit de cent façons, Angelique aux beaux yeux,  
 Angelique & Medor le f. iuory des cieux,

Roland regarde tout, qui a l'ame saisie  
 De la froide poison d'une aspre ialousie,  
 Et chancelle inconstant comme le Prestre saint  
 Que le tan de Bacchus trop viuement ataint:  
 Mais ainsi que tousiours de plus pres il s'approche  
 Et contemple estonné la fontaine & la roche,  
 Tournant mille discours en son entendement,  
 Voit ces vers de Medor engratez fraischement.

O tertres verdissans, ô gracieux ombrages  
 Des antres tenebreux, des prez & des riuages,  
 O bois delicieux, ô doux-courans ruisseaux  
 Espesement bordez de plaisans arbrisseaux:  
 Ou la belle Angelique ornement de cest aage,  
 Qui de tant de grands Rois enflamma le couraige,  
 La fille à Galafron, vray mirale des cieux,  
 Celle qui fit trembler les plus audacieux,  
 Abaisant sa grandeur & sa race royale  
 A moy pauvre Medor se fist si liberale,  
 Que mille fois ensemble en mille houreux plaisirs  
 Auons donné relasche à nos boüillans desirs.

Pour ces douces faueurs entre vos bras receüs,  
 Tertres, ombrages, bois, & camernes moussües,  
 Herbes, riuës & fleurs, ie ne puis auancer  
 Si ie veux presumer de vous recompenser,  
 Parquoy ne pouuant mieux ie benis à toute heure  
 Et d'esprit & de voix ceste beureuse demeure:  
 Priant tous palladians qui passeront icy,  
 S'ils ont iamais senty le doux-poignant soucy (bray  
 Du grand vainqueur des diëux, qu'aux gracieux  
 Aux antres tenebreux, aux prez & aux riuages,

Aux bois delicieux, aux doux-courans ruisseaux  
 Espessement bordez de plaisans arbrisseaux,  
 Ils souhaitent ainsi : ces lieux tant desirables  
 Ayent à tout iamais les Nymphes fauorables,  
 La Lune & le Soleil & iamais pastoureau  
 Ne puisse en leur giron conduire son troupeau.

Cinq ou six fois Roland releut ceste escriture  
 Fiché sans dire mot contre la roche dure,  
 Qui ia luy ressembloit, tant son dueil uehement  
 L'auoit en moins d'un rien priué de sentiment,  
 Et tousiours en cherchant vainement il essaye  
 De ne trouuer escrite vne chose si vraye:  
 Mais tant plus qu'il la lit, & mieux il la cognoist,  
 Et sa icune douleur de plus en plus s'accroist.  
 Il n'a plus sur le front ceste audace engranee,  
 Il a les yeux ternis, & la face cauee,  
 Et le cœur si enflé qu'il ne scauroit pleurer,  
 Ni du chaud estomach vne plainte tirer,  
 Mais tout pantoisement il halette de rage:  
 Car l'extreme douleur, qui grossist son courage,  
 Veut sortir tout à coup, & se pousse, & se suit,  
 Mais au lieu de sortir estoupe le conduit:  
 Comme le vase estroit, dont l'eau pour sortir toute  
 Se presse & se contraint de tomber goutte à goutte,  
 Puis il retourne à soy, & ne scauroit penser  
 Que sa Dame en ce point ait peu le delaisser:  
 Mais que d'un ennemy la main iniurieuse  
 A graué tout cecy pour la rendre odieuse.

Las! (dit-il) quel qu'il soit, comme il a de bien pros-  
 imité la main d'elle, & sa lettre & ses traits!

*Ainsi d'un foible espoir sa douleur il console,  
Et s'allege un petit du soucy qui l'affole:  
Et remonte à cheual sur l'heure de la nuit,  
Lors que desia la Lune au Ciel claire reluit,  
Et que le beau Soleil dans la plaine azuree  
V'a plongeant le thresor de sa tresse doree.*

*Cheminant incertain or' à gauche, or' à droit,  
Il ne va guere loin que d'un haut tertre il voit  
Haut reiaillir du feu d'une maison prochaine,  
Ost abbayer les chiens, & sortans de la plaine  
Il entendit beeller les innocens troupeaux,  
Et les mugissemens des bœufs & des toreaux.*

*Il vient droit au village, où tout las vent descēd,  
Et soudain un garçon son cheual luy vient prendre:  
Vn autre le desarme, & du haist iusqu'au bas  
Vn autre met la nappe, & la couure de plas.  
Mais l'accez continu du mal qui luy commande,  
Le degouste si fort qu'il n'a soïn de viande:  
Plus cherche de repos plus trouue de langueur,  
Et de poignans travaux acerez de rigueur:  
Car il voit tout par tout aux fenestres & portes  
Angelique & Medor, lacez de mille sortes.  
Quelquefois il vouloit la cause en demander,  
Mais une froide peur ne luy fait hazarder:  
Car il fremist tousiours, & ce qui est doutable  
Il craint qu'en le cherchant le trouue veritable,  
Mais il a beau fuir: car le cruel mal-heur  
Ne luy veut espargner un seul painct de douleur.*

*L'hoste de la maison qui voit comme il sousspire,  
Qu'il tient la venē en bas, & que sans tresfue il tire*

Tant de sanglots rompus, pensant le reuoisir  
Luy veut des deux Amans le discours faire oïir.

Cessez grand Cheualier dit-il de vous contraindre,  
Et chassez le regret qui dedans vous fait plaindre:  
Si vous estes pressé de quelque aspre courroux,  
Sans le couuer ainsi bannissez-le de vous:

„ Il vous faut esperer, toute chose est muable,  
„ Rien que l'estat des dieux n'est constant & durable,

„ Tout se change & rechange en ce mortel sejour,

„ La ioye & la douleur commandent tour à tour.

Mais quel autre nuage en si grande ieunesse

Peut troubler vostre esprit sinon quelque Maistresse  
Qui vous semble trop dur: & bien qu'il fust ainsi,

Deuez-vous en ce point vous gesner de soucy?

Leur cœur est variable, & telle en sa pensee

Vous aime ardemment qui fait la courroucée:

Pais Amour maintesfois pour monstrier son pouuoir

Recompense les siens quand ils sont hors d'espoir.

Vn de ces derniers iours durant la saison belle

Que les prez & les bois prennent robe nouvelle,

Voulant sortir aux champs gueres ie n'auancé

Que ie trouue à mes pieds un iouuenceau blessé,

Qui tiroit à la fin, & d'une large veine

Son beau sang decouloit comme d'une fontaine,

Son teins estoit poudreux, tout palle & tout seché,

Comme un ieune bouton qui languit tout panché:

Et s'en alloit mourant lors qu'en ceste infortune

Il esprouua des Dieux la faueur opportune,

Car presqu'au mesme instant une Vierge y suruint,

Qui à si triste obiet tout é pitié deuint.

Elle n'avoit alors qu'une vesture telle  
 Que porte en ce pays la ieune pastorelle:  
 Mais elle a la façon pleine de granisé,  
 Qui deconuroit en terre une diuinité:  
 Elle est toute celeste, & sa douce hautesse  
 Me persuade encor que c'est une Deesse,  
 Auecques deux cailloux d'une herbe elle pila,  
 Et retint dans la main le ius qui distila,  
 Te mit dessus la playe, & tellement s'efforce  
 Qu'elle estancha le sang, & qu'il print quelque force  
 Je le monte à cheual & meime en ma maison,  
 Où elle le pensa tant qu'il eut guarison.  
 Il reprint tout soudain sa beauté constumiere,  
 Il auoit les yeux noirs flamboyans de lumiere,  
 La face ouuerte & belle, & le teint blanchissant  
 Rehaussé par endroits d'un esmail rougissant:  
 C'est un miroir d'Amour, l'or de sa tresse blonde  
 Fait hôte aux beaux cheueux de ce grand œil du monde,  
 Bref, il estoit si beau qu'Angelique l'aima  
 (La Nymphe auoit ce nom) & si bien s'enflama  
 Qu'elle mesprise tout, & n'est plus ententive  
 Qu'à guarir le cruel qui la fait mourir viue,  
 Ore froide, ore chaude, & comme il guarissoit  
 La belle, une autre playe en son ame refoit:  
 S'il reprend sa beauté, le chaud mal qui la tuë  
 Fait que de plus en plus la sienne diminué  
 Et se conformme ainsi qu'on voit dessus un mont  
 Aux rayons du Soleil la neige qui se fond:  
 Et luy fait à la fin, tant sa furcur la dompte,  
 Qu'elle chasse de soy toute craintive honte



Pour demander mercy, tous à l'heure octroyé,  
 Et le temps du depuis est par eux employé  
 Entous ces lieux mignars, où doucement se baignent  
 Ceux là que la jeunesse & l'amour accompagnent,  
 Oublians la douleur qui les auoit pressé  
 Ils se tiennent sans fin l'un & l'autre embrassé:  
 S'ils partent des logis ils vont tousiours ensemble,  
 Et l'Amour avec eux qui leurs deux cœurs assemble.  
 Or ils sont dans un bois estendus à l'enuers,  
 Or sur le chaud du iour ils se tiennent couuers  
 De l'ombrage d'un antre, & à leurs declofes  
 Ils cueillent mille œillets, mille lis, mille roses:  
 Puis en se pourmenant ne se trouue arbrisseaux  
 Qu'or' avec un poinçon, or' avec un cousteau  
 Ils n'y grauent leurs noms, mesme la roche tendre  
 Entaillee en cent lieux leurs amours fait entendre  
 Voilà comme un bon cœur ne doit iamais faillir  
 Pour quelque grand meschef qui le vienne assaillir:  
 „Car lors que nous pensons estre plus miserables,  
 „C'est alors que les cieux nous sont plus favorables.  
 Ainsi dist le pasteur, & laissa là Roland,  
 Qui dedans & dehors de rage est tout bruslant:  
 Il veut celer son dueil, mais rien: car quoy qu'il face  
 Vn ruisseau desbordé luy coule sur la face,  
 Et bien qu'il se contraigne, il verse sans repos  
 De la bouche & des yeux des pleurs & des sanglots,  
 Puis quand il se voit seul, la fureur qui le guide,  
 Le domine plus fort, & va laschant la bride  
 A sa rage indompée, & sans trefue il respand  
 Vn grand fleuve de pleurs qui des yeux luy descend

Iusques sur la poitrine, & le soin qui l'esueille  
Ne luy permet iamais q'un moment il sommeille.

Deçà delà se vire, ores sur ce costé,  
Ores dessus cest autre, il n'est point arresté,  
Se tourne impatient, & quelque part qu'il aille  
Sa ialousie fureur luy liure la bataille.

Il cherche tout le liçt les plumes estreignant,  
Et ne trouue un endroit qui ne soit plus poignant,  
Que l'espine & la ronce, & pense en ceste paine  
Que c'estoit le lieu mesme où sa belle inhumaine  
Caressoit son Medor: & pource tous despis  
Il abhorre la plume & saute hors du liçt.

Comme quand un berger sur l'herbe se renuerse,  
Et descouure à ses pieds marqué de couleur perse  
Vn Serpent qui se traine en siffiant bassement,  
Tout estonné se leue & fuit hastiuement.

Roland plein de desdain s'habille en diligence,  
Il vestit son harnois, reprend sa forte lance,  
Et resaute à cheual sans attendre le iour,  
Ny que la belle Aurore annonçast son retour.  
Il picque à trauers champs, & la nuit solitaire  
Qui tient tout assoupy, refraischit sa misere.  
Il plaint, il se tourmente, & d'un cry furieux  
Il blaspheme le Ciel, La fortune & les Dieux,  
Et sanglotte sans fin, puis quand le iour se leue  
Son trop ferme soncy plus durement le groue,  
Il va deçà delà par les lieux escartez,  
Et fuit tant comme il peut les bourgs & les citez,  
Sa veuë est esgaree, & avec triste mine  
Sans qu'il sça-he où il va tout le iour il chemine,

Laschant maints chauds regrets & maints souspirs  
tranchans

Qui renflamment le Ciel, l'air, la terre & les champs:  
Il forcene de rage & sent dedans sa teste  
Peste-meste tourner l'orage & la tempeste,  
Et Neptune en Hyuer n'escume en tant de flots  
Comme il a dans le cœur de tourbillons enclos.

Puis si tost que la nuict les paupieres nous serre,  
Il descend dans un bois, & se veautre sur terre,  
Criant horriblement : & le somme ocieux  
N'a iamais le pouuoir de luy clorre les yeux,  
Qui distilent tousiours mille pleurs qui descendent,  
Et comme d'un torrent à grands flots se respendent,  
Luy mesme il s'en estonne, & ne scauroit penser  
Comme il puisse des yeux tant de larmes verser,  
Et dit en souspirant : ces ruisseaux qui s'escoulent  
Ce ne sont point des pleurs, tant de larmes ne roulent  
Comme i'en fors des yeux. Non, ce ne sont point pleurs,  
Les pleurs ne suffiroient à mes longues douleurs:  
Car mes douleurs ne sont au milieu de leur course,  
Et i'ay à de mes pleurs tary toute la source:  
Ab! ie cognoy que c'est, c'est la vitale humeur  
Qui suit deuant le feu que i'ay dedans le cœur,  
Et coule par mes yeux de ma poitrine cuite,  
Et tirera mon mal & ma vie à sa suite.  
Mais las ! s'il est ainsi, double, double ton cours  
Et auance la fin de mes mal-heureux iours,  
Et vous, ô chauds souspirs, tesmoins de mon angoisse,  
Vous n'estes point souspirs, car les souspirs ont cesse,  
Et ne dirent tousiours : mais plus i'en vay sortant,

Mon estomach enflé va plus fort haletant:  
 Amour qui m'ard le cœur fait ce vent de ses aïles,  
 Pour tenir en vigueurs mes flâmmes immortelles.

Quel miracle est-cecy, que mon cœur allumé  
 Par tant de feux d'Amour n'est iamais consumé?  
 Mais que suis-ie à present qui souffre telle rage?  
 Seroy-ie bien celuy que ie monstre au visage?  
 Seroy-ie donc Roland? ah non, Roland est mort!  
 Sa Daine trop ingratte a occis à grand tort  
 Ce Roland que i'estoy, son corps est deffous terre,  
 Je ne suis, ie ne suis que son esprit qui erre  
 Hurlans, criant, fuyant en ce lieu separé,  
 Où ie fay mon enfer triste & desesperé:

„ Pour tesmoigner à tous par ma douleur profonde  
 „ Ce que doit esperer qui sur l'amour se fonde.

Toute la nuit Roland en ces regrets passa  
 Puis comme le Soleil ses rayons eslança,  
 Pour esclairer le iour, & que l'Aube vermeille  
 Eut laissé dans le liét son vieillard qui sommeille,  
 Guidé par le destin il se reuoit encor  
 Au rocher tout escrit d'Angelique & Medor,  
 Il le voit, & soudain le desdain qui l'enflame,  
 De rage & de fureur luy remplit toute l'ame:  
 Il saisit son espee, & de taille & d'estoc  
 Il part en mille esclats l'escriture & le roc,  
 Et par tout où il va la place est mal-heureuse,  
 S'il y trouue un seul trait de la lettre amoureuse:  
 Car soudain il la tranche, & n'a iamais cessé  
 Qu'en morceaux ça & là tout ne soit renuersé,  
 Ainsi resta la roche, & au troupeau sauuage

Jamais à l'aduenir ne seruira d'ombrage,  
 Et la belle fontaine heureusement coulant,  
 Qui d'un repley tortu fait un tour ruisselant,  
 Avec son mal ombrage & son eau froide & claire  
 N'a pouuoir d'amortir sa bruslante colere,  
 Il y iette des troncs, des pierres, des rameaux,  
 Et n'a iamais cessé qu'il n'ait troublé ses eaux:  
 Puis tout mol de sueur, de travail & de peine  
 Il chet dessus le pré sans poulx & sans halaine,  
 Plein d'ire & de desdain & de forcenement,  
 Et les yeux vers le Ciel souspire incessamment:  
 Ni pour vent, ni pour froid, ni pour chaleur qu'il face  
 Iamais il ne voulut abandonner la place,  
 Où sans dire un seul mot il demcure couché,  
 Et tousiours vers le Ciel a le regard fiché.

Il y fut si long temps sans manger & sans boire,  
 Que la nuit par trois fois vestit sa robe noire,  
 Et trois fois Apollon sortant du creux seiour  
 De l'humide Ocean nous alluma le iour,  
 Et tousiours la rigueur du mal qui le transporte  
 En le diminuant s'aigrist & se fait forte:  
 Si qu'en fin tout gaigné de si chaude poison  
 Apres le sens troublé s'egara la raison,  
 Et le iour ensuiuant d'une main outragieuse  
 Il se meurtrit la face horriblement hideuse:  
 Il escume de rage & derompt sans repos  
 La maille & le plastron qu'il a dessus le dos,  
 Icy se voit l'espee, & sur une autre place  
 Les brassars, les cuissots, & le corps de cuirasse,  
 Plus loing chet La sallade & tout par tout le bois

En mille lieux diuers il seme son harnois,  
 D'heure en heure plus fors sa rage le maistrise.  
 Or' il rompt son pourpoint. & ores sa chemise  
 Et court d'un pas subit, escumant, forcenant,  
 Et de mille façons ses leures trançonant:  
 Il monstre à nud le ventre, & le dos, & l'eschine:  
 Et quand plus sa fureur puïssamment le domine,  
 Il arrache de terre un grand chesne & un pin,  
 Comme s'il arrachoit de la sauge ou du thym.  
 Tout en bruit à l'encour, les rocs cauez en sonnent,  
 Et les bergers des champs tous effrayez s'estonnent,  
 Puis veulent voir que c'est : mais prompts au repais  
 Bien tost gaignent au pied se pensans garantir:  
 Le fol se met apres, & d'une main meurtriere  
 En leur froissant les os les abas par derriere:  
 Il tire à un la teste, à un autre le bras,  
 Et un autre tout mort il fait tomber à bas  
 D'un reuers qu'il decharge & plus il voit de presse  
 En fronçant les sourcils sa perruque luy dresse,  
 Et tout ensanglanté trauerse horriblement  
 Par les rangs plus serrez l'un sur l'autre assommant.

Comme un Ours furieux qui bien peu se soucie,  
 Quand il est poursuiuy des chasseurs de Russie,  
 S'il rencontre en sa voye un nombre bien espais  
 De petits chiens courans qui le suiuent de prés:  
 Car si tost qu'il s'arreste estlançani vne œillade  
 Il escarte bien loin ceste foible embuscade,  
 Ainsi Roland en fait au trauers se ruant,  
 Et rend en un instant tout le peuple fuyant,  
 Qui court en sa maison, qui monte sur un temple,

Et qui d'un haut couuert tout effrayé contempra  
 La fureur de ce fol, qui par les prez herbeux  
 Desmembre en se ioüant les toreaux & les bœux.

Il mord, il egratigne, il se tourne, il se vire,  
 Des pieds, des poings, des dêts, il rôpt, froisse & deschire:  
 Il hurle furieux, & fait un plus grand bruit  
 Que le flot courroucé qui boüillonnant se suit,  
 D'un choc continuel ses dens se font la guerre,  
 Son visage est crasseux, plein de fange, de terre,  
 Ses yeux de grand courroux sont tous bordez de sang,  
 Et en les contournant n'en monstre que le blanc:  
 Soit de iour, soit de nuit erre par les campagnes,  
 Si tost qu'on l'apperçoit chacun fuit aux montagnes  
 Euitant ce deluge, & quand il sent la faim  
 Il se remplis le ventre ou de fruiets, ou de pain.  
 Ou des herbes qu'il trouue: & passant aux bocages  
 Il met à mort les daims & les cheureux sauvages,  
 Les biches & les cerfs, & combat quelquefois  
 Les Ours & les sangliers cruels hostes des bois,  
 Les derompt piece à piece, & à teste panchee  
 Il en hume le sang dont sa face est tachee  
 Sa moustache en degouste, & va courant ainsi  
 Sanglant, defiguré, tout poudreux & noircy,  
 Ne retenans plus rien de la graue apparence  
 De ce guerrier Roland, la colombe de France,  
 Et fut ainsi trois mois errant tout furieux,  
 Jusqu'à tant qu'à la fin en descendant des cieux  
 Le vaillant Mirthe Anglois sus un coursier qui vole  
 Luy rapporta son sens dedans vne fiole.

FIN DE ROLAND FVRIEVX.



LA MORT DE RODOMONT  
 ET SA DESCENTE AUX EN-  
 fers, partie imitée de l'Arioste, partie  
 de l'invention de l'Auteur.

A MONSIEVR DE VILLE-ROY  
 SECRETAIRE D'ESTAT.

**L**E sens d'un feu nouveau ma poitrine a  
 mee,  
 Qui ne m'eschauffe point d'ardeur ac-  
 stumee:

*Vn subit mouuement que ie ne puis dompter  
 Me raiut hors de moy, pour me faire chanter  
 Ie ne sçay quoy d'estrange & difficile à croire,  
 Quittant de Cupidon le triomphe & la gloire,  
 Les larmes des Amans, leur souspirs & leurs cri,  
 Sentier trop rebatu des poetiques esprits.*

*VILLE-ROY mon support, l'ardeur qui me comā  
 Me veut faire entreprendre vne chose plus grand,  
 La mort de Rodomont, le contempteur des Dieux,  
 Qui fit trembler, viuant, l'air, la terre, & les cieux  
 Qui fit rougir de sang les campagnes de France,  
 Grand de corps, grand de force, & plus grand d'un  
 Et comme quand Roger aux Enfers l'enuoya, (gare  
 Charon tout estonné le voyant s'effroya,*



L'enfer trembla de peur, Pluton pallit de crainte,  
 Et Proserpine aussi de frayeur fut atteinte,  
 Megere en tressallit, & ses crins enlaccz  
 De serpens furieux se tindrent tous presscz,  
 Tant ceste ame enragee, inhumaine & terrible  
 Faisoit de tintamarre & se monstroit horrible,

Vn iour à son mal-heur ce braue Roy d'Arger  
 Ainsi que lon faisoit les nopces de Roger,  
 Qu'on s'estoit mis à table, & qu'on auoit pris place  
 Chacun selon son rang, son merite, ou sa race,  
 Et que les Cheualiers sur la fin du repas  
 Deuisoient secretement des perilleux combas,  
 Des sieges, des assauts, des mirailles forcees,  
 S'egayans au recit des fortunes passees,  
 Au fort de leur discours ce superbe arriuant,  
 Voyant Charles à table, & Roger plus auant,  
 Fierement les regarde, & masche vne menace.

C'est moy dit-il, Roger, ie suis le Roy de Sarsè,  
 Qui viens pour te combattre, & qui te uenx monstret  
 Qu'un si lasche que toyne se peut rencontrer.  
 Tu as faulsé ta foy desloyal à ton maistre,  
 Et encor effronté, tu ne crains d'apparoistre  
 Entre ces palladins, qui selon leur deuoir  
 Ne peuuent sainctement entr'eux te recevoir:  
 Car un si meschant traistre est digne qu'on le fuye,  
 Et que le Ciel vengeur par mes mains le chastie,  
 Ainsi que ie feray deuant tous promptement,  
 Si craignant mes fureurs tu ne fuis laschement:  
 Mais si tu n'as le cœur assez bon pour m'attendre,  
 Choisis avecques toy ceux que tu voudras prendre.

Quatre, six, douze, vingt, ie vous le maintiendray,  
Et de tes trahisons la vengeance prendray.

Il finit son propos œilladant l'assemblee,  
Qu'un si prompt mouuement auoit toute troublee,  
Les deux fils d'Oliuier, Samson, Renaud, Roland,  
Sentent mouuoir dedans un desir violans  
De rabatre l'orgueil de ce fier aduersaire:  
Mais Roger qui s'eschauffe & qui boult de colere,  
Demande son harnois au combat animé,  
Et n'a presque loisir de se voir tout armé,  
Chacun pour l'assister soudain se met en place,  
Marphise & Bradamant luy vestent la cuirasse,  
Charles luy ceint l'espee, & Nymes & Oger  
Faisoient autour du camp tout le peuple ranger.

Renaud tient son cheual qui bat du pied la terre  
Qui blanchist tout son mors, qui le masche & qui son  
Aucunefois l'oreille & d'un hennissement  
T'esmoigne que la guerre est son esbatement.

Roger monte dessus, & Dudon qui s'auance  
A chacun des guerriers baille vne forte lance  
De pareille grosseur, de force & de grandeur.

Alors tout furieux s'estoignent de roideur,  
Ne plus ne moins qu'on voit dedans un gras herbe  
Deux toreaux eschauffez de l'amoureuse rage,  
S'estoigner l'un de l'autre, & tourner brauement,  
Laisans tout le troupeau saisi d'estonnement:  
Les dames cependant aussi mortes que viues  
D'un si soudain effroy tremblent toutes craintives,  
De la sorte qu'on voit les colombes en l'air,  
Qui sont en un instant ne sçauent où voler,

Quand l'emeute des vents, l'orage & la tempête  
 Les estonne & surprend voulans faire leur quistè.  
 Chacun tressaut de crainte & pallist pour Roger  
 Voyant le fier semblant du superbe estrange,  
 Qui pique en l'abordant, sous luy la terre tremble,  
 Et croit on que le Ciel à l'abyssme s'assemble:  
 Roger vient d'autre part qui fait brui en courant,  
 Comme le flux grondant d'un superbe torrent.

A ce terrible choc les deux lances baissées  
 Jusques dans la poignée esclaterent froissées,  
 Mais les coups sont diuers. Rodomont qui donna  
 Dans l'escu de Roger seulement l'estonna  
 De la force du coup, sans luy faire nuisance:  
 Car l'escu qui s'oppose au fer fu resistance,  
 Roger semblablement dans l'escu s'adressa,  
 Mais le coup fut si grand qu'en outre il le f. ulsa,  
 Bien qu'il fust bon & fort, & que la couuerture  
 Fust d'un acier luisant, bien trempée & bien dure:  
 Et ne fust que du coup Roger brisa son bois,  
 Il luy perçoit tout net le corps & le harnois.

Les chevaux estonnez de rencontre si fiere  
 Mettent la croupe en terre, & penchent en arriere,  
 De bride & d'esperon ils les font releuer,  
 Puis d'extreme fureur vicnment se retrouver  
 Le contelas au poing, tous deux bruslans d'enuis  
 De voir leur sang en terre, & s'arracher la vie,  
 Leurs harnois martelez d'esclairs estinceloient,  
 Ils tournent leurs chevaux ainsi comme ils vouloient:  
 Or à gauche or à dextre ils cherchent l'auantage,  
 Et tastent les endroits pour se faire dommage.

Roger teint son espee au sang de Rodomont,  
 Et celle du Payen récandist contremont  
 Sur l'armure enchantee, & ne peut, quoy qu'il face,  
 Entamer la sallade, ou le corps de cuirace:  
 Dont il crese de rage escumant enflammé,  
 Et fait aussi grand bruit que le flot animé  
 De la mer courroucée au temps qu'elle s'augmente,  
 Et que le froid Hyuer par les vents la tourmente.  
 Car Roger sans repos le poursuit furieux,  
 Empourprant de son sang la terre en mille lieux.

Rodomont qui blzpheme & despite en soy-mesme  
 La lumiere & le Ciel d'une colere extreme,  
 Menaçant le Dieu Mars, a soudain arraché  
 Son escu qui pendoit par lambeaux detranché,  
 Le iette contre terre, & plein de violence,  
 Comme un fort tourbillon, en bruyant il s'avance,  
 Prend l'espee à deux mains, qui vient en descendant  
 De pareille roideur qu'un tonnerre grondant,  
 Ou qu'un cheste esbranlé par l'effort de l'orage  
 Qui foudroye en tombant les tresors d'un bocage:  
 Sur l'armet de Roger le coup est descendu,  
 Qui sans l'enchancement tous entier l'eust fendu.

Roger tout estourdy d'une telle tempeste  
 Trois fois contre l'arçon laissa pancher sa teste,  
 Ne sçait plus où il est, s'il est iour, s'il est nuit,  
 Et toujours Rodomont impiteux le poursuit,  
 Et sur le mesme endroit un autre coup redouble,  
 Qui fait que de Roger la lumiere se trouble:  
 Il laisse choir la bride, il onvre les genoux  
 Chancellans & tombans, l'autre double ses corps

Et martelle toujours: car il ne veut attendre  
 Que l'esprit luy reuienne, & se puisse defendre:  
 Mais en continuant, trop furieux & prompt,  
 Son espee à la fin iusqu'aux gardes se rompt.

Fay ce que tu voudras, sois moy toujours contraire,  
 Iupiter( ce âit-il si ne scaurois-tu faire,  
 Ni toy, ni tout le Ciel contre moy coniuéré  
 Que ce chetif m'eschappe, & demeure assuré.

Ce disant il s'approche, & hausse de la selle  
 Roger tout esblouy, qui encores chancelle,  
 Et ne se cognoist point, priué de sentiment,  
 Tant il est offusqué de cest estourdiment.  
 Rodomont le sousteue, il l'esireint, il le serre,  
 Et puis de grand' fureur le iette contre terre,  
 Estendu de son long, & se rit de le voir,  
 Pensant l'auoir pritté de vie & de pouuoir.

Mais ainsi comme on dit que le Lybique Antee,  
 Sentoit en combatant sa puissance augmentee  
 Lors qu'il touchoit la terre: & tel qu'il se leuoit,  
 Roger hastif se leue, & se leuant il voit  
 La belle Bradamant' sousse palle & troublee,  
 Dont de honte & d'ennuy sa force est redoublée:  
 Il a le cœur si gros & si plein de desdain,  
 Qu'il conclud de mourir, ou se venger soudain.

Rodomont vient encontre', & Roger plus a destre,  
 La bride du cheual prend en la main senestre,  
 De l'autre il le chamaille aux cuisses & au flanc,  
 Et de cent mille endroits luy faict pisser le sang,  
 Martelle coup sur coup d'un bras robuste & ferme,  
 Et ne luy donne point un seul moment de terme.

Le Payen s'en estonne, & ne sçait où tourner:  
 Car Roger ne veut point le laisser sejourner,  
 Le presse & le poursuit à grands coups d'allumelle,  
 Et semble qu'il acquiere vne force nouvelle.

Rodomont qui se void en extreme danger,  
 S'avance vne autre fois pour estourdir Roger,  
 Du reste de l'espee en sa main demeuree,  
 Mais il s'en donne garde, & d'une ame assuree,  
 A ch:fbaislé se coule, & luy saisit le bras,  
 Le dominant si fort qu'il le fait choir à bas:  
 Lors prompt il se releue, & l'estour recommence  
 Plus aspre que deuant, & plein de violence,  
 Roger tousiours le suit, ne cessant de trancher,  
 Et à coups de taillans l'engarde d'approcher.

Rodomont tout bruslant de fureur & de rage,  
 S'arme plus que iamais d'un genereux courage,  
 Il r'assent le sa force, il ramasse son cœur,  
 Erzppant son ennemy de toute sa vigueur,  
 A l'endroit de l'espaule, & du coup qu'il luy donne,  
 Roger en chancellant tout estourdy s'estonne.

Le Payen veut entrer, mais le pied luy faillit,  
 Roger plus que iamais courageux l'aisillit,  
 Le frappe en la poitrine, en la teste, en la face,  
 Tant que de couleur rouge il teint toute la place:  
 L'autre desesperé, comme vn foudre eslancé,  
 Se iette sur Roger, & le tient embrassé,  
 Et luy de son costé l'estreint de toute force,  
 Alors chacun des deux à qui mieux mienx s'efforce  
 De choquer, de pouïsser, s'estreindre & se mouvoir,  
 Convoignant l'artifice avec leur grand pouvoir.

Roger à ce combat est dextrement agile,  
 Et le fier Rodomont, qui tout par tout distille,  
 Et qui jette le sang par tous les lieux du corps,  
 N'a les bras si tendus, ni les membres si forts:  
 Tellement qu'à la fin après mainte secousse,  
 Maint tour, & maint retour, Roger si fort le pousse,  
 Mettant le pied devant, qu'il le fait trësbucher,  
 Comme une grosse tour, ou comme un grand rocher,  
 Quand ils sont emportez par l'effort du tonnerre,  
 Puis avec un grand bruit ils retombent en terre:  
 Roger sur l'estomach luy met les deux genoux,  
 Et d'un bras rigoureux luy donne mille coups,  
 Luy fait crier le ventre, & le charge, & le presse,  
 Le harnois retentit sous le fer qui ne cesse,  
 Comme aux mines de l'or bien souvent il aduient,  
 Que tout à l'impourueu une ruine survient  
 Qui estouffe les uns, & les autres à peine  
 Peuvent ouvrir la bouche & r'auoir leur haleine:  
 Le Payen est ainsi, qui ne peut respirer,  
 Ni des poulmons pressez son haleine tirer.

Roger luy tient vainqueur le poignard à la face,  
 Et d'une mort prochaine en parlant le menace,  
 S'il ne se vouloit rendre à fin de se sauuer:  
 Mais luy qui veut plustost mille morts esprouuer,  
 Que d'aïreger sa gloire en allongeant sa vie,  
 Fait voir en se taisant qu'il n'en a point d'enuie:  
 Il s'efforce, il remuë, & met tout son pouuoir  
 De renuerser Roger, & dessus luy se voir,  
 Sans qu'avec tant d'efforts il auance sa peine:  
 Car celuy qui le tient rend sa puissance vaine.

Qui a veu quelques fois un mastin renuerse  
 Dessous un puissant Dogue au dos tout herissé,  
 Qui luy tient de la dent la machoire entamee,  
 Le mastin se debat d'une rage enflamee,  
 Sa leure est escumeuse, il a les yeux ardants,  
 Et monstre en rechignant de grands crochets de dents:  
 Il a veu Rodomont sous Roger se debatre,  
 Qui voudroit s'il pouvoit la Fortune combattre:  
 Il mangree, il escume, & s'esmeut tellement  
 Qu'il se depestre un bras, dont tout soudainement  
 Du poignard qu'il tenoit il cerche par derriere,  
 A priuer son haineux de la douce lumiere.

Roger voyant l'erreur où il peut encourir,  
 S'il tarde plus long temps de le faire mourir,  
 Dresse le bras bien haut, puis comme une tempeste  
 Desserre le poignard trois coups dessus sa teste,  
 Et autant sur le front tout rouge & tout souillé,  
 Le cerueau tombe à bas du test escarbouillé,  
 Et l'ame en blasphemant orgueilleuse & despite,  
 Vers l'ondeux Acheron soudainement prend fuit,  
 Abandonnant le corps, qui roidist froid & blanc,  
 Ondoyant tout par tout à gros bouillons de sang.

Le peuple en s'estonnant d'une telle victoire,  
 Estene iusqu'au Ciel le vainqueur plein de gloire:  
 Chacun à qui plustost le vient enuironner,  
 On oit l'air tout autour de grand bruit resonner,  
 Son nom deçà, delà, parmy les bouches vole,  
 Et ce nom de Roger est toute leur parole:  
 Les Paladins courans viennent tous l'embrasser,  
 Charlemagne le tient qui ne le veut laisser,



Tout ravy de liesse il le baise, il l'embrasse,  
 Et d'un pleur agreable il luy baigne la face,  
 Marphize en fait autant, Sobrin, Regnaud, Roland,  
 Dudon, Grifon le noir, & le blanc Aquilant,  
 La belle Bra lamant', la guerriere amoureuse,  
 Baise de son Roger la main victorieuse,  
 Rasserene sa face, & r'allume ses yeux,  
 Encores tous troublez du combas furieux.

Combien, helas! combien l'Amante desolee  
 Sentit de dures morts durant ceste meslee,  
 Tréblant pour son Roger, son cœur, son tout, son dieu,  
 Las! qu'elle desira de se voir en son lieu!  
 Non que de sa prouesse elle eust aucune crainte:  
 Mais le fier Rodomont ne donne aucune atteinte  
 Qui ne perce son bras, & que son cœur blessé  
 D'une tremblante peur ne devienne glacé,  
 Maintenant au contraire elle est toute ravie,  
 L'appelle son esprit, sa lumiere, & sa vie,  
 Et souhaite en son cœur de voir la fin du iour,  
 Pour cueillir le doux fruit de si parfait amour.

Le peuple en ce pendant à grands möceaux s'assemble,  
 Tout à l'entour du corps, qui de grandeur ressemble  
 Le Cyclope Ethnean sur la terre estendu,  
 Apres que le fin Grec l'eut aveugle rendu:  
 L'un admire estonné son visage effroyable,  
 L'autre admire sa barbe & son poil admirable,  
 L'autre admire ses bras qui paroissent si forts,  
 L'autre admire effroyé la grandeur de son corps:  
 Et mesme en le voyant ils font doute de croire,  
 Qu'il soit mort, & qu'un hōme en ait eu la victoire,

Charles qui veut sacrer à l'immortalité  
 Ce haut fait de Roger par son sang acheté,  
 Fait des armer le corps des armes redoutées,  
 Qui sont comme un trophée au plus haut lieu placé,  
 De Paris la peuplée, à fin qu'à l'aduenir  
 Les François estonnez s'en puissent souuenir.

La grand' masse de chair ia relente & pourrie,  
 Est trainee à grand' force & mise à la voirie,  
 Pasture des corbeaux de tous les prochains lieux,  
 Qui font en croassant maint repas de ses yeux.

L'ame de Rodomont en blasphémant arrive  
 Au fleuve d'Acheron, & void dessus la rive  
 Mille images ombreux attendans sur le bord  
 Le nautonnier Charon, pour les conduire au port:  
 Charon le nautonnier est dessus la riuere,  
 Conduisant les Esprits que la Parque meurtriere  
 A despoillé des corps, le nombre est si espais,  
 Que sa vieille nasselle en gemist sous le faix.

L'ombre du fier Payen qui n'a loisir d'attendre  
 Que le patron d'enfer retourne pour la prendre,  
 S'efforce de passer, despitant, maudissant,  
 Le Ciel & les enfers sans repos menassant.  
 Charon le void venir, qui s'allume de rage  
 De ce qu'il le priuoit des droits de son peage,  
 Et vient pour l'empescher la rame dans la main,  
 Tout prest à le charger s'il ne s'enfuit soudain,  
 L'esprit audacieux sa force a mesprisee,  
 Et luy dit en gettant une amere risée.

Si les ombres d'enfer ne sont autres que toy,  
 Je veux que tous l'enfer obeisse à ma loy:

Je veux, & le puis, ma force est assez grande,  
 Pour me faire seigneur de l'infemale bande.  
 Surce fuy-t'en d'icy, Vieillard, va te cacher,  
 Je veux pourvoir l'enfer d'un plus braus nocher.

Charon qui veut dompter sa folle outrecuidance,  
 Tenant la rame au poing, tout rechiné s'avance,  
 Pensant le renverser au plus profond de l'eau:  
 Mais l'espris se recule à costé du bastau,  
 Puis d'extreme vistesse il saute en la nacelle,  
 Qui de la pesanteur de son costé chancelle:  
 Prend Charon par la barbe, & le crin blanchissant:  
 L'enfer de ses hauts cris est tout retentissant,  
 Et se debat si fort que la barque froissée  
 Laisse au milieu de l'eau sa charge renversée:  
 Les Manes font un bruit, & Charon par ses cris  
 Reclame à son secours Pluton & ses Esprits.

L'ombre du Roy defunct hautaine & genereuse  
 Court à sa volonté dedans l'eau tenebreuse,  
 Entraînant les Esprits, la barque & le nocher,  
 Et tache tant qu'il peut de la riue approcher,  
 Pour entrer par surprise en la maison ardante.

Mais Pluton cependant tempeste & se tourmente,  
 Et ne sçait qu'il doit faire, à fin de resister  
 A ce fier ennemy qui le veut debouter  
 Du Royaume des morts, qu'il eut pour son partage,  
 Quand trois du monde entier partirent l'heritage,  
 Et craint que Iupiter le vuseille desloger,  
 Pour avecques le Ciel son Empire ranger.

Persephone qui sent une pareille crainte,  
 Dresse contre le Ciel son amere complainte.

*Puis d'une voix cassée & perdue criant,  
Avec ces mots plaintifs les esprits va priant.*

*O vagabonds Esprits, ô mal-heureuses ames,  
Qui brûlez dans la glace, & gelez dans les flammes,  
Vous qui ne sentez point en ces lieux mal-heureux  
De tourment si cruel que le mal amoureux:  
Encor que la pitié n'ait point icy de place,  
Resistez par pitié contre cil qui pourchasse  
De m'oster la couronne, & se faire Empereur  
De ces lieux pleins d'effroy, de silence, & d'horreur.  
Opposez vostre force à la sienna cruelle,  
Et soyez animés par ma iuste querelle:  
Si vous me secourez en ceste extremité,  
Par le fleuve de Styx, par ceste obscurité,  
Par le fuseau des Sœurs, par leurs trames fatales,  
Et par les crins retors des fureurs infernales,  
Je iure & vous promets de si bien m'employer,  
Que vos Dames un iour pour leur iuste loyer,  
Viendront en ces bas lieux & sentiront la peine  
Que merite à bon droit toute Dame inhumaine.*

*Et vous foibles esprits qui sentez seulement  
(Francs des flammes d'amour) l'ordinaire tourment  
Qu'on endure aux enfers pour quelque erreur comise,  
Si vous me secourez ie vous mets en franchise:  
Je veux qu'on vous deliure, & que sans endurer  
Vous puissiez icy bas pour plaisir demeurer,  
Si l'on peut icy bas quelque plaisir attendre,  
Et si quelque soulas aux enfers se peut prendre.*

*Ainsi dit Proserpine, & les esprits tenus  
Au plus profond d'Auerne en bruyant sont venus*

Roder à l'entour d'elle, esmeus de sa promesse,  
Et veulent sans delay monstrier leur hardiesse.

Agrican le premier brave s'est présenté,  
Agramant vient apres, & l'esprit redoué  
Du vaillant Mandricard, qui brusle de combattre,  
Et veut de Rodomont l'outréuidance abatre.

Le Ciel tout courroucé de leurs si longs debats,  
Pour les faire cesser courbe le sein en bas,  
S'anime de fureur, & de sa dextre armée  
Delasche la tempeste & la foudre allumée:  
On n'oit rien qu'un tonnerre esclatant & bruyant,  
On ne void rien qu'esclairs siffians en tournoyant,  
Et tombent coup sur coup comme fleches pendantes,  
Du Ciel dans les enfers de grands flammes ardantes.

La terre qui s'estonne en ces extremitez,  
D'ouir l'enfer qui tremble, & les cieux irritez,  
Bruire, esclairer, tonner, pense toute craintive  
Que c'est la fin du Ciel, & d'enfer qui arrive,  
Tout ce qui est en haut, en bas, de tous costez,  
Immortels & mortels sont tous espouventez.

L'ombre de Rodomont de son corps separee,  
Est seule en cest effroy qui demeure asseuree,  
Qui menace le Ciel, l'air, & les elemens,  
Et despitant l'enfer, & tous ces tremblemens:  
S'elle trouuoit la mort, comme elle a bien enuie,  
Elle la contraindroit de luy rendre sa vie,  
Et veut malgré Pluton & les Manes ombreux  
Establir son Empire aux enfers tenebreux:  
Chacun fuit au deuant quelque part qu'il s'auance,  
Et luy qui continuë en sa fiere arrogance,

Saute dessus le pont, & s'en faiçt possesseur:  
 Car de crainte surpris le Chien engloutisseur,  
 Et les tristes fureurs de sang entretachees  
 S'estoient au fond d' Auerne honteusement cachees.  
 Pluton à ceste fois ne sçait que deuenir,  
 Et pense voir encor Hercule reuenir,  
 Avec ses compagnons pour rauer Proserpine,  
 Pressez du feu d' Amour ardant en leur poitrine:  
 Il bruit, il se tourmente, & de fureur atteint,  
 Maudissant sa fortune, il sanglotte & se plaint.

Les esprits Stigieux sont esmeus de liesse,  
 Voyant leur fier tyran en peine & en destresse:  
 Mais luy qui void sa perte & n'a point de repos,  
 Les inuoque à son aide, & leurs dit ces propos.

Helas! chers citoyens de ces lieux effroyables,  
 Maintenant au besoin soyez moy secourables,  
 Et si n'amez pitié de mes gemissemens,  
 Prenez au moins pitié de vos cruels tourmens:  
 Car qui s'opposera, braue, à ce temeraire,  
 Le le rens deliuré de toute sa misere,  
 Du gel, du feu, du fer, & des maux rigoureux  
 Que Minos faiçt souffrir aux esprits mal-heureux,  
 Et sera le premier auprès de ma personne,  
 Comme tenant de luy mon sceptre & ma couronne.

A ces mots de Pluton on void de toutes parts  
 Sortir du creux d'enfer les plus braues soldars,  
 Ceux qui durant leur vie auoient troublé la tertt,  
 Cerueaux ambitieux, par une iniuste guerre,  
 Les tyrans conuoiseurs, leurs meurtriers inhumains,  
 Qui du sang innocent auoient souillé leurs mains,

Les traistres, les mutins, les sermeurs de querelles,  
 Les esprits enuieux, les amis peu fidelles,  
 Ceux qui auoient le droit par argent violé,  
 Ou vendu laschement leur pays desolé,  
 Chacun à qui mieux mieux veut mōstrer son courage,  
 Mais Pluton les renuoye, & leur tient ce langage.

Non ce n'est point en vous qu'il me faut esperer,  
 Espris foibles & vains allez-vous retirer:  
 Il faut qu'un Chef vaillant, un conducteur d'armes,  
 Vn qui ait en cent lieux planté sa renommee  
 Par le glaiue tranchant, & qui d'un braue effort  
 Aux guerriers plus farieux ait fait trouuer la mort,  
 Courageux & vaillant s'arme pour ma defence,  
 Et contre se hautain esprouue sa puissance.  
 L'esprit du Roy Gradasse entendant tout cecy,  
 Cesse (dit-il) Pluton de te mettre en soucy:  
 Car puis qu'un chef vaillant, un conducteur d'armes,  
 Vn qui ait par le fer planté sa renommee,  
 Vn qui ait fait trembler les plus braues guerriers,  
 Vn qui soit couronné de cent mille lauriers,  
 Se dois armer pour toy, c'est moy qui le doy faire,  
 T'aidant contre le Ciel si le Ciel i'est contraire.

Au seul bruit de mon nom qui vole en mille lieux,  
 J'ay remply de si ayeur les plus audacieux,  
 J'ay rendu par mon bras l'Espagne surmontee,  
 J'ay fait trembler de peur la France espouuentee,  
 Et suis venu à bout de deux vœux que i'ay faits  
 Qui eussent peu courber le Dieu Mars sous le fais.

Pour les premiers essais de ma verte ieunesse,  
 Fuyant les voluptez & la molle richesse,

Peste des grãds Seigneurs, d'un cœur boiïllãt & chaud  
 Je fey vœu de combattre & Roland & Renaud:  
 J'euy le cheual de l'un, de l'autre j'euy l'espee  
 Au sang des ennemis à toute heure trempee.

L'Esprit audacieux ne cessoit de conter  
 Sans le fier Mandricard, qui ne peut supporter  
 Sa parole orgueilleuse, ains tout plein de furie  
 L'œilladant de trauers horriblement s'escrie.

Cest effroy des humains, ce guerrier si vaillant  
 Eschauffé d'un beau sang & d'un cœur si boiïllant,  
 Ne s'est peu garantir auoc tant de puissance,  
 Qu'il n'ait esté captif sous mon obeïssance.  
 Astolfe qui n'est point de ces grands Cheualiers  
 Qu'on renomme pour estre au combat des premiers,  
 D'une lance doree inutile à la guerre  
 Luy fait perdre la selle estendu contre terre:  
 En encor il se vante, & pour mieux s'auancer  
 Il menace les Cieux, & nous veut deuancer,  
 Nous dont la renommee en tous lieux esspanuë,  
 Immortelle & durable à bon droit s'est renduë.

Gradasse est tout esmeu d'un courroux uehemẽt,  
 Et le veut dementir: mais l'esprit d'Agramant  
 Le deuance à parler en voix terrible & forte,  
 Et regardant Pluton commence en ceste sorte. (tient!

Pourquoy font-ils debat d'un droit qui m'appar  
 Car puis que cest honneur per les armes nous vient,  
 On ne me le scauroit iustement contredire:  
 J'ay veu trente deux Rois vassaux de mon empire,  
 J'ay eu plus de guerriers à mon commandement  
 Qu'en ne void de flambeaux la nuict au firmament:



J'ay fait planer les monts, j'ay tary les riuieres  
 Par le nombre infiny de mes troupes guerrieres:  
 J'ay fait de sang humain les plaines ondoyer,  
 Et la mort nuict & iour par les champs tournoyer.

Pluton tu le sçais bien, la memoire est recente  
 Combien par ma valeur d'esprits ont fait descente  
 Dans ces lieux tenebreux: Charon le sçait assez,  
 Qui de les traicter eut les membres lassez,  
 Mais à fin qu'à mon droit rien plus ils ne pretendent,  
 Montre-nous le papier des ombres qui descendent  
 Auant terme aux enfers on cognoistra comment  
 J'ay plus accreu ton regne en deux iours seulement,  
 Qu'eux en toute leur vie, & que ma dextre armee  
 A peuplé de suiets ta grand' salle enfumee.

Ainsi ces trois esprits de propos combattoient,  
 Et pour gaigner l'honneur leurs gestes racontotent:  
 Mais Pluton ennuyé de tant oïr debatre,  
 Tasche à les appaiser, pour les faire combattre  
 L'ame du Roy d'Arger, qui tousiours cependant  
 Estoit dessus le pont hardiment attendant.

Cessez leur dit Pluton) cessez vostre querelle,  
 Vne plus iuste cause au combat vous appelle:  
 Quans à vos differens en quelque autre saison  
 Le iuste Rhadamant vous en fera raison.  
 Mais puis qu'en tant de lieux vostre gloire est cogneuë,  
 Puis que iusques icy vous l'avez maintenue  
 Claire & haute en degré, faites pour l'aduenir  
 Qu'avec le mesme honneur puissiez l'entretenir:  
 „ Qui acquiert fait beaucoup, mais il fait dauantage  
 „ Qui l'ayant bien acquis garde son heritage.

Si vous avez bien fait quand vos corps ont vescu,  
 Or' qu'en estes prieux d'un courage inuaincu  
 Faites encores mieux, montrans par vostre force  
 Que les corps ne sont rien qu'une debile escorce.

Ainsi le Dieu d'Enfer animoit ses esprits,  
 Quand le preux Mandricard, qui d'ardeur est esprit,  
 S'escrie: O Roy des morts, laisse-moy l'entreprise,  
 De punir ce vanneur qui tes forces mesprise,  
 Je le rends sans pouuoir, captif de ta grandeur:  
 Mais deuant (s'il te plaist) appaise un peu l'ardeur  
 De la rage d'Amour qui me tient tout en flame,  
 Et qui comme un Vautour se repaist de mon ame.  
 Tous ces autres tourmens punisseurs des mesfaits,  
 Les cris, l'horreur, l'effroy, les serpens contrefaits,  
 La faim du Phrygien, le travail des Belides,  
 Le foïet ensanglanté des fieres Eumcnides,  
 Et tout le plus cruel qui soit icy dedans,  
 La torture, la rouë, & les flambeaux ardans  
 Ne me blessent point tant que l'amoureuse rage  
 Qui d'ongles & de dents cruellement m'outrage.  
 S'il te plaist pour un peu sa rigueur moderer,  
 Laisse moy faire apres, ie te veux assurez  
 Non sans plus du Payen qui braue se fait craindre,  
 Mais ie veux Iupiter, & Neptune contraindre  
 De te payez tribus, & que victorieux  
 Tu sois Dieu de la Mer des Enfers & des cieus:  
 Il n'est seulement que l'amour qui me tue  
 D'un triffes renaissant, sa fureur diminüe.

Il se tourne à ces mots regardant fierement,  
 Comme par un dessein, Gradasse & Agramant.

Retournez (ce dit-il) retournez sur la terre,  
 Misérables esprits, recommencez la guerre:  
 Que l'un pour une espèce estonne l'univers,  
 Faisant voler au vent mille estendars diuers,  
 Et que l'autre agité d'une folle jeunesse  
 Sur un courroux vengeur fonde sa hardiesse:  
 Je n'ay point fait ainsi, sous mes faits entrepris  
 Ont eu l'Amour pour guide, & sa mere Cypris,  
 Celuy seul est vaillant qui deuot sacrifier  
 Au puissant Dieu d'Amour ses armes & sa vie:  
 Mais de grace, Pluton, cherche de m'allegier,  
 Je pourray mieux apres te sortir de danger.

Helas! (ce dit Pluton) que veux-tu que ie face  
 Si la rage d'Amour comme toy me pourchasse?  
 Et si ses poignans traicts acerez de rigueur,  
 Jusqu'au fond des Enfers viennent percer mon cœur?  
 Et bien qu'incessamment sa fureur me possède,  
 Je n'ay peu mal-heureux, trouuer un seul remede  
 Qui m'en puisse exempter: mais plus ie vais auant  
 Plus ie voy ce tyran contre moy s'esleuant.

Voulant continuer les ruisseaux qui descendent  
 Boiillonnans de ses yeux le parler luy defendent:  
 Et va laschant du cœur des soupîrs enflammés,  
 Dont deux fagots d'Enfer soudain sont allumés.

L'ombre de Rodomont sur le pont se promene  
 Continuant toujours orgueilleuse & hautaine,  
 De menacer Pluton, de bruire & de crier,  
 Et les esprits damnés au combat desfier.

Le vaillant Mandricard pour resister se monstre,  
 Rodomont qui le voit soudain vient à l'encontre.

Tenant par l'un des pieds Charon tout effroyé.  
 Apres que le Payen eut long temps tournoyé  
 Le vicillard miserable à l'entour de sa teste,  
 Il l'estance en bruyant comme un trait de tempeste  
 Droit contre Mandricard, & l'atteint tellement  
 Que l'esprit estourdy perd tout le sentiment.  
 Il tombe en chancellant, & Charon tout de mesme  
 Tombe aux pieds de Plusō qui deviēt froid & blesme,  
 Et qui est de ce coup tellement estonné  
 Qu'il a de grand frayeur son sceptre abandonné:  
 Ce sceptre estoit de fer d'une barre massive,  
 Ayant un croc au bout de grandeur excessive.  
 Rodomont l'apperçoit qui tout soudainement  
 S'approche, & se courbant le saisit hardiment,  
 Ayant ce croc au poing, il ne scauroit plus croire  
 Que les plus redoutez de la region noire  
 Osent luy faire teste: il commence à frapper  
 Pour renuerser le pont & garder d'eschapper  
 Ceux qui voudront fuir: autant de coups qu'il donna  
 De son crochet de fer, tout l'abyssme resonance:  
 Les esprits font sortir de grands gemisscimens,  
 Et maints tous esperdus r'entrent aux monumens.  
 L'ame de Mandricard du grand bruit esueillie  
 Tenoit la veuë en bas toute rouge & soisillee  
 De honte & de despit, & voit en se leuant  
 Vn gros nœud de serpens enflammez par deuant,  
 Marquetez tout par tout de couleur bleuë & verte,  
 Qui iettoient par les yeux & par la bouche ouuverte  
 De grands pointes de feu, le suc qui degoutoit  
 Tout les lieux d'alentours de venin infectoit.

Luy qui les recueillit d'une allegresse prompte  
 Les iette à Rodomont pensant vanger sa honte:  
 Mais il n'en fait que rire, & comme en se ioyant  
 D'une main les suffoque & les va secoyant.

L'esprit plus que iamais transporté de colere,  
 Voyant le peu de cas que son fier aduersaire  
 Fait de tous ses efforts, sante dessus le pont,  
 Puis de toute sa force il hurte Rodomont,  
 Et le choque si fort que l'ombre mal-heureuse  
 La teste contre bas tombe en l'eau tenebreuse,  
 L'eau se fend au dessous & reiallist en haut.

L'esprit est tout troublé de ce dangereux saut,  
 Et commence à nager pour gagner le riuage,  
 Bruslant au fond de l'eau de fureur & de rage:  
 D'une sueuse escume il est tout degoutant,  
 Et va l'eau par la bouche & par les yeux iettant.

Pluton lors tout ioyeux animoit la canaille,  
 Sus compagnons( dit-il) qu'on saute la muraille,  
 Qu'on garde ce hautain de reuenir à port,  
 Qu'on luy face sentir une seconde mort:  
 Si quelqu'un le peut faire, à cestuy-là i'ordonne  
 D'un cypres mortuaire une riche couronne.

Mandricard entendant tout l'enfer s'esmouuoir  
 Aux propos de Pluton, luy qui ne veut auoir  
 Vn second en sa gloire acquise à tant de peine,  
 Du creux de l'estomach pouffe une voix hautaine.

Si tu ne veux( dit-il) Pluton i'en repentir,  
 Donne ordre à tes esprits qu'ils ne puissent sortir:  
 On sinon contre toy ie tourneray mes armes,  
 Et tremperay mes mains au sang de tes gens-d'armes.

Cependant Rodomont ayant bien travaillé.  
 Mal-gré tous leurs efforts sort de l'eau tout meillé  
 Si possédé de rage & d'ardeur violente:  
 Que le fier Mandricard le voyant s'espouuante,  
 Rodomont s'en approche & le tient embrassé,  
 L'estreint estroitement & le rend tout froissé,  
 Luy fait tirer la langue, & fait que du martyre  
 L'esprit tombe à l'enuers sans que plus il respire,  
 Le Payen ne s'arreste & marche plus auant  
 Vers la porte d'Enfer sa victoire suiuant:  
 Plus on pour l'empescher luy iette vne fiole  
 Pleine du desespoir, & du mal qui r'afole  
 Les amoureux ialoux: mais luy qui n'en fait cas,  
 La reçoit dans la main & respand tout en bas.

Garde Roy des Enfers, garde ta mercerie  
 (Dit-il en se moquant) pour la forcenerie  
 De ces fols abusez, esperdus, insensez,  
 Qui des ieux d'un enfant se sentent offensez:  
 De moy ie ne crain point ni les feux, ni la glace,  
 Ni les monstres hideux, ni tout ce qui s'amasse  
 D'horrible en ses Enfers, & de plus odieux:  
 Et m'estonne aussi peu des Enfers & des Cieux,  
 Qu' Aquilon au sortir de sa caue deselose  
 Fait cas de rencontrer un voile qui s'oppose.

Ainsi dist Rodomont, qui s'altere en parlant,  
 Et qui sent au dedans un feu si violent  
 De travail, de sucur, de passion & d'ire,  
 Qu'il abandonne tout, courant droit sans mot dire  
 Vers le fleuue d'oubly tout noir & tout troublé,  
 Pour estancher sa soif d'un lang traict redoublé:

Mais il n'eut pas baissé la teste pour y boire  
 Que tous au mesme instant il perdit la memoire,  
 Et ne se souuiens plus des combats entrepris,  
 Ni de retourner voir Pluson & ses esprits,  
 Qui s'estoient resolus de faillir de courage,  
 De luy porter les clefs & luy faire hommage.  
 Luy qui de fait aucun ne s'est plus souuenu,  
 Se remet au chemin dont il estoit venu:  
 Il passe derechef l'infemale riuere,  
 Et derechef encor il reuoit la lumiere  
 De nostre beau Soleil, deçà delà courant,  
 Et ne sejourne point en un lieu demourant,  
 Iusqu'à tant qu'à la fin il se trouue en la place,  
 Où gisoit son corps mort tout gasté par la face,  
 Puant & corrompu: les os en blanchissoient,  
 Et cent mille corbeaux à l'entour croissoient.  
 Alors tout furieux de voir sa sepulture,  
 Court apres les corbeaux qui prenoient leur pasture  
 Des restes du Cadastre il les chasse, il les suit:  
 Les monts riués & bois, resensissent du bruit,  
 Et ne cesse iamais ardens à la poursuite,  
 Regardant tous les lieux où s'egare leur fuite.

Mais ainsi qu'il les suit criant horriblement,  
 Il se trouue à la fin contre le monument  
 De l'heureuse Ysabelle au ciel victorieuse,  
 Pour auoir par sa fin fait preuue glorieuse  
 De foy, de chasteté, & un cœur constant & fort,  
 Et que la vraye amour se monstre apres la mort.

Le Payen tout soudain reconnoist la tour forse,  
 Il reconnoist le pont, il reconnoist la porte,

Il recognoist le fleuve, & cognoist les escus  
 De tant de Cheualiers qu'il y auoit vaincus,  
 Encor qu'il eust perdu toute autre souuenance:  
 Car le fleuve d'oubly contre amour n'a puissance,  
 L'esprit à ceste fois tout coy s'est arresté  
 Adorant le saint lieu, tombeau de fermeté.  
 Et pource que des corps priuez de sepulture  
 Les esprits sont errans cent ans à l'adventure,  
 L'esprit de Rodomont qui doit errer autant,  
 Erre autour du tombeau ses amours lamentant:  
 On le voit quelquefois apparoiſtre visible,  
 Plus grand qu'il ne souloit, plus fier & plus terrible,  
 Courant dessus le pont, & hurle toute nuit,  
 Faisant tout resonner d'un effroyable bruit:  
 Et tousiours en criant il semble qu'il appelle  
 Rodomont Rodomont, Ysabelle Ysabelle.

**FIN DE LA MORT  
 DE RODOMONT.**



IMITATION DE LA  
COMPLAINTE DE BRA-  
DAMANT, AV XXXII,  
chant de l'Arioste.

**D**oncques sera-il vray qu'il faille que ie  
suiu  
Vne, *belas!* qui me fuit & se cache de moy?  
Doncques sera-il vray qu'il faille que ie  
viue

Toujours desesperé sous l'amoureuse loy?  
Souffriray-je toujours l'orgueil qui me maistrise  
Riant lors que mon œil plus de larmes espende  
Me faut-il estimer celle qui me desprise?  
Me faut-il reclamer celle qui ne m'entend?

Las que mon esperance est douteuse & petite!  
Celle dont l'œil diuin de mon ame est vainqueur,  
Reconnoist les mortels si peu pour son merite.  
Qu'il ne faut moins qu'un Dieu pour vaincre un si  
beau cœur:

Encor si quelque Dieu poingt d'amour & de gloire,  
A si digne combat hazardois son pouuoir,  
Ie suis aussi certain qu'elle auroit la victoire,  
Comme ie suis douteux qu'il la peust esmouuoir.

Elle sçait la rebelle ingratement hauiaine,  
Si mon cœur son esclane est ferme à l'adorer,

Et pour le nom d'Amant que merite ma peine,  
 Du seul tiltre de serf ne me daigne honorer,  
 Son œil cruel & beau vois le m'il qui me presse  
 Et ne s'auance point pour me donner confort:  
 Elle voit que ie meurs implorans sa rudesse,  
 Et differe à m'aider lors que ie seray mort.

Arreste Amour cruel, arreste un peu la bella,  
 Il semble qu'elle vole, & ie ne puis marcher,  
 Ou fay que ie retourne en ma saison nouvelle,  
 Quand ses yeux ni ses traits ne m'auoiez scen toucher.  
 Mais ah que mon attente est folle & miserable  
 De prier un tyran qui s'esgaye aux douleurs,  
 Car plus il est prié moins il est exorable,  
 Et ne vit que de cris, de sanglots, & de pleurs.

Mais dequoy las chetif! dequoy me doy-ie plaindre  
 Fors que de mon desir qui m'esleue trop haut?  
 Et me passant en l'air en un lieu veut ataindre  
 Où il se bruste l'aile, & tombe d'un grand sault  
 Lors un vain esperer des plumes me rattache,  
 Le reuole & retombe ainsi que i'auois fait,  
 Voilà comme en souffrant ie n'ay point de relasche,  
 Et ce qu'un iour auance un autre le desfais.

T'accuse mon desir, mais de meilleure sorte  
 En me plaignant de moy ie me dois accuser:  
 Car seul de ma raison ie luy trahis la porte,  
 Tant il sceut finement ma simplessse abuser:  
 Et depuis à clos yeux comme il veut il me guide,  
 Et ne puis resister: car il s'est fait trop fort,  
 Joint que pour l'arrester ie n'ay ni frein ni bride,  
 Et si suis tout certain qu'il m'emporte à la mort.

Mais ie me plains de moy qui n'ay point fait de  
faulse,

Que de vous aimer trop, m'en puis ie repentir?  
Certes non, & qui plus m'a ieunesse peu caute  
Des traits de vos regards n'eust sceu se garantir.  
Deuy ie vser de force, ou d'un art secourable,  
Pour ne voir vostre teint à l'Aurore pareil.

1. Vos yeux & vostre bouche? il est trop miserable

2. Qui refuse de voir la clarté du Soleil.

Cesse ô chant mortuaire, & trouuant l'inhumaino,  
Qui met toute sa gloire à meurtir & blesser,  
Dy luy qu'elle peus: viure & contante & hausaïne,  
Puis qu'en la mort des sens gist son plus doux penser.  
Si tu treusse au retour que de fureur contrainte  
la pauvre ame affigee ait ce corps delaiissé,  
Honore mon trespas d'une petite plainte,  
Et fay voir que l'Amour m'a mal recompensé.

FIN DE LA COMPLAINTE  
DE BRADAMANTE.

---

IMITATION DE L'ARIOSTE  
AV XXXIII. CHANT.

**E**n'estoit de mon bien que la feinte d'un songe,  
Et mon mal au contraire est un ferme resueil  
Mon bon-heur s'est passé, comme un coulant sommeil,  
Et ma peine eternele obstinément me ronge.

POUR

Pourquoy mes sens trôpez en veillant n'avez-vous  
 Le plaisir qu'en songeant i'ay veu de la pensee  
 Que ne iouïssiez-vous de la gloire passée,  
 Et du bien fugitif qui m'a semblé si doux?

Sous quel astre, ô mes yeux, le Ciel vous fit-il estre,  
 Que clos d'un doux sommeil vous voyés tout mon bien,  
 Et qu'ouuers, mon plaisir s'esuanoïsse en rien,  
 Mais qu'au leuer du jour ma nuit cômence à naistre.  
 h. Le Veiller importun m'est combat inhumain,  
 Et le Songe amoureux me flatte d'une treue,  
 Las mon Songe est menteur, & l'ennuy qui me greue  
 Ainsi que mon Reueil se trouue tout certain!

Si du faux naist ma paix, & le vray me fait guerre,  
 Et si iamais au vray ie n'ay peu m'estouir,  
 Faites de grace (ô Dieux) que ie ne puisse ouïr  
 Vn mot de verité tant que seray sur terre.

Et si le dur Resueil me peut tant travailler,  
 Et que le Songe doux de soucis me deliure,  
 Accordez à mes vœux ce qui me reste à viure,  
 Que ie songe tousiours sans pouuoir m'esueiller.

Le Reueil, comme on dis, à la vie est semblable,  
 Et la Mort au Sommeil: mais contraire est mon sort,  
 Car le triste Veiller m'est pire que la Mort,  
 Et le Songe m'est vie heureuse & favorable.

Toutesfois s'il est vray qu'un Sommeil gracieux  
 Nous figure la Mort, & le Veiller la Vie,  
 Las! de viure en veillant i'ay perdu toute enuie:  
 Pource (ô Mort) haste-toy de me clore les yeux.

FIN DES IMITATIONS  
 DE L'ARIOSTE.



# ANGELIQUE,

CONTINUATION DV  
SVIET DE L'ARIOSTE.

A MONSEIGNEVR LE DVC  
D'ANIOV, DEPVIS ROY  
de France & de Polongne.

LIVRE PREMIER.

**L**E chante une beauté des beautex la pre-  
miere,

Le paradis des yeux, & la vaine lumiere  
Qui cōme un clair Soleil icy bas s'espandoit

Du tēps que Charlemaigne aux François cōmandoit:

Celle qui receloit des attraits pour surprendre

Les braues qui pensoient contre Amour se defendre,

Qui surmonta Renaud, Ferragus & Roland:

Mais sans se donner soin de leur mal violant,

Ni de tant de combats qu'ils auoient eus pour elle.

Se fit tousiours cognoistre aussi fiere que belle.

Race des Dieux de France, honneur de l'uniuers,

Mon Prince, mon Seigneur, le support de mes vers,

Laissez un peu la charge oū vostre esprit s'applique,

Pour onyr les regrets de la belle Angelique.

Et

Et la griesue douleur qui son ame oppressa,  
 Quand ingrat & jaloux son Medor la laissa,  
 Medor qui tenoit seul sa pensee assiruie,  
 Son cœur, son petit œil, son idole & sa vie.

Amour voulant un iour punir ses cruautex,  
 Et venger les Amans qu'elle auoit mal traittez,  
 Luy tira droict au cœur une fleche diuine,  
 Et rompit le glaçon qui geloit sa poitrine:  
 Luy fit aimer Medor un ieune homme incognet,  
 Un mignon qui fut seul pour Amant retent,  
 Et qui ioiist tout seul de la despoüille aimée,  
 Recueillant la moisson par tant d'autres semés:  
 Trop rare & digne prix de ce nouuel Amant,  
 Qui des travaux d'autruy receut le payement!

O Palladin Roland, ô Roy de Circassie,

O valeureux Renaud, que vous sert, ie vous prie,  
 De vous estre aux hazards si librement trouuez,  
 Et d'auoir tant de fois les dangers esprouuez,  
 Rendans en mille endroits vostre vertu notoire,  
 Puis qu'un beau Ganymede en rapporte la gloire!  
 Et que ce qui vous est si iustement acquis  
 Est sans aucun travail par un autre conquis,  
 Un autre qui triomphe en heureuse abondance,  
 Et vous autres chetifs en mourez d'indigence!

Or ce ieune Adonis d'Angelique adoré

Est le chef tous courer: d'un petit poil doré,  
 Qui flotte mollement quant l' le vent qui s'y ioüe,  
 Rany de sa beauté, doucement le secoue:  
 Vne toison subtile au menton luy naissoit,  
 Qui comme un blond duuet mollement paroïsoit

Prime, douce, & frisée, & nouvellement creüs  
Comme petits flocons de soye bien menuë.

De coral fut sa bouche, & son œil grossissant  
Tressaillois de clairsé comme un nouveau croissant:  
Il eut le teint de lys & d'œillets mis ensemble,  
Ou comme la couleur d'une rose qui tremble,  
Nageant tout lentement dessus du lait caillé:  
Bref, il semble à le voir d'un pré bien esmaillé,  
Qui decouvre au Soleil mille beaux, nouvelles,  
Quand la verte saison rend les campagnes belles.  
Amour n'est point si beau, Angelique n'eust scien  
Se garder d'enflammer aux rais d'un si beau fien:  
Aussi la belle Amanite au fond du cœur blesse  
Rien plus que son Medor ne loge en sa pensée:  
Elle est toujours auprès, & ne pourroit durer  
S'il falloit tant soit peu de luy se separer,  
C'est son Dieu, c'est son tout, c'est l'ame de son ame:  
Et luy qui sent au cœur une pareille flame,  
N'a plaisir qu'à la voir, & à se contenter  
De toutes les douceurs qu'un Amant peut goûter.

Soit quand Phœbus revient de la marine source,  
Soit quand il a fourny la moitié de sa course,  
Ou soit quand il descend de ses chevaux lassés,  
Il voit presque toujours ces Amans embrassés,  
Ores dans son giron Angelique est couchée,  
Ores dedans sa main tient la teste parchée,  
Et se mire en ses yeux & or' en se haulsant  
Elle va son esprit sous la lèvre suçant:  
Elle languit dessus sans dire une parole;  
Et à peu que son ame en ces lieux ne s'envole;

Son cœur est tout esmeu d'amoureux tremblement:  
 Et luy qui la regarde en ce doux mouvement  
 D'un œil à demy clos tout ravy s'esmerueille  
 De voir tant de beautez sur sa bouche vermeille,  
 Et de mille baisers longs & delicieux  
 Va repaisant son ame, & sa langue, & ses yeux,  
 Il passerent deux mois en ceste douce guerre,  
 Iouissans à souhait d'un paradis en terre  
 Au logis d'un pasteur, où leur contentement  
 Et leur parfait amour eut son commencement.

Or il aduint un iour qu' Angelique eut enuie,  
 Pour mieux continuer ceste agreable vie,  
 De renouir son Royaume, & de s'en retourner  
 Pour faire son Medor nouveau Roy couronner:  
 Du Soleil tout-voiant la vermeille courriere  
 Chassoit l'humide Nuiët par sa vaine lumiere,  
 D'une couleur doree enrichissant les cieux,  
 Quand ces ieunes Amans partirent de ces lieux,  
 Prenans congé deuant des gracieux ombrages,  
 Des antres, des rochers, des prez, & des riuages,  
 Et laissant pour tesmoin de leurs plaisirs passez  
 Sus l'escorce des bois leurs noms entrelacez.

Tandis la renommee, hastiue messagere,  
 Met ses ailes aux pieds, volant prompt & legere  
 Aux quatre parts du monde, & par tout en passant  
 Va de ce nouveau fait la merueille annonçant,  
 Et crie à pleine voix qu' Angelique la belle,  
 Celle qui se monstroit si hautaine & rebelle,  
 A changé sa rigueur en douce priuauté,  
 Et qu' un pauvre soldat iouist de sa beauté.



Un More bas de race, & plus bas de courage,  
 Pour ie ne sçay quel fard qui luist en son visage.  
 Si iamais amoureux ont esté trauaillez,  
 Estant de ialouse & d'Amour tenaillez,  
 Les Amans d'Angelique à ceste fois le furent,  
 Lors que sans y penser ces nouuelles ils sceurent,  
 Cene sont que regrets. & souspirs enflammez,  
 Cene sont que sanglots sur l'arene semez,  
 L'air retentit par tout de leurs cris pitoyables:  
 Ils inuoquent la mort, recours des miserables,  
 L'œil iamais ne leur seiche & de propos cuisans  
 Blasphement la Fortune, & les astres nuisans:  
 Mais comme leur amour fut de diuers sorte,  
 Ils sentirent aussi de leur passion forte  
 Les effets differens, & cest aspre courroux  
 Aux vns estoit extreme, & aux autres plus doux:  
 Car selon qu'ils aimoient d'Amour grande ou petite,  
 Fureur petite ou grande au dedans les irrite.

Or le premier de tous qui le fait entendit,  
 Fut le Comte Roland un iour qu'il se perdit  
 Cherchant un Cheualier: car sa triste a-venture  
 Le conduit dans un pré tout fleury de verdure,  
 Aupres de la fontaine, où les Amans heureux  
 Cueilloient de leurs amours tant de fructs saoureux.

Là fut-il assailly d'une ardante tristesse  
 Reconnoissant le nom de sa fiere Maistresse,  
 Et celui de Medor, engrauez par endrois  
 De la main d'Angelique en l'escorce des bois:  
 Mais c'estoit peu de cas, & la ialouse flamo  
 Ne prenoit comme point de vigueur en son ame,

N'eust esté le pasteur hôte des deux Amans,  
 Qui luy fit les discours de leurs contentemens,  
 Et comme leur amour avoit là pris naissance,  
 Doit sans beaucoup languir ils eurent ioïssance.  
 Ce fut lors que le Comte ardemment allumé,  
 Est de mille cousteaux l'estomach entamé:  
 Ce fut lors qu'il ouvrit à son dueil la carrière,  
 Ce fut lors qu'il maudit la celeste lumiere,  
 Ses cris furent de rage & de fureur guidez,  
 Et ses yeux furent faicts deux torrens desbordez  
 Qui couloient nuict & iour d'une longue entre-suite,  
 Laschant mains tourbillons de sa poitrine cuite.  
 En fin luy defaillant le vent pour sousspirer,  
 Ne pouvant plus du cœur une plainte tirer,  
 Et de ses tristes yeux la source estant tarie  
 Sa debile raison fit place à la furie:  
 Bref, il courut les champs du mal qui l'agitoit,  
 Pieds nus, estomach nud, ignorant qu'il estoit.

Renaud le sceut apres, mais ayant cognoissance  
 Long temps auparavant par longue experience,  
 De l'amour feminine, & de sa fermeté,  
 Il creut fort aisément telle legereté,  
 Et la dissimula d'une façon plus sage,  
 Bien qu'il sentist au cœur de grands pointes de rage  
 Il se plaignoit pourtant, mais ce fut tellement  
 Qu'on n'apercevoit point son ennuy vehement,  
 Ni le poignant despit qui blessoit sa pensee,  
 Car il tenoit sa langue & sa leure pressee,  
 Souffrirant sans mouvoir comme tout esperdu,  
 Et parlant dans le cœur sans qu'il fust entendu:

Puis quand il eut fait tr. fue à sa douleur terrible,  
Et qu'elle l'eut remis en estat plus paisible.

Sera-t'il vray, dit-il que i'aïlle plus suiuant  
Vne ingratt, muable aussi tost que le vent?  
Qui de flame nouvelle à toute heure est saisie,  
Suivant pour tout conseil sa seule fantasia,  
Sans foy, sans iugement, qui a mis à mespris  
Tant de grands Cheualiers de ses beaux esprits,  
Pour suivre un estrangier incogneu par le monde,  
Qui n'a rien qu'un beau teint & la perruque blonde.

Ainsi parloit Regnaud, & sur l'heure il sentit  
Vn desdain violant qui sa flame amortit:  
Il n'a plus dans le cœur l'affection premiere,  
Sa volonté n'est plus de l'amour prisonniere,  
Sa Dame luy desplait, & ne trouue plus beaux  
Ses yeux, qui luy sembloient deux celestes flambeaux:  
Il iuge pallissant le corail de sa iouë,  
Et ne scauroit souffrir que personne la louë:  
Mais en s'appellant foi il nomme mal-heureux  
L'an, le mois, & le iour qu'il deuint amoureux.

Il reste Sacripant, lequel ne sent encore  
La bruslante poison qui les autres deuore:  
Mais trop plus que iamais a le cœur enflamé:  
Chetif, qui meurt d'Amour, & qui n'est point aimé!  
Toutesfois il le pense, & son mal il soulage,  
Croyant que pour le moins nul ne l'est auantage.

C'estoit en la saison que les prez sont couuerts,  
Les forests & les champs d'accoustremens tous verts,  
Que l'air est chaud d'Amour, & que le doux Zephyre  
Nouré d'un poignant trait si tendrement soupire,

Lors que les petits bleds seulement verdoyans  
 S'enflent au gré du vent comme flots ondoyans,  
 Que Progné se lamente, & que le bois resonne  
 Des accords de sa sœur qui ses plaintes entonne.

Il estoit fort haute heure, & le Soleil bien haut,  
 Pour la saison si douce estoit ardent & chaud,  
 Quand ce gentil Amant, dont la gloire esuentee  
 Estoit en mille endroits par sa vertu plantee,  
 Se trouua dans un bois de sommcil agraué,  
 Ayant long temps deuant maint haut fait acheué:  
 Vn bois que la Nature auoit fait pour complaire,  
 Où couloit par dedans vne eau luisante & claire,  
 D'arbrisseaux & de fleurs ombragee à l'entour,  
 Dont le flot tremblotant sembloit parler d'Amour:  
 L'air rit à l'environ, & les haleines douces  
 Des Zephyres mollets d'agreables secouffes  
 Font branler le fueillage, & vont rafraichissant  
 Celuy qui travaillé s'y repose en passant:  
 Sacripant y demeure, & couché sur l'herbage  
 Pense à se reposer au frais de ce riuage,  
 Du travail & du chaud, & de l'Amour cruel  
 Qui luy ronge le cœur, vautour perpetuel.

Ah! chetif, que fais-tu fuy ce lieu, ie te prie,  
 Car bien qu'il soit plaisant, que l'herbe y soit fleurie,  
 Le fueillage agreable, & le vent adoucy,  
 Si ne dois-tu pourtant y demeurer ainsi,  
 Las! ne l'entens-tu point? ce ruisseau qui murmure,  
 Pleure & plaint de pitié ta prochaine aduerture,  
 Mais ie parle à un sourd, l'Archer malicieux  
 L'a priné de l'onze aussi bien que des yeux.

Ce Roy s'arresta là n'ayant en la pensee  
 Que l'unique beauté dont son ame est blessée,  
 Il en fait cent discours en son entendement,  
 Il se dit bien heureux d'aimer si hautement,  
 Voire est si hors d'esprit en ses amours qu'il pense  
 Que mesme son tourment luy sert de recompense.

Mais comme il est ainsi songeant & ravaissant  
 De l'un de ses pensers un autre renaissant,  
 Survient un messenger qui entre en ce bocage  
 Pour y passer le chaud & se mettre à l'ombrage,  
 Sacripant se retourne en le voyant venir,  
 (Las on ne peu fuir ce qui doit aduenir)  
 Il l'enquiert d'où il est, quel chemin il veut prendre,  
 Et qui luy fait ainsi son voyage entreprendre.

Le Courrier qui le iuge à son geste hautain  
 Quelque grand Cheualier: Je suis (dit-il soudain)  
 Messenger d'Angelique, & ce mot vous suffise,  
 Vne que le Ciel mesme admire, honnore & prise,  
 Qui sert de iour au monac, & dont l'œil gracieux  
 Recelle tous les traits qui surmontent les Dieux:  
 C'est elle qui m'enuoye en diuers lieux estranges,  
 Pour annoncer sa gloire & ses dignes loüanges:  
 Et pour faire sçauoir qu'un Cupidon nouveau,  
 Vn petit Dieu d'Amour tout celeste & tout beau,  
 La rend de ses beautez doucement embrasée,  
 Et comme il en iouist & luy est espousée,  
 C'est un Dieu pour certain digne d'estre adoré:  
 Mais voyez (ce dit-il) son pourtrait figuré,  
 Et luy faites honneur, c'est une chose sainte:  
 Car du pinceau d'Amour ceste image est depeinte.

Ainsi dict le Courrier d'espliant de la main  
 Un parchemin couuert, qu'il portoit dans le sein,  
 Où se voyoit au vif la belle portraicture,  
 Du bien-heureux Medor, chef-d'œuvre de Nature:  
 Ah Dieu! que de beautex s'esbauciers là dedans,  
 Que d'appas, que de traictz, que de flambeaux ardans,  
 Que de lys, que d'axillets, que d'amourouzes graces,  
 Que d'agréables morts, de douccurs, & d'audace!  
 L'œil y restoit perdu, l'esprit tout estonné,  
 Et le corps plein de feu de cœur abandonné.

Si tost que Sacripant y a icité la veüe,  
 Il la sent aussi tost couuerte d'une nuë:  
 Une froide sueur par les membres luy court,  
 Il perd les sentimens, muet, aveugle, & sourd:  
 Son cœur enflé de rage au dedans se mutine,  
 Et pour sortir dehors combat dans sa poitrine:  
 Sa iouïe est toute teinte en mortelle couleur,  
 Son ame est languissante en extreme douleur,  
 D'amertume & de fiel sa bouche est toute plaine,  
 Et tombe dessus l'herbe ayant perdu l'haleine.

Qui a veu quelquesfois un qui n'y pense pas,  
 Par un triste recit conduit pres du trespas,  
 Qui perd les mouvemens, la parole, & l'ouye,  
 Et ne monstre d'une heure aucun signe de vie:  
 Il a veu Sacripant de son long estendu,  
 Ayant avec l'esprit tous sentimens perdu,  
 Il ne respire point, & riste en telle sorte  
 Qu'on ne peut l'estimer qu'une personne morte.  
 En fin les yeux baignez vers le Ciel estenant,  
 Par un ardent jouspir monstre qu'il est vivant:

Lors il ouvre la bouche à ses larmes bruyantes,  
 Il fait de ses deux yeux deux rivières coulantes,  
 Et de son estomach sans cesser haletant,  
 De grands flots de souffirs coup sur coup vont sortans:  
 Il reprend le portraict tout priné de soy-mesme,  
 Et tremble en le voyant de passion extreme,  
 Tient l'œil fiché dessus qui coule sans repos,  
 Et demeure long temps sans dire un seul propos:  
 Mais voyant le Courrier il tasche à se contraindre,  
 Et retient au dedans l'ennuy qui le fait plaindre.

Va, mon amy dit-il, annonce le discours  
 En mille lieux divers des nouvelles amours  
 De ta belle Maistresse, hélas! trop variable!  
 Et luy conte au retour pour nouvelle agréable,  
 Que Sacripant est mort, qu'il est froid & transi,  
 Et que pour bien aimer on le guerdonne ainsi.

Ayant dit ces propos en voix basse & plaintive,  
 S'enfuit au fond du bois d'une course hastive,  
 Taxant & maudissant par cris de desesperer  
 Les astres sans raison contre luy conjurerz:  
 Tout a pié de luy, les rochers qui l'entendent,  
 Esmeus de ses regrets par le milieu se fendent:  
 Et les petits oiseaux de sa douleur touchez,  
 Demeurent tous muets sur les branches perchez.  
 Le Messager surpris d'une telle merveille,  
 Le suit tant comme il peut de l'œil & de l'oreille,  
 Pour en sçavoir l'issue, & s'approchant de pres  
 Se mussé doucement dans un lieu bien estés,  
 D'où sans estre apperceu faisant un coy silence,  
 Uoit tous ses regrets, & void sa contenance,

Contenance si triste & pitoyable à voir,  
 Qu'elle eut peu l'Enfer mesme à douleur esmouvoir:  
 Car il se laisse aller à ses tristes pensees,  
 Et mille passions contrairement poussees:  
 Le courroux, la douceur la rage la pitié,  
 La haine bien conceüe. & la vraye amitié  
 Se font guerre en son ame, & ne veulent permettre  
 Qu'à vne des deux parts il se puisse remettre.  
 Ay si comme un vieux Chesne agité rudement  
 Par deux vents ennemis soufflans diuersement,  
 L'air singlé du grand bruit de leur forte secousse:  
 L'un le pousse deçà, & l'autre le repousse  
 A l'enuy l'un de l'autre, & diriez à les voir  
 Qu'il y a de l'honneur à qui le fera choir:

Durant que ces pensers font guerre ainsi diuerse,  
 Le Roy qui n'en peut plus se iette à la renuerse  
 Sur l'herbe, où sans parler demeure longuement,  
 Puis parlant en soy-mesme il dit tout bassément.

Qui donnera conseil à mon ame oppresseet  
 Doy-ie pas pour vanger mon amour offensee,  
 Aller non au Catay, mais iusqu'en celle part  
 Où le Soleil iamais ses rayons ne depart,  
 Pour trouuer l'ennemy d'où procéda ma perte,  
 Luy fendre l'estomach, voir sa poitrine ouuerte,  
 M'abreuuer de son sang, me nourrir de sa chair,  
 Et de son cœur indigne Angelique arracher,  
 Rendant par quelque fait euident tesmoignage,  
 Combien la Jalousie en soy porte de rage?  
 Mais las! que dy-ie? où suis-ie? Ay-ie donc arresté  
 De vouloir offenser la diuine beauté,



Qui me retient si ferme en son obeissance?  
 O Dieux! pardonnez moy. s'il vous plaist ceste offense:  
 Car elle est innocente, & suis tout ajeuré  
 Qu'elle a de mes mal-heurs mille fois soupiré,  
 Et qu'elle a grand regret de son amour fautes:  
 Mais quoy: le Ciel cruel contre moy l'a forcée,  
 Et luy a fait choisir ce nouvel amoureux:  
 Hé! que ne peut le Ciel maling & rigoureux!  
 Vy donc en doux repos, ô ma belle Deesse,  
 Que jamais ton Medor pour autre ne se laisse:  
 Ayez tousiours un cœur, un vouloir, une foy,  
 Et tout vostre mal-heur puisse tomber sur moy.

Il se faisoit ia tard, & l'œil qui nous esclaire  
 Avoit presque mis fin à son cours ordinaire,  
 Toutes fois sa lumiere encore apparoissoit,  
 Mais en se retirant peu à peu s'abaissoit:  
 L'Amant de plus en plus ses sanglots renouuelle,  
 Il fait sortir du chef une source eternelle,  
 Et pourroit-on iuger voyant couler ses pleurs,  
 Qu'il pretend de noyer sa vie & ses mal-heurs  
 Il tient les bras croisez, & tout transi regarde  
 Phebus, qui de pitié sa carriere retarde,  
 Et les yeux vers le Ciel incessamment fichez,  
 Sort ces derniers regrets de sanglots empeschez.

Oyseaux qui voletez par ces lieux solitaires,  
 Eaux, chesnes, & buissons, mes loyaux secretaires,  
 Oyez à ceste fois ce qui doit m'aduenir,  
 Puis de mes actions perdez le souvenir:  
 Venez, cessez un petit, que ma voix espandue  
 Ne soit point autre part qu'en ce bois entendue:

Et toy, luisant Soleil, arreste un peu ton cours,  
 Et assiste à la fin de mes mal-heureux iours,  
 Ce sera bien tost fait, car ie veux en peu d'heurs  
 Voir la fin de ma vie. & du mal que s'endure:  
 Et toy, Ciel inhumain qui tousiours m'as suivy,  
 Comme un fier ennemy, sois au moins assouuy  
 De ma mort auancee, & du sang que ie tire  
 Par ce fer de mon corps, pour appaiser ton ire.

Ce dict, en s'esleuant de fureur transporté,  
 Se saisit du poignard qu'il portoit au costé,  
 Le baise en soupirant, puis d'ardeur violante  
 Au creux de l'estomach iusqu'aux gardes le plante,  
 Le retire aussi tost rouge, escumieux, & chaud,  
 Puis se laisse tomber les yeux leuez en haut:  
 Le sang va contremont d'une force soudaine,  
 Comme on void quelquefois les eaux d'une fontain  
 Reiaillir en bruyant d'un cours haut eslançé,  
 Par le petit pertuis d'un grand tuyau percé.

Le Messager y court, qui void comme il sanglote,  
 Qu'il a les yeux mourans, & que son arme floite  
 Sur une mer de sang qui ne vult s'estancher,  
 Alors en haletant tasche à le dessecher,  
 Le Roy qui le cognoist vers luy dresse la face:  
 Dy, comme tu m'as veu (dit-il d'une voix basse)  
 Et voulant acheuer un sanglot il tira,  
 Et son esprit au Ciel comme vent soupira.

Le Ciel commençoit fort d'obscurcir son visage,  
 La clarté peu à peu faisoit place à l'ombrage,  
 Et desia dans le bois rien plus ne se voyoit,  
 Qu'un grand voile obscurcy qui les cœurs effrayoit:

Parquoy le Messager qui sans son ame atteinte  
 Ne voulans demeurer toute la nuict en crainte  
 Aupres de ce corps mort, en pleurant le lascia,  
 Et pour gagner logis autre part s'adressa,  
 Son cœur est tout serré d'un fait si pitoyable,  
 Il doute si c'est songe ou chose veritable:  
 Et luy tarde beaucoup qu'il ne trouue où loger,  
 Pour faisant ce recit son esprit allegier.

Tant que la nuict dura les Nymphes des fontaines,  
 Celles des clairs ruisseaux, celles qui sont aux plaines,  
 Et dans les bois sacrez, toutes grosses d'ennuy  
 Pleurerent Sacripans, & firent dueil sur luy,  
 Honorans à l'ennuy son obsequie derniere:  
 L'une arrosoit sa playe avec eau de riuere,  
 L'autre essuyoit le sang: l'autre qui sousspiroit,  
 La paupiere des yeux doucement luy serroit:  
 L'autre tenoit sa teste en son giron couchee,  
 L'autre amassoit des fleurs & en faisoit ionchee,  
 L'autre en plaignant sa mort la rigueur maudissoit.  
 Et quelqu'une à l'escart l'œil au Ciel adressoit  
 Faisant priere ainsi: Pere de toutes choses,  
 Qui as fait, qui maintiens, qui conduis, qui disposes,  
 Qui iuges droictement, & qui plein d'équité  
 Regardes les ingrats d'un œil tout despité,  
 Voy ce sang d'un martyr qui se requiert vengeance,  
 Et puny iustement d'une ingratitude l'offense:  
 Ingrate, outrecuïdee & qui n'estime pas  
 Que tu voyes du ciel les choses d'icy bas,  
 Fay, Pere, qu'elle porte une peine cruelle  
 Pour auoir fait mourir un Amant si fidelle:

*Ou si tu ne le fais , à bon droit les humains  
Diront qu'en vain tu tiens le tonnerre en tes mains,  
Que tu n'as point de soing de ce monde où nous sommes,  
Et que c'est pour neant que te craignent les hommes.  
Ainsi prioit la Nymphé , & le maistre des Dieux  
Trois fois en se courbant tomba dedans les cieus,  
Et d'un éclair subtil fit scintiller la nuë,  
Signe que la priere au ciel estoit venuë.*

FIN DV PREMIER LIVRE  
D'ANGÉLIQUE.

DIVER



DIVERSES AMOVRS,  
ET AVTRES OEUV-  
VRES MESLEES,

DE PHILIPPES DES PORTES.

PLAINTE.

**S**eroit-il bien possible? ô Dieu qu'ay-ie en-  
tendu!  
Celle à qui les destins & mes yeux m'ont  
rendu,

*Qui vivoit toute en moy, dont i'estoy la pensée,  
Nostre amour a faulsee.*

*O Foy! Foy dont le nom est si grand en vertu!*

*S'il est vray que tu sois, où te retire tu?*

*Ah! tu m'as abusé! s'esprouue à mon dommage  
Que tu n'es que langage.*

*Il n'y a dans les cœurs ni Foy ni Verité,*

*Il n'y a point de Dieux, c'est un conte inventé,*

*Et ne se trouue au Ciel ni raison ni iustice*

*Pour l'humaine malice.*

*Si les Dieux estoient vrais qu'elle a tant inuoquez,*

*Ils ne souffriroient pas d'auoir esté moquez,*

*Et qu'ainsi de leur nom elle se fust seruie*

*Pour abuser ma vie.*

*Si les Dieux reclamez ne m'ont pas abusé,*

Il a fallu s'ayder de mains geste embrasé,  
 Les pleurs y ont eu part, les souspirs & les plaines,  
 Et les œillades feintes.

Avec tant d'ennemis qui n'enst esté domté?  
 Mais, ô le beau laurier qu'elle aura merité,  
 Ayant sçeu decouoir un amoureux fidelle  
 Qui ne croyoit qu'en elle!

Il n'estoit grand besoin de s'en travailler tant,  
 Un seul trait de ses yeux tous mes sens enchantant  
 Ne suffisoit que trop pour me forcer à croire  
 Que la neige estoit noire.

Celuy qui maintenant s'en pense estre adoré,  
 Comment de son amour peut-il viure assuré  
 Puisqu'on ne peut trouuer d'assez ferme cordage  
 Pour vne ame volage?

S'il se fie aux sermens, les sermens m'ont deceu,  
 S'il croit à ses regards, d'eux mon mal est issu,  
 S'il vois pleurer ses yeux, en nos amours premiers  
 Ils verseroient des riuieres.

L'air tant que son esprit n'est propre aux changemens,  
 Ce qu'elle a luy desplaist, & se sert des amans,  
 Comme l'ô fait des fleurs qui ne nous semblent belles  
 Qu'estans toutes nouuelles.

Sa parole & son cœur sont tousiours differans,  
 C'est un astre vrayment, mais c'est des plus errans,  
 Et la Lune est tardive en sa cource pressée,  
 Aupres de sa pensée.

Son infidelité l'hellebore sera,  
 Qui du cerue au troublé ma fureur chassera,

Et comme un autre Achil' guarira salutaire,  
 Le coup qu'elle a scem faire.  
 Qu'elle n'espere donc me pouvoir r'atraper,  
 Deux fois un mesme lieu ne me fait point chopper,  
 Contre tous ses attraits & sa force magique  
 J'ay l'anneau d'Angelique.

## S O N N E T S.

## I.

Dieux que de tourbillons, de gresle & de nuages  
 Que ie sens en l'esprit un tonnerre grondant!  
 Est-il en la Sicile un fourneau plus ardent?  
 Les marteaux de Vulcan forgent-ils tant d'orages?  
 Vous plus traistres que beaux, qui faisiez les messages  
 D'une ame ingrate & feinte à ma mort preten-  
 dant,  
 Si ie le pensoy bien ie gaigne en vous perdant,  
 Mais las qu'en y pensant ie supporte de rages!  
 Si faut-il se résoudre, & sans plus me flatter,  
 Retrancher de mon Tout ce qui le peut gaster,  
 Ha i'en suis resolu, la chose est assuree!  
 Aux cœurs sans loyauté soy qui garde sa foy,  
 Si sa legereté la separa de moy,  
 Ma constance à jamais l'en tiendra separee.

## I I.

Si ie puis desloger l'ennemy trop couuert  
 Qui se campe en mes os & qui s'y fortifie,  
 Je le dis haut & clair, Venus ie t'en desfie  
 Que iamais plus mō cœur aux amours soit ouuert.  
 La cour qui m'a tant pleu ne m'est rien qu'un desert,  
 Tout m'est suiet de dueil me travaille & m'ennuye,  
 Mes yeux sont degoutans d'une eternelle pluye,  
 Qui fait que sans mourir ma ieunesse se pert.  
 Si seroit-il bien temps de penser à moy-mesme,  
 Mon œil deuiant obscur, i'ay le visage blesme,  
 Et plus tant de vapeur n'escume en mes esprits,  
 Je ne veux rien d'Amour fors qu'il me licencie:  
 Je l'ay suiuy dix ans les plus beaux de ma vie,  
 Je le seruiroy mal ayant les cheueux gris.

## I I I.

Non, non ie veux mourir plustost que d'endurer  
 Qu'un autre aille cueillant la moisson de ma peine,  
 Si parfaicte beauté n'est pas une fontaine  
 Où chacun puisse aller pour se desalterer.  
 Si le plus grand des Dieux vouloit vous adorer,  
 Contre luy de fureur mon ame seroit pleine,  
 Cōment donc souffrirois-ie vne personne humaine  
 „ Les Rois & les Amans veulent seuls demeurer,  
 Descouurez à nos yeux quel est vostre courage,  
 Gardant celuy des deux qui vous plaist dauātag,  
 Sans ainsi feintement l'un & l'autre abuser.  
 J'aime mieux n'auoir rien que si i'estois le maistre  
 De la moitié d'un bien qui tout à moy doit estre:  
 Vne si belle fleur ne se peut diuiser.



P O U R L E P R E M I E R  
I O U R D E L ' A N .

S T A N C E S .

**L'** An comme il a cessé rentre au mesme voyage  
Perdurable en travaux par sa fin renaissant:  
Mes desirs comme luy ne vont point finissant,  
Et son cours violant ne leur peut faire outrage.

L'an finy, toute fin à mes maux puisse mettre:  
L'an nouveau de mon heur soit le commencement,  
Je croy qu'il adviendra si le cœur d'un amant  
Par zèle & par ardeur du bien se peut promettre.

Car tout ce que l'amour peut allumer de flâme,  
Tout ce que les destins en scauroient amasser,  
Tout ce qu'en entretient l'espoir & le penser,  
Tout autant s'en recelle & conserve en mon ame.

L'an desja quatre fois a fourny sa carriere  
Depuis que le beau iour de vos yeux m'esclaira:  
Mais qu'il se renouelle autant qu'il luy plaira,  
Je continueray ferme en ma course premiere.

Il est vray qu'en quatre ans, (excusez mon offence)  
Ainsi que des saisons les tours sont inconstans;  
L'anoüé auoir senty maint changement de temps,  
Mais la force d'Amour cauçoit ceste inconstance.

Bien souuent dans l'esprit s'ay serré maint orage,  
L'ay clos en mesme lieu la glace & la chaleur,  
L'ay voulu me tuer pour vous causer douleur,  
Si fort la ialousie a troublé mon couraige!

Quels tonnerres d'esté furent iamaïs semblables!

Combien de dans le cœur ay- ie senty d'hyuers?  
 Quel Printemps, quel Automne, en changement diuers  
 Peurent onc egaller mes pensers variables?

Je me suis efforcé cent fois de vous desplaire,  
 L'ay fait mille desseins de plus ne vous aimer,  
 Mais sans trop de rigueur on ne m'en peut blasmer.  
 „ Estre sage en aimant Dieu ne le scauroit faire.

Amours par tels discords entretient sa puissance,  
 La longue paix le matse & le rend surmonté,  
 L'Amant comme la mer soit tousiours agité,  
 Puis que la Cyprienne aux flots print sa naissance.

Toutesfois ie cognois qu'en ma rage insensee  
 Le transport auueglé bien souuent m'a deceu,  
 Je cognoy que le faux pour le vray i'ay recéu,  
 Et deteste en pleurant mon offense passée.

Par donnez-moy, Decesse, & perdant la memoire  
 De ces longues erreurs, n'y pensez nullement:  
 Et pour le temps suiuant songeons tant seulement  
 A combler nostre amour d'heur, de ioye & de gloire,

Rendons-la si parfaite, & si claire & si belle  
 Qu'elle serue d'exemple aux siècles à venir:  
 Et que l'effort des ans au lieu de la finir  
 Face que sa memoire à iamais soit nouvelle.

## S T A N C E S.



Vel secours faut-il plus que s'attende à me  
 perce,

Si c'est par la mort, qui m'est toute certaine,  
 Puis que mes longs sospirs ma foy, mon amitié,  
 Le brasier de mon cœur, l'effroy de mon visage

Ne peuvent esmouuoir vostre obstiné courage  
A se laisser toucher d'un seul trait de pitié.

Tantale auprès de moy bien-heureux se peut dire,  
Son travail est petit: tout le bien qu'il desire  
C'est d'auoir quelque pomme & sa soif est ancher:  
Où moy ie brusle helas! & mourant ie pourchasse  
Vn bien pour mon secours, qui tout autre surpasse.  
Mais qui croist le desir d'autant qu'il est plus cher.

O que le feu d'Amour est d'estrange nature!  
Mon cœur sans defaillir luy sert de nourriture,  
Ie n'ay sang ni poulmon qui n'en soit consommé:  
Mais differant en tout de la commune flamme,  
Encor que ie vous touche il n'esmeut point vostre ame.  
Et rien qui soit en vous n'en peut estre allumé.

Ie te despite, Amour, & maudy ton Empire:  
Que me sert qu'en mon cœur tous tes traits ie retire?  
Que me sert que le Ciel m'ait à toy destiné,  
Que me sert que iamais de moy tu ne t'enuole,  
Si tout remply de toy ie pers temps, & parole,  
Et ne puis amollir un courage obstiné?

Non ie n'auray iamais en vos yeux de fiance,  
Leurs regards sont trompeurs, par leur douce influence  
Et par des traits piteux ils me font esserer:  
Ie vous pense vaincuë, & que mon mal vous touche:  
Mais voulant l'essayer, un mot de vostre bouche,  
Ou vostre blanche main me contraint retirer.

Belle & cruelle main, que vous m'estes mauuaise!  
Ie vous lasse de pleurs, tout ravy ie vous baise,  
Ie sacre à vostre honneur mille vers amoureux,  
Du feu de mes soupirs: i'eschauffe vostre glace!

Mais rebelle toujours vous m'empeschez la place,  
Dont le trop de desir me rend si languoureux.

Il faut faire autrement; puis que rien ie n'avance.  
Par tant de vains respects, vsons de violence:  
Si la douceur n'y sert, gagnons-la par assaut,  
Je le veux, mais en vain: toute lasche & pesante  
Ma vigueur s'affoiblist mon ame est languissante,  
Et par trop de desir la puissance me faut.

Seul but de mes desirs, ma celeste Deesse,  
Helas! voyez-vous point la fureur qui me presse:  
L'aspire à l'impossible & fuy ce que ie puis:  
Un chaos amoureux dans mon ame s'assemble,  
Ioye & dueil, mal & bien, i'ose & bruslant ie tremble,  
Je ne sçay que ie fay, ie ne sçay qui ie suis.

Fut-il iamais tyran si cruel que Madamet  
Par mille doux baisers elle attise ma flame,  
Et se plaist de me voir peu à peu desseicher:  
Parmy ces priuauitez ie l'espreuue inhumaine,  
Car la cruelle, hélas! me laisse à la fontaine  
Sans souffrir que ie boiue, & que i'ose y toucher.

Que dira-ton de moy si lon sçait ma simplesses  
DES-PORTES tout un iour a tenu sa Maistresse  
A part, sans compagnie, avec elle enfermée,  
Baisant ses beaux cheueux, ses yeux, & son visage,  
Et n'osa le coïard hazarder d'auantage:  
Dites qu'un tel Amant est digne d'estre aimé.

## I I I I.

Quand du doux fruit d'Amour ie me rends poursui-  
 Le seul digne loyer de ma perseuerance, (uant,  
 Vous pensez m'arrester, opposant pour defense  
 Ie ne sçay quel honneur qui est moins que le vent.  
 Moy ie mets comme humain le plaisir en auant,  
 Et l'heureux paradis de ceste iouissance,  
 Qui vous deust decharmer de la feinte apparence  
 De ce songe d'honneur, qui vous va deceuant.  
 Mais parlons librement, & me dites Madame,  
 Sentez-vous de l'honneur quelque perfection,  
 Qui plaise au goust, au cœur, à l'esprit, ou à l'ame?  
 C'est une vieille erreur, qui aux femmes se treuue:  
 Car leur honneur ne gist qu'en vaine opinion,  
 Et le plaisir consiste en chose qui s'espreuue.

## V.

O souffirs bien-aimez, que ma douce rebelle  
 Tire de ce beau sein, mon superbe vainqueur,  
 Dites-moy s'il vous plait, nouuelles de mon cœur,  
 Comme il vit en prison, ce qu'il fait avec elle.  
 Le cœur qui fut à toy recogneu pour fidelle  
 N'est plus troublé d'ennuis, de peine, ou de rigueur,  
 La beauté que tu fers a guarir sa langueur,  
 L'aime, le fauorise, & sien mesme l'appelle.  
 Est-il vray, chers souffirs? rien n'est plus assure,  
 Mais sera-il long temps en ce lieu tier-heuré?  
 Faut-il point redouter que sa Dame l'en chasse?  
 Cependant que ie parle & qu'ils sont emportez,  
 Amour iure ses traits, ma flamme, & vos beautez,  
 Que iamais plus mon cœur ne changera de place.

## V I.

Hé! que n'est-il permis aussi bien qu'à mes yeux,  
 A tous mes autres sens d'exercer leur puissance?  
 L'accès qui m'affoiblit perdrait sa violence,  
 Et sans plus despiter ie beniroy les cieux.

O iour bien fortuné, iour clair & radieux,  
 Où de tant de beautez mon œil eut ioïssance,  
 Que li seul souuenir chasse au loin ma souffrance  
 Et d'un homme mortel me rend esgal aux Dieux.  
 Je vey dans un beau sein sur deux fraises nouvelles  
 Amour comme une abeille errer d'un vol soudain,  
 Laisant dedans les cœurs mille pointes mortelles.  
 Je le vey le meschant, le meurtrier, l'inhumain,  
 O si l'on meust permis d'y mettre un peu la main  
 Je l'eusse bien puny de mes peines cruelles.

## V I I.

Que me sert d'aimer tant, & que l'on m'aime aussi,  
 Puis qu'à nos volontez toute chose est contrainct.  
 Il le faut dire, Amour, tu n'es rien que misere,  
 Travail, perte de temps, fureur, trouble & soucy.  
 Maintenant sans profit on implore mercy  
 D'une Dame cruelle, esclave & tributaire,  
 L'absence une autrefois fait qu'on se desespera,  
 Ou la peur d'un rival nous rend le cœur transi.  
 Les graces que tu fais pour couvrir ta coustume,  
 C'est sous un peu de miel cent tonneaux d'amertu-  
 Et pour un prompt esclair un long aveuglement. (me,  
 Ah, maudit soit le iour qui premier me veit naistre!  
 Sous un si noir destin, qu'helas il me faut estre  
 D'un enfant sans pitié le triste esbatement.

## V I I I.

Deux que le trait d'Amour touche bien vivement,  
 N'ôti rië qu'un seul pëser, qu'un dësir, qu'une flamme,  
 C'en est dës dans deux corps qu'un esprit & qu'une  
 Et leur souverain bien gist en eux seulement. (ame,  
 Ils ont en mesme temps mesme contentement,  
 Mesme ennuy d'un seul coup leurs poitrines entamer:  
 Bref leur vie & leur mort pend d'une seule traine,  
 Et cõme un simple corps ils n'ont qu'un mouvement.  
 Cet amour qui si rare en la terre se treuve,  
 Ne fait qu'un de nos cœurs, les effets en font preuve.  
 Nous n'avons qu'un vouloir, qu'un ardeur, qu'un  
 Qui nous peut honorer d'assez digne loüange? (dësir.  
 „ L'esprit qui se diuise & qui se plaist au change  
 „ N'est point touché d'amour, mais d'un sale p'a:sir.

## I X.

Mon cœur qui jusqu'icy t'es si bien maintenu  
 Des fortunes d'Amour tresloyal secretaire,  
 Sans que la langue promptie, ou l'œil trop volontaire  
 Ait onc rien dës couuert qui te soit a:uenu.  
 Si jamais un secret fust par toy retenu  
 Bien serré sous la cl.f., c'est or' qu'il le faut faire,  
 Cachant mesme aux penser, le celestic mystere,  
 Par qui d'homme mortel! Dieu ie suis deuenü.  
 O s'il m'estoit permis de raconter mon aise,  
 Quel roc plein de glaçons ne deviendroit fournaisse?  
 Quel cœur aux traits d'amour ne se lairroit ouuert?  
 Quel Amant tout rauy ne beniroit ma vie?  
 Quel Dieu du plus haut ciel sur moy n'auroit envie?  
 Mais ah! c'est trop, mon cœur, tu seras dës couuert.

## X.

C'estoit un iour d'Esté de rayons esclaircy  
 (I'è ay tousiours au cœur la souuenâce emprainte)  
 Quand le ciel nous lia d'une si ferme estrainte  
 Que la mort ne scauroit nous separer d'ainsi.  
 L'an estoit en sa force & nostre amour aussi,  
 Nous faisons l'un à l'autre une aimable cōplainte:  
 I'estoy jaloux de vous, de moy vous auiez crainte,  
 Mais rien qu'affection ne causoit ce soucy.  
 Amours qui voletiez à l'entour de nos flames  
 Comme gais papillons, où sont deux autres ames  
 Qui redoutent si peu les efforts enuieux?  
 Où la foy soit si ferme? où tant d'amour s'assemble?  
 Qui n'ayent qu'un seul vouloir tousiours d'accord  
 ensemble,  
 Fors qu'ils se font la guerre à qui s'aimera micux?

## X I.

Je n'ay plus dans le cœur que la branche estimée,  
 Qu'Amour de la main droite y sceut si bien plâter,  
 Autre fleur ne pourroit mon desir contenter,  
 Autre graine en mes vers ne doit estre semée.  
 I'espere avec le temps que la belle ramée  
 Pourra par mes escrits iusqu'aux astres monter,  
 Et que les Florentins cesseront de vanter  
 La desdaigneuse Nymphe en l'aurier transformée.  
 Ma foy viue tousiours pour racine elle aura,  
 L'eau sortant de mes yeux d'humour luy seruira,  
 Mon amour de chaleur, mon espoir de fueillage.  
 Puisse-ic en ses rameaux mes bras entrelacer,  
 Et sur l'arbre estendu mon travail de laisser,  
 Ou prendre un peu de frais sous un si bel ombrage.



## XII.

Je ne veux plus penser que la fureur de Mars  
 Ardemment allumee au milieu de la France,  
 Ais pouuoir deormais de me faire nuisance,  
 Bien que ie m'auenture au plus fort des hazards.  
 Car si i'ay soustenu l'effort de vos regards  
 Pleins de feux, pleins de traits, poussez de violence,  
 Hardi ie ne craindray qu'autre chose m'offense.  
 Et ne douteray point les plus braues soldars.  
 Les balles que vos yeux ont tiré dans mon ame,  
 Ont comblé mon esprit de martyre & de flame:  
 Mais vous m'auex blessé par un si doux effort.  
 Que s'ils font de tels coups en l'armee ennemie,  
 Huguenots tuez-moy, ie vous donne ma vie,  
 Je ne scaurois mourir d'une plus belle mort.

 CONTRE VNE NVICT  
 TROP CLAIRE.

Nuiet, jalouse Nuiet, contre moy consiurée,  
 Qui renflames le Ciel de nouvelle clairté,  
 T'ai-je donc auisourd'huy tant de fois desirée  
 Pour estre si contraire à ma felicité?

Pauvre moy! ie pensoy qu'à ta brune rencontre  
 Les cieux d'un noir bandeau deussent estre voilez:  
 Mais comme un iour d'Esté claire tu fais ta monstre,  
 Semant parmi le ciel mille feux estoilez.

Et toy sœur d'Apollon, vagabonde courriere,  
 Qui pour me descouvrir flambes si clairement,  
 Allumes-tu la nuit d'aussi grande lumiere,  
 Quand sans bruit tu descens pour baiser ton Amant?

Helas ! s'il t'en souvient amoureuse Deesse,  
Et si quelque douceur se cueille en le baisant,  
Maintenant que ie sors pour baiser ma Maistresse,  
Que l'argent de ton front ne soit pas si luisant.

Ah ! la fable a menty, les amoureuses flammes  
N'eschaufferent iamais ta froide humidité:  
Mais Pan qui te cogneut du naturel des femmes,  
T'offrant une toison vainquit ta chasteté.

Si tu auois aimé, comme on nous fait entendre,  
Les beaux yeux d'un berger de long sommeil touchex,  
Durant tes chauds desirs tu aurois peu apprendre  
Que les larcins d'Amour veulent estre cachez.

Mais flamboye à ton gré, que ta corne argentee  
Face de plus en plus ses rais estinceler:  
Tu as beau decouvrir ta lumiere empruntée  
Mes amoureux secrets ne pourras deceler.

Que de fascheuses gens ! mon Dieu quelle coustume  
De demeurer si tard en la rue à causer !  
Ostez-vous du serain, craignez-vous point le rheumat  
La nuit s'en va passer allez-vous reposer.

Ie vay, ie vien, ie fuy, i'escoute & me promeine,  
Tournant tousiours mes yeux vers le lieu désiré,  
Mais ie n'auance rien, toute la rue est pleine  
De jaloux importuns dont ie suis esclairé.

Ie voudrois estre Roy pour faire une ordonnance  
Que chacun deust la nuit au logis se tenir:  
Sans plus les Amoureux auroient toute licence,  
Si quelque autre y faillloit ie le ferois punir.

O somme, ô doux repos, des travaux ordinaires,  
Charmant par ta douceur les pensees ennemis,

Charm

Charme ces yeux d'Argus, qui me sont si contraires,  
Et retardent mon bien, faute d'estre endormis.

Mais ie pers (mal-heureux!) le temps & la parole,  
Le Somme est assommé d'un dormir ocieux:

Puis durant mes regrets la nuit prompte s'enuole,  
Et l'Aurore desja veut defermer les cieux.

Ie m'en vay pour entrer que rien ne me retarde,  
Ie veux de mon manteau mon visage bouscher:

Mais las! ie m'apperçoy que chacun me regarde,  
Sans estre descouvert ie ne puis m'approcher.

Ie ne crains pas pour moy, i'ouirirois vne armee  
Pour entrer au seiour qui recelle mon bien:

Mais ie crains que Madame en peut'estre blasmee,  
Son repos mille fois m'est plus cher que le mien.

Quoy! m'en iray-ie donc? mais que voudrois-ie faire?  
Aussi bien peu à peu le iour se va louant.

„O trompeuse esperance! Heureux cil qui n'espere  
„Autre loyer d'Amour que mal en bien servant.

## C H A N S O N.

**D**oncques ce tyran sans mercy  
Qui pour moy n'eut iamais des aistles,

N'a point maintenant de soucy  
Des vassaux qui luy sont fidelles?

Doncques ceux qui plus vivement  
Ont de son feu l'ame saisie

Il laisse outrager durement  
Par l'enuie & la ialousie?

Rien rien ne profite la foy,  
L'ardent, le zele, & le martyre,

D'autres qu'Amour donnent la loy,  
 Et faut à leur gré se conduire.  
 Ce Dieu qui veit au temps passé  
 Sous luy toute force asservie,  
 Maintenant luy-mesme est forcé  
 Par les ialoux & par l'enuie.


Las ! il faut mon pied retarder  
 D'aller où le desir me porte,  
 Mon œil n'ose plus regarder  
 L'objet qui seul me reconforte:  
 Ma main tremble & n'ose tracer  
 L'image qu'au ciel i'ay choisie,  
 Et voy tous mes vers effacer  
 Par l'enuie & la ialousie.

Je me defens de respirer,  
 De peur d'esuenter ma tristesse,  
 Ma bouche un mot n'ose tirer,  
 Craignant de nommer ma Maistresse:  
 Et pour rendre moins descouverts  
 Les feux qui saccagent ma vie,  
 J'erre sauvage en ces deserts  
 Fuyant les ialoux, & l'enuie.

Mais si les propos enuieux,  
 O ma claire & celeste flamme,  
 Separent mes yeux de vos yeux,  
 Ils n'en separent point mon ame.  
 Tousiours vostre unique beauté  
 M'est presente en la fantasia:  
 Tel bien ne me peust estre osté  
 Par l'enuie & la ialousie:

Car si vostre chaste froideur  
 Et vos rigueurs pleines de glace  
 N'ont rien peu contre mon ardeur,  
 Moins y peut toute autre menace,  
 Plus d'ennuis s'iront esleuans,  
 Mieux de moy vous serez seruis,  
 Toujours ferme aux flots & aux vents:  
 Tant des ialoux que de l'enuie.

## C H A N S O N .

 Ve m'a seruy de vous auoir seruis  
 Sept ans entiers à mon mal coniué,  
 Le plus souuent de vos yeux separé,  
 Non de vos yeux, mais de ma propre vie.

Que m'a seruy d'auoir perdu mon ame,  
 Mes pleurs, mon temps, mon repos, ma raison,  
 Et que vostre œil ait seiché par sa flame  
 Les belles fleurs de ma ieune saison?

Que m'a seruy ceste allegresse feinte,  
 Qui senrement ma douleur receloit:  
 Et quand l'amour plus ardens me brusloit,  
 M'estre gardé de lascher une plainte!

Que m'a seruy ceste libre apparance  
 Dont s'abusoy vos vallets curieux:  
 Et pour chasser toute leur desfiance  
 Auoir donné tant de loix à mes yeux!

Que m'a seruy la peine qui i'ay prise  
 A gouverner un mary mal-plaisant:  
 Et tant de iours avec luy m'amusant  
 Perdre à l'oïr le peu de ma franchise!

Que m'ont seruy ces mespris ordinaires,  
 Qui l'empeschoient de deuenir ialoux:  
 Ces libertez, & ces feintes coleres  
 Dont quelquefois vous entriez en courroux?

Que m'ont seruy tant d'errantes pensees,  
 Qui m'egaroient loing des gens & du bruit?  
 Que m'ont seruy sous l'horreur de la nuict  
 Tant de sanglots & de larmes versees?

Helas de rien ! tout me porte nuisance,  
 Et mes respects vous vendent sans pitié:  
 Car vous croyez qu'en telle patience  
 J'ay peu de mal & fort peu d'amitié.

Si s'aimoy bien, ie ne pourroy cognoistre  
 Tant de dangers que ie vais emitant:

„ Vn fort desir tout conseil va domptant,  
 „ Avec l'Amour la raison ne peut estre.

De tels propos, tyrans de mon courage,  
 Vous me blasmez au lieu de m'estimer:  
 Qui voit si clair & qui demeure sage  
 (Ce dites-vous) ne scauroit bien aimer.

Ah ! ie l'aduoise, & tiens pour veritable  
 Que loing d'Amour la sagesse s'ensuit:  
 I'en fers de preuue, aimant ce qui me nuit,  
 Et bannissant ce qui m'est profitable.

Respondex-moy, ma mortelle Deesse,  
 Vous qui m'auex en rocher transformé:  
 Est-ce monstret d'auoir quelque sagesse  
 Que d'adorer vos yeux qui m'ont tué?

Quelle fureur peut-est-elle  
 Qu'estre tousiours de soucis agité?

Pour l'appetit chasser la volonté,  
Aimer un autre & se hair soy-mesme.

N'estre iamais une heure en mesme sorte,  
Pallir, rougir, esperer, & douter,  
Aux ennemis laisser libre la porte,  
Et pour les sens la raison reicter;

Mais plus encor insensé ie m'outrage:  
Car en pouuant mon ardeur moderer  
Par mes souspirs, ie ne veux sousspirer,  
Ni me douloir pour brusler dauantage.

C'est peu de cas qu'un mal qui se peut dire,  
Aupres du mal dans l'esprit retenu,  
Quand en son dueil on est contraint de rire,  
Le conseruant pour le rendre incogneu.

Si toutefois vous croyez le contraire,  
Et que ie pense, en faisant autrement  
Vous asseurer d'aimer plus ardamment:  
Bien, ie suiuray la constume ordinaire.

Mes passions ne seront plus contraintes,  
En tous endroits nostre amour se dira:  
L'air refrappé ne bruirra que mes plaintes,  
Et sur mon front ma douleur se lira.

Sans nul egard par tout ie vous veux suiure,  
I'ay trop long temps languy loing de vos yeux,  
N'esperant plus les propos enuieux  
Me separer du bien qui me fait viure.

Aucun respect de mary ni de frere  
Ne me pourra desormais abuser:  
A tous propos sans peur de leurs desplaire,  
Demant leurs yeux ie viendray vous baisser.

Vallés fâcheux, qui par vostre presence  
De voir mon bien m'avez tant sceu garder,  
Ne pensez plus me pouuoir retarder:

Bien peu me chaut qu'en ayez cognoissance.

Sur ses beautés i'auray toujours la veüe,  
Mes chauds souffirs plus ie ne retiendray:  
Ie baiscray ce bel œil qui me suë:

Et de mon mal tout haut ie me plaindray.

M'aduienne apres ce qu'il faut que i'attende  
De ces hazards, ie veux tout endurer:

Au moins ma mort pourra vous asseurer  
Que non la peur, mais l'amour me commande.

## X I I I.

Non, non n'estimez point pour m'estre ainsi rebelle

Et pour fauoriser un autre plus que moy,

D'esbranler par ces flets le rocher de ma foy:

Car ie demeureray toujours ferme & fidelle.

Ie confesseray bien que l'angoisse mortelle

Quelquefois me transporte & me rend hors de moy

Mais ie reprens courage alors que ie vous voy,

Et me plais d'endurer pour Maistresse si belle.

Payez ma fermeté d'autant de cruauté,

Que i'adore en vos yeux d'admirables beaux.

Ie ne plaindray ma vie en si triste auanture.

Seulement ie me plains & suis tout embrasé,

Quand ie cognois qu'un autre est plus fauorisé,

Et que la parenté vous sert de couverture.



## X I I I I.

Quand ie pense aux douleurs dont i'estoy tourmenté

Durant que ie viuoys sous l'amoureux empire:

Ce penser me transporte, & fait que ie souspire,

Touché du souuenir de ma captiuité.

C'est en vain (dy-ie alors) que quelque autre beauté

Entreprend deormais de me penser reduire:

Car en me souuenant de mon passé martyre,

Ie scauray mieux garder ma chere liberté.

Voilà ce que i'assente, & que ie pense faire,

Mais voyant vos beautez ie croy tous le contraire,

Et cours auueglément au mal-heur préparé.

Adieu donc Liberté, tu m'as assez suiuite,

Ie ne redoute plus le travail enduré:

En si belle prison ie veux perdre la vie.

## D I A L O G U E.

## D.

**D**oncques ces yeux bien aimez

A la fin se sont armez

De feux, d'esclairs, & d'orage?

Donc pour ne voir le tourment

Qui me presse iniustement

Vous déstournez le visage?

Dieux! que la femme est prompte à chager de courage.

L. Donc pour loyer d'amitié,

O cœur plein de mauuaiseité,

Tu te plains quand tu m'abusés

Et courants ta fausseté,

Tu penses que ma bonté

Tousiours se paye de mensures

Mais pour te croire plus ic cognoy trop tes ruses.

D. Helas! où prenez-vous ce courroux vehement  
Contre un qui ne veut rien que vous rendre seruite?

L. Mais toy-mesme où près-tu ce nouveau chāgemēt,  
S'il est vray que ie t'aime, & que tu sois ma vie?

D. A bon droit les siecles vieux

Nous ont peint Amour sans yeux,

Monstrans comme il se doit croire:

Trop d'ardeur le plus souuent

Nos sentimens decemant

En rapporte la victoire,

Et fait iuger le blanc estre une couleur noire.

L. L'ardeur ne m'aveugle en rien,

Ce qui est ie le voy bien,

Ie trouue chaude la flame,

Le iour me semble tuisant,

Et ne faux point en disant

Qu' Amour ne loge en ton ame,

Où s'il te va bruslant c'est pour une autre Dame.

D. Peusse-ie à descouuert mon cœur vous faire voir,

Vostre image sans plus s'y trouueroit empreinte.

L. Mais peusse-ie aussi tost guarison recevoir

Au mal que tu me fais, comme ie scay ta feinte.

D. Quelle preuue ou quelle foy,

Puis-je donner de moy,

Qui ces creances efface?

L. Rien ne scauroit te le faire

Ces que l'oy peut fleurir

Un cœur si plein de fallacie

En qui jamais l'amour ny la foy n'ont plus

place.

D. La mort que ie sens venir  
 Pour mes angoisses finir,  
 Vous monstrera le contraire.

L. Ah trompeur ! tu vas pensant,  
 Que ce propos soit puissant  
 Pour adoucir ma colere?  
 le cognoy ta feintise & ta ruse ordinaire.

D. Puisse-ie donc mourir si i'aime autre que vous.

L. Les sermens amoureux ne font moindre l'offense.

D. Qui peut donc appaiser vostre iuste courroux?

L. Le desir esperé d'une prempre vengeance.

D. Moderez ceste fureur:

Il n'y a si grande erreur  
 Qu'une forte amour n'oublie.

L. Mais il n'est amour si fort  
 Quand souuent on luy fait tort,  
 Qui ne se change en furie:  
 Grand' amour en grand' haine est souuent conuertie.

D. Les courroux des vrais Amans  
 Font par leurs embrazemens  
 Que l'amour plus fort s'enflame.

L. Helas ! ie l'esprouue assez,  
 Car tant d'outrages passez,  
 Au lieu d'estindre ma flame,  
 La font plus violente & plus vire en mon ame.

D. Que le preuue à quoy bien m'en peut-estre assuré?  
 Comment en est-ce que vous n'avez pas fué ?

L. Vous le sçavez bien, vous qui sçavez  
 Et si l'agradait rien que tout ce que m'avez dit.

## X V.

Je voyois foudroyer d'une effort incroyable  
 Les murs d'une cité que l'ennemy tenoit,  
 La place estoit en feu, l'air autour resonnoit  
 Horrible de fumee & de bruit effroyable.  
 Le rebelle ennemi d'un courage indomptable,  
 Canonnant sans cesser nostre choc soustenoit,  
 L'un courroit à l'assaut, l'autre s'en revenoit  
 Rapportant pour loyer une playe honorable.  
 Or comme ie pensois estre hors du danger,  
 Deux yeux qu'Amour lui-mesme auoit voulu  
 charger  
 Me vindrent dans le cœur mortellement atteindre.  
 Las! les plombs ennemis ne m'auoient point blessé,  
 Les balles de vos yeux sont beaucoup plus à craindre,  
 Qui m'ont en mille endroits cruellement percé.

## X V I.

Je la doy bien bair ceste main ennemie  
 Qui décocha sur moy tant de traits rigoureux,  
 Et du sang de ma playe encor tout chaleureux,  
 M'escriuit dans le cœur le nom de Parthenie.  
 Toutesfois ie l'adore, & la peine infinie  
 N'en scauroit retirer mon œil trop desireux,  
 Peusse-ie lui donner cent baisers amoureux  
 Pour vanger mon outrage & la rendre punie.  
 Ce bel amas de neige excessif en froideur  
 Pourroit en le pressant, refuser mon ardeur,  
 Si le secours d'un mal se prend de son contraire.  
 Mais puis qu'un si grand prix à ma foy n'est promis,  
 Au moins baisons son gland, il est toujours permis  
 De baiser le dessus d'un sacré reliquaire.

## X V I I.

Se peut-il trouuer peine en amour si diuerse,  
 Que ce cruel enfant ne m'ait fait endurer?  
 At-il en son Royaume une seule trauerse,  
 Où ie ne me sois veu mille fois esgarer?  
 En mon cœur chacun iour sa rigueur il exerce,  
 Ayant tousiours dequoy mon esprit martyrer:  
 Et croy que sur moy seul pour me desesperer,  
 De tous les amoureux tous les tourmens il verse.  
 J'ay demeuré quatre ans vivant en liberté,  
 Sans ioye & sans douleur auprès d'une beauté,  
 De tous les dons du Ciel heureusement pourueü.  
 Apres un si long temps il m'en vient enflammer,  
 Et comme si i'auois une nouvelle vcuë  
 Ie la sers, ie l'adore, & meurs de trop l'aimer.

## X V I I I.

Si ce n'est qu'amitié, c'est la plus enflammee,  
 Et qui mieux tout à coup va gagnant les esprits,  
 Qu'autre qui fut iamais, n'en desplaise à Cypris,  
 Les brandons de son fils ne sont rien que fumee.  
 Expert i'en puis parler: mon ame accoustumee  
 Dās les fourneaux d'Amour plus ardemment espris,  
 Reconnoist à l'essay que tout n'est rien au pris  
 De ceste amitié neuue en mon sang allumee.  
 Quoy! ie ne puis dormir, ô Dieu quelle amitié,  
 Qui comme une fureur me poursuit sans pitié,  
 Et qui du desespoir les desirs fait renaiître!  
 Bref, qui fait qu'à tous vents mon vaisseau ie remets?  
 Non ce n'est amitié: l'amitié n'est iamais  
 Du Prince à son suiet, de l'esclauue à son maistre.

Six iours sans Dieu c'est trop six iours sans l'auoir veü,  
 Plus fastidieux à passer qu'un long siecle d'ennuis!  
 Je les appelle iours, c'estoient obscures nuicts:  
 Car mes yeux auenglez n'ont iour que de sa veü.  
 Le mal qui tient au liët ma puissance abbatü  
 Ne m'est grief que d'autant que voir ie ne la puis:  
 Medecins qui iugez du tourment où ie suis,  
 Pour Dieu faictes qu'il cesse, ou que tost il me tuë.  
 Vostre art ne scauroit-il me donner le pouuoir  
 D'aller iusqu'au chasteau seulement pour la voir?  
 Trouuez moy ce moyen, ma langueur est finie.  
 Sinon retirez-vous c'est en vain consulté:  
 Saignee, herbes, onguents, ne font pour ma santé,  
 Mon mal & son remede est l'œil de Par:henis.

## C O M P L A I N T E.

**P**uis que i'eu bien le cœur de me separer d'elle,  
 Voyant ses deux beaux yeux si chaudement  
 pleurer,

Je l'auray bien aussi pour me desesperer,  
 Et finir par ma mort mon angoisse immortelle.

Mourons donc, & montrons en ce dernier ouuage  
 Qu'il est tousiours en nous d'eschapper du mal-heur,  
 Si le coup de la mort me fait quelque douleur,  
 Celuy de mon depart m'en fit bien dauantage.

Mais quel fleuve de sang peut lauer mon offense,  
 Et l'erreur que i'ay faicte en m'esloignant de vous?  
 Il n'est point de trespas qui ne me fust trop doux:  
 Il faut qu'un plus grand mal m'en face la vengeance.

Entre cent mille horreurs ie veux trainer ma vie,  
 Troublé, desesperé, traouaillé sans cesser:

Et le dur souvenir d'auoir peu vous laisser  
Sera de mon esprit l'eternelle furie.

J'auray pour me gesner tousiours en la memoire  
Les biens que i'ay perdus, vos beautez, vos discours,  
Tant d'estroittes faueurs, tant de nuits, tant de iours,  
Qu'Amour ne m'espargneit un seul poinct de sa gloire.

O deuoir rigoureux grande est la tyrannie  
Que si superbement tu exerces en moy:  
Puis que ces doux plaisirs n'ont rien peu contre toy,  
Et que pour t'obcir toute amour i'ay bannie!

Bannie, helas! nenny. quar t'& moy ie la porte,  
C'est le sang & l'esprit dont ie suis composé,  
Et le cruel deuoir qui me rend maistrisé,  
Au lieu de l'affoiblir la faict tousiours plus fort.

Il est vray qu'il a peu ceste fois me contraindre,  
Mais c'est ce qui l'augmente irritant son effort:  
Amour n'est rië que flâme, & la flâme arde plus fort  
Quand par une closture on la pense restraindre.

J'accuse mon deuoir d'une erreur que i'ay faicte,  
Moy qui par trop d'esgard me suis ven deceuoir:  
Car falloit-il cognoistre en terre autre deuoir,  
Qu'estre tousiours aupres de beauté si parfaicte?

Mais qu'eust-on dit de moy? i'eusse laissé mon mai-  
seruiteur infidelle, ingrat, & mal-heureux. (stre,  
Ah! i'ay trop de raison pour un homme Amoureux,  
Auec tant de respects, Amour ne scauroit estre.

Ce Dieu sur to<sup>s</sup> les dieux n'auroit pas la maistrise,  
Si tousiours par sagesse il se laissoit guider:  
Pour ne cognoistre rien l'Amant se doit bander,  
Et faut que toutes loix pour sa Dame il mesprise.

Ceux qui ne sont touchez de l'amoureuse flamme,  
 Dont le sang est moins chaud, & le poil plus grison,  
 Gardent seul le deueir, l'honneur, & la raison,  
 Je dois tout violer pour complaire à Madame.

Et puis mon ieune Roy n'a pas l'ame sauuaige,  
 Amour assez de fois l'a soumis à sa loy:  
 Quand il eust sceu mon mal prenant pitié de moy,  
 Il m'eust bien dispensé d'un si fascheux voyage.

Aussi bien ie le suis separé de moy-mesme,  
 Sans cœur & sans esprit qu'en vos yeux i'ay laissé,  
 Et n'ay plus que le corps tout palle & tout glacé,  
 Animé seulement de ma douleur extreme.

Mais que le fier destin à son gré me promeine,  
 D'un & d'autre costé par les temps plus diuers,  
 Sous l'Ourse en la Scytie, entre cent mille hyuers,  
 Toujours de vostre amour mon ame sera pleine.

Mes yeux pourrôt bië voir mainte chose admirable,  
 Autre Ciel, autre terre, autre peuple indompté:  
 Mais ils ne verront point loin de vostre beauté  
 D'obiet qui les contente & leur soit agreable.

### COMPLAINTE.

**Q**u'As plus ie vais auant plus ie suis outragé  
 D'un regret inhumain qui me tient assiégé  
 Depuis le triste iour que i'ay laissé Madame,  
 Et que ie ne voy plus la clarté de ses yeux,  
 Ardans flambeaux d'Amour, serains & gracieux,  
 Qui comme un beau Soleil esclairoient à mon ame!  
 Amour qui ne veut point mes tristesses finir,  
 Trouuille mon esprit d'un poignant souuenir,

Mettant



Mettant devant mes yeux tant de faveurs laïssées,  
 Tant d'heureuses beautés, tant de contentemens,  
 De discours, de baisers, de doux languissemens,  
 Et tant de briefues nuïcts si doucement passées.

Je cognoy maintenant qu'il me faisoit goûter  
 Les plaisirs amoureux, non pour me contenter,  
 Ni pour pitié qu'il eust de ma peine soufferte:  
 Mais à fin qu'en perdant ceste félicité,  
 Je fusse puis après aisément emporté  
 Par le dur souuenir, d'une si grande perte.

O mer que j'abandonne avec mille douleurs,  
 Je fay croistre tes eaux par les eaux de mes pleurs,  
 Et fay par mes souspirs esleuer un orage:  
 L'autie serois heureux, si la force du vent  
 Me noyoit à ce bord sans passer plus auant,  
 A fin que mon esprit errast sur ce riuage.

Celuy qui bien au uif d'Amour n'est point espris,  
 Abandonnant les yeux dont son cœur est surpris,  
 Appelle ceste absence une aigre departie:  
 Mais de moy ie l'appelle un rigoureux tourment,  
 Vne angoisse, une rage, & un gemissement,  
 Qui n'a point d'autre fin que la fin de la vie.

L'autie croy que le Ciel m'auoit predestiné  
 Pour souffrir des travaux deuant que d'estre né,  
 Et pour n'auoir iamais de repos sur la terre!  
 J'ay couru sur la mer mille & mille dangers,  
 Et supporté chetif aux pais estrangers  
 Le froid, le chaud, la faim, les prisons & la guerre.

Mais pour tant de meschets dont j'estois assailly,  
 Iamais ie ne me vey le cœur lasche & failly.

Toujours d'un ferme esprit i'y faisois resistance,  
 Maintenant au besoing le courage me faut,  
 Et voulant résister à ce dernier assaut,  
 Je pers soudainement l'esprit & la puissance.

Quand celui qui voyage est surpris de la nuit,  
 Et qu'il s'est esgaré du chemin qu'il poursuit,  
 Il a pour son recours la clarté de la Lune:  
 Mais las ! où me faut-il deormais retirer  
 Suivant l'aveugle Amour qui ma fait esgarer,  
 Puis que ie ne voy plus ma lumiere opportune?

Quand le Nautonnier sage est au milieu de l'eau,  
 Et que les vents esmeus combattent son vaisseau,  
 Vers un Signe luisant pour guide il se retire:  
 Mais las ! que puis- ie faire en l'amoureuse mer?  
 Je voy les vents esmeus, & les flots escumer,  
 Et si ie ne voy plus mon bel astre reluire.

Vivant comme ie vy, dolent & soucieux,  
 J'acompare à mon sort ces mons audacieux,  
 Qui semblent faire aux Dieux une autrefois la guerre,  
 Ils sont voisins du Ciel, & mon hautain penser  
 Jusqu'au plus haut des Cieux s'est bien osé hausser  
 Pour choisir la beauté que i'adore en la terre.

Ils sont couuers de neige en perdant leur Soleil:  
 Des que ie pers le mien mon sort est tout pareil,  
 J'ay le cœur tout serré de glace & de froidure:  
 Ils sont pleins de rochers, & mon dueil vehement  
 M'a priué tout d'un coup d'ame & de sentiment,  
 Et m'a changé l'esprit en une roche dure.

Si ie n'eusse eu le cœur en rocher transmué,  
 L'excessive douleur aussi tost m'eust tué,  
 Par une seule mort mettant fin à mes peines:

*J'eusse esté sous le faix mille fois abbatu,  
Sans durer aux soucis dont ie suis combatu,  
Et souffrir immortel mille morts inhumaines.*

*Soit de iour, soit de nuit ie ne puis reposer:  
Car mon iuste regret ne se veut appaiser,  
Mes pensers importuns ne me font point de trefus,  
Tant plus ie vais auant plus ie suis tourmenté,  
Je souhaite le iour durant l'obscurité,  
Et souhaite la nuit quand le Soleil se lève.*

*J'ay pour tout reconfort un espoir mensonger,  
Qui veut contre mon gré mes douleurs alleguer,  
Par le doux appareil d'un retour desirable:  
Mais cest espoir est vain: car faut-il esperer  
Qu'avec tant de tourmens ie puisse assez durer,  
Pour attendre un retour vainement favorable?*

## X X.

*Liberté precieuse en mes vœux adoree,  
Qui depuis si long temps m'auois voulu laisser,  
Te puis-je donc encore, ô Deesse embrasser,  
Affranchy des liens qui mon ame ont serree?  
T'ayant trop follement en la France esgaree,  
Depuis tant de saisons eusse-je peu penser  
Que si loin en Pologne il fallut m'adresser  
Pour voir sous ta faueur ma franchise asseuree?  
I'estoy serf doublement: mon Roy me retenoit,  
Et l'œil d'une beaulté mille loix me donnoit:  
J'ay congé de mon Prince, & Madame me laisse,  
Car depuis mon depart son cœur elle a changé:  
O moy trois fois heureux qui me voy deschargé,  
D'ü coup à mô hõneur de Maistre, & de Maistresse.*

*Je ne*

## X X I.

Je ne veux plus aimer un cerueau si volage,  
 Fantastique, incertain qui n'a rien d'arresté:  
 J'ay trop souffert d'ennuis par sa legereté,  
 J'ay trop fermé les yeux à mon propre dommage.  
 Et si pour l'aduenir il faut que ie m'engage  
 Aux attraits enchanteurs de quelque autre beauté,  
 Deuant que mon esprit r'entre en captiuité,  
 Je voudroy voir le cœur plu stost que le visage.  
 J'ay bien seruy quatre ans & n'ay rien auancé,  
 Mainseant que l'esperoir m'a du tout delaisé,  
 Au plus fort de mon mal ma guarison i'esprouue.  
 De ce prompt changement ie sçay que vous rirez:  
 Mais pourtant quelquefois vous me confesserex,  
 Qu'un tel Amât que moy so<sup>d</sup> les iours ne se tienne.

## X X I I.

Je l'aime bien pour la douce puissance  
 De ses beaux yeux si prompts à decocher,  
 Pour tant d'attraits dont ie n'ose approcher,  
 Pour ses propos tant vrais en apparence.  
 Mais ie la hay pour sa grande inconstance,  
 Pour tant d'amour qu'elle ne peut cacher  
 Pour se laisser de chacun rechercher,  
 Et des Amans ne faire difference.  
 On ne void point au Ciel tant de clartez,  
 Ni tant de fleurs en Avril par les plaines,  
 Que son visage est orné de beausex.  
 Il n'y a point aux enfers tant de peines,  
 Ni sur la mer tant de flots despitex,  
 Qu'elle refait & fait d'amours soudaines.

## X X I I.

Comme un chië que son maistre a long temps caressé,  
 S'il aduient qu'à la longue il change de nature,  
 S'en fuit, puis s'en reuient, esperant qu'il ne dure,  
 Et pour six coups de foies ne pent estre chassé.  
 En fin d'ard'ante soif & de faim trop pressé,  
 Se voyant deffailir faute de nourriture,  
 Est contraint autre part chercher son aduerture,  
 Changeans pour un nouveau celuy qu'il a laissé.  
 l'en ay fait tout ainsi, dedaigné de Madame,  
 l'ay couru, i' ay tourné, pensant flechir son ame,  
 l'ay demandé pardon, triste & deconforté.  
 Mais puis qu'en ses courroux si ferme elle demeure,  
 le me pourchasse ailleurs, de peur que ie ne meure,  
 Non par mon inconstance, ains par necessité.

## X X I I I.

Prince, à qui les destins en naissant m'ont sousmis,  
 Qu' elle fureur vous tient d'aimer ceste infidelle?  
 L'air, les flots, & les vents sôt plus arrestez qu'elle,  
 Puisse vne telle erreur troubler mes ennemis.  
 Son œil par qui tant d'heur vous est ores promis,  
 Abusa mon esprit par la mesme caustelle:  
 Ce corail soufriant, qui les baisers appelle,  
 Mille fois ses thresors à souhait m'a permis.  
 Comment peut en l'aimant vostre ame estre assuree?  
 Me laissant pour vous prendre elle s'est pariuree.  
 Ce cœur qu'elle dit vostre, estoit n'aguere à moy.  
 Elle eut pour me dompter toutes les mesmes armes,  
 Et estoient mesmes sarmens, mesmes yeux, mesmes  
 larmes,  
 Pour pointez-vous fier à qui n'a point de toy?

## CHANSON.

**Q**uand vous aurez un cœur plein d'amour &  
de foy,

Pur, entier, & constant, pour m'offrir en eschange  
De celuy si loyal que vous avez de moy,

Ne vous desfiez point qu'autre part ie me range.

Mais tãdis qu'en m'aimãt, ou feignant de m'aimer,

Ie vous verray voler pour tant d'amours nouvelles,

N'esperez s'il vous plaist de pouuoir m'enfermer:

Car comme vostre esprit le mien aura des aïles.

Ie ne suis point de ceux qu'en doute il faut tenir,

Ainsi que leur ardeur dure en sa violence:

La seule affection peut mon feu maintenir,

Qui s'esteint aussi tost que i'entre en mesfiance.

L'airme micux peu de bien l'ayant en seureté,

Qu'un plus riche thresor prest à faire naufrage:

L'airme micux m'asseurer d'une modeste beauté,

Que d'une autre iouir plus belle, & plus volage.

Vostre bouche & vos yeux riches de mille appas,

Meritent bien qu'on meure en leur obeissance,

Mais vostre esprit leger ne le merite pas:

A ce que l'un contraint l'autre nous en dispense.

Amour est un desir de iouir & d'auoir

Pour soy tant seulement l'objet qui beau nous semble,

Il n'a de compagne, il ne veut recevoir,

Qu'un seul ne se soit son lieu trois cœurs ensemble.

*Ne voyez pas au Sans feu de luy qui venant*

*Comme un vent vult tourner ailleurs part je n'esteint*

*L'incendie si vous batissez sur un tel fondement*

*Refugez vous de vous au vent ne soit*

*de foy.*

## X X V.

## A l'inconstance.

Franc du triste seruage où i'ay tant supporté, (pense,  
 Qu'un seul des maux soufferts me transis quand i'y  
 le t'en viens rendre grace, ô deesse Inconstance,  
 Deuant à ta faueur l'ame & la liberté.

Vn songe imaginé que l'on dit Fermeté  
 M'auois si bien pippé par sa belle apparence,  
 Qu'abhorrant tout secours i'embrassoy ma souffrance  
 Et renforçoy les fers dont i'estois arresté.

Colle en fin qui seruoit à mon feu de matiere,  
 Oubliant ses sermens & changent la premiere  
 M'a fait voir que la foy n'estoit qu'un nom tröpeur.

Et mon ame aussi tost de toy fauorisee,  
 A rompu ses liens, sa prison a brisee,  
 Et de toute constance a deliuré mon coeur.

## X X V I.

Frisez vos blonds cheueux, adoucissez vos yeux,  
 De propos enchanteurs vostre bouche soit pleine,  
 Laschez des soupirs feints, dressés la veüe aux cieux  
 Pleurez, cötraignez-vous, vostre esperâce est vaine.

le n'y retourne plus tant de cris furieux,  
 Tant de iours consommez en angoisseuse peine,  
 Pour le poignant regret de vous voir si sou daine,  
 Feront qu'à l'aduenir ie me garderay mieux.

L'esperience apprend, mon mal m'a rendu sage,

O malheur unuz qui a fait de moi un sage,

Et de ses ferments fait de l'air de l'air de l'air.

Non se j'arrai plus votre douceur ni à briser

Je le voye des jolis yeux pendant que vous

Car la bouche est tant plus par de vous

## I X V I I.

Non, ie ne me plains pas de l'auoir adoree,  
 Ni que pour l'estimer i'aye tout mesprisé,  
 Je me plains seulement que mon cœur peu rusé  
 Ait creu fonder en elle vne amour asseuree.  
 Ah! maudite esperance à mon mal coniueree,  
 Tu m'as bien ceste fois traistrement abusé,  
 Quand apres tant de peine en l'aimant enduree  
 Vn nouveau sans merite est plus favorisé.  
 J'ay trouué la fontaine, on m'en oste l'usage,  
 J'ay cultivé la planté vn autre a le fruitage,  
 On reçoit le payement du temps que i'ay seruy:  
 Destin malencontreux des Amans miserables,  
 Que sert d'auoir Neptune & les vents favorables,  
 Si le bien dans le port d'un corsaire est rauy?

## V I L L A N E L L E.

**M**'Ostans le fruit de ma fidelle attente,  
 On veut hélas ! que ie sois vn rocher,  
 Que ie me taise. & que rien ie ne sente:  
 Mais si grand dueil que ie ne puis cacher  
 Fend ma poitrine, & fait que ie m'escriis:  
 Il est aisé de tromper qui se fie.

Je m'asseuroy plein d'ardoureuse flame,  
 Sur des sermens qui souuent m'ont deceu:  
 Mais quel serment peut iurer vne femme?  
 Hélas! trop tard pour mon bien ie l'ay scéu.  
 O que mon cœur est pressé de furios,  
 Il est aisé de tromper qui se fie.



Si tu te plains, ame volage & feinte,  
 Du chaud despit mon courage irritant,  
 Las contre toy i'ay bien plus iuste plainte!  
 Tu fais le mal & ie le vay sentant,  
 C'est tout le fruit de t'auoir bien serui:  
 Il est aisé de tromper qui se fie.


Iamais ton nom en mes vers ne se lise,  
 A fin qu'au moins on ne puisse auerer  
 Qui fut l'esprit si rempli de feintise:  
 Ie t'aimoy trop pour te deshonorer,  
 En ma douleur il suffit que ie die:  
 Il est aisé de tromper qui se fie.

Rens moy mon cœur de loyale mairesse,  
 Ce n'est raison que tu l'ayes à toy:  
 Pour sa bonté trop grande est ta finesse,  
 Il est fidelle & tu n'as point de foy.  
 Assez tu as sa franchise asserui:  
 Il est aisé de tromper qui se fie.

Heureux amant, goustant la iouissance:  
 Du fruit que i'ay tant de fois sauouré,  
 Semens, souffirs, faueurs en abondance,  
 De son amour ne te rende asseuré.  
 A tels appas elle arresta ma vie:  
 I'en fus trompé, iamais ie ne m'y fie.

Ces discours en hauteurs par mes vers tant prisez  
 Ne sont que bas propos d'une sorte ieunesse:  
 Ces yeux prompts en regards, trompeurs & deguisez  
 N'ont pas tant de clarté, d'attraits, ni de rudesse.  
 Ceste vive couleur qui ravit & qui blesse  
 Les esprits des Amans de la feinte abusez,  
 Ce n'est que blanc d'Espagne, & ces cheveux frisez  
 Ne sont pas ses cheveux, c'est une fausse tresse.  
 Trompeur au cugle né tu m'as long temps deceu,  
 Mais en fin le desdain pour conseil i'ay receu;  
 Tu m'aveuglois les yeux, & il m'ouure la venè.  
 Adieu volage enfant, adieu vaine beauté,  
 Vostre legere foy, que trop tard i'ay cogneuë,  
 Me fait rompre mes fers pour viure en liberté.

## C H A N S O N.


 H Dieu, que la flamme est cruelle  
 Dont Amour me fait consumer!  
 Je sers une Dame infie telle,  
 Et ne puis cesser de l'aimer.

La marine est plus arrestee,  
 Et du ciel les hauts mouuemens,  
 Bref tout ce qu'en lit de Prochee  
 Ne s'esgale à ses changemens.

Ors ie suis seul en sa grace,  
 Ce n'est qu'Amour, ce n'est que fen,  
 Vn autre aussi tost prend ma place,  
 Et feint ne m'auoir iamais veu.

*Ce nouveau fier de mon dommage,  
Qui se forge un Destin constant,  
Aussi tost se trouue en naufrage,  
Et me voit au port tout constant.*

*J'ay fait par art & par nature  
Tout ce qu'un Amant peut penser,  
Afin d'arrester ce Mercure,  
Sans iamais y rien auancer.*

*Las! ce qui plus me desesperere  
C'est qu'avec tout ce que i'en voy,  
Mon esprit ne s'en peut distraire,  
Et l'adore en despris de moy.*

*Si jaloux ie franchis sa porte  
Jurant de n'y plus retourner,  
Mon pied mal-gré moy. m'y rapporte,  
Et ne scauroy l'en destourner.*

*C'est tousiours accord ou querelle,  
(O miserable que ie suis!)  
Ie ne scauroy viure avec elle,  
Et sans elle aussi ie ne puis.*

## XXIX.

Puis donc qu'elle a changé de flamme & de courage,  
 Et que son cœur tout mien s'est ailleurs diuertiy,  
 C'est à moy maintenant à prendre autre party,  
 Et si ie l'aimois bien l'abhorrer davantage.

O Dieu que i'auray fait vn desiré naufrage,  
 Et que de ce mal-heur grand heur sera sorty,  
 Si mon feu de tout poinct se peut rendre amory,  
 Et que des eaux d'oubly ie face mon breuuage.

Helas! depuis deux mois que i'y suis resolu,  
 La voyant, ie voudrois ne l'auoir point voulu,  
 Et faut que ma raison loin de moy se departe.  
 Je rethume à longs traits l'ameureuse poison,  
 Hé! que feray-ie donc pour auoir guarison?  
 Il faut vaincre en fuyant ainsi que fait le Parib.

## XXX.

Ce mignon si frizé qui sert d'homme & de femme,  
 A vostre esprit leger nouvellement surpris:  
 Il est vostre Adouis, vous estes sa Cypris,  
 Il vous nôme son cœur, vous l'appellez vostre ame.  
 Souuent entre vos bras il modere sa flamme,  
 Et se mire en vos yeux qui serf le tiennent pris:  
 Pour luy ceux du passé vous sont tous à mespris,  
 Bref il n'est point d'amant mieux traité de sa Dame.

O trop credule Enfant, auant qu'il soit long temps,  
 Voyant de ceste mer les reflux inconstans,  
 Tu maudiras les Dieux, ta vie, & ta fortune:  
 Expert, i'en puis parler, qui lasche & tout trempé  
 Du peril fraischement par miracle eschappé,  
 Fuy au port: tout ioyeux mon offrande à Neptune.

## X X X I.

Il faudra bien qu'une femme soit belle,  
 D'œil & de port chastement composé,  
 Et que l'esprit n'en soit trop aduisé,  
 Pour m'abuser & me fier en elle.  
 Il n'y a rien qui soit plus infidelle,  
 Ni cœur si feint, si traistre & si rusé  
 Que d'une femme animal deguisé,  
 Qui iour & nuict ne discours que cauelle.  
 A faire mal gist son entendement,  
 Peu de ceruelle & moins de iugement  
 La font superbe, erratique, inconstante.  
 A quel mal-heur nous ont soumis les Cieux!  
 La plus fidelle aimeroit beaucoup mieux  
 N'auoir qu'un œil que d'un estre contente.

## X X X I I.

J'auoy fait mille efforts pour rompre une prison  
 Où la seule fureur rangeoit ma fantasia,  
 Sans que le cours des ans, la peur, la ialousie  
 Eussent peu dedans moy reloger la raison.  
 Sentant au creux des os la bruslante poison,  
 Dont mon ame insensee estoit toute saisie,  
 Forcé ie m'abandonne à ceste frenaisie  
 N'esperant iamais plus d'y trouuer guarison.  
 Mais en fin de bon-heur ie sceu que ma maistresse  
 Fauorisoit un sot sans grace & sans adresse,  
 Durant qu'elle s'en mocque & s'en rit avec moy.  
 Lors un noble desdain vient gaigner mon courage,  
 Qui m'affranchit du tout de l'amoureuse loy,  
 Doy, ie pas bien aimer le sot qui m'a fait sage?

## X X X I I I.

Quand ie portois le ioug de vostre tyrannie,  
 Priué comme de cœur d'yeux & de iugement,  
 Ie vous craignois si fort que l'ombre seulement  
 D'un sens de vos desdains m'estoit peine infinie.  
 Mais or' qu'auerques moy la raison s'est unie  
 I'ay perdu ceste crainte & cognois clairement  
 Que i'estois bien troublé d'aimer fidellement  
 Celle de qui la foy pour iamais s'est bannie.  
 Foudroyez maintenant pleuuez flammes & dards,  
 D'audace & de courroux aigrissez vos regards,  
 Changez à tous objets vostre cœur infidelle.  
 Et par despit de moy les autres caressez:  
 I'amaïs vous ne tiendrez mes esprits enlancez,  
 Soyez ferme ou legere, ou pitieuse ou cruelle.

## X X X I I I I.

Ie l'aimay par dessein la cognoissant volage  
 Pour retirer mon cœur d'un lieu fort dangereux,  
 Aussi que ie vouloy n'estre plus amoureux  
 En lieu que le pprofu n'auançast le dommage.  
 Ie diray quatre mois avec grand aduantage,  
 Geuissant tous les plaisirs d'un Amant bien heureux,  
 Mais en ces plus beaux iours, (ô destin rigoureux!)  
 Le deuoir me força de faire un long voyage.  
 Nous pleurasmes tous deux, puis quand ie fu party  
 Son cœur n'agueres mien fut ailleurs diuertty,  
 Vn reuint, & soudain luy voilà ralliee.  
 Amour ie ne m'en veux ni meurtrir ni blesser:  
 Car pour dire entre nous ie puis bien confesser  
 Que plus d'un mois deuant ie l'auois oubliée.

## XXXV.

Fort sommeil de quatre ans qui n'a filié la veüe,  
 M'assoupissant du tout en la nuit des amours,  
 Où est ce rare esprit où sont ces hauts discours?  
 Et ceste grand' beauté qu'est-elle devenue?  
 Or que la cognoissance un peu m'est revenue,  
 Je voy que le sujet de mes douloureux iours,  
 N'estoit rien que feintise & qu'impudiques tours  
 D'une que pour mon bien trop tard i'ay recognüe.  
 Je rougis de ma honte. & voy trop clairement  
 Qu'Amour n'est point aveugle, ains les siens seule-  
 Tuis qu'il leur vend du fard pour des beuzes d'irri-  
 tet embrasse. ô de dain, fin de tous mes mal-heurs,  
 Par toy ie recognois qu'au lieu de belles fleurs  
 Je cueillois des chardons & de seiches espines.

## XXXVI.

Ce qu'on voit par essay que nostre esprit s'irrite  
 Et s'aigrit de fureur quand il est empesché,  
 Ainsi qu'un grand torrent dont le cours est bouché,  
 Contre l'empeschement s'obstine & se despitte.  
 Une haleine impudique en tous charmes instruite  
 Par vengeance du Ciel & pour quelque peché  
 En ses foibles liens me tenoit attaché,  
 Bien qu'elle n'eust discours, ni beauté, ni merite:  
 Par pitié seulement ie l'aimoy quelque peu,  
 En fin sans y penser mon cœur devint en feu,  
 La voyant toute en proye à mainte amour nouvelle.  
 Ce despit furieux m'a travaillé quatre ans,  
 Essayant d'arrester ses pensers inconstans,  
 Et n'en eusse fait cas s'elle eust esté fidelle.

## O D E.

**C**ependant que l'honnesteté  
 Servoit de bride à ta beauté,  
 Empreinte au plus vif de mon ame:  
 Quand ie sentoie brusler mon cœur,  
 Ie me plaisois en ma langueur,  
 Et nommois heureuse ma flame.

Les filez de tes blonds cheueux,  
 Primes, frisez, retors en nœuds  
 De cent mille façons nouvelles,  
 Sërroient tellement mes esprits,  
 Que iamais ie n'eusse entrepris  
 De rompre de chaisnes si belles.

Ton œil, qui les dieux esmouuoit,  
 Contrainant tout ce qui vivoit,  
 Sous l'amoureuse obeissance:  
 Et le doux effort de son teint  
 M'auoient si viuement atteint,  
 Que ie tremble encor quand i'y pense.

Bref, ingrata, i'estois tant tien,  
 Que ie mettrois mon plus grand bien  
 A te peindre en ma fantasia  
 Pleine de tant de raritez,  
 Que mesme les diuinitez  
 S'en esmouuoient de ialousie.

Quant fois une froide peur  
 M'a gelé le sang & le cœur?  
 Combien de fois mon ame atteinte  
 A craint que le maistre des diuins



Encore un coup quittast les cieus  
Touché de ton œillade sainte?

Toutesfois or' en un moment  
Je ne sens plus tant de tourment,  
Mon ame n'est plus si craintive,  
Ton poil ne me semble si beau,  
Ton œil ne me sert de flambeau,  
Ni ta couleur ne m'est plus vive.

Sçais-tu pourquoy? c'est pour avoir  
Ainsi manqué de ton devoir,  
Engageant ta gloire estimée:  
Car ton honneur qui reluisoit,  
Plus que la beauté me plaisoit,  
Qui n'est sans honneur que fumée.

Encor si pleine de pitié  
Tu l'eusses fait par amitié,  
Je ne dirois que ce fust vice:  
Mais de me s'priser ses amis,  
Pour une si lasche avarice,  
Ce mal ne peut estre remis.

## C H A N S O N.

**R**ompé d'attraits subtils & deguiséz,  
Long temps mon ame en vous fit sa demeure,  
Et ne pensois voir enc' arriuer l'heure  
Que nos esprits fussent moins embraséz.

Puis il vous plent de changer sans raison  
A tous les vents tournant vostre courage,  
Dont ie senty tant d'aigreur & de rage  
Que i en rompy mes fers & ma prison.

Il est bien vray que souuent du depris  
 Avec regret i'en ay eu souuenance,  
 Et blasphemant vostre auengle inconstance  
 Sans reposer i'ay passé maintes nuicts.

Mais c'est ennuy peu à peu m'a laissé,  
 Rien plus de vous en l'esprit ne me passe:  
 Et maintenant ie vous rends plus de grace  
 Du changement que du plaisir passé.

Car vos douceurs fort long temps m'ont deceu  
 Dans leurs filez m'a liberté fut prise:  
 Et le desdain m'a remis en franchise  
 En m'apprenant ce qu'onc ie n'auois sceu.

Franc maintenant ie chante & vay disant  
 Que le desdain est vn ius salutaire,  
 Propre à la veüe & qui la rend plus claire,  
 Purgeant d'Amour le venin plus nuisant.

## I X X V I I.

Est-il vray qu'autrefois i'aye tant enduré  
 Pour des yeux que ie voy sans plaisir & sans pain,  
 Où sont tant d'ameçons dont elle estoit si pleinet  
 Qu'est deuenus ce poil creffement blon-dorés  
 Ie regarde esbahy son teint decoloré,  
 Dont l'esclat autrefois la rendoit si hautaine,  
 Et me moque à par moy de ma poursuite vaine,  
 Remerciant le temps qui m'en a retiré.  
 Ce que de mes amis le conseil salutaire,  
 L'absence & les desdains en moy n'auoiët sceu faire  
 Le cours du temps l'a fait de mō amour vainqueur.  
 Et guarissant mon ame en fin m'a rendu sage:  
 Car lors qu'il vous osta les roses du visage,  
 Lors mesme il m'arracha les espines du cœur.

## X X X V I I I.

De tout poinct maintenant libre ie me puis dire,  
 Le fer de la raison mon cordage a trenché,  
 Celle par qui mon œil iamais n'estoit seiché  
 Ore en la contemplant m'est un suiet pour rire.  
 Ce que d'elle autrefois Amour me fait escrire  
 Lors que son traict de flâme au cœur m'estoit caché,  
 Sont tous propos d'un homme à la gesne attaché,  
 Qui dit ce qui n'est point forcé par le martyre.  
 Le bruit de ses beauttez volans par l'univers,  
 N'est qu'un côte à plaisir, que i'ay feint en mes vers  
 Pour voir si ie pourroy bien chanter une fable:  
 Bref ie n'y recognos un mot de verité,  
 Sinon quand i'ay parlé de sa legereté:  
 Car lors ce n'est plus conte, ains discours veritable.


## X X X I X.

Ceste fureur d'Amour de raison la maistresse,  
 Aveugle, impatiente, & qu'on ne peut cacher,  
 Veiller, pleurer, iurer, s'appaiser, se fâcher,  
 Létres, faueurs, regards, ce sont tous de ieuuesse.  
 I'en ay fait le voyage, & faut que ie confesse  
 Que iamais ieune cœur ne se veit mieux toucher,  
 Et n'eusse iamais creu qu'on me peust arracher  
 L'aiguillon qui dix ans m'a tourmenté sans cesse.  
 Mais six lustres si tost n'ont mon aage borné,  
 Que du chemin passé ie me suis destourné  
 Tout honteux que si tard i'aye esté variable.  
 Et dy quand de quelqu'une à tort ie suis repris, (pris,  
 „ Qu' amour à l'hōme meur n'est que perte & mes-  
 „ Au lieu que sa folie au ieune est profitable.

Ceux qui liront ces vers qu'en pleurant i'ay chantez  
 Non pour gloire ou plaisir, ains forcé du martyre,  
 Voyant par quels destroits Amour m'a sceu cōduire,  
 Sages à mes despens fuiront ses cruautéz.  
 Quels esprits mal-heureux nuit & iour tourmentez  
 Souffrent un mal si grand que le mien ne soit pire  
 Il ne se peut penser, comment le vœux-ie dire,  
 Ou peindre en un papier si grandes nouveautéz  
 Je cherchois obstiné des glaçons en la flamme,  
 Foiblesse au diamant . constance en une femme,  
 Pitié dans les enfers le Soleil en la nuit.  
 J'ay ioiïé tout mon age à ce vain exercice,  
 J'ay recueilly des pleurs , & semé du service,  
 Et de mes longs travaux repentance est le fruit.

P O U R L E R O Y  
 C H A R L E S I X.

S T A N C E S.


 Esse, Amour, tes rigueurs, mets fin à ta poursuite,  
 Voy que devant ton vol ie retarde ma fuite  
 Et retourne au chemin que i'auoy delaissé,  
 Comme un serf fugitif, l'œil en bas ie m'accuse,  
 Je me iette à tes pieds, les fers ie ne refuse:  
 „ Vn Dieu doit pardonner quand il est offensé.  
 I'aduoïe auoir failly: la faute est excusable,  
 Qu'un Roy tel que ie suis, courageux, redoutable,

Qui

Qui sçait bien commander à un peuple indompté,  
 Mais qui ne sçait que c'est de service & de crainte,  
 N'ait peu du premier coup fleschir sous la contrainte,  
 Et se soit essayé de viure en liberté.

Moy que les cieux amis en ieunesse ont fait estre  
 De tant de nations le Monarque & le maistre,  
 Se faut-il estorner si m'estant veu dompter,  
 Et ma libre vertu prisonniere estre mise,  
 le me sois efforcé de la mestre en franchise?  
 „Toujours le changement est fascheux à porter.

Je confesse auoir fait d'un rebelle courage,  
 Tout ce que peut un Prince ennemy du seruage:  
 Le repos ocieux en travail i'ay misé,  
 l'ay comblé mon esprit de soucis & d'affaires,  
 Esforcé pour un temps mes regards volontaires,  
 Les priuant à regret des yeux qui m'ont tué.

l'ay mille iours entiers, au chaud, à la gelee,  
 Erré la trompe au col par mont & par ualee,  
 Ardent, impatient, crié, couru, brossé,  
 Mais en courant le Cerf emplumé de vifesse,  
 Tandis moy pauvre serf d'une belle Maistresse,  
 l'estoy d'Amour cruel plus rudement chassé.

Ce n'est pas sans raison qu'on te donne des aisles,  
 Vn carquois plein de traicts & de flammes cruelles,  
 Enfant victorieux, se l'essaye au besoin:  
 Tu sçais lors que ie veux de toy libre me rendre,  
 Comme un oiseau de proye en volant me reprendre:  
 Tu as les feux de prés, & les fleschus de loin.

Tout ce que i'ay tenté pour le bien de mon ame,  
 N'a seruy que de gomme & de juyphre à ma flame.

Je me suis fait nuisance en me pensans aider.  
 „ Sus donc venons au ioug: c'est estre semeraire  
 „ De vouloir resist: r quand on ne le peut faire.  
 „ L'homme sage obeit ne pouvant commander.

Mais ie suis tout confus quand il faut que ie pense  
 De quels yeux, de quel front, & de quelle assurance  
 Je me presenteray pour demander mercy,

Las! que pourray-je dire en voyant ma Deesse  
 I'abaisseray la veüe & pleureray sans cesse:  
 Les pleurs pourroient cauer un rocher endurcy.

La Royauté me nuict & me rend miserable,  
 I'amaïs à la grandeur Amour n'est favorable:  
 Si ie n'estoy point Roy ie seroy plus contents,  
 Je la verroy sans cesse, & par ma contenance,  
 Mes pleurs & mes souspirs elle auroit cognoissance  
 Que ie sens bien ma faute & qu'en suis repentant.

Digne objet de mes yeux qui m'avez peu cõraindre  
 Par tãt d'heureux efforts, vostre hõneur seroit moindat  
 Si i'auois obey dès le commencement:

Deux fois vous m'avez mis en l'amooureux cordage,  
 Deux fois ie suis à vous: c'est l'estre dauantage,  
 Que si vous m'auiez pris une fois seulement.

Il est bien mal-aisé qu'une amour vehemente  
 Soit tousiours en bonasse & i'amaïs en tourmentee  
 Venus mere d'Amour est fille de la mer,  
 Comme on voit la marine & calme & courroucée,  
 L'Amant est agité de diuerse pensée:

„ Qui dure en un estat ne se peut dire aimer.

Estre chaud & glacé, s'assurer en sa crainte,  
 Couvrir mille douleurs d'une allegresse feinte,

Renoïer son bien apres l'auoir desfait,  
 Monstrer de n'aimer point lors qu'on est tout en flamme,  
 Vouloir en mesme temps bien & mal à sa Dame,  
 Ce sont les signes vrais d'un amoureux parfait.

De ces diuersitez l'Amour est agitée,  
 Et par le desplaisir sa ioye est augmentee,  
 S'enrichist de sa perte, & renaist en mourant:  
 Les ennuis, les rigueurs, & toute autre amertume  
 D'absence & de courroux fons que son feu s'allume,  
 Qui foible s'esteindroit en repos demeurant.

Expert i'en puis parler, mon ardeur retenüe  
 Au lieu de s'amortir plus chaude est deuenüe,  
 Et de ma resistance a pris accroissement:  
 Comme on voit un ruisseau de paisible nature  
 S'accroistre & faire bruit trouuant une closture,  
 Et n'estant empesché couler tout doucement.

O ma seule Deesse, ô belle Calliree,  
 Comme dans vostre temple en mon cœur adoree,  
 Helas ! i'ay trop souffert esloigné de vos yeux:  
 Voyez ma repentance & m'ostez hors de peine:  
 „ Faillir aucunefois est une chose humaine,  
 „ Pardonner & sauuer c'est l'office des Dieux.

## COMPLAINTE.

vers masculins.

**Q**ui fera de mes yeux une mer ondoyer,  
 A fin qu'à ce depart ie m'y puisse noyer,  
 Et quel tueil assez prompt me fera trespasser,  
 O France, entre tes bras avant que te laisser?

Quel Dieu plein de pitié me faut-il reclamer,  
 Qui me vienne en rocher mainmenant transformer,  
 Non pour estre sans ame & pour rien ne sentir:  
 Mais plustost pour iamaïs de ce lieu. ne partir?

Pensers trop inhumains, douleurs qui me troublez,  
 Desespoirs violans en mon ame assemblez,  
 Travaux, soucis, regrets, ie vous inuoque tous,  
 Ne voulant plus auoir d'autre suite que vous.

Tout plaisir deormais loing de moy soit chassé,  
 Et s'il me reste rien du bien que i'ay passé,  
 Que s'en soit seulement l'eternel souuenir,  
 Pour tousiours ma douleur plus vaine entretenir.

O France, où i'ay receu sans d'honneurs meritez,  
 Tant planté de Lauriers, tant d'ennemis domptez,  
 Ie te voy me perdant, toute en pleurs te bagner:  
 Ie veux donc de mes pleurs les tiens accompagner.

Comme un cruel Lion par les bois trauersant  
 A la Biche trop foible un fan va rauissant:  
 Le destin que les Dieux ne sçauroient empescher  
 Me vient d'entre tes bras tout de mesme arracher.

Mais bien qu'un tel ennuy presse assez ma vertu,  
 Si ne m'eust-il iamaïs de tout point abatu:



Et la douleur des miens, qu'ore il me faut quitter,  
Pouuoit bien m'affoiblir non pas me surmonter.

Ainsi qu'un haut Sapin par les vens menacé,  
Bien qu'il soit esbranlé n'est pourtant renuersé:  
Mais quand le fer cruel vient son pied de trancher,  
Malgré sa resistance est contraint de broncher.

Mon cœur creu par la peine en ce poinct resistant,  
Aux plus rudes efforts estoit tousiours constant:  
Et quand quelque douleur me pensoit esmouuoir,  
Tousiours pour l'empescher i'opposois mon deuoir.

Mais si grand desespoir ma raison va forçant  
Que pour y resister ie me trouue impuissant,  
Et me laisse aux ennuis par contrainte exorter,  
N'ayant rien que les pleurs pour me reconforter.

Amour, l'aveugle enfant, m'auois ouuert les yeux,  
Pour me faire cognoistre un chef d'œuvre des cieux:  
Mais si tost que mon cœur s'est mis à l'adorer,  
Le mal-heur me le cache & m'en fait separer.

Tout ce que pour mon bien i'auois voulu choisir,  
L'esper de mes travaux, la fin de mon desir,  
Par un cruel orage, hélas! se va perdant,  
Et dès le point du iour ie voy mon Occident.

Que deuiendra mon cœur estoigné de son bien?  
Que ferez-vous mes yeux? vous ne verrez plus rien,  
Vostre Soleil s'en va, fermez-vous désormais!  
Ceste absence aussi bien vous aveugle à iamais.

Pourquoy, maudit Amour, l'as-tu voulu grauer  
Si belle en mon esprit pour soudain m'en priuer?  
Puis que ie ne pouuois long temps la regarder,  
Tu deuois par pitié comme toy me bander.

D'avoir veu sa beauté tout mon mal est venu,  
 Mais ie me plains d'Amour & ie luy suis tenu:  
 L'heur de voir vne fois tant de perfections  
 Ne se peut achepter d'assez de passions.

Comme un nouveau Printemps sa jeunesse florist,  
 Sa grace au mesme poinct nous blesse & nous guarist,  
 Et tant d'estres au ciel la nuict ne sont plantez,  
 Qu'on voit luire en son front d'admirables beautez.

Amour par ses beaux yeux son empire maintient,  
 Il y donne ses loix, s'y retire & s'y tient,  
 Et luy-mesme d'amour s'est si bien affolé  
 Que pour plus n'en partir son plumage a brulé.

De là ce grand vainqueur tirant visiblement  
 Ne blesse que les Dieux & les Rois seulement,  
 Comme digne conqueste, & ne veult employer  
 Les beaux traits de ses yeux pour un moindre loyer.

Comme de l'Ocean tous fleuves ont leurs cours,  
 Puis y vont retournans apres diuers destours:  
 Ainsi de sa beauté toute beaulté proisient,  
 Et commençant par elle en elle elle reuient.

Ou comme le Soleil honneur du Firmament,  
 Vg de ses clairs rayons toute chose allumant:  
 Atoutes les beautez son œil sert de flambeau,  
 Es quand il ne luit point rien n'apparoist de beau.

Ceux qu'un si cher thresor à rendu desireux,  
 Ne font plus cas de rien, tout est trop bas pour eux,  
 Leur esprit seulement vers le ciel est porté,  
 Et leur ciel n'est ailleurs qu'avec sa deité.

Comment donc mal-heureux endure-ie en vivant  
 Que d'un tel paradis le ciel m'aille privant?

Et pour une grandeur qu'on me vient presenter  
Puis-je hélas! de ses yeux à jamais m'absenter?

Miserable grandeur source de tous mal-heurs  
La butte des soucis, du soing & des douleurs.

Hélas! pourquoy si fort t'allons nous adorant,  
Pour un songe d'honneur nos esprits martyrant?

L'honneur tant désiré n'est qu'une vision,  
Qui troublant nos esprits par son illusion  
Fait quitter l'heur present pour follement chercher  
Une ombre qu'on ne peut voir, sentir, ni toucher.

Quel Royaume assez grand, quels ports, quelles citez  
Pourront plaire à mes sens de douleurs transportez?  
J'aimerois beaucoup mieux moins de commandement:

„Que sert l'autorité qui n'a contentement?

Comme un que le Soleil sans lumière a laissé  
Dans un bocage espais de buissons herissé,  
Le chemin qu'il tenoit ne sçaurait plus choisir,  
Et ce qui luy plaisoit luy cause desplaisir.

Ainsi ne voyant plus l'œil du mien adoré,  
Je seray misérable à toute heure égaré:  
Et ce qui plus contente un esprit curieux,  
Loing de vous, mon Soleil sera triste à mes yeux.

Prenant congé de vous, je le veux prendre aussi  
De tant de beaux pensers conservez jusqu'ici:  
Je veux de tous plaisirs pour jamais me bannir  
Et le seul desespoir avec moy retenir.

Adieu traits & regards si doux & rigoureux,  
Adieu seul paradis des esprits amoureux,  
Adieu divins propos dont le Ciel m'est jaloux  
Las! sans-il pour jamais prendre congé de vous

Adieu rares beautez dont mon cœur est blessé:  
 Mais que pense ie faire, ô moy pauvre insensé?  
 Pourquoi vous dis-ie adieu pour cet estoignement,  
 Puis qu'helas! ie ne pars que de moy seulement?

Je ne pars que de moy, puis qu'il me faut laisser  
 En vous, eux mon esprit, mon cœur & mon penser,  
 Et que ie n'ay plus rien qui me rende animé  
 Que l'ardent feu d'amour dont ie suis consommé.

## S T A N C E S.

**A** H Dieu! faut-il partir! est-ce donc l'ordonnance  
 Du ciel trop rigoureux, maistre de ma puissance,  
 Que ie doins esprouver un si cruel mal-beur?  
 Comment pourray-ie viure estoigné de mon ame?  
 Non, non si ie ne meurs en vous laissant Madame,  
 Iamais fille amant ne mourut de douleur.

Je mourray, s'en suis seur: & mon ame esgaree  
 Par ce cruel depart de son corps separee,  
 Me laissera tout froid, paste, & sans mouvement:  
 Et si ie dure apres, ce ne sera pas vie,  
 Plutost amour au lieu de mon ame rauie  
 Animera mon corps de son feu vehement.

Abusé que ie suis! mais que pense ie faire?  
 Je pars pour capriuer une ville aduersaire,  
 Moy que amour tient au ioug sans relasche arresté.  
 Si ie suis prisonnier doy-ie esperer la prendre?  
 Je vay pour assailir, & ne me puis defendre  
 Seulement d'un enfant dont ie suis surmonté.

Que me sert le renom d'avoir dès mon enfance  
 Acquis par mes travaux le repos de la France,  
 Et l'effort des mutins inutile rendu,  
 S'il faut que pour son bien à mon mal ie consente,  
 Et que de vos beaux yeux se souvient ie m'absente?  
 Repos de mon pais tu m'es trop cher vendu! (naistre  
 J'aimerois beaucoup mieux que le Ciel m'eust fait  
 Sans nō & sans honneur, pour:ieu que ie puisse estre  
 Toujours auprès de vous doucement languoureux,  
 Baiser vos blonds cheveux, & vostre beau visage,  
 Et n'avoir autre loy que vostre doux langage:  
 J'aurois assez d'honneur si i'estois tant heureux.

Que le monde estonné vante ma renommée,  
 Qu'elle soit par le Ciel comme un astre allumée,  
 Que sur mon ieune front cent Lauriers soient plantez,  
 Que i'esteue un trophée à jamais perdurable: (sirable.  
 „ L'honneur est moins que rien quand l'homme est m-  
 „ Mō heur & mō honneur gist tout en vos beautez,  
 Ceux des siècles passés amoureux de la gloire,  
 Avec arcs triomphaux consacroient leur victoire,  
 Ou la faisoient durer par les doctes escrits:  
 Et moy vaincu de vous rien plus ie ne demande  
 Sinon qu'à vostre honneur ma deffaitte s'estende,  
 Et qu'on sçache comment de vos yeux ie fus pris.

O beaux yeux mes vainqueurs, doux flâbeaux de  
 Vostre belle clarté s'en va m'estre ravie: (ma vie,  
 Le vous laisse, ô beaux yeux, contraints de m'avancer:  
 Mais ie suis transporté de ma fureur extreme,  
 Je ne vous laisse point, ie me laisse moy-mesme:  
 Laisant l'ame & le cœur n'est-ce pas me laisser.

Je n'emporte de moy qu'une charge mortelle,  
 Pleine de passions & d'anguisse cruelle,  
 Que ie n'espère pas supporter longuement,  
 Mais quand mon corps mourra ma foy restera viue:  
 Car l'esprit par la mort de l'amour ne se priue:  
 Celuy n'aime pas bien qui le croit autrement.

### COMPLAINTE.

**D**E pleurs en pleurs, de complainte en cōplains,  
 Je passe, he! as! mes languissantes nuicts,  
 Sans m'alléger d'un seul de ces ennuis,  
 Dont loing de vous ma vie est si contrainte.

Douce Maistresse, ardeur de mon courage,  
 Mon cher desir, ma peine, & mon tourment,  
 Que mon destin, las! trop soudainement  
 Par vostre absence a chargé de visage.

O temps heureux, quand le Ciel favorable  
 Me faisoit voir vos diuines beautez!  
 O doux propos! ô biens si peu goûtez:  
 Un si grand heur n'a guere esté durable.

Comme la rose à l'espine est prochaine,  
 „ Comme le iour par la nuict est rauy,  
 „ Comme l'esperoir de la peur est suisuy,  
 „ L'humain repos est voisin de la peine.

Le Dieu volant, qui pour moy n'a point d'aïles,  
 Tant de faueurs m'auoit fait receuoir,  
 Non pour mon bien: mais pour me faire voir  
 Qu'il garde sus grands les douleurs plus cruelles.

Que l'ancien d'heur viuant en sa presence!  
 Que l'ny d'ennuy n'en trouuant esgaré!

Lequel des deux est plus demesuré,  
Le bien de voir, ou le mal de l'absence?

Je n'en sçay rien, le dueil qui me commande  
De iugement trop fort me va priuant:  
Mais ie sçay bien, & sens en l'essrouuant,  
Qu'il ne peut estre vne angoisse plus grande.

Helas! pourquoy le mal qu'Amour me donne  
Nefinit-il comme a faict mon plaisir  
Que ne s'esteint mon violant desir,  
Lors que l'esper de tout poinct m'abandonnet?

Je m'esbahy qu'estant loin de Marie,  
Mon feu cruel ne cesse aucunement:  
Si toute flame a besoin d'aliment,  
Et si la mienne en ses yeux fut nourrie.

Je m'esbahy comme ie puis tant viure  
Sans mon esprit, dont ie suis separé:  
Je m'esbahy comme i'ay tant duré  
En ces tourmens qu'une absence me liure.

Je n'ay penser qui n'outrage mon ame,  
Je ne voy rien qui ne soit desplaisant,  
Le bien perdu me va tyrannisant,  
Le souuenir de cent pointes m'entame.

Fier souuenir, importune memoire,  
Pour mon repos ueillez un peu cesser,  
Ne faictes plus passer & repasser  
Par mon esprit les beaux iours de sa gloire.

O douces nuicts, ô gracieuses veilles,  
De cent plaisirs ma vie est retenuant!  
O iours si courts, las! si longs maintenant!  
O chands regards, ô beaux nonpareilles!

Si pour i jamais unè terre incogneüe  
 Me doit cacher ses thresors precieux,  
 De grace, Amour, auugle moy les yeux,  
 Pour autre objet ie n'aime pas ma veüe.

Ah pauvre moy ! pendant que ie souffpire,  
 Toute esperance en mes larmes noyant,  
 Quelqu'un peut estre à son gré la voyant  
 Feint l'amoureux & plaint un faux martyre.

Quiquonques sois mets fin à ta poursuite,  
 Et recognois que c'est trop presumer:  
 Il n'appartient qu'à moy seul de l'aimer:  
 Toute autre amour pour elle est trop petite.

Et vous Deesse, heureux feu de ma vie,  
 S'il est ainsi que vostre grand' beauté  
 N'ait rien d'esgal que ma fidelité,  
 Ne permettez d'un autre estre servie.

## S T A N C E S.

**A**mour guide ma plume, & me donne l'adresse  
 Pour dignement louer une ieune deesse,  
 Qui prend les deitez aux filés de ses yeux,  
 Qui rend les plus hautains sous son obeissance  
 Et qui ouvre icy bas par sa douce presence,  
 Ce qui est de plus rare au cabinet des cieux.

Anglique beauté, ie sacre à la memoire  
 Ces vers legers volans courriers de vostre gloire  
 Qui n'atteindront i jamais au Ciel de vostre honneur.  
 Pour aspirer si haut ma force est trop petite,  
 Je scay mon impuissance & vostre heureux merite,  
 Et scay quil vous feroit un plus diuin sonneur,

Qui



Qui le luisant Soleil, quand il fait sa carrière,  
 S'arreste à regarder & deuant & derriere,  
 En la terre & au Ciel d'un & d'autre costé,  
 Il dira qu'il ne voit tant de beautex ensemble,  
 Que sont le plus parfait en vous seule s'assemble,  
 Et mesme que vos yeux font honte à sa clarté.

Celuy qui delibere & qui ferme s'obstine  
 De ne loger iamais l'Amour en sa poitrine,  
 Qu'il s'arreste à vous voir seulement une fois,  
 Puis qu'il s'en fuye apres s'il en à la puissance,  
 Faisant comme deuant à l'Amour resistance,  
 Et ne recognoissant son empire & ses loix.

Vous auez pour compagne une grace amiable,  
 La chasteté vous suit doucement venerable:  
 Qui empesche qu'Amour ne vous fait soupirer:  
 La Vertu, la Douceur, l'Honneur, la Courtoisie,  
 Toutes ont dedans vous leur demeure choisie,  
 Et vous font icy bas des humains adorer.

Qui voit vos yeux diuins heureusement reluire,  
 Il peut dire qu'il voit quand le iour se retire,  
 La Lune qui se monstre en un temps obscurcy,  
 Ou qu'il voit du Soleil la lumiere enflammee,  
 Quand il veut commencer sa course accoustumee,  
 Et que l'eau de la mer le rend plus esclaircy.

Le printemps gracieux, mignon de La Nature,  
 Ne nous estale point tant de riche peinture,  
 Tant de roses, d'œillets, & de lis blanchissans,  
 Comme vos doux regards font naistre de fleurettes  
 D'agreables desirs, de douces amourettes  
 Et de hautains pensers qui nous font languissans.

Telle qu'on void Diane avec sa chaste suite,  
 Quand aux Cerfs plus legers elle donne la fuite,  
 Ayant l'arc dans le poing, & la trouffe au costé;  
 Bien qu'elle ait à l'entour mille & mille pucelles,  
 Elle apparoit tousiours sur routes les plus belles,  
 Et leurs perfections font lustre à sa beauté.

Tout ainsi l'on vous void à la Cour apparoitre,  
 Et parmy les beautex vostre beauté s'accroitre,  
 Et rien qu'on puisse voir ne vous peut esgaler:  
 Vos propos gracieux domtent le plus sauuage,  
 Et vostre poil doré c'est le plaisant fueillage  
 Où les petits Amours apprennent à voler.

Les hauts mōts de Sauoye où vous printes naissance,  
 De vos fioues beautex donnent bien cognoissance:  
 Ils sont tousiours remplis de neige, & de froidour,  
 Et vous auez un teint qui la neige surpasse:  
 Mais helas! vostre cœur est tout serré de glace,  
 Et si de vostre froid vous causez une ardeur.

Quand j'admire estonné tant de graces parfaites,  
 Dont vous rendez si bien les volontex subiectes,  
 J'estime Amour heureux d'auoir les yeux bandez:  
 Car s'il auoit la uenë il ne se pourroit faire  
 Que de tant de beautex libre il se peust distraire,  
 Et se prédroit luy-mesme aux lacqs que vous tendez.

Mais ie m'abuse trop: car voulant entreprendre  
 De pouuoir par mes vers vos vertus faire entendre,  
 J'entreprens de compter les estoilles des cieux,  
 Les fueilles que l'Hymer faict tomber du bocage,  
 Et les flots de la mer au temps d'un grand orage,  
 Quand les vents se font guerre & sont plus furieux.

## P L A I N T E.

**A** foy malrecogneuë, Amour & la Fortune,  
 Font que le Ciel cruel de regrets s'importune:  
 Ma foy me rend trop ferme aux assauts du mal-heur,  
 Et ne me veut souffrir d'alléger ma douleur,  
 Encor que iustement ie le puisse bien faire,  
 Puis qu'à mon plus grand bien elle est toute cõtraire.

Amour d'autre costé, sans esgard à ma foy,  
 Foule aux pieds ma franchise, & triomphe de moy,  
 Laisant viue en mon ame une immortelle braise:  
 Et ma foy toutefois ne veut que ie l'appaise,  
 Ains que plustost ie meure, & qu'en ceste verdeur,  
 Mon cœur serue d'hostie à l'amoureuse ardeur.

Et la Fortune encor, sans raison mutinee,  
 Rend, las! plus que ces deux ma vie infortunee:  
 Car c'est par sa rigueur que ie me voy primer  
 Des fleurs de mon printemps par un fascheux hyuer:  
 Las! cest par sa rigueur que ie languy captiue,  
 Et me voy ieune & bella enterrer toute viue.


O cieus fiers & cruels, ay-ie donc meritè  
 Durant mes plus beaux iours telle captiuitè?  
 Que n'auetz-vous plustost, si i'auoy fait offense,  
 Mis en pouldre mon corps, pour plus douce vengeance?  
 Helas! que i'eusse eu d'honneur si le cruel flambeau  
 Qui brusloit à ma nopce, eust ornè mon tombeau.

Finissant tant de morts dont il faut que ie meure:  
 Toutefois en souffrant cest espoir me demeure,  
 Que la mort que i'attens m'ouurira quelque iour  
 Les prisons de la foy, de fortune, & d'Amour.

## X L I.

Quoy que face le Ciel ie seray tousiours telle,  
 On perd temps d'essayer à forcer mon vouloir:  
 Tous les assauts des vèss cõtre un roc n'ont pouuë  
 Ma foy c'est un rocher qui i'amaïs ne chancelle.  
 I'ay iurè saintement d'estre tousiours fidelle  
 Sous l'empire d'Amour: ie luy veux faire voir  
 Que ie puis pour ma foy mille morts recevoir:  
 Car mourir pour sa foy c'est une chose belle.  
 Les faueurs, la grandeur, les biens, l'estoignement,  
 La rigueur des parens, leur courroux vehemens,  
 De ce ferme vouloir ne me peuuent distraire,  
 L'or s'affine au foirneau, ma foy fait tout ainsi,  
 Elle s'affine au feu d'ennuis & de soucy, (clair.  
 Et paroist aux mal-heurs plus constante & plus

## C H A N S O N.


 As! que nous sommes miscrables,  
 D'estre serues dessous les loix  
 Des hommes legers & muables  
 Plus que le feuillage des bois.  
 Les pensers des hommes ressemblent  
 A l'air, au vent, & aux saisons,  
 Et aux giroïettes qui tremblent  
 Au gré du vent sur les maisons.  
 Leur amour est ferme & constante  
 Comme la mer grosse des flots,  
 Qui bruit, qui court, qui se tourmente,  
 Et i'amaïs n'arreste en repos.

Ce n'est que vent que de leur teste,  
De vent est leur entendement:

Les vents encore & la tempeste  
Ne vont point si legerement.

Ces soupirs qu'ils sortent sans peine  
De leur estomach si souuent,

N'est-ce une preuve assez certaine  
Qu'au dedans ils n'ont que du vent?

Qui se fie en chose si vaine,  
Il seme sans espoir de fruit:

Il veut bastir dessus l'arene,  
Ou sur la glace d'une nuit.

Ils font des dieux en leur pensee,  
Qui comme eux ont l'esprit leger,

Se riant de la foy faussee,  
Et de voir bien souuent changer.

Ceux qui peuuent mieux faire accroire,  
Et sont menteurs plus assurez,

Entr'eux sont esleuez en gloire,  
Et sont comme dieux adorez.

Car ils prennent pour grand' loüange  
Quand on les estime inconstans:

Et disent que le temps se change,  
Et que le sage suit le temps.

Mais las! qui ne seroit esprise  
Quand on ne sçait leurs fictions,

Lors qu'avec si grande feintise  
Ils soupirent leurs passions?

De leur cœur sort une fournaise,  
Leurs yeux sont deux ruisseaux coulans,

Ce n'est

*Ce n'est que feu, ce n'est que braise,  
Mefme leurs propos font bruslans.*

*Mais cest ardent feu qui les tuë,  
Et rend leur esprit consommé,  
C'est un feu de paille menüe,  
Aussi tost esteint qu'allumé.*

*Et les tortens qu'on voit de scendre  
Pour nostre douceur esmouuoir,  
Ce sont des appas à surprendre  
Celles qu'ils veulent deceuoir.*

*Ainsi l'oïseleur au bocage  
Prend les oïseaux par ses chansons:  
Et le pescheur sur le riuage  
Tend ses filés pour les poissons.*

*Sommes nous donc pas miserables  
D'estre serues dessous les loix  
Des hommes legers & muables  
Plus que le feuillage des boïst*

## STANCES DV MARIAGE.

**D**E toutes les fureurs dont nous sommes pressés,  
De tout ce que les cieux ardemment courrou-  
cez

*Peuvent darder sur nous de tonnerre & d'orage,  
D'angoisseuse langoeurs, de meurtre en englanté,  
De soucis de travaux, de faim, de pauureté  
Rien n'approche en rigueur la loy de Mariage.*

Dure, & sauvage loy nos plaisirs meurtrissant,  
 Qui fertile a produit un Hydre renaissant  
 De mespris, de chagrin, de rancune & d'enuie:  
 Du repos des humains l'inhumaine poison,  
 Des corps & des esprits la cruelle prison,  
 La source des mal-heurs, le fiel de nostre vie.

On dit que Iupiter ayant pour son peché  
 Sur le dos d'un rocher Promethee attaché,  
 Qui seruoit de pasture à l'Aigle insatiable,  
 Ne se contenta pas de tant de cruauté:  
 Mais voulut pour monstrier qu'il estoit despité,  
 Rendre le genre humain de tout poinct miserable.

Il enuoya la femme aux mortels icy bas,  
 Ayant dedans ses yeux mille amoureux appas,  
 Et portant en la main vne bouëtte feconde  
 Des semences du Mal, les Procez, le Discord,  
 Le Soucy, la douleur, la vieillesse, & La mort:  
 Bref, pour doiüaire elle auoit tout le mal-heur du mède.

Venus dessus son front mille beautez sema,  
 Pithon d'autant d'attraits sa parole anima,  
 Vulcan forgea son cœur, Mars luy donna l'audace  
 Bref, le Ciel rigoureux si bien la deguisa,  
 Que l'homme épris de flamme aussi tost l'espousa,  
 Plongeant en son mal-heur toute l'humaine race.

De là le Mariage eut son commencement,  
 Tyran iniurieux, plein de commandement,  
 Que la liberté fuit comme son aduersaire:  
 Plaisant à l'abordee: à l'œil, doux & riant:  
 Mais qui sous beau-semblant, traistre nous valiant  
 D'un lien que la Mort seulement peut de-faire.

Il tient desous ses pieds le repos abattu,  
 De cordage & de fer son corps est reueſtu:  
 Le Soing eſt à costé le Travail le regarde,  
 La Peur, la Jalousie, & le mal incogneu,  
 (Mal par opinion) qui rend l'homme cornu:  
 Puis vient le repentir chef de l'arrière garde.

Le Dueil & les Courroux après le vont ſuivant:  
 Amour fuis le voyant, leger comme le vent,  
 Bien que le nom d'Amour masque sa tyrannie:  
 Car ce puissant vainqueur & des Dieux, & des Rois,  
 (Magiſtrat ſouuerain) n'eſt point ſubieſt aux loix,  
 Et de toute ſa Cour la contrainte eſt bannie.

Helas ! grand Iupiter, ſi l'homme auoit erré  
 Tu le deuois punir d'un mal plus moderé,  
 Et pluſtoſt l'assommer d'un eſclat de tonnerre  
 Que le faire languir durement enchainé,  
 Hoſte de mille ennuis, au dueil abandonné,  
 Traiſſant ſon eſprit d'une immortelle guerre.

On parle des enfers où les maux ſont punis,  
 Vn cruel magazin de tourmens infinis,  
 Du Chien toujours beant, des Sœurs pleines de rage,  
 Des douleurs de Tirye & des autres eſprits:  
 Mais ie ne puis penſer que ce ſoit rien au pris,  
 Ne qu'il y ait Enfer ſi grand que Mariage.

Languir toute ſa vie en obſcure priſon,  
 Paffer mille travaux nourrir en ſa maiſon  
 Vne femme bien laide, & toucher auprès d'elleſ  
 En auoir une belle, & en eſtre jaloux,  
 Craindre tout l'eſpier, ſe geſner de courroux,  
 Y a-il quelque peine en Enfer plus cruelle?



Je t'ay tant de regrets, de soucis & d'ennuis,  
 Tant de iours ennuyeux, tant de fâcheuses nuits,  
 Tant de rapports semez, tant de plaintes ameres:  
 Qui les pense nombrer, aura plustost conté  
 Les fleurettes de May, les moissons de l'Esté,  
 Et des plaines du Ciel les flambeaux ordinaires.

Hé donc parmi ces maux que n'auôs-nous des yeux!  
 Pour cognoistre en autrui la vengeance des dieux,  
 Euitant sagement nostre perte assuree  
 Mais au fort du peril nous nous allons ruer,  
 Nous forgeons mal-heureux le fer pour nous tuer,  
 Et beuons la poison par nos mains preparee.

Si d'un sommeil de fer nos yeux n'estoient pressez,  
 La Nopce seulement nous apprendroit assez  
 Quel heür & quel repos son bien nous appreste:  
 Le son des tabourins, les flambeaux allumez,  
 L'appareil, la rumeur, les bruits accoustumez  
 N'est-ce un presage seur de prochaine tempeste?

Esrontez ma parole. ô mortels esgarcez,  
 Qui dans la seruitude auenglemens courez,  
 Et voyez quelle femme au moins vous deuez prendre.  
 Si vous l'espousez riche, il se faut preparer  
 De seruir, de souffrir, de n'oser murmurer,  
 Auengle en tous ses faits & sourd pour ne l'entendre.

Desdaigneuse & superbe elle croit tout-sçauoir,  
 Son mary n'est qu'un sot trop heureux de l'auoir:  
 En ce qu'il entreprend elle est tousiours contraire,  
 Ses propos sont cuisans, haineux & rigoureux:  
 Le seruat miserable est beaucoup plus heureux  
 A la rame, & aux fers d'un ostrageux corsaire.

Si vous la prenez pauvre, avec la pauvreté  
 Vous épousez aussi mainte incommodité:  
 La charge des enfans, la peine & l'infortune,  
 Le mestris d'un chacun vous fait baisser les yeux,  
 Le soing rend vos esprits chagrins & soucieux:  
 „ Avec la pauvreté toute chose importune.

Si vous l'épousez belle, assurez-vous aussi  
 De n'estre jamais franc de crainte & de soucy:  
 L'œil de vostre voisin comme vous la regarde,  
 Un chacun la desire & vouloir l'empescher,  
 C'est esgaller Sisyphé & monter son rocher:  
 „ Une beauté parfaite est de mauvaise garde.

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié:  
 L'esprit tenant du corps est plein de mauuastie:  
 Vous aurez la maison pour prison tenebreuse,  
 Le Soleil de formais à vos yeux ne luira:  
 Bref on peut bien penser s'elle vous desplaira,  
 Puis qu'une femme belle en trois iours est fascheuse.

Celuy n'auoit iamais les nopces esprouué,  
 Qui dit qu'aucun secours contre Amour n'est trouué,  
 Depuis qu'en nos esprits il a fait sa racine:  
 Car quand quelque beauté vient nos cœurs embraser,  
 La voulons-nous hair? il la fait espouser.  
 Qui veut guarir d'Amour, s'en est la medecine.

Mille fois Iupiter d'Amour tout esgaré  
 Pour les yeux de sa sœur a plaint & soupiré:  
 Toutefois il la hait dès qu'il l'a espousee,  
 Et luy desplait si fort, que pour s'en estranger  
 En beste & en oiseau ne feint de se changer,  
 Ne trouuant rien fascheux pour la rendre abusée.

C'est un estrange cas, que le palais des dieux  
 Ne s'est peu garantir des debats furieux  
 Naissans du mariage, auteur de toutes plaintes,  
 Et que ce Iupiter que tout l'univers craint,  
 Agueté de Iunon cens fois s'est veu contraint  
 De courrir sa grandeur, sous mille estranges feintes,  
 La Nopce est un fardeau si fascheux à porter,  
 Qu'elle fait à un Dieu son empire quitter,  
 Elle luy rend le Ciel un enfer de tristesse,  
 Et trouue en ses liens tant d'infelicité,  
 Qu'il aime mieux seruir en terre une beauté  
 Que iouir dans le ciel d'une épouse Deesse.

A l'exemple de luy qui doit estre suiuy,  
 Tout homme qui se trouue en ses larqs assery,  
 Doit par mille plaisirs allegier son martyre,  
 Aimer en tous endroits sans esclauer son cœur,  
 Et chasser loin de luy toute ialouse peur:  
 Plus un homme est ialoux plus sa femme on desire.

O supplice infernal en la terre transmis  
 Pour gesner les humains, gesne mes ennemis,  
 Qu'ils soient chargez de fers, de tourmens & de flâme:  
 Mais fuy de ma maison, n'approche point de moy,  
 Je hay plus que la mort ta rigoureuse loy,  
 Auant mieux espouser un tombeau qu'une femme.

## ADIEU A LA POLONGNE.

**A**dieu Polongne, adieu pleines desertes,  
 Toujours de neige ou de glace conuertes,  
 Adieu pays d'un eternal adieu:  
 Ton air, tes mœurs m'ont si fort sceu desplaire,  
 Qu'il faudra bien que tout me soit contraire  
 Si jamais plus ie retourne en ce lieu.

Adieu maisons d'admirable structure,  
 Poisses adieu, qui dans vostre closture  
 Mille animaux peste-meste entassez,  
 Filles, garçons, veaux & bœufs tout ensemble,  
 Vn tel mesnage à l'age d'or ressemble,  
 Tant regreté par les siècles passez.

Quoy qu'on me dist de vos mœurs inciuiles,  
 De vos habits, de vos meschantes villes,  
 De vos esprits pleins de legereté,  
 Sarmates fiers, ie n'en uoulois rien croire,  
 Ni ne pensois que vous peussiez tant boire:  
 L'eusse-ie creu sans y auoir esté.

Barbare peuple, arrogant & volage,  
 Venteur, causeur, n'ayant rien que langage:  
 Qui iour & nuict dans vn poisle enfermé  
 Pour tout plaisir se ioïe avec vn verre,  
 Ronfle à la table, ou s'endort sur la terre,  
 Puis comme vn Mars veut estre renommé.

Ce ne sont pas vos grands lances creusees,  
 Vos peaux de loup, vos armes deguisees,  
 Ou maint plumage & maint aïlle s'estend,  
 Vos braves charrires ni vos traits redoutables:

*Lords Polonois, qui vous font indomptables  
La pauvreté seulement vous defend.*

*Si vostre terre estoit mieux cultivee,  
Que l'air fut doux, qu'elle fut abreuee  
De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,  
En marchandise, en profondes rivieres,  
Qu'elle eust des vins, des ports, & des minieres,  
Vous ne seriez si long temps indomptez.*

*Les Othomans, dont l'ame est si hardie,  
Aiment mieux Cypre, ou la belle Candie,  
Que vos deserts presque tousjours glacez:  
Et l'Alemand qui les guerres demande,  
Vous dedaignant, court la terre Flamande,  
Où ses labours sont mieux recompensez.*

*Neuf mois entiers pour complaire à mon maistre,  
Le grand HENRY, que le Ciel a fait naistre,  
Comme un bel astre aux humains flamboyans.  
Pour ce desert i'ay la France laissee,  
Y consumant ma pauvre ame blessee  
Sans nul confort sinon qu'en le voyant.*

*Face le Ciel que ce valeureux Prince  
Soit bien tost Roy de quelqu'autre province,  
Riche de gens, de citez & d'avoir:  
Que quelque iour à l'Empire il parviene,  
Et que jamais icy ie ne revienne,  
Bien que mon cœur soit brustant de le voir.*

A M A D A M O I S E L L E D E  
C H A S T E A V - N E V F .

**T**E ne veux deormais m'enquerir d'auantage  
Que tu peux auoir fait, larron malicieux,  
De tant de ieunes cœurs surpris en tant de lieux,  
Laiſſant meſmes au Ciel marque de ton outrage.  
Tu nous les rauifſois pour baſtir ceſt ouurage,  
Ce royal CHASTEAV-NEVF, ton palais glorieux,  
Où tu vas repoſer, las d'outrager les dieux,  
Y retirant tes feux, tes traits, & ton cordage.  
Deuant ce CHASTEAV-NEVF peur embellir le frôit,  
Tu pès les plus beaux cœurs, cōme les chaffeurs font  
Des grands cerfs & ſangliers qu'à force ils peuuent  
prendre.  
Le mien s'y fuſt peu voir au plus haut lieu planté:  
Mais pource que ſans crainte il s'auoit reſiſté,  
O cruel, par deſpit tu l'as reduit en cendre.

Sur ſon pourraiçt à I. DE-COVR,  
peintre du Roy.

**T**V t'abuses, DE-COVR, pensant repreſenter  
Du CHASTEAV-NEVF d'Amour la Deſſe  
immortelle:  
Le Ciel peintre ſçauant l'a pourtraicte ſi belle,  
Que ſon diuin tableau ne ſe peut imiter.  
Comme ſans t'eſbloïir pourras-tu ſupporter  
De ſes yeux flamboyans la planette iumelle?  
Quelle couleur peindra ſa couleur naturelle,  
Et les graces qu'on voit ſur ſon front voler?

Qu'il

Quel or egalera l'or de sa blonde tresse?

Quels traits imiteront ceste douce rudesse,  
Ce port, ce teint, ce ris, ces attraits gracieux?

Laisse au grand Dieu d'Amour ce labeur temeraire,  
Qui d'un trait pour pinceau la sçaura mieux pour-  
traire,  
Non dessus de la toile, ains dans le cœur des dieux.

Pour vn Miroir.

**M**E miroir bien-heureux, à qui ie porte ennie  
Pour le bien d'estre à vous qui luy doit aduenir,  
Vous fera le voyant quelquefois souuenir  
D'un à qui vostre amour sert d'esprit & de vie.  
Et croyez que le temps, la fortune & l'ennie,  
Ou quelque autre accident qui me puisse aduenir,  
Mon cœur de vostre cœur ne sçauroit desunir,  
Vos celestes vertus m'ont trop bien affermie.  
Voyant en ce miroir vos yeux que j'aime tant,  
Pensez comme du ciel ie m'iray lamentant  
Loin de ces chauds regards & de ce beau visage.  
Mais à tort toutefois ie me plaindroy des ciex:  
Car bien que mon destin m'esgare en diuers lieux,  
Tout par tout dans le cœur ie porte vostre image.

Pour des pendans d'oreille,  
de reste de mort.

**N**E vous donne une mort, present mal conuenable  
A la viue clarté de vos yeux amoureux:  
Mais que pourroit donner un esprit mal-heureux  
Qui ne soit desplaisant, funeste & larmoyable?

Vn qui fuit tout espoir d'estat plus favorable,  
 Qui trouue aigre la ioye, & le pleur doucereux,  
 A qui la clarié fasche, & qui n'est desireux  
 Que de voir comme luy tout Amant miserable.  
 S'il faut offrir au Ciel ce qu'on aime plus fort,  
 Son cœur desesperé n'aime rien que la mort,  
 Dont l'image effroyable en sa face est depeinte.  
 Donc, ô beauté du Ciel, ne vous offensez pas,  
 Si souffrant loin de vous tant de viuans trespass,  
 A sa mort veritable il offre une mort feinte.

P O V R M E T T R E D E V A N T  
 V N P E T R A R Q U E .

**L**E labeur glorieux d'un esprit admirable  
 Triomphe heureusement de la posterité,  
 Comme ce Florentin qui a si bien chanté  
 Que les siècles d'après n'ont trouué son semblable.  
 La beauté n'est ainsi: car elle est perissable,  
 Mais Laure avec ses vers un trophée a planté,  
 Qui fait que l'on reuere à iamais sa beauté,  
 Et qui rend son laurier verdissant & durable.  
 Celle qui dans ses yeux tiens mon contentement,  
 La passant en beauté, luy cede seulement  
 En ce qu'un moindre esprit la veut rendre immor-  
 telle.  
 Mais i'ay plus d'amitié s'il fust mieux escriuant:  
 Car sa Laure mourut, & il resta viuant:  
 Si Madame mourroit, ie mourrois avec elle.



## Sur les vers d'une Dame.

**M**Yris, Corinne, & la muse de Grece,  
 Saphon qu'Amour fit si haut soupirer,  
 Tous leurs escrits n'oseroient comparer  
 Aces beaux vers qu'a chantez ma maistresse.  
 Qui veut sçavoir de quels traits Amour blesse,  
 Sans voir vos yeux trop prompts à martyrer.  
 Lise ces vers qu'habile il sceut tirer  
 De vostre esprit digne d'une Deesse.  
 Pmsers, desirs, souspirs, feux & glaçons,  
 Sont les suiets de ces belles chansons,  
 Où seule à part vous retenez vostre ame.  
 Cœur n'est si froid qui n'en fust allumé:  
 Cachez-les donc à mon mal bien-aimé,  
 Car sans les voir ie n'ay que trop de flame.  
 Pour vne faueur semée de diuerses branches.  
**D**E Ciel qui mieux que moy vous peult favoriser,  
 Soit à vostre grandeur pour jamais favorable,  
 Couronnant vos vertus d'un renom si durable  
 Que la force du temps ne le puisse briser.  
 Desja vos faicts guerriers par tout vous font priser,  
 Plantant sur vostre front maint trophée honorable:  
 Puis ceste grand' douceur, & ce cœur immuable  
 Maugré les ans vainqueurs vous peult eterniser.  
 Il restoit que l'Amour vous mist sous son Empire,  
 Comme il fait tous les dieux, à fin qu'on vous peult  
 Pacifique, immuable, amoureux & guerrier. (dire  
 Et qu'une qui vous est saintement affermie  
 Vous offre à bon droit en vous offrant sa vie,  
 L'olivier, le palmier, le meurte, & le laurier.



# BERGERIES ET MASQUARADES.

## CHANSON.

**B**ien-heureux qui peut passer sa vie,  
Entre les siens franc de haine & d'envie,  
Parmy les champs, les forests & les bois,  
Loin du tumulte & du bruit populaire.

Et qui ne vend sa liberté pour plaire  
Aux foux desirs des Princes & des Rois!  
Il n'a soucy d'une chose incertaine,  
Il ne se paist d'une esperance vaine,  
Vne faueur ne le va deceuant,  
De cent fureurs il n'a l'ame embrasée,  
Et ne maudit sa ieunesse abusée,  
Quand il ne trouue à la fin que du vent.

Il ne fremit quand la mer courrousee  
Enfle ses flots, contrairement pousee  
Des vens esmeus soufflans horriblement:  
Et quand la nuit à son aise il sommeille,  
Vne trompette en sursaut ne l'esueille  
Pour l'enuoyer du liét au monument.

*L'ambition*

L'ambition son courage n'attise,  
 D'un fard trompeur son ame il ne deguise,  
 Il ne se plaist à violer sa foy,  
 Les grands seigneurs sans cesse il n'importune:  
 Mais en viuant contant de sa fortune:  
 Il est sa Cour, sa faueur & son Roy.

Je vous rens grace, ô Deitez sacrees  
 Des monts, des eaux, des forests & des prees,  
 Qui me priuez de pensers soucieux,  
 Et qui rendez ma volonté contente,  
 Chassant bien loin la miserable attente,  
 Et les desirs des cœurs ambitieux.

Dedans mes champs ma pensee est enclose,  
 Simon corps dort mon esprit se repose,  
 Vn soin cruel ne le va deuorant:  
 Au plus matin la fraischeur me soulage,  
 S'il fait trop chaud ie me mess à l'ombrage,  
 Et s'il fait froid ie m'eschausse en courant.

Si ie ne loge en ces maisons dorees,  
 Au front superbe, aux voutes peinturees  
 D'azur, d'esmail, & de mille couleurs,  
 Mon œil se paist des thresors de la plaine  
 Riches d'œillets, de lys, de mariolaine,  
 Et du beau teint des printanieres fleurs.

Dans les palais enflés de vaine pompe,  
 L'ambition la fauteur qui nous trompe,  
 Et les soucis logent communement:  
 Dedans nos champs, se retiront les Fees,  
 Roynie des bous à tresses decoiffées,  
 Les ioux, l'Amour, & le contentement.

Ainsi vivant rien n'est qui ne m'agree,  
 J'oy des oiseaux la musique sacrée,  
 Quand au matin ils benissent les cieus:  
 Et le doux son des bruyantes fontaines,  
 Qui vont coulant de ces roches hautaines  
 Pour arroser nos prez délicieux.

Que de plaisir de voir deux Colombelles  
 Bec contre bec en tremoussant des aisles  
 Mille baisers se donner tour à tour!  
 Puis tout ravi de leur grace naïfue,  
 Dormir au frais d'une source d'eau vive,  
 Dont le doux bruit semble parler d'Amour!

Que de plaisir de voir sous la nuit brune,  
 Quand le Soleil a fait place à la Lune.  
 Au fond des bois les Nymphes s'assembler,  
 Monstrer au vent leur gorge découverte,  
 Danser, sauter, se donner cote-verte,  
 Et sous leurs pas tout l'herbage trembler!

Le bal finy, ie dresse en haut la venè  
 Pour voir le teint de la Lune cornuë,  
 Claire, argentee, & me mets à penser  
 Au sort heureux du pasteur de Latmie:  
 Lors ie souhaite une aussi belle amie,  
 Mais ie voudrois en veillans l'embrasser.

Ainsi la nuit ie contente mon ame,  
 Puis quand Phebus de ses rais nous enflame,  
 J'essaye encor mille autres jeux nouveaux:  
 Diversement mes plaisirs s'entrelace,  
 Ors ie pesche, or' ie vais à la chasse,  
 Et or' ie dresse embuscade aux oiseaux.

Je fay l'amour, mais c'est de telle sorte  
 Que seulement du plaisir i'en rapporte,  
 N'engageant point ma chere liberté.  
 Et quelque laqs que ce Dieu puisse faire  
 Pour m'attraper quand ie m'en veux distraire  
 J'ay le pouuoir comme la volonté.

Douces brebis, mes fidelles compagnes,  
 Hayes, buissons, forests, prez & montagnes,  
 Soyez tesmoins de mon contentement:  
 Et vous (ô Dieux) faites, ie vous supplie,  
 Que cependant que durera ma vie,  
 Ie ne cognoisse vn autre changement.

## I.

Recherche qui voudra les apparens honneurs,  
 Les pompes, les thresors, les faueurs variables,  
 Les lieux haut esleuez, les palais remarquables,  
 Retraites de pensers, d'ennuis & de douleurs.  
 J'aime mieux voir un pré bien tapissé de fleurs,  
 Arrousé de ruisseaux au vis-argent semblables,  
 Et tout encourtiné de buissons delectables  
 Pour l'ombre & pour la soif durant les grand's cha-  
 leurs.

Là franc d'ambition, ie voy couler ma vie,  
 Sans enuier aucun, sans qu'on me porte enuie,  
 Roy de tous mes desirs, contant de mon party.  
 Ie ne m'appaste point d'une vaine esperance,  
 Fortune ne peut rien contre mon assurance,  
 Et mon repos d'esprit n'est iamais diuerty.

D'une

## I I.

## D'vne Fontaine.

Ceste fontaine est froide, & son eau doux-coulante  
 A la couleur d'argent semble parler d'amour:  
 Vn herbage mollet reuerdit tout autour,  
 Et les arbres font ombre à la chaleur bruslante.  
 Le feuillage obéit à Zephyr qui l'esuente,  
 Souffpirant amoureux en ce plaisant sejour:  
 Le Soleil clair de flamme est au milieu du iour,  
 Et la terre se fend de l'ardeur violente.  
 Passant, par le travail du long chemin lassé,  
 Bruslé de la chaleur, & de la soif pressé,  
 Arreste en ceste place où ton bon-heur te meime.  
 L'agreable repos ton corps delassera,  
 L'ombrage & le vent frais ton ardeur chassera,  
 Et ta soif se perdra dans l'eau de la fontaine.

## I I I.

Quel destin favorable ennuyé de mes peines,  
 Rompra les forts liens dont mon col est pressé?  
 Par quel vent reuiendray-ie au port que i'ay laissé,  
 Suiuant trop follement de vaines esperances vaines?  
 Verrai-ie plus le temps qu'au doux bruit des fontaines,  
 Dans vn bocage espais mollement tapissé,  
 Nous recitions nos vers; moy d'Amour offensé,  
 Toy bruyant de nos Rois les victoires hautesaines.  
 Si i'eschappe d'icy, D O R A T, ie te promets  
 Qu'À poëon & Cypriis ie suiuray deormais,  
 Sans que l'ambition mon repos importune:  
 Les veneneux fauours ne me pourront tenter,  
 Et de peu ie scauray mes desirs contenter.  
 Prenez congé de vous. Esperance & Fortune.

## I I I I.

## Sur la Bergerie de R E M Y B E L L E A V .

Quand ie ly tout rauy, ce discours qui sousspire  
 Les ardeurs des Bergers, ie s'appelle menteur,  
 (Pardonne-moy BELLEAV,) de t'en dire l'auteur:  
 Car un homme mortel ne scauroit si bien dire.  
 Amour qui tient les Dieux au ioug de son empire,  
 A de rechef contraint Phebus d'estre pasteur,  
 Qui pour charmer sa peine & l'œil son enchanteur,  
 Doit auoir fait ces vers, tesmoins de son martyre.  
 O Phebus, ô grand Dieu des Poëtes inuoqué,  
 Parmy nos champs François si tu as remarqué  
 Quelque herbe ou quelque fleur que les cœurs peut  
 contraindre.  
 Change cil d'Hippolyte, & le ras enflammé:  
 Ou bien s'il faut que s'aime & ne soit point aimé,  
 Fay qu'en si beaux regrets mon mal ie puisse plaindre.

## DISCOURS.

Ve faites-vous Mignons, mon désiré soucy,  
 Le soucy d'Apollon & des Muscs aussi?  
 Amis que i'aime mieux, qu'une ieune puceille  
 N'aime les belles fleurs de la saison nouvelle,  
 Ores que faites vous à la suite du Roy?  
 Est-il possible au moins qu'ayez soucy de moy,  
 De moy, qui chacun iour au ciel rien ne demande,  
 Que l'heur de rost reuoir une si chere bande?  
 Et bien qu'absent de vous, mille contentemens,  
 Chassens de mon esprit tout sacheux pensemens,

Je ne puis toutefois quelque esbat qui me tienne,  
 Faire tant que toujours de vous ne me souviene:  
 Je ne pense autre chose, & l'obstiné desir  
 Que j'ay de vous veoir, amoindrit le plaisir  
 Dont s'entretient ma vie, or' que la chierme ardente  
 De chaleur, & de soif à l'egal nous tourmente:  
 Et qu'au clair de la nuit les Satyres cornus,  
 Les Siluains cheur-piés, & les Faunes tous nus  
 Virevoltent en rond & fond mille gambades,  
 Pour eschauffer les cœurs des fuitives Naiades,  
 Et des Nymphes des bois: & or' que sans cesser  
 Le forgeron des Dieux hastif fait avancer  
 Haletant & suant, & tout couuert de poudre,  
 Le tonnerre grondant, les esclairs & la foudre.

Des la pointe du iour, que l'Aube qui reluit  
 A fait esuanouïr les frayeurs de la nuit,  
 Je choisi quelque mont dont la cyme est hautaine,  
 Et m'y traçant chemin tout pensif ie ramaine,  
 Et tourne en mon esprit mille & mille discours  
 Des succès incertains de vos vaines amours:  
 Je crains la cruauté de vos fieres maistresses,  
 J'ay part à vos souspirs, ie gouste vos tristesses,  
 Et tout ce qui vous vient d'amertume & de doux,  
 Fidelle compagnon, ie porte comme vous,  
 Puis ie beny le Ciel, qui contant me fait viure,  
 Je rends grace au Demon qui m'a gardé de suiure  
 Les faux pas d'un auengle, & qui fait reboucher.  
 Ses traits lors qu'il les veut contre moy decoher.

Et aistre soir plus gay ie m'en vais à la chasse,  
 Je cherche un lieure au giste ou le suis à la trace,



Ou avecques les chiens, qui de leurs longs abois  
 Font esclater les monts, les rochers, & les bois.  
 Or' avec un Autour ie fay tomber de crainte  
 L'innocente Perdrix : or sous une voix feinte  
 Je prens la simple Caille entreimitant son chant :  
 Quelquefois ie retourne avec le chien couchant  
 Luy dresser autre embusche, & le soir ie deuise,  
 Quand elle est dans le plat, comme ie l'ay surprise.

Puis las de ce mestier i'en choisys un nouveau,  
 Et garny de filés ie vay chasser sur l'eau  
 A la Truite & à l'Vmbre, où si bien ie m'espreuve  
 Qu'un Saumon quelquefois dans mes filés se treuve.  
 Or' avecques la ligne, & le traistre hameçon,  
 Or' avecques le feu ie fay guerre au poisson :  
 l'en salle une partie, & l'autre frais ie mange,  
 Et mille fois le iour de passe-temps ie change.

Je fay faucher le foin, dont les diuerses fleurs  
 Gisent également veufues de leurs honneurs :  
 Ores demy lassé ie me couche sur l'herbe,  
 Ores plus mesnager i'aide à serrer la gerbe,  
 A faire des plongeurs, & les bien entasser,  
 De crainte que le vent les face renuerser.

Si c'est un iour de feste ou de quelque reinage,  
 Ou qu'on chomme le iour d'an patron de village,  
 Je m'en vais à la dance, où courent à monceaux  
 De tous les lieux prochains les ieunes pastoureaux :  
 Mon Dieu que de plaisir de voir nos montagneres,  
 Blanches comme le laict, disposément legeres,  
 Bondir en petits sauts, reculer, auancer,  
 Et de mille façons leurs branles compasser!

Là le plus amoureux à qui mieux mieux s'efforce  
 „ Car Amour tout par tout fait cognoistre sa force,  
 „ Et travaille aussi bien à ranger sous ses loix  
 „ Les plus simples Bergers, comme les plus grāds Rois.  
 Adon en sert de preuue, & le pasteur d' Amphryse,  
 Et l' amy de la Lune, & le vieillard Anchise,  
 Et le sac d' Iliou, pastoureux amoureux,  
 Qui furent en aimant mille fois plus heureux,  
 Iouissans à souhait des plus grandes Deesses,  
 Que mille & mille Rois, chargez de leurs richesses.  
 „ Car l' Amour au village est simple & peu rusé,  
 „ Il s'est tant seulement pour la Cour desguisé,  
 „ Et pour les grāds Seigneurs, & pour les Damoiselles,  
 „ Mais il retient aux champs ses façons naturelles.  
 Il y demere enfant plein de simplicité,  
 Il va nud, pour monstrier qu'il n'est point acquesté  
 Par argent ni presens, & sans user de feinte  
 Il guarit aussi tost comme il donne l'atteinte,  
 Et non comme en ces lieux, où l'argent a pouuoir  
 Par dessus la beauté, la grace & le sçauoir.

Mais moy qui n'ay senty la cuisante poincture  
 De l'archer Paphien, i' aime mieux la verdure,  
 L'ombrage & la fraischcur des forests & des bois,  
 Que les saults & les ieux de tous ces villageois:  
 Aussi le plus souvent tout seul ie me retire  
 Au milieu d'un taillis, où ie me mets à lire:  
 Mais ie n'ay commencé qu'un sommeil gracieux  
 Me clost, sans y penser la paupiere & les yeux.

O chāps plaisans & doux, ô vie heureuse & sainte  
 Où francs de tout soucy, nous n'auons point de crainte

D'estre accablez en bas, quand plus ambitieux  
 Et d'honneurs & de biens nous visitions les cieux!  
 Où nous vivions contans, sans que la chaude rage  
 D'avanser en credit nous brusle le courage:  
 Où nous ne craignons point l'effort des mesdisans,  
 Où nous n'endurons point tant de propos cuisans,  
 Où nous n'avons soncy de tant nous contrefaire,  
 Et ployer le genouil, mesme à nostre aduersaire:  
 Où tant de vains pensers, d'erreurs, d'affections,  
 De veilles, de travaux, d'ennuis, d'ambitions,  
 De gesnes, de regrets, de desirs, de miseres,  
 De peurs, de desespoirs, de fureurs, de coleres,  
 De remords inhumains & de soucis mordans,  
 Comme loups affamez, ne nous rongent dedans,  
 Nous iustissans la face, & la despitic envie  
 D'une seule douleur ne trouble nostre vie.

O gens bien fortunéz, qui les champs habitez,  
 Sans envier l'orgueil des pompeuses Citez!  
 Que ie plains Nicolas, Bonnet, & la Fallaise,  
 Qui contens comme moy, ne ionissent de l'aise.  
 Que ie recois icy delivré de l'amour,  
 Et du soing importun qui les suis à la Cour.

Voilà mignons des dieux, les plaisirs qui me suiuent,  
 Compagnon des Siluains qui par les forests vivent:  
 Voilà ce que ie fais or' que l'Esté bruslant  
 Toujours en s'avançant se fait plus violant,  
 Et que Phebus laissant le Lyon effroyable  
 Visitera bien tost la vierge pitoyable.

Mais tant d'heureux plaisirs qu'icy ie puis avoir,  
 Sans regret s'abandonne, à fin de vous renvoir:

Et la beauté des champs, & l'abry des bocages,  
 Et la couleur des prez. & le frais des riuages:  
 Car ie vous aime plus cent mille & mille fois,  
 Que les champs, que les prez, les riués, & les bois.

## M E T A M O R P H O S E S.

**M** On prompt & peu sage penser,  
 Qui peu hault & bas s'estancer,  
 Et se feint cent formes nouvelles,  
 Vn iour fantastique & leger,  
 En rose me voulut changer,  
 Reine des fleurettes plus belles.

Croyant que la ieune beauté  
 Qui rend mes iours sans liberté,  
 Pourroit sur moy iciter la veüe,  
 Et de ses doigts victorieux  
 Me poser au sein glorieux,  
 Le seiour du Dieu qui me tuë.

Espoir trompeur tu m'as deceu,  
 Si grand prix ie n'ay point receu:  
 Car sa rigueur qui me fait guerre,  
 Ne m'a d'un regard consolé,  
 Mais d'un pied cruel m'a foulé,  
 Comme vn ver rampant sur la terre.

Depuis quand l'vne clarté  
 Du ciel aux plus grands iours d'Esté  
 De chaud & de soif nous martyre,  
 La voyant languir faiblement  
 Il me change aussi promptement  
 Aux moites souspirs de Zephyre.

L'esventant d'un air addoucy  
 L'esperoy de pouuoir aussi  
 Temperer mes flammes cruelles:  
 Baiser ses yeux mes ennemis,  
 Et du sein qui ne m'est permis,  
 Refraichir les pommes iuuelles.

Mais toujours contraire à mes vœux,  
 Dès que ses plus tendres cheueux  
 S'esmeurent sous ma douce haleine,  
 Et que ma fraischeur la toucha,  
 Toute en ses habits se cacha,  
 Trompant mon attente & ma peine.

En rosée il me change apres,  
 En ombre & en brouillas spés,  
 Que Phebus des vapeurs esteue:  
 Ombre, pour la suiure en tous lieux,  
 Brouillas pour conuérir ses beaux yeux,  
 Humeur pour arroser sa gréue.

Mais cest art peu me secourut:  
 Car dès que le feu m'apparut  
 Dont mon ame est toute embrasée,  
 L'ombre à sa clarté se perdit,  
 Le brouillas pompe elle fendit,  
 Et secha l'humide rosée.

## V.

*Lycaste & Philemon qu'un seul traict a blessez,  
 Et qui n'ont leurs pareils en amour pure & sainte,  
 O celeste Venus, te consacrent en crainte  
 Avec des myrtes verds ces lis entrelaccz.  
 Favorise leurs vœux à toy seule adressez,  
 Fay que leur claire ardeur ne soit iamais esteinte,  
 Et que leur pure foy chasse au loing toute feinte,  
 Rendant par sa blancheur les beaux lys effacez.  
 Ainsi qu'un seul filet ces fleurettes assemble, (semble,  
 Qu'un seul nœud pour tousiours lace leurs cœurs en.  
 Et qu'aucun accident ne le puisse trancher.  
 Fay qu'un mesme vouloir regne en leur fantasia,  
 Qu'ils n'esprouuent iamais que c'est que ialousie,  
 Et l'ennieuse dent ne les puisse toucher.*

## DIALOGUE.

**B**erger, quelle aduventure estrange  
 D'ennuis fraischement t'a priué?  
 Amour est cause en moy d'un change,  
 Dont tant de bien m'est arriué.  
 Quel succes assez fauorable  
 Pouuoit t'exempter de soucy?  
 Aimer d'Amour ferme & durable,  
 En lieu qu'on m'aimast tout ainsy.  
 La gloire ou ton esprit se fonde  
 Est-ellé pour long temps durer?  
 Si rien de fermis est en ce monde,  
 Je m'en dois tousiours asseurer,

*Si ta Maistresse estoit volage,  
 Ten mal seroit-il vehement?  
 Lai! changez ce triste langage,  
 Le meurs en l'oyant seuliment.*

*Qui sçait si quelqu' autre plus bella  
 Pourroit ton cœur faire changer?  
 Ien'ay point de cœur que pour elle,  
 Et d' autre ie ne puis iuger.*

*Feins un peu que dedans ton ame  
 Seloge une autre affection:  
 Pour Dieu qu' en vous servant, Madame,  
 Ie n'euſe point de fiction.*

*Dy, vray l' amour qui te surmonte  
 Est-il si plein de fermeté?  
 Qui vous en peut mieux rendre compte  
 Que vostre admirable beauté*

*Quelquesfois i' en prens assurance,  
 D' autresfois i' en doute bien fort.  
 L'heur favorable à ma constance,  
 En ce seul point me faiçt grand tort.*

## B A I S E R.

**A** *Ay que ie viue, ô ma seule Deesse,  
 Fay que ie viue, & change ma tristesse,  
 En plaisir gracieux:  
 Change ma mort en immortelle vie,  
 Et fay, mon Cœur, que mon ame ravie  
 S'enuole entre les Dieux.*

Fay que ie viue, & fay qu'à la mesme heure  
 Baissant les yeux entre tes bras ie meure,  
 Languissant doucement:  
 Puis qu'aussi tost doucement ie reuiue,  
 Pour amortir la flammme ardante & viue  
 Qui me va consumant.

Fay que mon ame à la tienne s'assemble,  
 Range nos cœurs & nos esprits ensemble  
 Sous vne mesme loy:  
 Qu'à mon desir ton desir se raporte,  
 Vy dedans moy comme en la mesme sorte  
 Ie viuray dedans toy.

Ne me defens ny le sein ny la bouche,  
 Permits mon cœur qu'à mon gré ie les touche  
 Et baise incessamment,  
 Et ces beaux yeux où l'Amour se retire:  
 Car tu n'as rien qui tien se puisse dire,  
 Ni moy pareillement.

Mes yeux sont tiens, des tiens ie suis le maistre:  
 Mon cœur est tien, le tien à moy doit estre,  
 Amour l'entend ainsi,  
 Tu es mon feu, ie dois estre ta flame,  
 Et dois encor, puis que ie suis ton ame,  
 Estre la mienne aussi.

Embrasse moy d'une longue embrassee,  
 Ma bouche soit de la tienne pressee,  
 Succant esgalemment  
 De nos amours les faueurs plus mignardes,  
 Et qu'en ces ieux nos langues fretillardes  
 S'estreignent mollement.



Au paradis de tes leures decloses  
 Je vay cueillant de mille & mille roses  
 Le miel delicieux:  
 Mon cœur s'y paist sans qu'il se rassasie  
 De la douceur d'une sainte ambrosie,  
 Passant celle des cieux.  
 Je n'en puis plus, mon ame à demy folle,  
 Et se baisant par ma bouche s'enuole,  
 Dedans toy s'assemblant:  
 Mon cœur halette à petites secouffes,  
 Bref, je me fons en ces lieffes douces,  
 Soupirant & tremblant.  
 Quand ie te baise un gracieux Zephyre,  
 Un petit vent moite & doux qui souffire  
 Va mon cœur esuentant:  
 Mais tant s'en faus qu'il esteigne ma flame,  
 Que la chaleur qui deuore mon ame,  
 S'en augmente d'autant.  
 Ce ne sont point des baisers ma mignonne,  
 Ce ne sont point des baisers que tu donne:  
 Ce sont des doux appas,  
 Fais de Nectar, de sucre, & de canelle,  
 Afin de rendre une amour mutuelle  
 Viue apres le trespas.  
 Ce sont moissons de l'Arabie heureuse,  
 Ce sont parfums qui font l'ame amoureuse  
 S'esouir en son feu:  
 C'est un doux air embasme de fleurettes,  
 On comme oiseaux volent les amourettes,  
 Les plaisirs & le ieu.

*Parmy les fleurs de ta bouche vermeille  
 Amour oiseau, vole comme une abeille,  
 Amour plein de rigueur,  
 Qui est jaloux des douceurs de ta bouche:  
 Car aussi tost qu'à tes lèvres ie touche  
 Il me picque le cœur.*

## V I.

*Ah! mon Dieu ie me meurs! il ne faut plus attendre  
 De remede à ma mort, si tout soudainement,  
 Phyllis, ie ne te volle un baiser seulement,  
 Un baiser qui pourra de la mort me defendre.  
 Certes ie n'en puis plus, mon Cœur, ie le vay prendre,  
 Non feray: car ie crains ton courroux vehement,  
 Quoy me faudra-til donc mourir cruellemen:  
 Pres de ma guarison, qu'un baiser me peut rendre  
 Mais las! ie crains mon mal en pourchassant mō bien,  
 Le doy-ie prendre, ou nō? pour vray ie n'en scay ri:  
 Mille debats confus agittent ma-pensee.  
 Si ie retarde plus i'auance mon trespas.  
 Ie le prendray: mais non, ie ne le prendray pas:  
 Car i' aime mieux mourir que vo<sup>r</sup> voir courroucer.*

## S T A N C E S.

**Q**'il est vray cōme on dit que les plus belles ames  
 Meuent les plus beaux corps & leur donnent  
 pouuoir,

*Quelle ame est assez belle, à fin de vous mouuoir,  
 Astres clairs qui versez tant de celestes flames?  
 Il pleut de vos regards une douceur extreme,  
 Cōblant les chastes cœurs d'aise & d'embrasement.*

Qui fait croire qu'Amour quittant le firmament  
Pour vous donner esprit s'est fait esprit luy mesme.

Beaux yeux, mes chers Soleils, las! par quelle aventure  
Faut-il que si souvent vos rais me soient celez?  
Ceux du commun Soleil ne sont tant reculez,  
Et la nuit pour chacun si longuement ne dure.

Je suis vostre Phenix, ô lumiere immortelle,  
Encendre à vos rayons ie me vay reduisant:  
Ainsi parloit Philon, baisant, & rebaisant  
Deuot, les yeux diuins de Lycaste la belle.

## EPIGRAMME.

**J**E voulais baiser ma Rebelle,  
Riant elle m'a refusé,  
Et apres sans penser à elle,  
Toute en pleurs elle m'a baissé,  
De son deuil vient ma iouissance,  
Son ris me rendit mal-heureux:  
Voilà que c'est: un Amoureux  
A du bien quand moins il y pense.

## A V T R E E P I G.

**S**I dessus vos leures de roses  
Ie voy mes lieuses decloses,  
Mon esprit, ma vie, & mon bien,  
Vous ne pouuez me les defendre:  
Il faut que chacun ait le sien,  
Par tout le mien ie puis reprendre.

## A V T R E.

**A**imois un peu Phyllis, mais lors qu'elle m'aima  
 Dans mon sang eschauffé du jôuffre elle sema:  
 Mes yeux auparavant la iugeoient assez belle,  
 Et depuis ie la trouue vne Venus nouvelle:  
 Phyllis, continuez. aimez tousiours ainsi,  
 Mes feux & vos beautez continu'ront aussi:  
 Mais en ne poursuiuant les amours commencees  
 Vous rendez vos beautez & mes flammes passees.

## S T A N C E S.

**V**piter, s'il est vray que tu fusse amoureux,  
 Quand ton poil de toreau deccut vne pucelle,  
 Que tu pouuois te dire à bon droit bien-heureux,  
 Portant dessus le dos vne charge si betie!  
 Dans l'eau que tu fendais d'un pied souple & léger,  
 L'heur si prest d'arriuer t'enflammoit la pensee,  
 Et l'Amour te faisoit oublier de nager,  
 Pour voir ce que monstroit sa cotte retrouffee.

Mais quel heur de ce Dieu me pourroit esgaler,  
 Si las ! en quelque forme, ou vraye, ou contrefaite,  
 Par la faueur d'Amour ie vous pouuois voler,  
 Vous qui trop plus qu'Europe estes belle & parfaite!  
 Ah! non. ie ne voudroy vers vous me desguiser,  
 Et rendre en vous trompant ma grand' flammé amoureuse:  
 Or ne vous faschez donc si i'ose vous baiser,  
 Et si troublé d'Amour ie perds la modestie.

## EPIGRAMME.

**D**anche aux yeux verts femme du vieux Tityre  
 Autant de fois que sa vache elle tire  
 Du bassement d'un courage marry,  
 Il ne voy point que ma tache finisse:  
 Car toute nuit je fay meisme exercice  
 Tirant le bout qui pend à mon marry.

## A V T R E.

**E**t apporte ô Sommeil, du vin de quatre années,  
 Du lait, des pavors noirs aux testes couronnées,  
 Vuilles tes ailerons en ce lieu d'estloyer,  
 Tant qu' Alizon la vicille accroupie au foyer  
 (Qui d'un pouce retors, & d'une dent mouillée  
 Sa quenouille chargée a quasi despoillée)  
 Laisse choir le fuseau, cesse de babiller,  
 Et de toute la nuit ne se puisse esveiller:  
 Afin qu'à mon plaisir il embrasse ma rebelle  
 L'amoureuse Ysabeau qui soupire auprès d'elle.

## O D E.

**Q**uand tu ne sentirois aucun feu d'amitié,  
 Quand tu n'aurois cogneu que c'est que de pitié,  
 Quand tu aurois le cœur d'une beste felonne,  
 Quand tu aurois succé le sang d'une Lionne,  
 Si te seroit-ce ennuy de me voir en ce poinct,  
 Transir de grand' froidure:  
 Car l'ayant veu venir ie n'ay pris qu'un postepoint  
 Pour t'ense couvrir.

N'ois-tu les Aquilons soufflans horriblement,  
 Qui font par leur effort mouuoir ce tremblement?  
 N'entens-tu point Caurus qui donne à la trauersé,  
 Et sans dessus dessous toute chose renuerse?  
 Les forests en font bruis, où superbe il combat  
 Contre les fouches fories.

N'ois-tu pas bien aussi le terrible debat  
 Des fenestres, & portest


La neige couure tout tout est paué de blanc,  
 L'excessive froideur m'a tout gelé le sang,  
 Je ne puis plus parler tant la glace me serre:  
 Mes nerfs sont tous retraits, mes dens se font la guern  
 D'un choc continuel: & toute ma chaleur  
 Au cœur est deualee,

Et commence desia comme aussi fait mon cœur,  
 A se faire gelee.

Helas! aueugle Amour, où est ton grand pouuoir!  
 Où est ce feu diuin qui peut tout esmouuoir,  
 Qui des plus puissans Dieux fait bouillir la poitrine,  
 Qui brusle les enfers, la terre & la marine?  
 L'estimois que ton feu feroit à ma froideur  
 Abandonner la place:

Mais ce froid au contraire a changé ton ardeur  
 Et tous tes traicts en glace.

## DIALOGUE.

 Ve ferez-vous, dites, Madame,  
 Perdant un si fidelle Amant?  
 Ce que peut faire un corps sans ame,  
 Sans yeux, sans pouls, sans mouuement.

N'en aurez-vous plus souuenance  
 Apres ce rigoureux depart?  
 Au cœur qui oublie en absence  
 L'Amour n'a iamais eu de part.

De tant d'ennuis qui vous font guerre,  
 Lequel vous donne plus de peur?  
 La crainte qu'en changeant de terre  
 Il puisse aussi changer de cœur.

N'usez iamais de ce langage,  
 A sa foy vous faites grand tort:  
 C'est un euident tesmoignage  
 Pour monstrier que i' aime bien fort..

Son amour si ferme & si sainte  
 Doit tenir vostre esprit contant:  
 Je ne puis que ie n'aye content  
 De perdre ce que l'Amour m'a tant.

Auriez-vous beaucoup de tristesse  
 S'il venoit à changer de foy?  
 Tout autant que i'ay de liesse,  
 Sçachant bien qu'il n'aime que moy.

Quel est le mal qui vous offense,  
 Attendant ce departement?  
 Tel que d'un qui a eu sentence  
 Et attend la mort seulement.

Quoy? vous pensez doncques, à l'heure  
 Qu'il s'en ira, mourir d'ennuy?  
 Il ne se peut que ie ne meure,  
 Mon esprit s'en va quant & luy.

Si tel accident vous arrive,  
 Vostre amour ne durera pas:

*La vraie Amour est toujours vive,  
Et ne meurt point par le trespass.*

## COMPLAINTE.

**C** Erchez, mes tristes yeux, cherchez de tous costez,  
Vous ne trouuerez point ce que vous souhaitez,  
Vous ne verrez plus rien qui vous soit agreable:  
Et vous riches thesors du Printemps desirable,  
O Prez tesmoins secrets de mon contentement,  
Où pleine de desir i'attendoy mon Amant,  
Accusant quelquefois sa trop longue demeure,  
Las! portez le regret de son estoignement,  
Et plaignez de pitié la douleur que i'endure.

*Ce fut icy qu'il me dit sa pensee,  
Dont ie feigny me sentir offensee,  
L'appellant temeraire:*

*Mais ma feinte colere*

*Voyant ses pleurs, fut bien soudain pascée:*

*Car eusse-ie voulu contre Amour me defendre!  
Hclas! douce riuere, où est mon cher Philandret*

*Voicy bien tous les lieux où ie le souloy voir,*

*Quand au commencement Amour par son pouuoir  
Rangea mon ame libre en son obeissance.*

*I'eu pres de ce buisson sa premiere accointance,*

*Et senty dans mon cœur la sagette d'amour,*

*Qui perça le rocher que i'auois à l'entour,*

*Et le chaste rampart de ma poitrine dire:*

*Mais si tost que ie pense à ce mal-heureux iour,*



Je sens renouveler la douleur que j'endure:  
 Je recognoy ceste basse vallee,  
 Où quelquefois à l'escart reculee  
 J'entretenoÿ mon ame  
 En l'amoureuse flame,  
 Par un penser dont j'estois consolee.

Et disois en mon cœur sans qu'on me peust entendre:  
 Helas! douce riuere, où est mon cher Philandre?

Voilà le clair ruisseau si souëfvement coulant,  
 Où pour passer le chaud du Soleil violant  
 Je souloy demeurer sur l'herbage estenduë,  
 De mon fidelle Amant bien souuent attenduë.  
 Las! tout est bien icy: les bois delicieux,  
 Les coustaux, les buissons, & les prez gracieux,  
 Je voy le clair ruisseau, j'ouÿ son doux murmure:  
 Mais les voyant, sans voir le Soleil de mes yeux,  
 Je sens renouveler la douleur que j'endure.

Aucunefois mon ame ie contente:  
 Car la trompant ie me le represente  
 Dedans ceste prairie.

O douce tromperie,  
 Qui mes esprits heureusement enchante!

Mais presque aussi soudain mon mal me vient reprëdre.  
 Helas! douce riuere, où est mon cher Philandre?

Bien souuent ie l'appelle en criant dans ce bois,  
 Mais rien sinon Echo ne respond à ma voix,  
 Dont ie meurs de douleur s'il aduient que ie pense  
 Qu'il ne me respond point faulse de souuenance,  
 Ou que quelqu'autre amour s'õ cœur à fait chäger;

Lors pleine de fureur me pensant bien venger,  
 Je l'appelle infidelle, inconstant & parjure,  
 Et dis en sanglottant, Helas! cruel Berger,  
 Regarde à tout le moins la douleur que i'endure!

Mais tout soudain ma triste fantaisie

Avec raison perd ceste ialousie,

Car sa foy trop loisible

Est constante & durable,

Et d'autre ardeur son ame n'est saisie.

Car son cœur est à moy, nulle n'y peut pretendre.

Helas! douce riuere, où est mon cher Philandre!

Quand ie suis en ces lieux ie n'y fay que penser,

Qu'esgarer mon esprit, songer & rauasser,

Demeurer sans mouuoir comme une souche morte,

Les Pasteurs de ces champs me voyant de la sorte

Chacun à qui mieux mieux vont criant apres moy:

Voy tes troupeaux, Bergere, esperdus comme toy,

Demeurans sans repaistre & fuyans la verdure,

Las! tout cela ne fait qu'augmenter mon esmoy,

Et tousiours redoubler la douleur que i'endure.

Voilà comment, ô ma seule penssee,

Loin de tes yeux mon ame est oppressee,

Ie languy solitaire,

Rien ne me sçauroy plaire,

Trop est en moy la tristesse amassée,

Qui fait de mes deux yeux deux grands fleum:  
 descendre:

Helas! douce riuere, où est mon cher Philandre!

## VILLANELLE.

**R**ozette pour un peu d'absence  
 Vostre cœur vous avez changé,  
 Et moy sçachant ceste inconstance  
 Le mien autre part i'ay rangé,  
 Iamais plus beauté si legere  
 Sur moy tant de pouuoir n'auray  
 Nous verrons volage Bergere,  
 Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs ie me consume  
 Maudissant cest estoignement,  
 Vous qui n'aimez que par coustume,  
 Caressiez un nouuel Amant,  
 Iamais legere gironette  
 Au vent si tost ne se vira  
 Nous verrons, Bergere Roxette,  
 Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes  
 Tant de pleurs versez en partant?  
 Est-il vray que ces tristes plaintes  
 Sortissent d'un cœur inconstant?  
 Dieux que vous estes mensongere!  
 Maudit soit qui plus vous croira:  
 Nous verrons, volage Bergere,  
 Qui premier s'en repentira.


Celuy qui a gagné ma place  
 Ne vous peut aimer tant que moy:  
 Et celle que i' aime vous passe  
 De beauté, d'amour & de foy.

*Gardez bien vostre amitié neuve,  
La mienne plus ne vari'ra,  
Et puis nous verrons à l'esprouve  
Qui premier s'en repentira.*

V I.

*Bien-heureux le destin qu'à de moy fut vainqueur,  
Ordonnant que pour vous bassément ie sousspire,  
Bien-heureux mes yeux bruns, d'ôt vous tenez l'em-  
A tous autres suiets pleins d'extreme rigueur. (piri,  
Ma ieune gayeté n'est que morné languueur,  
Quand ie suis loin de vous, mon désiré martyrre,  
C'est vostre seule amour qui m'anime & m'inspire,  
Vous me seruez de sang, d'esprit, d'ame & de cœur.  
Dieux, si vous estes dieux, versez ie vous en prie  
Tous vos courroux sur moy plustost que ie varie,  
Et me faites souffrir mille morts pour le moins.  
Ainsi disoit Florelle, & pour plus d'efficace  
Elle escriuit ces mots tous dessus de la glace,  
Presens les vents marins qui seruoient de tesmoins.*

## COMPLAINTE.

 *Quand ie viens à penser à mon cruel mal-heur,  
Et au poinct désastré de ma triste naissance,  
Ie me sens si pressé d'angoisseuse douleur,  
Qu'il faut qu'en sousspirât mille plains ie commença.  
Ie sens l'air de regrets, ie despise les cieux  
Tout forcené de rage:  
Et les torrens de pleurs, que debordent mes yeux,  
Me noyent le visage.*

Desolé

Desolé que ie suis! à quoy puis-je aspirer?  
 Où faut-il que ie tourne: hélas! que doy-je faire,  
 Si ie ne cognoy rien qui me face esperer,  
 Et si ie ne voy rien qui ne me soit contraire?  
 Tous obies me desplaisst, toute chose me nuis,  
 Le ciel, l'air, & la terre,  
 La chaleur & le froid, la lumiere & la nuit  
 A l'enuy me font guerre.

Si i'ay quelque plaisir, c'est hélas seulement  
 Quand i' inuoque la mort pour finir ma detresse:  
 Pour luy faire pitié ie luy dy mon tourment,  
 Et le mal importun qui sarnais ne me laisse.  
 Mais i'ay beau raconter ce qui me fait douloir  
 A ceste inexorable:  
 Car hélas! ie ne puis, ie ne puis l'esmonuoir  
 A m'estre favorable.

Lors que ie la requiers de finir mon esmay,  
 Elle ferme l'oreille à ma iuste priere.  
 Si i'en veux approcher, reculer ie la voy:  
 Si ie vais au deuant, elle fuit en arriere,  
 Et dit que c'est en vain que d'e'le ie presens  
 Secours en mon dommage:  
 Car les dieux qui ne sont de mes mal-heurs contés,  
 M'en gardent d'auantage.

Ils veulent que ie viue à fin de faire voir  
 Toute l'ire du Ciel dans un homme assemblée,  
 Et tout ce que l'Enfer dedans soy peut auoir  
 Pour tourmenter une ame, & la rendre troublée:  
 Car l'éternelle nuit ne couue point d'horreur,  
 De tourmens & de flamme.

De pleurs, de peurs, de morts, de remorts, de fureur,  
 Qui ne loge en mon ame.

Je ne sçay qui ie suis, ie ne me cognoy point,  
 Sinon que pour un homme où tout mal-heur abode,  
 Las! ie me sens reduit à un si piteux point,  
 Que me fâchant de moy ie fâche tout le monde:  
 Et ce qui plus me trouble, & me fait blasphemer  
 Nature & la fortune,  
 C'est que ie ne sçayroy seulement exprimer  
 L'ennuy qui m'importune.

Il faut que ie le couure & l'estouffe au dedans,  
 Pour ne le pouuoir pas assez tristement plaindre,  
 Dont ie viens à sentir mille charbons ardans,  
 Que larmes & souspirs n'ont puissance d'esteindre:  
 Seulement ie me plais, me mettant à penser  
 Que tel est mon martyre,  
 Que quand le Ciel voudroit plus fort se courroucer,  
 Ie ne puis auoir pire.

S'il aduient quelquefois qu'outre ma volonté,  
 Du logis où ie suis i'abandonne la porte,  
 Ie chancelle à tous pas d'un & d'autre costé,  
 Tant l'extreme douleur hors de moy me transporte.  
 Ie ne parle à personne, & chemine incertain,  
 Comme il plaist à ma rage:  
 Si quelqu'un me rencontre, il me prend tout soudain  
 Pour un mauuais presage.

Bien que ie sois comblé de toute affliction,  
 Et que mon iuste dueil par le temps ne s'appaise,  
 Mes amis seulement n'en ont compassion,  
 Et semble qu'en mon mal tout le monde se plaise:  
 Mesme

Mesme aux plus durs assauts de ma calamité,  
 L'entr'oy comme un murmure  
 De ceux qui vont disans que i'ay bien mérité  
 Le tourment que i'endure.

C'est trop c'est trop languy sans espoir de secours,  
 Pour finir ma douleur il faut que ie me tuë,  
 Je veux haster la fin de mes mal-heureux iours,  
 M'oultreperçant le cœur d'une lame pointuë:  
 Mais hélas! ie ne sçay si par ce doux trespass  
 J'auray banny mes peines,  
 Et crains de les porter (maudite ombre) là bas  
 Toujours plus inhumaines.

C'est assez, ma chanson. il est temps de cesser,  
 Et d'arrester le cours de ton dueil larmoyable:  
 Mais en m'abandonnant où te puis-je adresser  
 S'il ne s'en tresse un seul sans que moy miserable  
 Va donc où tu voudras, & me laisse endurer  
 La douleur qui m'affole:  
 Aussi bien c'est en vain que ie veux esperer  
 Que ton chant me console.

## C O M P L A I N T E.

**L**E suis las de lasser les hommes & les dieux,  
 Je suis las de verser tant de pleurs de mes yeux,  
 Non pas yeux, mais fontaines:  
 Je suis las de passer tant de fascheux destours,  
 Je suis las d'appeller la mort à mon secours,  
 Pour la fin de mes peines.

Effroyables deserts, & vous bois solitaires  
 Pour la dernière fois soyez les secretaïres  
 De mon dueil vehement:

Je ne suis plus celuy dont la grace & la veuë  
 Rendoit ceste contree en tout temps si pourueuë  
 D'amours & de plaisirs:

Qui donnoit à ces eaux un si plaisant murmure,  
 Tant d'esmail à ces prez, aux bois tant de verdure,  
 Aux cœurs tant de desirs.

Ma fortune amiable à tourné son visage,  
 Mon air calme & serain n'est plus rien qu'un orage  
 D'ennuis & de mal-heurs,  
 Mes iours les plus luisans sont changez en tenebrs,  
 Et mes chants de victoire en complaints funebres,  
 Mes plaisirs en douleurs.

Quand i'approche de vous, belles fleurs Printanières,  
 Vostre teint se flestrit, les prochaines riuieres  
 Cherchent d'autres destours:

Je fay tenir l'humour de ces fontaines claires,  
 Qui craint que de mes yeux les sources mortuaires  
 Ne profanent son cours.

Pleust au Ciel, dont les loix me sont si rigoureuses,  
 Que ie fusse entre vous, ô grands masses pierreuses,  
 Vn rocher endurcy.

On dit qu'une Thebaine y fut iadis changee,  
 Hé pourquoy ne fait donc mon angouisse enragee  
 Que ie le sois aussi!

Hélas ! ie le suis bien: car se pourroit-il faire,  
 Si i'auoy d'un mortel la nature ordinaire,  
 Que ie peusse porter



Si long temps les efforts des ennuis & des peines?  
 Non, ie suis un rocher, dont on voit cent fontaines  
 Nuit & iour degouster.

I'ay le cœur si comblé d'amertume & d'opresse,  
 Que par contagion ie rends pleins de tristesse  
 Ceux qui parlent à moy:

Et qui pense adoucir le regret qui m'ontame,  
 Sent en me consolant couler dedans son ame,  
 La tristesse & l'esmoÿ.

De tous plaisans discours mon courage s'offense,  
 Un mal tel que le mien estant sans esperance  
 Est aussi sans confort:

Ce qui sonne plus doux à mes tristes oreilles  
 Ce sont cris de hibous, d'importunes corneilles,  
 Et d'oiseaux de la mort.

La mort est seule propre au deuil qui me possède,  
 Mon mal est venu d'elle, en elle est mon remède,  
 O vous pleins d'amitié,

Qui plaignez mes douleurs d'une main secourable:  
 „ Avancez mon trespas. Meurtrir un miserable  
 „ C'est acte de pitié.

Que n'accourts à mes cris quelque beste sauvage,  
 Qui d'excussive faim sentant croistre sa rage,  
 Me deuore les os?

Mourant ie beniroÿ sa cruauté meurtriere:  
 Car l'heure de ma fin sera l'heure premiere  
 De mon plus doux repos.

Nymphes de ces forests mes fidelles nourrices,  
 Tout ainsi qu'en naissant vous me fustes propices,  
 Ne m'abandonnez pas,

Quand!

Quand i'acheue le cours de ma triste auanture:  
 Vous fistes mon berceau, faites ma sepulture,  
 Et pleurez mon trespas.

## COMPLAINTE.

**Q**uelle manie est egale à ma rage?  
 Quel mal se peut à mon mal comparer?  
 Je ne scauroy, ni crier ni pleurer,  
 Pressé du dueil qui grossist mon courage.

Helas! i'estouffe, & la fureur soudaine  
 Me clost l'ouye, & m'auengle les yeux!  
 Mais ce m'est heur de ne voir plus les cieux,  
 Les cieux cruels coupables de ma peine.

Au vase estroit maintenant ie ressemble,  
 Qui tout plein d'eau goutte à goutte la rend:  
 Mon œil aussi larme à larme respand  
 Ce qu'en mon cœur de riuieres i'assemble.

Maudit le iour que premier ie vey luire,  
 Pour estre esclaué à si forte douleur!  
 Le Ciel alors pleurant tout son mal-heur  
 Versa sur moy ce qu'il auoit de pire.

Astres maudits, qui trop pleins de licence,  
 Maux, & plaisirs, aux humains destinez,  
 Puis qu'en naissans de nous vous ordonnez,  
 Que nuist la faute, ou que sert l'innocence?

Helas de rien! i'en puis seruir de preuve,  
 Qui n'ay iamais un tourment merité:  
 Et rousefois par vostre cruauté  
 Plus miserable au monde ne se treuve.

Tout est bandé pour me faire la guerre,  
 Par mes amis mille ennuis ie reçoÿ:  
 Que doy-ie faire! Il n'y a point pour moy  
 De Dieux au Ciel, ni de fortune en terre.

Dans les enfers cerchons donc alleeance,  
 Parmy l'effroy, les fureurs, & les cris,  
 Accompagné des malheureux esprits,  
 Qui pour ma peine oublieront leur souffrance.

Hastons la mort, seul but du miserable:  
 Mais tout ainsi que mes iours ont esté  
 Couverts d'ennuis, d'horreur, d'obscurité,  
 Soit mon trespas horrible & detestable.

CAR

CARTELS ET  
MASQUARADES.

Pour les Cheualiers du Phenix.

A V X D A M E S.



Ous le Ciel plus serain vers l'heure  
contree

D'où part le beau Soleil refaisant son  
tree,

Et où d'un feu plus doux ses rais sont allumez,  
Naist l'oiseau merueilleux, dont nous sommes nommez  
Miracle de nature, & son plus bel ouvrage:  
L'or, le pourpre & l'azur s'esclate en son pennage,  
Il s'engendre soy-mesme, & presqu'en un moment  
Se sent viure au berceau qui fut son monument.  
Car lors qu'il a passé dix siecles de sa vie,  
Et que le cours du temps, dont la force est rauie,  
L'a rendu plus debile, au soleil recourant,  
Et couché sur le haut d'un palmier odorant  
S'offre heureuse victime à la flamme celeste  
Pour renaistre plus beau de sa cendre qui reste.  
Aduentureux oiseau! de qui l'embrasement,  
Et la vie & la mort naist du Ciel seulement. (rien)

L'Amour qui dans nos cœurs loge & prend  
Oiseau tant renommé tient de ceste nature,  
Il ressemble au Phenix, son destin est pareil,  
Qu'on les nomme tous deux les oiseaux du Soleil.

Car de deux beaux Soleils vient la flamme immortelle  
 Qui de sa propre fin nostre amour renouuelle:  
 Lors que les longs travaux, le temps, où la rigueur  
 De sa force première on dompté la vigueur.

Donc, ô vous nos Soleils par qui sont retournees  
 Avec un seul regard toutes nos destinees:  
 Qui nous fautes mourir & renaistre à l'instant,  
 Consommez dans un feu dont l'esprit est constant:  
 Or' que la longue peine en aimant supportee  
 De nos ieunes desirs à la force mattee,  
 Et qu'il semble qu'Amour decline en vieillissant,  
 Chassez la pesanteur qui le rend languissant,  
 Raieunissez sa vie, ô flambeaux salutaires,  
 A cest embrasement nous courons volontaires,  
 Inuoquant vos rayons en fin d'estre brusiez,  
 Et d'un fecteur trop heurieux à vous immortelles,  
 Trop heurieux de penser que la flamme d'Amour  
 Qui nous doit consumer ait, celeste origine.

POVR VNE MASQVAREDE  
 DE FAVNES.

semblez-vous, ô Deitez sacrees  
 De ces taillis, de ces eaux, de ces prces,  
 Assemblez-vous en ce lieu gracieux  
 Pou recevoir trois diuines Princesses,  
 Trois belles sœurs immortelles Deesses,  
 Qui vont semant mille amours de leurs yeux.  
 Dessous leurs pas naissent les fleurs descloses,  
 Leurs doux regards font estarir les roses,

Ce bois en prend une viue couleur:  
 Chacun des Vents son haleine retire,  
 Fors seulement le gracieux Zephyre,  
 Qui de souffirs allége sa chaleur.

Les chauds desirs, la ieunesse agreable,  
 L'espoir craintif, la constance immuable,  
 L'heureux repos, les douces cruantez,  
 Oiseaux legers volent à l'entour d'elles,  
 Et doucement esuentent de leurs aïstes  
 Les feux cuisans q: i allument leurs beautez.

Amour captif d'une si belle bande,  
 De tous les lieux où vainqueur il commande  
 A retiré ses thresors precieux  
 De dedans ces trois qui font aux Dieux la guerre:  
 Aussi durant qu'elles seront en terre,  
 Le paradis ne sera plus aux cieux.

Mon cœur saisi de flammeches nouvelles,  
 Est si rauy de tant de choses belles,  
 Qu'il a plaisir en son nouveau tourment:  
 Heureux qui souffre en leur obeïssance,  
 Puis que le mal est douce recompense,  
 Et la douleur vaut tout contentement.

Tu as en vain ta clarté retirée,  
 Soit il jaloux dans la mer azurée,  
 Où tu languis en paresseux seïour:  
 Car loin de toy les beaux yeux de ces Dames,  
 Soleils luisans, chauds d'amoureuses flames,  
 Chassent l'ombrage & nous donnent le iour.

VERS RECITEZ EN VNE  
MASQV A R A D E.

*Il n'est point d'autre liberté,  
Que d'estre serf à'une beauté.*

**Q** Nuiet, du Ciel la fille aisnee,  
Guidant tant d'astres rompareils,  
Si veit-il onc une iournee  
Luisante en se diuins Soleils?

*Il n'est point, &c.*

Qui voit une troupe si belle  
Sans l'amour le viennent toucher,  
Il est fils d'une ourse cruelle,  
Ou porte une ame de rocher.

*Il n'est point, &c.*

Que d'ambros en leurs beaux visages,  
Qu'en leurs yeux viennent de tressaut  
Autrefois de moindres cordages  
Ont tiré les Dieux icy bas.

*Il n'est point, &c.*

D'un regard disposer des ames,  
Vaincre & commander en tous lieux,  
D'un glaçon tirer mille flames  
C'est le moindre effort de leurs yeux.

*Il n'est point, &c.*

Sont-ce pas de douces contraintes  
Que de seruir si dignemens?  
Jamais nous ne ferons de plaintes.  
Languissans d'un si beau tourment.

*Il n'est point, &c.*

P O V R M O N S E I G N E V R  
L E D V C D ' A N I O V .

Ces vers furent recitez en la Comedie  
de I. A. de Baif.

**L**ors que le preux Achille estoit entre les Dames  
D'un habit feminin desguisé finement,  
Sa douceur agreable en cest accoustriment  
Allumoit dans les cœurs mille amoureuſes flames.

En voyant ſes attraits, ſa façon naturelle,  
Les beaux lys de ſon teint. ſon parler gracieux,  
Les roses de ſa touë, & l'eſclair de ſes yeux,  
On ne l'eſtimoit pas autre qu'une pucelle.

Mais bien qu'il ſurpaſſaſt la plus parfaite image,  
Qu'il euſt la grace douce & le viſage beau,  
Le teint frais & douillet, delicate la peau,  
Il cachoit au dedans un genereux courage.

Dont il rendit depuis mille preuues certaines,  
Faiſant ſur les Troyens les ſiens victorieux,  
Et ſ'acquiſt tel renom par ſes faits glorieux  
Qu'il offuſqua l'honneur des plus grands Capitaines.

Ainſi ceſte beauté qu'on voit en vous reluire  
Vous fait comme ceſte à bon droit admirer:  
Amour dedans vos yeux ſ'eſt venu retirer,  
Et de là ſans faillir mille fleſches il tire.

Mais bien que vous ayez une douceur naiſſue,  
Et que rien de ſi beau n'aparoiſſe que vous,  
Que vos yeux ſoient riens, voſtre viſage doux,  
Vous auez au dedans une ame ardante & vaine.



Et serez comme Achille au milieu des allarmes,  
Foudroyant les plus forts, tuant & renuersant.  
Et tout ainsi qu'un Ours se fait voye en passant,  
Vous passerez par tout par la force des armes.

Heureux en qui le Ciel ces deux thresors assemble,  
Qu'il ait la face belle, & le cœur genereux:  
Vous qui estes guerrier, aimé, & amoureux,  
Nous faites voir encor Mars, & Venus ensemble.

POUR LA ROYNE, EN VN  
BALET DE DOVZE  
de ses filles.

STANCES.

**D**ouze Filles d'Afrique honneur de leur contree,  
En qui de si bels traits de gloire est mōstree,  
Dont les yeux premisses tout, & ne font rien puis pris,  
Auoient fait un dessein de passer leur ieunesse  
Toujours en liberte, n'adorans pour maistresse  
Que la chasteté seule empreinte en leurs esprits.

Filles, si vous voulez (leur dit la voix certaine  
De l'Oracle d'Ammon) vostre foy n'estre vaine,  
Et qu'un si beaus desir finisse heureusement,  
Il faut aller en France où le ciel vous apelle:  
Là toutes les vertus dont la gloire est si belle  
Conurent leur deité d'un mortel vestement.

La Royne du pais en beauté admirable,  
Est la Chasteté mesme & vaine & remarquable  
Elle parle en sa bouche, elle luit en ses yeux:  
Passez vostre bel âge à si digne seruaice,

*Et luy bruslez vos cœurs en deuot sacrifice,  
C'est estre en liberté que de seruir les dieux.*

*Elles s'acheminioient au destiné voyage  
Toutes pleines de flamme, & d'aise en leur courage,  
Le travail leur est doux esperant si haut pris,  
Lors que douze Geans, qui n'ôt Dieu que leurs armes,  
Marchēs pour les rair comblet leurs yeux de larmes,  
De frayeur leur poitrine, & leur bouche de cris.*

*Tout espoir leur di faut, & toute aide cel: ste,  
Quand ces petits guerriers, dont la taille & le geste  
Est semblable aux amours, courent à leur support:  
Et bien qu'un tel secours causast peu d'esperance,  
Leur bras eust tant d'adresse & leur cœur d'asseurāce,  
Que les monstres cruels furent tous mis à mort.*

*Depuis par leur conduite & leur force incroyable  
Elles ont surmonté maint danger effroyable,  
Auans que d'aborder à ce port désiré:  
Mais tant de maux soufferts, & de peines passées  
Maintenant à souhait leur sont recompensees,  
Voyans l'astre immortel en leurs vœux adoré.*

*Royne, honneur de nostre âge, & sa gloire premiere:  
Si vostre œil tout diuin est leur seule lumiere,  
Adorans saintement son pouuoir nompareil,  
Fauorisez le zele & la foy de leurs ames,  
Et pour humble present, vous, le Soleil des Dames,  
Receuez de leurs mains l'image du Soleil.*

## CARTEL.

**L'**Homme est bien mal-heureux, qui pèse en bien  
aimant

Recevoir à la fin quelque contentement,  
Et se voir satisfait au prix de son service:  
Car si l'Amour est Dieu, c'est un Dieu d'injustice,  
Un enfant, un aveugle, un Tyran inhumain,  
Qui porte au lieu de sceptre un flābeau dans la main,  
Dont il brusle les cœurs de flammes éternelles,  
Et tourmente plus fort ceux qui sont plus fidelles.

De ce meschant Amour, injuste, & rigoureux,  
Quatre Amans étrangers, courtois, & genereux,  
Ont fait (à leur mal-heur, beaucoup d'expériences,  
Et tiré des rigueurs pour toutes recompenses,  
Après avoir long temps fidèlement aimé,  
Nourrissant dans le cœur un brasier allumé  
Après avoir passé les plus cruels alarmes,  
Et de sang & de pleurs souvent baigné leurs armes.

Après avoir souffert, servi, pleuré, prié,  
Et n'avoir leur esprit qu'en un lieu dédié,  
Lors qu'ils pēsoient cueillir le doux fruit de leurs peines  
Ont reçu pour tout bien des esperances vaines,  
Des propos incertains, des refus des rigueurs,  
Qui leurs font supporter mille extremes langueurs,  
Et mourir mal-heureux en cruelle souffrance,  
Pitoyable loyer de leur obeissance.

Or bien que ces guerriers si durement traitez,  
Peussent estre à bon droit contre Amour despituez,  
Et blasphemer ses traicts son pouvoir, & sa flame:  
Chacun d'eux en mourant honore tant sa Dame,

Qu'il inuoque son nom au milieu du tourment,  
 Et reçoit son trespas comme un doux payemens.  
 Voire, & sont eschauffez d'ames si genereuses,  
 Qu'ils veulent maintenir leurs douleurs amoureuses,  
 Passer toutes douceurs, & qu'ils sont plus heureux  
 Que les plus iouissans & contens amoureux.

Or donc si quelque Amant chery de sa Maistrresse,  
 A desir d'essayer au combat leur adresse,  
 Au hazard de sa vie il la peut esbrouuer,  
 S'il veut tout aussi tost en armes se trouver:  
 Soit pour courre une bague, ou pour donner carriere,  
 Ou rompre à camp ouuert une lance guerriere,  
 Donner six coups d'espee, & soudain faire voir  
 Au combat de la picque un amoureux deuoir:  
 Car ils s'asseurent tant en leur iuste querelle,  
 Qu'il s'esprent l'honneur d'entreprise si belle,

## SVR LA MORT D'AMOVR,

### CARTEL.


 E dueil que nous portons aux habits & aux  
 Ames,

N'est pour nos parès morts, nos amis, ou nos femmes,  
 Plus iuste occasion noircit nos vestemens:

C'est pour la mort d'Amour iadis tant redoutable,  
 Que la race mortelle ingrante & miserable,  
 Par force a fait mourir entre mille tourmens.

Luy qui fut un Démon nonpareil en puissance,  
 Apres auoir long temps fait au mal resistance,

(Les Démons de tout point immortels ne sont pas)  
 En fin a veu sa vie esteinte & consumee  
 Non d'un coup de pistole au milieu d'une armee,  
 La feinte & l'inconstance ont causé son trespas.

Tout ainsi comme un corps fort & sain de nature,  
 S'alterant à la longue en sa temperature,  
 Se void de maux diuers l'un sur l'autre assaillir:  
 Or il se plaint d'un bras, or d'une autre partie,  
 Tant qu'il sente d'un coup sa puissance amortie,  
 Et luy faille à la fin tout entier defaillir,

Ainsi de ce Démon la deité cogneuë,  
 Ayant tant de saisons sa vigueur maintenueë,  
 Toujours plein de ieunesse, entier, pur, saint, & beau,  
 A la fin peu à peu dans luy se sont glissees  
 Les infidelitez, les legers pensées,  
 La feinte, & les mensonges qui l'ont mis au tombeau.

Nous trois fusmes presens à ce pitoyeur office,  
 D'estans la fureur de l'humaine malice,  
 Mere des changemens qui le faisoient perir:  
 Nous l'eussions bien voulu racheter de nous-mesmes,  
 Mais nos cris furent vains, nostre aide, & nos blasphemes  
 Tout remede en ce tēps ne l'eust peu secourir. (mes:

Or comme cest amour fut mis en sepulture,  
 Vn volage desir de mauuaise nature,  
 Double, fardé, trompeur, pariure, & mensonger,  
 Se fist son successeur par meschantes cautelles:  
 Mais du defunct Amour il n'a rien que les aïles,  
 Pour voler en tous lieux comme oiseau passager.

C'est luy qui maintenāt du nom d'Amour s'honore,  
 Qui commande en sa place, & que le peuple adore:

C'est le Prince & le Dieu des Amans de ce temps,  
 C'est luy qui verse aux cœurs tât de durables flâmes,  
 Et qui rend auisourd'huy si constantes les femmes  
 Que les flos & les vents sont beaucoup plus constan.

L'autre estoit de deux cœurs une union parfaicte,  
 Que l'oublieuse mort n'eust sçeu rendre defaicte:  
 L'oubly sur cestui-cy d'heure en heure est vainqueur  
 L'autre à un but sans plus ad dressoit son attente,  
 Quelle amour maintenant d'un obiect est contentel  
 Selon le temps qui court c'est n'auoir point de cœur.  
 Aussi pour tant de biens comblans l'humaine vie,  
 Tant d'estroittes faueurs dont l'ame estoit rauie,  
 De desirs mutuels, de doux languissemens,  
 Ce ne sont auisourd'huy que trompeuses caresses,  
 Feints regards, feints sousspirs, peu certaines promesse,  
 Pensers dissimulez, mespris, & changemens.

Plus d'Amour veritable en la terre n'habite,  
 Il n'y a plus d'Amant Qui se beau nom merite,  
 Tel tiltre à l'aduenir ne doit estre permis:  
 Car puis que leur dsir à toute heure varie,  
 Et que leur dernier but n'est rien que tromperie,  
 Il faut au lieu d'Amans les nommer ennemis.

Or c'est ce qui nous faicte en main les armes prëdre,  
 Pour maintenir à tous ce qu'auons faicte entendre,  
 Qu'il n'y a plus d'amour, ni de vrais amoureux,  
 A fin que telle erreur n'abuse plus les Dames,  
 Et qu'on s'aille mocquant des glaçons & des flâmes,  
 De tant d'esprits legers à credit languoureux.


Donc si quelqu'un de ceux qui se donnent la gloire  
 D'aimer parfaictement, & qui le font accroire,

Dement

*Demeure en son erreur follement endurey,  
 Qu'il s'avance au combat plein du Dieu qui le dompte,  
 Afin qu'un de nous trois face voir à sa honte  
 Qu'Amour est mort du tout, & les amans aussi.*

POVR LA MASQVAREDE DES  
 CHEVALIERS FIDELLES.

Stances recitees parvn des Flamines.

 *Foy, grand' deité, iadis tant reuerée  
 Des innocentes mœurs de la saison dorée,  
 Mais dont rien que le nom en ce temps n'est cogneu:  
 Fille de Iupiter, & sa ministre sainte,  
 Qui ioins la terre au Ciel d'une aimable contrainte,  
 Et par qui ce grand Tout en deuoir est tenu:  
 Favorise & conduis, ô Deesse immortelle  
 Ceste troupe guerriere, amoureuse, & fidelle.  
 Ce sont neuf Cheualiers deuots à ton seruice,  
 Qu'un depit genereux de l'humaine malice  
 D'un des coings de la terre a conduits en ces lieux:  
 Amour est le suiet de leur iuste querelle:  
 Ils ne scauroient souffrir que l'audace mortelle  
 La conduise en triomphe à la honte des dieux.  
 Aide un si beau dessein fortune leur proiësse,  
 Et deliure un grand Dieu toy plus grande Deesse.*

La Foy.

*Allez mes Cheualiers, marchez à la bonne heure,  
 Le vous suiuray par tout: ma plus chere demeure*

*Sera*

*Sera dedans vos cœurs pleins de ma deité:  
 Pour auoir constamment gardé la foy promise,  
 Je vous ay reseruez à si haute entreprise,  
 Ornant de ce laurier vostre fidelité.*

LE CHOEVR DE TOVTES  
 les Flamines.

*Dames qui par vos yeux rōpez tous les ombrages,  
 Changeant la nuit en iour, esclairez leurs courages,  
 Et de vos doux regards animez leur valeur.  
 Rien ne leur donne erainte ayant ceste assistance,  
 Sinon peu leur vaudra leur fidelle constance:  
 Si vous n'en faictez cas la foy n'est que mal-heur.*

POVR LA MASQVAREDE  
 des visions la nuit.

**H** Ors de mon humide seiour  
 Ennemy du bruit & du iour  
 Le fors des dieux la plus aisnee,  
 Avec mes astres argentex,  
 Pour voir vos diuines beutez,  
 Honorant vn saint Hymenee.

*Paisible en mon char ie conduits  
 Le Sommeil charmour des ennuis,  
 Le repos & l'oubly des peines,  
 A fin qu'en tout contentement  
 Vous puissiez passer doucement  
 De ce soir les heures soudaines,*




## L'Aurore.

Fille du Chaos solitaire,  
 En ce lieu que penses-tu faire  
 Avec ces larueux appareils?  
 Si Phebus d'un regard te chasse,  
 Comment pourras-tu trouver place  
 Parmi tant de plus beaux Soleils?  
 Mere des soucis & des craintes,  
 Fuy d'icy, remmene tes feintes,  
 Et tous ces fantosmes deffais:  
 Retourne en tes demeures sombres,  
 Sans plus receler sous tes ombres  
 L'honneur des Chevaliers parfaicts.

POUR DES CHEVALIERS  
 pour des destors d'Hydra.

## L'YDRE D'AMOUR.

 Quoy se peuuent mieux nos desirs comparer,  
 Et les tourmens diuers qu'õ nous fait endurer,  
 Qui au serpent merueilleux dõt Lerne estoit couuerte,  
 Qui plus estoit blessé, plus ses forces croissoient?  
 Car pour un chef couppé sept autres luy naissoient,  
 Trouuant vie en sa playe, & profit en sa perte.  
 Par sentence des ciens Amour cruel serpent  
 Nourry dedans nos cœurs, s'y traine & va rampant:  
 Pour un chef qu'õ luy trêche on en void sept rennaistre,  
 Traitement rigoureux, travail, peine & langueur,  
 Au lieu de l'affoiblir maintiennent sa vigueur:  
 Ce qui deust le tuer le conserue en son estre.

Plus

Plus fertile qu'un Hydre il produit des tourmens  
Des fureurs, des regrets, des soucis vehemens,  
Et non point sept à sept, mais sans nombre & sans cõp  
Si l'espoir favorable en a tranché quelqu'un,  
Mille & mille à l'instant en renaissant pour un,  
Il n'y a ni rigueur, ni douceur qui les dompte.

Quel secourable Hercule à nostre aide arrivant,  
Pourra faire mourir un serpent si vivant,  
Et de l'Hydre d'Amour delivrera nos ames?  
Las! pour nostre secours peu vaudra son effort,  
Puis qu'avecques du feu l'Hydre fut mis à mort,  
Quãd le nostre au cõtraire est nourry dans les flammes.

### AUTRE MASQVARE.

**E**s deux enfans de Mars, dont la gloire indin  
Aux deserts plus cachez par le fer s'est plant  
La terreur du Levant, en tous lieux redoutez,  
Du butin qu'ils ont fait courans toute la terre,  
Viennent payer ces vœux non au Dieu de la guerre  
Mais à vos yeux vainqueurs, Deesses des beautez.

Ce sont six prisonniers grãds d'honneurs & de re  
Qui de tout l'univers faisoient trembler l'audace,  
Avant que la fortune eust soumis leur valeur:  
Beaux, courtois & discrets en l'Auril de leur âge,  
De qui les accidens n'ont flechy le courage:  
Mais sont moins abbatuz plus ils ont de mal-heur.

Acceptez ce present d'un œil doux & propice,  
Retenant les captifs pour vous faire service,  
Ou pour les immoller à vostre cruauté:  
Ils sont tous resolus d'endurer vostre empire.

Et quoy qu'il en arrine, un seul deux ne desire  
Que si belle prison se change en liberté.

Que pour eux la rigueur loin de vous soit bannie:  
Aux Ours & aux Lions propre est la felonnie,  
Mais non aux Deitez qui dominant sur nous:  
„ Vne beausé cruells est un monstre en nature,  
„ La fi. rié des Lions se lit en leur figure,  
„ Où le visage est beau le cœur doit estre doux.

## STANCES DE LA CHASSE.

## A V X D A M E S.

**N**ous sommes six chasseurs de La belle Cypris,  
Nourris en ses forests de Phaphos, & d'Ericé,  
Entre les ioux mignards: où nous auons appris  
De Nature & d'Amour ce plaisant exercice,  
Qui par diuers sentiers, & par lieux incognus,  
En chassant iour & nuit sommes icy venus,  
Bien fournis de courtaux, de limiers & de toilles,  
Pour chasser aux forests des ieunes Damoiselles.

On dit que leurs taillis sont assez frequentez,  
Et que tout ce terroir est fort propre à la chasse,  
Les piqueurs seulement ne sont pas bien montez,  
Leurs courtaux & leurs chiens sont de mauuaise race:  
Ils n'ont iamais appris comme lon doit chasser,  
Faire enceinte és deuans, rebuscher, & lancer,  
Requefter, redresser, mettre bien sa brisee:  
Mais souuent redresser c'est chose malaisée.  
Ce n'est pas peu de cas de chasser comme il faut,  
A la perfection mainte chose est requise:

Les piqueurs bien rusez souuent sont en defaut,  
 Et sans plus redresser laissent leur entreprise,  
 Pour estre bon chasseur, il faut premierement  
 Estre ferme & bien roide, & piquer viuement,  
 Garder l'ordre & le temps. & l'art, & la mesure,  
 Et non comme les fols courir à l'aduensure.

Il faut un bon limier, penible & poursuiuant,  
 Nerueux, le rable gros, & la narine ouuerte,  
 Qui roidisse la queue & s'allonge en auant  
 Si tost qu'il sent la beste, ou qu'il l'a descouuerte:  
 Et lors c'est le plaisir quand un Veneur parfait  
 Le fait tenir de court, ou luy lascher le traict,  
 L'arrester, l'eschauffer comme il a cognoissance,  
 Ou que la beste ruse, ou bien qu'elle s'auance.

Tous endroits pour courir ne sont pas approuuez,  
 Et chacune forest n'est duisante à la chasse:  
 Les champs marescageux, qui sont trop abbreuuez:  
 Bien souuent à nos chiens ont fait perdre la trace,  
 Les lieux d'autre costé raboteux & pierrenx  
 Sont fascheux à piquer, & sont fort dangereux:  
 Qui veut que sans danger le plaisir l'accompagne,  
 Il n'est que de chasser en la plaine campagne.

Ces constaux verdissans en gazons releuez,  
 Qui commencent encor à pousser un herbage,  
 Des chasseurs bien experts les meilleurs sont trouuez:  
 Mais ils veulēt des chiës qui soient de grād courage:  
 Vn chien foible de reins se rompt soudainement,  
 On a beau forhuer & sonner hautement,  
 Quand il a fait un cours sa force diminuë,  
 Et sans plus requester il va branlant la queue.

Nos chiens ne sont pas tels: mais toujours vigoureux,  
 Eschauffez du plaisir vont supportant la peine:  
 Ils ne craignent l'Hyuer ni l'Esté chaleureux,  
 Vn cris les ressonit, & les met en haleine,  
 Et sans estre en defaut, legers comme le vent,  
 Toujours bien armettez le droit ils vont suivant:  
 Et n'y a lieu si fort ne si serré bocage  
 Qu'ils n'y mettent la teste, & n'y treuuent passage.

Quel plaisir pensez-vous qu'un chasseur doit auoir  
 Pour suiuant finement vne beste rusée,  
 Qui tournoye en son fort pensant le deceuoir,  
 Ou qui donne le change, & fait sa reposée:  
 Quand apres grand travail il la voit commencer  
 A se feindre le corps & sa ceste baisser,  
 Chanceler comp sur comp, à la fin renuersee  
 Tomber à sa vngtaine, & l'asseer?

Dames, qui par vos yeux amours se font doux  
 Rendez comme il vous plaist vne ame assuettie,  
 Sans perdre ainsi le temps chassez avecques nous,  
 Et la chasse en commun vous sera departie:  
 Prestez-nous seulement vos bois & vos forests,  
 Nous fournirons de chiens, de courtiaux, & de rets,  
 Et bien que sur nous seuls la peine soit remise,  
 Vous aurez le plaisir, & le fruit de la prise.

POVR LA MASQVARADE DES  
 CHEVALIERS AGITEZ.

Plainte en forme d'Echo.

**Q** V suis-je? ô miserable! où m'a iesté l'orage?  
 Est-ce plaine, est-ce mont, est-ce bois ou riuage,

Qui benin me reçoit, & me va secourant,  
 Des naufrages d'Amour le piteux demeurant?  
 Mal-heureuse ma vie à souffrir condamnée!  
 Quel destin me poursuit d'une haine obstinée?  
 Le Ciel veui-il nommer une mer de mon nom,  
 Ou si c'est le courroux de quelqu'autre Junon? Non.  
 Non dieux! qui me respond: quel bruit me fait la guer-  
 Quoy! n'auray-ie repos sur l'eau, ni sur la terre? (M)  
 Mais ô fille de l'air, Echo, n'est-ce point toy  
 Qui viens à ce besoin consoler mon esmoy? Moy.  
 Narcisse à tes langueurs puisse estre secourable,  
 Belle & gentile Nymphé aux Amans favorable,  
 Dy moy que ie dois estre en si grand desconfort? Fort.  
 Quel remede est plus propre au travail que i'endure!  
 Hé! n'ay-ie pas duré fidellement seruant? (Dun.  
 Qu'ay-ie en fin recueilly si long temps pour suiuañt, Vent.  
 Donc q' doy-ie plus faire en ce mal-heur extreme? Em.  
 Helas! i'aime si fort que ie m'en hay moy-mesme:  
 Mais ie n'auance rien, les destins trop constants  
 Contre ma loyauté sont tousiours combatans. Atm:  
 Et bien, i'attendray donc, sans que tant de traueses  
 De stots, de vents, d'escueils, & d'iniures diuerses,  
 Dont foible & sans secours ie me trouue assaillly  
 Puissent rendre un seul iour mon courage failly,  
 Non que l'espoir m'allege au mal que ie supporte:  
 „ L'esprit n'est pas constant que l'espoir reconforte,  
 „ Mais celuy seulement qui sans rien esperer  
 „ Peut d'un cœur inuaincu toute chose endurer.



# EPITAPHES.

DE TIMOLEON DE COSSE,  
COMTE DE BRISSAC.



*Mort contente toy ton char est honoré  
D'une riche despoüille & de trop belles  
armes:*

*Tu peux bien t'assouvir si tu te pais de  
larmes,*

*Car onc homme ne fut si iustement pleuré.*

*Mars ne doit deffendre de mourir assouré.*

*Ains redouter crainsif & fuir les allarmes.*

*Voyant deuant ses yeux entre mille gens-d'armes*

*Le i. une Mars Gaulois palle & desfiguré.*

*Mais las! que scay-je moy si Mars esmeu d'enuie,*

*A point forcé la mort à le priuer de vie?*

*O Mars s'il est ainsi, tu t'es bien abusé!*

*Car s'il a remporté tant d'honneur sur la terre,*

*Or qu'il est immortel il sera plus prisé,*

*Et sera reueré comme Dieu de la guerre.*

*De luy-mesme.*

***B** Rissac estoit sans peur, ieune, vaillant & fort,*

*Il est mort tout fois, Passant ne t'en estonne,*

*Car Mars le Dieu guerrier pour monstrer son effort,*

*Se prend aux plus vaillans, & aux lasches pardonne.*

DE DIANE DE COSSE'  
Comtesse de Maasfeld.

**Q**uand le Soleil nous laisse, & que tout radieux  
Il va luire à son tour parmy l'autre hémisphère  
Tout se couvre d'ombrage, & ce qui souloit plain  
Prend un visage triste, & se fait ennuyeux.  
Ainsi, chaste DIANE, en quittant ces bas lieux,  
Pour faire luire au Ciel ta flamme ardente & clair.  
Quel nuage de pleurs, quel horreur solitaire,  
Quelle ombre & quelle nuit laisses-tu sur nos yeux  
Helas! son occident d'autant plus nous ennuye  
Qu'il vient deuant le soir, & que ta belle vie  
Presque dès le matin nous couvre sa clarté.  
Mais que dis-je? ah ie fauls sans l'ennuy me trahire  
Ta vertu luist tousiours, la mort n'est assez forte  
Pour faire que son iour nous soit iamais osté.

De Madame la Marechalle DE BRISSAC.

**D**E palme & de lauriers tout auour soit planté  
Ce sacré monument: car le corps qu'il enferme  
En vivant triompha des vices de la terre,  
Et l'orna de vertus, d'honneurs & de bonté.  
BRISSAC fut son espoux, ce guerrier indompté,  
Qui fut des ennemis la foudre & le tonnerre:  
BRISSAC fut son enfant, cest astre de la guerre,  
Qui trop tost des François retira sa clarté.  
Tous que des faits Gaulois durera la memoire,  
De ces preux cheualiers sera viue la gloire:  
Elle donc mere & femme à deux si grand guerrier.



*Qui semm de lauriers & de palmes la France,  
Doit auoir son tombeau pour digne recompense,  
Au lieu de belles fleurs tout semé de lauriers.*

DE SEBASTIEN DE LVXEM-  
BOURG Duc de Martigues.

**E**luy que la mort mesme en viuant redoutoit,  
Lors qu'il ouuroit les flâcs de la mutine armee,  
Et qui chaud d'un beau sang & de gloire animee,  
Sans crainte de la mort aux dangers so-iettoit.  
Ceste fatale sœur qui tousiours l'aguettoit  
D'enuieuse fureur & d'ire enuenimee,  
Se meslant dans l'estain d'une balle enflamnee,  
Perça son front vainqueur où la gloire habitoit.  
Puis se resioüissant d'un si pieux ouurage:  
Voy ce dit-elle alors que tu fais ton ouurage,  
Et comme les plus forts sont subiects à ma loy.  
Tu t'abuses (dit-il) ô mort pleine d'enuie:  
Car ie laisse un renom qui n'a point peur de toy,  
Et vay reuisse au ciel d'une immortelle vie.

Du fleur de SILLAC.

**E**'Est en vain desormais que la mere Nature  
Trauaille à faire voir des ouurages parfaits,  
Puis qu'ils sont par la mort si promptement defaits,  
Et que le plus parfait est celuy qui moins dure.  
Peintres mal-aisez, qui par vostre peinture  
Faites la mort sans yeux, reformez vos pourtraits:  
Tousiours au pless beau bus elle adresse ses traits,  
Et n'en tire iamais un seul à l'auanture.

Elle a choisi SILLAC entre mille soldars,

SILLAC choisi d'Amour, d'Apollon & de Mars,  
Et d'un coup de trois dieux l'attente elle a ravie.

Mais las! elle est sans yeux: car s'elle eust veu les pleurs  
Qu'ont respã du sur luy les beaux yeux de ses sœur  
Elle eust esté contrainte à luy rendre la vie.

DE CLAVDE DE BASTARNAY  
SIEUR D'ANTON.

**V**ste posterité qui liras la vaillance  
De tant de grands guerriers à jamais glorieux,  
Qui par le fer vainqueur se sont ouverts les cieux,  
Achétant de leur sang le repos de la France.

Honore incessamment l'heureuse souvenance  
Du vaillant Bastarnay digne race des dieux,  
Qui dès le doux printemps de ses ans gracieux  
S'offrit pour son pais d'une belle assurance.

Pour le récompenser de sa fidelité  
Les dieux benins luy ont le corps mortel osté,  
Luy donnant dans le ciel une gloire immortelle.

Car il luit maintenant en astre transformé,  
Et sera bien-heureux à bon droit estimé,  
Qui naistra desormais sous planette si belle.

A LA FRANCE.

**D**V sommeil qui te clost les yeux & la pensee,  
Sus reveille toy, France, en ceste extremité:  
Voy le ciel contre toy par toy-mesme irrité,  
Et regarde en pitié comme tu t'es blessée.

C'est assez contre toy ta vengeance exercée,  
 C'est assez en ton sang ton bras ensanglanté:  
 Et quand ton cœur felon n'en seroit contenté,  
 Pourtant de t'affoler tu dois estre lassée.  
 Toy qui fus autrefois l'effroy de l'estranger,  
 Or' tu es sa risée, & soumise au danger,  
 Tandis que dessus toy tu t'acharnes cruelle.  
 Qu'il sorte pour dompter ton cœur envenimé,  
 Et face comme on voit un grand loup affamé,  
 Qui de tout un troupeau separe la querelle.

DE GILLES BORDIN Procureur  
 general du Roy.

**B**ORDIN eut un esprit veillant incessamment,  
 Et un corps endormy chargé d'âge & de graisse  
 L'esprit prompt se plaignoit du corps toujours dormant,  
 Le corps lourd, de l'esprit qui n'auoit point de cesse:  
 Le ciel pour appaiser ces estranges discords,  
 A fait venir la Mort cependant qu'il sommeille,  
 Qui d'un somme eternal a fait dormir son corps,  
 A fin que son esprit plus à son aise veille.

DE BREVET, Eunuque &  
 Chantre excellent.

A M. Nicolas Secretaire du Roy.

**D**ANS ce tombeau tout parfumé de roses,  
 D'un Amphion les cendres sont encloses,  
 Qui tous jours des rochers esmouuoit,

Qui de sa voix leur inspiroit des ames,  
 Qui comme Orphée estoit hay des femmes,  
 Et mieux que luy les travaux decenoit.  
 Peut-estre (simy) sa voix melodieuse  
 Dans ce tombeau sousspire une chanson  
 Pour N I C O L A S : mais la terre enuieuse,  
 De tes fredons nous decrobe le son.

De la Barbiche de Madame  
 de V I L L E R O Y.

**C**este chienne au vis contrefaite  
 Estoit de beauté si parfaite  
 Qu'on ne voit onc rien de si beau:  
 Le poil blanc dont elle fut riche  
 L'honora du nom de Barbiche,  
 Nom qui n'est point clos du tombeau.

Car une sçauante Deesse  
 Qui fut icy bas sa maistresse,  
 Luy fait part de sa deité,  
 Et par mille vers memorables,  
 Et mille portraicts honorables  
 La sacre à l'immortalité.

Apres qu'elle eut passé sa vie  
 De mille delices suiuite,  
 Bien-aimant, bien-aimée aussi,  
 Baissant le beau sein de sa Dame  
 Doucement elle rendit l'ame:  
 Qui ne voudroit mourir ainsi?

Or si le ciel qui tout embrasse,  
Comme iadis, aux chiens fait place,  
Il ne faut douter nullement  
Que ceste Barbiche si belle  
Bien tost d'une clarté nouvelle  
Ne flambe au haut du firmament.

DE JEAN DES JARDINS, Medecin du  
Roy, qui mourut subitement.

**A** Pres auoir sauué par mon art secourable  
Tant de corps languissans que la mort menaçoit,  
Et chassé la rigueur du mal qui les pressoit,  
Gaignant cõme Esculaps un nom tousiours durable.  
Ceste fatale Sœur, cruelle, inexorable  
Voyant que mon pouuoir le sien amoindrissoit,  
Vn iour que le courroux contre moy la pouffoit,  
Finit quand & mes iours mon labour profitable.  
Passant, moy qui pouuois les autres secourir,  
Ne dy point qu'au besoin ie ne me peu guarir:  
Car la mort, qui doutoit l'effort de ma science,  
Ainsi que ie prenois sobremens mon repas,  
Me print en trahison, sain & sans defiance,  
Ne me donnant loisir de penser au trespas.

De Damoiselle JEANNE DE LOYNES,  
Pour M. SOREAU son mary.

**E**las! Ciel inhumain, & toy dur monument,  
Vous auez entre vous partagé ma richesse!

L'un a ravy l'esprit de ma chere Maistresse,  
 L'autre enferré son corps qui luy sert d'ornement.  
 Desolé que ie suis! pour tout allegement  
 Mes yeux noircis de pleurs en ces deux parts ie dref-  
 Or' ie les leue au Ciel, & or' ie les abaisse (le  
 Vers ce lieu qui retient mon seul contentement.  
 Las! si mes iustes cris se peuuent faire entendre,  
 Puis que mon cher thresor vous ne voulez me redn,  
 Ciel, & tombeau de grace octroyez moy ce bien.  
 Ciel ravis mon esprit comme cil de Madame,  
 Assemble-les ensemble: & toy, cruelle lame,  
 Sers de tombe à mon corps comme tu fais au sien.

De Madame M A R G V E R I T E  
 Duchesse de Sauoye.

**T** V nous veux perdre, ô Dieu plein de vengeance,  
 Tu nous veux perdre, & ton cœur despisé,  
 Comme vn torrent respand sa cruauté  
 Noyant du tout nostre foible esperance.  
 Il ne restoit rien d'entier de la France,  
 De pur, de saint, d'une antique bonté,  
 Que M A R G V E R I T E humaine deité,  
 Et sa rigueur couure ceste influence.  
 Que feron-nous, ô chetifs, de formais?  
 L'appuy des bons, le recours & la paine  
 Renole au ciel, sa premiers origine.  
 Ton cœur (ô Dieu) deuoit estre assouuy  
 Du sang Gaulois, du Roys tost ravy,  
 Sans arracher ceste plante diuine.

Sur les Cœurs de Messieurs les Cardinaux  
de Lorraine & de Guise.

Pour Madame de S. Pierre leur sœur.

**D**eux cœurs sacrez à Dieu sôt clos sô<sup>9</sup> ceste pierre,  
Deux des plus grands Prelats que l'Europe ait  
cogneus:

Leur sœur pour tout vobresor se les est roienus,  
Qui quant & ces cœurs morts le sien vivâit onserre.

Quel desert si caché, quel recoing de la terre  
N'est plein de leurs combats pour la foy soustenus?  
En quel lieu leurs travaux ne sont-ils paruenus,  
Leur constance, leur zele, & leur fidelle guerret  
En vain de vostre temps, Athletes glorieux,

Qui pour prix Olympique avez acquis les cicux,  
Tant de monstres cruels l'Eglise ont combatuë:

Honorant vostre tombe on doit peindre en ce lieu  
La foy, la verité, l'ardente amour de Dieu,  
Et grondant sous vos pieds l'heresie abatuë.

Sur la mort de L O Y S D U G A S T maistre  
de Camp de la Garde du Roy.

**N**E semez point des fleurs sur la tombe sacree  
Du valcureux le GAST vive flamme de Mars,  
Mais des marques de guerre, escus, lances & dards:  
Autre ornement funebre à sa cendre n'agree,

Qu'on n'entende à l'entour les accens miserables  
Des Nymphes, des Pasteurs, des Amours lamentans:  
Mais que la forte voix des meilleurs combatans  
Celebre son obseque & ses faits memorables.

Lamais

*Jamais le Ciel ne meit plus d'adresse & de grace  
Ni de force en un corps, ni cœur plus assuré:  
Et s'il ne l'eust si tost d'entre nous retiré  
La France auroit son Mars aussi bien que la Thrace.*

*Dés sa premiere enfance en vertus accomplie,  
Ayant d'un beau desir le courage embrasé,  
Il s'estoit comme un bûit en l'esprit proposé  
Que pour aimer la gloire il faut hair la vie.*

*En cent & cent combats, dont Frâce est trop fertile,  
Soustenant de son Roy le fidelle party,  
Cent fois les plus vaillans son effort ont senty,  
Et l'estimoient des siens le rempart & l'Achille.*

*En fin demouré sans des guerres plus cruelles,  
Durant qu'en temps de paix il se va moins gardant,  
Vn soir on le massacre, & tombe en respendant  
Plus d'honneur que de sang de vingt playes mortelles.*

*O rigoureux destins dont France est combatuël  
Mars au discord commun luy ravit ses enfans,  
Puis ceux qu'on voit rester vainqueurs & triôphans,  
Au giron de la Paix laschement on les tuë.*


### De luy-mesme.

**E** Gast qui sous Brissac nourriture avoit prise,  
Et qui seul imita ses desseins genereux,  
Et le cœur grand & beau, l'esprit aventureux,  
Pour luy du plus haut ciel basse estoit l'entreprise.  
En ce temps traistre & feint il vescu sans feintise,  
N'estima les plus grands, mais les plus valeureux:  
D'argent il fit ionchee : & ne fut desirieux  
Pour tout bien que de gloire ouvertement acquise.




il aida ses amis, ses ennemis chassa,  
 Et tous ses compagnons en faueur surpassa,  
 Fut fidele à son maistre, & gaigna son courage,  
 En fin la nuit, au lit foible & mal disposé  
 Se voit meurtrey de ceux qui n'eussent pas osé  
 En plein iour seulement regarder son visage.

## DE REMY BELLEAV.

 Qu'un grand reliquaire est clos en peu d'espace:  
 Vinteur, prens y garde, en ce lieu si serré  
 Auec un seul B E L L E A V tu peux voir enterré.  
 Phebus, Amour, Mercure, & la plus chere Grace.  
 J'auois creus iusqu'icy que la celeste race  
 S'exemptoit du passage aux mortels preparé,  
 Mais ie vois par sa fin le contraire aueré,  
 Voyant mourir en luy tout le cœur de Parnasse.  
 Iamais plus rare esprit d'un corps ne fist vestu,  
 Ce n'estoit que douceur, que sçauoir, que vertu,  
 Dont mainte grand lumiere en terre estoit rendue.  
 Maintenant d'un cercueil tous ces biens sont enclos,  
 Non, ie faux: le tombeau n'enferme que les os,  
 Et par tout l'univers sa gloire est espandue.

Sur la mort de I A C Q U E S de L E V Y  
 sieur de Quelus.

 Velus que la Nature auoit fait pour plaisir,  
 Côme une ceuvre accöplie, admirable & divine,  
 Portoit Amour aux yeux, & Mars en la poitrine,  
 Rien d'egal entre nous ne se pouuoit choisir.

Le voyant on brusloit d'enuie ou de desir,  
 Il fut de grand courage, & d'antique origine,  
 Ayant l'ame invincible aux versus toute encline,  
 Que la soif d'ammasser n'eust sceu jamais saisir.  
 En fin croyant par trop son cœur & sa ieu nesse  
 Vn combat sans pitié de trois à trois se dresse,  
 Où cōme ils monstrēt tous maint valeureux effon,  
 L'un des siens est tué, deux du party contraire,  
 Luy blessé peut guarir, mais il ne le veut faire.  
 Ayant honte de viure apres son amy mort.

## De luy-mesme.

**Q** Velus auoit du Ciel les beautex plus parfaites,  
 Il n'estoit point humain, l'œil, le geste & le port  
 L'accusoiet pour un Dieu: croyons puis qu'il est mort,  
 Que les deitez mesme au trespas sont subiettes.

La fin de Sarpedon, de Memnon & d'Achille  
 Iamais au cœur des Dieux n'esmeut tant de dou-  
 Phe<sup>9</sup> sur Hyacinthe espādit moins de pleurs, (lours,  
 Et l'ennuy de son fils luy sembla plus facile.

Au bruit de son trespas soudain Venus la belle  
 Eschauffa tout le ciel de soufpirs infinis,  
 Renouuellant l'obsequē & le dueil d'Adonis,  
 Et pour mourir sur luy se souhaite mortelle.

Diane aux noms diuers, qui les forests habite,  
 Encor que la pitié peu la puisse esmouuoir,  
 Brisa son arc d'angoisse, estumant de reuoir  
 Le beau corps tout sanglant du trop chaste Hyppolite.

Les Graces sans confort rōpans leurs blondes tresses  
 En semoient son tombeau, qui de lys blanchissoit,

La jeunesse affligée à l'entour gemissoit,  
L'honneur, la courtoisie, & mille autres Deesses.

Et bref les Deitez furent routes contraintes  
En ce triste accident de monstrier leur ennuy:  
La Beauté seulement ne fait lors point de plaintes,  
Car elle print naissance & mourut quand & luy.

SUR LA MORT DV IEVNE  
M A V G I R O N.

**M**our ayant là haut quelque malice faite  
Courrouça Iupiter, & fut banny des cieux:  
Luy qui cherche en la terre un beau lieu pour retraite,  
Comme il voit Maugiron vient loger en ses yeux.

Là plus chauds que les siens des brandons il aduise,  
Et des traits acerez d'un plus nigre soucy,  
Dequoy fier & contant tous l'Olympe il mesprise,  
Et veut forcer les Dieux à luy crier mercy.

Mais deuant se ioiant des feux dont il abonde  
Dés qu'il en tire aux cœurs un essay seulement,  
On croit que Phaëthon vient rebruster le monde,  
Fors que chacun se plaist en cest embraxement.

Iupiter qui voit tout son mal-heur considere  
S'il ne rompt les desseins de l'enfant Cyprien,  
le scauray, ce dit-il plein d'ardente colere,  
Qui sera le plus fort de ses feux ou du mien.

D'entre tous les esclairs, le tonnerre & l'orage  
Choisissant un long trait de trois pointes ramé,  
L'eslance à Maugiron, qui plein d'ardant courage  
Marchoit lors à l'assant pour son Roy tant aimé,

Ceste

Ceste diuine foudre ainsi roide ietee  
 Long temps contre l'esclair de ses yeux combatit,  
 Tous deux estoient du Ciel: en fin elle est domptee,  
 Mais deuant de ses yeux le gauche elle amortit.

Après ce grand combat Amour croist en audace,  
 Car il recognoist bien dès qu'il s'est assuré  
 Qu'il n'a pas moins d'attraits, ni de force & de grace,  
 Et que tousiours son coup droit aux cœurs est tiré.

L'assure un fait certain, bien que tel il ne semble,  
 Depuis il fut plus beau, plus clair, plus redouté:  
 Car le feu de ses yeux s'unit lors tout ensemble,  
 Et perça tous les cœurs de plus vaine clarté.

Le grand Iupiter mesme en eut l'ame rauie,  
 Mais pour punir Amour à regret & forcé  
 Enioint à Lachesis de luy trencher la vie.

„ Vn Dieu sans se venger n'endure estre offencé.

Ceste fatale Sœur qui iamais ne repose,  
 Et n'aime que le sang, la tristesse & l'ennuy,  
 Comme pour son amy courageux il s'expose,  
 L'estend mort dessus l'herbe & l'Amour quant & luy.

Plusieurs ont soustenu que La Mort rigoureuse  
 Pour plaire à Iupiter n'auança son trespas,  
 Mais que de ses beauxcx elle estoit amoureuse,  
 Et voulant en iouir le rait d'icy bas.

De luy mesme.

**Q** Vel nouveau Diomedé alteré de mon sang,  
 T'a meurry cher enfant? disoit Venus la belle,  
 O celeste impuissance! ô cruauté nouvelle!  
 Qu'un Dieu mesme en ce temps des mortels ne soit  
 franc.

Lauant de pleurs son corps, d'où sortoit un sang  
 De couleur Tyrienne, à sa tresse est cruelle,  
 Et par maint chaud soupir de puissance immortelle  
 S'efforce à r'animer ce marbre froid & blanc.  
 Ce n'est pas Cupidon, c'est Mangiron, Deesse,  
 Luy dist quelqn'un tout bas pour l'oster de tristesse:  
 Mais elle icte alors des cris plus enflammez,  
 Et sent de sa douleur, la poison plus amere:  
 Car ainsi que d'Amour de l'autre elle estoit mere,  
 „Et les derniers enfans sont tousiours mieux aimez.

Sur la mort de Mademoiselle de ROSTAIN.

**L**A clarté du Soleil deuint palle & desfaite  
 Sur le point que Rostain d'entre nous disparut:  
 Rostain? non, mais le iour que la Beauté mourut,  
 Car Rostain fut le nom de la Beauté parfaite.  
 Elle seruit en terre aux Graces de retraite,  
 Amour sous son adieu toute France courut,  
 Qui la veit, l'adora. Clothon qui la ferut  
 Ne fust qu'elle est auenue, eust esté sa suiette.  
 Rostain, aut refois l'aïse, or le dueil de nos yeux,  
 Clair flambeau d'icy bas, luisant Soleil des Cieux,  
 Les destins aux Amans ta lumiere ont voïce:  
 Afin que leurs esprits trop en terre arrestez,  
 Recogneussent le Ciel pour seieur des beautez,  
 Te voyant si soudain dans le Ciel renouice.

DE CLAVDE DE L'AVBESPINE  
 Secretaire des Commandemens.

**T**out ce que la Nature & le Ciel favorable  
 Pourrient pour rendre un homme heureux par  
 faitement,

L'AVBESPINE l'auoit, L'AVBESPINI  
 ornement

De ce ficcle maudit, ingrat & miserable.

Il estoit grand & beau, dispos, ieune, amiable,  
 Riche en biens, aux honneurs auancé iustement,  
 Pur, sans ambition, qui marchoit droitement,  
 Tres-fidelle à son Prince, & aux bons secourabl.

Le Ciel qui l'auoit fait craignant de l'offenser,  
 Icy bas longuement ne l'a voulu laisser  
 Dans un país de sang, de meurtres & de guerre:  
 Mais amoureux de luy, comme un pere tres-doux,  
 En l'auril de sa vie il l'a cueilly de terre,  
 Et en a fait un Dieu qui aura soin de nous.

De luy-mesme.


**S**i les Dieux par pitié se fussent peu fleschir,  
 Ils n'eussent de ce corps si tost l'ame enleuee:  
 Mais ils ne pouuoient pas de l'esprit s'enrichir,  
 Sans que la pauvre terre en demeurast priuee.

De luy meisme.

**L'** Aubeispine mourût aux beaux iours de s'âge,  
 Et le bandeau fatal courant ses yeux estints,  
 La France en souspiroit, l'air ressonnoit de plaints,  
 Et la mort despitait son mal-heureux ouirage.  
 Comme il est arriué iusqu'au dernier passage,  
 L'esprit sain departing de ses membres mal-sains,  
 Joyeux il lève au Ciel & la veüe & les mains,  
 Et fit ouir ces mots avec un doux langage:  
 Seigneur tu me prens ieune, & ie meurs nonoïstant  
 Sans regret et le monde heureusement content,  
 Veü les longues erreurs & l'abus qu'il enferre:  
 Louange à ta bonté qui prend de moy soucy,  
 Donnant cesse à ma peine. Et finissant ainsi,  
 Rendit son ame au Ciel & son corps à la Terre.

Au tour de mon esprit, qui iamais ne repose  
 Jour & nuict vont errant effroyables tombeaux,  
 Conuois habits de duel, mortuaires si timbeaux,  
 La porte de mes sens ne reçoit autre chose.  
 Helas ! que le Destin iniustement dispose  
 Des ouirages mortels plus parfaits & plus beaux,  
 Tuant les Rossignols il laisse le Corbeau,  
 Espargnant les buissons il moissonne la rose.  
 Entretant de milliers, son coup malicieux  
 A bien sceu remarquer ce chef-d'œuvre des Cieux,  
 Et rauer tout l'honneur de ce monde où nous sommes.  
 Ce qu'est l'herbe à la terre, à l'herbage les fleurs,  
 L'or aux autres metaux, la blancheur aux couleurs,  
 Cher amy, tu l'estois à la race des hommes.

## Du Latin de M. DE PIMPONT.


 Le plus doux soucy iadis de ma pensee,  
 Maintenant le regret dont elle est si pressee,  
 Qui sans moy trop cruel, es party de ce lieu,  
 Damon, ie te saluë, & si te dis adieu:  
 Ie t'espan de mes yeux ces offrandes funebres,  
 Mes yeux ores couuerts d'eternelles tenebres,  
 Ie t'offre ces cheveux sur ta tombe semez,  
 Presens de toy, mon cœur, autrefois tant aimez.  
 Voy cōme un double amour un double autel te dressé,  
 Voy de quels desespoirs s'entretien ma tristesse,  
 Et que la cendre helas ! qui reste icy de toy,  
 Sense en beuuant mes pleurs, mon office & ma foy.  
 Nostre amour plein de feu passe aux nuicts eternelles,  
 Il trauerse le Styx en ramant de ses aïles,  
 Par tost il t'accompagne & se veut ramener,  
 Mais en vain: car iamais tu n'en peux retourner.  
 Au moins donne-toy garde, ô sent bien de ma vie,  
 Que des eaux de Lethés ne prenes quelque enuie:  
 Retien de nos desirs la memoire à iamais,  
 Ainsi que saintement du cœur ie te promis  
 Que la course des ans, la mort, l'onde & la flamme  
 N'effaceront iamais ton portraict de mon ame.



Pourquoi contre mon gré ce corps est-il si fort,  
 Que ma iuste douleur ne le puisse deffaire?  
 Qui retient tant mon ame en ce lieu de misère,  
 Sans reuoler au Ciel où gist tout son confort?  
 Las! tout ainsi qu'Amour avec un seul effort,  
 Trauersa nos deux cœurs & n'en fit qu'un ulcere,  
 Pourquoi le Ciel ialoux, enuieux & contraire  
 N'a-t-il fini nos iours par une seule mort?  
 La femme d'Amphion iustement affligee  
 Par son dueil excessif en rocher fut changee,  
 Qui ses enfans meurtres semble encore pleurer.  
 Que ie serois heureuse ayant telle aduentiere!  
 Car ie pourrois seruir d'aimable sepulture  
 A celui dont la mort ne me peut separer.

O bien-heureux Esprit, nouveaux Anges des cieux,  
 Le seul ardent desir de mon cœur miserable,  
 Dont la memoire sainte est en moy si durable,  
 Que tousiours ie vo' porte en l'esprit, & aux yeux.  
 Si de la vraye amour rien n'est victorieux,  
 Et que nostre amitié n'en eut onc de semblable,  
 Tournez vers moy la veüe, & douce, & favorable,  
 Et ne m'abandonnez sans guide en ces bas lieux.  
 Voyez-moy tout en pleurs sur vostre sepulture,  
 Qui plains, non vostre mal, mais ma triste malice,  
 Laisse seul icy bas de miseres remply.  
 N'endurez plus long temps mon ame estre captiue,  
 Mais impetrez du Ciel que bien tost ie vous faime,  
 Puis que mon heur sans vous ne peut estre acqully.

**L**eur faire une guirlande à son chef blondissant  
 La soigneuse pucelle, à qui le cœur soupire  
 Du plaisant mal d'Amour cueille au mois de Ze-  
 phyre  
 La r-se apres l'œillet, puis le lys blanchissant.  
 Ainsi la prompt main du monarque puissant,  
 Qui de tous l'Univers à borné son Empire  
 Pour couronner son chef trois lumieres retire,  
 Qui randoient nostre siecle heureux & florissant.  
 France qui tousiours felle est sanglante & couverte  
 Du massacre des siens, ne fait onc tant de perte,  
 Ny le Ciel tant de gain qu'au iour de leur trespas:  
 Le Soleil n'a depuis rien veu qui leur ressemble,  
 C'estoient trois ieunes Mars, & trois amours ensèble:  
 Qui sous l'habit mortel conuersoient icy bas.

Daphnis gisoit au liêt mortellement atteint,  
 Daphnis l'heur de nostre aage & sa gloire premiere  
 Son œil iadis si clair defailloit de lumiere,  
 Comme un ray du Soleil, qui la nuit se destaim.  
 Amour sur son cheuet se tourmente & se plaint  
 Nommant les Cieux cruels & la Parque meurtriere,  
 Que ceste mort, dit-il, soit mon heure derniere  
 Puis que ie pers les yeux qui m'ont randu si craint.  
 Les amis de Daphnis aux regrets s'abandonent,  
 L'air se fend à leur cris les hauts lieux en resonant  
 Seul ie ne pleure point ô chetif que ie suis!  
 Si d'es que la douleur tout en rocher m'enferre,  
 N'ete ainsi que moy fust bien changee en pierre,  
 Et ne laisse pourant de picorer ses ennuis.

De l'Annee M. D. L X X.

**E** te doy bien hayr, malencontreuse Annee,  
 Qui m'as durât tō cours tās de maux fait auoir  
 Et tant d'ennuis diuers sur mon chef fait pleuoir,  
 Que i'en laisse ma vie au dueil abandonnee.

Le iour que coumança ta course infortunee  
 Je fu remis captif sous l'amoureux prouoir,  
 Où i'eu mille douleurs pour cacher mon vxoir,  
 Et receler ma playe au cœur entracinee.

I'auois un seul amy, sage, heureux & parfait,  
 La mort en son printemps sans pitié l'a desfait,  
 Comblant mes yeux de pleurs & mon ame de rage.

Depuis ie fus six mois dans mon lit languissant,  
 Et or' pour m'acheuer, quand tu vas s'effoyant,  
 Je trouue que Madame à changé de courage.

Aux Ombres de C. de L'AVBESPINE

Secretaire des Commandemens.

**E**nsant à toy i'ay finy cest ouurage,  
 Cher L'AVBESPINE heureux ange des cieux:  
 Et se pensertiroit de mes deux yeux  
 Des pleurs amers, roulaus sur mon visage.

Tandis la fiere enmenimoit sa rage  
 Au sus mortel de mon dueil ennuyeux,  
 Pour tourmenter d'un bras plus furieux  
 Mes sens troublez, & faillis de courage.

Depuis six mois que tu partis d'icy,  
 Hoste d'un lit ie languy sans mercy,  
 Criant sans cesse à dieu qu'il me deliure:  
 Non qu'il oitroye à mon corps guarison,  
 Mais que l'esprit franc de ceste prison,  
 Oyseau leger au Ciel te puisse suiure.

## Regrets funebres sur la mort de Diane.

**D** Ntre les dōs du Ciel qui sont de plus haut pris,  
Il n'est rien de si cher qu'une amour ferme &  
sainte,

Aucun biē n'est parfait sans ceste douce estrainte,  
Qui de choisnes d'Aimant unit les beaux esprits.

Deux corps par sa vertu d'un vouloir sont compris,  
Ils ont mesme desir, mesme espoir, mesme crainte,  
Toujours d'ū mesme trait leur poitrine est atteinte.  
Et rien que vueille l'un de l'autre n'est repris. (M)

Mais en tant de douceurs, & d'agreables flames,

S'il aduient que la mort rompe une de ses trames,  
Quels desesperois pareils, & quels gemissemens?

Est il nuict infernale en horreur plus feconde?

Dieux, vous devez àis tous oster l'amour du mode,  
Ou trēcher d'un seul coup la vie aux vrais Amās.

## I I.

Un Soleil clair de flamme apparus à nos yeux,

Par qui des vrais amours la force estoit cogneuē,

Toujours clair, toujours beau, sās eclipse, & sās nuē,

Qui passoit en splendeur l'autre Soleil des cieus

Tant faut-il que l'enuie ait place entre les dieux?

Vicieux voyant sa gloire estre moins recogneuē,

Esmeut la mort cruelle à son secours venuē,

Qui courrit d'un bēdcau ses beaux traits radieux.

Comme quand l'Ironnelle a perdu sa nichee,

Elle crie, elle vole, amerement touchee,

Ne peut laisser son nid, y fait maint & maint tout.

Ainsi le pauvre Amour gemit, soupire, & pleure,

Sans partir du tombeau, vole, & reuole autour,

Ayant perdu les yeux où il fit sa demeure.

## I I I.

O peu durables fleurs de la beauté mortelle!  
 Vne seconde Aurore, un Soleil de ce temps,  
 Vne ieune Deesse Helas! en son printemps,  
 Sens l'injuste rigueur de la Parque cruelle,  
 Mais elle n'est pas morte, Amour la renouuelle,  
 En mille & mille esprits des Amans plus constans,  
 Qui des yeux & du cœur maintes larmes sortans,  
 S'arrachent les cheueux, & sanglottent sur elle,  
 Quand le bandeau fatal ses beautez nous voila,  
 Amour rompant son arc d'entre nous s'enuola,  
 Laisant ceste Prouince en discorde & en guerre.  
 Le Ciel, comme l'on dit, la voulut retirer,  
 Pour apprédre aux mortels, trop prompts à s'esgarer,  
 Que la beauté parfaiste est ailleurs qu'en la terre.

## I I I I.

Ce cœur qui t'aima tant, & qui fut tant aimé  
 De toy, chere Phyllis, sera ta sepulture,  
 Le plus riche tresor du Ciel & de nature,  
 Dans un moindre tombeau ne doit estre enfermé.  
 Mon œil par son trespas en ruisseau transformé,  
 Ne void plus d'autre objet que ta douce peinture:  
 Helas! pourquoy du Ciel n'ay-le egale auanture  
 Au Sculpteur qui rendit son ouurage animé?  
 Si le chaud & l'humour sont causes de la vie,  
 J'espere encore un iour l'effect de mon enuie  
 Par tant d'eaux & de feu que ie pousse dehors.  
 Mes yeux versent l'humour, mon estomach la flamme,  
 Et puis pour t'inspirer il ne faut que mon ame,  
 No<sup>9</sup> n'en en fmes iamais qu'une seule en deux corps.

## V.

Comme on voit parmi l'air un éclair radieux  
 Glisser subitement. & se perdre en la nuë,  
 Ceste ame heureuse & sainte aux mortels inconnüe,  
 Coula d'un ieune corps pour s'en voler aux Cieux.  
 Mon penser la suivit au défaut de mes yeux,  
 Jusqu'aux voutes du Ciel tout clair de sa venue,  
 Et voit qu'en tant de gloire où elle est retenüe  
 Elle a d'ueil que ie sois encore en ces bas lieux.  
 Mais tu n'y seras guere ô Deesse, à m'attendre,  
 Car ie n'estoy resté que pour cueillir ta cendre,  
 Et ta memoire sainte orner comme ie doy.  
 Maintenant que s'ay fait ce d'uoir pitoyable,  
 Las de pleurer, de vivre, & d'estre miserable,  
 L'abandonne la terre & vole aupres de toy.

## VI.

Vante toy maintenant, outrageuse deesse,  
 D'auoir fait tous l'effort de ta plus grand rigueur,  
 Priuant Amour de traits, d'allairesse mon cœur,  
 La terre d'ornement, de gloire & de richesse.  
 On ne sçait plus que c'est de vertu ny d'adresse,  
 L'honneur triste languit sans force & sans vigueur,  
 Bref de cent deitez ton bras s'est fait vainqueur,  
 Morte gist la beauté, la grace & la ieunesse.  
 L'air, la terre & les eaux cest outrage ont pleuré,  
 Le monde en la perdant sans lustre est demeuré,  
 Comme un pré sans couleurs, un bois sans robe vertü.  
 Tandis qu'il en iouit il ne la cogneut pas,  
 Moy seul ie la cogneu qui la pleure icy bas,  
 Cependant que le ciel s'enrichit de ma perte.

## VII.

Avec un si beau nœu l'amour m'avoit contrainct,  
 Qu'ëcor qu'il soit rōpu i'en sens tousiours l'estrainte,  
 Il m'avoit embrasé d'une flamme si sainte  
 Que quand elle defaut ma chaleur ne s'esbeint.  
 Jamais plus, ô mon Cœur tu ne seras asteint,  
 Je me suis despouillé d'esperance & de crainte,  
 Contre un auëgle enfant ie ne fay plus de plainte,  
 La mort & non l'amour a fait pallir mon teint.  
 La Constance & La Foy de moy tant reuerée  
 Plus ferme que jamais au cœur m'est demeuree,  
 Qui destourne bien loin toute autre passion.  
 Que la mort donc se vante ayant frappé Madame,  
 Qu'elle a tranché d'un coup dans une seule trame  
 La beauté de ~~estime~~ & mon affection.

## VIII.

Tout le iour mes deux yeux sont de pleurs degoutans,  
 Puis quand la nuict paisible au repos nous appelle  
 Ma douleur s'enuenime & deuieni si rebelle,  
 Que du tout ie me lasche aux regrets esclatans.  
 En si pitieux estat ie despence mon temps,  
 Me paissant de mon cœur qui sans fin renouuelle,  
 Depuis que des hauts cieux l'ordonnance cruelle  
 Des saisons de ma vie arracha le Printemps.  
 Tel amas de tristesse en mon ame s'assemble,  
 Que ie n'y puis penser que d'horreur ie ne tremble,  
 M'estonnant que mon cœur du fardeau n'est domté,  
 Ah despiteuse mort! ah rigoureuse vie!  
 L'une a presque en naissant mon attente rauie,  
 L'autre icy me retient contre ma volonté.

## I X.

Puis-je bien tant souffrir mon ame estre captiu,  
 Pouuant rompre d'un coup sa caducque prison  
 Fiere loy des destins, iniuste, & sans raison,  
 De vouloir que par force un homme en terre viu.  
 Quel espoir desormais faut-il plus que ie suiuet  
 I'ay veu secher mes fleurs en leur prime saison,  
 Le doux miel de mes iours se changer en poison,  
 Ma nef faire naufrage estant pres de la riu.  
 O mort mon seul recours, qui t'esloignes de moy,  
 Las! si ie suis mortel, & subiect à ta loy,  
 Ne m'espargne donc plus, & me mets de ton nôbr.  
 La Mort contre-respond: l'en ay faict mon deuoir,  
 Mais sur les corps mortels seulement i'ay pouuoir,  
 Et ce qui fut sô corps n'est plus mainseñs qu'ôbr.

## COMPLAINTE.



Ontre le temps ma douleur se rend forte,  
 Et quand son cours toutes choses emporte,  
 Elle y resiste, & prend ferme racine  
 Au lieu plus vif de ma triste poitrine.

Loing tout confort: au dueil qui me possède,  
 Conseil, raison, esperance & remede,  
 Comme ennemis mon esprit vous redette,  
 Car son angouisse à vos loix n'est subirte.

De mes amis qu'un seul ne s'auature  
 A me parler fors d'une sepulture,  
 De sang, de mort, d'ombres noires & feintes,  
 D'effroy, de cris, de souspirs & de plaines.



Toute lumiere est horrible à ma veüe,  
 Rien ne me plaist que l'ennuy qui me tuë:  
 La nuit m'est iour, mon repos c'est ma peine,  
 Que j'aime mieux plus elle est inhumaine.

O pauvre corps, iusqu'à quelle iournee  
 Retiendras-tu mon ame emprisonnee,  
 En tant de fers la gardant qu'elle vole  
 Apres son bien, dont l'esperoir me console?

La seule mort a causé ma tristesse,  
 La seule mort y pourra mettre cesse,  
 Et m'empeschant plus longuement de suivre  
 Cest autre moy pour qui j'aimois à vivre.

Toute douceur de mon ame est bannie,  
 Elle me consume en langueur infinie,  
 Le ciel me fasche, & rien ne me peut plaire  
 Que de mon mal la memoire ordinaire.

Fier accident que sans fin j'imaginoë  
 Las! qui l'eust creu qu'une grace diuine,  
 Un port celeste, une beauté parfaite,  
 Si promptement par la mort fust defaictë?

Mais c'est l'erreur des ceuures de nature:  
 Jamais le beau guere en terre ne dure,  
 Le Ciel jaloux aussi tost l'en retire,  
 Afin qu'en haut nos pensers il attire.

L'humaine vie à bon droit se compare  
 Aux vaines fleurs dont le Printemps se pare,  
 Au froid d'Esté, au feuillage d'Automne,  
 Et au Soleil quand l'Hyver il rayonne.

Ta gloire, Amour, de tout poinct est tombee,  
 La sere mort ta trouffe a desrobee,

Rompu tes traits dont ma playe est sortie.  
 Brise ton arc, & ta flamme amortie.

Ne vante plus ta puissance indomptee,  
 Toute victoire à ce coup t'est ostee:  
 C'est maintenant qu'aveugle on te peut dire  
 Ayant perdu l'astre de ton empire.

● triste Avril, à grand tort on t'appelle  
 Du plaisant nom d'Aphrodite la belle  
 Mere d'Amour par qui tout prend naissance,  
 Puis qu'en mon cœur tu meurtris l'esperance.

Las! que me seris ta saison tant aimée,  
 Qui le Printemps est des autres nommée,  
 Si pour serais ou pour chaleur qu'il face  
 Je ne sens rien que nuages & glace?

Champs, prez & bois prennent tous couleur verte,  
 Seul par le noir ie tesmoigne ma perte,  
 Et n'ay pour fleurs en mon ame amassees  
 Que soucy double & facheuses pensees.

Donc que l'an change en saisons differantes,  
 Je seray ferme & mes plaintes constantes:  
 Et quand le ciel sera plus clair de flame,  
 Tousiours le dueil obscurcira mon ame.



CANTIQUE,  
PRIERES ET  
AUTRES OEUV-  
RES CHRE-  
stiennes.

PAR PHILIPES DES  
PORTES.

CANTIQUE.

Libera me Domine.

**D**élivre moy, Seigneur, de la mort éternelle  
Et regarde en pitié mon ame criminelle,  
Languissante, estonnée, & tréblante d'effroy:  
Cache la sous ton aïfle au iour espouvan-  
table,

Quand la terre & les cieux s'enfuironz deuant toy  
Ente voyant si grand, si saint, si redoutable.

Au iour que tu viendras en ta maiesté sainte  
Pour iuger ce grand Tout, qui fremira de crainte,  
Le reduisant à rien par tes feux allumez:  
O iour pour les meschans, plein d'horreur, de miseres,  
De cris, d'ennuis, de plaints, de soustirs enflammez,  
De grincement de dents, & de larmes ameres.

Las

*Las! s'en tremble en moy-mesme, & la crainte s'y  
semblee,*

*Qui se campe en mon cœur, rend mon ame troublée,  
Ma force esvanouye, & mon sang tout gelé:  
Le poil dessus mon chef horriblement se dresse,  
Et mon esprit de crainte est si fort desolé  
Que ie n'ose crier au fort de ma tristesse.*

*Les Anges fremiront au regard de ta face:  
Helas! où pourront donc les meschans trouver place,  
Où se pourront cacher ceux qui sont reprouuez?  
Où faudra-il, Seigneur, que lors ie me retire  
(Si les iustes seront à grand peine sauuez)  
Miserable pecheur, pour apaiser ton ire?*

*Que diray-ie chetif? que me faudra-il faire?  
Je ne trouueray rien qui ne me soit contraire,  
Je verray mon peché s'esleuer contre moy:  
Mon iuge est iuste & saint, ie suis plein d'injustice:  
Helas! ie suis rebelle, & ie verray mon Roy,  
Mon Roy clair & luisant, & moy noircy de vice.*


*Vne bruyante voix tout par tout esbandue,  
Sera du haut des cieux en la terre entendue:  
O vous Morts qui gisez nourriture des vers!  
Laissez les monumens, reprenez la lumiere,  
Nostre grand Dieu se sied pour iuger l'uniuers,  
Accourez & oyez la sentence derniere.*

*O Seigneur, dont la main toutes choses enserre,  
Debonnaire Sauueur, qui m'as formé de terre,  
Qui rends par ton pur sang mes pechez nettoyez,  
Et qui feras leuer mon corps de pourriture,  
Entens mes tristes cris iusqu'au ciel enuoyez,  
Et pren pitié de moy qui suis ta creature.*

*Exauce, exauce, ô Dieu, ma priere enflammée,  
 Destourne loin de moy ta iuste ire allumée,  
 Fay porter mon esprit par un doux iugement  
 Dans le sein d'Abraham avec tous les fidelles:  
 A fin que ton saint nom se chante incessamment,  
 loüissant bien-heureux des clartés eternelles.*

DE V X C A N T I Q U E S. D V  
 M E S M E A U T H E V R.

C'est pitié, que nous depensons quasi tous le  
 meilleur de nostre aage aux folies & vanitez du  
 monde. Et mesme ceux à qui Dieu a départy des  
 graces en l'ame par dessus les autres. Encore ce  
 qui est le plus à regretter, est que la plus part ne  
 vient iamais en cognoissance de telles fautes, le  
 pardon desquelles (quoy que bien tard requis)  
 n'est iamais refusé de Dieu, quand nous recou-  
 rons à luy avec foy & protestation d'amen-  
 dement.


*Rriere ô fureur insensée  
 Ladis si forte en ma pericee  
 Quand d'err. et i'estois allumé,  
 Remply d'une flamme plus sainte  
 le sens maintenant route estinte  
 L'ardeur qui m'a tant consumé.*

C'est trop, c'est trop versé de larmes,  
 C'est trop chanté d'amours & d'armes,  
 C'est trop semé ses cris au vent,  
 C'est trop plein de jeunesse folle  
 Perdu temps labour & parole,  
 Pour le corps l'ombrage suivant.

Seigneur change & monte ma lyre,  
 A fin qu'au lieu du vain martyre,  
 Qui se paist des cœurs ocieux,  
 Elle ranisse les oreilles,  
 Resonnant tes hautes merueilles  
 Quand de rien tu formas les cieux.  
 O Pere, à toy seul je m'adresse,  
 Pecheur qui prens la hardiesse  
 De leuer le regard en hant:

En te decouvrant mon offence,  
 I'invoque en pleurant ta clemence,  
 Pour me purger de tout defaut.

Las! ie suis tout noircy de vice,  
 Mais applique moy la iustice  
 De ton fils l'objet de ma foy:  
 Si ie ne suis que pourriure,  
 Pourtant suis-je ta creature,  
 Et ne veux m'adresser qu'à toy.

Fay moy voir ton œil pitoyable,  
 Et bien que ie soy miserable,  
 Monstre toy gracieux & doux,  
 Ne me chagrie en ta colere:  
 Car helas! si tu le veux faire,  
 Qui pourra porter ton courroux?

Le ciel qui toute chose embrage,  
Fuiroit tremblant deuant ta face,  
S'il te cognoissoit irrité:

Et des Anges la troupe sainte  
N'oseroit paroistre en la crainte  
De ta iuste seuerité.

■ C'est toy qui d'une main puissante,  
Dardes la foudre punissante,  
Et qui d'un clin d'œil seulement  
Fais tourner ceste masse ronde:  
La flamme, l'air, la terre & l'onde  
Sont serfs de ton commandement.

C'est toy qui n'as point de naissance,  
Tu as une ineffable essence,  
Tout saint, tout bon, tout droiturier,  
Ton doigt ce grand uniuers range:  
Et bien que toute chose change,  
Tu demeures sans varier.

Ta parole est seule asscuree,  
Et quand plus n'aura de duree  
Du Ciel l'assidu mouuement,  
Elle encor demeurera ferme,  
Comme n'ayant ni fin, ni terme,  
Non plus que de commencement.

Seigneur c'est sur ceste parole,  
Que ie m'asscure & me consolo,  
Quand mon cœur se pisme d'effroy,  
C'est elle qui me fortifie,  
Et qui fait qu'aussi ie me fio  
En Christ mon Sauueur & mon Roy.

Fondé sur chose si certaine  
 Aurois-ie une esperance vaine,  
 N'aurois-ie ce qu'ay désiré?  
 Mon attente est en ta clemence,  
 Ta parole est mon assurance,  
 Saurois-ie estre mieux assuré?

C'est pourquoy desja i'ose dire  
 Que rien n'a pouuoir de me nuire.,  
 Le peché, l'enfer, ni la mort,  
 Ta bonté me donne courage:  
 Qui peut m'asseurer dauantage  
 Qu'un Dieu si puissant & si fort?

Continue, ô Dieu continue,  
 A fin que ta force cognue  
 Soit tousiours mon seul argument.,  
 Delaisant les fausses loüanges  
 De mille & mille dieux estranges.  
 Que i'ay chantez trop follement.

Qu'en mes vers de formais i'efface  
 Tant de traits d'ardeur & de glace.,  
 Qu'on ne m'entende plus vanter  
 Les yeux d'une beausé mortelle,  
 Qui par quelque douce cauellet  
 Auroit sceu mes sens enchanter.

Je m'en repens rouge de honte,  
 Quand ie mets quelquefois en conte:  
 Tant de propos que i'ay perdus,  
 Tant de nuscts vainement passees,  
 Tant & tant d'errantes pensees,  
 Tant de cris si mal entendus.



Mais quoy! veux-je faire reuiuere  
 Tant de morts dont tu me deliure:  
 Veux-je me plaindre vne autrefois  
 Et par mes accens lamentables  
 Tascher à rendre piroyables  
 Les monts, les rochers & les bois.

Las non! mais plein de repentance  
 I'en deteste la souuenance,  
 I'ay de mes miseres horreur,  
 O Seigneur à qui ie m'adresse,  
 Ne souffre helas! que ma ieunesse  
 Retombe plus en cest erreur.

Vn cœur net en moy renouuelle,  
 A fin que plus ie ne chancelle  
 Suivant mon instinct vicieux:  
 Et quelque chose que ie face,  
 Baille moy pour guide ta grace  
 Qui m'adresse au chemin des cieux.

Fay que mon luth tousiours te sonne,  
 Fay que mon doigt rien ne fredonne,  
 Que tes œuures grands & parfaits:  
 Que ma bouche demeure close,  
 Si ie veux parler d'autre chose,  
 Que de ta gloire & de tes faits.

## ARGUMENT II.

Quand il plaist à Dieu nous ouvrir les yeux de l'entendement, & nous esclairez contre les tenebres du monde, la vie que nous auons auparauant menee, alors nous est en horreur, pour les detestables fautes: Et en chasque sens de la nature dont elle se trouue chargée: le vray remede contre la fin desquelles, est de les confesser à Dieu avec regrets & larmes, & luy demander son assistance à fin de n'y retomber à l'aduenir.

**D** Vràt tant de grands flots, coup sur coup s'esleuā  
Tant de feux, tant d'esclairs, tant de pluye & de  
Rebatans à l'enuy ma vasselle brisce, (vent,

Resté la nuist sans guide entre mille destours,  
Seigneur, ie te reclame & voicy ton secours

Qui rend de mon esprit la tourmente appaisée.

Le broiillas qui long temps m'a le iour desrobé,  
Percé de tes rayons en peu d'heure est tombé,

Mon ame auuegle un temps la veuë a recouuree,

Mais presque elle a regret d'un bien si precieux:

Car quand dessus soy-mesme elle tourne les yeux,

D'horreurs & de pechez, se voit toute entourée.

Las! puis que rien d'entier ne s'y peut aduiser,

Que luy sert sa clarté sinon pour l'accuser,

Et la rendre confuse en voyant tant de vices?

Plaise toy donc encor les deux yeux me couvrir,

Mon Seigneur, mais plustost vueilles-les mieux ouvrir,

Pour contempler ta grace & tes grands benefices.

Ores que dedans moy ie me suis veüé,  
 Des rayons de ton œil en ma nuit éclairé,  
 Que ie voy de thresors dont tu m'es favorable:  
 N'estant tu m'as fait estre, & m'as rendu viuant,  
 Tu m'as pourueu des sens, & plus haut m'esleuant,  
 Me depars le discours, & me fais raisonnable.

Ta main d'ame & de corps a mon tout façonné,  
 De corps foible & mortel à la terre addonné,  
 Qui retourne à la terre au soir de sa iournee:  
 D'ame immortelle & viue à iamais demeurant,  
 Tousiours comme à son bien vers le ciel aspirant,  
 Si le monde abuseur ne l'en rend destournee.

Oiseaux, bestes, poissons, eaux, bois, plantes & fruits,  
 Nuit, iour, Lune, Soleil, pour moy furent produits:  
 Et pour rendre ta grace en tout point accomplie,  
 Après m'auoir laissé quelques iours sauouuer  
 De tes fruits icy bas s'il te plaist m'en tirer,  
 Tu me gardes au ciel vne eternelle vie.

Tant de biens, ô Seigneur, que departent tes mains,  
 Par grace & franchement sont donnez aux humains,  
 Tu n'en esberes rien, tu n'as de rien affaire:  
 Il t'a plu, tu l'as fait de libre volonté,  
 C'est ce qu'en mon esprit ie voy de ta bonté,  
 Lors que ton œil diuin mes tenebres esclaire.

Mais quand ie me regarde au miroir de ta loy,  
 Que dedans & dehors transformé ie me voy:  
 Que ie trouue en mon ame & de crasse & d'ordure:  
 Que mes sens corrompus sont deuenus infects:  
 Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits:  
 Et que mon premier estre a changé de figure.

C'est esprit que diuin tu m'auois fait auoir -  
 Pour l'esleuer au ciel pour entendre & sçauoir  
 Et pour te recognoistre aux traits de ton ouurage:  
 Esparé du sentier de sa felicité  
 A choisi pour le vray l'ombre & la vanité,  
 Et luy mesme à son bien s'est fermé le passage.

Ce cœur, des chauds desirs la source & l'aliment,  
 Que tu m'auois donné pour t'aimer ardemment,  
 Et pour seruir de liure à ta loy tres-parfaite,  
 Ne t'a rien reserué de ses affections:  
 Mais en s'abandonnant aux folles passions  
 A toutes leurs fureurs a seruy de retraite.

Il a souuent boüilly de rage & de desdain,  
 Il a senty douleur du bien de son prochain,  
 Il a long temps couué mainte haine mortelle,  
 Il s'est enflé d'orgueil, il s'est desesperé,  
 La chaude ambition l'a souuent alteré,  
 Il n'a point esté simple, ains double & peu fidelle.

Ces yeux, rois de mes sens, qui me deuoient guider  
 A toute heure en mon bien, & du mal me garder  
 Ne laissant nulle entree aux fureurs insensées,  
 Charmez d'un vain plaisir lasches se sont rendus:  
 Par eux mes autres sens ont tous esté perdus,  
 Et de mon foible cœur les defenses forcees.

Eux qui tousiours en haut deuoient esté dressez  
 Ont: enz leurs regards vers la terre abaissiez:  
 Enx qui deuoient pleurer iour & nuict mon offence,  
 Ont pleuré, las! hé quoy? quelque vaine rigueur,  
 Quelque oubly, quelque change, ou telle autre languueur,  
 Dont le monde maudit ses seruans recompense.

Mon oreille où ta voix deuoit tousiours sonner,  
 Toute aux comptes menteurs s'est vouluë adonner,  
 Ouuerte aux faux rapports fermee aux veritables:  
 Elle a souuent ouy ton saint nom blasphemer,  
 Mesdire, iniurier, son prochain diffamer,  
 Il s'est pleu aux discours de perilleuscs fables.

Las, helas! que ma bouche a failly contre toy,  
 le l'auois, ô Seigneur pour enseigner ta loy,  
 Et du bruit de ton nom rendre la terre plaine,  
 Pour aider aux mortels, au bien les appeller,  
 Les retirer du mal, reprendre & consoler,  
 Sans iamais la soüiller d'une parole vaine.

Mais au lieu d'en cueillir vn fruit tant desiré,  
 le n'ay fait que mentir, ie me suis pariuré,  
 l'ay depité le ciel, ta gloire & tes merueilles,  
 l'en ay flatté les grands & leurs maux deguïsez,  
 l'ay semé la discorde & de propos rusez  
 l'ay souuent enchanté les credules oreilles.

Bref chacun de mes sens tant dedans que dehors,  
 De chacune des parts de l'esprit & du corps  
 N'ont plus rien qui ressemble à leur forme premiere:  
 Vn seul trait de ta main n'est sur moy demeuré,  
 le suis vn monstre horrible & si desfiguré,  
 Que crainte de me voir, ie fuy toute lumiere.

Helas! s'ay bien raison d'estre palle & tremblant,  
 Ma confusion croist, mon mal va redoublant,  
 Qui du roc de mon cœur tirera des fontaines?  
 Qui grossira mon chef de torrens furieux?  
 Qui de larges ruisseaux m'enflera les deux yeux,  
 Pour noyer mes pechez, mon angoisse & mes peines?

Tous mes châtis soient changez en longs gemissemens,  
 En tenebres mes iours, mes plaisirs en tourmens:  
 Que ie seme mon chef de poussiere & de cendre,  
 Que des bons, comme ingrat ie sois abandonné,  
 La crainte & la frayeur m'ont tout environné,  
 Et la gueule d'enfer s'ouvre à fin de me prendre.

Que d'un seul en mon dueil ie ne sois consolé,  
 Car du roolle des bons mon nom est cancelé:  
 Monts, bois, fleuves, rochers, pleurez mon aduenture,  
 La pourtrait du Seigneur si ay moy-mesme effacé,  
 J'ay delaisé mon pere & son bien despence,  
 Puis avec les pourceaux j'ay pris ma nourriture.

Mais pourlant à mon Dieu ie me veux presenter,  
 Je veux bas à ses pieds tout en pleurs me ietter,  
 Poussant du fond du cœur ceste voix lamentable:  
 J'ay peché deuant toy pere doux & clement,  
 Je m'appelle ton fils, mais c'est indignement,  
 Mon mal-heur ne merite un nom si favorable.

De l'abyssme où ie suis à toy ie vay criant,  
 Pardonne à son enfant contrit & suppliant,  
 Je te demande grace, & fuy toute iustice,  
 Ne vueille exactement mes erreurs balancer:  
 Tu ne veux pas, Seigneur, ta iustice exercer  
 Que contre le meschant qui s'obstine en son vice.

Plaise toy de tout poinct mes pechez pardonner:  
 Mais ce n'est pas assez, ie crains d'y retourner,  
 Ma foiblesse, Seigneur n'est trop & trop cogneüe.  
 Aide donc, s'il te plaist, à ma fragilité,  
 Et puis que de la mort tu m'as ressuscité,  
 Que mon ame ça bas ne soit plus detenuë.

Esclaire mon esprit & le conduits à toy,  
 Remply mon cœur d'amour, de constance & de foy,  
 De tous objects tempereurs mes yeux vneilles distraire,  
 Mon oreille à iamais soit ta voix escoutant,  
 Ma bouche incessamment ta gloire aille chantant,  
 Et que d'ame & de corps sans fin ie te reuere.



P R I E R E E N  
 F O R M E D E C O N -  
 F E S S I O N .

**D** Vrant tant de grands floes coup sur coup  
 s'esteuans,  
 Tans de feux, tant d'esclairs, tant de pluye  
 & de vents,

Rebat ans à l'enuy ma nasselle brisee,  
 Resté la nuit sans guide entre mille destours,  
 Seigneur, ie te reclame, & voicy ton secours  
 Qui rend de mon esprit la tourmente appaisée.

Le brouillas qui long temps m'a le iour desrobé,  
 Percé de tes rayons en peu d'heure est tombé,  
 Mon ame auuegle un temps la venü a recouuerte,  
 Mais presque elle a regret d'un bien si precieux:  
 Car quand dessus soy-mesme elle tourne les yeux,  
 D'horrenes & de pechez se voit toute couuerte.

Las ! puisque rien d'entier ne s'y peut aduifer,  
 Que luy sert sa clarté sinon pour l'accuser,  
 Et la rendre confuse en voyant tant de vices?  
 Plaise toy donc encor les deux yeux me couvrir:  
 Non Seigneur, mais plustost vneille les mieux ouvrir  
 Pour contempler ta grace & tes grands benefices.

Or que tout dedans moy ie me suis retiré,  
 Des rayons de ton œil en ma nuit esclairé,  
 Que ie voy de thresors dont tu m'es favorable!  
 N'estant ta m'as fait estre, & m'as rendu vtuant,  
 Tu m'as pourueu des sens, & plus haut m'estemant  
 Me de par le discours & me fais raisonnable.

Ta main & ame & de corps a mon tout façonné:  
 De corps foible & mortel à la terre addonné,  
 Qui retourne à la terre au soir de sa iournee:  
 D'ame immortelle & viue à iamais demeurant,  
 Tousiours, comme à son bien, vers le ciel aspirant,  
 Si le monde abuseur ne l'en rend destournee.

Oiseaux, bestes, poissons, eaux, bois plâtes & fruits,  
 Nuit, iour, Lune, Soleil pour moy furent produits:  
 Et pour rendre ta grace en tout poinct accomplie  
 Apres m'auoir laissé quelques iours sauouuer  
 De tes fruits icy bas, s'il te plaist m'en tirer,  
 Tu me gardes au ciel vne eternelle vie.

Tant de biens, ô Seigneur, que departent tes mains  
 Par grace & franchement sont donnez aux humains,  
 Tu n'en esperes rien, tu n'as de rien affaire,  
 Il t'a plu, tu l'as fait de libre voloncé:  
 Voilà ce qu'en l'esprit ie voy de ta bonté  
 Lors que ton œil diuin mes tenebres esclaire.



Mais quand ie me regarde au miroir de ta loy,  
 Que dedans & dehors transformé ie me voy,  
 Que ie trouue en mon ame & de crasse & d'ordure!  
 Que mes sens corrompus sont deuenus infets,  
 Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as fais,  
 Et que mon premier estre a changé de figure!

C'est esprit que diuin tu m'auois fait auoir  
 Pour l'esteuer au ciel, pour entendre & sçauoir,  
 Et pour te recognoistre aux traits de ton ouirage.  
 Egaré du sentier de sa felicité

A choisi pour le vray l'ombre & la vanité,  
 Et luy-mesme à son bien s'est fermé le passage.

Ce cœur des chauds desirs la source & l'aliment,  
 Que tu m'auois donné pour t'aimer ardamment,  
 Et pour seruir de liure à ta loy tresparfaite,  
 Ne t'a rien reserué de ses affections:

Mais on s'abandonnant aux folles passions,  
 A toutes les fureurs à seruy de vrayste.

Il a sommens boielly de rage & de desdain,

Il a senty douleur du bien de son prochain,

Il a long temps couué mainte haine immortelle,

Il s'est exilé d'orgueil, il s'est desesperé,

La chaude ambition l'a souuent aleré,

Il a point esté simple, ains double & peu fidelle.

Ces yeux, Rois de mes sens, qui me deuoient guider

A toute heur à mon bien & du mal me garder,

Ne laissant nulle entree aux amours incensees,

Charmez d'un vain plaisir lasches se sont rendus:

Par eux mes autres sens ont tous esté perdus,

Et de mon foible cœur les defenses forcees.

Eux qui tousiours en haut deuoient estre dressez,  
 Ont tenu leurs regards vers la terre abaissez:  
 Eux qui deuoient pleurer iour & nuict mon offense  
 Ont pleuré. las! hé quoy? quelque vaine rigueur,  
 Quelque oubly, quelque change ou telle oustre languer,  
 Dont le maudit Amour ses seruans recompense.

Mon oreille où ta voix deuoit tousiours sonner,  
 Tout aux contes menteurs s'est vouluë adonner,  
 Ouuerte aux faux rapports fermee aux veritables:  
 Elle a souuent ouy ton saint nom blasphemer,  
 Mesdire, iniurier, son prochain diffamer,  
 Et s'est pleuë aux discours des amoureuses fables.

Las helas! que ma bouche a failly contre toy!  
 Je l'auois, ô Seigneur, pour enseigner ta loy,  
 Et du bruit de ton nom rendre la terre pleine,  
 Pour aider les mortels, au bien les appeller,  
 Les retirer du mal, reprendre & consoler,  
 Sans iamais la soüiller d'une parole vaine.

Mais au lieu d'en cueillir un fruiçt tant desiré,  
 Je n'ay fait que mentir, ie me suis pariuré,  
 J'ay despité le ciel, ta gloire & tes merueilles,  
 J'en ay flatté les grands, & leurs maux deguisez,  
 J'ay semé la distorde, & de propos rusez,  
 J'ay souuent enchainé les credules oreilles.

Bref, chacun de mes sens tant dedans que dehors,  
 Et chacune des parts de l'esprit & du corps  
 N'ont plus rien qui ressemble à leur forme premiere:  
 Vn seul trait de ta main n'est sur moy demouré:  
 Je suis un monstre horrible & si desfiguré,  
 Que de peur de me voir ie fuy toute lumiere.

Helas!

Helas! s'ay bien raison d'estre palle & tremblant!  
 Ma confusion croist, mon mal va redoublant:  
 Qui du roc de mon cœur sortira des fontaines?  
 Qui grossira mon chef de torrens furieux?  
 Qui de larges ruisseaux m'enflera les deux yeux  
 Pour noyer mes pechez, mon angoisse & mes peines?  
 Mes chants, soient conuertis en longs gémissemens,  
 En tenebres mes iours, mes plaisirs en tourmens:  
 Que ie seme mon chef de poussiere & de cendre,  
 Que des bons comme ingrat ie sois abandonné:  
 La crainte & la tremeur m'ont tout environné,  
 Et la bouche d'enfer s'ouure à fin de me prendre.  
 Que d'un seul en mon dueil ie ne sois consolé,  
 Car du liure de Dieu mon nom est cancelé:  
 Monts, bois, fleuves, rochers, pleurez mon aduanture,  
 Le pourtraict du Seigneur i'ay moy-mesme effacé,  
 J'ay delassé mon pere & son bien despensé,  
 Puis avec les pourceaux i'ay pris ma nourriture.  
 Mais pourtant à mon Dieu ie me veux presenter,  
 Je veux bas à ses pieds tout en pleurs me ietter,  
 Poussant du fond du cœur ceste voix lamensable!  
 J'ay peché deuant toy, pere doux & clement,  
 Tu m'appelle ton fils, mais c'est indignement,  
 Mon mal-heur ne merite un nom si favorable.  
 De l'abyssme où ie suis à toy ie vay priant,  
 Pardonne à ton enfant contrit & suppliant,  
 Et te demande grace & fuy toute iustice,  
 Ne vueille droitement mes erreurs balancer:  
 La iustice, ô Seigneur ne se doit exercer  
 Que contre le meschant qui s'obstine en son vice.

Plaise

Plaise toy de tout poinct mes pechez pardonner:  
 Mais ce n'est pas assez, ie crains d'y rescurner,  
 Ma foiblesse, ô Seigneur, m'est trop & trop cogneuë,  
 Aide donc s'il te plaist à ma fragilité,  
 Et puis que de la mort tu m'as ressuscité  
 Que mon ame au tombeau ne soit plus detenuë.

Esclaire à mon esprit, & le conduis à toy,  
 Remply mon cœur d'amour, de constance & de foy,  
 De tous obiets trompeurs mes yeux vueille distraire.  
 Mon oreille à iamais soit ta voix escoutant,  
 Ma bouche incessamment ta gloire aille chantant,  
 Et que d'ame & de corps sans fin ie te reuere.

## O D E.

**A**rriere ô fureur insensee,  
 Ladis si forte en ma pensee  
 Quand d'Amour s'estois allumé:  
 Remply d'une flamme plus sainte  
 Le sens maintenant toute esteinte  
 L'ardeur qui m'a tant consumé.

C'est trop c'est trop versé de larmes,  
 C'est trop chanté d'amours & d'armes,  
 C'est trop jumé ses cris au vent,  
 C'est trop plain de iuuesse folle  
 Perdu temps, labeurs, & parole,  
 Pour le corps l'ombrage suiuant.

Seigneur, change & monte ma Lyre,  
 A fin qu'au lieu du vain martyre  
 Qui se paist des cœurs ocieux,  
 Elle ranisse les oreilles,

Resonnant tes hautes murailles  
 Quand de rien tu formas les cieux.

O Pere à toy seul te m'adresse,  
 Pecheur qui prens la hardiesse  
 D'eleuer le regard si haut:  
 Et te descourant mon offense  
 L'iuoque, en pleurant ta clemence  
 Pour me purger de tout deffaut.

Si ie suis tout noirry de vice,  
 Tu peux m'appliquer ta iustice,  
 Comme i'en ay parfaite foy:  
 Si ie ne suis que pourriture,  
 Pourtant ie suis ta creature  
 Qui ne veux m'adresser qu'à toy.

Fay moy voir ton œil pitoyable,  
 Et bien que ie suis miserable,  
 Monstre-toy gracieux & doux,  
 Ne me chastie en ta colere:  
 Car helas! si tu le veux faire.

Qui pourra porter ton courroux?

Le Ciel qui toute chose embrasse  
 Fuiroit tremblans deuant ta face  
 Sil te cognoissoit irrité:  
 Et des Anges la troupe sainte  
 N'oseroit paroistre en la crainte  
 De ta iuste seuerité.

C'est toy qui d'une main puissante  
 Dardes la foudre puissante,  
 Et qui d'un clin d'œil seulement  
 Fais tourner ceste masse ronde:

La flamme, l'air, la terre & l'onde  
Sont serfs de ton commandement.

C'est toy qui n'as point de naissance,  
Triple personne en une essence,  
Tout saint, tout bon, tout droiturier,  
Ton doigt ce grand Vniuers range:  
Et bien que toute chose change,  
Tu demeure: sans varier.

Ta parole est seule assuree  
Et quand plus n'aura de dures  
Du Ciel l'assidu mouuement,  
Elle encor demeurera ferme,  
Cerame n'ayans ni fin, ni terme,  
Non plus que de commencement.

Seigneur, c'est sur ceste parole,  
Que ie m'assure & me console,  
Quand mon cœur se pisme d'effroy,  
C'est elle qui me fortifie,  
Et qui fait qu'aussi ie me fie  
En C H R I S T mon sauueur & mon Roy.

Adé sur chose si certaine  
Aurois-ie vne esperance vaine,  
N'aurois-ie ce qu'ay désiré?  
Mon attente est en ta clemence,  
Ta parole est mon assurance,  
Sçaurois-ie estre mieux assuré?

C'est pourquoy desia i'ose dire  
Que rien n'a pouuoir de me nuire,  
Le peché, l'enfer, ni la mort:  
Ta boné me donne courages

Qui peut m'asseurer aavantage  
Qu'un Dieu si puissant & si fort?

Continuë, ô Dieu continuë,  
Afin que ta force cogneuë  
Soit tousiours mon seul argument,  
Delaisant les fausses loüanges  
De mille & mille dieux estranges  
Que i'ay chantez trop follement.

Qu'en mes vers desormais i'efface  
Tant de traicts, d'ardeur & de glace,  
Qu'on ne m'entende plus vanter  
Les yeux d'une beauté mortelle,  
Qui par quelque douce cauelle  
Auroient sceu mes sens enchanter.

Je m'en repens rouge de honte,  
Quand ie mets quelquefois en conta:  
Tant de propos que i'ay perdus,  
Tant de nuicts vainement passees,  
Tant & tant d'errantes pensees,  
Tant de cris si mal entendus.

Ores troublé de ialousie,  
Ore ayant dans la fantasia  
Quelque autre estancement nouveau,  
Selon que les vagues sondaines  
De mille tempeste mondaines  
Agitoient mon faible cerueau.

La mer qui gronde & se courrousse  
Quand main vent la pousse & repousse,  
N'es-ume point en tant de flots,  
Comme ie rouillois dans la teste

*Durant l'amoureuse tempeste  
D'orageux tourbillons enclos.*

*Soit qu'on veist la belle lumiere,  
Ou soit que la nuit constumiere  
A son tour se vint presenter,  
Jamais ceste rage inhumaine  
Ne donnoit relasche à ma peine,  
Acharnee à me tourmenter.*

*Mais quoy! veux-tu faire reuiure  
Tant de morts dont tu me deliure?  
Veux-tu me plaindre une autrefois?  
Et par mes accens lamentables  
Tascher à rendre pisoyables  
Les monts, les rochers, & les bois?*

*Las non! mais plein de repentence  
J'en veux perdre la souuenance,  
Et l'auoir tousiours en horreur,  
O Seigneur à qui ie m'adresse,  
Ne souffre helas! que ma ieunesse  
Retombe plus en cest erreur.*

*Vn cœur net en moy renouuelle,  
A fin que plus ie ne chancelle  
Suiuant mon instinct vicieux:  
Et quelque chose que ie face,  
Baille moy pour guide ta grace  
Qui m'adresse au chemin des cieux.*

*Fay que mon luth tousiours te sonne,  
Fay que mon doigt rien ne fredonne,  
Que tes œuures grands & parfaites  
Que ma bouche demeure close,*



Si ie veux parler d'autre chose,  
Que de ta gloire & de tes faits,

## P L A I N T E.

**D**Es abyssmes d'ennuis en l'horreur plus extreme,  
Sans conseil, sans confort, d'autruy n'ide moy-  
(Car inclus ma douleur n'e scauroit recevoir) (mesme,  
Ouvré d'ame & de corps d'incurables atteintes,  
Mon cœur qui n'en peut plus, s'ouvre en ces tristes  
plaintes,  
Puis que ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouvoir,  
Ton ire en sa fureur si durement me touche,  
Que pour ne crier point tu m'estoupes la bouche,  
Et ne puis enuoyer mes querelles aux cieus:  
Mon chef tout à la fois a tary ses fontaines,  
Ien'ay pas seulement du sang dedans les veines  
Pour resspandre à bouillons par la bouche & les yeux.  
Tu m'as posé pour butte aux angoisses ameres,  
Aux mal-heurs, aux regrets, aux fureurs, aux miseres,  
Mon mal n'est tous'esfois si grand que mon erreur:  
Mais si pourray-ie dire en ma pain effroyable,  
Bien que ie te reclame & doux, & pitoyable,  
Tu me fais trop sentir les traits de ta fureur.  
De foiblesse & d'ennuis mon ame est eigrée,  
Les os percent ma peau, ma langue est ulcérée,  
Comme flots courroucez, mes maux se vont suivans:  
Pour tous nourrissement i'engloutis ma salive,  
Et croy que ta rigueur ne permet que ie vive  
Que pour servir d'exemple & de crainte aux vivans.

Depuis quatorze iours ie n'ay clos les paupieres,  
 Et le somme enchanteur des peines journalieres  
 De sa liqueur charmee en vain me va mouillant:  
 Il est vray que l'effort du mal que ie supporte,  
 Rend ma teste assommee, & m'assoupit de sorte  
 Qu'on me iugeroit mort, ou tousiours sommeillant.

En cest estonnement mille figures vaines  
 Tousiours d'effroy, de meurre, & d'horreur routes  
 Reueillent coup sur coup mon esprit agité: (plaines,  
 Je resue incessamment, & ma vague pensee  
 Puis deçà puis delà, sans arrest est poussee,  
 Comme un vaisseau rompu par les vents emporté.

Helas! sois moy propice. ô mon Dieu, mon refuge,  
 Punny moy comme pere, & non pas comme Iuge,  
 Et modere un petit le martyre où ie suis:  
 Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,  
 Mais qu'il change de vie, & qu'il se conuertisse:  
 Las! ie l'essaye assez: mais sans toy ie ne puis.

Ie ressemble en mes maux au passant miserable,  
 Que des brigands peruers la troupe impitoyable  
 Au val de Iericho pour mort auoit laissé:  
 Il ne pouuoit s'aider, sa fin estoit certaine,  
 Si le Samaritain d'une ame toute humaine  
 N'eust estanché sa playe, & ne l'eust redressé.

Ainsi sans toy, Seigneur, vainement ie m'essaye:  
 Donne m'en donc la force, & resserre ma playe,  
 Purge & guaray mon cœur que ton ire a touché,  
 Et que ta sainte voix qui força la nature,  
 Le Lazare arrachant hors de la sepulture,  
 Arrache mon esprit du tombeau du peché.

Fay r'entrer dans le parc ta brebis esgarée,  
 Donne de l'eau viuante à ma langue al:crée,  
 Chasse l'ombre de mort qui vole au tour de moy,  
 Tu me vois nud du tout sinon de vitupere,  
 Je suis l'enfant prodigue, embrasse moy, mon pere,  
 Je le confesse, hélas! i' ay peché deuant toy.

Pourquoy se fust offert soy-mesme en sacrifice  
 Ton enfant bien aimé, Christ, ma seule iustice?  
 Pourquoy par tant d'endroits son sang est-il versé?  
 Sinon pour nous, pecheurs, & pour te satisfaire,  
 Les iustes, ô Seigneur, n'en eussent eu que faire,  
 Et pour eux son saint corps n'a pas esté percé.

Par le fruit de sa mort i' attens vie eternelle,  
 Lauée en son pur sang, mon ame sera belle:  
 Arriere, ô desespoirs, qui m'auex transporté,  
 Que toute deffiance hors de moy se retire,  
 L'œil benin du Seigneur pour moy commence à luire,  
 Mes souspirs à la fin ont esmeu sa bonté.

O dieu toujours viuant, i' ay ferme confiance,  
 Qu'en l'extreme des iours par ta toute puissance,  
 Ce corps couuert de terre à ta voix se dressant,  
 Prendra nouvelle vie, & par ta pure grace  
 J'auray l'heur de te voir de mes yeux face à face,  
 Avec les bien-heureux ton saint nom benissant.

PLAINTE DE L'AVTHEVR  
durant vne kenne longue maladie.

**M**A chair comme esu s'est esculee,  
Et ma peau defaite est colee  
Sur mes os pourris par dedans:  
Tout mon bien est mort en vne heure,  
Et rien de moy ne me demeure  
Que la léure aupres de mes dens.

Mes yeux ont tari leurs fontaines,  
Mes nuits d'amertume sont pleines,  
Mes iours sont horribles d'effroy:  
Le sommeil iamais ne me touche,  
Et la puanteur de ma bouche  
Fait que j'ay mesme horreur de moy.

Ayez de pitié l'ame atteinte,  
Au moins si vous m'aimez sans feinte,  
Et me pleurez amerelement:  
La main du Seigneur courroucée  
S'est en fureur sur moy poussée,  
Et me presse ainsi rudement.

Je sospire auant que se mange,  
Et mon gemissement estrange  
Bruit comme un torrent retenu:  
Las j'ay bien raison de me plaindre!  
Le mal-heur qui me faisoit craindre,  
Comme en sursaut m'est aduenu.

O que ma peine est excessiue!  
Est il possible que ie viue  
Si foible en si forte languer?

Seigneur punisseur des offenses,  
 On remarque icy tes vengeances,  
 Et les forces de ta rigueur.

Hé ! quoy d'un courage aduersaire,  
 M'as tu formé pour me desfaire,  
 M'ayant fait souffrir longuement ?  
 M'as tu tiré de la matrice  
 Pour me reserver un supplice  
 Qui serue à tous destonnement ?

Le Soleil corps de la lumiere  
 Six fois à fourny sa carriere,  
 Depuis que ta cruelle main  
 Dessus moy s'est appesantie,  
 Et que ta fureur i'ay sentie,  
 Fureur d'un Dieu trop inhumain.

Pardonne moy si ie blasphème  
 Quand ie sens ta rigueur extreme  
 Le ne scaurois doux te nommer,  
 Puis ma bouche infette d'ordure  
 Qu'à peine hélas ! presque s'enduro,  
 Ne scauroit plus que blasphemer.

Purge-la s'il te plaist ; ô Sire,  
 A fin qu'elle apprenne à bien dire,  
 Pour tes loüanges reciter  
 Car si ta main ne la netoye,  
 Certes, Seigneur, ie ne scauroye  
 Que maudire & me despiser.  
 Alors que ton courroux me presse,  
 Tant de cris vers le ciel ie dresse

Qu'on void l'air d'horreurs se troubler:  
 Le maudy la cel:ste grace,  
 Et voudrois que ceste grand' masse  
 Se renuersast pour m'accabler.

Pourquoy permet ta rigueur forte  
 Que la rage ainsi ne transportet  
 Car si tu es pere de tous,  
 Je suis ton fils, & toy mon pere:  
 A ton fils donc en ta colere  
 Vse d'un chastiment plus doux.

Si ma parole est trop cuisante,  
 Aussi ton ire est trop pesante:  
 Hastte toy donc pour mon confort,  
 Ou souffre mes cris pitoyables,  
 Ains que i'aille aux lieux effroyables  
 D'horreurs, de silence, & de mort.

Le ver auorton de la terre  
 Se rebecke alors qu'on le serre,  
 Poussé d'un naturel deuoir:  
 Et moy portraict de son image,  
 Quand ton pied me foule & m'outrage  
 N'oserois-je un peu m'esmonnoir?

Entens moy donc quand ie te prie,  
 Responds alors que ie m'escrie,  
 Monstre moy quels sont mes pechez,  
 Et si l'erreur de ma ieunesse  
 Merite la grande rudesse  
 Des traictz contre moy decocbez.

Si ta vengeance est trop petite,  
 Punny moy selon mon merite,

Seigneur, ne me pardonne rien,  
 Haïsse ta main rouge de foudre,  
 Et reduy tous mes os en poudre,  
 Et n'attens point de plus grand bien.

Ou si dans ta poitrine sainte  
 La pitié n'est du tout esteinte,  
 Sauue l'ouurage de tes mains:  
 Ta force m'est assez cogneüe,  
 Et ma passion continüe  
 Seru de crainte à tous les humains.

Ta bonté luira dauantage,  
 Gardant le pecheur qui t'oustrage,  
 Et le retirant du trespas,  
 Qu'à guarir le petit ulcere  
 D'un que ton secours salutaire  
 Jamais n'abandonne d'un pas.

## P R I E R E.

**A**s! que feray-ie? oseray-ie haïsser  
 Les yeux au Ciel pour mon cry s'adresser  
 En cest effroy qui mon ame environnet  
 Et suis confus, tout le sang me deffaut,  
 Mon œil se trouble, & mon cœur qui tressant,  
 S'esuanouit tant mon forfait l'estonne.

Je veux fuir, ie veux fuir deuant  
 L'ardent courroux de ce grand Dieu viuans,  
 Qui tient en main l'orage & la tempeste:  
 Car mon-peché qui le rend courroucé,  
 Merite bien que son foudre estancé  
 En mille esclats me partisse la teste.

*Cachons nous donc : mais où pourray-je aller  
 Au Ciel, en londe, en la terre, ou en l'air,  
 O Seigneur Dieu pour euitier ta face?  
 Si ie me cache en l'obscur de la nuict,  
 Ton œil diuin par les ombres reluit  
 Et tout soudain remarquera ma trace.*

*D'aller au Ciel tu es la commandant  
 Il vaut donc mieux fuir en descendant,  
 Et m'abysser au plus creux de la terre:  
 Mais de ton œil ie ne serois absent:  
 Car les enfers vont sous toy flechissant,  
 Et iusques là tu me feras la guerre.*

*Soit que ie veille, ou que ie sois couché,  
 Rien que ie, face-belas! ne t'est caché,  
 Tu me descouure & cognois ma persee,  
 Veux-je fuir, tu me viens attraper  
 Et pour courir ie ne puis eschapper:  
 Car de ta main la foudre est deuancee.*

*Ne pouuant donc ta iustice euiser  
 L'ose, ô mon Dieu, i'ose me presenter,  
 Palle & tremblant à ta majesté sainte,  
 La veüe en bas mille pleurs desgoutant,  
 L'ame debille, & le cœur tout battant,  
 Dans ma poitrine horriblement atteinte.*

*Darde sur moy la fureur de ton bras,  
 Saccage moy, fay ce que tu voudras,  
 Ne me reserve un seul trait de ton ire,  
 Ie sçay, Seigneur, que ie l'ay merité,  
 Et plus encor pour mon iniquité,  
 Que tu cognois & que ie n'ose dire.*



Tu peux ! hélas tu peux me fou troyer :  
 Mais voudrois-tu ta colere employer  
 Si bassement encontre un peu de poudret  
 Tu es tout grand, tout iuste, & tout puissant :  
 Je ne suis rien, si qu'en me punissant  
 Tu perds Seigneur, & ta peine & ton fondre.

Me chastiant tu te rends pour suiuant  
 Contre un festu foible ioiet du vent,  
 Tu veux monstrer ta force à un ombrage,  
 A un corps mort, à un bois desseiché,  
 A un bouton qui languit tout panché,  
 Et au bouillon enflé sur le riuage.

Ayez pitié ayez pitié de moy,  
 Tu es mon tout, mon sauueur & mon Roy,  
 Seul ie t'innocque en ma plainte ordinaire :  
 Souuienne t'oy que tu m'as façonné  
 D'os & de nerfs tu m'as enuironné :  
 Donc, ô mon Dieu ne me vueilles desfaire.

Si ie ne suis qu'un borbier amassé,  
 Tes mains pourtant, tes mains m'ont compassé.  
 Tu m'as couuerti de charnure & de veines :  
 Quand tu voudras tu me feras dechoir  
 Comme la fleur qui fletrist sur le soir,  
 Et decouler comme l'eau des fontaines.

Desia, Seigneur desia s'ay bien senty  
 Sur moy chetif ton bras appesenti,  
 Je n'en puis plus, tant ta vigueur me presse :  
 Vn voile obscur me va bandant les yeux,  
 Mille remors m'agitent furieux,  
 Et ma vigueur d'heure en heure s'abaisse.

Soit que le iour se monstre en reluisant,  
 Soit que la nuit toute chose accoisant  
 Couure la terre, & guide le silence,  
 Las ie ne puis ie ne puis reposer!  
 Et un douleur qui ne veut s'appaier,  
 Redouble en force & croist sa violence.

Ton trait vengeur contre moy decoché  
 De son venin m'a cuit & desséché:  
 Il boit mon sang, il brusle mes entrailles:  
 Je suis pressé par son dur iugement  
 D'une frayeur, & d'un estonnement,  
 Et sens au creur mille rouges tenailles.

Si quelqfois ie souhasste la nuit,  
 Pensant chasser le soucy qui me suit,  
 Et la fureur de mes peines terribles:  
 Las! ie n'ay clos les yeux pour sommeiller,  
 Que tout tremblant il me faut reueiller,  
 Espouuencé de visions horribles.

Mes tristes iours coulent legèrement,  
 Le n'attens rien qu'un obscur monument:  
 Je ne voy rien qui ne soit effroyable,  
 Tous me desplaist, & suis si plein d'esmay.  
 Que mesme helas! ie me fasche de moy,  
 Me cognoissant si pauvre miserable.

O Seigneur Dieu qui vois ma passion,  
 Ne me delaisse en ceste affliction:  
 Chasse ton ire, adoucy son courage,  
 Veuille en douceur ta colere changer,  
 Tens moy la main, sauue moy du danger,  
 Qui m'est prochain par ce cruel orage.

## PLAINTE.

**D**epuis six mois entiers que ta main courroucée  
 Se retira, Seigneur, de mon ame oppressee,  
 Et me laissa debile au pouuoir des mal-heurs:  
 J'ay tant souffert d'ennuis, qu' helas! ie ne puis dire  
 Comment mes tristes yeux aux pleurs ont peu suffire,  
 Aux cōplaintes ma bouche. & mon cœur aux douleurs  
 Je n'y voy point de cesse, & ma peine cruelle,  
 Que le temps deust vieillir sans fin se renouuelle  
 Poussant maint reïsson espineux & tranchant:  
 Vne nuit de fureurs rend horrible ma vie,  
 La desconfort me suit encor que ie le fuye,  
 Et la Raison me suit plus ie la voy cerchant.

O Dieu mon seul refuge, & ma guide asseuree,  
 Peux-tu voir sans pitié ta brebis egaree,  
 Estonnee, abbatue, à la mercy des sens,  
 Qui comme loups cruels t'aschent de s'en repaistre?  
 Presque le desespote s'en est rendu le maistre,  
 L'effroyant de regards, & de cris menaçans.

N'abandonne ton ceuure, ô Dieu plein de clemence,  
 Si ie t'ay courroucé par trop d'impacience,  
 Plaignant de mes plus chers l'infortuné trespas,  
 Si ie me suis massé d'excessive tristesse,  
 Excuse des mortels l'ordinaire foiblesse,  
 „Seigneur tu es parfait & l'homme ne l'est pas.

Toy-mesme, ô Souuerain nostre unique exemplaire,  
 Quand tu veis ton amy dans le drap mortuaire,  
 L'œil clos, les membres froids, palle & desfiguré,  
 Ne se peux garantir de ces piteux aller moue.

Les Soleils de tes yeux furent baignez de larmes,  
Et du Dieu de la vie un corps mort fut pleuré.

Moy donc qui ne suis rien qu'un songe & qu'un  
ombrage,

Se faut-il estonner en ce terrible orage,  
Si ce qui t'a touché m'a du tout emporté?  
Si pour un de tes pleurs, j'ay versé de riuieres,  
Toy Soleil flamboyant, seul pere des lumieres,  
Moy nuage espessi moitié d'obscurité?

Quand de m'arbre ou d'acier mon ame eust esté  
faite,

Las! eusse-je peu voir tant d'amitié desfaite,  
Sans me dissoudre en pleurs, sans me desconforter?  
Voir de mon seul espoir les racines fochées,  
Et les plus vives parts de moy-mesme arrachees,  
Mon cœur sans se douloir l'eust-il peu supporter?

Je n'y pense iamais, & i'y pense à toute heure,  
Sans maudire la mort dont la longue demeure  
Après vous, chers esprits, me retient tant icy:  
L'estoy premier entré dans ce val miserable,  
Il me semble, ô Seigneur, qu'il estoit raisonnable,  
Que le premier de tous i'en destogesse aussi.

Mais en tous ces discours vainement ie me fonde,  
Tu les auois prestez & non donnez, au monde,  
Et as peu comme tiens à toy les retirer.

Helas! te le sçay bien: mais ma foible nature,  
Trompe pourtant, Seigneur, ceste ordonnance dure,  
Et ne peut sur mon mal d'appareil endurer.

Plaise toy l'augmenter de force & de courage,  
Sers de guide à mes pas, fens l'ombre & le nuage,

Qui m'a fait esgarer si long temps de moi bien:  
 Et sur tout, ô bon Dieu, donne à mon impuissance,  
 Ou moins de passion, ou plus de patience,  
 A fin que mon vouloir ne s'estoigne du sien.

Donne que les esprits de ceux que ie souspire  
 N'esprouent point, Seigneur, ta iustice & ton ire,  
 Rens-les purifiez par ton sang precieux,  
 Cancele leurs pechez & leurs folles ieunesses,  
 Fay leur part de ta grace, & suiuant tes promesses:  
 Ressuscite leurs corps & les mets dans les cieux.



## SONNETS SPIRITVELS.

I.

**D**epuis le triste poinct de ma fraisle naissance,  
 Et que dans le berceau pleurant ie fu posé:  
 Quel iour marqué de blanc m'a tant fauorisé,  
 Que de l'ombre d'un bien i'aye en la iouissance?  
 A peine estoient sechez les pleurs de mon enfance,  
 Qu'au froid, au chaud, à l'eau ie me veis exposé,  
 D'Amour, de la Fortune, & des grands maistrisé,  
 Qui m'ont payé de vens pour souue recompense.  
 En suis fable du monde, & mes vers dispersez  
 Sont les signes piteux des maux que i'ay passez,  
 Quant sans de fiers tyrans rauageoiet mon couraige,  
 Et qui m'ostes le ioug & me fais respirer,  
 O Seigneur pour i'arnais vueilles moy retirer  
 De la terre d'Egypte & d'un si dur seruaige.

## I I.

Si la course annuelle en serpent retournee  
 Deuance vn traict volant par le ciel emporté,  
 Si la plus longue vie est moins qu'une iournee,  
 Vne heure, vne minutte, enuers l'eternité.

Que songes-tu, mon ame, en la terre enchaînee,  
 Quel appast tient icy ton desir arresté?  
 Fauueurs, thresors, grandeurs, ne sont que vanité,  
 Trompans des fols mortels la race infortunee.  
 Puis que l'heur souverain ailleurs se doit chercher,  
 Il faut de ces gluaux ton plumage arracher,  
 Et voler dans le Ciel d'une legere traicte.

Là se trouue le bien affranchy de soucy,  
 La foy, l'amour sans feinte, & la beauté parfaite  
 Qu'à clos yeux, sans profit, tu vas cherchant icy.

## I I I.

Puis que le miel d'Amour si comblé d'amertume,  
 N'altère plus mon cœur comme il fit ausrefois:  
 Puisque du monde faux ie mesprise les loix, (lume.  
 Montrés qu'un feu plus saint maintenant nous ad-  
 Seigneur, d'un de tes cloux ie veux faire ma plume,  
 Mon ancre de ton sang, mon papier de ta croix,  
 Mon suiet de ta gloire, & les vains de ma voix  
 De ta mort, qui la mort eternelle consume.

Le feu de ton amour dans mon ame esclancé,  
 Soit la sainte fureur dont ie seray poussé,  
 Et non d'un Apollon l'ombrageuse folie.

Cest amour par la foy mon esprit ravira,  
 Et s'il te plaist, Seigneur, au Ciel l'estleuera  
 Tout vif comme saint Paul, ou le Prophete Elie.

## III.

Le iour chasse le iour, comme un flot l'autre chasse,  
 Le temps leger s'envole & nous va deceuant,  
 Miserables mortels qui tramons en vivant  
 Dessesins dessus desseins fallace sur fallace.

La cours de ce grand Ciel qui les autres embrasse,  
 Fait que l'aage & le temps passent comme le vent:  
 Et sans voir que la mort de pres nous va suivant,  
 En mille & mille errours nostre esprit s'entrelasse.

L'un esclave des grands meurt sans auoir vesceu,  
 L'autre de conuoitise, ou d'Amour est vaincu:  
 L'un est ambitieux, l'autre est chaud à la guerre.

Ainsi diuersement les desirs sont poussez:  
 Mais que sert tant de peine ô mortels insenssez?  
 Il faut tous à la fin retourner à la terre.

## V.

Seigneur, preste l'oreille aux soupirs douloureux  
 D'un pecheur qui sans toy de tout bien se desie,  
 Que ton iniuste mort son peché iustifie,  
 Et l'estene par grace au lieu des bien-heureux.

Loin, loin bien loin de moy venin trop dangereux  
 De ce trompeux vanteur qui tout en soy se fie,  
 Leur audace, ô Seigneur, sans fin te crucifie  
 Avec plus de mespris que les Iuifs rigoureux.

Sainct Pierre auant sa prise ainsi fier de soy-mesme  
 S'offre à mourir pour toy, brusle en ardeur extresme  
 Puis au moindre peril tout aistre il se fait voir:

Et pour vne seruante il renonça son maistre,  
 Cest exemple, ô Seigneur assez nous fait cognoistre  
 Combien sans ton secours foible est nostre pouuoir.

## V I.

Chargé de maladie, & plus de mon offense,  
 O Seigneur tu me vois dans un liét perissant:  
 Ma vigueur diminuë, & ma douleur croissant,  
 Fait chacun s'estonner de ma grand' patience.  
 Continue, ô mon Dieu, donne moy la puissance  
 De supporter ce mal qui le corps va forçant:  
 Et fay que mon esprit soit tousiours benissant,  
 Au plus fort des douleurs, ta gloire & ta clemence.  
 Donne de l'eau, Seigneur, à mes yeux espuiséz,  
 Pour rendre avec mes pleurs mes pechez arrosez,  
 Et les lave en ton sang avant que ie trespasse.  
 Ne te demande point de vivre plus long temps,  
 Du monde & de ses ioux mes desirs sont contents:  
 Assez j'auray vescu si ie meurs en ta grace.

## V I I.

Sur des abyssmes creux les fondemens poser  
 De la terre pesante immobile & seconde,  
 Semer d'estres le Ciel, d'un mot crear le monde,  
 La mer, les vents, le foudre à son gré maistriser.  
 De contrarietez tant d'accords composer,  
 La matiere difforme orner de forme ronde,  
 Et par ta preuoyance en merueilles profonde  
 Voir tous, conduire tous, & de tout disposer,  
 Seigneur, c'est peu de chose à ta maiesté haute:  
 Mais que toy, Createur, il t'ait plu pour la faulte  
 De ceux qui t'offensoient en croix estre pendu.  
 Iusqu'à si haut secrez mon vol ne peut s'estendre,  
 Les Anges, si le Ciel ne le scauroient comprendre,  
 Apprens-le nous Seigneur, qui l'as seul entendu.



## V I I I .

*Si mes ans les plus beaux hélas! trop mal perdus  
 Au volage appetit d'un Prince & d'une Dame,  
 Plein de chaude esperance & d'amoureuse flame,  
 A ta gloire. ô Seigneur, eussent esté rendus.  
 Mes souffirs & mes cris ne seroient entendus  
 Maintenant que trop tard le repentir m'entame,  
 Et ces vers messagers de l'erreur de mon ame  
 Seroient en ton honneur çà & là r'issandus.  
 Au moins puis qu'à la fin sorty de seruitude  
 Je cognoy ma sottise & leur ingratitude,  
 Parfois en moy Seigneur, ce qu'as bien commencé:  
 Ta bonté pour iamais de leurs fers me delivre,  
 Et le reste des iours que tu me feras viure,  
 En si sterile champ ne soit ensemencé.*

## I X .

*Voyant tant de grands flots & de vents s'estenier  
 Pour submerger ma barque errante & passagere,  
 Eusse-ie ô souuerain, comme le second Pere  
 Au naufrage du monde, une arche à me sauuer!  
 Peusse-ie à mon besoin ta clemence esprouuer,  
 Et comme les Hebreux en la terre estrangere  
 Passer la mer à sec d'une plante legere  
 Puis au pais promis par ta grace arriuer!  
 Ou que mon cœur tremblant que l'orage espouuante  
 Sentist comme S. Pierre au fort de la tourmente,  
 Quand sa foy defailloit, de ta main le secours!  
 Ta bonté par le temps n'est en rien plus petite:  
 Sauue donc par ta grace un qui moins le merite,  
 Et qui durans ses maux n'a qu'à toy son recours.*

## X.

Tourne un peu deuers moy ton regard pitoyable,  
 Soleil pere de vie en qui seul ie m'attens,  
 Sers de guide à mes sens esgarex & flottans  
 Par les bancs perillex du monde miserable.  
 Purge & guaray mon ame, helas! presque incurable!  
 Priue mon cœur troublé de desirs inconstans,  
 Et d'espoirs enchâteurs qui m'ont fait si lög temps,  
 Battre l'air, peindre en l'onde, & fonder sur le sable.  
 Je cognois bien ma faute & la voy maudissant:  
 Mais pour m'en garentir ie me trouue impuissant,  
 Le monde en ses erreurs trop encore m'enferme.  
 Si l'esprit quelquefois veut s'esleuer aux cieus,  
 Toujours derriere moy ie retourne les yeux,  
 Comme la femme à Lot ayant quitté sa terre.

## X I.

Helas ! si tu prens garde aux erreurs que j'ay faites,  
 Ic l'aduoué ô Seigneur, mon martyre est bien doux:  
 Mais si le sang de Christ a satisfait pour nous,  
 Tu décoches sur moy trop d'ardentes sagettes.  
 Que me demandes-tu: mes ceuures imparfaites,  
 Au lieu de s'adoucir, aigriront ton courroux:  
 Sois moy donc pitoyable, ô Dieu Pere de tous!  
 Car où pourray-ie aller si plus tu me reiettes?  
 D'esprit triste & confus de misere accablé,  
 En horreur à moy-mesme, angouisseux & trouble  
 Je me iette à tes pieds, sois moy doux & propice.  
 Ne tourne point les yeux sur mes actes peruers,  
 Ou si tu les veux voir, voy les teints & couuers  
 Du beau sang ds ton fils, ma grace & ma iustice.

## XII.

La vie est une fleur espineuse & poignante,  
 Belle au lever du jour, sèche en son Occident,  
 C'est moins que de la neige en l'Esté plus ardent,  
 C'est une nef rompue au fort de la tourmente.  
 L'heur du Monde n'est rien qu'une rouë inconstante  
 D'un labour eternel montant & descendant:  
 Honneur, plaisir, profit les esprits desordant,  
 Tout est vent, songe & nuë & folie evidente.  
 Las! c'est dont ie me plains moy qui voy commencer,  
 Ma teste à se mesler, & mes iours se passer,  
 Dont i'ay mis les plus beaux en ces vaines fumées.  
 Et le fruit que ie cueille, & que ie voy sortir  
 Des heures de ma vie, hélas! si mal semées,  
 C'est honte, ennuy, regret, dommage & repentir.

## XIII.

Si i'ay moins de pouuoir, plus i'ay de cognoissance,  
 Si ma vie est un but immobile aux mal-heurs,  
 Si mon feu se nourrist dans les floss de mes pleurs,  
 Si la fin d'un travail d'un autre est la naissance.  
 Si rien qu'en des tombeaux misit & iour ie ne pense,  
 Si ie n'ayme que l'ombre & les noires couleurs,  
 Si le iour me desplaist, si mes fières douleurs  
 Au repos de la nuit croissent leur violence:  
 Si sans sçauoir pourquoy ie ne fais que pleurer,  
 Si du monde inconstant l'on ne peut s'asseurer,  
 Si c'est un Ocean de misere & de peines,  
 Si ie n'espere ailleurs ni salut ni secours:  
 O Mort n'arreste plus romps le fil de mes iours,  
 Et nourris qu'à d'& moy tât de morts inhumains.

## XIIII.

Quand quelquefois ie pense au vol de ceste vie,  
 Et que nos plus beaux iours plus vifcziēt s'en vōt,  
 Comme neige au Soleil mes esprits se desfont,  
 Et de mon cœur troublé toute ioye est ravie.

O desirs qui teniez ma ieunesse affermie  
 Semant deuant le temps des rides sur mon front,  
 Ma nef par vos fureurs ne sera mise à fond,  
 Je voy la riuē proche ou le Ciel me conuis.

Mais pourquoy las! plustost ne me suis-ie aduisē  
 Que le bien de ce monde & l'honneur plus prisē  
 N'est qu'un songe, un fantasme, une ombre, un vain  
 Telle erreur si long temps ne m'eust pas arrestē (nuaget  
 Comme un second Narce amōtueux de l'ombrage,  
 Au lieu du bien parfait & de la verité.

## XV.

De foy, d'espoir, d'amour, & de douleur comblee  
 Celle que les pecheurs doiuent tous imiter,  
 O Seigneur vins ce iour à tes pieds se ietter  
 Peu craignant le mespris de toute vne assemblee.

Ses yeux sources de feu dont l'Amour à l'emblee  
 Souloit dedans les cœurs tant de traits bluster,  
 Changez en source d'eau ne font que desgouter  
 L'amertume & l'ennuy de son ame troublee.

De ses pleurs, ô Seigneur, tes pieds elle arrosa,  
 Les parfuma d'odeurs, les seicha, les baisa,  
 De sa nouvelle amour monstrant la vehemence.

O bien-heureuse femme, ô Dieu tousiours clement,  
 O pleurs, ô cœur heureux, qui n'eut pas seulement  
 Pardon de son erreur, mais en eut recompense.

Quand.

## XVI.

Quand le Verbe éternel par qui tout est formé,  
 Eut enduré la mort pour nous donner la vie:  
 Trois disciples secrets pleins d'amour insivé,  
 Dedans un monument ont son corps enfermé.  
 Mais avecques ce corps de ton Fils bien-aimé,  
 Fut enterré ton cœur ô dolente MARIE,  
 De ses yeux ruisselans la splendeur fut tarie,  
 Et de mille conceaux son esprit entamé.  
 Le Ciel, les elemens alors tous se troublèrent,  
 De ce grand Vniuers les fondemens tremblèrent,  
 Et le Soleil luisant esteignit son flambeau.  
 O secret que les sens ne scauroient bien entendre,  
 Cieluy qui comprend tout, & ne se peut comprendre,  
 Fist clos pour nos pechez dans un petit tombeau.

## XVII.

Quand miroir de moy-mesme en moy ie me regarde  
 Le voy comme le temps m'est sans fruit escoulé  
 Tandis que de ieunesse & d'amour affolé,  
 Le monde en ses destours m'abuse & me retarde.  
 La beauté de mes ans comme un songe fuyarde  
 Me laissè en s'enuolant le poil entremeslé,  
 Le seint palla & flestry, le cœur triste & gelé,  
 Qui pour tous beaux pensers la repentance garde.  
 Me trouuant si changé, ie dy morne & confus,  
 Tu n'es plus ô chetif ce qu'autrefois tu fus,  
 Voy ta miict qui s'approche & pense à la retraite!  
 R'acquiers le temps perdu doublement travaillant:  
 Comme le voyageur trop tard se resueillant,  
 Gaigne en doublant le pas la perte qu'il a faite.

Je regrette en pleurant les iours mal employez  
 A suivre vne beauté passagere & muable,  
 Sans m'esleuer au Ciel & laisser memorable  
 Maint haut & digne exemple aux esprits desuoyez.  
 Toy qui dans ton pur sang nos mesfaits as noyez,  
 Inge doux, benin pere, & sauueur pitoyable,  
 Las ! releue, ô Saigneur, un pecheur miserable,  
 Par qui ces vrais souffirs au Ciel sont enuoyez.  
 Si ma folle ieunesse a couru mainte annee  
 Les fortunes d'Amour, d'espoir abandonnees,  
 Qu'au port en doux repos s'accomplisse mes iours.  
 Que ie meure en moy-mesme, à fin qu'en toy ie viue,  
 Que s'abhorre le monde, & que par ton secours  
 La prison soit brisee où mon ame est captiue.

SUR LES OEUVRES CHRE  
 stiennes de Monsieur des Portes.

**D**ES-PORTES n'ayant plus les vers en reuerie  
 Du Prophete Apollon plein de net iugement  
 Tu vas ornant les tiens d'un si bel ornement,  
 Qu'ils auront à la fin sur tous la preference.  
 Quand au siege d'Amour tu fis la comparence,  
 Ieune aigle regardant le soleil fermement  
 Au Ciel d'un beau visage, en ce rauissement  
 Tu chantois d'un Dieu feint vne feinte apparence:  
 Mais de la vray-semblance aux cieus estant porté  
 Tu vois ore de Dieu l'essence en verité:  
 Et r'animent tes vers de son ame eteruelle.

Tu auras pour loyer toute immortalité:  
 Car Dieu donne tousiours par la posterité,  
 Un loyer immortel pour une œuvre immortelle  
 L. V A V Q U E L I N, de la Fresnaye.

SUR LES OEUVRES CHRESTIEN-  
 nes de monsieur des Portes.

**T**Oy qui iadis reduit sous l'amoureux empire,  
 Pour adoucir l'aigreur de ton mal rigoureux  
 As si bien sceu te plaindre en tes vers amoureux,  
 Qu'Amour, bien que tyran, les lisant en souspire.

Ore montant plus haut les cordes de ta Lyre,  
 Tu dresses vers le Ciel ton vol auantureux.  
 A fin que des beautez de ce lieu bien-heureux  
 Le plus divin suiet tu te puisses eslire.

DES PORTES, c'est le but où tu visois tousiours,  
 Et croy que tout expres escriuant tes Amours  
 Tu choisis Parthenie, Hippolyte & Diane.

Car tous ces chastes noms predisoient qu'à la fin  
 Tu deuois de tout poinct quitter l'amour profane,  
 Et d'un plus grace thon chanter l'amour divin.

R. E S T I E N N E.

**Q**ui tulerat myrti nullo non dante coronam,  
 Dum caneret quondã Cyprida pene puer:  
 Nunc simul ac vitæ PORTA vs lustra peregit,  
 Bis tria, vir sequitur quæ magis apta viro:  
 Æternúmque iubet vaturn figmenta valere,  
 Veracem vt vero prædicet ore Deum.

R. S T E P H A N V S.

T A B L E

T A B L E  
D E S P O E S I E S  
C O N T E N V E S E N  
C E V O L V M E .

S O N N E T S .

<b>A</b> H mon Dieu ie me meurs.	page 604
<b>A</b> Aimons nous, ma Deesse.	128
A la beauté du Ciel	253
A mon terrestre Ciel	219
Amour a mis mon cœur	45
Amour, à qui i'ay fait	196
Amour, brusle mon cœur	43
Amour, choisis mon cœur	225
Amour de sa main propre	98
Amour en mesme instant	180
Amour, vn oiseau volant	16
Amour peut à son gré	160
Amour quand fus-tu né?	31
Amour qui vois mon cœur	161
Amour sceut vne fois	159
Amour si i'ay souffert	212
Amour, s'il t'en souvient	280
Amour, tric & choisi	89
A pas lents & tardifs	201
A peine vn doux Printemps	271
Arreste vn peu mon cœur	90
Apre & sauuage cœur	102
	Aucc



Avec vn si beau nœud	667
Au nid des Aquilons	228
Auoit pour toute guide	261
Au saint siege d'Amour	102
Autour de mon esprit	659
Autour des corps	211
Aux plus rudes assaux	152
Ayant bruslé d'Amour	20
Ayant trois ans entiers	210
Beaux nœuds crespes & blons.	143
Beaux yeux, par qui l'Amour	285
Belle & cruelle main	142
Eelle & guerriere main	109
Bien-heureux le destin	614
Bien que le mal d'Amour	207
Bien que l'onde pesante	257
Bien que ma patience	216
Bien qu'une fleur ardente	206
Bien souuent Hippolyte	là mes.
Ce bras qui m'a tiré	258
Ce cœur qui t'aima tant	665
Ce iour vn pauvre amant	196
Celle à qui mes escrits	122.
Celle qui de mon mal	121
Celle à qui i'ay sacré.	31
Celuy que l'Amour range	29.
Celuy qui n'a point veu	162
Ce mignon si fraizé	548.
Ce Miroir bien-heureux	583
Ce n'est assez.	163.
	Cent.

Espoir faux & trompeur	293
Espouuantable Nuiſt	220
Eſt il vray qu'autrefois	354
Fort Sommeil de quatre ans.	352
Franc du triſte ſeruage	343
Frifez vos blons cheueux	là meſ.
Grand Iupiter	179
Helas chaffe ce vouloit obſtiné	40
Helas de plus en plus	37
Helas! que veux ie faire?	269
Hé, ne ſuffit-il pas	69
Hé que n'eſt-il permis.	318.
Heureux anneau	38
L'accompare Madame	46
Jamais au grand'iamais	248
Jamais d'vn ſi grand'coup	132
Jamais fidelle Amant.	123
L'attens en tranſiſſant	297
L'auoy creu que l'eſpoir	264
L'auoy fait mille efforts.	349
L'ay couru, j'ay tourné	155
L'ay dit à mon Deſir	242
L'ay fait de mes deux yeux.	131
L'ay languy mal-heureux.	176.
L'ay long voyagé	41
L'ay par long temps.	45.
L'ay tant ſouffert d'ennuis:	241
L'ay tant ſuiuy, l'Amour.	46
Icare eſt cheur icy	156
Le cognoy par eſſay	351

le croy que tout mon liét	202
le la doy bien hair	532
le l'aimay par deſſein	550
le l'aime bien	540
le le confelle, Amour	28
le me laiſſe bruſler	14
le m'eſtoy dans le temple	135
le me trauaille aſſez	35
le me veux rendre Hermite	95
le n'ay plus dans le cœur	520
le ne me plains	27
le ne puis par mes pleurs	292
le ne puis pour mon mal	159
le ne ſuis point ialoux	108
le ne veux deſormais	582
le ne veux plus aimer	540
le ne veux plus penſer	521
le pars, non point de vous	266
le porte plus au cœur	272
le recherche à toute heure	39
le reſſemble en aimant	199
le ſçay qu'ell'ont des yeux	97
le ſens fleurit	165
l'eſtoy dans vne ſalle	214
l'eſtoy ſans cognoiſſance	138
le ſuis chargé d'vn mal	21
le ſuis repris	42
le te l'auois bien dit	59
le vay contant les iours	227
le verray par les ans	263

Je veux iurer ces vers	228
Je vous donne vne mort	583
Je vous offre ces vers	11
Je voy mille clartez	256
Je voyois foudroyer	532
L'excuse le mary	130
Il faudra bien	549
Iunon royne des Dieux	116
La beauté de nostre aage	275
La Foy, qui pour son temple	147
La garnison d'ennuis	271
La Mort qui porte enuie	203
Langue muette	226
L'arc de vos bruns sourcils	265
Las, ie ne verray plus	125
Las ie sçay bien	15
Las, on dit que l'espoir	44
L'aspre fureur	19
Las, que me sert de voir	24
Las que me sert quand	25
Las que puis- ie auoir	178
Las qui languit iamais	20
Las temperez vn peu	289
Las trop iniuste amour	91
L'eau tombant en lieu bas	209
Le Ciel qui mieux que moy	585
Le iour mal-encontreux	290
Le iour que ie fus né	263
Le labour glorieux	584
Le penser qui m'enchanté	259
Le	

## T A B L E.

Le rayon d'un bel œil	263
Le robuste animal	142
Les celestes beautez	247
Les combats renommez	256
Le Sculpteur excellent	249
Le serain de mes iours	284
Les sanglots continus	87
Les premiers iours qu'Amour	36
Le temps leger s'enfuit	253
Le tyran des Hebreux	223
Liberté precieuse	539
Loin du nouveau Soleil	539
Lors que le trait	15
Lycaste & Philemon	600
Ma belle & chere mort	286
Ma bouche à haute voix	178
Madame, Amour, Fortune	96
Madame, apres la mort	43
Mal heureux fut le iour	36
Mal-heureux que ie suis	98
Ma nef passo au destroit	47
Marchands qui recerchez	28
Mary ialoux	130
Ma vie à vn enfer	122
Mer, qui quelquefois calme	295
Mes yeux accoustumez	227
Mettez moy sur la mer	379
Miserables trauaux	294
Mon cœur qui iusqu'icy	519
Mon Dieu, mon Dieu	26

## T A B L E.

Mon Dieu que de beautez	164
Myrtis, Corinne	185
Ne dites plus, Amans	125
Non, ie ne me plains pas	144
Non, non, ie veux mourir	112
Non, non, n'estimez point	128
Nuict mere des lousis	290
Ni les desdains	19
O beaux cheueux charains	187
O beaux yeux inhumains	180
O bien-heureux esprits	661
O champs cruels volleurs	203
O doux venin mortel	200
O Foy, qui dans mon ame	291
O iounee inconstante	247
O lict s'il est ainsi	13
O miserables yeux	265
O mon Cœur plein d'ennuis	197
O mon petit Liuret	91
O Mort, tu pers ton temps	117
On lisoit en ses yeux	270
On ne voit rien	17
On verra defaillir	150
Or peu durables fleurs	665
Or' que bien loin de vous	33
Or' que mon beau Soleil	23
O sagesse ignorante	295
O songe lieureux & doux	34
O soupirs bien-amez	117
O vers que j'ay chantez	133
	Où

## T A B L E.

Où sont ces chastes feux	294
Parmy ces blonds cheueux	241
Par vos graces, Madame	30
Pauvre cœur desolé	193
Pendant que mon esprit	151
Plus i'ay de cognoissance	244
Pour allegier mon esprit	262
Pource que ie vous aime	263
Pour estre absent	24
Pour faire vne guirlande	662
Pour me recompenser	30
Pourquoy contre mon gré	661
Pourquoy ne l'aimeroy ie	248
Pourquoy si foiblement	165
Pourquoy si plein d'orgueil	162
Pourquoy tant d'ennuis deuers	213
Prince à qui les destins	341
Priué des doux regards	92
Puis donc qu'elle a changé	348
Puis-ie bien tant souffrir	668
Puis-ie pas à bon droit	32
Puisque ie ne fay rien	42
Puis que mon plus bel age	108
Puis que par ton secours	88
Puis que pour mon mal-heur	117
Puis que tous les mal-heurs	282
Puis que vous le voulez	158
Puis qu'il vous plait, Madame	140
Puis qu'on veut que l'image	47
Puissent tousiours durer	281

## T A B L E.

Quand du doux fruit d'amour	517
Quand i'admire estonné	149
Quand i'approche de vous	35
Quand ie ly tout rauy	593
Quand ie pense aux douleurs	519
Quand ie portois le ioug	550
Quand ie pouuois me plaindre	157
Quand ie suis tout le iour	158
Quand ie vous voy si belle	262
Quand ie voy flamboyer	220
Quand la fiere beauté	38
Quand l'ardente ieunesse	258
Quand le Soleil doré	190
Quand l'ombrageuse nuit	214
Quand nous aurons passé	136
Quand premier Hyppolite	199
Quand quelquefois ie pèse	175
Qu'auance-ie en l'aimant	272
Que d'agreables feux	286
Que ie hay l'inconstance	149
Que ie suis redeuable	224
Quel ciel noircy de pluye	267
Quel destin fauorable	592
Quel martyre assez fort	298
Quel supplice infernal	159
Que maudits soient mes yeux	136
Que me sert d'aimer tant	58
Que ne suis ie endormy	280
Que trop d'amour me seche	106
Qui faict plainte d'Amour	181
Qu'il	



## T A B L E.

Qu'il souffre incessamment	241.
Qui veut fermer l'entree	255
Qui void vos yeux diuins	244
Qu'on m'arrache le cœur	132
Qu'on ne me prenne pas	289
Quoy que face le Ciel	572
Quoy que vous en pensiez	144
Qu'une secrette ardeur	164
Rauy de mon penser	225
Recherche qui voudra	591
Rendez-vous plus cruels	223
Se fascher des propos	288
Se peut-il trouuer peine	533
Si c'est aimer	27
Si ce n'est qu'amitié	515
Si ceste grand' beauté	198
Si doucement	214
Si l'aime autre que vous	150
Si l'aime iamais plus	42
Si ie me sieds à l'ombre	90
Si ie puis desloger	296
Si la foy plus certaine	18
Si la fureur d'Amour	215
Si la loy des Amours	297
Si l'amour de ma foy	152
Si la pitié trouue en vous	40
Si la vierge Brigone	273
Si le mary ialoux	97
Si le pasteur de Troye	222
Si les pleurs que j'espans	242

## T A B L E.

Si il est vray que le Ciel	33
Si il n'y a rien si froid	209
Si l'outrageuse loy	298
Simulacres diuins	259
Si par voltre beauté	245
Si tost qu'au plus matin	29
Si trop en vous seruant	46
Si vostre esprit diuin	264
Si vous m'aimez, Madame	110
Si vous voulez	103
Six iours, ha! Dieu c'est trop	334
Solitaire & pensif	34
Sommeil paisible fils	222
Soucy chaud & glacé	219
Sur le tombeau sacré	147
Tant d'amour, tant de foy	141
Tant d'outrageux propos	200
Tourne mon Cœur	211
Tout le iour mes deux yeux	667
Trois fois les Xanthiens	246
Tu r'abuses, Decour	382
Vallon, ce Dieu tyran	18
Vante toy maintenant	666
Venus cherche son fils	157
Vers. engeance maudite	282
Vn iour l'aveugle Amour	17
Vn Soleil clair de flamme	664
Vn yuoire viuant	248
Voicy du gay Printemps	12
Vostre bouche, ô Deesse	131
	Vostre

## T A B L E.

Vostre cœur s'est changé	113
Vouloir ambitieux	215
Vous l'auiez inuenté	124
Vous le voulez	107
Vous me cachez vos yeux	175
Vous m'avez tant appris	288
Vous n'estes point mes yeux	210
Vous n'aimez rien que vous	243
Vous qui fuyez le pas	259
Vous voulez estre Hermite	95
Voyant le beau Soleil	255
Vrais soupirs qui sortez	285
Yeux qui guidez mon ame	102

## C H A N S O N S.

Ah! Dieu que la flamme est cruelle	546
Amour, grand vainqueur des vainqueurs	145
Amour oyant tant renommer	261
Blessé d'une playe inhumaine	204
Celuy que le Ciel tout-puissant	134
Ceux qui peignent Amour sans yeux	21
Doncques ce Tyran sans mercy	523
Douce liberté desirée	172
En quel desert	92
Helas! que faut-il que ie face	287
Helas! que me faut-il faire	76
Ie ne veux iamais plus penser	104
L'Amour qui loge en ma poitrine	75
Las! en vous esloignant, Madame	116
Las! que nous sommes miserables	572
La terre n'aguerec glacee	113

T A B L E.

Le mal qui me rend miserable	232
M'ostant le fruit	544
O beaux ennemis de mon cœur	269
O bien heureux	588
O Nuit, jalouse nuit	521
Pour faire qu'une affection	234
Pour voir ma fin toute assurée	230
Pour vous aimer	181
Quand ie pense aux plaisirs	77
Quand vous aurez un cœur	542
Quel feu par les vents animé	182
Que m'a seruy	525
Que n'ay-ie la langue aussi prompte	205
Que vous m'allez tourmentant	148
Que ie suis redevable	176
Rozette, pour un peu d'absence	613
Sçavez-vous ce que ie desire	231
Si tost que vostre œil m'eut blessé	237
Sus, sus, mon Luth	49
Tant que j'ay eu du sang	229
Trompé d'attraits	553
Un doux trait de vos yeux	103

O D E S.

Cependant que l'honnesteté	552
De mes ans la fleur se destoint	299
Quand tu ne sentirois	607

S T A N C E S.

Ah! Dieu faut-il partir	564
Alors qu'aupres de vous	265
Amour, guide ma plume	568
Belle	

T A B L E.

Belle & fiere Deesse	154
Cesse, Amour, tes rigueurs	556
De la Chasse	639
Deuze filles d'Afrique	629
D'où vient qu'un beau	174
En fin les dieux benins	276
Iupiter, s'il est vray	606
Lors que i'escry ces vers	166
Lors qu'un de vos rayons	1129
Du Mariage	574
Priué du bel astre amoureux	251
Quand au matin	205
Quand i'esprouue en aimant	216
Que ie vous plains	274
Quel secours fait-il plus	514
Si ie languy	208
Si l'angoisse derniere	237
S'il est vray comme on dit	604
Soit que mon haut desir	260
Sommeil qui trop cruel	137
Sont-ce dards ou regards	250
Vous m'avez faict ietter	277

H Y M N E S T I E R C E S.

Pleurs & souspirs	111
Si iamais plus	86

D I A L O G U E S.

Ah! Dieu que c'est	53
Amour ame des cœurs	48
Berger quelle aduerture estrange	600
Doncques ces vœux bien aimez	529
Que	

T A B L E.

Que ferez-vous, dites Madame	580
Que fera-ce de vous	267
Qui vous rend ô mes yeux	144

E P I G R A M M E S.

Blanche aux yeux verts	607
J'a'mois vn peu Phyllis	606
Je t'apporte, ô Sommeil	607
Je voulu baiser ma rebelle	605
Si dessus vos leures des roses	là mes.

C O M P L A I N T E S.

Cerchez mes tristes yeux	610
Contre le temps	668
Cruelle loy d'amour.	160
De pleurs en pleurs	566
Depuis l'aube du iour	68
Je suis las de lasser	617
Je veux maudire amour	72
Las ie me meurs	71
Las plus ie vais auant	536
Lieux de moy tant aimez	619
Ma foy mal recogneüe	571
Or que ie suis absent	55
Puis que i'en bien le cœur	534
Puis que le ciel cruel	52
Quand ie viens à penser	614
Quelle manie	622
Qui fera de mes yeux	560
Seroit-il bien possible?	509

E L E G I E S.

Après auoir passé.	301
	Ayez

## T A B L E.

Ayez le cœur d'un tygre	188
Beauté si chere aux yeux	345
Celuy n'auoit d'amour	366
Celuy qui n'aime point	314
C'est en vain qu'on s'essaye	338
Comme le Pelerin	369
Comme dedans un bois	323
De tous ceux qui d'Amour	328
En la saison premiere	332
Jamais foible vaisseau	191
Le delibere en vain	167
Le ne refuse point	395
Le ne veut point blasmer	348
Le recognoy ma faute	397
Las! faut-il que mon mal	360
Le jour non jour pour moy	400
Lors que le traict d'Amour	363
Maitresse en t'escriuant	356
Plus i'esloigne les yeux	310
Pour gage de ma foy	319
Que doit faire un Amant	342
Que ie fus mal-heureux	305
Que seruiroit nier	389
Rompons tous les presens	393
Si l'Amour est un Dieu	382
Vous qui pippez d'Amour	375
Vous qui tenez ma vie	351
CARTELS ET MASQVARES.	
A quoy se peuuent mieux	637
Assemblez-vous	625
	Cc

## T A B L E.

Ce ducil que nous portons	632
Ces deux enfans de Mars	638
Douze filles d'Affrique	649
Hors de mon humide feiour	636
Il n'est point d'autre liberté	627
L'homme est bien mal-heureux	631
Lors que le preux Achile	628
O Foy grand' Deité	635
Où suis ie, ô miserable	642
Sous le Ciel plus serain	624

## D I S C O U R S.

Que faictes-vous, Mignons	593
Si l'Amour est vn Dieu	382
Chant d'Amour	58
Proces contre Amour	62
Contre Amour	79
Priere au Sommeil	99
Songe	100
De la Ialousie	117
Tombeau d'Amour	133
Grand Dieu d'Amour	170
Du cours de l'An	186
Pour vn mal d'yeux	274
La Pyromance	406
Aduenture I. Cleophon	414
Aduenture II. Eurylas	424
Pour le premier iour de l'an	513
Adieu à la Pologne	580
Methamorphoses	598
Baiser	601



## T A B L E.

## E P I T A P H E S :

De M. de Brissac	643
De M. la Comtesse de Mansfeld	644
De M. la Marechale de Brissac	là mes
De M. de Martigues	645
De M. de Sillac	là mes.
De M. d'Anton	646
A la France	là mes.
De M. Bourdin	647
De Breuer, Eunuque	là mes.
D'une Barbiche	648
De M. des Jardins	649
De Damoiselle Jeanne de Loynes	là mes.
De M. Marguerite Duchesse de Sauoye	650
Sur les Cœurs des messieurs les Cardinaux de Lorraine & de Guise	651
De M. du Gast	là mes.
De Remy Belleau	653
De M. de Quelus	là mes.
Du jeune Maugiron	655
De Mademoiselle de Rostain	657
De l'annee M. D. LXX	663
De M. De l'Aubespine	là mes.
Regrets funebres sur la mort de Diane	664
IMITATIONS DE L'ARIOSTE.	
Roland furieux	446
Rodomon	464
Imitation de la complainte de Bradamante	489
Autre imitation	491
Angelique	493

TABLE DE CANTIQUES, PRIERES  
ET AVTRES OEUVRES CHRESTIEN-  
nes, ensemble de Sonnets spirituels.

CANTIQUES.

<b>A</b> Rriere ô fureur insensee	page 673
Deliure moy Seigneur	674
Durant tant de gands flots	678

PRIERES ET AVTRES OEUVRES  
CHRESTIENNES.

Depuis six mois entiers que ta main courroucée	703
Des abyfmes d'ennuis en l'horreur plus extreme	693
Las! que feray-ie? oteray ie hauffer	699
Ma chair comme eau s'est escoulee	696

SONNETS SPIRITUELS.

Chargé de maladie,	708
Depuis le triste poinct	705
De foy, d'espoir d'amour,	712
las si tu prens garde	710
regrette en pleurant	714
La vie est vne fleur	711
Le iour chasse le iour	707
Puis que le miel d'Amour	706
Quand quelquefois ie pense	712
Quand le Verbe eternal,	713
Quand miroir de moy-mesme	là mes.
Si la course annuelle	706
Seigneur, preste l'oreille	707
Sur des abyfmes creux	708
Si mes ans les plus beaux	709
Si j'ay moins de pouuoir	711
Tourne vn peu deuers moy	710
Voyant tant de grands flots	709

FIN

4940





